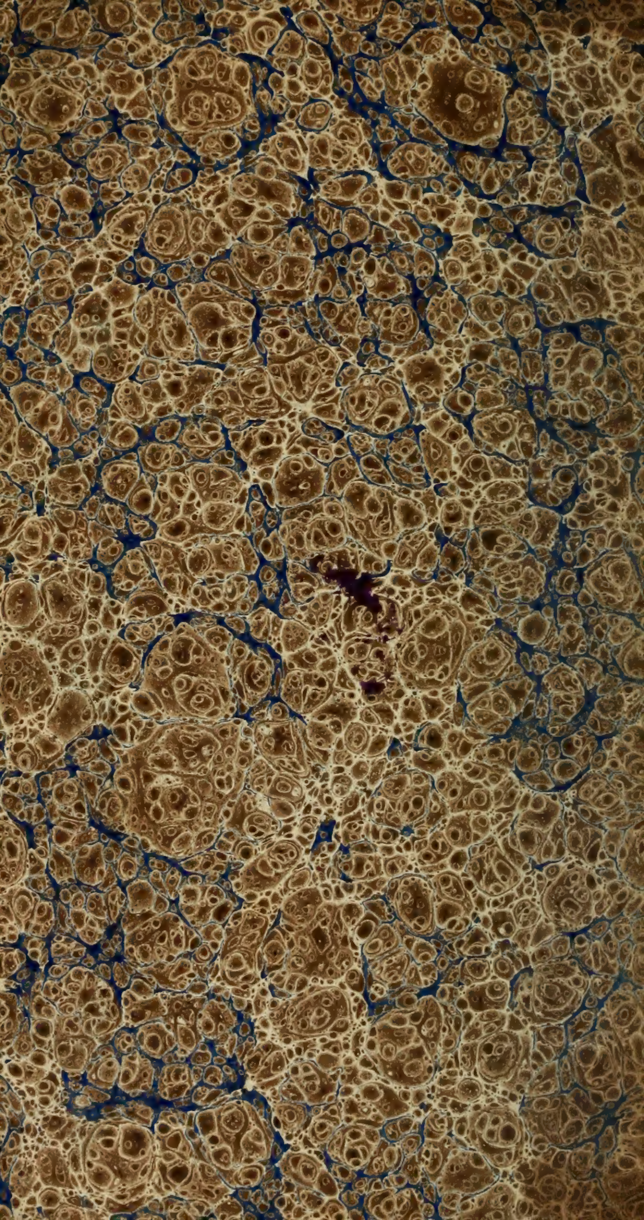
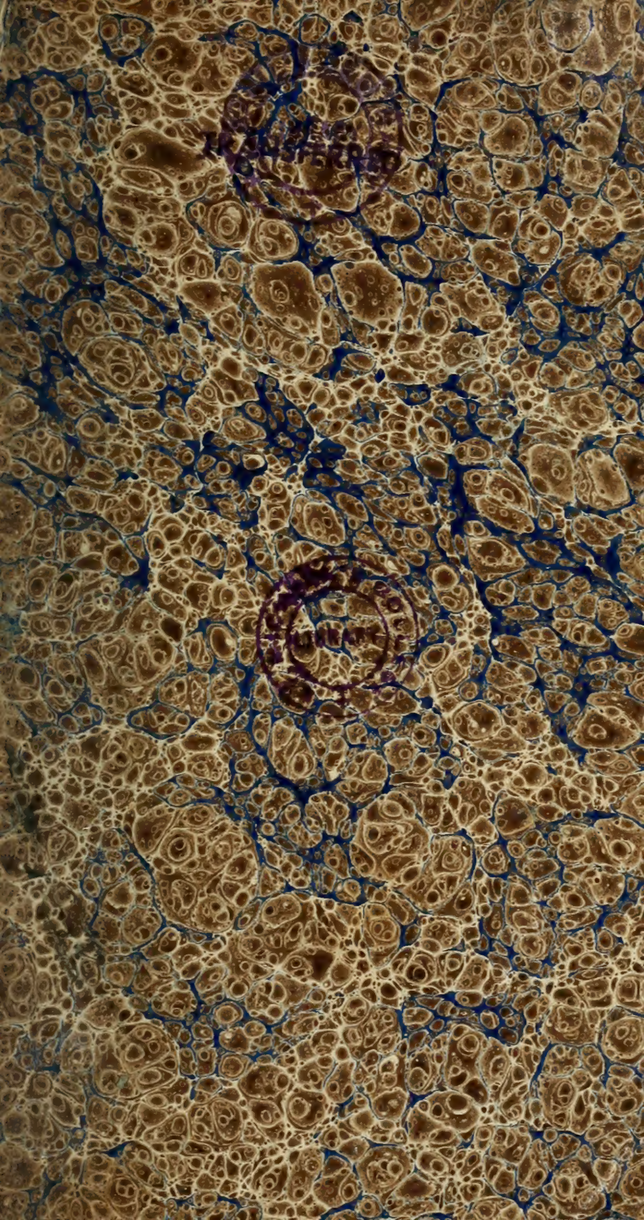


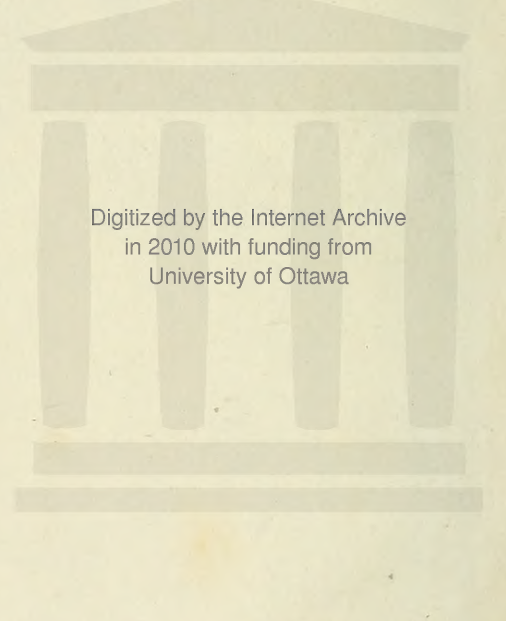




L'ÉVANGILE MÉDITÉ

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.



L'ÉVANGILE MÉDITÉ

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

Imprimerie

D'ADRIEN LE CLERE ET Ce.

L'ÉVANGILE MÉDITÉ

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE,

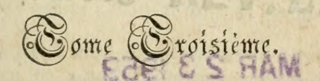
SUIVANT LA CONCORDE DES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA PREMIÈRE,

AUGMENTÉE DE 80 PLANS DE CONFÉRENCES ET D'HOMÉLIES,

DONT LE FOND ET LES PREUVES SONT RENVOYÉS AU TEXTE DE L'ÉVANGILE MÉDITÉ PAR DES INDICATIONS EXACTES.



Tome Troisième.



Paris.

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE D'ADRIEN LE CLERE ET CIE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

1829.



L'ÉVANGILE MÉDITÉ,

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

CLXXIX^e MÉDITATION.

Suite du discours de N. S. dans le temple, le samedi après la fête des Tabernacles.

DE LA FAUSSE ESTIME QU'ON A DE SOI-MÊME.

1° On se croit libre, et on est esclave; 2° on se croit enfant des saints, et on est enfant des pécheurs et des mondains; 3° on se croit enfant de Dieu, et on est enfant du démon. *Jean.* VIII, 30-45.

PREMIER POINT. — *On se croit libre, et on est esclave.*

I. LA première erreur est de ceux qui se croient entièrement libres, parce qu'ils ont commencé à sortir de l'esclavage. *Lorsqu'il disoit ces choses, plusieurs crurent en lui.* Jésus dit donc aux Juifs qui croyoient en lui : *Si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez véritablement mes disciples. Vous connoîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.* Quoique les paroles que venoit de dire N. S. ne pussent être parfaitement comprises par les Juifs, il brilloit cependant dans son discours tant de sagesse et de sainteté, tant de majesté et de grandeur, que plusieurs crurent en lui; et Jésus, qui connoissoit la bonne disposition de leurs cœurs, leur recommande ici de persévérer constamment dans sa

doctrine, et dans la foi qu'ils ont en lui. Ne nous fions donc pas tellement à un commencement de conversion, que nous nous regardions aussitôt comme affranchis du joug de nos passions. Cette erreur en a perdu plusieurs qui, vivant sans précautions et sans crainte, sont bientôt retombés dans les fers qu'ils avoient eu bien de la peine à rompre. Le seul moyen d'assurer notre liberté, c'est de persévérer dans la pratique de la loi, dans la méditation des vérités du salut, veillant sur nous-mêmes, fuyant les occasions et résistant aux tentations. Alors la vérité s'introduira peu à peu dans notre cœur, nous verrons les choses d'un autre œil, et nous goûterons les charmes d'une liberté affermie, qu'il nous sera aisé de conserver.

II. La seconde erreur, et plus grossière, est de ceux qui se croient entièrement libres, parce qu'ils le sont au dehors. *Les Juifs lui répondirent: Nous sommes de la race d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne, comment dites-vous donc que nous deviendrons libres?* Il y en a qui ne connoissent de liberté et d'esclavage que dans l'extérieur. Ils se croient libres, parce qu'ils sont membres d'une nation libre, qui est gouvernée par ses princes et par ses lois. Ils se croient d'autant plus libres, que, dans le pays qu'ils habitent, il y a moins de gêne pour la religion et les mœurs, qu'il y est plus permis d'y penser, parler et écrire comme on veut, et d'y vivre à son gré. C'étoit cette seule liberté extérieure dont les Juifs étoient jaloux. Descendans d'Abraham par Isaac, fils de la promesse, ils n'avoient jamais perdu les sentimens d'indépendance que cette origine leur assuroit. Actuellement soumis aux Romains, ils n'attendoient du Messie qu'une délivrance temporelle. Ah! combien parmi les chrétiens ont encore le cœur juif, ne reconnoissent d'autre liberté, d'autre gloire, d'autres biens que ceux de ce monde, et sont insensibles à l'esclavage de l'ame, qui n'est connu que de Dieu, et dont la honte et le malheur ne paroîtront que dans l'autre vie!

III. La troisième erreur, plus déplorable encore, est de ceux qui se croient libres dans leurs désordres mêmes. *Jésus leur répondit: En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure point pour toujours dans la maison, mais le fils y demeurera pour toujours. Si donc*

le fils vous met en liberté, alors vous serez véritablement libres. Plusieurs s'imaginent trouver une heureuse liberté, en secouant le joug de la loi de Dieu, en étouffant les remords de leur conscience, en se livrant sans retenue à tous les excès et à tous les caprices de leurs passions. Ah! il s'en faut bien qu'ils jouissent de la liberté. *Celui qui commet le péché est esclave du péché.* Esclave malheureux dès ce monde, où malgré lui il sent la rigueur de son esclavage et le poids de ses chaînes, sans pouvoir les rompre; mais plus malheureux encore dans l'autre vie, lorsque, chassé de ce monde, où il n'a pas voulu recevoir la liberté, exclus du ciel, où le Fils règne éternellement avec ceux qu'il a affranchis, il n'aura d'autre demeure que la prison éternelle de l'enfer, remplie de vils esclaves comme lui. Disons la même chose à proportion de ceux qui se croient libres dans la dissipation, et qui sont dans l'indifférence pour les fautes légères. Plus on est attentif sur soi-même, profondément recueilli, constamment mortifié, et plus on jouit d'une parfaite liberté. Déplorons ce temps malheureux que nous avons passé dans un si triste et si dangereux esclavage. Remercions le divin Rédempteur, qui, au prix de tout son sang, nous a rachetés, délivrés, affranchis. Remercions ce Fils adorable, généreux et bienfaisant, qui non-seulement nous a affranchis, en nous donnant la liberté, mais encore nous a adoptés pour ses frères, nous a élevés jusqu'à son rang, et jusqu'à la qualité de fils de Dieu, afin que nous puissions demeurer avec lui éternellement dans la maison, et partager avec lui son héritage éternel. O Dieu, quelle liberté, quelle faveur, quel honneur, quelle espérance! Pourrois-je encore y renoncer pour redevenir esclave du péché et de l'enfer?

SECOND POINT. — *On se croit enfant des saints, et on est enfant des pécheurs et des mondains.*

Les Juifs se faisoient gloire d'être les descendans d'Abraham par Isaac et Jacob. Nous nous faisons gloire aussi d'être les enfans des saints. Nous avons des saints de notre nation, de notre province, de notre ville; des saints protecteurs, dont nous célébrons la fête, dont nous portons le nom; des saints fondateurs, dont nous suivons la règle, dont nous portons l'habit, dont nous louons la sainteté, peut-être même comme

les Juifs, avec quelque sentiment d'émulation, de vanité, de jalousie, prétendant par là l'emporter sur les autres; comparons-nous avec ces saints, dont nous nous disons les enfans, quelle dissemblance!

I. Ressemblons-nous aux saints, quant à l'amour qu'ils ont eu pour la parole de Dieu? *Je sais,* continue J. C., *que vous êtes enfans d'Abraham; mais vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne trouve pas d'entrée en vos cœurs. Pour moi, je dis ce que j'ai vu dans mon Père, et vous, vous faites ce que vous avez vu dans votre père.* C'est-à-dire, je sais que vous êtes issus d'Abraham, mais si vous étiez ses dignes enfans, vous ne chercheriez pas, comme vous le faites, tous les moyens de m'ôter la vie. Ce noir dessein est un effet de la dureté de votre cœur, toujours inflexible et rebelle à ma parole. Mais je ne m'étonne pas que vous ayez une si étrange aversion pour moi et pour ma doctrine; j'en sais la cause. Cependant tout ce que je vous dis, je l'ai appris de mon Père, et j'en ai une connoissance certaine; pour vous, vous ne faites que ce que votre père vous a enseigné. La parole de Dieu a toujours été le fondement de la foi de tous les saints qui nous ont précédés. Inviolablement attachés à l'enseignement de l'Eglise, ils recevoient d'elle la parole de Dieu et son interprétation, ils détestoient tout ce qui s'écartoit tant soit peu de la saine doctrine, et de l'obéissance due aux légitimes pasteurs. La parole de Dieu étoit la règle de leur conduite. Ils observoient les préceptes, ils gardoient même les conseils autant que leur état le permettoit, et ils ne suivoient en tout que les maximes de l'Evangile. La parole de Dieu faisoit les délices de leur cœur, ils la lisoient avec avidité, ils la méditoient jour et nuit, ils la goûtoient, ils en étoient pénétrés. Un seul mot les ravissoit, les remplissoit de la dévotion la plus tendre. Mais nous, nous abandonnons cette divine parole, puisée dans le sein de Dieu, et annoncée par le Fils de Dieu. Nous regardons ce que le monde pense, et comment il vit. Notre foi est celle du monde. Nous parlons de l'Eglise, de la religion comme le monde, et comme il plaît au monde. Nos règles, nos maximes sont celles que nous voyons être suivies par le monde. La parole de Dieu nous devient étrangère, elle ne trouve point de place en nous, point de place dans nos occupations; nous n'avons pas le temps de

l'entendre ou de la lire; point de place dans notre esprit, il est trop distrait pour pouvoir méditer; point dans notre cœur, il est trop rempli d'objets terrestres pour pouvoir la goûter. Piété, ferveur, dévotion, ces sentimens nous sont inconnus, à peine en connoissons-nous les termes, et nous ne savons ce qu'ils signifient. Ah! nous ne sommes point les enfans des saints que nous célébrons, mais les enfans du monde que nous voyons, et des mondains que nous imitons.

II. Ressemblons-nous aux saints, quant à la pratique des vertus? *Les Juifs lui répondirent: C'est Abraham qui est notre père. Jésus leur dit: Si vous êtes les enfans d'Abraham, faites donc ce qu'a fait Abraham.* Hélas! ne peut-on pas nous le dire à nous-mêmes: Si vous êtes les enfans des saints, imitez les vertus des saints, faites les œuvres des saints? Or, dans les saints, quelles œuvres! quelles vertus! quelle foi! quelle espérance! quel amour pour Dieu! quelle charité pour le prochain! Quelle patience dans les maux! quel désintéressement dans l'usage des biens! quel détachement d'eux-mêmes! quel courage pour se vaincre! quel soin pour se conserver dans la pureté et dans la grâce! quelle douceur! quelle humilité! quelle obéissance! quel recueillement! quelle modestie! quelle assiduité à la prière, à la fréquentation des sacremens! et quelle ferveur dans tous les exercices spirituels! Quelle attention! quelle exactitude aux devoirs de leur état! quel zèle et quels travaux pour le salut du prochain! quelle mortification! quelle pénitence! quels jeûnes! quelles veilles! quelles macérations! Si nous ne faisons rien de tout cela, par où donc prétendons-nous appartenir aux saints? Mais les saints n'ont-ils pas trop fait? Non; et en pouvoient-ils trop faire pour le Dieu qu'ils avoient à servir, pour le Sauveur qu'ils avoient à imiter, pour l'ennemi qu'ils avoient à vaincre, pour les obstacles qu'ils avoient à surmonter, pour le ciel qu'ils avoient à gagner, et pour l'enfer qu'ils avoient à éviter? Ah! prenons garde qu'en craignant d'en faire trop, nous n'en fassions pas assez, et qu'en voulant retrancher quelque chose, nous ne fassions rien, et que nous ne perdions tout.

III. Ressemblons-nous aux saints, quant à la fuite des vices? *Mais*, ajoute J. C., *maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu. Ce n'est point là ce qu'a fait Abraham.*

Si nous appliquions l'exemple des saints à toutes les actions de notre vie, que de vices nous trouverions à retrancher! Nous nourrissons dans notre cœur des haines, des antipathies, des mépris, des jalousies, des soupçons, des désirs de vengeance : les saints n'ont pas fait cela. Nous entretenons dans notre esprit des pensées de vanité, d'ambition, d'intérêt, des pensées contre la foi et contre la pureté, et nous les fomentons en lisant tout ce que nous trouvons d'obscène, d'impie, de contraire à l'obéissance et à la subordination : les saints n'ont point fait cela. Nous tenons des discours de médisance, de calomnie, d'outrage, de murmure, d'erreur, de mensonge : les saints n'ont point fait cela. Continuons d'appliquer cette règle à toutes nos actions, à tous nos désirs, à toutes nos démarches, et nous verrons que notre vie est toute différente de celle des saints, et toute ressemblante à celle des pécheurs et des mondains. Quelque nom, quelque habit que nous portions, si nous n'avons que des mœurs vicieuses, nous sommes mondains et pécheurs, nous n'avons rien de commun avec les saints, nous ne devons rien prétendre à leur récompense, nous ne devons nous attendre qu'aux supplices réservés aux pécheurs.

TROISIÈME POINT. — *On se croit enfant de Dieu, et on est enfant du démon.*

I. Le caractère des enfans de Dieu, c'est d'aimer et de recevoir tout ce qui vient de lui. *Vous faites les œuvres de votre Père. Ils lui répondirent : Nous ne sommes pas des enfans illégitimes; nous n'avons qu'un père, qui est Dieu. Mais Jésus leur dit : Si Dieu étoit votre père, vous m'aimeriez, parce que c'est de Dieu que je suis venu; car je ne suis pas venu de moi-même, et c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne reconnoissez-vous donc pas mon langage? C'est que vous ne pouvez entendre ma voix.* D'où vient que vos yeux ne sauroient souffrir ma lumière, qui est celle de Dieu? C'est que votre opiniatreté vous rend sourds à ma parole. Les impies modernes, comme autrefois les Juifs, se vantent encore aujourd'hui d'avoir Dieu pour père, et de ne reconnoître que lui : mais s'ils avoient les sentimens que doivent avoir des enfans dociles, ils aimeroient celui qui, par sa nature, est le fils de ce Père tout-puissant, et égal à son Père, qui a fait voir d'une manière si évidente qu'il étoit venu de

la part du Père vers les hommes, pour les délivrer de leurs maux, les adopter en lui, et leur conferer les véritables biens; ils seroient avides de savoir ce que ce Fils unique est venu leur annoncer de la part de leur Père, et empressés à l'exécuter; ils aimeroient ce qu'il a établi sur la terre, son Eglise et ceux qu'il y a placés pour la gouverner, et pour y enseigner après lui. Voilà le caractère des vrais enfans de Dieu; mais ceux-ci, qui ne le sont que par leur création, et nullement par leurs sentimens, veulent un père qui ne leur parle point, qui ne leur dise, ne leur commande rien, qui ne les reprenne, ne les châtie de rien, qui les laisse vivre à leur gré, et violer impunément toutes les lois de la justice, de la pudeur, de la subordination, de la religion; ou s'il leur fait annoncer ses volontés, ils n'y veulent rien comprendre, ils n'y veulent rien croire, ils ne veulent pas même en entendre parler; et après cela, ils se croient justifiés, en venant nous dire que nous avons tous le même Dieu pour père. Fils ingrats et dénaturés, vous l'aurez aussi pour juge et pour vengeur de votre indocilité.

II. Le caractère du démon, c'est d'être cruel et faux. *Vous avez le démon pour père, aussi voulez-vous accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité : aussi la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et père du mensonge.* Le démon ne cherche que notre perte, notre mort selon le corps et l'ame. C'est lui qui, dès le commencement, a introduit la mort dans le monde, et qui hâte encore cette mort, en excitant les hommes à s'entre-détruire. C'est lui qui a introduit la mort de l'ame par le péché, qui nous sollicite encore tous les jours au péché, pour nous procurer la mort éternelle, et nous faire condamner aux mêmes supplices que lui. Il est faux, fourbe, imposteur, menteur et père du mensonge. Il dit à nos premiers pères : Mangez, vous ne mourrez pas, vous serez comme des dieux. Il nous dit : Suivez votre passion, vous y trouverez des plaisirs solides et le vrai bonheur de la vie ; vous ne mourrez pas de long-temps, vous vous convertirez, vous vous corrigerez. Il dit ensuite : Vous ne sauriez plus vous corriger, vous êtes désespéré; en attendant, jouissez, ou bien vous vous convertirez à la

mort. Il dit enfin : Il n'y a rien à craindre à la mort, vous mourrez tout entier; l'autre vie est une fable, l'enfer est un épouvantail, la religion une imposture, une superstition. L'ame meurt avec le corps, l'ame n'est autre chose que le corps; il n'y a point d'esprit, il n'y a point d'ame. Voilà les pensées, les erreurs, les mensonges que le démon ne cesse, selon l'occasion, de nous suggérer, et les hommes qui osent ouvertement nous les débiter, que sont-ils autre chose que des suppôts du démon? Combien de fois avons-nous été dupes des impostures de cet ennemi capital de notre ame! Voulons-nous toujours être séduits? voulons-nous encore écouter ses séductions?

III. Le caractère des enfans du démon, c'est de ressembler à leur père par la cruauté, la haine de la vérité et le goût pour l'erreur. *Mais pour moi,* continue J. C., *parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas.* Si le démon eût pu lui-même faire mourir J. C., qui détruisoit son empire, il l'eût fait; mais il anima les Juifs, et ceux-ci accomplirent ses désirs. Ceux-là sont encore ses ministres, ses suppôts, qui persécutent J. C. dans ses membres et dans son Eglise. On dit qu'on aime la vérité, mais quelle vérité! Vérité de science, vérité de système, vérité humaine, et qui souvent n'est que mensonge; mais la vérité de Dieu, la vérité révélée, la vérité enseignée par l'Eglise, on ne veut ni la croire ni l'entendre : au contraire, on lit avec avidité tout ce qui est contre cette vérité sainte, contre la religion et contre l'Eglise. On ajoute foi à tout ce qui peut être opposé au christianisme. Les raisonnemens les plus inconséquens, les plus contradictoires, les fables les plus absurdes, les satires les plus dénuées de vraisemblance, sont crus sur la foi de gens passionnés et intéressés à les répandre.

Prière. Délivrez-moi, Seigneur, de cet esprit de cruauté, d'erreur et de mensonge. Faites-moi goûter la vérité de vos mystères, de votre morale et de vos maximes. Faites-moi la grâce, après l'avoir goûtée, de m'y tenir fortement attaché, et de ne m'en séparer jamais. Ainsi soit-il.

CLXXX^e MÉDITATION.

Fin du discours de N. S. dans le temple, le samedi après la fête des Tabernacles.

INSTRUCTION DE J. C. SUR SA DOCTRINE.

Instruction de J. C., 1° sur la vérité de sa doctrine; 2° sur les avantages de sa doctrine; 3° sur les sources de sa doctrine. *Jean.* VIII, 46-59.

PREMIER POINT. — *Instruction de J. C. sur la vérité de sa doctrine.*

I. PREUVES de la vérité de cette doctrine. *Qui de vous me convaincra de péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les entendez pas, c'est que vous n'êtes point de Dieu.* Jésus est irrépréhensible dans sa personne, dans sa morale, dans ses dogmes, dans ses miracles. On défie encore l'ennemi le plus déclaré du christianisme de trouver rien à redire, rien à critiquer, rien à objecter de raisonnable contre aucun de ces points. La vie de Jésus est le miroir de toutes les vertus, et ses ennemis ne lui ont jamais reproché aucun vice personnel, aucune action faite contre la loi de Dieu. Une vie sainte et irréprochable n'est pas la première preuve que les imposteurs, les philosophes, les hérétiques aient coutume de donner de la vérité de leur doctrine. La morale de Jésus n'est pas moins irrépréhensible que sa vie. Y a-t-il rien dans cette morale qui ne soit conforme aux plus petites lumières de l'esprit, aux plus parfaits désirs du cœur, aux plus intimes sentimens de la conscience? En est-il ainsi des doctrines opposées à celle de J. C.? Ses dogmes sont au-dessus des forces de la raison, mais ils doivent l'être, puisqu'ils contiennent les mystères et les œuvres de Dieu; mais si ces dogmes contiennent des choses incompréhensibles, ils n'en contiennent point de contradictoires, de fausses, de puériles, de désespérantes, telles qu'il s'en trouve sans nombre dans les dogmes qu'on leur oppose; mais si ces dogmes sont au-dessus de la raison, non-seulement ils ne sont pas

...

contre la raison, mais ils sont confirmés par des œuvres au-dessus de la nature. Les miracles de J. C. sont incontestables par leur publicité, par leur éclat, par la manière dont ils ont eté opérés, et par la fin pour laquelle ils ont été faits. On les a vus, on les a examinés : y a-t-on trouvé l'ombre de la fourberie, de l'imposture, du mensonge? Il n'en est pas ainsi de ceux des imposteurs. Mais, dit-on, si J. C. nous a annoncé une doctrine si évidemment vraie, s'il a opéré tant de miracles pour la prouver, pourquoi tous n'ont-ils pas cru en lui? Difficulté depuis long-temps proposée, et souvent répétée. N. S. l'a prévenue, et nous en donne ici lui-même la solution. Appliquons-la aux incrédules de notre temps. Comment s'en trouve-t-il encore qui ne croient pas la doctrine de J. C., ou qui ne la croient que foiblement, et qui ne l'aiment pas? Ah! c'est qu'ils n'aiment pas Dieu, qu'ils ne sont pas de Dieu, qu'ils sont livrés au monde, au démon et à leurs passions. S'il ne s'agissoit que d'une foi spéculative et historique, tous croiroient; mais cette doctrine nous rappelle à Dieu, nous rapproche de Dieu, et les pécheurs aiment à s'en éloigner.

II. Réponse des Juifs à ce défi simple et modeste que leur fait le Fils de Dieu. Ils n'y répondent que par des injures et des outrages. *Alors les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé?* Consolez-vous, fidèles ministres de J. C., lorsque le monde, sur des interprétations vagues et chimériques, vous donnera les noms les plus odieux; consolez-vous, lorsqu'unis à l'Eglise, et soumis à ses décisions, vous ne serez accusés et injuriés que par ceux qui l'ont abandonnée, ou qui ne connoissent plus sa voix. Plus vous défierez vos ennemis de trouver rien de répréhensible, et qui ne soit édifiant dans votre conduite, et plus ils crieront, plus ils publieront, plus ils se persuaderont qu'ils ont raison, et qu'ils font bien de vous traiter comme ils font.

III. Réplique de Jésus. *Jésus leur répondit : Je ne suis point un possédé; mais j'honore mon Père; et vous, vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche point ma propre gloire; un autre en prendra soin, et me fera justice.* Quel modèle, quelle leçon nous donne ici J. C.! 1° Il nous apprend à ne point répondre aux injures. *Vous êtes un Samaritain.* Jésus ne répond point à un tel outrage.

2° Il nous apprend à nier simplement les faits calomnieux, et qui pourroient empêcher les fruits du ministère. Jésus eût bien pu ajouter qu'on avoit employé contre lui la fourberie, le mensonge, la calomnie, les intrigues, les complots et les procédés les plus violens. 3° Il nous apprend à ne chercher que la gloire de Dieu, et non la nôtre : *Je ne cherche point ma gloire.* C'est ce que nous devons dire, à l'exemple de J. C.; mais en le disant, examinons si le langage de notre bouche n'est pas démenti par celui de notre cœur et de nos actions. 4° Il nous apprend à remettre le succès de notre justification entre les mains de Dieu, en attendant son jugement. Disons-nous à nous-mêmes : Je sais sur qui compter pour ce qui regarde ma réputation et ma gloire. Un autre en prendra soin, *et me fera justice.* Oui, il est un Dieu qui voit tout, qui prend soin de tout, qui conduit tout, qui manifestera tout, qui jugera tout. Je mets ma confiance en lui, j'attendrai son jour avec patience : alors, et pour toujours, chacun recevra selon ses œuvres.

SECOND POINT. — ***Instruction de J. C. sur les avantages de sa doctrine.***

I. Promesse de J. C. faite à ceux qui suivront sa doctrine. *En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais.* O grande promesse confirmée par la vérité d'un Dieu! Hélas! que craignons-nous plus que la mort? Que désirons-nous plus que d'en être délivrés pour toujours? Ah! la mort du corps n'est une mort que pour les pécheurs, parce qu'elle est pour eux le passage de cette vie à une séparation éternelle de Dieu, et à un supplice sans fin et sans bornes : mais pour un chrétien fidèle observateur de la loi de J. C., elle n'est point une mort, puisqu'elle est le passage d'une vie temporelle, misérable et mortifiée à une vie éternelle, bienheureuse et glorifiée. O récompense trop peu proportionnée à nos peines, mais bien digne de Dieu et des mérites de J. C. son fils!

II. Réponse des Juifs. *Les Juifs lui dirent : Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi, et vous dites : Celui qui gardera ma parole ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est*

mort, et que les prophètes qui sont morts aussi? Qui prétendez-vous donc être? Nous voyons dans ce discours des Juifs les funestes effets de la prévention. 1° Evidence chimérique. *Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon.* La passion fait voir tout ce qu'on veut; c'est un délire dans lequel on est d'autant plus aveugle, que l'on croit voir plus clairement. Ceux qui n'y sont pas, et qui voient les objets tels qu'ils sont, ne peuvent concevoir un pareil aveuglement. Mais la passion ne durera pas toujours, le souverain juge ôtera le charme, en découvrant ce qui, du fond du cœur, offusquoit les yeux de la raison. 2° Interprétation absurde. *Abraham est mort et les prophètes aussi, et vous dites : Celui qui gardera ma parole ne mourra jamais.* Et qui eût jamais pensé que ces paroles du Sauveur regardassent la mort du corps? Moïse et les prophètes attendoient de J. C. la vie éternelle, qu'ils avoient méritée en croyant en lui. La malignité donne aux paroles de ceux qu'elle poursuit des sens si étranges, qu'elle se décèle elle-même aux yeux de quiconque n'est pas aveuglé par les mêmes passions. 3° Triomphe insultant. *Etes-vous plus grand que notre père Abraham et que les prophètes? Qui prétendez-vous donc être?* Après qu'on a interprété à sa façon les paroles de celui qu'on veut décrier, il est aisé de triompher et de lui insulter. Jésus se donnoit pour le Messie, pour le Fils de Dieu, et il prouvoit qu'il l'étoit. Qui ne doute qu'en cette qualité, il ne fût infiniment au-dessus des hommes et des anges? Mais Abraham, Moïse, les prophètes, c'étoient de grands noms dont on frappoit les oreilles et l'esprit du peuple, pour effacer l'impression que pouvoient faire sur lui les discours et les miracles de J. C.

III. Réplique de Jésus. *Jésus leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien; c'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu.* Une réponse si sage étoit très-propre à éteindre le feu que certains Juifs vouloient exciter, et elle confirmoit en même temps tout ce que Jésus avoit dit jusque-là. Pour nous, nous y trouvons, 1° un exemple d'humilité. Se glorifier soi-même, c'est s'attribuer une gloire qui ne nous est pas due; c'est faire consister sa gloire dans l'estime des hommes; c'est se procurer à dessein cette estime des hommes, agir dans l'intention de l'obtenir, se réjouir de l'avoir obtenue, s'affliger de l'avoir

perdue : or, tout cela n'est que néant et vanité. 2° Une instruction sur la vraie gloire. Il n'y en a d'autre que celle qui vient de Dieu; ne recherchons que celle-là, en ne nous appliquant en tout qu'à lui plaire. S'il veut que les hommes aient pour nous quelque estime, ne la recevons que pour lui, et n'en usons que pour sa gloire. S'il veut que nous soyons oubliés, humiliés, méprisés, décriés, reposons-nous sur lui, soyons contens de souffrir pour lui. En ne cherchant que lui, nous le trouverons, et en le trouvant, nous aurons tout. 3° Une confirmation de la divinité de J. C. Jésus se donne ici bien positivement pour le fils de Dieu, et en effet Dieu le glorifie par les miracles éclatans qu'il lui donne le pouvoir d'opérer. Ces deux choses ne peuvent pas se trouver réunies dans l'erreur et le mensonge. Il n'y a que la vérité qui puisse en être le nœud, autrement Dieu emploieroit sa toute-puissance pour appuyer le blasphème; ce qui est impossible. 4° Un avertissement pour ceux qui connoissent Dieu, et qui disent qu'il est leur Dieu. Les Juifs le disoient; mais ils se trompoient, parce qu'ils ne croyoient pas la divinité de J. C., que Dieu attestoit par la voix de tant de miracles. Les impies le disent, et ils se trompent aussi pour la même raison. Les hérétiques le disent; mais ils se trompent encore, parce que ce n'est pas reconnoître J. C. pour Dieu, que de croire que son Eglise puisse enseigner l'erreur. Nous catholiques, nous le disons aussi; mais craignons de nous tromper, car si en croyant à J. C. et à tout ce que son Eglise nous enseigne, nous ne gardons pas sa loi, nous ne vivons pas de son esprit, nous ne nous remplissons pas de son amour, nous ne soupirons pas après les biens éternels qu'il nous a promis, c'est en vain que nous disons que Dieu est notre Dieu. Il ne nous reconnoît point, parce qu'il ne reconnoît que ceux qui sont reconnus et avoués de son Fils.

TROISIÈME POINT. — *Instruction de J. C. sur la source de sa doctrine.*

I. D'où J. C. a-t-il tiré sa doctrine? *C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu, et cependant vous ne le connoissez pas; mais pour moi, je le connois, et si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous, mais je le connois et je garde sa parole.* La doctrine de J. C. consiste dans ses paroles et

dans ses exemples. Les unes et les autres nous viennent de la connoissance parfaite qu'il a de Dieu, dont il sait tous les secrets, tous les desseins, et dont il a exécuté toutes les volontés dans tout ce qu'il a fait. *Abraham votre père,* continue J. C., *a désiré avec ardeur de voir mon jour, et il l'a vu, et il en a été rempli de joie.* N. S. parle ici peut-être d'une vue de foi et prophétique, peut-être aussi parle-t-il d'une connoissance que le saint patriarche aura pu recevoir dans les limbes par une révélation spéciale. Quoi qu'il en soit, que nous sommes heureux d'être nés au milieu des temps et dans le sein de l'Eglise dépositaire de tant de trésors! Sentons notre bonheur, remercions-en Dieu, et profitons-en.

II. Réponse des Juifs. *Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham, qui est mort il y a près de deux mille ans!* Nous voyons dans cette réponse, 1° les idées basses et grossières avec lesquelles les incrédules interprètent tout ce qu'on leur dit de Dieu et de la religion, et l'aveuglement volontaire dans lequel ils se plongent, à mesure même qu'on leur présente plus de lumières ; 2° une démonstration de calcul, telle que la philosophie des impies en oppose aujourd'hui aux vérités de la religion; 3° un modèle de ces railleries amères, ou de ces fades plaisanteries que les libertins ne cessent de faire de la piété, et de ce que la religion présente de plus terrible ou de plus sacré. Déplorons un si grand aveuglement, remercions Dieu de nous en avoir délivrés, et craignons d'y tomber.

III. Réplique de Jésus. *Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham eût été créé.* 1° Admirons ici la constance de Jésus. Malgré l'abus que ses ennemis faisoient de ses paroles, malgré leurs insultes et leurs railleries, malgré même la fureur où il savoit qu'ils alloient se porter, il continue d'enseigner et de révéler les plus profonds mystères de sa divinité, parce qu'il avoit dans cet auditoire, outre ses disciples, plusieurs personnes disposées à profiter de ses instructions, et parce que nous devions un jour en profiter nous-mêmes. Imitons sa constance, remercions-le de sa bonté, et adorons son éternité. Jésus est le Verbe de Dieu incarné : il n'y avoit pas encore trente-trois ans qu'il s'étoit incarné en prenant un corps et une ame comme nous, mais par sa nature divine, éter-

nel, tout-puissant, Dieu, et le même Dieu que son Père, il étoit avant Abraham et avant tous les temps. 2° Considérons la fureur des Juifs. *Alors ils prirent des pierres pour les lui jeter.* Les Juifs, qui jusqu'ici avoient contredit la doctrine de Jésus, outrés de ces dernières paroles, prirent des pierres pour le lapider comme un blasphémateur. Rien n'irrite tant la fureur des impies que la constance des fidèles à soutenir la vérité. Leur haine s'enflamme par la résistance qu'elle trouve, et il n'est point d'excès auxquels ils ne soient capables de se porter. 3° Observons la retraite de Jésus. *Mais Jésus se déroba à leurs yeux,* soit en se rendant invisible par un miracle, soit en se mêlant dans la foule parmi ceux qui lui étoient affectionnés. Ce n'étoit pas la mort que vous craigniez, ô mon divin Sauveur; vous obéissiez à votre Père, et pour notre amour vous vous réserviez à un supplice plus ignominieux et plus cruel. *Et il sortit du temple.* Jésus en sortit sans être poursuivi par ses ennemis, et il n'y rentra plus pendant le peu de séjour qu'il fit à Jérusalem. Les sublimes vérités qu'il avoit annoncées dans ce discours avoient charmé les cœurs droits, et aveuglé les cœurs indociles. Mais pour la consolation des uns, et la conversion ou la confusion des autres, il voulut, ce jour-là même, confirmer tout ce qu'il avoit dit par un miracle des plus éclatans.

Prière. Ah! Seigneur, ne m'épargnez pas, châtiez-moi comme il vous plaira dans votre miséricorde; mais ne me punissez pas d'une manière terrible, en vous cachant à moi, en m'abandonnant dans votre colère, comme vous vous retirâtes de ces Juifs qu'irrita votre parole sainte. Sans vous, ô Jésus, qui peut connoître Dieu, qui peut aller à lui? Vous seul, comme le fils bien-aimé, avez été admis dans ce sanctuaire impénétrable, où tout vous a été découvert, et où rien ne vous a été caché. Qu'est-ce que toutes les connoissances, je ne dis pas des philosophes, mais même des patriarches et des prophètes, en comparaison de la vôtre et de celles que, par votre esprit, vous avez communiquées à votre Eglise? Faites couler dans mon ame, ô divin Jésus, quelques rayons de votre divine lumière, afin que je comprenne dans vos paroles les mystères de Dieu, que je voie dans vos exemples ce qu'il exige de moi, et accordez-moi les grâces qui me sont nécessaires pour accomplir votre sainte volonté. Ainsi soit-il.

CLXXXI^e MÉDITATION.

L'aveugle-né guéri par Jésus-Christ.

1° Ce qui précède cette guérison; 2° les circonstances qui accompagnent cette guérison; 3° les discours qui se tiennent sur cette guérison. *Jean.* IX, 1-12.

Premier Point. — *De ce qui précède cette guérison.*

I. Question des apôtres sur cet aveugle. *Jésus vit en passant un homme qui étoit aveugle de naissance, et ses disciples lui firent cette question : Maître, est-ce à cause de ses propres péchés, ou des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, que cet homme est né aveugle?* Jésus, sorti du temple, se retiroit avec ses apôtres qui l'avoient rejoint. Il rencontra sur son chemin un homme né aveugle, et comme il paroissoit le regarder avec quelque attention, ses apôtres lui demandèrent : Maître, est-ce en punition des fautes dont cet homme devoit personnellement se rendre coupable après sa naissance, qu'il a eu le malheur de naître aveugle, ou bien est-ce le châtiment des péchés de ses parens? Deux erreurs de l'école pharisaïque : la première, que les afflictions étoient toujours une peine de quelque péché énorme, soit qu'il eût été commis par l'affligé, soit que le péché des pères fût puni dans les enfans; la seconde, que Dieu punissoit quelquefois d'avance les péchés qui n'étoient pas encore commis, mais qu'il prévoyoit devoir se commettre. Si ces erreurs ont de quoi surprendre dans des docteurs de la loi, la réponse de Jésus n'est pas moins surprenante au jugement des sens.

II. Réponse de Jésus sur cet aveugle. *Jésus leur répondit : Ce n'est point à cause de ses péchés, ni des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, mais c'est afin que l'œuvre de Dieu éclate en lui.* Oui, cet aveugle-né est destiné à faire éclater les merveilles de la puissance de Dieu; ce pauvre, ce mendiant, va braver toute la puissance des Pharisiens et confondre leur orgueil; cet ignorant, cet homme sans lettres, va déconcerter toute la sagesse de ces docteurs, mettre à bout toute leur

science, et les réduire à ne savoir plus que répondre. O mon Dieu, que vos conseils sont admirables, et que vos jugemens sont profonds! Consolez-vous pauvres et affligés, vous pouvez encore, dans cet état, être les instrumens des merveilles de Dieu. Ah! n'eussiez-vous que votre résignation et votre patience, par là vous procurez sa gloire et vous faites votre salut. Tremblez au contraire, vous qui êtes nés dans l'opulence et avec tous les avantages du corps et de l'esprit, craignez que l'abus que vous faites de ces biens ne vous rende un exemple de terreur, et que Dieu ne manifeste en vous la rigueur de ses vengeances.

III. Discours de Jésus en présence de cet aveugle. *Il faut*, continue Jésus, *que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour : la nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir*. Jésus parloit du miracle qu'il alloit opérer, et de la mort prochaine qu'il devoit subir. Après la mort, on ne peut plus mériter. Quand on est arrivé à ce terme, que ne voudroit-on pas avoir fait? Insensés que nous sommes! Attendrons-nous toujours pour travailler le temps où on ne peut plus agir, perdrons-nous toujours le temps précieux où nous le pouvons? Cependant la mort vient, elle est proche. Hâtons-nous donc de prévenir des regrets cuisans, qui feroient notre désespoir, et faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors. Jésus ajouta : *Tandis que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde*. Jésus avoit déjà tenu ce discours dans le temple, et s'il le répète ici, c'est en faveur de celui qui est privé de la lumière du jour, et qu'il veut éclairer. Ces discours se tenoient auprès de l'aveugle-né; il n'est pas douteux qu'il y fut très-attentif, et qu'il en conçut quelque espérance. Cet aveugle ne pouvoit manquer d'avoir souvent entendu parler de Jésus. Ici il entend une troupe de personnes qui s'entretiennent auprès de lui, dont l'un est interrogé sous le nom de maître et répond en cette qualité, explique la raison de son état, et dit les choses les plus sublimes, qui toutes avoient rapport à lui; peut-il s'empêcher de penser que c'étoit peut-être là ce Jésus dont on parloit tant? Admirons la condescendance de ce Dieu sauveur à préparer ainsi l'esprit de ce mendiant, et apprenons de celui-ci à nous rendre attentifs aux instructions de Jésus, si nous voulons devenir comme lui parfaitement

dociles, et par notre obéissance obtenir notre guérison.

SECOND POINT. — *Des circonstances qui accompagnent cette guérison.*

I. De l'action de Jésus. *Après avoir ainsi parlé, Jésus cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive : il appliqua ensuite cette boue sur les yeux de l'aveugle.* Tout ceci est mystérieux, et en même temps bien propre à exercer la foi et l'obéissance. L'aveugle ne comprenoit pas ce mystère, mais l'obéissance qui voit toutes les raisons du commandement n'est pas la plus méritoire. Le mystère de l'action de J. C. n'est point indiqué par l'Evangile. On y en reconnoît plusieurs que nous pouvons méditer selon notre dévotion. Les uns y reconnoissent l'image de la création de l'homme, lorsque Dieu le forma du limon de la terre; les autres, l'image de l'incarnation, lorque la sagesse de Dieu, désignée par la salive, s'unit à notre chair; d'autres, l'image de la communion; d'autres enfin, l'image des affections terrestres qui nous aveuglent, et dont Jésus commence à nous donner le sentiment, lorsqu'il veut nous en guérir. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette boue avoit rapport avec l'ordre que Jésus vouloit donner à l'aveugle, d'aller se laver au bain de Siloé, et que, loin de diminuer l'éclat du miracle qui devoit s'opérer, elle ne pouvoit que l'augmenter.

II. Du commandement de Jésus. *Puis il lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé, dont le nom signifie envoyé.* Le saint Evangile nous indique suffisamment le mystère de ces bains, en nous avertissant que *Siloé* veut dire *envoyé.* C'étoit là un des noms du Messie dans les saintes Ecritures, et N. S. le prenoit souvent : il venoit de dire encore à l'heure même qu'il falloit qu'il fît les œuvres de celui dont il étoit l'envoyé. Ce n'étoit donc pas par leur propre vertu, mais par la vertu de Jésus, du Messie, de l'envoyé de Dieu, que ces bains pouvoient guérir de l'aveuglement; figure admirable de ces bains salutaires que Jésus a établis dans son Eglise, le baptême et la pénitence. Nous avons reçu le premier, qui nous a guéris de l'aveuglement et du péché originel dans lequel nous étions nés ; mais bientôt nous avons eu besoin du second. Combien est-il arrivé de fois que Jésus nous a ordonné de nous y

aller laver, et que nous ne l'avons pas fait, ou que nous avons différé de le faire; et lorsque nous y avons été, avec quelles dispositions, avec quel fruit avons-nous reçu ce bain sacré?

III. De l'obéissance de l'aveugle au commandement de Jésus. L'aveugle savoit que c'étoit Jésus qui lui parloit, soit qu'il se fût nommé lui-même en lui donnant cet ordre, soit que quelqu'un des disciples l'eût averti que c'étoit Jésus qui le lui donnoit. 1° Son obéissance fut simple et sans raisonnement. Cet homme, qui parla avec tant de force aux Pharisiens, ne raisonne point ici avec son Sauveur. S'il l'eût fait, il étoit perdu, il demeuroit aveugle, et il se fût privé de tous les biens dont il fut comblé dans la suite. Un esprit raisonneur auroit pu dire : Quel rapport y a-t-il entre cette boue que l'on me met sur les yeux, et ma guérison; et quand j'aurai ôté cette boue, que serai-je, sinon ce que j'étois auparavant? 2° Son obéissance fut pénible et sans plainte. L'aveugle pouvoit dire encore : Si c'est un miracle qui doit s'opérer en moi, et que cette boue ni ces eaux n'aient aucune vertu, pourquoi ne s'opéreroit-il pas ici? Si celui qui m'éclaire est la lumière du monde, que ne m'éclaire-t-il dans ce lieu même? ou, s'il faut enfin que je me lave de cette boue, n'avons-nous pas ici de l'eau? Pourquoi me donner la peine d'aller à ces bains? C'est en effet une chose à remarquer, que, parmi tant d'infirmes que Jésus a guéris, jamais il ne leur a ordonné de faire aucune démarche pour contribuer à leur guérison, et il semble que, s'il devoit ordonner un voyage à quelqu'un, ce devoit être moins à un aveugle qu'à tout autre. Mais en tout cela Jésus avoit ses desseins. Si, d'un côté, il vouloit éprouver l'obéissance de l'aveugle, de l'autre, il vouloit avoir le temps de se retirer, afin de ne point se trouver dans cet endroit, lorsque le miracle seroit opéré, et afin de donner occasion à tout ce qui se passa depuis. Tout est mesuré et plein de sagesse dans la conduite de Jésus, et nous devons toujours le croire, lors même que nous n'en voyons pas les raisons. 3° Son obéissance fut pleine de foi, et agit sans promesse positive. Jésus ne lui dit point : Allez, et vous serez guéri; obéissez, et vous recouvrerez la vue : mais le discours que cet aveugle vient d'entendre étant gravé dans son cœur, il est persuadé que le commandement qu'il reçoit ne lui est

donné que pour son avantage et pour sa guérison. Il ne lui faut ni assurance ni promesse, l'ordre de Jésus lui suffit pour lui inspirer la plus parfaite confiance. 4° Son obéissance fut prompte et sans délai. *Il y alla, il s'y lava, et en revint voyant clair.* Ce fut bien là en tout sens une obéissance aveugle : aussi reçut-elle dans l'instant même sa récompense. L'organe de sa vue fut rétabli, ses yeux s'ouvrirent à la lumière, et il retourna chez lui en louant Dieu. O lumière du monde, éclairez-moi comme cet aveugle. Hélas! vous le feriez, ô Jésus, si j'étois, comme lui, attentif et obéissant à votre parole.

TROISIÈME POINT. — *Des discours qui se tiennent sur cette guérison.*

I. Considérons le zèle de cet aveugle guéri. *Ses voisins, et ceux qui l'avoient vu auparavant demander l'aumône, disoient : N'est-ce pas là cet homme qui étoit là assis, et qui mendioit? Les uns répondoient, c'est lui; d'autres disoient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais lui leur disoit : C'est moi-même.* Dès que l'aveugle guéri fut de retour des bains de Siloé, le bruit de l'évènement se répandit, et de tous les quartiers de la ville on courut chez lui pour s'en assurer. Les voisins et ceux qui l'avoient vu demander l'aumône, et qui souvent avoient eu compassion de son état, se disoient les uns aux autres : N'est-ce pas là cet aveugle qui étoit là assis, et qui mendioit? C'est lui-même, assuroient les uns; non, disoient les autres, c'est quelqu'un qui lui ressemble. Ce discours choquoit l'aveugle éclairé, il ne pouvoit entendre un langage si injurieux à la gloire de son bienfaiteur sans avoir le cœur déchiré. Son zèle s'enflammoit, et il se présentoit de lui-même aux incrédules pour les convaincre et les désabuser. Oui, c'est moi, leur disoit-il, n'en doutez pas; c'est moi qui étois aveugle de naissance, et vous voyez tous que je ne le suis plus. Une personne nouvellement éclairée de J. C., touchée de Dieu, et sincèrement convertie, doit s'attendre qu'il se tiendra bien des discours sur son changement; elle ne doit ni les craindre ni les éviter, elle ne doit ni feindre ni dissimuler, mais avouer ses erreurs, sa conversion, ce qu'elle est, et ce qu'elle a été; en rendre gloire à Dieu, désabuser, s'il se peut,

ceux qui s'en feroient un sujet de raillerie ou de scandale.

II. Considérons la candeur de cet aveugle guéri. *Mais, lui dirent-ils, comment vos yeux se sont-ils ouverts? Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, et en a oint mes yeux, et il m'a dit : Allez à la piscine de Siloé, et vous y lavez. J'y ai été, je m'y suis lavé, et je vois.* Cet exposé étoit court et naïf; sa simplicité seule formoit une conviction. Cet homme ne souhaitoit rien tant que d'apprendre à tout le monde ce qui s'étoit opéré en sa faveur, et il le raconta avec une admirable candeur et la plus vive reconnoissance. Ne craignons pas de dire ce qui nous a désabusés du monde et de ses vanités; heureux si, en le racontant, nous en pouvons désabuser les autres. Témoignons-en du moins notre reconnoissance envers Dieu, et affermissons-nous dans nos saintes résolutions.

III. Considérons la douleur de cet aveugle guéri. *Ils lui dirent : Où est cet homme-là? Il leur répondit : Je ne sais.* Nous pouvons penser que cette ignorance dans laquelle il étoit du lieu où étoit Jésus son bienfaiteur étoit pour lui un grand sujet de douleur. Ah! s'il l'eût su, il seroit sans doute à ses pieds, pour le remercier de la grande faveur qu'il venoit d'obtenir. Pour nous, nous savons où il est; quelle devroit donc être notre assiduité auprès de lui, pour le remercier des grâces innombrables qu'il nous a faites, et pour lui demander celles qu'il est encore prêt à nous faire! Consolez-vous cependant, aveugle guéri, si vous ne savez pas où est Jésus, continuez à lui rendre témoignage. Jésus sait bien où vous êtes, il sait bien ce que vous faites pour lui, et ce que vous voudriez faire, et il saura bien vous trouver quand il sera temps de vous récompenser par des faveurs infiniment plus grandes. Si quelquefois Jésus semble se retirer de nous sans que nous sachions le moyen de le retrouver, ne nous décourageons pas, demeurons-lui fidèles, et redoublons notre exactitude à remplir tous nos devoirs; bientôt il reviendra à nous, et par des consolations nouvelles, il nous dédommagera de la peine que son absence nous aura causée.

PRIÈRE. Accordez-moi, Seigneur, ces sentimens si justes de l'aveugle guéri pour vous; sentimens sans lesquels il me serviroit peu d'avoir été éclairé des lu-

mières de la foi, puisque je tomberois dans les ténèbres du péché. Faites, ô mon Dieu, que je profite de la lumière qui m'éclaire, pour faire les œuvres de justice, et afin de prévenir cette nuit de la mort après laquelle je ne pourrois plus mériter la gloire que vous me promettez. Ainsi soit-il.

CLXXXIIe MÉDITATION.

L'aveugle-né présenté aux Pharisiens.

Considérons, 1° un premier interrogatoire de l'aveugle-né, où la candeur triomphe de la mauvaise foi; 2° un interrogatoire du père et de la mère de l'aveugle-né, où la vérité triomphe de la politique; 3° un second et dernier interrogatoire de l'aveugle-né, où le zèle triomphe de l'esprit de séduction. *Jean.* IX, 13, 14.

Premier Point. — *Premier interrogatoire de l'aveugle-né, où la candeur triomphe de la mauvaise foi.*

I. Triomphe de la candeur sur la mauvaise foi dans la déclaration de l'aveugle. *Alors ils amenèrent aux pharisiens cet homme qui avoit été aveugle. Or, c'étoit le jour du sabbat que Jésus avoit fait cette boue, et lui avoit ouvert les yeux.* Ces Juifs, qui les premiers avoient interrogé l'aveugle-né, jugèrent qu'il falloit porter l'affaire au tribunal des Pharisiens, afin qu'ils prononçassent sur ce qu'on devoit penser de ce fait, et quelles conséquences on en devoit tirer pour ou contre Jésus. Ce qui embarrassoit ces Juifs, c'étoit que cette guérison avoit été opérée un jour de sabbat, comme si J. C., en faisant de la boue avec la poussière et sa salive, ou en envoyant ce jour-là jusqu'aux bains de Siloé l'aveugle qu'il vouloit éclairer, eût, dans ces deux actions, blessé la lettre ou l'esprit de la loi. On se rendit donc devant les Pharisiens, où on peut présumer qu'une grande foule de peuple, attirée par la nouveauté de la cause, accourut. Les Juifs qui produisoient l'aveugle guéri firent le rapport de ce qui s'étoit passé à son sujet. Les Pharisiens firent subir à cet homme un nouvel interrogatoire, et, paroissant mettre de leur côté tous les

dehors du désintéressement et de l'indifférence, ils lui ordonnèrent de dire en leur présence comment et par quelle voie il avoit recouvré la vue. *Ils l'interrogèrent donc sur la manière dont il avoit reçu l'usage des yeux.* L'innocence et la simplicité ne redoutent point les questions. L'aveugle guéri, sans se déconcerter, et charmé d'avoir l'occasion de rendre témoignage à son bienfaiteur, *leur répondit* en trois mots : *Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois.*

II. Triomphe de la candeur sur la mauvaise foi dans la division qui se mit entre les juges. Plus cette déclaration de l'aveugle guéri étoit courte, plus elle étoit pressante. Elle mit une espèce de schisme parmi les membres du conseil. *Quelques-uns des Pharisiens dirent,* en parlant de J. C. : *Cet homme n'est pas* l'envoyé *de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. Mais d'autres dirent : Comment un méchant homme peut-il faire de tels prodiges? Et il y avoit sur cela de la division entre eux.* Les premiers regardoient le fait comme trop avéré, et se retranchoient sur le droit, sur le violement du sabbat. Les seconds trouvoient ce retranchement trop foible contre de pareils faits, et soutenoient que, si on admettoit le fait, il falloit croire en Jésus, et le regarder comme l'envoyé de Dieu ; ou que, si on le regardoit comme un pécheur, il falloit nier le fait, étant impossible qu'un pécheur opérât de pareils prodiges. La dissension éclatoit et ne leur faisoit pas honneur. Elle n'éclate pas moins parmi ceux qui professent l'impiété, ou qui suivent l'erreur. Comment peut-on écouter des maîtres si passionnés, si chancelans dans leurs principes, et que l'on voit toujours déterminés à soutenir les paradoxes les plus inconcevables et les plus contradictoires, plutôt que de céder à l'évidence de la vérité ?

III. Triomphe de la candeur sur la mauvaise foi dans la conclusion de l'aveugle. Malgré la dissension qui régnoit dans le conseil, on s'en tint d'abord au premier sentiment, qui admettoit le fait et condamnoit l'auteur du miracle comme transgresseur de la loi du sabbat. Mais comme ce sentiment ne restoit pas sans difficulté, on voulut le rendre plausible, en l'appuyant du suffrage même de la personne intéressée. On vit donc alors, par une bizarrerie honteuse et inconcevable, les juges s'abaisser jusqu'à demander l'avis de

celui qu'ils devoient juger. Un mot qu'il eût dit, ou équivoque, ou désavantageux contre Jésus, leur eût suffi, et ils se persuadèrent que la crainte ou la complaisance l'arracheroit aisément à un homme du peuple, à un mendiant qui connoissoit leur façon de penser, et qui devoit être frappé de la majesté de leur tribunal. Mais ils ne connoissoient pas celui à qui ils parloient. *Ils dirent donc encore à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux? Il répondit* sans hésiter, et avec sa précision ordinaire : *C'est un prophète.* O généreux défenseur de la vérité, que ce premier pas vous conduira loin! Par un semblable aveu, la Samaritaine a mérité de connoître le Messie, et vous aurez bientôt le même avantage. La fidélité que l'on a à une vérité que l'on connoît nous conduit infailliblement à des connoissances plus parfaites, plus utiles et plus consolantes, comme, au contraire, l'abus qu'on en fait nous prive non-seulement des autres vérités qu'on auroit connues, mais nous fait perdre encore celles que l'on connoissoit déjà.

SECOND POINT. — *Interrogatoire du père et de la mère de l'aveugle-né, où la vérité triomphe de la politique.*

I. La vérité triomphe de la politique des Pharisiens. *Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère, qu'ils interrogèrent, en leur disant : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant?* L'aveugle-né venoit de conclure de sa guérison que Jésus étoit un prophète. Cette conclusion étoit trop sensée pour ne pas faire impression sur l'esprit du peuple. Ce fut pour en empêcher l'effet que les Pharisiens revinrent au second sentiment, qui nioit le fait de la guérison. Mais pour pouvoir le nier avec quelque ombre de vraisemblance, il falloit auparavant tâcher de l'obscurcir, de l'impliquer, de l'infirmer, et c'est ce qu'on espéra faire en citant le père et la mère de l'aveugle-né, et en les interrogeant en des termes qui leur firent entrevoir ce qu'on désiroit d'eux. Pour peu que la crainte les fît varier dans leur déposition, le fait n'eût-il paru que foiblement douteux, c'en eût été assez pour le déclarer entièrement faux. Mais toute cette politique, tout cet étalage d'enquêtes et d'interrogations,

tions, n'aboutit qu'à faire briller davantage la vérité qu'on vouloit obscurcir.

II. La vérité triomphe de la politique des parens. *Le père et la mère leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle; mais nous ne savons comment il voit maintenant, et nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même, il a de l'âge, il répondra pour lui-même. Ils parloient ainsi, parce qu'ils craignoient les Juifs.* Les parens de l'aveugle étoient instruits, ils pouvoient répondre à la question toute entière, mais ils n'en eurent pas le courage. Quelque timide cependant et politique que fût leur réponse, la vérité ne laissoit pas d'y paroître dans tout son jour. Ils ne disoient pas tout, mais le peu qu'ils disoient suffisoit pour constater le miracle. S'ils n'osoient nommer l'auteur du miracle, s'ils s'en déchargeoient sur leur fils; c'étoit timidité, mais cette timidité même donnoit une nouvelle force à leur témoignage, et mettoit hors de soupçon la déposition qu'ils avoient faite, que c'étoit là leur fils, et qu'il étoit aveugle. La crainte que nous aurions aujourd'hui du jugement des hommes seroit en nous bien moins pardonnable. Ne nous a-t-elle pas quelquefois intimidés jusqu'à nous faire trahir les intérêts de la vérité et de la religion?

III. La vérité triomphe de la politique de la synagogue. *Car les Juifs avoient déjà arrêté entre eux que quiconque reconnoîtroit Jésus pour le Christ seroit chassé de la synagogue.* Cet arrêté de la synagogue étoit connu de tout le monde; et les chefs des Juifs ne pouvoient rien faire de plus propre pour retenir le peuple, et lui faire méconnoître le Messie. Voilà donc déjà la synagogue endurcie dans son aveuglement; la voilà déclarée contre le Christ, qu'elle auroit dû reconnoître la première, pour le faire connoître aux autres; la voilà dès à présent, et pour toujours, la rivale, l'ennemie de l'Eglise, jusqu'à ce que la vérité ait pleinement triomphé d'elle. Mais sa politique va être trompée, même dans le fait présent; ses menaces et ses fureurs ne serviront qu'à en constater la vérité, et à lui donner un nouvel éclat.

TROISIÈME POINT. — *Second et dernier interrogatoire de l'aveugle-né, où le zèle triomphe de l'esprit de séduction.*

I. Le zèle triomphe de l'esprit de séduction, en écartant les questions inutiles. Plus les Pharisiens faisoient de démarches pour obscurcir la vérité, et plus elle se montroit à eux et aux yeux de tout le peuple. Cependant comme ils avoient aperçu de la timidité dans les parens, ils espérèrent qu'elle se seroit communiquée au fils, et qu'ils en tireroient une réponse plus favorable et plus ménagée : mais son cœur étoit inaccessible à tout sentiment de crainte. Il voyoit avec indignation la mauvaise foi et la partialité de ses juges. Leurs interrogations captieuses lui devenoient insoutenables à entendre, et ces fameux docteurs, dont il avoit souvent ouï parler, et qu'il voyoit pour la première fois, ne lui parurent que méprisables. *Ils appelèrent donc une seconde fois cet homme qui avoit été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu; nous savons que cet homme-là est un pécheur.* Ce début dans lequel les Pharisiens affectoient un ton de zèle et de religion, ce discours le choqua. La gloire de son bienfaiteur y étoit trop outragée pour qu'il pût se contenir. Il interrompit l'interrogation, et prit la parole sans attendre ce qu'on vouloit lui demander. *Il leur dit donc : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est que j'étois aveugle, et que je vois maintenant.* C'étoit aller directement au but. A quoi bon en effet, quand il s'agit de la foi, tant de questions inutiles, que l'on ne propose que pour donner le change, et faire perdre de vue l'objet principal? L'impiété et l'hérésie ne cherchent qu'à prévenir les esprits contre ceux qui combattent leurs dogmes. On prend soin de proposer un objet à la haine du peuple, afin d'empêcher qu'il ne tourne son indignation contre ceux qui enseignent l'erreur. Mais allons au fait. Quand l'Église a parlé, quand l'Eglise a décidé, que les personnes soient ce qu'elles pourront, cela ne fait rien à la question, reste toujours qu'il faut croire à l'Eglise, et se soumettre à ce qu'elle a décidé et à ce qu'elle enseigne. Quand on ne cherche que la vérité, on l'a bientôt trouvée, et on n'a pas besoin de tous ces détours; quand on cherche à l'obscurcir, on n'a jamais fini.

II. Le zèle triomphe de l'esprit de séduction, en évi-

tant les redites. L'orgueil des Pharisiens fut sans doute piqué de la vivacité avec laquelle l'aveugle avoit répondu sur un point sur lequel on ne l'interrogeoit pas: mais il fallut dissimuler, et on continua l'interrogatoire. *Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait, et comment t'a-t-il ouvert les yeux?* Ceux qui se roidissent contre la vérité ne se lassent point de répéter des objections cent fois détruites, de faire sans cesse les mêmes questions, et de revenir toujours sur les mêmes difficultés. La malice et l'embarras des Pharisiens, joints à cet air de gravité et de religion qu'ils affectoient, étoient méprisables et ridicules tout à la fois. Notre aveugle, qui le sentoit fort bien, rejeta la question qu'ils lui faisoient, et s'en fit un sujet de raillerie. *Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu, pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois? Voulez-vous aussi devenir ses disciples?* Il n'en falloit pas tant pour mettre à bout la patience des Pharisiens : *ils le maudirent*, ils le chargèrent d'anathèmes, d'injures et de malédictions, dont la plus terrible, selon eux, fut de lui dire : *Sois toi-même son disciple; pour nous, nous sommes disciples de Moïse.* Moïse est le maître que nous suivons : celui-là nous suffit, nous n'en voulons point d'autre. Tel étoit l'aveuglement des Pharisiens : quand ils avoient nommé Moïse, ils croyoient avoir tout dit; mais Moïse les rejette, puisqu'il leur a annoncé le Messie, et qu'ils n'y croient pas. On ne se livre point à l'erreur sans se vanter du maître que l'on suit. J'ai ma raison, dit l'impie; mais la raison le désavoue, puisqu'elle nous découvre le besoin que nous avons d'une autre lumière, et qu'ils n'en veulent pas. Je reconnois un Dieu, dit le déiste; mais Dieu le réprouve, parce qu'il a parlé assez clairement pour nous obliger d'écouter son Fils, et qu'il ne l'écoute pas. J'ai l'Evangile, dit l'hérétique; je n'ai besoin ni de conciles ni de nouvelles décisions : mais l'Evangile même le condamne, puisqu'il nous renvoie aux décisions de l'Eglise, et qu'il ne les reçoit pas.

III. Le zèle triomphe de l'esprit de séduction, en réfutant et prouvant avec solidité. Les Pharisiens ajoutèrent, pour justifier leurs sentimens et entraîner le peuple : *Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est.* A ces mots, notre généreux confesseur de J. C. sentit son courage se ranimer, il donna l'essor à son zèle, et répondit avec

autant de raison que de vivacité : *Et voilà justement ce qu'il y a d'admirable*, que vous autres Pharisiens, qui vous piquez d'être savans, et qui vous faites nos docteurs, *vous ne sachiez pas d'où vient cet homme*, que vous ne daigniez pas même vous en informer, *et que cependant il ait eu le pouvoir de me rendre la vue. Or, nous savons,* et cette vérité incontestable, vous nous l'enseignez vous-mêmes, *que Dieu n'exauce point les pécheurs* et les impies, en confirmant par des miracles leurs blasphèmes et leur impiété; *mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce.* Et de quel miracle s'agit-il entre nous? D'un prodige sans exemple depuis l'origine des siècles, de la guérison d'un homme né aveugle. *Depuis la création du monde, on n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si cet homme n'étoit point l'envoyé de Dieu, il ne pourroit rien faire de semblable.* Non-seulement il ne pourroit pas faire un si grand miracle, mais il n'en pourroit faire aucun. On ne peut s'empêcher de reconnoître ici l'accomplissement de cette grande promesse que J. C. avoit faite à ses apôtres, en les assurant que, quand ils seroient cités devant les juges, l'Esprit saint leur suggéreroit les paroles qu'ils devoient dire. Toute l'assemblée dut être extrêmement surprise de voir cette fermeté de courage et cette justesse de raisonnement dans un homme tel que celui-ci. Jamais les Pharisiens n'avoient essuyé de scène aussi humiliante; ils ne surent où prendre des termes assez forts pour exprimer leur ressentiment. Malheureux, *lui dirent-ils, tu n'es que péché dès ta naissance;* la malédiction de Dieu t'a frappé dès l'instant où tu es né, tu étois indigne de voir le jour, tu as vécu misérable, tu es le dernier des hommes, *et tu te mêles de nous enseigner!* Sors d'ici, et qu'on ne te voie jamais; *et ils le chassèrent dehors*, et le déclarèrent excommunié, indigne d'entrer dans le temple, et exclus pour toujours de la synagogue. Ainsi fut terminée cette grande affaire, et l'assemblée se sépara.

Prière. O heureux aveugle! que votre sort est glorieux! Vous êtes chassé d'une synagogue réprouvée, pour être admis dans l'Eglise du Messie, et y tenir un rang distingué. Le premier vous avez été cité devant les magistrats pour le nom de Jésus; le premier vous lui avez rendu témoignage devant les tribunaux; le pre-

mier vous avez confondu ses ennemis; le premier vous avez été fait anathème pour lui, et à peine cependant le connoissiez-vous. Que ferez-vous donc quand vous le connoîtrez, quand vous aurez reçu son baptême et son esprit? Hélas! je l'ai reçu ce saint baptême et ce divin esprit, et qu'il s'en faut que j'aie votre amour, votre zèle et votre courage! Faites, ô mon Dieu, qu'à la vue d'un tel exemple, rien ne m'effraie plus à votre service, que le respect humain ne m'arrête plus, que la présence des mondains, la crainte de quelques railleries, et l'appréhension des vexations les plus redoutables ne m'empêchent plus de parler ou d'agir pour votre cause. Ainsi soit-il.

CLXXXIIIe MÉDITATION.

L'aveugle-né instruit par Jésus-Christ.

1° La rencontre que Jésus fait de cet aveugle; 2° l'avertissement qu'il donne au peuple; 3° sa réponse aux Pharisiens. *Jean.* IX, 35-41.

PREMIER POINT. — *De la rencontre que Jésus fait de cet aveugle.*

I. JÉSUS l'aborde. *Jésus ayant appris qu'ils l'avoient ainsi chassé, et l'ayant rencontré, il lui dit: Croyez-vous au Fils de Dieu?* L'aveugle maltraité par les ennemis de J. C. n'en devint que plus digne de la miséricorde de ce Dieu sauveur; il ne tarda pas même à être sensiblement consolé de la persécution qu'il venoit d'essuyer. J. C. voulut récompenser son généreux défenseur, en lui communiquant une lumière bien supérieure à celle du corps qu'il lui avoit donnée. Aussitôt il alla le chercher, il l'aborda le premier, et par une faveur qu'il n'avoit encore faite à personne, *il lui dit: Croyez-vous au Fils de Dieu?* Quelle bonté en J. C.! On gagne toujours à son service, et une faveur dont on fait bon usage est toujours le gage assuré d'une faveur encore plus signalée. J. C. a usé de la même bonté envers nous. A notre baptême, et avant que nous eussions rien pu faire pour lui, on nous a demandé de sa part

si nous croyions en lui, et dès notre enfance on nous a appris à y croire; mais si on nous demandoit aujourd'hui si nous y croyons, que répondrions-nous? Quoi! nous croyons au Fils de Dieu, et tous les jours nous violons sa loi, nous parlons de sa religion en impies, nous assistons à ses mystères sans dévotion, nous nous tenons devant lui sans respect; combien de profanations, combien de prévarications! et nous croyons au Fils de Dieu!

II. Jésus lui manifeste sa divinité. L'aveugle guéri reconnoissoit bien Jésus pour un prophète, pour un homme suscité de Dieu; mais quand il entendit ce grand nom de Fils de Dieu, il ne sut plus si celui dont parloit Jésus étoit lui-même ou un autre. Son cœur lui disoit bien que c'étoit lui; mais il n'osoit se fier aux sentimens de son amour et de sa reconnoissance. Déterminé à en croire Jésus sur sa parole, sans crainte que celui qui lui avoit donné l'usage de la vue pût le tromper, brûlant du désir de voir le Fils de Dieu, et toujours flatté de la douce espérance que ce seroit son bienfaiteur, *il répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui?* Ah! que ce cœur étoit bien disposé, et que cette disposition étoit agréable à N. S.! Si nous l'avions, que nous serions bientôt éclairés! L'aveugle ne fut pas trompé dans son attente; *Jésus lui dit : Vous l'avez vu,* vous le voyez encore, *c'est lui-même qui vous parle.* Qui pourroit dire de quel transport, de quelle joie ineffable le nouveau prosélyte fut saisi à cette déclaration?

III. Jésus reçoit son adoration. A peine le divin Sauveur s'est-il fait connoître à ce fervent néophyte, que cet homme, pénétré de respect, transporté de joie et d'amour, s'écria, *et dit : Je crois, Seigneur;* en prononçant ces mots, *il se jeta aux pieds de Jésus, et il l'adora.* Ainsi notre aveugle est-il encore le premier qui ait publiquement adoré J. C. comme fils de Dieu. Tant de prérogatives doivent nous rendre ce mendiant bien respectable, et nous devons reconnoître ici l'accomplissement littéral de cette parole que J. C. avoit avancée, que cet homme étoit né aveugle, afin que les œuvres de Dieu fussent manifestées en lui. Mais quelle fut son adoration? Elle fut intérieure, pleine de foi, et l'effet même de sa foi; elle fut extérieure, pleine d'humilité, telle que l'exigeoient l'objet de sa foi et la qualité

de Fils de Dieu en celui qu'il adoroit ; elle fut publique et sans respect humain à la vue de tout le peuple et des ennemis mêmes de J. C. En est-il ainsi de la nôtre? Et si J. C. reçut si favorablement la sienne, ne doit-il pas rejeter celle que nous lui rendons, et même nous en punir?

SECOND POINT. — *Avertissement de Jésus au peuple.*

L'action de l'aveugle guéri ne plut pas moins à Jésus que l'infidélité des Pharisiens lui avoit déplu. Il le témoigna par ces paroles, qu'il adressa dans le moment même au peuple assemblé. *Je suis venu dans ce monde,* dit-il, *pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.* C'est-à-dire, je suis venu en ce monde pour exécuter les décrets éternels de Dieu, qui, par des raisons cachées, ouvre les yeux de l'esprit à ceux qui sont dans l'aveuglement, et frappe d'un aveuglement funeste ceux qui se croient les plus éclairés, et se vantent d'enseigner aux autres le véritable chemin du salut. Ce jugement d'une miséricorde infinie envers les uns, et d'un châtiment terrible sur les autres, s'est exécuté et s'exécute encore.

I. Sur les Gentils et sur les Juifs. Les Gentils, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, ont reçu le Messie et la lumière de l'Evangile ; et les Juifs, investis de cette lumière, instruits par Moïse et les prophètes, témoins oculaires du Messie, l'ont rejeté, l'ont crucifié, ont persécuté son Eglise, et se sont efforcés de l'étouffer dès son berceau.

II. Sur les peuples du Nouveau-Monde, et sur ceux de l'ancien. Les premiers sauvages et barbares se sont dépouillés de leur inhumanité, sont entrés et entrent tous les jours en foule dans le sein de l'Eglise catholique, pour y vivre avec une pureté et une ferveur qui nous font honte, et qui sont dignes des premiers siècles du christianisme, tandis que, parmi nous, des peuples entiers ont abandonné la foi de l'Eglise, ont changé les maximes de la subordination et de la docilité avouées et suivies par leurs pères, ont reconnu des maîtres nouveaux sans mission et sans aveu, et les ont préférés à ceux que J. C. leur avoit donnés, à qui il avoit promis son éternelle assistance, et qu'il leur avoit ordonné d'écouter comme lui-même.

III. Sur les humbles et sur les orgueilleux. Ceux-là, petits et ignorans à leurs yeux, marchent avec simplicité dans la foi, connoissent et goûtent Dieu, observent sa loi, mènent une vie innocente, méprisent les biens du siècle présent, espèrent ceux de l'éternité, et meurent avec délices dans cette sainte espérance; tandis que ceux-ci, fiers de leur grandeur et de leurs richesses, ou enflés de leur savoir, négligent le soin de leur ame, ignorent la science du salut, n'ont d'intelligence que pour les biens et les amusemens du siècle, et ne comprennent rien dans les voies de Dieu. O abîme profond des jugemens de Dieu! Ne m'aveuglez pas, Seigneur, moi qui ai été élevé au milieu de tant de lumières, et qui en ai si long-temps abusé. Ayez pitié de mon aveuglement. Faites en moi un heureux changement. Ouvrez mes yeux, que je vous voie, que je ne voie que vous, que je ne connoisse que votre volonté sainte, et que j'ignore tout le reste.

Troisième Point. — *Réponse de Jésus aux Pharisiens.*

Quelques Pharisiens qui étoient avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dirent: Sommes-nous donc aussi aveugles? Jésus leur répondit: Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché, mais maintenant que vous dites: Nous voyons, votre péché demeure. C'est-à-dire, si vous vous croyiez aussi aveugles que vous l'êtes en effet, vous chercheriez à vous faire instruire, et bientôt vous ne seriez plus ni dans l'erreur, ni dans le péché. Mais vous pensez tout savoir, et qu'on ne peut rien vous apprendre de nouveau : c'est pourquoi vous ne reviendrez jamais de votre infidélité. Vous demeurerez toujours aveugles. Dans ces paroles remarquons trois sortes d'aveuglement.

I. Il y a un aveuglement commun à tous les hommes que chacun doit travailler à dissiper. Ne demandons point, avec les Pharisiens, si nous sommes aveugles; mais reconnoissons-le et avouons-le avec humilité. Oui, nous sommes aveugles, aveugles sur nos passions et leurs suites dangereuses, sur nos péchés et la nécessité d'en faire pénitence, sur nos devoirs et leur importance, sur nos scandales et leurs conséquences, sur l'usage du temps et le compte qu'il en faudra rendre; aveugles dans les choses de Dieu, dans les mystères de J. C., dans les voies intérieures, dans l'état de notre

conscience, dans les replis de notre cœur; aveugles enfin de mille et mille manières. Humilions-nous, appliquons-nous, instruisons-nous, et demandons à Dieu qu'il nous éclaire. Gardons-nous surtout de fuir la lumière par la crainte d'être obligés de faire le bien.

II. Il y a un aveuglement involontaire que Dieu sait excuser. Les Gentils, avant que l'Evangile leur fût annoncé, ne pouvoient pas s'y soumettre; les peuples sauvages ou éloignés à qui J. C. n'a pas encore été prêché ne peuvent pas le reconnoître et l'adorer, et sur ce point ils sont sans péché. Si nous-mêmes nous avions transgressé une loi que nous eussions ignorée d'une ignorance invincible; si, dans nos confessions, nous avions fait quelque omission considérable sans qu'il y eût de notre faute, après un examen suffisant, et avec une volonté sincère de ne rien déguiser, en cela nous n'aurions point de péché. Si donc, sur cela, nous n'avons que des craintes vagues, sans que rien de déterminé se présente à notre mémoire, ne nous laissons pas troubler par de vains scrupules qui ne feroient que nous retarder dans la voie de la perfection. Le Dieu que nous servons est saint, mais il est juste. Il connoît notre foiblesse, et il ne peut nous commander rien d'impossible.

III. Il y a un aveuglement obstiné contre la lumière même, et que nous devons détester. Tel étoit celui des Pharisiens, qui, contre l'évidence des prophéties et des miracles, s'obstinoient à ne pas reconnoître en Jésus le Messie; qui disoient : Nous voyons, nous sommes les docteurs et les interprètes de la loi, et qui, par là, détournoient le peuple de croire en lui. Tel est celui des impies, qui, contre l'évidence des preuves de la révélation, s'obstinent à ne la pas reconnoître; qui disent : Nous voyons, nous sommes des esprits forts, élevés au-dessus des préjugés, et par là entraînent dans leur impiété des esprits superficiels que la corruption des mœurs y a déjà disposés. Tel est celui des hérésiarques et des chefs de parti, qui, contre l'évidence de l'autorité de l'Eglise, s'obstinent à rejeter ses jugemens; qui disent : Nous voyons, nous sommes des savans, des théologiens profonds, nous pénétrons le sens des Ecritures, nous possédons la doctrine des Pères, et par là entraînent dans leur révolte des esprits vains et orgueilleux, amateurs

...

de la nouveauté. O malheureux docteurs, esprits forts et savans, il vaudroit bien mieux pour vous que vous fussiez aveugles et ignorans; mais parce que, de votre propre aveu, vous avez des lumières, et que vous croyez même en avoir plus que vous n'en possédez, à cause de cela votre péché subsiste. Il subsiste, parce qu'il ne peut être excusé par l'ignorance; il subsiste, parce que votre obstination vous y fera persévérer jusqu'à la mort; il subsiste enfin, parce que, par une fatale contagion, il se perpétuera d'âge en âge, et vous rendra responsables de tous les péchés dont il aura été la source.

Prière. Ah! Seigneur, préservez-moi de cette fausse sagesse qui rend l'homme orgueilleux et indocile, parce qu'il est sage à ses propres yeux. Ne me livrez pas à mes passions ni à mes préventions. Pardonnez-moi mes péchés d'aveuglement et d'ignorance, pardonnez-moi mes péchés que je ne connois point, et accordez-moi votre lumière, afin que je les connoisse, et votre grâce, afin que je m'en corrige. Daignez, ô Jésus, faire entendre au plus intime de mon cœur ces consolantes paroles que vous adressâtes à l'aveugle guéri : *Celui-là même qui vous parle est le Fils de Dieu.* O mon ame, sois attentive. Celui que tu vois sous les espèces sacrées, celui qui te parle intérieurement, et qui veut bien s'entretenir avec toi, c'est lui-même, c'est le Fils de Dieu, c'est ton Dieu, c'est ton Sauveur : tressaille donc d'allégresse, fonds en larmes de joie, et consume-toi d'amour pour un Dieu si grand, si puissant, et en même temps si bon et si aimable. Ainsi soit-il.

CLXXXIVe MÉDITATION.

Dernier discours de J. C. à Jérusalem après la fête des Tabernacles, et après la guérison de l'aveugle-né.

JÉSUS EST LE VRAI PASTEUR.

Jésus est le vrai pasteur, 1° par la manière dont il entre dans la bergerie; 2° par la manière dont il en use avec les brebis; 3° par la manière dont les brebis se comportent avec lui. *Jean.* X, 1-5.

PREMIER POINT. — *Jésus est le vrai pasteur par la manière dont il entre dans la bergerie.*

En *vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis, c'est à celui-là que le portier ouvre.*

I. Considérons quel est le sujet de cette parabole. N. S. tint ce discours à l'occasion de l'aveugle-né, et de la résolution prise par les chefs des Juifs de chasser de la synagogue quiconque croiroit que Jésus étoit le Messie. Pour entrer dans le sens allégorique, il faut d'abord en bien comprendre le sujet ou le sens matériel, qui étoit familier aux Juifs, mais qui nous est devenu étranger par le changement des mœurs et des usages. Le soin d'élever des troupeaux avoit fait l'occupation des patriarches, et elle faisoit encore dans les campagnes la richesse de la nation. Il faut se représenter l'ordre qui régnoit, et l'usage qui se pratiquoit dans les maisons de ces pasteurs opulens qui avoient de nombreux troupeaux de toute espèce. Chaque troupeau étoit confié à une personne en chef, qui, aidée de quelques autres, s'il étoit nécessaire, le conduisoit et le ramenoit. A mesure que les troupeaux arrivoient le soir, et entroient dans leurs différentes étables, celui qu'on nommoit portier fermoit à clef chaque étable, et portoit les clefs chez le maître. Le matin, le portier reprenoit les clefs, et ouvroit aux guides des troupeaux à mesure qu'ils se présentoient. Comme le troupeau de

brebis est le plus délicat, et qu'il demande le plus d'attention, de même aussi est-il le plus doux, et celui auquel on s'attache avec le plus d'affection. C'est pourquoi il avoit souvent pour pasteur le maître même, ou son fils. C'est sur ce dernier troupeau et son pasteur, que N. S. fonde son allégorie; c'est sous cette image si pleine de douceur et de tendresse, qu'il nous représente le rapport qu'il y a entre lui et nous. Hélas! que nous devrions en être touchés! O divin pasteur de mon ame, je suis votre brebis, conduisez-moi; ne m'abandonnez-pas, je mets en vous toute ma confiance et tout mon amour.

II. Considérons comment N. S. est entré par la porte. J. C., comme vrai pasteur, se met ici en opposition avec le voleur ou le brigand, qui ne cherche qu'à voler ou égorger les brebis. Le discernement est aisé à faire. Si quelqu'un entre dans la bergerie en montant par une brèche, par une fenêtre, ou par le toit, c'est à coup sûr un voleur; mais celui à qui le portier ouvre, et qui entre par la porte, celui-là est le vrai pasteur. Or, comment J. C. s'est-il fait connoître pour le pasteur de nos ames? Comment est-il entré dans la bergerie? Dès qu'il s'est présenté, toutes les portes, pour ainsi parler, lui ont été ouvertes. Les prophéties ont commencé de s'accomplir en lui dès sa naissance, elles ont continué à s'accomplir jusqu'à sa mort et au-delà. Jean-Baptiste l'a annoncé, lui a aplani les voies, l'a montré; la voix du Père s'est fait entendre, et l'a nommé; le Saint-Esprit a reposé sur lui, le pouvoir des miracles l'a accompagné partout, et a autorisé toutes ses démarches et sa mission. C'est là assurément entrer dans la bergerie par la porte. Les Pharisiens avoient donc tort de ne pas reconnoître un pasteur si légitime et si autorisé.

III. Considérons qui sont ceux qui sont entrés par un autre endroit. Par où sont entrés tant d'illuminés, d'enthousiastes et de séducteurs? Par où est entré un Mahomet, pour ne parler que de celui-là, comme du plus connu aujourd'hui et du plus célèbre? Il s'est présenté six cents ans après l'établissement du christianisme, qu'il a copié autant qu'il a pu, mais de sa personne, de sa vie et de sa mort, pas un seul trait dans les prophètes. Cette porte lui a été fermée; celle des miracles lui a encore moins été ouverte : il avoue

lui-même qu'il n'a pas été envoyé pour faire des miracles. Comment donc est-il entré? Comme un voleur et un brigand, par la fraude, en débitant des visions absurdes dont personne n'a pu être témoin; par la violence, en prenant les armes, et les mettant à la main de tous ceux qui s'attachoient à lui; par la flatterie, en favorisant les plus violentes passions, l'ambition et l'impureté, dont il donnoit lui-même l'exemple. Avec quelle pudeur les impies de nos jours osent-ils donc mettre en parallèle Mahomet et J. C., le mahométisme et le christianisme? Non, non, aucune comparaison en ce genre ne peut subsister. J. C. est le fils de Dieu et le vrai pasteur de nos ames : la légitimité de ses titres ne sauroit être ni contredite ni contrefaite. Je vous adore, ô divin pasteur de mon ame, je me soumets à votre conduite, je ne crains point de m'égarer, tandis que je serai fidèle à vous suivre.

Second Point. — *Jésus est le vrai pasteur par la manière dont il en use avec ses brebis.*

C'est à celui-là que le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix : il appelle ses propres brebis chacune par leur nom, et il les fait sortir. Et après qu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connoissent sa voix. Le vrai pasteur fait trois choses.

I. Il appelle ses brebis chacune par leur nom, par le nom que lui-même leur a donné. C'est ainsi que J. C. nous connoît tous. Dès que le temps marqué fut arrivé, il nomma ses apôtres, il choisit ses disciples, il appela une infinité d'ames dociles qui s'attachèrent à lui. Pour nous, il nous a appelés, pour ainsi dire, dès le sein de notre mère, il nous a donné notre nom au saint baptême. De ce moment, nous sommes du nombre de ses brebis, il nous connoît, il a les yeux sur nous, et il nous aime.

II. Le vrai pasteur se met à la tête de ses brebis. C'est ainsi que, chez les anciens peuples, le berger conduisoit son troupeau; il marchoit à la tête, tandis que quelques domestiques se tenoient derrière pour empêcher qu'aucune brebis ne s'égarât. C'est ainsi que N. S. en a usé à notre égard; il ne nous a rien commandé qu'il ne l'ait pratiqué lui-même. Le premier il est entré dans les voies pénibles de la vertu, de la sainteté,

de la pénitence, du désintéressement, de la patience; le premier il a marché au supplice et à la mort, il est descendu au tombeau, il est ressuscité glorieux, il est monté triomphant au plus haut des cieux : voilà où il nous mène, et la voie par laquelle il nous y conduit, si nous sommes fidèles à le suivre.

III. Le vrai pasteur fait entendre sa voix à ses brebis. Dès que le portier lui a ouvert la bergerie, il commence par faire entendre sa voix à son cher troupeau, il se met ensuite à sa tête, et il ne cesse en marchant de faire entendre sa voix à ses brebis, afin qu'elles sachent où il est, par où il passe; il s'entretient avec elles, il les appelle, il les anime à le suivre. C'est ce que N. S. a fait par ses instructions, et ce qu'il fait encore à notre égard par les saintes Ecritures, par la voix des pasteurs qui nous tiennent sa place, par les livres de piété qui nous parlent en son nom, par les bonnes pensées qu'il nous inspire, par les lumières qu'il nous communique, et les consolations intérieures qu'il nous fait goûter. Ah! que cette voix est douce, qu'elle est intime, qu'elle est consolante! O vrai pasteur de mon ame, que de moyens de salut! que je suis coupable, si je n'en profite pas!

Troisième Point. — *Jésus est le vrai pasteur par la manière dont les brebis se comportent avec lui.*

I. Les brebis le suivent. Combien d'ames généreuses et fidèles ont suivi ce divin pasteur! combien l'ont suivi dans le désert et la solitude, le jeûne et la mortification, dans les travaux apostoliques, les persécutions et les humiliations, dans les souffrances, les tourmens, jusque sur le Calvaire et sur la croix, et enfin jusque dans le ciel où elles règnent maintenant avec lui!

II. Les brebis connoissent sa voix. Sa voix est si touchante, sa parole est si conforme aux plus pures lumières de la conscience, et aux plus nobles sentimens du cœur, qu'il est aisé, quant on le veut, de la reconnoître pour la voix du vrai pasteur. Les saints la reconnoissent, ils y croient, ils s'y confient avec une entière sécurité; ils savent que c'est leur Dieu qui leur parle, qui les instruit, qui leur promet, et c'est sur une assurance si bien fondée, qu'ils le suivent et qu'ils entreprennent tout pour lui. Nous entendons sa voix, nous savons que c'est la sienne, pourquoi ne la sui-

vons-nous pas? Pour ceux qui suivent un imposteur, ce n'est pas sa voix qu'ils suivent, c'est la voix de leurs propres passions et de leur cœur corrompu.

III. Les brebis fuient l'étranger. *Mais elles ne suivent point un étranger; au contraire, elles le fuient, parce qu'elles ne connoissent point la voix des étrangers.* C'est ainsi qu'en ont usé les saints, et qu'en usent les ames fidèles. Un mot contre la foi, contre la religion, contre la docilité aux pasteurs, contre la soumission à l'Eglise; un mot contre la charité, contre l'obéissance, les trouble, les alarme, les met en fuite. Est-ce ainsi que nous en usons? N'est-ce point cette voix étrangère que nous aimons, qui nous plaît, qui nous enchante, et à laquelle nous prêtons plus volontiers l'oreille qu'à celle de notre divin pasteur? Ah! si cela est, ne nous flattons pas d'être du nombre de ses brebis. Nous ne pouvons en être qu'autant que nous fuirons ces séducteurs, et que nous les aurons en horreur.

PRIÈRE. Hélas! ne suis-je pas du nombre des brebis de mon divin Sauveur? Quelle lâcheté pour moi de rester en arrière! Ne serai-je jamais touché ni de l'amour du divin pasteur qui me précède, ni de l'exemple de ceux qui le suivent, ni des récompenses auxquelles il m'invite? Ah! Seigneur, vous êtes le vrai pasteur, et je m'attacherai uniquement à vous; je fuirai tout étranger qui voudroit me détourner de vous. Faites entendre votre voix au plus intime de mon cœur, instruisez-moi en public et en particulier, éclairez-moi dans mes doutes, consolez-moi dans mes peines, secourez-moi dans mes maux, dans mes foiblesses, dans mes besoins; conduisez-moi vers vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CLXXXV^e MÉDITATION.

Suite du discours de J. C. après la guérison de l'aveugle-né. Jean. x, 6-10.

JÉSUS EST LA PORTE.

JÉSUS *leur ayant adressé cette parabole, ils ne comprirent rien à ce qu'il vouloit leur dire; il leur dit donc encore dans une autre parabole : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte par laquelle entrent les brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands; aussi les brebis ne les ont-elles pas écoutés. Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. Il entrera, il sortira, il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger, et pour perdre; mais pour moi, je suis venu, afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient abondamment.* Les Juifs ne comprirent rien à la première parabole que Jésus leur proposoit. L'obscurité qui leur en cachoit le sens étoit la punition de leur infidélité. Il leur en proposa une seconde dans le même genre, qu'ils ne comprirent pas davantage : mais l'une et l'autre devoient servir un jour à nous instruire et à nous édifier, et c'est dans cet esprit que nous devons méditer celle-ci, en l'appliquant à nos besoins. Jésus à notre égard est la porte, 1° de la foi, 2° de la mission évangélique, 3° de l'état que nous devons embrasser, 4° de la vie intérieure, 5° de la vie éternelle.

1° *Jésus est la porte de la foi.*

C'est par la foi qu'on va à Dieu, et c'est par J. C. que les ames simples et fidèles reçoivent cette foi qui les conduit à Dieu. Toutes les Ecritures, l'ancien et le nouveau Testament ont Jésus pour objet. Ce n'est que par la foi en ce divin médiateur, qu'on peut aller à Dieu, lui plaire, et obtenir le bonheur de le posséder. Tous ceux qui ont annoncé aux hommes une autre voie n'ont été que des voleurs et des brigands. Les brebis, ceux qui cherchoient Dieu avec sincérité, ne les ont point écoutés. On s'est lassé des chimères et des vains



discours de la philosophie; on a détesté la superstition et l'impiété de la magie; on a reconnu le mensonge, l'opprobre de tant d'imposteurs qui ont contrefait les inspirés. Mais dès qu'on s'est attaché à Jésus, et qu'on est entré par cette porte mystérieuse, on sent qu'on est dans la voie du salut. Quelle abondance, quelle variété de pâturages n'y trouve-t-on pas! Que la nourriture qu'il nous y donne est solide, salutaire et délicieuse! Là, tout porte le caractère de la vérité et de la sainteté, tout se soutient, tout est digne de Dieu, tout est conforme aux besoins de l'homme, à ses malheurs, et lui offre de quoi remplir la vaste étendue de tous ses désirs. Ne nous laissons donc pas séparer de Jésus, et de la succession des pasteurs qu'il a établis dans son troupeau. Le monde, le démon, l'impiété, l'hérésie ne nous sollicitent que pour nous perdre et nous causer la mort. Ce n'est qu'en Jésus, et dans le sein de son Eglise, que nous pouvons trouver la vie de la foi; mais nous l'y trouvons avec toute l'abondance et toutes les délices qu'un cœur qui aime Dieu peut souhaiter, avec la solide espérance de voir Dieu, de vivre de lui, et de régner avec lui éternellement.

2° *Jésus est la porte de la mission évangélique.*

Tout ministre de l'Evangile qui n'entre pas par Jésus dans le saint ministère est un voleur qui ne peut que dérober, tuer et détruire. Il n'y a sur la terre qu'une mission légitime, qui remonte jusqu'à Jésus et jusqu'à Dieu. Dieu a envoyé son Fils; Jésus, fils de Dieu, a envoyé ses apôtres; ceux-ci et leurs successeurs ont donné la mission aux ministres inférieurs. Quiconque s'ingère de soi-même, ou reçoit mission de quelque autre que de ceux que Jésus a établis pour gouverner son Eglise, est un intrus et un brigand, et ceux qui le suivent ne seront jamais reconnus par J. C. comme ayant été du nombre de ses brebis. C'est donc un aveuglement étrange parmi ces peuples nos voisins, qui se persuadent que leurs pasteurs puissent recevoir une mission légitime de l'autorité laïque, ou même de la puissance souveraine. Remercions Dieu d'être soumis à des pasteurs qui ne sont entrés que par Jésus, et dont la mission remonte jusqu'à lui. Jouissons d'un si grand bonheur, et profitons des pâturages saints et abondans dans lesquels ils nous conduisent.

3° Jésus est la porte de l'état que nous devons embrasser.

Rien n'est plus important pour notre salut, et même pour notre bonheur sur la terre, que le choix d'un état. N'entrons dans un état, dans une charge, dans un emploi que par Jésus, et nous nous y sauverons, nous y trouverons mille vertus à pratiquer, mille bonnes œuvres à faire : jusque dans nos peines et nos afflictions nous trouverons de la consolation, parce que Dieu nous y soutiendra. Mais si nous nous y engageons, si nous y entrons, ou si nous en sortons par des motifs humains, par passion, par intérêt, par ambition, par amour de nous-mêmes, à quel danger ne nous exposons-nous point! Au lieu d'être du nombre des brebis dociles, contentes et satisfaites, ne deviendrons-nous point, en plus d'une manière, des voleurs et des brigands?

4° Jésus est la porte de la vie intérieure.

Heureuse l'ame qui entre dans cette vie de recueillement, d'oraison, de mortification, d'amour de Dieu, de renoncement à soi-même, de piété et de dévotion! Elle y trouve des délices et une surabondance de consolations inconnues à la tiédeur et à la dissipation. Il est bien remarquable que cette vie n'est connue que dans l'Eglise catholique. On n'en entend point parler ailleurs; on n'y voit aucun livre sur cette matière, ni même aucun exemple dans la vie des personnages les plus illustres. Travaillons donc à entrer dans cette voie, à mener une vie vraiment intérieure, et à y conduire les autres; sans cela, craignons de tomber entre les mains des voleurs, qui n'ont d'autres desseins que de nous perdre.

5° Jésus est la porte de la vie éternelle.

Ah! c'est là qu'est l'abondance de la vie, et la surabondance des délices, par leur nombre, leur qualité et leur durée infinie. Hélas! quand me sera donc ouverte cette porte de l'éternelle vie? quand vous verrai-je, ô divin Jésus? quand vous posséderai-je, ô tendre et charitable pasteur de mon ame? quand introduirez-vous votre brebis dans ce pâturage céleste, où elle n'aura plus rien ni à craindre, ni à désirer? Ah! loin de moi maintenant, et pour toujours, tout ce qui pourroit

me-séparer, m'écarter tant soit peu de mon divin Sauveur.

Prière. Chassez, éloignez de moi, ô Jésus, ces voleurs et ces brigands, ces ennemis de mon salut, qui ne respirent que ma perte. Défendez-moi de leurs embûches et de leurs violences, conservez-moi avec vous et auprès de vous, jusqu'à ce que je sois entièrement et pour toujours à vous. Ainsi soit-il.

CLXXXVIe MÉDITATION.

Fin du discours de J. C. après la guérison de l'aveugle-né.

JÉSUS EST LE BON PASTEUR.

Jésus, sous l'allégorie d'un bon pasteur, annonce aux Juifs les mystères de sa mort, de sa résurrection et de son Eglise. Pour bien entrer dans le sens de cette parabole, nous devons observer la ressemblance et la différence qui se trouvent entre un bon pasteur, dans le sens matériel, et J. C., le pasteur de nos ames. Considérons à cet effet, 1° quelle est la générosité, 2° quelles sont les connoissances, 3° quel est l'amour du bon pasteur. *Jean.* x, 11-18.

Premier Point. — *De la générosité du bon pasteur.*

I. Il donne sa vie pour ses brebis. *Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Le bon pasteur, dans le sens matériel, donne sa vie, c'est-à-dire que, pour la défense de ses brebis, il s'expose quelquefois au risque de perdre la vie ; mais en s'exposant au danger, il se garantit le plus qu'il peut. Il n'en est pas ainsi de Jésus : pour sauver ses brebis, il se livre à une mort certaine, à l'ignominie et aux supplices les plus cruels. C'est lui seul qui est le bon pasteur par excellence, et qui donne véritablement sa vie pour ses brebis.

II. Il défend ses brebis du loup. *Mais le mercenaire, qui n'est pas le pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent point, ne voit pas plus tôt venir le loup, qu'il abandonne ses brebis et s'enfuit; ainsi le loup les ravit, et disperse le*

troupeau. Voilà la différence qu'il y a entre le bon pasteur et le mercenaire. Mais combien plus grande encore est la différence qui se trouve entre ce pasteur et le divin pasteur de nos ames! Le pasteur délivre ses brebis d'une mort temporelle, mais Jésus nous délivre d'une mort éternelle, il nous arrache à la fureur du démon qui nous entraînoit dans l'enfer, et il efface en nous le péché, qui eût été suivi d'un supplice éternel. Que devenoient les hommes sans vous? que devenois-je moi-même, ô pasteur généreux, si vous n'aviez pas donné votre vie pour moi? quel eût été mon sort dans l'éternité? Je devenois la proie du démon, et l'enfer eût été ma demeure éternelle. Ce n'est pas tout encore. Le berger, en préservant ses brebis du loup, ne les délivre d'une mort prochaine que pour les réserver à une mort assurée; mais Jésus, en mourant pour nous, non-seulement nous délivre d'une mort éternelle, mais il nous procure une vie éternelle et nous rend dignes du ciel. O Dieu, quels extrêmes! L'enfer ou le ciel! Et quel milieu! La mort de J. C. qui nous délivre de l'un et nous fait obtenir l'autre. O mort, ô bienfait! Puis-je assister à la mémoire qui s'en renouvelle tous les jours sur nos autels, sans être pénétré de la plus tendre et de la plus généreuse reconnoissance? Ce n'est pas encore assez. C'est pour son avantage que le berger sauve ses brebis; il n'en est pas ainsi de vous, ô généreux pasteur. Vous ne vous nourrissez point de la chair de vos brebis, ce sont vos brebis au contraire qui se nourrissent de la vôtre. Quel mystère, quelle profondeur, quelle charité!

III. Il a soin de ses brebis comme lui appartenant en propre. *Or, le mercenaire s'enfuit, parce que c'est un mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis.* Le mercenaire est un domestique gagé à qui les brebis n'appartiennent point. Le pasteur est le fils du maître et l'héritier de la maison. Un mercenaire qui conduit le troupeau n'ira point exposer sa vie pour des brebis qui ne l'intéressent en rien; il n'y a que le pasteur, il n'y a que son fils, qui soit capable d'une telle générosité, parce que les brebis lui appartiennent. Oh! combien plus appartenons-nous à Jésus, qu'un troupeau n'appartient à son maître! En tant que Dieu, il nous a créés; en tant qu'Homme-Dieu, son Père l'a établi héritier universel de tous ses biens. Il lui a donné les anges et les hommes, et lui a soumis toute

la nature. Nous sommes à lui, nous sommes ses brebis ; il est à nous, il est notre maître, notre pasteur et notre bon pasteur, qui donne sa vie pour nous. Mais depuis qu'il l'a donnée pour nous, et que par sa mort il nous a rachetés, combien plus lui appartenons-nous! Qui peut comprendre la force et la douceur de ce nouveau titre? Qui peut dire quel amour il exige de nous, quelle soumission, quelle confiance et quelle tendresse lui sont dues? Il est mort pour nous, parce que nous étions à lui; combien plus sommes-nous à lui, parce qu'il est mort pour nous! Il n'est point de manière d'appartenir si grande, si noble et si tendre.

SECOND POINT. — *Des connoissances du bon pasteur.*

I. Il connoît ses brebis. *Je suis le bon pasteur et je connois mes brebis.* Quelle connoissance J. C. a-t-il de nous? La plus intime et la plus universelle. Il connoît ce que nous sommes par le vice de notre nature, et ce que nous pouvons être par la force de sa grâce. Il connoît le bien et le mal qui sont en nous, nos infidélités ou les efforts que nous faisons pour lui plaire; aucune de nos actions, aucune de nos pensées ne lui échappe. Oh! combien cette réflexion doit nous faire tenir sur nos gardes, doit nous animer et nous consoler!

II. Il se fait connoître à ses brebis. *Je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent, comme mon Père me connoît et que je connois mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis.* Le rapport qui est entre Jésus et nous a pour modèle le rapport qui est entre son Père et lui. Son Père le connoît, et il connoît son Père; de même Jésus nous connoît, et nous le connoissons. Que ces idées sont nobles! que la religion chrétienne est grande et sublime! Comme le Père se manifeste au Fils, de même le Fils se découvre à nous. Les ames fidèles le connoissent, elles connoissent sa grandeur et son amour, elles connoissent ses préceptes, ses conseils, ses exemples, ses goûts, ses inclinations, et elles s'y conforment. Elles croissent tous les jours dans cette connoissance, et tous les jours dans son amour. Suis-je de ce nombre? Les brebis connoissent leur pasteur : hélas! que l'instinct de ces animaux a de quoi me confondre! Ils connoissent leur pasteur, et je ne connois pas le mien!

III. Il connoît la manière d'augmenter son troupeau.

J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène, elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Le berger qui veut augmenter son troupeau n'est pas encore le maître des brebis qu'il a dessein d'acquérir, et il ne les connoît pas encore. Il n'y a que Jésus qui puisse dire : J'ai d'autres brebis qu'il faut que j'amène. Il parloit des Gentils, il parloit de nous; nous lui appartenions, et il nous connoissoit; mais nous étions bien éloignés de le connoître et d'entendre sa voix. Sa parole s'est vérifiée, nous en voyons l'accomplissement. Nous voyons l'Eglise répandue dans tout l'univers, ne faire qu'un corps sous un chef invisible qui est dans les cieux, et sous un chef visible, son vicaire en terre, successeur légitime de S. Pierre, que Jésus a laissé à son Eglise en cette qualité, et qui le premier a conféré le baptême aux Gentils. Où est aujourd'hui, dans les sectes séparées de l'Eglise catholique, cette unité de troupeau et de chef? Si pour elles J. C. est l'unique pasteur, pourquoi, sur la terre, en ont-elles d'autres? et puisqu'elles ne peuvent se passer d'en avoir d'autres, où est pour elles sur la terre le point de réunion, le centre de l'unité, le vicaire de J. C., le successeur de Pierre? Peut-on ne pas voir, à ce seul trait, que ce n'est pas une église réformée que l'on a faite, mais une portion de l'Eglise qu'on a séparée, une branche qu'on a coupée, un peuple qui s'est retiré, et qui ne se trouve plus ni dans l'unité du troupeau, ni sous l'unité du pasteur?

TROISIÈME POINT. — *De l'amour du bon pasteur.*

C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la quitte; car j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre : c'est le commandement que j'ai reçu de mon Père. Ici cesse toute comparaison entre Jésus et un pasteur. L'amour consommé sur la croix est porté à son comble, et à un point qui ne peut avoir d'exemple dans les créatures. Un père ne peut ordonner à son fils unique de mourir pour son troupeau. Il aimeroit mieux perdre tout le troupeau, que de le sauver au prix d'une tête si chère. Il n'y a que Dieu qui puisse donner à son Fils un pareil ordre, parce qu'il n'y a que Dieu qui, en faisant à son

Fils ce premier commandement, savoir, celui de mourir, puisse lui en faire un second, savoir, celui de ressusciter. Tâchons de pénétrer dans ce mystère d'amour, d'y reconnoître notre bonheur et nos obligations.

I. De l'amour de Dieu le père pour son Fils et pour nous. Dans les desseins de Dieu, nous ne pouvions être réconciliés avec lui que sa justice ne fût satisfaite, et pour la satisfaire pleinement, il a voulu que son Fils mourût d'une mort infâme et cruelle. Il lui en a donné l'ordre exprès, il le lui a intimé, et il aime son Fils, parce que ce Fils obéissant et soumis a ponctuellement exécuté un ordre si rigoureux. Mais en lui ordonnant de donner sa vie, il lui ordonne de la reprendre. Sans cela, il n'y auroit pas de sagesse dans le commandement du Père, et l'obéissance du Fils resteroit sans récompense. La glorieuse résurrection du Fils ne diminue en rien le mérite de ses souffrances, mais elle fait qu'elles ne sont pas perdues pour lui. Elle fait que celui qui est réellement mort pour obéir à son Père, et pour nous sauver, est en état de jouir de l'amour de son Père, et en droit d'exiger le nôtre. Ah! quel mystère, quelle charité! Dieu ordonne à son Fils de mourir pour nous! Dieu aime son Fils, parce qu'il est mort pour nous! Pouvons-nous avoir un cœur et n'être pas ravis d'admiration et embrasés d'amour?

II. De l'amour de Dieu le fils pour son Père et pour nous. Ce n'est pas par force que Jésus a obéi à son Père, mais par amour. Il est entré dans tous les desseins, dans tous les sentimens, dans toutes les volontés de son Père. Il en a connu l'équité, la sagesse, l'immense charité. *Comme mon Père me connoît, et que je connois mon Père, je donne ma vie pour mes brebis.* Comme son Père nous a aimés, il nous a aimés; comme son Père a voulu qu'il mourût pour nous, il a voulu mourir pour nous; cette mort a été de sa part parfaitement volontaire, et le pur effet de son amour. La puissance de ses ennemis, la malice des démons, la cruauté des bourreaux ne pouvoient rien contre lui. Maître de quitter la vie et de la reprendre, il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification, c'est-à-dire que la mort qu'il a subie opère en nous, et signifie la mort du péché pour lequel il a satisfait, et que la vie qu'il a reprise opère en nous, et signifie la vie de la grâce, de la réconciliation avec

Dieu, et de la justification dans laquelle il nous a rétablis. J. C. s'est donné à nous tout entier; sa vie, sa mort, sa résurrection, sa gloire, tout est pour nous. Comment tout notre cœur n'est-il pas à lui? comment tout ce que nous sommes n'est-il pas pour lui?

III. De l'amour que nous devons au Père et à J. C. son fils. Nous devons amour pour amour, vie pour vie. Si nous sommes fidèles à remplir ce devoir, nous aurons l'amour du Père, la résurrection et la gloire du Fils. Comme membres de J. C., le double précepte de mourir et de ressusciter nous regarde, Dieu nous l'impose; notre bonheur, c'est de l'exécuter. On meurt pour son prince, pour sa patrie; on meurt par la nécessité de la nature, et en punition du péché : mais si en mourant ainsi, on ne meurt pas en même temps pour Dieu, pour lui obéir, et en union avec J. C., la mort est en pure perte, et nous met hors d'état d'en goûter la gloire et d'en recevoir la récompense; mais la mort en J. C. est un effort d'amour, dont tout le fruit nous revient et nous reste dans une vie éternelle.

Prière. O bon pasteur, qui avez voulu mourir pour moi, que puis-je désirer sur la terre, que la gloire et le bonheur de mourir pour vous, afin de régner éternellement avec vous? Ainsi soit-il.

CLXXXVII^e MÉDITATION.

De la dissension que causa parmi les Juifs le discours précédent.

DE TROIS ÉTATS DE LUMIÈRE PAR RAPPORT AUX MYSTÈRES DE JÉSUS-CHRIST.

Premier état, celui des Juifs au temps de N. S.; second état, celui des chrétiens dans ce monde; troisième état, celui des justes dans le ciel. *Jean.* X, 19-21.

Premier Point. — *Premier état, celui des Juifs au temps de N. S.*

Le premier état est celui où se trouvoient les Juifs, lorsque N. S. leur parloit. Le degré de lumière qu'ils recevoient étoit encore foible et environné de nuages. Mais

Mais malgré l'obscurité répandue dans les discours de N. S., si leurs cœurs eussent été dociles et bien disposés, ils se seroient aisément réunis dans la même foi, et J. C. eût été reconnu de tout le monde pour le Fils de Dieu, le Messie, le Sauveur des hommes; mais les passions ne permettront jamais cette uniformité de sentimens. Il y eut de la division parmi les Juifs au sujet de la guérison de l'aveugle-né, *il y en eut encore à cause de ce discours.*

I. Les uns rejetèrent la lumière. Aveuglés par leurs préjugés et leurs passions, ils ne comprirent rien dans ce discours, et même ils n'y entrevirent rien. Si du moins ils fussent demeurés dans le silence, ils eussent pu, en quelque sorte, être excusés. Mais la passion n'est point tranquille; elle calomnie, elle manœuvre. Les plus aveugles sont les premiers à décider et à prétendre éclairer les autres. *Plusieurs d'entre eux disoient: Il est possédé du démon et il a perdu le sens; pourquoi l'écoutez-vous?* Voilà comment les hommes vous ont traité, ô mon Sauveur, dans le temps même que vous les instruisiez de l'excès de votre amour, et du bonheur que vous étiez résolu de leur procurer!

II. D'autres aperçurent la lumière. *Les autres disoient: Ce ne sont pas là les paroles d'un homme possédé.* Quoique ceux-ci ne comprissent pas tout le sens du discours de N. S., ils ne laissoient pas d'y entrevoir quelque chose de grand et de lumineux, qui n'étoit rien moins que le langage d'un possédé et d'un insensé. Ils eurent le courage de le dire hautement, de soutenir la cause de Jésus, et d'opposer leur sentiment à celui de ses ennemis. Une réflexion aussi sage devoit détruire la calomnie et en arrêter les funestes effets.

III. Quelques-uns enfin recoururent à une autre lumière. *Le démon*, dirent-ils, *peut-il ouvrir les yeux des aveugles?* Ils ne comprenoient point le discours de Jésus, mais enfin l'aveugle-né étoit là; sa guérison justifioit ce discours, et en éclairoit suffisamment l'obscurité. Non, disoient-ils, un démoniaque ne donne pas la vue aux aveugles, le démon ne peut communiquer un tel pouvoir. Appuyés sur l'évidence du miracle, et contens de la lumière qu'ils y trouvoient, ils attendoient le temps de l'éclaircissement. Mais en l'attendant, ils croyoient en celui qui parloit avec tant de majesté et de douceur, et qui en même temps opéroit

de si grands prodiges. Comment les premiers ne se rendirent-ils pas à un raisonnement si simple, à une preuve si sensible? Cependant le contraire arriva. Les premiers étoient destitués de toute raison, et ne pouvoient opposer que des absurdités; mais armés de la calomnie et soutenus par la cabale, ils triomphèrent enfin par l'abus de l'autorité publique. Jésus succomba, et en succombant, il accomplit le sens de ses divines paraboles; mais à son tour il triompha, et en ressuscitant, il fit triompher la vérité, qui, au refus des Juifs, fut reçue de l'univers entier. Soyez béni, ô divin Jésus, d'avoir ainsi conduit toutes choses à leur fin, pour la gloire de votre Père et pour notre salut.

SECOND POINT. — *Second état, celui des chrétiens dans ce monde.*

Le second état, ou le second degré de lumière, est celui où furent les Juifs au temps de la prédication des apôtres, et où nous sommes actuellement nous-mêmes. Ce degré, infiniment plus parfait que le premier, nous a expliqué tout le sens de la parabole; cependant la même dissension qui s'éleva parmi les Juifs se trouve encore parmi nous.

I. Les uns rejettent la lumière, et parce qu'ils ne comprennent pas tout, ils ne veulent rien croire. Un Dieu fait homme, un Dieu homme, Fils de Dieu, mort pour nos péchés, tout cela les révolte, et sans autre examen, ils le traitent de folie, et blasphèment ce qu'ils ignorent.

II. D'autres aperçoivent la lumière. Sans comprendre tout le fond de ces ineffables mystères, ils y entrevoient tant de grandeur, de majesté, d'ordre et de sagesse, qu'ils y reconnoissent aisément l'œuvre de Dieu; et c'est ce qui nous arrivera à nous-mêmes, à mesure que nous les méditerons avec attention, avec foi, avec pureté de cœur.

III. D'autres enfin ont recours à une autre lumière, à la lumière extérieure qui environne les mystères, aux miracles et aux prophéties qui les attestent, et en assurent la vérité. C'est à ce soutien de notre foi que nous devons nous-mêmes souvent recourir, et surtout dans les tentations contre la foi. Si je ne comprends pas les mystères de la religion, cela n'est pas surprenant, je ne comprends pas ceux de la nature. Mais l'histoire des

prodiges qui ont accompagné la prédication de ces mystères, cette histoire reçue de toutes les nations, et transmise par elles à la postérité, peut-elle être une fable? Mais les prophéties qui ont annoncé le Messie et son règne ne sont-elles pas accomplies? Ne vois-je pas de mes yeux le christianisme établi partout? Ne vois-je pas ce troupeau unique sur la terre, composé de toutes les nations, et réuni sous l'autorité d'un seul chef? Ne le vois-je pas subsistant dans la même forme depuis plus de dix-sept cents ans, depuis qu'il a été annoncé par cette parabole? Et je pourrois encore douter de la vérité des mystères que le christianisme annonce! Non, il n'y a que la folie, l'entêtement et le péché, qui puissent porter à fermer les yeux à l'éclat d'une si vive lumière. Cependant, quoique la lumière qui démontre la religion de J. C. soit si sensible, quoiqu'on n'y oppose que la déraison et l'absurdité, les passions triompheront. Il arrivera au monde entier ce qui est arrivé parmi les Juifs, et parmi plusieurs peuples qui ont déjà perdu la foi. La calomnie, la cabale, l'autorité se réuniront pour perdre ce qui restera de justes et de croyans sur la terre. Mais comme la résurrection de J. C. fit triompher la vérité, la résurrection générale la manifestera, et la remettra dans tous ses droits, avec cette différence néanmoins, qu'après la résurrection du Sauveur, la vérité n'a exercé qu'un empire de douceur et de liberté, au lieu qu'après la résurrection générale, elle exercera un empire de nécessité, qui sera le châtiment des uns, et la récompense des autres. Ah! heureux alors ceux qui auront cru! Heureux ceux qui auront combattu pour la foi, qui auront souffert, et qui seront morts pour elle!

TROISIÈME POINT. — *Troisième état, celui des justes dans le ciel.*

Le troisième état, ou le troisième degré de lumière, est celui qui se trouve dans le ciel. Là il n'y aura plus d'ombre, plus d'obscurité, plus de foi. On sera dans cette lumière par laquelle le Père connoît le Fils, et le Fils connoît le Père. On vivra de cet amour dont le Père aime le Fils, parce qu'il s'est immolé pour nous. Quel amour du Père! quel amour du Fils! quel amour de tous les bienheureux sauvés par l'amour du Père et du Fils! O amour, ô Esprit saint, amour consubstan-

tiel du Père et du Fils! Esprit qui animerez tous les sentimens des bienheureux, qui embraserez tous leurs cœurs, et n'en ferez qu'un cœur avec Dieu même, donnez-moi une étincelle de ce feu sacré, qui me fasse sans cesse soupirer vers ce lieu de paix, où je n'aimerai que celui qui est mort pour moi. O heureuses ames qui goûtez cet amour, et qui y répondez! ô malheureux pécheurs qui ne profitez pas d'un si grand amour, et qui le méprisez! hélas! à quels regrets et à quels châtimens ne vous exposent pas votre ingratitude et votre obstination!

Prière. Soyez béni, ô Jésus, de toute la tendresse, de toute la prédilection de votre cœur sacré pour moi en particulier, qui suis si peu digne de vos miséricordes. Ah! ne permettez pas que j'en abuse davantage, ni que je manque de répondre à votre amour. Soutenez-moi, ô bon pasteur, défendez-moi contre vos ennemis qui sont les miens, et conduisez-moi dans les pâturages éternels de la terre des vivans. Ainsi soit-il.

CLXXXVIIIe MÉDITATION.

Jésus mange chez un Pharisien, où il guérit un hydropique.

J. C. nous offre ici, soit dans ses exemples, soit dans ses discours, les caractères les plus sublimes, 1° de la charité, 2° de l'humilité, 3° de la libéralité. *Luc.* XIV, 1-14.

Premier Point. — *De la charité.*

I. La charité est complaisante et industrieuse. *Un jour de sabbat, Jésus entra dans la maison d'un des principaux Pharisiens, pour y prendre son repas, et ceux qui étoient là l'observoient.* Jésus ayant quitté Jérusalem, cette ville indigne de ses soins, et prête à se rendre coupable de son sang, la Galilée lui fournit un asile durant plus de deux mois, qu'il destinoit encore à l'instruction des peuples, et surtout à celle de ses apôtres. Là il fut invité, un jour de sabbat, à manger chez un Pharisien des plus distingués de sa secte, chef ou prince des Pharisiens répandus dans ce canton. Le nombre des con-

vives étoit grand, et Jésus eut la tendre complaisance de s'y rendre, dans l'intention de profiter de la conjoncture pour édifier, instruire, convaincre, et, s'il étoit possible, pour gagner à la vérité ceux avec qui il devoit manger. Pour eux, ils avoient des pensées bien différentes. Quoiqu'ils ne fussent pas si animés contre Jésus que ceux de Jérusalem, ils ne s'étoient réunis à ce repas que pour l'observer, l'examiner, et voir s'ils ne trouveroient rien à reprendre en lui. Pour nous, observons J. C., pour admirer ses vertus, profiter de ses instructions, et imiter son exemple.

II. La charité est prévenante et compatissante. Jésus étoit avec les convives avant qu'on se fût mis à table. *Alors se présenta à lui un homme hydropique.* Cet homme ne demanda point sa guérison; la charité de Jésus prévint sa demande. Mais il y avoit là d'autres malades que sa compassion vouloit ménager, quoique leur maladie, qui ne venoit que de leur propre malignité, ne méritât aucun ménagement. C'étoient des Pharisiens et des Scribes prêts à se scandaliser d'une bonne œuvre faite le jour du sabbat. Jésus donc, pour dissiper leurs préjugés, et les engager à réfléchir sur ce qui faisoit si souvent la matière de leur scandale, *prit la parole, et dit aux docteurs de la loi et aux Pharisiens : Est-il permis de guérir quelqu'un le jour du sabbat?* Comment est-il possible qu'il fallût faire une telle question à des docteurs, s'il est permis de faire du bien, d'opérer un miracle, de prononcer une parole pour guérir un homme le jour du sabbat? Ah! le peuple grossier eût décidé sans doute facilement. La science jointe à l'orgueil ne sert donc qu'à aveugler, qu'à faire trouver des difficultés où il n'y en eut jamais, et à jeter des doutes sur l'évidence même. Telle est la source de tant de questions absurdes, et dans lesquelles nos doctes impies trouvent des difficultés insurmontables. A la question du Sauveur, les docteurs juifs ne répondirent rien. *Ils gardèrent le silence,* soit qu'ils ne surent, soit qu'ils n'osèrent, soit qu'ils ne voulurent pas répondre. Que ce silence montre d'ignorance, d'aveuglement et de foiblesse, ou plutôt qu'il renferme de perfidie, de malignité et de noirceur! Le silence est bon ou mauvais, suivant les principes d'où il procède. Examinons devant Dieu quel est le motif de celui que nous gardons dans bien des rencontres.

III. La charité est ferme et efficace. *Mais Jésus, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.* Le silence des Pharisiens, et toute la malignité qu'il couvroit, n'arrêta point la charité de Jésus; il prit l'hydropique par la main, le guérit et le renvoya chez lui. La charité n'attend pas pour agir l'approbation de tout le monde; elle a les égards convenables, mais elle sait se mettre au-dessus du respect humain, et mépriser une injuste censure.

IV. La charité se justifie à la honte de ceux qui la critiquent. *Il leur dit ensuite : Qui est celui d'entre vous dont l'âne ou le bœuf soit tombé dans un puits, qui ne l'en retire pas aussitôt le jour même du sabbat? Et ils ne pouvoient rien répondre à cela.* A cette opposition simple et familière de leur propre conduite, les docteurs ne surent que répondre, et ils furent encore réduits au silence; et c'est ainsi qu'on y réduira toujours les censeurs de la charité, en rapprochant leur critique de leurs propres actions. Ils censurent la douceur et l'indulgence qu'on a pour les autres, et quelle indulgence n'ont-ils point pour eux-mêmes! Ils critiquent la dépense, quand il s'agit de bonnes œuvres; ils ne diroient rien, si on la faisoit pour le jeu et le plaisir. Ils trouvent de l'excès dans les travaux du zèle et les rigueurs de la pénitence; ils n'en trouvent point quand il s'agit de se procurer un intérêt temporel, de satisfaire son ambition, ou d'assouvir ses passions.

Second Point. — *De l'humilité.*

I. L'humilité doit régler notre extérieur. Le moment de se mettre à table étant venu, les places les plus honorables furent prises avec un empressement qui montroit à quel point se portoit l'orgueil des Scribes et des Pharisiens. A ce sujet, lorsqu'on fut placé, Jésus *proposa cette parabole à ceux qui étoient conviés avec lui, car il avoit remarqué qu'ils choisissoient les premières places à table; il leur dit donc : Quand vous serez invités à des noces, ne vous mettez pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invités l'un et l'autre ne vienne vous dire : Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous ne soyez réduit à vous tenir avec honte au dernier lieu. Mais quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que, lorsque celui qui*

vous a convié sera venu, il vous dise : Mon ami, montez plus haut, et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. Appliquons-nous cette parabole par rapport à tout notre extérieur; examinons si nous faisons ce qui est prescrit, si notre façon d'agir, si la manière dont nous nous comportons, dont nous nous habillons, si les emplois que nous recherchons, et la manière dont nous les recevons, annoncent l'humilité. Hélas! parmi les hommes mêmes, l'orgueil est puni par l'humiliation, la haine, le mépris, et l'humilité est récompensée par l'élevation, l'amour et l'estime : que sera-ce donc devant Dieu!

II. L'humilité doit régler nos discours. Les lois de l'Evangile et celles du monde se trouvent ici d'accord. Un homme qui se loue lui-même, qui se met au-dessus des autres, se rend méprisable. Cependant en combien d'occasions viole-t-on cette loi de modestie naturelle et évangélique? Examinons nos paroles : que de disputes, de querelles, d'inimitiés, de murmures, de scandales nous éviterions, si l'humilité étoit la règle de tous nos discours!

III. L'humilité doit régler nos pensées par rapport au prochain. Mettons-nous en tout à la dernière place; rejetons toute estime de nous-mêmes, toute pensée flatteuse de notre propre mérite, comme quelque chose d'indigne, de vil et de honteux, qui nous couvriroit d'opprobre devant les hommes mêmes, s'ils voyoient ce qui se passe en nous. Songeons, au contraire, qu'il n'y a personne au monde qui, à certains égards, ne vaille mieux que nous, soit parce qu'il est plus noble, plus puissant, plus habile, plus utile; soit parce qu'il est plus régulier, plus fervent, plus saint que nous. Songeons encore que, dans quelque genre que ce soit, il y en a toujours au-dessus de nous, et en comparaison de qui nous ne sommes rien. Oh! que nous jouirions d'une paix profonde, si nous pratiquions cette maxime d'humilité, et si, dans notre estime et dans toutes nos pensées, nous avions toujours soin de prendre la dernière place, et de réprimer cet orgueil qui nous fait si souvent et si injustement prendre la première!

IV. L'humilité doit régler nos sentimens intérieurs par rapport à Dieu. L'évangéliste nous avertit que ce que N. S. dit ici n'est qu'une parabole; car nous pou-

vons bien penser que le but de N. S. n'étoit pas de nous apprendre à éviter une confusion, ou à nous attirer quelque gloire devant les hommes, mais à éviter la confusion éternelle que l'orgueil s'attire devant Dieu, et à nous procurer la solide gloire dont l'humilité sera récompensée à son tribunal. C'est donc devant Dieu surtout qu'il nous convient de nous mettre à la dernière place. Reconnoissons devant lui notre néant, notre impuissance, notre indignité, nos péchés, nos démérites. Si nous ne tombons pas dans les derniers désordres, nous n'en sommes redevables qu'à lui. Si nous faisons quelque chose de bien, nous le lui devons tout entier, et sans nos infidélités nous en ferions davantage. Supportons les tentations comme l'effet de notre misère, la suite funeste de nos péchés, et n'espérons notre secours que de Dieu, auquel nous devons sans cesse recourir. Assurés de notre extrême foiblesse et de nos mauvais penchans, fuyons avec soin les plus petites occasions du mal. Dans la sécheresse, reconnoissons notre indignité; continuons de prier et de travailler, en avouant que nous ne méritons rien. Si nous éprouvons quelque consolation, remercions-en Dieu avec d'autant plus de reconnoissance, que nous devons nous en connoître plus indignes, et quand la consolation cesse, gardons-nous d'en murmurer. Plus nous nous abaisserons ainsi devant Dieu, et plus Dieu nous élevera et nous favorisera. C'est par là que Marie est devenue la mère de Dieu et la reine des saints. Combien, au contraire, pour ne s'être pas tenus dans ces sentimens d'humilité, ont perdu la dévotion, la ferveur, la piété, et sont tombés dans la dernière humiliation par des chutes honteuses et mortelles! N'oublions donc jamais que celui qui s'exalte sera humilié, et que celui qui s'humilie sera exalté.

TROISIÈME POINT. — *De la libéralité.*

I. De la libéralité mondaine. *J. C. dit aussi à celui qui l'avoit invité : Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, n'invitez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parens, ni vos voisins qui sont riches, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et que ce ne soit là toute votre récompense.* Qu'est-ce que la libéralité qu'exercent les mondains? Une libéralité d'intérêt; on ne donne que pour recevoir, on ne donne qu'à ceux qui savent rendre la

pareille. Une libéralité de coutume, qui souvent fait murmurer celui qui s'y voit obligé, et dans laquelle il n'entre aucun motif de charité ou de religion. Enfin, une libéralité de plaisir et d'ostentation. C'est ce que le monde appelle se faire honneur de son bien; mais, dans la vérité, c'est abuser d'un bien dont Dieu nous demandera compte, et qu'il est si important de mieux employer.

II. Récompense de la libéralité mondaine. Si en invitant nous n'avons d'autre motif que de remplir un devoir de bienséance, notre récompense sera qu'on remplira à notre égard le même devoir. Si nous invitons par intérêt, nous courons risque de faire des ingrats. Si nous invitons par ostentation, nous nous ferons des amis de table qui nous méconnoîtront dans le besoin, qui peut-être se moqueront de nous dans le temps même qu'ils jouiront de nos bienfaits. Ah! faisons de nos biens un meilleur usage. Apprenons aujourd'hui de N. S. à les employer d'une manière qui nous soit plus utile et plus honorable.

III. De la libéralité chrétienne. N. S. ajouta : *Mais quand vous faites un festin, invitez les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles.* Hélas! qui suit ce conseil de N. S.? Les saints l'ont suivi, des grands, des rois l'ont suivi; mais si nous n'avons pas le courage d'inviter les pauvres à manger avec nous, du moins envoyons-leur à manger chez eux, envoyons-leur à notre porte ou aux hôpitaux. Ah! si nous connoissions nos véritables intérêts, notre intérêt éternel, que nous serions industrieux à retrancher de notre luxe et de notre vanité, à ménager même sur notre nécessaire, pour avoir de quoi donner aux pauvres!

IV. Récompense de la libéralité chrétienne. N. S. ajouta : *Et vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre; car vous en serez récompensé à la résurrection des justes.* N. S. sait ce qui se passera alors, et quelles en seront les récompenses, puisque c'est lui qui réglera tout en ce grand jour. Hélas! nous ne pensons jamais à ce jour. Il viendra cependant, et il sera éternel. Que sera-ce alors de tout ce monde présent? Que deviendront nos richesses, et à quoi aura abouti toute notre magnificence? Tout sera perdu pour nous, et peut-être n'en serons-nous que plus coupables et plus grièvement punis. Mais ce que nous aurons donné

aux pauvres se trouvera, et il nous sera rendu. Comment? Ah! qui peut le penser, qui peut se l'imaginer? Par un festin éternel, par une éternité de gloire et de délices.

Prière. Rendez-moi digne de cette récompense, ô mon Dieu, en me communiquant quelques rayons de cette tendre libéralité qui vous anima envers moi. Remplissez mon cœur d'une charité sincère et désintéressée envers tous mes frères. Enseignez-moi, Seigneur, cette leçon divine de l'humilité, qu'on ne peut apprendre que de vous; et afin que je l'apprenne utilement, daignez me l'enseigner de cette manière qui en inspire la pratique et l'amour. Hélas! ô divin Jésus, je suis plus malade que cet hydropique que vous avez guéri chez le Pharisien : me voici devant vous, guérissez-moi, ô mon Sauveur; guérissez-moi de mon orgueil, de ma langueur, de ma foiblesse, et de cette soif insatiable des biens, des plaisirs et des honneurs de ce monde, afin de pouvoir être enivré de ce torrent de délices que goûtent vos saints dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CLXXXIXe MÉDITATION.

Parabole des conviés à un grand festin.

1° Du banquet céleste, ou du bonheur du ciel; 2° des prétextes des conviés, ou des obstacles du salut; 3° des conviés au festin, ou de ceux qui sont appelés au bonheur du Père céleste. *Luc.* XIV, 15-24.

Premier Point. — *Du banquet céleste, ou du bonheur du ciel.*

1. Du désir que nous devons en avoir. *Un de ceux qui étoient à table avec Jésus, ayant entendu ces paroles, lui dit : Heureux celui qui sera du festin dans le royaume de Dieu*, c'est-à-dire, qui participera au banquet éternel de la céleste patrie! Heureux sans doute, puisque le pain qu'il y mangera ne sera autre chose que Dieu même, dont il sera éternellement nourri et rassasié. Voilà une de ces aspirations, une de ces élévations de cœur qui doivent nous être familières, un de ces actes d'amour et d'espérance que nous devons opposer à tous les dangers, à tous les scandales, à toutes les peines,

et à toutes les tentations de la vie. Si le monde nous éblouit par l'éclat trompeur de ses faux biens, nous ferons tomber le charme en élevant notre esprit au ciel, et en nous écriant : Heureux celui qui jouit de Dieu dans le séjour de la gloire! Si la chair nous sollicite par l'amour du plaisir, nous éteindrons ses feux impurs par les chastes désirs des délices célestes, en élevant nos cœurs vers le ciel, et en nous écriant : Heureux celui qui, dans la splendeur des saints, goûte les éternelles délices de l'amour divin! Si le démon nous tente, si la persécution nous accable, si le poids du corps nous abat, si la douleur nous épuise, si le courage et les forces nous manquent, un regard vers le ciel nous rendra victorieux de tout et de nous-mêmes. Pourquoi donc sommes-nous si foibles et si tôt vaincus? C'est que nous perdons de vue l'objet immortel de nos espérances, et que nous n'avons pas soin d'en remplir notre cœur. Prenons donc cette sainte habitude de dire souvent avec un ardent désir et une sainte espérance : *Heureux celui qui sera du festin dans le royaume de Dieu!*

II. De la grandeur de ce bonheur. *Alors Jésus lui dit : Un homme fit un jour un grand souper auquel il invita plusieurs personnes.* Quel festin, en effet, que celui qui se donnera aux justes à la fin du jour de cette vie, et à la fin du siècle présent! Grand festin de toutes manières : grand par celui qui le donne, c'est Dieu; grand par le lieu, c'est le ciel, c'est l'immensité de Dieu; grand par la multitude et la noblesse des convives, ce sont les enfans de Dieu, les anges, les saints, les élus de Dieu de tous les temps et de toutes les nations; grand par l'ordre qui y règne, c'est la justice de Dieu qui y règle les rangs; grand par les délices qu'on y goûte, ce sont les délices de Dieu même, sa vue, sa possession et son amour; grand enfin par sa durée, ce sera l'éternité de Dieu. Ah! quel bonheur de se trouver à ce banquet divin, délicieux, éternel! Hélas! quel désespoir de s'en voir à jamais exclus par sa faute!

III. De la bonté de Dieu à nous y inviter. *Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout étoit prêt.* Puisqu'ils étoient invités, ils eussent dû se rendre d'eux-mêmes, sans autre avertissement; mais ce qu'il y a de plus révoltant

dans leur conduite, c'est que, quoique invités, quoique avertis, tous s'en excusèrent. *Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser.* Prenons garde d'être de ce nombre. Par notre baptême, nous sommes du nombre des conviés: les avertissemens de nous disposer, de nous rendre, de venir, ne nous manquent pas; la voie pour y arriver nous est connue, c'est une vie sainte, recueillie, régulière et chrétienne. Ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui s'excusent? N'employons-nous pas les mêmes prétextes qu'ils employèrent? Examinons-les.

SECOND POINT. — *Des prétextes des conviés, ou des obstacles du salut.*

I. Premier prétexte, un bien de campagne acquis; et premier obstacle au salut, l'orgueil, l'oisiveté, les amusemens et la dissipation. *Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, et il faut nécessairement que je l'aille voir; je vous supplie de m'excuser.* Acquérir, s'agrandir, s'amuser, se réjouir, voilà pour les mondains des affaires sérieuses qu'ils appellent nécessaires, et desquelles ils ne peuvent se dispenser; voilà ce qu'ils préfèrent à leur salut, ce qui leur fait oublier le ciel, mépriser les promesses de Dieu, les invitations qu'il leur fait, les avertissemens qu'il leur donne. Tout est inutile à ces ames vaines et frivoles, qui ne sont occupées que de leurs plaisirs et de leurs amusemens.

II. Second prétexte, des bœufs achetés; et second obstacle au salut, les occupations, les travaux, les affaires que causent les intérêts temporels. *Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je m'en vais les éprouver; je vous supplie de m'excuser.* Autre espèce d'hommes non moins éloignés du salut que les premiers. Comment auroient-ils le temps de travailler à leur salut, étant toujours accablés de soins et de travaux pénibles pour entretenir leurs possessions, pour augmenter leurs revenus et leur commerce? Comment en auroient-ils le désir, étant toujours penchés vers la terre, ne connoissant d'autre intérêt, d'autre bonheur que celui de la terre? On comprend bien que les occupations qui forment ces deux premiers prétextes ne sont pas condamnées absolument comme incompatibles avec le salut. La parabole nous avertit seulement de nous tenir sur nos gardes, de peur que ces occupa-

tions, quoique innocentes en elles-mêmes, ne soient pour nous, comme pour tant d'autres, une source de péchés, une occasion d'infidélités, et la cause de notre perte éternelle. Il faut en dire autant du troisième prétexte.

III. Troisième prétexte, une femme épousée; et troisième obstacle au salut, les voluptés des sens, les attachemens criminels et les habitudes honteuses. *Et un autre dit : J'ai épousé une femme, et ainsi je ne puis y aller.* Un mariage légitime, saint et chrétien, n'a rien d'opposé au salut, et peut même devenir un moyen de salut. Ce qui détourne absolument du salut, ce sont ces mariages où l'on ne cherche qu'à satisfaire sa passion, qu'à goûter des voluptés criminelles, et que l'on souille par des excès monstrueux; ce sont ces attachemens illégitimes hors du mariage, et quelquefois malgré les liens sacrés du mariage; ce sont tous les péchés de la chair qui abrutissent l'ame, qui lui rendent odieuse la pensée même du ciel, et l'invitation de travailler à y tendre. Dans cette criminelle habitude, on ne s'excuse plus de ne pas se rendre à l'invitation, on déclare absolument qu'on ne le peut plus. Ah! malheureux mondains, avares, voluptueux, quel échange vous faites, et quels biens vous perdez! Dans quelle colère allez-vous mettre celui qui vous a invités avec tant de bonté, et quelle vengeance ne tirera-t-il pas de vos mépris! Et ne sont-ce pas ces mêmes prétextes qui nous empêchent dès cette vie de manger le pain du royaume de Dieu, le pain de la prière, de l'oraison, de la méditation, et le pain céleste de la divine Eucharistie?

TROISIÈME POINT. — *Des conviés au festin, ou de ceux qui sont appelés au bonheur du ciel.*

I. De ceux qui sont conviés au défaut des premiers. *Le serviteur, étant de retour, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille se mit en colère, et dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.* Les Scribes et les Pharisiens qui entendoient cette parabole étoient bien éloignés de s'y reconnoître, et de penser qu'ils fussent ces premiers conviés qui irritoient Dieu par leurs excuses, tandis que le simple peuple, et bientôt après les Gentils mêmes, devoient acquérir le ciel par leur foi, en croyant au

Messie que la synagogue alloit rejeter. Mais cette parabole nous présente bien d'autres mystères de substitution qui s'exécutent dans le christianisme même. Appliquons-la aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres. Voilà donc les grands du monde, les riches de la terre, les voluptueux du siècle, qui se sont exclus eux-mêmes du banquet céleste. Croient-ils que, pour cela, le ciel ne sera pas rempli? Non, ils auront le désespoir d'y voir des gens de la lie du peuple, des gens qui, par leur renoncement au siècle, sont devenus à leurs yeux vils et méprisables; ils les verront prendre leurs places, et jouir des délices de l'éternité.

II. De ceux qui sont contraints d'entrer pour remplir le vide qui reste. *Le serviteur lui dit ensuite : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, et il y a encore de la place. Et le maître lui dit : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez d'entrer ceux que vous trouverez, afin que ma maison se remplisse.* Les hommes ne doivent point entreprendre, ils ne sauroient même venir à bout de forcer les consciences : il n'y a que la grâce qui, sans faire de violence, puisse changer les cœurs, et les tourner vers le bien qu'ils avoient en horreur. On peut entendre par les pauvres ramassés dans la ville le peuple juif, et par les pauvres ramassés hors de la ville, le peuple des Gentils; ou bien par les premiers conviés, on peut entendre la nation juive, par les pauvres de la ville, les Gentils des nations policées, comme les Grecs, les Romains, et par les pauvres ramassés dans les grands chemins et le long des haies, les Gentils des nations errantes et sauvages. Quoi qu'il en soit, cette parabole nous apprend que le ciel sera rempli, que le nombre des élus sera complet, et que ceux qui en seront exclus ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes. En effet, qui pourra se plaindre du maître? Sera-ce les premiers invités, eux qui pouvoient si aisément se rendre à des invitations réitérées? Mais quelles actions de grâces n'auront pas à lui rendre les derniers, et quel sera le vif sentiment de leur éternelle reconnoissance!

III. De ceux qui ont été les premiers conviés, et qui ont refusé de se rendre. *Or je vous dis qu'aucun de ceux qui ont été invités n'aura part à mon festin.* Parole tout à la fois bien terrible et bien consolante, ainsi que la conduite de Dieu qu'elle nous représente. Dieu est bon

et juste envers tous. Nul ne peut se plaindre de lui, mais uniquement de soi-même. Aucun réprouvé qui ne le soit par sa faute, et qui n'ait reçu de Dieu des secours surabondans pour ne l'être pas; car Dieu veut le salut de tous les hommes, et il ne les a créés que pour cela : mais plusieurs résistent à ses invitations, et se damnent eux-mêmes. Dieu est rempli de miséricorde et de compassion : dans quelque état d'infidélité, d'aveuglement, d'abandon où l'on puisse se trouver, il nous invite encore, il nous presse, et il emploie, pour nous attirer, tous les moyens extérieurs et intérieurs qui peuvent vaincre la dureté de nos cœurs. Ainsi, d'un côté, tenons-nous sur nos gardes, pour ne pas rejeter ses premières invitations; de l'autre, espérons toujours, correspondons aux grâces qu'il nous fait encore, et craignons que notre obstination ne nous conduise enfin jusqu'à la mort.

Prière. Hélas! Seigneur, n'ai-je pas lieu de craindre plus que tout autre d'être exclus de votre banquet céleste? Ne suis-je pas seul aussi coupable dans les obstacles que j'ai apportés à mon salut, que ces trois sortes d'hommes qui, sous des prétextes spécieux, ont refusé de prendre part au festin du père de famille? Avec les premiers, j'ai été invité par une grâce de votre prédilection; mais, hélas! je me suis excusé, je me suis occupé de tout autre soin que de celui de mon salut, j'ai répondu souvent, dans la fureur de ma passion, que je ne le pouvois pas, et que c'étoit une nécessité pour moi de suivre mes penchans. Cependant, malgré mon aveuglement et ma pauvreté, dans le dénuement de tous les biens spirituels où je me suis trouvé, vous m'avez encore appelé, invité et conduit par votre grâce; mais, hélas! je me suis retiré de vous, Seigneur. Enfin dans le grand chemin de la perdition, derrière les haies, c'est-à-dire, rongé de remords et de chagrins cuisans, j'ai été comme forcé intérieurement et extérieurement de revenir à vous. Quelle doit donc être ma reconnoissance pour vous, ô mon Dieu! Et quel seroit mon crime, si je ne persévérois pas dans votre saint service, et si je venois encore à me rendre indigne d'entrer au banquet céleste, où vous me pressez de me trouver avec tant de bonté, de patience et de miséricorde! Ainsi soit-il.

CXC^e MÉDITATION.

Du vrai disciple de Jésus-Christ.

Jésus continua d'enseigner dans la Galilée, et surtout dans les endroits où il n'avoit pas encore été. Il y fut suivi, comme de coutume, d'un grand concours de peuple, auquel il exposa quelles sont les conditions qu'il exige de ceux qui veulent être ses disciples, et sans lesquelles on se flatteroit en vain d'être de ce nombre. Il leur en marque quatre, qui doivent être pour nous la matière d'un sérieux examen : 1° haïr ses proches; 2° haïr son ame; 3° porter sa croix; 4° marcher après lui. *Luc.* XIV, 25-27.

PREMIER POINT. — *Haïr ses proches.*

OR *une grande troupe de peuple marchant avec Jésus, il se tourna vers eux, et leur dit : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfans, ses frères et ses sœurs, et même son ame, il ne peut être mon disciple.* Des deux conditions contenues dans ces paroles, examinons d'abord la première, qui est la haine de ses proches. Outre ceux qui sont nommés ici, cette haine comprend encore tous ses autres parens, ses alliés, ses protecteurs et ses plus chers amis. Le terme haïr ne signifie pas que nous devions leur faire ou souhaiter du mal, mais il marque l'ardeur, le courage, la force avec laquelle nous devons leur résister, s'ils s'opposent à notre salut, s'ils nous entraînent au mal, s'ils nous détournent de prendre l'état où Dieu nous appelle, et veulent nous engager dans celui auquel Dieu ne nous appelle pas; s'ils nous empêchent d'embrasser la vraie foi, et s'efforcent de nous retenir, ou de nous engager dans l'erreur. Mais ces oppositions sont rares aujourd'hui, et peut-être arrive-t-il plus souvent qu'on hait son père et sa mère, son épouse et ses amis, parce qu'ils nous portent au bien, nous détournent du vice, et veulent nous faire marcher dans la voie du salut.

SECOND POINT. — *Haïr son ame.*

Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas... même son ame, il ne peut être mon disciple. C'est-à-dire qu'il faut être prêt à sacrifier sa vie, son repos, ses biens, ses

commodités, plutôt que de perdre la foi et la grâce de Dieu ; c'est-à-dire qu'il faut réprimer ses passions les plus violentes, résister à ses penchans les plus doux, retenir ses sens dans la plus étroite captivité, détester et fuir avec horreur tout ce qui peut conduire au péché et souiller l'ame. D'après ces principes, nous reconnoissons-nous pour de vrais disciples de J. C.? Avons-nous en particulier cette haine de notre ame, de ses plaisirs, de son bonheur dans le temps? Hélas! peut-être ne la haïssons-nous que trop, mais c'est pour l'éternité. Ah! que de plaies ne lui avons-nous pas faites, et à quel péril ne l'exposons-nous pas, en ne l'aimant que pour le temps, au lieu de la haïr dans le temps, et de l'aimer pour l'éternité!

TROISIÈME POINT. — *Porter sa croix.*

Et quiconque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. Ces mots renferment encore deux conditions, dont la première est de porter sa croix. Oh! combien l'ont portée par les supplices affreux qu'ils ont endurés, ou par les pénitences, les macérations qu'ils ont exercées sur leur chair, ou par la patience héroïque qu'ils ont conservée dans les maladies les plus longues et les plus aiguës, dans les calomnies les plus atroces, dans les persécutions les plus injustes, dans les afflictions et les calamités les plus cruelles! Mais pour nous, quelle est la croix que nous portons? Quelle est cette peine qui nous trouble, qui nous inquiète, qui nous met hors de nous-mêmes? Quel est le sujet de ce chagrin qui nous arrache tant de plaintes et tant de murmures, sur lequel nous nous épuisons en réflexions, qui nous suit partout, et que nous ne pouvons ni oublier, ni supporter? Enfin, quelle est cette croix que nous ne pouvons porter? Ah! comparons la croix de J. C. et celle des martyrs avec la nôtre, et rougissons de notre lâcheté. Craignons que J. C. ne nous méconnoisse un jour pour être du nombre de ses disciples; car nous ne pouvons nous glorifier d'en mériter le glorieux titre, qu'en marchant sur les traces que nous a frayées son sang. D'ailleurs la croix qu'on nous présente n'est-elle pas bien légère, si nous la comparons avec celle que portent les mondains? Ah! comment donc refuserions-nous de souffrir pour J. C., tandis que tant de personnes, tandis que nous-mêmes

peut-être gémissons sous le joug tyrannique du monde? Dirons-nous que, quelque lâches que nous paroissions, nous serions prêts, s'il le falloit, à porter la croix de J. C. ou celle des martyrs? Mais outre que cette croix ne s'offrira jamais à nous, comment l'envisagerions-nous, nous qui ne pouvons porter ces croix légères que Dieu nous présente? Ah! ce sont celles-ci qu'il faut embrasser avec joie, faute d'en avoir de plus grandes. Le vrai disciple de J. C. ne se plaint que du peu qu'il a à souffrir, ne se console que dans ce peu qu'on lui laisse, et qu'il regarde comme un léger dédommagement des grandes croix qu'il ne mérite pas; mais, hélas! pour nous, c'est ce peu dont nous murmurons, et dont nous cherchons à nous délivrer.

QUATRIÈME POINT. — *Marcher après J. C.*

Et quiconque ne me suit pas ne peut être mon disciple. Marcher sur les traces de J. C., suivre J. C., c'est imiter ses exemples, pratiquer ses vertus. Ce divin Sauveur ne nous ordonne rien qu'il n'ait pratiqué lui-même, et nous ne pouvons prétendre à l'honneur d'être ses disciples, qu'autant que nous serons assez heureux pour marcher sur ses pas. Etudions-donc sa vie, et dans chaque occasion rappelons-nous ses vertus. Imitons sa pureté, sa douceur, son humilité, son zèle, sa patience, son silence, sa prière, sa résignation. Suivons-le surtout sur le Calvaire, à la mort et au tombeau, si nous voulons le suivre à la résurrection et à la gloire.

PRIÈRE. C'est de vous, Seigneur, que j'attends cette grâce, de tout quitter, de tout souffrir pour vous suivre. Donnez-moi assez d'humilité pour renoncer aux vanités du siècle, à mon amour-propre et à ce moi-même; assez de détachement pour renoncer à tout intérêt périssable; assez de fidélité pour renoncer à tout avantage illégitime, à toute société dangereuse, à toute occasion criminelle; assez de soumission pour renoncer à tout ce que vous m'ôterez, ô mon Dieu, par l'injustice des hommes, par la crainte et par la mort; assez de charité pour renoncer à ce qui scandalise les foibles, à tout ce qui a l'apparence même du mal; enfin, assez de force et de grandeur d'ame pour soutenir l'auguste titre que je porte de votre disciple, et pour n'entreprendre rien que dans votre esprit, selon vos ordres, et par votre saint amour. Ainsi soit-il.

CXCI^e MÉDITATION.

Parabole de la tour qu'on veut bâtir.

1° Des réflexions qu'il convient de faire sur l'édifice qu'on veut élever; 2° de la crainte qu'on doit avoir de ne pas achever l'édifice qu'on a commencé; 3° du mépris auquel sera exposé celui qui n'aura pas achevé l'édifice qu'il avoit commencé. *Luc.* XIV, 28-30.

Premier Point. — *Des réflexions qu'il convient de faire sur l'édifice qu'on veut élever.*

Qui *est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne suppute pas auparavant, et à loisir, la dépense qui y sera nécessaire, pour voir s'il a de quoi l'achever?*

I. Il faut réfléchir sur la grandeur de l'entreprise. Plus l'entreprise est grande, plus il y faut faire de réflexions : on ne manque point de les faire dans les choses temporelles, mais il n'arrive que trop souvent qu'on les néglige dans les choses spirituelles. Faisons-les aujourd'hui, et considérons quels sont les devoirs du christianisme. Il ne s'agit point de délibérer si nous embrasserons le christianisme ou non : ce n'est point là le sens de la parabole. Nous sommes chrétiens par la grâce de Dieu, et si nous ne l'étions pas, nous serions obligés de le devenir. La parabole nous avertit seulement de ne pas faire profession du christianisme, sans savoir à quoi cette profession nous engage, et sans être dans la ferme résolution de remplir nos engagemens. En qualité de chrétiens, nous devons mener une vie sainte, exempte de péchés, pleines de bonnes œuvres et de vertus; nous devons remplir les quatre conditions que N. S. exige de ses disciples, haïr tout ce qui peut nous détourner de lui, nous haïr nous-mêmes, porter sa croix, et marcher à sa suite. C'est là cette haute tour que nous devons bâtir, à laquelle nous devons travailler tous les jours et sans relâche, et que nous devons élever jusqu'au ciel, en persévérant dans ce travail jusqu'à la mort. Appliquons ceci à la perfection chrétienne, à la vie religieuse ou ecclésiastique, et aux devoirs de chaque état en particulier. S'il s'agit pour nous d'embrasser quelqu'un de ces différens états, gardons-nous de nous engager, sans avoir pris du

temps pour réfléchir, dans le repos de l'oraison et de la retraite, sur l'engagement que nous prenons.

II. Il faut réfléchir sur ce qu'il doit nous en coûter pour achever l'édifice. Comptons que, pour remplir les devoirs du christianisme, il doit nous en coûter le sacrifice de notre esprit par une foi humble, soumise et entière; le sacrifice de notre cœur par un détachement sincère de toutes les choses créées, n'aimant que Dieu, n'aimant que pour Dieu, n'aimant que ce que Dieu veut, et de la manière dont il veut que nous aimions; le sacrifice de nos passions par une résistance continuelle, sans en épargner, sans en favoriser aucune, étouffant, dès leur naissance, les premiers mouvemens de leur sédition, retranchant tout ce qui pourroit servir à les exciter, fuyant toutes les occasions où elles pourroient s'enflammer, et pratiquant tout ce qui peut contribuer à les détruire et à les déraciner; enfin le sacrifice de nos biens, de notre réputation et de notre vie, lorsque Dieu l'ordonne, lorsque les circonstances l'exigent, et que la cause de la religion le demande. Voilà ce qu'il doit nous en coûter pour bâtir cette tour.

III. Réfléchissons sur les moyens de fournir à ce qu'il doit nous en coûter. Avons-nous de quoi faire cette dépense? Sommes-nous assez riches pour porter de si grands frais? Non, sans doute; nous n'avons rien, et nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais nous pouvons tout en celui qui nous fortifie et qui nous appelle. Sa grâce ne nous manquera pas, pourvu que nous ne manquions pas à sa grâce. Avec la grâce, faisons ce que nous pouvons, et demandons ce que nous ne pouvons pas. Dieu n'exige de nous que deux choses, de veiller et de prier. Prenons-en aujourd'hui la ferme résolution; mettons la main à l'œuvre, et nous viendrons à bout d'achever l'édifice.

IV. Réfléchissons sur les motifs d'entreprendre et d'achever l'édifice. L'ouvrage est grand et difficile, il demande un travail pénible et de longue durée; mais considérons que c'est un ouvrage magnifique que nous élevons à la gloire de Dieu, et dans lequel Dieu se complaît plus que dans les temples les plus superbes que l'on puisse élever en son nom. Considérons que c'est un monument immortel que nous érigeons à la gloire de J. C., et qui annoncera éternellement la puissance et le triomphe de sa grâce. Considérons que c'est

un asile assuré contre les flots de la colère de Dieu, contre le déluge de ses vengeances, et contre les feux de l'enfer. Considérons que cet édifice nous portera, nous élevera même jusqu'au ciel. Courage donc, ô mon ame, ne crains rien, entreprends courageusement l'ouvrage, travailles-y sans relâche, et si, par ta négligence, l'ennemi y fait quelque brèche, répare-la aussitôt, et reprends ton travail avec une nouvelle ardeur.

SECOND POINT. — *De la crainte qu'on doit avoir de ne pas achever l'édifice qu'on a commencé.*

I. Crainte continuelle. *Qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne suppute pas la dépense nécessaire pour l'achever, de peur qu'après en avoir jeté les fondemens, il ne puisse l'achever?* Ce qui doit nous tenir toujours dans la crainte, c'est le grand nombre de ceux qui abandonnent l'ouvrage, non-seulement après en avoir jeté les fondemens, mais quelquefois après l'avoir élevé fort haut, et sur le point de le finir. Judas, qui avoit entendu cette parabole en fut le premier exemple. Combien de chrétiens ont perdu leur première innocence, sans se mettre en peine de la recouvrer! Combien de pécheurs ont été pleins de ferveur au commencement de leur conversion, et sont retournés à leurs désordres! Combien ont embrassé avec éclat ou l'état ecclésiastique ou la vie religieuse, et s'en sont dégoûtés, sont rentrés dans le siècle, ou ont mené, dans un état saint, une vie toute mondaine! Combien d'ames touchées de Dieu se sont adonnées aux exercices de la vie intérieure, les ont pratiqués pendant quelque temps avec ferveur et consolation, et ensuite les ont abandonnés pour se livrer à la dissipation, d'où elles sont tombées dans la tiédeur, dans le trouble de conscience, dans l'indévotion, et souvent dans des fautes griéves et des habitudes criminelles! Hélas! moi-même, combien de fois ai-je commencé avec un courage que je croyois ne pouvoir se démentir jamais, et bientôt après me suis-je trouvé épuisé, fatigué, rebuté par la difficulté, jusqu'au point que, désespérant du succès, j'ai abandonné l'entreprise!

II. Crainte modérée. La crainte ne doit pas aller trop loin. En s'y abandonnant trop, on court risque de tomber dans le désespoir. Pour marcher sûrement, il faut marcher entre la crainte et l'espérance : crain-

dre toujours, espérer toujours. Si le grand nombre de ceux qui se perdent a de quoi nous effrayer, le grand nombre de ceux qui se sauvent doit nous faire espérer. Si plusieurs n'ont pu achever l'ouvrage commencé, c'est par leur faute, c'est par leur lâcheté et par leur méchanceté. Mais si nous jetons les yeux sur tant de saints de tout âge et de tout état que le ciel couronne, nous verrons qu'ils ont triomphé par la grâce de Dieu des obstacles renaissans que l'ennemi du salut avoit semés sur leurs pas. La même grâce nous est offerte, le même Dieu nous protège : imitons seulement leur courage, implorons leur intercession, et espérons d'avoir part un jour à leur récompense.

III. Crainte attentive. La crainte de se tromper rend attentifs. Ce ne sont pas les grands crimes qui commencent notre perte. Examinons donc avec la plus sérieuse attention pourquoi un si grand nombre abandonne l'entreprise, et pourquoi d'autres la savent conduire à la perfection. C'est parce que les premiers n'ont pas fait les réflexions nécessaires sur l'engagement qu'ils contractoient, et que, ne les ayant pas faites, ils ont commencé sans être bien déterminés à fournir à toutes les dépenses, c'est-à-dire, à faire tous les sacrifices nécessaires pour continuer et achever l'entreprise; c'est parce que, dans le cours de l'ouvrage, ils n'ont pas eu soin d'entretenir ces réflexions, et de se dire tous les jours comme S. Bernard : Pourquoi êtes-vous venu? C'est enfin parce qu'ils ont trop compté sur eux-mêmes, et pas assez sur le secours de Dieu. Quand on se trouve foible et fatigué, on croit que tout est perdu, et, au lieu de recourir à la prière, et d'attendre avec humilité le secours de Dieu, on se livre à la dissipation, on renonce à une entreprise au-dessus de ses forces, comme si c'étoit par nos propres forces, et non par celles du Tout-Puissant, que nous pouvons continuer, achever, ainsi que commencer un si grand ouvrage. Ah! les saints, au contraire, dociles aux avertissemens de N. S., ont réfléchi, supputé, calculé, veillé et prié. Apportons la même attention, la même prudence.

IV. Crainte efficace. Plusieurs craignent d'être damnés, mais ils n'ont d'un si grand malheur qu'une crainte oisive et stérile, qui ne leur fait pas faire la moindre démarche, ni prendre la moindre précaution. Pour

nous, soyons plus sages, craignons, et que notre crainte nous fasse tout entreprendre, et tout sacrifier. Imitons la conduite des saints; comme eux, apportons tous nos soins à la construction de l'édifice que nous avons entrepris de bâtir; comme eux, évitons tout ce qui pourroit nous détourner de notre entreprise, en interrompre le progrès, ou la détruire; comme eux, pensons-y, réfléchissons-y sans cesse, supputons exactement, et calculons toutes choses avec nous-mêmes. Or, c'est dans l'oraison, la méditation, la lecture, les examens, qu'il faut renouveler ses réflexions et ses calculs : sans cela, on perd de vue son objet, on n'avance pas l'ouvrage, on l'abandonne, il croule de lui-même, et il ne présente plus que des ruines.

Troisième Point. — *Du mépris auquel sera exposé celui qui n'aura pas achevé l'édifice qu'il avoit commencé.*

Qui est celui qui, voulant bâtir une tour, ne suppute pas auparavant la dépense nécessaire, de peur que, s'il en jette les fondemens, et qu'il ne puisse l'achever, tous ceux qui verront cela ne viennent à se moquer de lui, en disant : Cet homme avoit commencé à bâtir, mais il n'a pu achever? Qui sont ceux qui verront votre folie, votre légèreté, votre inconstance, et qui commenceront à se moquer de vous et à vous insulter?

I. Les hommes, vos amis, vos proches, ceux à qui vous aurez voulu plaire, en oubliant les bienséances de votre état, ceux de qui vous aurez voulu éviter la raillerie ou gagner l'amitié, en abandonnant vos pratiques de piété; ceux-là seront les premiers à vous mépriser et à se moquer de vous. Auparavant ils railloient votre vertu, mais ils vous estimoient, et vous trouviez en Dieu, et dans des amis plus sincères, de quoi vous dédommager de leurs dérisions : mais alors ils se moqueront de vous et vous mépriseront; vous sentirez que vous le méritez, et il ne vous restera plus ni consolation ni dédommagement.

II. Les démons, vos ennemis. Après vous avoir tenté, pressé, sollicité, s'ils vous gagnent enfin, si vous vous rendez à leur importunité, si vous tombez dans leurs filets, ils se moqueront de vous. Voilà, diront-ils, cet homme qui nous insultoit, qui comptoit occuper dans le ciel la place que nous y avons perdue : il travailloit pour cela, et il y auroit réussi; il élevoit un édifice qui

l'y auroit porté, il en avoit déjà posé les fondemens, et s'il eût voulu, il l'eût achevé; mais il n'a pu en venir à bout, nous l'avons détourné, et, complice de notre inconstance, il sera participant de nos malheurs. Dans cet état, vous sentirez votre misère et vous en gémirez; mais ils riront de vos gémissemens. Vous vous plaindrez de leur fourberie, vous direz, comme Eve, qu'ils vous ont trompé, et qu'au lieu des plaisirs qu'ils vous promettoient, vous ne trouvez que peines, remords et désespoir; mais ils insulteront à votre crédulité, et tâcheront encore de vous tromper, en vous engageant davantage dans les voies de l'iniquité, et vous promettant une tranquillité dont ils verront avec plaisir que vous vous éloignez de plus en plus. Oh! combien de fois, ô mon Dieu, leur ai-je donné moi-même ce malin plaisir, et suis-je devenu l'objet de leurs dérisions et de leurs insultes!

III. Les païens, les idolâtres au jugement universel. O saint caractère du baptême, vous êtes ineffaçable. Quelle honte sera-ce, en ce grand jour, de ne vous avoir porté que pour vous profaner! Quelle honte d'avoir si heureusement commencé une vie innocente, une vie dévote, une vie retirée, une vie ecclésiastique, une vie religieuse, une vie sainte, et de l'avoir abandonnée! Qui pourra soutenir les regards méprisans et insultans de tant de peuples qui n'auront pas reçu les mêmes grâces, et qui verront l'abus énorme que nous en aurons fait? Ah! mon Dieu, cette pensée me fait trembler; moi qui ne puis souffrir le moindre mépris, comment pourrai-je porter le poids accablant d'une confusion si générale et si justement méritée? Préservez-m'en, Seigneur, et faites-moi la grâce de persévérer dans votre saint service et de mourir dans votre saint amour.

IV. Les réprouvés dans l'enfer. Dans ce lieu d'horreur et de confusion, de haine et de fureur, de quels sanglans reproches, de quels traits insultans n'accablera-t-on pas l'insensé qui aura commencé l'œuvre de son salut sans l'achever! Reproches cruels, continuels, éternels, mais qui ne seront rien encore en comparaison de ceux que ce réprouvé se fera lui-même, dans la fureur où le jetteront les feux dévorans et les supplices affreux dont il sera l'éternelle victime.

PRIÈRE. O larmes, ô regrets, ô désespoir! Puis-je y penser

penser et me plaindre de ce que j'ai à souffrir ici-bas? Puis-je y penser et me relâcher, me décourager, regarder en arrière, et vouloir retourner au siècle et au péché? Non, Seigneur. Ah! loin d'abandonner l'entreprise de mon salut, je veux recommencer aujourd'hui, et ne plus m'en désister; soutenez mes foibles efforts, ô mon Dieu, accordez-moi votre grâce, afin de pouvoir achever heureusement un ouvrage que j'entreprends par votre ordre et sous vos auspices. Ainsi soit-il.

CXCII^e MÉDITATION.

Parabole d'un roi en guerre contre un autre roi.

Réfléchissons, 1° sur le sens général de cette parabole; 2° sur la guerre de l'homme avec le démon, qu'elle nous figure; 3° sur la guerre du pécheur contre Dieu, qu'elle nous représente. *Luc.* XIV, 31-35.

Premier Point. — *Du sens général de cette parabole.*

I. En quoi il consiste. *Quel est le roi,* dit J. C., *qui, voulant se mettre en campagne pour combattre un autre roi, n'examine pas auparavant à loisir s'il peut marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui s'avance vers lui avec vingt mille? Autrement il lui envoie des ambassadeurs lorsqu'il est encore bien loin, et lui fait des propositions de paix.* Le dessein général de cette parabole, ainsi que de la précédente, est de nous avertir que comme dans les grandes affaires du monde, telles qu'un somptueux édifice à élever ou une guerre à soutenir, on n'entreprend rien sans avoir mûrement examiné la démarche que l'on va faire, de même en embrassant soit le christianisme, soit dans le christianisme, quelque état et quelque profession que ce puisse être, il faut connoître ses engagemens, y songer souvent, et les remplir avec fidélité.

II. En quoi il ne consiste pas. Ce seroit nous écarter du but ou du vrai sens de ces deux paraboles, que de penser qu'il pût nous être permis, ou qu'il pût être prudent pour nous de ne pas embrasser le christianisme, ou l'état auquel Dieu nous appelle, parce que l'entreprise nous paroîtroit trop difficile, comme il se-

roit prudent pour celui qui n'auroit pas de quoi achever un édifice, de ne le pas commencer, et pour un roi qui n'auroit pas de quoi soutenir la guerre, de demander la paix. La différence vient de ce que, dans l'édifice de notre perfection, ou dans la guerre spirituelle contre les ennemis de notre salut, il n'y a pas à craindre que les moyens nous manquent, mais seulement que nous manquions aux moyens, que nous manquions à les demander et à nous en servir. Ce qu'il y a à craindre, c'est que, ne connoissant pas nos engagemens, nous négligions de les remplir, que nous nous abusions nous-mêmes, et que nous nous flattions d'être chrétiens, d'être disciples de J. C., tandis que nous ne le sommes point, ou que nous ne le sommes que de nom.

III. Quelle en est la conclusion. C'est pour cela que N. S. conclut ces deux paraboles par ces paroles, qui sont le sommaire de tous nos engagemens. *Ainsi quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.* Renoncement de cœur et d'affection absolument nécessaire pour tous les chrétiens, renoncement réel et efficace pour ceux que Dieu appelle à un état qui l'exige, ou de qui l'équité, le devoir, la foi, la religion le demandent. On manque à ce renoncement lorsqu'on jouit avec complaisance, avec avarice, avec luxe, avec orgueil, de ce que l'on possède, et que l'on refuse d'en faire part à l'indigent; lorsqu'on est trop avide d'avoir, trop appliqué aux soins d'acquérir, trop sensible à la joie d'un profit, et trop affligé d'une perte. On est dans une disposition toute contraire à ce renoncement, lorsque l'on retient avec injustice le bien d'autrui, lorsqu'on l'usurpe par des profits illicites, lorsque l'amour du gain, ou la crainte de perdre nous engage dans l'iniquité, nous fait commettre le crime, nous fait trahir notre devoir. Voyons maintenant, et ne nous abusons pas, voyons si nous sommes disciples de J. C.

SECOND POINT. — *De la guerre de l'homme avec le démon.*

I. Avec quelle force s'entreprend cette guerre. Ce roi contre qui nous avons à combattre, c'est le démon. Nous lui avons déclaré la guerre en recevant le baptême, nous en avons renouvelé la déclaration en recevant la confirmation, en recourant à la pénitence, en

embrassant tel ou tel état, et nous ne devons pas nous en repentir : nous devons seulement connoître ses forces, et connoître les nôtres. Les siennes sont formidables, tout l'enfer est à ses ordres et a conjuré notre perte; le monde est à sa solde, et lui fournit autant de soldats qu'il a de partisans; et ce qu'il y a de plus terrible encore, c'est qu'il a des intelligences jusqu'au milieu de nous, et jusque dans notre propre cœur. Supputons maintenant nos forces, il est important de les bien connoître pour les bien employer. A considérer celles qui nous sont propres, hélas! quelles sont-elles? Chez nous, tout est en désordre, tout y respire la sédition et la révolte; nos sens mutinés, nos passions indomptées et notre chair indocile ne demandent qu'à se livrer à l'ennemi, trament sans cesse quelque trahison, et ne s'occupent que des moyens de la faire réussir. Ajoutons à cela le caractère des deux combattans; le premier est un ennemi implacable, vigilant, attentif, rusé, expérimenté, fourbe et dissimulé : pour nous, nous sommes foibles, paresseux, sans défiance, amateurs du repos, et avec cela vains, téméraires, présomptueux, et sans précaution. Mais notre foiblesse fera notre force, si nous savons bien la connoître, et mettre toute notre confiance en celui qui nous soutient.

II. Avec quels succès se fait cette guerre. Hélas! les succès en sont bien différens. D'un côté, on en voit plusieurs qui, après avoir commencé heureusement cette sainte guerre, viennent à se décourager; qui, après avoir renoncé au démon et au monde, commencent à s'en rapprocher. Abattus par quelques défaites que leur a attirées leur négligence, ils désespèrent de ne pouvoir réparer leurs pertes, et de se soutenir encore. Ils chancellent au premier choc, ils craignent la fatigue, ils abandonnent leur poste, et lâches transfuges, non-seulement ils demandent la paix, mais ils se livrent à l'ennemi, prennent parti dans ses troupes et combattent sous ses étendards. D'un autre côté, on voit l'homme fidèle à la grâce remporter de glorieuses victoires. Il a su se précautionner contre les ruses, et résister aux efforts de l'ennemi redoutable qu'il avoit à combattre. Il a mis l'ordre, et, pour parler ainsi, rétabli la discipline dans ses troupes; il a dompté ses sens, il a sacrifie l'objet de ses passions, il a accoutumé sa chair à l'austérité et aux rigueurs de la pénitence, il a veillé, il a

prié; tantôt il a su, par une habile retraite, éviter les pièges qu'on lui tendoit; tantôt il a attaqué avec force, soutenu l'attaque avec courage, et enfin il a triomphé. Pourquoi n'en ferois-je pas autant? pourquoi ne ferois-je pas ce qu'ont fait et ce que font tant d'autres? Ils avoient, ils ont les mêmes obstacles que moi; j'ai les mêmes moyens qu'eux, j'ai les mêmes intérêts : pourquoi ne les ferois-je pas valoir?

III. Comment se terminera cette guerre. Par la récompense des vainqueurs et la punition des lâches. Un royaume éternel pour ceux qui auront triomphé du démon et du monde, et un supplice éternel pour les lâches déserteurs des maximes du christianisme qu'ils avoient embrassé. Hélas! combien de fois ai-je mis bas les armes, ai-je cherché à faire une paix honteuse, et me suis-je livré à mon ennemi! Combien de temps ai-je servi sous lui, ai-je porté les armes pour lui! Quelle a été ma récompense? Ai-je trouvé à son service le repos, la félicité que je m'étois promis? Ah! je n'y ai trouvé que peines et fatigues, honte et opprobre, craintes et remords, chagrins cuisans et désespoir affreux. O roi de mon cœur, je reviens à vous, puisque vous voulez bien me recevoir encore; je reprends mes premières armes, je veux combattre sous vos étendards jusqu'à la mort, assuré que je suis de triompher éternellement avec vous, si je vous demeure fidèle.

Troisième Point. — *De la guerre du pécheur contre Dieu.*

I. De l'inégalité des forces dans cette guerre. On peut méditer cette parabole sous une autre face, et considérer sous l'idée de ces deux rois l'homme en guerre contre Dieu. Dieu créa l'homme roi de la terre, il lui donna ce royaume à la charge d'un tribut d'obéissance. L'insensé osa le refuser, et déclarer, par sa rébellion, la guerre au roi du ciel. Nous savons quelles furent les suites funestes d'une révolte si insensée, et d'une guerre si inégale. Infortunés enfans de ce roi, aussitôt puni que rebelle, notre plus grand malheur n'est pas d'avoir été dépouillés avec lui de nos plus beaux privilèges, c'est de continuer encore une guerre si injuste et si disproportionnée. Ne réfléchirons-nous jamais sur les suites terribles de cette guerre que nous osons faire à Dieu, en refusant d'obéir aux justes lois qu'il nous a imposées? Ignorons-nous l'appareil

formidable avec lequel il vient à nous? ignorons-nous sa toute-puissance, sa science infinie, son immensité, son éternité? Qu'avons-nous à lui opposer? Notre liberté? Mais bientôt il va nous en dépouiller pour nous charger de chaînes éternelles. Notre corps, sa vigueur, sa jeunesse, sa santé? Mais bientôt abattu par la maladie, devenu la proie de la mort, descendu dans la pourriture et la poussière du tombeau, quelle sera sa force, et de quel secours nous sera-t-il? Notre incrédulité? Voilà donc le dernier rempart que nous avons à opposer aux foudres du Tout-Puissant. Peut-être notre ame n'est-elle pas immortelle, peut-être n'y a-t-il point d'autre vie, peut-être Dieu nous a-t-il créés sans dessein, et après cette vie n'y aura-t-il ni justice, ni châtiment, ni récompense. Un peut-être fait donc toute notre ressource. Un doute impie et affecté contre la parole expresse du Créateur, contre les plus pures lumières de notre raison, contre le sentiment intime de notre cœur et les remords continuels de notre conscience, voilà donc le bouclier sous lequel nous croyons pouvoir en assurance mépriser les lois, et braver les menaces de celui qui nous a donné l'être, aller fièrement à sa rencontre, entrer d'un pas intrépide dans son éternité, et n'avoir rien à craindre de sa justice et de sa toute-puissance! Mais que ce bouclier nous paroîtra foible au lit de la mort! Il nous échappera à mesure que nous approcherons du moment décisif. La mort enfin nous en dépouillera, et nous livrera pour toujours à la justice terrible d'un Dieu vengeur.

II. De la nécessité où est l'homme de demander la paix. 1° Il faut la solliciter. Ah! que notre intérêt du moins nous donne de la prudence. Demandons la paix, puisque nous ne pouvons continuer la guerre sans nous perdre éternellement. 2° Il faut la solliciter présentement, tandis que celui que nous avons offensé est encore loin de nous, et que nous n'avons encore aucune nouvelle de son approche; car lorsqu'une fois nous serons tombés entre ses mains, il n'y aura plus de paix à espérer. Ce seroit même une folie d'attendre à la demander qu'il soit arrivé à nous, qu'il ait le bras levé sur nous, et qu'il commence à nous faire sentir le poids de son indignation et de sa colère. C'est tandis que nous sommes en santé, et que nous pouvons encore nous promettre quelque temps de vie, qu'il faut

demander cette paix. 5° Il faut la demander par un autre, et non par nous-mêmes. Qui sommes-nous pour nous présenter devant Dieu, et oser traiter de paix avec lui? Que pouvons-nous lui offrir? que pouvons-nous faire ou souffrir qui puisse réparer sa gloire et satisfaire à sa justice? Mais ce Dieu, aussi bon qu'il est grand, aussi miséricordieux qu'il est juste, a su pourvoir à notre impuissance : il nous a donné son propre Fils, son Fils unique et bien-aimé, pour médiateur de la paix et réconciliateur universel du ciel et de la terre. O Dieu, mon Sauveur, mon unique espérance, c'est à vous que j'ai recours, c'est par vous, c'est par vos mérites que je demande la paix à Dieu votre père, que j'ai si souvent et si grièvement offensé. Hélas! je vous ai offensé vous-même, en abusant de vos dons, de votre sang, en refusant votre médiation, en la profanant; mais, ô Jésus, je n'ai cependant de ressource que dans vos bontés, que dans vos mérites; j'ose y recourir encore, et vous supplier de m'accorder la paix, résolu que je suis de ne la violer jamais, et de vous être éternellement fidèle.

III. Des conditions de la paix que Dieu accorde à l'homme. La première, qu'il ne sera rien changé à l'arrêt de mort porté contre le premier homme et toute sa postérité, ni aux suites humiliantes de cet arrêt, comme les maladies, la concupiscence, les passions, le travail. La seconde, que nous écouterons notre médiateur, que nous croirons à sa parole, que nous exécuterons ses lois, et que nous suivrons ses exemples; que nous apprendrons de lui l'usage que nous devons faire de notre châtiment, et la manière de le faire servir à réparer, par les mérites du Fils, la gloire du Père. La troisième, que, si nous sommes fidèles à notre médiateur, nous entrerons dans tous les droits, non pas de notre premier père, créé pur homme comme nous, mais dans tous ceux de notre médiateur, Dieu et homme tout ensemble, Fils unique de Dieu et héritier de tous ses biens. Quelle paix, grand Dieu, quelle paix! Eussions-nous jamais osé en demander une pareille? Qu'elle est digne de votre grandeur et de votre justice, de votre miséricorde et de votre magnificence! Je l'accepte, ô mon Dieu, et pour m'y conserver, je suis prêt à vous suivre, mon Sauveur, à porter ma croix avec vous, à renoncer à tout ce que je possède

et à tout ce qui pourroit posséder mon cœur et le détourner de votre amour. *C'est une bonne chose que le sel; mais si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonnera-t-on? Il n'est plus propre ni pour la terre, ni pour le fumier, mais on le jettera dehors.* A quoi s'exposent ceux qui refusent d'accepter cette paix de Dieu, et d'en remplir les conditions! O sel évanoui, c'est-à-dire, ô raisonnemens humains, ô prudence de la chair à quoi aurez-vous servi, qu'à exclure du ciel et à précipiter dans les flammes éternelles ceux qui vous auront écoutés? *Que celui-là l'entende, qui a des oreilles pour entendre.* Qu'il entende son Sauveur, et qu'il médite bien ces grandes vérités.

PRIÈRE. Oui, ô Jésus, mon engagement est d'être votre disciple, et j'en accomplirai les conditions, en pratiquant les moyens de salut dont l'obligation est pour moi si générale, si étendue, si indispensable. Donnez-moi la force d'élever l'édifice de la tour évangélique. Aidez-moi à surmonter le démon, ce tyran implacable de mon ame. Fortifiez-moi dans ce désir que je ressens plus que jamais, de n'être qu'à vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CXCIII^e MÉDITATION.

Bonté de Jésus pour les pécheurs justifiée par trois paraboles.

PREMIÈRE PARABOLE : DE LA BREBIS ÉGARÉE.

Considérons, 1° les murmures des Scribes et des Pharisiens; 2° comment le pasteur cherche la brebis égarée; 3° comment le pasteur traite la brebis trouvée; 4° comment le pasteur fait éclater sa joie. *Luc.* XV, 1-7.

PREMIER POINT. — *Murmures des Scribes et des Pharisiens.*

I. L'OCCASION de leurs murmures. *Or les publicains et les gens de mauvaise vie se tenoient auprès de Jésus pour l'écouter, et les Pharisiens et les docteurs de la loi en murmuroient.* Jésus souffroit que les pécheurs et les publicains approchassent de lui; il daignoit même

quelquefois manger avec eux. Etoit-ce donc là de quoi exciter des murmures? O bonté infinie, à quoi ne vous expose pas votre amour pour les pécheurs! Mais vous supportez tout, et rien n'est capable de ralentir l'ardeur que vous avez pour leur salut. Vous leur parlez, vous les instruisez, vous les laissez approcher de vous, vous les consolez, vous leur donnez des témoignages d'une bienveillance toute spéciale. Eh! qui m'empêchera donc d'approcher de vous avec confiance? Hélas! ne suis-je pas pécheur? Me voilà donc, Seigneur, en votre présence et auprès de vous, prosterné à vos pieds. Parlez-moi, ô mon Dieu, je vous écoute avec docilité, et bien résolu de vous obéir toute ma vie.

II. La vraie raison de leurs murmures. C'étoit la jalousie, la haine qu'ils avoient contre Jésus. C'étoit moins aux pécheurs qu'ils en vouloient qu'à Jésus, qu'ils cherchoient à décrier, *en disant : Cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, et mange avec eux.* Ainsi ces hommes critiques se faisoient-ils de la grandeur des miséricordes de Jésus une raison de le censurer, de soulever tous les esprits, et d'exciter l'indignation publique contre lui. Heureux sont ceux qui, se sacrifiant tout entiers au salut et à la sanctification des ames, éprouvent les mêmes effets de la jalousie et de la haine! Que ces hommes, dignes imitateurs du Sauveur par leur zèle et leur patience, nous doivent paroître respectables! Qu'ils sont dignes de notre confiance, et que nous nous rendrions coupables devant le Seigneur en nous joignant à leurs ennemis, en répétant les calomnies dont on les charge, et en contribuant à les décrier!

III. La réponse de Jésus à leurs murmures. *Et il leur proposa cette parabole.* Ce fut moins pour justifier sa conduite que pour nous instruire, que Jésus daigna répondre aux murmures des Pharisiens. Remarquons ce trait d'une bonté et d'une sagesse toute divine dans Jésus, c'est que, soit qu'il ait à reprendre ses disciples de quelque faute, ou à répondre à quelqu'une de leurs questions, ou à réfuter les objections de ses ennemis, il en prend toujours occasion de nous instruire de vérités plus profondes. C'est ainsi qu'en réfutant ici les murmures des Pharisiens par une parabole à laquelle il en joint deux autres, il nous découvre toute la tendresse de son cœur, il inspire la confiance aux

pécheurs les plus désespérés, il nous instruit de nos devoirs, et nous manifeste les secrets mêmes du ciel. Méditons ces divines paraboles avec tout le respect, toute la reconnoissance et toute l'attention dont nous sommes capables.

SECOND POINT. — *Comment le pasteur cherche la brebis égarée.*

Qui d'entre vous possédant cent brebis, et en ayant perdu une, ne laisse dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres, pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve?

I. Le pasteur cherche promptement la brebis égarée. Ce pasteur avoit cent brebis : attentif sur son troupeau, aussitôt qu'une brebis s'est égarée, et ne marche plus avec les autres, il s'en aperçoit, et dès ce moment il se met à la chercher. Nous n'abandonnons point Jésus pour nous livrer au péché, sans qu'il s'en aperçoive, et que son cœur en soit touché. Il ne diffère pas un moment à nous chercher. Le remords qui suit le péché est la première démarche de ce bon pasteur vers nous; c'est sa voix qui nous rappelle à lui. Ensuite viennent les craintes, les frayeurs, les dégoûts, et le désir de sortir d'un état si triste et si dangereux. Rappelons-nous ici tout ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ces circonstances; rappelons-nous les recherches empressées de notre divin pasteur pour nous ramener à lui, et ne cessons de lui en rendre nos actions de grâces.

II. Le pasteur cherche par préférence la brebis égarée. Le berger qui s'aperçoit qu'il lui manque une brebis laisse paître les quatre-vingt-dix-neuf autres dans les pâturages du désert où il les a conduites, et il va chercher celle qui s'est égarée. Cette conduite si digne de louange justifioit celle de Jésus, quand il eût été vrai qu'il eût donné plus de temps à ramener les pécheurs qu'à instruire les justes. Elle justifie encore le zèle éclairé des pasteurs et des directeurs des ames, qui, dans la concurrence des justes et d'un pécheur, donnent la préférence à celui-ci, aiment mieux se priver de la consolation tranquille qu'ils goûteroient auprès des ames justes, et se livrer aux travaux, aux fatigues, aux peines, aux dégoûts que l'on essuie à la poursuite d'une ame qui s'égare et que l'on espère ramener. Cette circonstance de la parabole, appliquée à la grâce de

...

J. C., n'est pas rapportée pour nous faire entendre que Jésus abandonne les justes pour chercher le pécheur, mais seulement pour nous faire comprendre avec quelle ardeur, avec quelle charité il nous vient chercher jusque dans nos déréglemens.

III. Enfin, le pasteur cherche constamment la brebis égarée; il la cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Sans cette constance, ô divin pasteur de mon ame, sans cette persévérance à me chercher, hélas! où en serois-je. Combien de fois ai-je rejeté votre voix comme importune! Combien de fois ai-je fui devant vous pour échapper à vos poursuites et demeurer dans mon égarement! Mais rien ne vous a rebuté; vous avez enfin vaincu mes résistances, vous m'avez trouvé, et je suis à vous. Ah! si quelqu'un périt, c'est qu'il s'obstine à vous fuir, et qu'il persévère dans son obstination jusqu'à la mort.

Troisième Point. — *Comment le pasteur traite la brebis trouvée.*

Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met avec joie sur ses épaules.

I. Il la traite avec douceur. Il ne s'irrite point contre elle, il ne la maltraite point, il ne se plaint pas de la peine qu'elle lui a donnée. Dès qu'un pécheur rend les armes, et forme la résolution de revenir à Dieu, les reproches cessent, les remords se taisent, la conscience ne parle plus que pour consoler et animer : une paix secrète et intime se répand dans le cœur, et l'avertit que c'est son Dieu à qui il revient, et qu'il n'auroit jamais dû l'abandonner.

II. Il la traite avec compassion. La brebis s'est fatiguée dans ses longs égaremens, comment pourra-t-elle retourner au troupeau? Le bon pasteur lui en épargne la peine; il est touché de l'état de foiblesse et d'abattement où il la voit, il la charge sur ses épaules, et la porte lui-même au troupeau. Un pécheur sincèrement converti se trouve prévenu d'une grâce si abondante, qu'il marche moins qu'il n'est porté. Rien ne lui coûte, rien ne lui fait peine. L'aveu de ses fautes, les rigueurs de la pénitence, dont auparavant il étoit effrayé, sont aujourd'hui sa consolation.

III. Il la reçoit avec joie. Jésus, la joie éternelle des bienheureux, veut bien se réjouir de la conversion d'un pécheur. Qu'un pasteur zélé qui, par ses travaux,

sa douceur, sa constance, a contribué au retour d'un pécheur, en ressent de joie! que le pécheur converti en ressent lui-même. O sainte joie, mille fois plus douce que toutes les joies du monde! O joie qui doit être suivie d'une joie infinie et éternelle!

Quatrième Point. — *Comment le pasteur fait éclater sa joie.*

Et étant retourné en sa maison, il assemble ses amis et ses voisins, et il leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui étoit perdue. Il ne parle point des autres brebis qui se sont égarées, il ne parle point de l'inquiétude qu'il a ressentie de la perte de celle-ci, de la fatigue qu'il a essuyée à la chercher, de la peine qu'il a eue de la porter; non, il n'est occupé, et il ne parle que de la joie qu'il ressent de l'avoir retrouvée. Ces sentimens sont naturels, et on comprend assez que la chose doit se passer ainsi entre le berger et ses amis; mais ce qu'on n'auroit jamais compris, ce qu'on n'auroit même jamais soupçonné, c'est que la joie que fait éclater ce berger pour sa brebis retrouvée fût la figure de la joie du ciel à la conversion d'un pécheur. *Oui*, ajoute J. C., *je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence,* c'est-à-dire, qui n'ont pas besoin d'un pareil changement et d'un pareil retour.

Prière. Vous nous l'assurez, ô mon Sauveur, et je le crois; n'est-ce pas en effet vous-même qui vous êtes représenté sous la figure de ce berger charitable? Et si vous vous réjouissez de la conversion du pécheur, comment tout le ciel ne s'en réjouiroit-il pas? Comment sur la terre votre Eglise ne s'en réjouiroit-elle pas? N'est-ce pas de votre esprit que vivent les bienheureux du ciel et les justes de la terre? Oh! que cette vérité est grande! Qu'elle est consolante, et pour ceux qui travaillent à la conversion des pécheurs, et pour le pécheur qui se convertit, et pour celui qui s'est converti! Je me regarde, ô Jésus, du nombre de ces derniers; voudrois-je donc, par mes rechutes, troubler la joie que je vous ai causée, ô divin pasteur, la changer en deuil, et affliger de nouveau votre cœur? Ah! plutôt mourir, Seigneur, plutôt mourir. Ainsi soit-il.

CXCIVe MÉDITATION.

Seconde parabole : de la drachme retrouvée.

1° Du dessein de cette parabole; 2° du soin de cette femme à chercher la drachme perdue; 3° application de cette parabole au pécheur; 4° de la joie que cause la drachme retrouvée. *Luc.* xv, 8-10.

PREMIER POINT. — *Du dessein de cette parabole.*

Ou *qui est la femme qui, ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume la lampe, et balayant la maison, ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve.* Le dessein de cette parabole est le même que celui de la précédente. Mais J. C. ajouta celle-ci à la première, pour nous faire comprendre :

I. Combien il nous est important de connoître l'excès de ses miséricordes et les dispositions de son cœur par rapport au pécheur, soit pour l'encourager au retour, soit pour animer les ministres et tous les fidèles à procurer ce retour. C'est pour cela qu'après cette parabole, il en ajoute encore une troisième.

II. Combien il désire la conversion du pécheur. Il met ici, pour le sujet de la parabole, une femme au lieu du berger qui fait le sujet de la première. N'est-ce pas pour nous mieux faire sentir les mouvemens de sa tendresse, l'ardeur de ses désirs, et les empressemens de sa miséricorde?

III. Combien le pécheur qui peut encore se convertir lui est cher, et combien il est encore précieux à ses yeux. Dans la première parabole, c'étoit un riche berger qui n'avoit perdu que le centième du nombreux troupeau qu'il possédoit. Ici c'est une femme peu fortunée, qui n'a pour tout trésor que dix drachmes, et qui, venant à en perdre une, perd le dixième de tout ce qu'elle a. La même gradation se trouve dans la troisième parabole, quoique sous une image plus noble, où l'on voit un père opulent, qui, n'ayant que deux enfans, vient à en perdre un. C'est sous ces idées aimables, ô divin Jésus, que vous nous peignez la tendresse de votre cœur, et l'amour que vous nous

portez, lors même que nous vous avons offensé; ah! qui pourroit ne pas vous aimer? Une si grande clémence, quand nous n'en serions pas l'objet, mériteroit notre amour; mais c'est nous qu'elle regarde, c'est moi sur qui vous l'exercez, c'est moi que vous avez ainsi aimé, lorsque j'étois votre ennemi, et je pourrois maintenant ne pas brûler d'amour pour vous, et je pourrois vous offenser encore!

SECOND POINT. — *Du soin de cette femme à chercher la drachme perdue.*

I. Elle allume une lampe, qui est ici le symbole de la foi. A peine un pécheur a-t-il commis le premier péché, que la lumière brille à ses yeux, et que toute sa foi semble se réveiller. Il sent alors ce que c'est que d'avoir perdu Dieu et d'être déchu de son amitié. Cette foi le poursuit partout, le trouble, l'épouvante. Tantôt il voit les flammes vengeresses et éternelles auxquelles son état l'expose; tantôt la pensée de la mort le frappe, lui en fait envisager la dernière heure comme le terme fatal de tous ses plaisirs, lui découvre la vanité du monde, la brièveté et l'incertitude de la vie; tantôt une lumière plus douce lui fait espérer un retour facile et un accueil favorable. Dieu ne se lasse point de lui présenter la lampe de la vérité, jusqu'à ce qu'il ait ouvert les yeux et reconnu son erreur. Mais, hélas! souvent cette lumière est importune, et ce pécheur voudroit s'y dérober; il voudroit même pouvoir l'éteindre, et souvent il fait pour cela d'inutiles efforts. Ah! malheur à celui qui, par la multitude de ses péchés, par ses sacrilèges, par son obstination et ses impiétés, en est presque venu à bout!

II. Cette femme balaie la maison, et jusque dans les balayures mêmes, elle cherche la drachme perdue. C'est ainsi que quelquefois Dieu représente vivement au pécheur l'indignité et l'ordure de toute sa conduite, pour lui en inspirer de l'horreur et le faire rentrer en lui-même. C'est ainsi que, jusque dans l'excès de ses débauches et dans le crime même, le pécheur se sent inquiété, troublé, effrayé, dégoûté.

III. Cette femme cherche avec soin, visite tout, examine tout, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la drachme qu'elle a perdue. Avec quel soin et quelle prévenance Dieu ne cherche-t-il pas le pécheur dans les plaisirs et

dans les afflictions, dans la santé et dans les maladies, dans la solitude et dans les compagnies! et cela malgré ses mépris, ses rebuts, ses péchés multipliés, en sorte qu'il n'y a qu'une obstination diabolique, et la mort dans ce funeste état, qui puissent soustraire ce pécheur aux tendres recherches d'un Sauveur plein de miséricorde, pour le livrer entre les mains d'un juge redoutable, qui ne peut plus suivre que les lois rigoureuses de sa justice. Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu, pour la bonté infinie et la longue patience avec laquelle vous m'avez cherché. Je vous remercie, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur, de ce que vous n'avez pas permis que je sois mort dans le péché, de ce que vous avez vaincu mes résistances, et de ce que je suis maintenant à vous, résolu de vous servir et de vous aimer toute ma vie. Faites-moi cette grâce, ô mon Dieu, et soutenez-moi dans la résolution que je forme, et que je ne tiens que de vous.

TROISIÈME POINT. — *Application de cette parabole au pécheur.*

Les pasteurs de l'Eglise peuvent s'appliquer cette parabole, et y voir ce qu'ils doivent faire pour retrouver leurs brebis, ramener les pécheurs à la pénitence et à Dieu dont ils sont les ministres; l'obligation où ils sont d'allumer la lampe de la foi par l'instruction, de balayer la maison en retranchant les scandales, et enfin de chercher avec soin la drachme perdue. Appliquons aussi cette parabole au pécheur même qui songe à se convertir, et qui veut répondre aux recherches empressées de son Sauveur. Il doit, à l'exemple de cette femme, pour recouvrer la drachme précieuse de la grâce qu'il a perdue,

I. Prendre en main le flambeau de la loi de Dieu, pour voir en quoi il a péché contre Dieu, contre le prochain, contre les devoirs de son état, et contre soi-même.

II. Balayer sa maison, ôter de son cœur toute affection au péché, toute haine, toute rancune, toute antipathie; retrancher toute occasion de péché, jeux, spectacles, mauvaise compagnie, tableaux et livres dangereux; détruire le mal qu'il a fait; réparer le scandale qu'il a donné; rétablir la réputation qu'il a ôtée; restituer le bien d'autrui qu'il a retenu; se réconcilier avec ses ennemis.

III. Chercher avec soin et sonder ses dispositions sur le passé et sur l'avenir ; examiner s'il n'oublie rien, s'il se rappelle ses péchés ; enfin les déclarer avec sincérité, sans rien cacher, sans rien déguiser, et accomplir fidèlement les avis qui lui seront donnés, et la pénitence qui lui sera enjointe.

Quatrième Point. — *De la joie que cause la drachme retrouvée.*

Et après l'avoir retrouvée, elle assemble ses amis et ses voisines, et elle leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avois perdue. Je vous dis que c'est de même une grande joie parmi les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence. Pécheurs, ne plaignez pas la peine qu'il doit vous en coûter pour faire une sincère pénitence, et parvenir à une véritable conversion. Ah! que cette peine sera abondamment récompensée par la joie ineffable qui vous en reviendra! L'enfer en frémira, le monde s'en plaindra, les méchans en murmureront; mais la joie régnera dans votre cœur, elle régnera dans l'Eglise et dans le cœur de vos vrais amis, elle régnera dans le cœur de Jésus votre Sauveur, dont la joie divine sera la source de celle que vous éprouverez vous-mêmes; enfin elle règnera parmi les anges mêmes.

Prière. Il est donc vrai, ô bienheureux habitans du ciel, que vous prenez intérêt à ce qui nous regarde, que vous vous réjouissez de notre conversion, de notre persévérance, de nos bonnes œuvres, de tout ce que nous faisons, et de tout ce qui peut nous réunir à vous. Ah! quand sera-ce que nous nous trouverons avec vous, pour louer et bénir le Dieu qui nous a créés, et le Sauveur qui nous a rachetés? O charitables esprits, fidèles gardiens de nos ames, et vous leurs concitoyens, ô saints que la terre a donnés au ciel, et dont plusieurs ont été pécheurs comme nous, priez tous pour nous, qui sommes encore dans les périls du voyage, afin que nous parvenions comme vous au port de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

CXCVe MÉDITATION.

Troisième parabole : de l'enfant prodigue.

FOLIE DE SON DÉPART.

1° Il quitte la maison paternelle; 2° il quitte son pays; 3° il dissipe tout son bien. *Luc.* XV, 11-13.

PREMIER POINT. — *L'enfant prodigue quitte la maison paternelle.*

JÉSUS-CHRIST *leur dit encore : Un homme avoit deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui me doit revenir de votre bien. Et le père leur partagea son bien.* Ces deux frères prirent chacun ce qui leur étoit échu en partage; mais ils ne l'employèrent pas de la même sorte. L'aîné demeura avec son père, sans jamais manquer à l'obéissance qu'il lui devoit; le plus jeune, au contraire, n'eut pas plus tôt obtenu ce qu'il avoit demandé avec instance, qu'il se sépara de son père. Pourquoi cette conduite? Avoit-il quelque raison d'en user de la sorte? Aucune. Et nous, quelle raison avons-nous eue d'abandonner Dieu, notre créateur et notre père? Aucune.

I. Le prodigue ne pouvoit se plaindre du caractère de son père. Etoit-ce un homme dur, austère, impérieux, avare, de mauvaise humeur, bizarre? Rien de tout cela. Au contraire, c'étoit un père tendre, bon, généreux, compatissant, familier avec ses enfans, leur ami, ne leur refusant rien, leur accordant tout ce qui pouvoit être accordé, comme il paroît par la complaisance qu'il eut de faire les partages, lorsque le cadet le désira, de peur sans doute de le contrister. Oh! le tendre père! falloit-il jamais songer à le quitter? Mais Dieu n'étoit-il pas plus que tout cela à votre égard, ô pécheur? Vous étiez sa créature; par sa grâce, il vous avoit adopté pour fils, il avoit pour vous tout l'amour d'un père et toute la tendresse d'une mère; il vous assuroit que, si vous persévériez de demeurer avec lui, il vous donneroit un royaume, et un royaume éternel; et un père si tendre, si bienfaisant, si puissant, vous

l'avez abandonné! L'avez-vous bien pu? et comment vous y êtes-vous déterminé? Ah! quelle folie, quelle ingratitude?

II. Le prodigue ne pouvoit pas se plaindre du traitement qu'il recevoit dans la maison paternelle. Pouvoit-il jamais espérer d'être mieux? Rien ne lui manquoit. Sans se mettre en peine de rien, il vivoit dans l'abondance, il étoit pourvu de tout, il avoit tout ce qu'il pouvoit honnêtement désirer. Et vous, pécheur, étiez-vous moins bien traité dans la maison de votre Dieu? Revêtu de sa justice, vivant de sa grâce, nourri de sa divinité, n'étiez-vous pas dans l'abondance de tous les biens spirituels? Votre père n'avoit-il pas ordonné que tout ce que vous demanderiez vous fût accordé? Attendoit-il même que vous demandassiez, et ne prévenoit-il pas non-seulement vos besoins, mais encore vos désirs? N'étiez-vous pas son fils, et son fils chéri? Que vous manquoit-il dans la maison si abondante, si opulente de ce père aussi riche que libéral? Et c'est cette maison que vous avez abandonnée!

III. Le prodigue ne pouvoit pas se plaindre de la vie que l'on menoit dans la maison de son père. C'étoit une vie noble, glorieuse, honorable, sans tache et sans reproche, qui se passoit dans une honnête joie, dans la paix, dans l'union, dans la régularité, avec l'estime et l'approbation de tout le monde. Une telle vie n'avoit-elle pas de quoi le charmer? Oui, elle l'avoit charmé jusqu'alors, il en avoit fait ses délices; mais certaines idées sont entrées dans son esprit, et obsèdent son imagination: il fréquente certains amis, il a prêté l'oreille à leurs discours, il a vu leur manière de vivre, il a entendu l'histoire de leurs amusemens et de leurs plaisirs, et il n'est déjà plus le même; les choses ont changé à son égard. La maison paternelle lui paroît une prison, ses passions naissantes y trouvent de la contrainte; la dépendance d'un père plein de tendresse lui paroît un joug insupportable, la personne même de son père, celle de son frère, et leur genre de vie, tout lui cause un dégoût et un ennui mortel, dont il croit ne pouvoir se délivrer qu'en quittant la maison. Il lui tarde de s'en voir éloigné, et il ne se croira heureux que du jour qu'il en sera parti. Alors il sera libre, plus de gêne, plus de dépendance, liberté entière, bonheur parfait. Voilà ce qui le flatte, et ce qui lui fait

faire la démarche insensée de se séparer du meilleur de tous les pères. Ah! je ne me reconnois que trop dans ce portrait. Le joug du Seigneur, si plein de douceur, que j'avois porté avec tant de joie, de charmes et de délices; cette vie pure et innocente qui ne craignoit que le péché; cette régularité de conduite, accompagnée d'une si douce paix; l'assiduité à mes devoirs, à la prière, aux exercices de piété; la réception fréquente des sacremens, où je trouvois tant de consolation; le recueillement intérieur où je goûtois un si doux repos, tout cela ne m'est devenu à charge, ennuyeux, insupportable, que du moment où, prêtant l'oreille aux suggestions de la nature et du démon, j'ai cru qu'en secouant toute contrainte et toute gêne, je trouverois la liberté et le vrai bonheur. O folle pensée, qui m'a fait quitter mon père, abandonner la maison paternelle, et avec elle toute ma joie, toute ma félicité!

SECOND POINT. — *L'enfant prodigue quitte son pays.*

Il le quitte sans réflexion, et par amour du libertinage, et c'est ce qui paroît,

I. Par la précipitation de ses démarches. Quelque temps après, ce jeune homme, ayant rassemblé tout ce qu'il avoit, s'en alla dans un pays éloigné. Après les partages faits, le fils aîné, sans changer de conduite, resta auprès de son père, lui laissant, comme auparavant, l'administration des biens qu'il lui avoit assignés. Il n'en fut pas ainsi du plus jeune, il prit l'administration de ses fonds, et peu de jours après, sans se donner le temps de réfléchir et de délibérer, il fit connoître l'usage qu'il en vouloit faire. Lorsqu'on a commencé à se retirer de Dieu pour vivre à sa liberté, en peu de temps l'on fait de grands progrès dans le vice. Ce n'est plus une route où l'on marche, c'est un précipice où l'on tombe avec rapidité.

II. Par la vente de ses biens. Des biens-fonds ne lui auroient rapporté qu'un revenu annuel, quoiqu'abondant; ils auroient exigé des soins et des attentions, ils auroient même demandé sa présence, ou ne lui auroient pas permis de s'écarter bien loin et pour long-temps: mais une grande quantité d'argent tout à la fois avoit de quoi flatter sa vanité et éblouir ses yeux; elle ne demandoit point de soins, il n'avoit qu'à y puiser, et elle lui paroissoit inépuisable; elle étoit commode, facile à

transporter, et avec elle on ne pouvoit manquer d'être bien reçu partout. Il dénature donc tous les biens de son héritage, meubles, immeubles, terres, maisons; il se presse de vendre tout, et on peut penser à quel prix: il en fait une somme considérable, dont il a enfin le plaisir de se voir le maître. A quoi appliquerons-nous cette conduite insensée? Ne nous représente-t-elle pas l'échange malheureux que fait un pécheur des maximes de vertu selon la foi, pour les maximes de vertu selon le monde? car le juste vit de la foi; les maximes de la foi sont son bien et son patrimoine: or, selon ces maximes, il faut veiller sur soi-même, mortifier ses passions, prier, méditer, fréquenter les sacremens. Voilà les biens, voilà l'héritage que Dieu notre père nous a laissés; mais ces biens demandent des soins et des assiduités, et quand on commence à quitter Dieu, on se défait de toutes ces maximes, on les change avec celles du monde, et bientôt, comme le monde, on fait consister toute la religion et la vertu dans la probité et l'honneur: maxime sommaire et abrégée, commode et aisée, flatteuse et éblouissante, que l'on débite avec faste, avec laquelle on se croit bien pourvu, et qui nous met en droit de mépriser ceux qui exigent autre chose. Ah! quand on en est là, on est bien près de sa ruine.

III. Par son départ dans un pays lointain. Ayant rassemblé le produit de tout son bien, et en ayant fait une somme, il part, il quitte, non plus la maison, mais la ville. Il y eût eu trop de témoins, de surveillans. Il quitte non-seulement la ville, mais encore le pays. Il eût pu trouver dans la même province des parens ou des amis qui l'auroient gêné dans ses plaisirs, et il veut s'y livrer sans contrainte: il passe dans un autre pays, non pas encore dans un pays voisin, on eût pu de là savoir de ses nouvelles, et là encore il eût pu recevoir des avis. Hélas! qu'il en coûte de peine pour pouvoir vivre tranquille dans le libertinage! Il en coûteroit bien moins pour vivre dans l'ordre, dans la retenue et dans la piété. Mais quoi qu'il en coûte, il a commencé, il en veut venir à bout: il part, il marche à grandes journées, et se rend enfin dans un pays lointain, dans un pays inconnu, où jamais ni père, ni frère, ni parens, ni amis ne pourront troubler les délices qu'il va goûter. O entreprise inconsidérée! ô départ peu réfléchi! Hélas! n'est-ce pas ainsi que, par

mes péchés, je me suis éloigné de Dieu? Ne l'ai-je pas fui le plus loin qu'il m'a été possible? n'ai-je pas mis en oubli sa loi, ses menaces, ses promesses, ses bienfaits? N'ai-je pas rompu avec tous ceux qui pouvoient me donner de salutaires conseils? Ne me suis-je pas lié avec des personnes qui auparavant m'étoient inconnues, et qui ne pouvoient que me perdre? Ne me suis-je pas mis au-dessus de tout ce qu'on pouvoit dire, de tout ce qu'on pouvoit penser de moi, pour me livrer sans contrainte à mes passions et à mes plaisirs? Mais comment tant d'efforts pour me satisfaire m'ont-ils réussi?

TROISIÈME POINT. — *L'enfant prodigue dissipe tout son bien.*

Il le dissipe sans ménagement, par amour du luxe et de la débauche. *Il s'en alla dans un pays éloigné, où il dissipa tout son bien en débauches.* Quelle fut cette dissipation?

I. Ce fut une dissipation méprisable dans sa prodigalité. Le voilà donc ce jeune insensé au comble de ses souhaits, à l'abri de toute inspection, affranchi de toutes remontrances, maître d'employer comme il lui plaît tout l'argent qu'il a retiré de sa légitime. Il ne tarda pas à abuser de cette liberté. Il commença à paroître avec un luxe qui annonçoit ses intentions, et qui lui attira bientôt un grand nombre d'amis tels qu'il les méritoit. Festins, danses et concerts, des débauches de toute espèce partageoient tour à tour les momens de sa vie : il y passoit les jours et les nuits, et tout flattoit ses désirs. Il triomphoit au milieu de sa félicité, ses amis applaudissoient à tous ses goûts, célébroient sa gloire et exaltoient sa magnificence. Mais des amis libertins ne s'aiment point, et ils ne sauroient s'estimer. On peut bien croire que ceux du prodigue le méprisoient; que, hors de sa présence, ils se jouoient de sa simplicité et de sa folie; qu'ils le regardoient comme leur dupe, et en faisoient le sujet ordinaire de leurs satires et de leurs railleries les plus piquantes. C'est ainsi du moins que la chose se passe ordinairement. Vous vous fiez à ces amis qui vous ont perverti, vous croyez vous en faire estimer en les surpassant; déjà vous montrez avoir moins de pudeur et moins de religion qu'eux, vous êtes plus hardi qu'eux dans les blasphèmes, dans les obscénités que votre bouche prononce, et dans les désordres auxquels vous

vous livrez : car souvent en applaudissant à vos excès, ils les abhorrent et vous méprisent.

II. Ce fut une dissipation courte dans sa durée. La vie que menoit le prodigue, et après laquelle il avoit tant soupiré, étoit pour lui pleine de charmes; mais elle ne pouvoit pas durer, et elle ne dura pas. Bientôt son argent s'épuisa, et tout son bonheur s'évanouit. Le bonheur qui ne consiste que dans le péché est toujours de courte durée. Le bonheur qu'on fait consister dans la satisfaction des sens n'est qu'un bonheur imaginaire. A peine l'a-t-on goûté, qu'il disparoît, et ne nous laisse de lui-même qu'un souvenir amer et plein de remords. Le bonheur qu'on goûte dans la vertu est le seul véritable, parce qu'il est le seul qui ait de la consistance. Il se soutient dans l'affliction et la disgrâce, dans la maladie et les dangers de la mort; il se soutient à la mort même, et il nous suit au-delà du trépas. Au contraire, et dans tous ces cas, le bonheur des sens nous abandonne, et le crime qui nous en reste nous tourmente, nous effraie et nous poursuit jusque dans l'autre vie pour s'y changer en un tourment éternel.

III. Ce fut une dissipation inquiète dans sa fin. Quelles durent être les inquiétudes du prodigue, lorsqu'il s'aperçut que les fonds commençoient à lui manquer, et que bientôt il ne lui resteroit plus rien! En effet, l'argent finit, et avec lui les plaisirs s'envolèrent, les amis disparurent, et le prodigue se trouva abandonné à lui-même et livré aux plus inquiétantes réflexions. Heureux encore si elles l'avoient engagé à un prompt retour; mais il s'obstina dans sa misère, et en s'y obstinant, il y mit le comble. O pécheur, vous êtes enfin parvenu à ce que vous prétendiez, vous vous êtes livré avec une liberté entière, sans frein et sans mesure à tous vos désirs; vous avez oublié Dieu, sa loi et sa présence; vous avez étouffé la voix de la conscience, de la nature et de l'honneur, pour n'écouter que celle de vos passions. Heureux état! Vous en avez goûté les charmes, mais charmes trompeurs qui n'ont pu se soutenir long-temps; vous les avez déjà vu finir, l'ennui, le dégoût, une tristesse profonde et involontaire, une sombre mélancolie leur ont succédé. Ah! tout cela vous étoit inconnu au service de Dieu. Où est maintenant cette paix du cœur, cette sérénité du

visage, cette douceur de caractère, cette uniformité d'humeur, cette noblesse de sentimens, cet amour de la vertu, cette délicatesse de conscience, cette tendresse de dévotion, cette attention à vos devoirs, ce goût de Dieu, de la prière et des bonnes œuvres? Où est même cette probité et cet honneur dont vous vous vantiez, biens plus précieux que l'or et les pierreries? Hélas! tout est perdu, tout est dissipé, et qu'allez-vous devenir dans l'état d'indigence et de misère où vous vous trouvez? Ah! ne continuez pas d'imiter le prodigue, profitez de vos premiers malheurs pour revenir à votre père, et n'attendez pas à en éprouver de plus funestes, et contre lesquels il ne vous resteroit peut-être plus de ressources.

Prière. O mon Dieu, quelle a été ma folie en vous abandonnant pour me livrer au péché! Hélas! que puis-je trouver en m'éloignant de vous, ô mon adorable Sauveur? Rappelez-moi de mon égarement, cherchez, sauvez mon ame, ô le plus tendre des pères; rendez-moi à cette joie, à cette félicité que j'ai perdue par le péché, en m'attachant à vous par les liens les plus étroits d'un amour inaltérable. Ainsi soit-il.

CXCVIe MÉDITATION.

Première suite de l'enfant prodigue.

MALHEUR DE SON SÉJOUR DANS LE PAYS ÉTRANGER.

1° De la famine qui régna dans le pays où il s'étoit retiré; 2° de la condition où il fut obligé de se mettre; 3° de la langueur où il tomba faute de nourriture. *Luc.* XV, 14-16.

Premier Point. — *De la famine qui régna dans le pays où il s'étoit retiré.*

I. Famine réelle. *Après qu'il eut tout dissipé, il survint une grande famine en ce pays, et il commença à être dans l'indigence.* A l'abri de toute inspection, affranchi de toutes remontrances, le prodigue a dissipé ses biens dans le luxe et dans la débauche, et pour surcroît de malheur, une famine qui survient, et qui désole le

pays où il s'est retiré, le réduit à la dernière misère. C'est un fait certain que la région des pécheurs est une région désolée par la famine, et qu'elle n'est habitée que par des faméliques. N'en croyez pas l'apparence : au dehors, tout paroît brillant, on n'y parle que de joie, de plaisirs, de satisfaction, de divertissement; mais examinez de plus près, tâchez de pénétrer jusqu'au cœur de quelqu'un de ces prétendus heureux qui vous paroissent si satisfaits, si contens, et vous ne trouverez qu'un homme tourmenté jour et nuit par des désirs brûlans, par des souhaits chimériques, par des caprices bizarres, par des goûts dépravés, par une situation d'esprit inquiète, et à laquelle il manque toujours quelque chose pour rendre le cœur content.

II. Famine extrême. On ne sauroit dire jusqu'à quel point se fait sentir la faim dévorante qui tourmente celui qui s'éloigne de Dieu, et qui persévère dans cet éloignement. A peine ceux qui sont sortis de cette terre de malédiction peuvent-ils l'exprimer. Vous êtes étonné de la dissipation continuelle où vit celui-ci, des amusemens frivoles dont s'occupe celui-là, des mouvemens et des peines que se donne cet autre. Ici vous voyez un riche qui travaille sans cesse à s'enrichir, là un autre fort élevé qui s'efforce de monter encore, ailleurs un voluptueux toujours avide de plaisirs, toujours occupé à s'en procurer de nouveaux. Vous n'en seriez pas surpris, si vous connoissiez la faim qui les dévore, et qu'ils s'efforcent en vain d'assouvir et de modérer. Mais ce qui doit vous étonner davantage, c'est que leur faim est de telle nature, que plus ils lui accordent, et plus elle augmente. Ah ! c'est qu'il n'y a que Dieu qui puisse remplir notre cœur et satisfaire pleinement notre ame. Revenez donc à lui, pécheur, et vous trouverez la fin de vos tourmens, vous vous rassasierez de l'abondance qui règne dans sa maison, et vous vous nourrirez de sa divinité même.

III. Famine générale. Ne pensez pas qu'il y ait un seul pécheur, s'il persévère dans son péché, qui puisse être exempt des atteintes de cette famine. Il n'est point de précaution qui puisse l'en garantir. Celui qui a perdu Dieu a tout perdu, et il ne lui reste plus rien. Quand le prodigue eut dissipé tout ce qu'il avoit, il ressentit toute l'horreur de la famine. L'eût-il jamais pensé qu'il dût un jour, qu'il dût si tôt être réduit à cet

état? O jeune inconsidéré, qui vous a conduit dans ce malheureux pays? Qu'allez-vous devenir? De quel côté vous tourner? Irez-vous trouver ces amis de votre dissipation, ces compagnons de vos débauches, ces complices de vos désordres? Les croyez-vous en état de vous soulager, de vous consoler, de vous nourrir? Ah! comme vous, ils sont dans la dernière misère, ou s'ils sont en état d'apporter quelque soulagement à vos maux, hélas! ils n'en sont pas même touchés. Sortez donc promptement d'un pays qui vous a été si funeste, revenez à la maison de votre père, et faites-lui l'humble aveu de votre égarement. Mais non, plutôt que de prendre une résolution si sage, il est déterminé de tout tenter. Peut-être que les temps changeront, et que son sort deviendra plus doux, s'il peut encore le soutenir quelque temps..... O espoir insensé, qui va mettre le comble à son infortune, et qui en a perdu tant d'autres!

SECOND POINT. — *De la condition où il fut obligé de se mettre.*

I. Du maître qu'il sert. *Il alla donc se mettre au service d'un des habitans du pays, qui l'envoya à sa métairie pour garder les pourceaux.* Le prodigue, résolu de rester dans le pays malgré la famine qui y régnoit, ne trouva qu'un expédient pour pouvoir subsister, ce fut, après avoir tout vendu et tout dissipé, de se vendre lui-même, ou plutôt de se donner, de se faire esclave, pour avoir du pain. Celui à qui il se livra étoit un citoyen de la ville, homme puissant, mais sans compassion. Celui qui pèche se fait esclave, et de qui? Du péché, du démon, de sa passion, de l'habitude du péché. Quel maître! en est-il de plus cruel? Quel esclavage! en est-il de plus honteux? O enfant de Dieu, rougissez de vous être dégradé jusqu'à ce point, brisez vos liens, rompez vos chaînes, et revenez au Seigneur votre Dieu et votre père.

II. Du lieu où il sert. Le prodigue eût été encore moins à plaindre, s'il n'eût eu que cet homme pour maître, et qu'il eût pu rester auprès de lui; mais dès qu'il se fut mis à son service, ce maître l'envoya à une de ses métairies, où ce malheureux prodigue trouva autant de tyrans qu'il y avoit de personnes pour la gouverner. Voilà donc où a abouti cette liberté tant vantée, tant désirée, tant recherchée! O insensé! l'obéissance filiale, une soumission douce et honorable à l'é-

gard d'un père qui vous aimoit, et auprès de qui rien ne vous manquoit, vous a paru insupportable, et vous voilà l'esclave d'un maître étranger et impérieux, vous voilà relégué dans une métairie, et devenu le jouet de gens grossiers qui n'auroient osé autrefois paroître devant vous qu'avec respect! O vous, pécheur, à qui le joug du Seigneur, le poids léger et glorieux de la sainte loi ont paru trop pesans, à quel dur et honteux esclavage vous êtes-vous réduit! Devenu esclave du démon, et de mille tyrans qui vous possèdent, esclave d'une passion et de mille autres passions qui vous tyrannisent, voilà où vous a conduit la fausse liberté que vous avez recherchée, en abandonnant le Seigneur votre Dieu et votre père. Joug accablant sous lequel vous gémissez, et vous vous désespérez, sans pouvoir vous résoudre à briser des fers que vous aimez et que vous détestez tour à tour. Et dans quels endroits traînez-vous ce joug honteux? Quels sont les lieux que vous fréquentez, et où votre maître vous envoie? Lieux de crapule, de débauches, de prostitution et de péché. Pour les temples de Dieu, vous ne les connoissez plus, ou si vous y paroissez encore quelquefois, c'est pour les profaner et y porter le scandale.

III. De l'emploi dans lequel il sert. Le maître, en l'envoyant à sa métairie, eut soin de lui assigner pour emploi celui de garder les pourceaux. Quel emploi pour un enfant de famille! Dure nécessité! Mais à quoi ne se résout-on pas, quand on manque de pain? Avec quelle hauteur de vils mercenaires ne lui commandent-ils pas? Quelle chute pour un jeune homme qui vivoit chez lui dans la splendeur, environné de domestiques respectueux, et prêts à exécuter ses ordres au moindre signe de sa volonté! Ce n'est pas avec moins d'empire et de dureté que la passion commande à celui qui s'est fait son esclave, et l'emploi auquel elle l'applique n'est pas moins bas et moins honteux. Cette ame, tandis qu'elle fut fidèle à Dieu et qu'elle lui fut unie, ne s'occupoit que des nobles idées de la Divinité et d'une éternelle félicité. Les anges la servoient, J. C. l'adoptoit, Dieu étoit son père, les bienheureux du ciel et les justes de la terre étoient ses amis, ses concitoyens, ses frères; mais devenue, par le péché, esclave du démon, et persévérant dans cet esclavage, de quoi s'occupe-t-elle? quelles idées conçoit-elle? quelle est sa compagnie? à

quoi emploie-t-elle ses soins? Les démons la gouvernent, mille et mille péchés l'obsèdent et l'environnent, les réprouvés l'attendent; toutes ses pensées et ses actions sont des pensées et des actions qui ne méritent que la honte, l'opprobre et l'enfer. Les passions, les crimes, les démons, voilà le vil troupeau qui l'occupe, et auquel elle consacre son repos, ses peines et ses soins.

TROISIÈME POINT. — *De la langueur où il tomba faute de nourriture.*

I. De la nourriture à laquelle il s'étoit attendu. *Et il eût bien voulu se rassasier des écosses que les pourceaux mangeoient, mais personne ne lui en donnoit.* En s'abaissant au vil état de porcher, il ne comptoit pas être nourri délicatement; il pensoit bien qu'il falloit renoncer aux délices de sa première condition, mais il espéroit au moins qu'il y trouveroit une nourriture convenable et suffisante, quoique grossière. Telle est l'espérance du pécheur, en se faisant esclave du péché. Il sent bien qu'il s'avilit, que les plaisirs qu'il se promet sont grossiers et bien au-dessous de ceux qu'il a goûtés au service de Dieu, mais dans ses désordres mêmes il ne prétend pas aller au-delà de ce qu'on appelle foiblesse humaine, et il compte qu'en cédant jusque-là à ses penchans, il pourra être satisfait et vivre heureux. Ah! il ne connoît pas le maître à qui il s'est livré. Qu'il apprenne donc à le connoître par la situation où se trouve le prodigue.

II. De la nourriture qu'il désire. Jugeons de la nourriture qu'on lui donnoit par celle qui fait l'objet de ses désirs. Lorsqu'il avoit ramené son troupeau à la maison, las, épuisé, excédé d'ennui et de fatigues, ce qu'on lui donnoit étoit si peu capable de le rassasier, qu'il envioit aux pourceaux la vile nourriture qu'il leur voyoit manger. Il se seroit cru heureux de pouvoir s'en remplir et assouvir ainsi la faim qui le dévoroit. O malheureux prodigue, voilà donc où aboutissent vos projets! Vous avez quitté le meilleur des pères pour vivre en liberté, et vous voilà esclave. Vous avez porté votre bien dans un pays étranger, pour y vivre dans les délices, et vous ne trouvez qu'un pays désolé par la famine. Vous vous êtes mis en servitude pour avoir du pain, et vous êtes réduit à désirer la nourriture des pourceaux.

image effrayante, mais véritable, du pécheur qui s'obstine à demeurer dans son péché. Chaque pas qu'il fait le conduit à un nouveau précipice; plus il s'efforce de trouver sa satisfaction dans le péché, plus il se dégrade lui-même, et plus il augmente son tourment. Ce voluptueux, fatigué, épuisé de débauches, après avoir dissipé son bien, et ruiné sa santé dans les plus infâmes plaisirs, n'en est-il pas rassasié? Quelle est donc encore la faim qui le dévore? Quels sont les désirs qui le consument? que veut-il, que souhaite-t-il donc encore? Ah! on n'oseroit le dire, et on ne peut y penser sans horreur : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, toute la turpitude qui peut se trouver dans les livres les plus obscènes, dans les peintures les plus lascives, dans l'imagination la plus corrompue, devient l'objet de ses désirs effrénés, et fait le tourment de son cœur.

III. De la nourriture qu'on lui refuse. Ah! ce ne sont pas des mets délicats, ce n'est pas même du pain qu'il souhaite, c'est la vile nourriture qu'on donne aux pourceaux dont il désire de se remplir, et c'est ce qu'on lui refuse; il ne lui est pas permis d'y toucher, il en demande, et personne ne l'écoute, personne ne lui en donne : dernier trait de la misère du prodigue, et dernier trait qui peint celle du pécheur. Celui-ci, abruti par une longue habitude du péché, ne se plaint pas de la sévérité de la loi de Dieu ou de la loi de la nature. Depuis long-temps il a franchi les bornes de l'une et de l'autre. Il se plaint des lois de l'honnêteté publique qu'il voudroit abolir, pour y substituer une liberté cynique. La condition des bêtes lui paroît préférable à la sienne, il envie le sort des animaux les plus immondes; comme eux, il voudroit se vautrer dans la fange et dans l'ordure, il voudroit pouvoir vivre et mourir comme eux. Mais désirs chimériques, souhaits aussi vains qu'ils sont infâmes! Un homme, un chrétien peut-il bien se dégrader jusqu'à ce point? Qui l'eût dit à cette ame timorée, lorsqu'elle commit le premier péché, qu'un jour, et pas à pas, elle en viendroit là? Qui l'eût dit à l'enfant prodigue, lorsqu'il demanda sa légitime à son père? Ah! que l'on doit craindre le premier pas que l'on fait, ou que l'on est sollicité de faire dans la route du péché! que l'on doit craindre d'y persévérer! Heureux celui que Dieu en a retiré! Mais fût-on arrivé avec le prodigue aux derniers excès, il ne faut pas désespérer;

il faut, au contraire, s'armer d'un courage généreux, et retourner comme lui à son père.

PRIÈRE. Ne permettez pas, ô mon Sauveur, que je me livre jamais au démon, que je me réduise à ce honteux esclavage, où le pécheur, malheureuse victime des passions qu'il ne peut même satisfaire, s'avilit, se dégrade et se précipite dans la plus affreuse indigence! Quelle plus grande misère, ô mon Dieu, que celle de ne vous plus aimer! Ne permettez pas que j'y tombe. Ah! Seigneur, je veux être à vous pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

CXCVII[e] MÉDITATION.

Seconde suite de l'enfant prodigue.

LA SAGESSE DE SON RETOUR.

Sagesse, 1° dans les réflexions, 2° dans les résolutions, 3° dans l'exécution. *Luc.* XV, 17-20.

PREMIER POINT. — *Sagesse dans les réflexions.*

ENFIN, *étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim?* Le prodigue enfin rentra en lui-même. Le malheur des pécheurs, c'est de n'y rentrer jamais, d'éviter même ce qui pourroit les y faire rentrer; ou si quelque événement imprévu, si quelque mouvement de la grâce les rappelle au dedans d'eux-mêmes, ils en sortent aussitôt, cherchant à se dissiper, et ne réfléchissant sur rien, ou s'ils font quelques réflexions, ils n'en font que de superficielles, incapables de les retirer de leur malheureux état, ou ils n'en font que de désespérantes propres à les retenir et à les confirmer dans leurs désordres. Pour le prodigue, il en fit de sérieuses et d'utiles.

I. Sur le passé, en comparant son état présent avec celui où il avoit été chez son père. Il est aisé de penser ce qu'il eut à se dire sur une différence si énorme, et ce que le pécheur peut se dire lui-même en comparant le trouble, l'inquiétude, la misère, la langueur dans la-

quelle il vit, avec cette paix, cette allégresse qu'il ressentoit lorsqu'il servoit Dieu avec ferveur. De là les parens, et ceux qui élèvent la jeunesse, doivent comprendre combien il est important de former de bonne heure les enfans à la piété, de les avancer le plus qu'il est possible dans la connoissance et l'amour de J. C., de leur faire goûter le Seigneur dans la participation des sacremens, dans l'usage de la méditation, et dans des pratiques de mortification et de pénitence proportionnées à leur âge. En supposant que, malgré une telle éducation, quelques-uns s'écartent dans la suite, il est constant que, comme il arriva au prodigue, rien n'est plus propre à les ramener à Dieu, que le souvenir du bonheur qu'ils ont trouvé auprès de lui. On peut assurer que ceux qui s'endurcissent sans retour sont ceux qui, mal élevés, n'ont jamais goûté combien le Seigneur est doux; mais pour ceux qui l'ont goûté, il est rare qu'ils ne désirent pas de retourner à lui.

II. Sur le présent. Le prodigue juge par ce qu'il a vu chez son père, de ce qui s'y passe encore. Il compare son état, non avec celui où il s'est trouvé lui-même autrefois, mais, ce qui est encore plus touchant, avec celui où se trouvent actuellement les domestiques de son père. Ah! s'écrie-t-il dans l'amertume de son ame, combien de domestiques chez mon père ont du pain en abondance, et moi, son fils, je meurs ici de faim! Hélas! pouvons-nous dire à son exemple, combien d'ames fidèles à Dieu, sans avoir reçu tant de grâces, tant d'instructions, tant de secours que moi, vivent dans l'innocence, dans l'horreur du vice, dans la pratique de la loi de Dieu, font leur salut avec tranquillité et avec joie! et moi, prévenu de tant de faveurs, instruit avec tant de soin, distingué par une vocation particulière, appelé à la perfection et à la sainteté; moi, je me damne, je croupis dans le péché, je vis dans la langueur, je meurs de faim! O mon ame, sors d'un si vil état, et reprends toute ta première ferveur.

III. Sur l'avenir. Je meurs ici de faim, disoit le prodigue; si j'y demeure plus long-temps, je tomberai sous les coups de la mort. Je ne saurois mener une pareille vie, cela m'est impossible: m'échapper, m'enfuir, me rendre chez mon père, j'en sens toute la difficulté; mais enfin, il s'agit pour moi de la vie, et je ne diffère plus. Ah! si le pécheur jetoit un regard sur cet

avenir terrible, sur cette mort certaine, sur cette damnation éternelle, que fais-je, malheureux, s'écrieroit-il, que fais-je? Si je reste dans cet état, je suis damné. Je n'ai peut-être que ce moment pour prendre mon parti; peut-être demain je n'y serai plus. Si je diffère aujourd'hui, demain encore je voudrai différer, et à force de délai, j'irai jusqu'à la mort, et je serai enseveli dans l'enfer. Ah! daigne m'en préserver le ciel. Quelque chose qu'il puisse m'en coûter, je ne veux pas me damner. Il s'agit de mon ame, il s'agit d'éviter une mort éternelle, un supplice sans fin. Je ne m'y expose pas davantage; c'en est fait, à quelque prix que ce soit, je veux me sauver.

SECOND POINT. — *Sagesse dans les résolutions.*

I. Résolutions fondées sur la connoissance de sa misère. *Je me leverai*, dit-il, *et j'irai*. Pourquoi cette résolution si ferme? C'est qu'elle a pour fondement l'horreur de son état, le sentiment de sa misère, et l'évidence du danger qu'il court. Voilà ce qui lui fait dire avec tant de fermeté, *je me leverai, et j'irai*. Nous le dirions avec la même fermeté, si nous donnions à nos résolutions les mêmes fondemens. Sans doute il se présenta à l'esprit de ce jeune prodigue bien des choses qui se présentent au nôtre, et qui n'ont souvent que trop de force pour ébranler, ou même renverser nos meilleures résolutions. D'un côté, la difficulté de rompre les liens de son esclavage, de tromper la vigilance de ses maîtres, et d'échapper à leur poursuite; de l'autre, la longueur, l'ennui, la fatigue, les périls d'un voyage entrepris dans cet état de foiblesse et de disette; enfin, et plus que tout le reste, la contenance qu'il lui conviendra de prendre en arrivant chez son père, et la honte qu'il lui faudra essuyer après un pareil retour. Mais tout cela ne fait pas sur lui la moindre impression, parce qu'il s'agit de la vie. Je meurs ici, *je me leverai* donc. Je me leverai, et je me mettrai au-dessus de toutes les considérations, de tous les jugemens et de tous les discours. Je meurs ici, *j'irai* donc, je partirai, je franchirai tous les obstacles, je supporterai toutes les fatigues, je me traînerai comme je pourrai, mais toujours *j'irai*, et rien ne sera capable de me faire changer de résolution.

II. Résolutions fondées sur la connoissance des

bontés de son père. *Je me leverai, et j'irai à mon père.* A ce doux nom de père, son amour se réveille, sa confiance se ranime, ses forces se renouvellent. *J'irai à mon père.* Non, je ne prendrai point une route écartée, je n'irai point me réfugier chez un parent ou un ami, pour de là me faire annoncer, ménager ma réconciliation, sonder les sentimens de mon père et composer avec lui. Non, *j'irai* d'abord à lui. Ah! je connois mon père, je connois la tendresse de son cœur et ses bontés pour moi. J'en ai abusé, il est vrai; mais enfin elles ne sont pas épuisées : il est encore mon père, et *j'irai* à lui. Prenons les mêmes sentimens de confiance, car la bonté de ce père n'est que la figure de la bonté infinie du nôtre.

III. Résolutions fondées sur la connoissance de sa faute. En abordant mon père, je n'userai point de détour, je ne chercherai point à m'excuser. J'irai à lui, *et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Cet enfant prodigue eût pu accuser sa jeunesse et son inexpérience, les faux amis et les mauvais conseils; mais non, il n'accuse que lui-même, il reconnoît toute l'énormité de sa faute; elle seule cause son repentir. Il ne parle point de tout ce qu'il a eu à souffrir, des malheurs qu'il a éprouvés, et des dangers qu'il a courus; il n'est plus touché que de l'offense qu'il a commise, il l'avoue, il s'en repent : voilà toute son excuse. Telle doit être notre douleur d'avoir offensé Dieu, et une douleur véritable ne manque point d'être accompagnée d'une humilité sincère. Après avoir confessé ma faute, se disoit à lui-même le prodigue, mon premier soin sera d'expliquer mes sentimens à mon père en me présentant devant lui. Je ne prétends pas diminuer la légitime de mon frère, ni aller désormais de pair avec lui, cela n'est pas juste. Je ne prétends rien non plus aux biens de mon père, ni à ses faveurs particulières, ni à ses libéralités, ni à sa familiarité, je ne le mérite pas. Je ne prétends pas qu'il me reçoive et qu'il me traite comme son fils. Je ne veux pas même en porter le nom, et qu'on dise que je le suis. Après ce que j'ai fait, j'en suis indigne. Tout ce que je demande, c'est qu'il me souffre dans sa maison sur le pied de mercenaire, que j'y sois traité comme ceux qui sont engagés à son service, et que je puisse le servir comme eux. Je lui dirai donc : *Je ne suis plus digne d'être appelé votre*

fils, traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. C'est ainsi que le prodigue se rendoit justice sans se flatter. Si nous nous la rendions ainsi nous-mêmes, si, comme lui, nous reconnoissions notre indignité, si une humilité sincère, fondée sur la connoissance de notre cœur et sur le souvenir de nos péchés, régloit nos prétentions, pourrions-nous nous plaindre de quelque chose? et combien de grâces cette humilité ne nous attireroit-elle pas! Mais souvent un orgueil, une délicatesse insupportable, et qui sied si mal après tant de péchés, nous rend odieux et à Dieu et aux hommes.

TROISIÈME POINT. — *Sagesse dans l'exécution.*

I. Il exécute promptement. *Et se levant, il alla trouver son père.* Dès que le prodigue a fait son plan, il se lève, il ramasse le peu de force qui lui reste et se met en chemin. S'il eût différé de mettre en œuvre sa résolution, les forces lui eussent pu manquer, son ardeur se seroit ralentie, ses maîtres auroient pu découvrir ou soupçonner ses desseins, et y mettre des obstacles invincibles; jamais peut-être il n'auroit eu le bonheur de revoir son père, et sans doute il fût mort dans l'ignominie et la misère, au milieu des pourceaux avec qui il vivoit. Oh! combien de résolutions sont devenues stériles par le délai de l'exécution! Que de chrétiens damnés avec des résolutions saintes, mais différées et jamais exécutées! Commençons donc sans plus de délai.

II. Il exécute courageusement. A peine est-il parti, que l'idée de la maison paternelle se présente toute entière à son esprit, et remplit son cœur d'une joie ineffable. Il lui tarde d'y être, il y vole, et sans s'apercevoir ni des fatigues ni des dangers, il ne s'occupe que de l'espérance de revoir son père, et de pouvoir se jeter à ses pieds. Partons donc nous-mêmes sans différer. A peine aurons-nous fait le premier pas, qu'une joie secrète et inconnue échauffera notre cœur et le remplira de courage; nous sentirons que c'est à un père que nous retournons; nous marcherons avec ardeur; les difficultés s'évanouiront; nous volerons vers lui, et nous le trouverons.

III. Il exécute fidèlement. Il ne change rien au plan qu'il a formé. Il va droit à son père, et bientôt il lui fera l'aveu de ses fautes dans les mêmes termes qu'il a

projetés. Et pourquoi nous, changeons-nous tant de points si essentiels dans le plan de réforme que nous nous sommes tracé? Chaque jour, nous retranchons quelque chose de ce que nous avions résolu de faire. Ah! soyons fidèles à nos résolutions comme le prodigue, si nous voulons, comme lui, goûter la douceur d'un accueil favorable.

Prière. O mon Dieu, je reviens à vous sans délai, sans détour, avec confiance et pour toujours. C'est vous-même qui m'inspirez le désir et le courage qui m'animent : ne permettez pas qu'ils se ralentissent jamais. Ma misère est infinie, mes fautes sont sans nombre, mais votre tendresse est inépuisable. Mon cœur est ingrat et parjure, mais ce cœur est vivement contrit, sincèrement humilié, et vous ne rejetterez pas le sacrifice que je viens vous en faire. Ainsi soit-il.

CXCVIIIe MÉDITATION.

Troisième suite de l'enfant prodigue.

LES FAVEURS DE SA RÉCEPTION.

1° Son père le prévient tendrement; 2° il le fait revêtir noblement; 3° il le traite splendidement. *Luc.* XV, 16, 17.

Premier Point. — *Son père le prévient tendrement.*

Lorsqu'il *étoit encore éloigné, son père l'aperçut, et touché de compassion, il courut à lui, se jeta à son cou et l'embrassa.* Observons toutes les démarches de ce tendre père : N. S. ne nous les expose que pour nous donner une idée de toute la tendresse qu'il a pour nous, lorsque nous revenons à lui.

I. Son père le vit de loin et le reconnut. Comment son père se trouva-t-il là le premier pour le voir? Ce ne fut point le hasard, ce fut la sollicitude paternelle qui l'y conduisit. Comment put-il le reconnoître de si loin dans un état si méconnoissable? Ce ne furent point ses yeux qui le reconnurent, ce fut son cœur. O cœur, ô regard paternel de notre Dieu, vous nous suivez partout, et dès que nous revenons à vous, vous nous re-

...

connoissez pour vos enfans, et vous n'avez plus pour nous que de la tendresse.

II. Son père, en le voyant, fut touché de compassion. Et en effet, il étoit bien digne de compassion dans l'état où il se trouvoit; mais étoit-ce pour un père si grièvement offensé et si indignement déshonoré? O père trop tendre, avez-vous donc oublié avec quelle présomption il vous demanda sa légitime, avec quel mépris il vous quitta, avec quelle ingratitude il s'éloigna de vous? Avez-vous ignoré la vie licencieuse qu'il a menée, jusqu'à quel point il s'est obstiné à vivre séparé de vous, jusqu'à quel point il s'est avili, il s'est dégradé, et vous a déshonoré vous-même? Ignorez-vous encore qu'il n'y a que l'excès de sa misère, que la crainte d'une mort prochaine qui l'ont fait penser à vous, et que, si sa fortune se fût soutenue, il étoit résolu de ne vous revoir jamais? Ah! ce tendre père met en oubli tout le passé, il ne voit que l'état présent de son fils, qui lui fait compassion, il en est touché, et ne songe qu'à l'en tirer. O Dieu des miséricordes, tels sont aussi vos sentimens de bonté à notre égard, dès que vous nous voyez revenir à vous.

III. Son père court au-devant de lui. Ah! il eût fallu du moins attendre ce fils repentant et le laisser approcher, dissimuler pour un temps la compassion que sa vue inspiroit, prendre un air sévère, ou du moins froid et sérieux, pour faire comprendre à ce jeune libertin le juste mécontentement qu'avoit causé sa conduite. Oui, cela eût dû se faire ainsi, si N. S. nous avoit proposé cette parabole pour servir de modèle aux pères terrestres; mais il nous l'a proposée pour nous faire connoître les miséricordes de notre Père céleste, et celles-ci sont autant au-dessus de celles des hommes, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Ah! ne jugeons donc pas de Dieu par nous-mêmes, mais connoissons-le par ce que nous en dit notre Sauveur. En Dieu, tout est infini, sa bonté, son amour, sa miséricorde; sa justice elle-même n'a pour fondement que sa tendresse pour nous.

IV. Son père se jette à son cou, le serre étroitement et l'embrasse tendrement. Quel empressement, quelle démonstration, quel gage de réconciliation! Ah! il n'est pas de pécheurs sincèrement convertis, qui n'aient éprouvé ces marques de bonté de la part de Dieu. C'est

à eux à nous dire ce qu'ils ont ressenti dans ces heureux momens, où Dieu les a réconciliés à sa grâce; et si nous avons été de ce nombre, c'est à nous à nous le rappeler avec les plus vifs sentimens d'amour et de reconnoissance.

SECOND POINT. — *Son père le fait revêtir noblement.*

I. De l'ordre que donne ce père. *Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds; amenez aussi un veau gras et le tuez.* Après les premières caresses, le père conduisit son fils à la maison; ce jeune homme, pénétré et confus d'un accueil si peu attendu, si peu mérité, et n'ayant pu jusque-là l'exprimer que par ses larmes et ses sanglots, prit ce moment pour lui dire avec la plus vive amertume : Ah! mon père, j'ai péché contre le ciel, et je suis inexcusable devant vous, je ne mérite pas le nom de votre fils. Il alloit en dire davantage, lorsque son père, transporté de joie, et l'écoutant à peine, ne lui laissa pas le temps d'achever. Il alloit lui demander une place parmi ses domestiques, lorsque ce tendre père lui-même mit tous les domestiques en mouvement pour le servir. Il ordonne avec un empressement qui marque le transport de sa joie, qui ne laisse pas à son fils le loisir de parler, et qui donne à peine à ses gens le temps d'obéir. Qu'on se presse, dit-il dès qu'il fut entré, qu'on m'apporte une robe, et la plus belle que je possède, et qu'on l'en revête à mes yeux. Mettez-lui un anneau d'or au doigt, donnez-lui une chaussure. A peine a-t-il fini d'ordonner à ceux-ci, qu'il donne à d'autres des ordres non moins pressans pour les préparatifs d'un grand repas.

II. Comment l'ordre du père est-il exécuté? Les domestiques partagent la joie de leur maître, et ne diffèrent pas d'exécuter ses volontés. Tandis que les uns vont préparer le repas, les autres viennent et s'empressent à revêtir cet heureux fils du plus tendre des pères. O jeune prodigue, où êtes-vous? Vos sens sont interdits, et la parole vous manque. Vous voilà entre les mains d'une foule de domestiques empressés autour de vous, c'est à qui exécutera le plus promptement les or-

dres de votre père, à qui vous témoignera le plus de zèle et de respect. Quelle différence de ces honneurs avec les mépris que vous avez eus à essuyer dans le lieu d'où vous sortez! Vous reconnoissez-vous? Est-ce bien vous-même? Est-ce un songe? Comment êtes-vous si subitement passé d'une extrémité à l'autre, d'un abîme de misère au comble de l'honneur? A qui devez-vous cet heureux changement, sinon au meilleur des pères?

III. Ce que signifie cet ordre. O père des miséricordes, ô Dieu de toute consolation, c'est vous-même, ce sont les empressemens de votre amour divin que vous nous dépeignez ici. C'est ainsi qu'en faveur d'un pécheur converti vous mettez en mouvement et le ciel et la terre, que vous ordonnez à vos ministres, à vos anges visibles et invisibles, de s'empresser autour de lui, de le servir, de le revêtir, de le parer d'ornemens précieux; vous lui faites donner une robe magnifique, qui est celle de sa première innocence et de la grâce sanctifiante. Vous lui faites mettre l'anneau d'or au doigt en signe de noblesse, et pour marquer que ses mains ne sont pas destinées à des œuvres basses et serviles, mais que tout ce qu'il fera sera digne de son rang et méritoire à vos yeux. Enfin vous lui faites mettre une chaussure aux pieds pour affermir ses pas, et empêcher qu'il ne se blesse, ce qui figure les bons avis qui lui sont donnés de votre part, les soins que prennent de sa conduite son directeur et son ange gardien, et enfin les saintes résolutions que vous lui inspirez vous-même, afin qu'il puisse marcher dans la voie de vos commandemens avec fermeté, fidélité et constance. C'est ainsi qu'enrichi et paré de vos biens, le pécheur devient tout autre, et que, sorti de l'esclavage du démon, non-seulement il rentre dans votre maison pour être au nombre de vos serviteurs, mais pour y être traité comme votre fils. Mais ce n'est pas tout encore, et vos bontés infinies ne se bornent pas là....

TROISIÈME POINT. — *Son père lui donne une fête magnifique.*

I. De la joie et du festin de cette fête. Le père avoit ordonné de tuer un veau gras, de préparer un grand repas et de disposer tout pour une fête splendide. En donnant ces ordres, ce tendre père faisoit éclater ses transports, et animoit tout de l'allégresse qu'il ressen-

toit lui-même. *Mangeons*, disoit-il, *et faisons bonne chère;* livrons-nous à la joie, *car mon fils que voici étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé: et ils commencèrent le festin*. On se mit à table, la compagnie étoit nombreuse, la joie fut vive, le fils en étoit l'objet, et le père en étoit l'ame. A l'abondance et à la délicatesse des mets succédèrent les charmes de la symphonie, des concerts et la danse; rien ne fut omis pour rendre cette fète aussi complète qu'éclatante.

II. Ce que signifie cette joie. Hélas! Seigneur, qu'avez-vous donc voulu nous représenter, en vous servant ici de toutes les expressions des foibles joies de la terre? Vous nous l'avez déjà dit dans les paraboles précédentes, c'est l'image de la joie du ciel et de la fête que célèbrent les anges à la conversion d'un pécheur.

III. Ce que signifie ce festin. Seigneur, que signifie ce repas splendide et somptueux, à quoi fait-il allusion? C'est sans doute à celui que vous avez promis d'établir dans votre Eglise, et que vous y avez établi en effet. O repas, ô festin au-dessus de toutes nos pensées et de tous nos désirs, où un homme mortel reçoit le pain des anges, mange le corps de J. C., et boit son sang, se nourrit de la Divinité et acquiert l'immortalité! Ce pécheur, qui auparavant gémissoit dans l'esclavage, pauvre, nu, misérable, affamé, et qui ne désiroit que la nourriture des pourceaux, le voilà maintenant vètu de pourpre, assis à la table du Père céleste, servi par les anges, et nourri de Dieu même.

PRIÈRE. Autant vous ètes terrible, ô mon Dieu, pour ceux qui ne font point pénitence, autant vous ètes plein de bonté et magnifique pour ceux qui ont le courage de la faire : dès qu'on a un cœur d'enfant, on trouve en vous un cœur de père. Donnez-moi, Seigneur, rendez-moi ce cœur et le glorieux nom d'enfant, afin que je sois digne de vous avoir pour père. Ainsi soit-il.

CXCIX[e] MÉDITATION.

Fin de la parabole de l'enfant prodigue.

MURMURES DU FILS AÎNÉ.

1° Considérons quels sont certains défauts que les justes doivent craindre et éviter; 2° examinons quels sont les avantages des justes; 3° réfléchissons sur la conversion du pécheur. *Luc.* XV, 25-32.

PREMIER POINT. — *De quelques défauts que les justes doivent craindre et éviter.*

CETTE dernière partie de la parabole est la réponse directe aux murmures des Pharisiens rapportés au commencement de ce chapitre, et qui donnèrent lieu à cette parabole, ainsi qu'aux deux précédentes. Elle peut nous porter à observer dans ce fils aîné quelques défauts dont les justes ne sont pas toujours exempts.

I. La curiosité. *Cependant le fils aîné, qui étoit dans les champs, revint, et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit le concert et le bruit de ceux qui dansoient. Il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'étoit.* La curiosité du fils aîné n'eut peut-être rien de répréhensible. Il revenoit de la campagne, et en approchant de la maison, il entendit le bruit des danses et l'harmonie des instrumens et des voix. Il appela un domestique, et lui demanda ce que vouloit dire une joie si imprévue et si peu ordinaire. Il avoit droit sans doute de faire cette question; mais nous, quel droit avons-nous de vouloir être informés de tout ce qui se fait dans la maison d'autrui? Pourquoi nous mêlons-nous sans cesse de ce que font les autres? Ce fils interroge un domestique pour savoir quel est le sujet de ce qu'il entend. Peut-être que, si son cœur eût été entièrement droit, et n'eût pas déjà ressenti quelque émotion, il fût entré tout de suite pour prendre part à la joie de son père, en même temps qu'il en eût appris le motif. Quoi qu'il en soit, c'est au moins un de ses domestiques qu'il interroge; mais nous, pourquoi appeler les domestiques des autres pour savoir ce qui se passe

dans l'intérieur des familles, et les raisons de ce qui s'y fait? Pourquoi interroger des voisins ou autres personnes de cette sorte, souvent mal instruites, et qui se plaisent à interpréter tout en mal? Enfin, pourquoi nous en rapporter à tout ce qu'il leur plaira de nous débiter de plus faux et de plus malin?

II. Un zèle outré. *Le serviteur lui répondit: C'est que votre frère est revenu, et votre père a fait tuer un veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé; ce qui remplit celui-ci d'indignation.* C'étoit précisément la situation dans laquelle se trouvoient les Pharisiens. Ils étoient indignés que Jésus se laissât approcher des pécheurs, et mangeât avec eux. On ne voit que trop souvent de ces hommes d'une sévérité outrée pour les autres, qui entrent aisément en indignation contre ceux qui ont de la charité pour les pécheurs, et qui les traitent avec bonté et indulgence. Gardons-nous de ce zèle pharisaïque, et estimons le zèle vraiment charitable et si consolant pour les pécheurs.

III. L'opiniâtreté. *Et il ne vouloit point entrer, mais son père sortit pour l'en prier.* Le fils aîné, se laissant aller aux mouvemens de son indignation, prit le parti de ne point entrer, et de ne pas troubler une fête où son dépit lui persuada qu'il seroit de trop. Il y a apparence qu'on lui fit bien des instances de la part de son père; mais comme il persistoit dans son obstination, ce tendre père vint lui-même le prier, répondre à ses plaintes et l'apaiser. Les gens de bien ne sont pas toujours exempts de cette sensibilité, de cette délicatesse qui les conduisent à une espèce de dépit, d'entêtement et d'opiniâtreté.

IV. La présomption. *Mais le fils, répondant à son père,* lui exposa les sujets de son mécontentement, *et il lui dit: Il y a tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien, et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me divertir avec mes amis.* On ne doit se ressouvenir du temps qu'on a passé au service de Dieu, que pour l'en remercier, pour s'humilier, pour s'exciter, et non pour se plaindre, non pour prétendre à des douceurs, à des consolations de la part de Dieu, et beaucoup moins à des distinctions de la part des hommes. Cette vie est le temps du travail et du mérite, et non celui de la récompense.

V. L'aigreur contre les pécheurs. L'aîné ajouta :

Mais aussitôt que celui-ci, qui a mangé tout son bien avec des femmes de mauvaise vie, est revenu. Que d'aigreur dans ces paroles, et qu'il en entre souvent dans les discours que nous tenons sur les désordres du prochain ! Songeons que ce prochain, que ce pécheur dans la conduite duquel nous saisissons précisément ce qu'il y a de plus odieux, est non-seulement fils de notre Dieu, mais notre frère. Songeons qu'il peut encore se convertir, devenir un saint, et meilleur que nous. Songeons qu'intérieurement il gémit de ses désordres, et qu'il voudroit en être sorti. Songeons qu'il est peut-être déjà converti et réconcilié avec Dieu. Mais combien notre faute seroit-elle plus griève, si nous en parlions de cette manière, dans le temps même qu'il donne des marques de retour, de repentir et de réconciliation !

VI. Les comparaisons odieuses de nous avec les autres. *Aussitôt que celui-ci, votre autre fils, est revenu, vous avez fait tuer pour lui le veau gras.* Ces comparaisons roulent sur deux points, sur ce que nous faisons avec ce que font les autres, et sur ce que nous recevons avec ce que reçoivent les autres. Moi, j'ai travaillé, j'ai servi, j'ai obéi ; lui, s'est amusé et n'a fait que ce qu'il a voulu. A moi, on n'accorde rien, on refuse tout ; à lui, on accorde tout, on ne refuse rien. Comparaisons pleines d'orgueil et d'injustice, sources de troubles et d'inimitiés, de plaintes et de murmures. Gardons-nous de nous plaindre ainsi, soit de Dieu et de sa providence, soit des hommes et de leurs injustices. Mettons-nous en tout au dernier rang : l'humilité conservera le prix de nos bonnes œuvres, soutiendra notre vertu, et nous procurera la paix du cœur.

SECOND POINT. — *Des avantages des justes.*

Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il falloit bien faire un festin et se réjouir, parce que votre frère étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé. Observons ici les avantages des justes.

I. Dieu est leur père, mais un père plein d'amour et de bonté, plein de douceur et de condescendance. Voyez ce père de la parabole ; dès qu'il apprend que son fils aîné paroît mécontent, il sort, il va à lui, et au lieu des reproches qu'il eût pu lui faire, il n'emploie que les raisons, les caresses et les prières. Il écoute pai-

siblement ses plaintes, et quoiqu'elles soient injustes et trop amères, il ne s'en montre pas offensé ; il y répond avec douceur, il dissipe ses soupçons, et emploie, pour l'apaiser, tout ce que l'amour paternel peut suggérer de plus raisonnable, de plus solide et de plus tendre. C'est ainsi que Dieu compatit à nos foiblesses, et qu'il nous anime à nous en corriger. Père aussi indulgent pour les justes que miséricordieux pour les pécheurs, sa miséricorde invite ceux-ci à retourner à lui, et sa bonté excite ceux-là à se purifier, à se perfectionner de plus en plus, et à s'animer dans son service.

II. Les justes sont toujours avec Dieu, toujours unis à lui par la grâce sanctifiante, toujours, ou du moins habituellement unis à lui par le recueillement intérieur, par la pensée de sa divine présence, et par le désir actuel de lui plaire. Dans cet état heureux, toutes leurs bonnes œuvres sont méritoires pour la vie éternelle, toutes leurs actions, même jusqu'aux plus communes de la vie, peuvent le devenir, s'ils les offrent à Dieu, s'ils les font pour sa gloire, en sorte qu'il n'y a pas un moment de perdu pour eux, parce qu'ils sont toujours avec Dieu.

III. Tous les biens de Dieu sont à eux. Biens de la création et de la nature, biens de la rédemption et de la grâce, biens de la gloire et de l'éternité. Dieu lui-même est leur bien et leur héritage, il est à eux, ils le possèdent, et ils en jouiront dans le ciel pleinement et pour toujours. Ne nous plaignons donc pas de l'uniformité de notre vie, et de ce que nous ne ressentons pas les grandes consolations intérieures et les douceurs spirituelles ; persévérons seulement, elles seront à nous, et nous en jouirons dans le ciel. N'envions pas aux pécheurs nouvellement convertis celles qu'ils ressentent, et les fêtes qui se célèbrent à leur retour ; nous ne perdons rien à tout cela. Prenons-y part plutôt nous-mêmes, entrons au festin avec eux, et réjouissons-nous de ce qui fait la joie de notre père : il recouvre un fils, et nous un frère, qui, sans diminuer notre héritage, augmente le bonheur de la maison qui nous est commune, et ne peut que contribuer à notre propre consolation.

TROISIÈME POINT. — *Réflexions sur la conversion du pécheur.*

Votre frère étoit mort, il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé. N. S. met deux fois ces paroles dans la bouche du père de l'enfant prodigue, et nous avertit par là de l'attention que nous y devons donner.

I. Qu'est-ce que l'état du péché? Un état de mort et de perdition. Dans cet état, le pécheur est privé de Dieu et de sa grâce, qui est la vie de l'ame, comme l'ame est la vie du corps. Dans cet état, toutes les œuvres du pécheur sont des œuvres mortes, et qui ne sauroient mériter aucune récompense dans le ciel. Dans cet état, si le pécheur vient à être enlevé dans ce monde, sa mort devient une mort éternelle, non qu'il tombe dans une éternelle destruction, mais dans un état de perdition éternelle, parce qu'éternellement il subsistera privé de Dieu, et qu'il sera la victime éternelle de ses vengeances. Quel état! et qui peut y penser sans frémir? Hélas! combien se trouvent dans cet état de perdition. Dieu le sait, et il les connoît; ils paroissent vivans, et ils sont morts. Combien de temps n'y ai-je pas été moi-même! On pleure la mort corporelle de ses proches, de ses amis; ah! pleurons leur mort spirituelle, mille fois plus funeste que la première, puisqu'à tout moment elle peut se changer en une mort éternelle.

II. Qu'est-ce qu'être converti? C'est être ressuscité, être retrouvé. On se félicite d'être échappé d'une maladie dont on croyoit mourir, ou même dans laquelle on nous a crus morts; que seroit-ce si, par miracle, après avoir en effet subi la mort, nous avions été rendus à la vie? Telle est, et incomparablement plus grande encore, la grâce de la conversion qui nous fait revivre à Dieu, nous remet dans tous les droits de la première vie que nous avions reçue au baptême, et qui nous conduit à la vie éternelle, qui nous est assurée dans le ciel, si nous persévérons dans l'état de notre résurrection. Oh! quelle doit être notre reconnoissance pour un si grand bienfait! Quelle doit être notre ferveur à servir celui qui nous a rendu la vie, et une telle vie; quelles doivent être notre application et notre vigilance pour la conserver!

III. Qu'est-ce que la rechute? Une folie inconcevable, une ingratitude monstrueuse. Ce n'étoit pas le but

de la parabole de nous parler de la persévérance du prodigue ; mais on peut bien penser comment il auroit reçu son ancien maître, si celui-ci se fût présenté pour lui dire de sortir de table, de se dépouiller de ses habits, et de retourner prendre son emploi auprès de ses pourceaux. Il nous est aisé de voir aussi comment nous devons recevoir le démon, lorsqu'il a l'audace de nous faire une semblable proposition. On ne sauroit supposer le prodigue assez insensé pour s'exposer une seconde fois à retomber dans l'état misérable où il avoit eu tant à souffrir, et d'où il avoit eu tant de peine à se retirer. Quel est donc l'excès de notre folie de retourner encore au péché après en avoir été délivrés, et d'y retourner si promptement, avec tant de facilité, non une fois, mais tant et tant de fois! Mais enfin, supposons que le prodigue, oubliant ses propres intérêts, eût été encore assez ingrat pour abandonner son père, et qu'après avoir essuyé les mêmes malheurs, il se fût de nouveau présenté à lui dans le même état, et avec les mêmes protestations que la première fois, comment pensons-nous que son père l'eût reçu, et qu'il eût dû le recevoir? Ah! gardons-nous de mesurer la bonté de Dieu sur celle des hommes, ou d'en juger par nos foibles idées; elle est au-dessus de toutes nos pensées, elle est infinie. Dieu est prêt à nous recevoir à pénitence, non-seulement une seconde fois, mais jusqu'à septante fois sept fois, c'est-à-dire, autant de fois que nous retournerons sincèrement à lui avec un cœur repentant et brisé de douleur. Ah! qu'il est aimable ce Dieu si bon, si patient, si miséricordieux! Mais quelles seroient notre malice et notre ingratitude, si la bonté de Dieu devenoit pour nous un motif de l'offenser, et non pas un attrait pour l'aimer! Ah! ne nous y trompons pas; plusieurs ont été victimes de leur cœur dépravé, et ont subi la peine due à leur ingratitude. Plusieurs, après leur rechute, n'ont pas eu le temps de revenir. Plusieurs, ayant pris goût au péché par leur rechute, n'ont pas eu la volonté de revenir. Plusieurs, par leur rechute, ayant contracté l'habitude du péché, et ne voulant pas se faire la violence nécessaire pour la rompre, se sont obstinés à dire qu'ils n'avoient plus le pouvoir de revenir. Plusieurs enfin, après une vie tissue de confessions et de rechutes, se sont trouvés n'être jamais sincèrement revenus.

Prière. O mon ame, bénis, loue et remercie le Seigneur des miséricordes infinies qu'il t'a prodiguées, jouis-en, mais crains d'en abuser. Faites, ô mon Dieu, que je corresponde fidèlement et constamment à l'immensité de vos grâces, afin de participer un jour à l'immensité de votre gloire. Ainsi soit-il.

CC[e] MÉDITATION.

Parabole de l'économe infidèle, mais prudent.

DE L'USAGE DES RICHESSES.

1° Dissipation de l'économe, 2° prudence de l'économe, 3° rapport de la parabole avec notre état, 4° différence entre l'économe et nous. *Luc.* XVI, 1-9.

Premier Point. — *Dissipation de l'économe.*

I. L'économe est accusé de dissipation. *Jésus dit encore à ses disciples : Un homme riche avoit un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien.* Cet économe ou receveur à qui le riche avoit confié la recette et l'administration de ses biens, au lieu de rapporter fidèlement ou de faire valoir au profit de son maître le revenu qu'il retiroit, le dissipoit, et ne le faisoit servir qu'à ses plaisirs. Une telle conduite ne manqua pas d'être connue du maître, et l'irrita. Ne suis-je pas, hélas! cet économe infidèle? Tout ce que j'ai, je le tiens de vous, ô mon Dieu : biens du corps et de l'ame, biens de la nature et de la grâce, biens de la naissance et de la fortune; vie, santé, esprit, talens, richesses, dignités, c'est vous qui me mettez tout cela entre les mains, afin que j'en fasse l'usage que votre loi me prescrit, et que tout soit employé à votre gloire. Mais l'usage que j'en ai fait jusqu'ici ne m'accuse-t-il pas à votre trône, Seigneur; ne crie-t-il pas vengeance, et à vos yeux, ô souverain bienfaiteur, ne suis-je pas un infidèle et un parjure? Oui, ô mon Dieu, je le reconnois, je m'en humilie, et je vous en demande pardon.

II. L'économe est cité devant son maître, et en reçoit de justes reproches. Mettons-nous ici en la présence

de Dieu, et écoutons avec tremblement les reproches qu'il peut nous faire, et que notre conscience nous suggérera. Ce maître *fit venir* cet économe, *et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous?* Je n'entends de vous que des plaintes, et de toutes parts on réclame ma justice contre votre dissipation. Je le reconnois, Seigneur, avec confusion, je n'ai donné jusqu'ici dans toute ma conduite que des sujets de plainte contre moi. J'en ai donné dans tous les âges où j'ai vécu, dans tous les lieux où j'ai été, dans tous les états par où j'ai passé, dans tous les emplois qu'on m'a confiés. J'en ai donné à tous ceux avec qui j'ai eu quelque rapport, à mes supérieurs, à mes inférieurs, à mes égaux. J'en ai donné par mes actions, par mes paroles, par mes scandales. Votre loi que j'ai violée, votre religion que j'ai déshonorée, votre grâce que j'ai rejetée, vos sacremens que j'ai profanés, tous vos biens dont j'ai abusé, tout parle, tout élève sa voix contre moi : le ciel et la terre me condamnent, et il ne me reste de secours que dans votre miséricorde. Je l'implore, ô Jésus, avec une vive douleur du passé, et un ferme propos d'être plus fidèle à l'avenir.

III. L'économe est obligé de rendre ses comptes. *Rendez-moi compte de votre administration.* Quel coup de foudre pour cet homme qui n'avoit peut-être jamais rendu aucun compte, qui ne tenoit rien en règle, qui se regardoit comme propriétaire, qui dissipoit tout, qui usoit de tout au gré de ses désirs! Ah! il le reconnoît enfin, qu'il a un maître à qui il faut qu'il rende compte. O hommes qui n'avez que quelques jours à passer sur cette terre, oublierez-vous toujours que vous avez un maître, et qu'il faudra lui rendre compte? Attendrez-vous au dernier moment à préparer ce compte exact de toute votre vie? Sera-t-il temps de le préparer, lorsqu'il vous faudra le rendre, lorsqu'on vous y forcera, et qu'on l'exigera dans la dernière rigueur? O mon ame! soyons plus sage, tenons tout en ordre, ne laissons écouler aucun jour, sans examiner soigneusement l'état de notre administration, afin de réparer au plus tôt le préjudice que notre négligence auroit pu apporter.

IV. L'économe est privé de son état. *Car je ne veux plus que vous gouverniez mon bien.* Il viendra un jour auquel on nous ôtera toute administration, auquel on

nous dépouillera de tout. Il est déjà venu pour plusieurs de ceux que nous avons connus, il viendra pour nous, et quand une fois il sera venu, et que l'administration des biens de ce monde nous aura été ôtée, ce sera pour toujours et sans espérance de retour. Ah! ne tirerons-nous jamais de conséquence pratique d'une vérité si sensible? Vivrons-nous toujours comme si ce monde nous appartenoit, comme si nous n'en devions pas sortir, comme si nous ne devions pas rendre compte à celui qui nous y a mis de la manière dont nous y aurons vécu, comme si une éternité de supplices ne devoit pas être le châtiment de notre infidélité, ou une éternité de délices la récompense de notre fidélité?

SECOND POINT. — *Prudence de l'économe.*

I. Prudence active. Il cherche le moyen de se tirer d'affaire. *Que ferai-je, dit-il en lui-même, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je ne saurois travailler à la terre, et j'aurois honte de mendier.* Dans l'extrémité où je me trouve, il n'y a cependant qu'un de ces deux partis à prendre : je ne puis me résoudre ni à l'un ni à l'autre. Riches du siècle, hommes opulens et voluptueux, avares attachés à vos richesses, c'est pour vous surtout que J. C. propose cette parabole. Économes infidèles, rentrez donc en vous-mêmes. Souvenez-vous donc que bientôt vous devez mourir; songez aux moyens d'expier vos crimes, et de sauver votre ame. Mais que faire pour cela? Jeûnez, mortifiez votre chair, revêtez-vous, s'il le faut, de la haire et du cilice. Ah! je n'en ai pas la force, je ne suis point accoutumé à ces pénibles exercices. Eh bien! retirez-vous du monde, vivez en solitaire, qu'on ne vous voie plus que dans les églises; occupez-vous de la méditation et de la prière. Ah! je n'oserois, je ne saurois me résoudre à commencer un genre de vie si différent de celui que j'ai mené jusqu'ici, et que diroit-on de moi? Non, cela m'est impossible. Hélas! que vous êtes à plaindre d'avoir si peu de force et de courage! Cependant Dieu est si bon, qu'il compatit à votre foiblesse, et si vous avez un véritable désir de vous sauver, il va lui-même vous en fournir un moyen aisé.

II. Prudence efficace : cet économe trouve un moyen de se tirer d'embarras, et il le met en œuvre. Après y avoir bien pensé, *je sais bien*, dit-il, *ce que je ferai*,

afin que, lorsqu'on m'aura ôté mon emploi, il y ait des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit donc venir chacun de ceux qui devoient à son maître, et il dit au premier: Combien devez-vous à mon maître? Il répondit: Cent barils d'huile. L'économe lui dit: Reprenez votre obligation, asseyez-vous là, et faites-en vite une autre de cinquante. Il dit ensuite à un autre: Et vous, combien devez-vous? Il répondit: Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre obligation, et faites-en une de quatre-vingt. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avoit agi en homme d'esprit. Il ne put s'empêcher de donner des louanges à l'industrie de cet homme, qui, par une manœuvre plus prudente qu'équitable, se ménageoit une ressource pour le temps où sa gestion lui seroit ôtée. Avons-nous cette lumière pour découvrir ce qu'il faut faire pour notre salut, et cet empressement de le pratiquer effectivement? En remettant aux hommes les fautes qu'ils ont faites contre nous, mais qui sont encore plus contre Dieu que contre nous, nous nous acquitterions de nos propres dettes envers Dieu. En faisant l'aumône, nous nous ferions des amis qui nous recevroient dans le ciel: en cela, nous serions prudens sans être injustes, puisque nous suivrions la volonté de notre divin maître, en même temps que nous assurerions notre salut.

III. Prudence supérieure à la nôtre. *Car,* ajouta J. C., *les enfans de ce siècle sont plus prudens dans la conduite de leurs affaires que ne sont les enfans de lumière.* Les enfans du siècle sont ceux qui ne songent qu'à la vie présente, qui ne sont occupés que de ce qui les intéresse sur la terre. Les enfans de lumière sont ceux qui savent qu'il y a une autre vie, qui aspirent à la vie éternelle, qui la désirent et veulent faire leur salut. Nous avons le bonheur, sans doute, d'être de ce nombre, mais comparons maintenant notre prudence pour des intérêts éternels avec la prudence des mondains pour leurs intérêts temporels, et voyons combien la leur est supérieure à la nôtre. Supérieure pour l'action. Ils ne craignent point leur peine, c'est même leur principe qu'on n'acquiert rien sans peine; aussi ne s'épargnent-ils en rien: que de mouvemens, que de soins, que de voyages, que de fatigues, que d'embarras! Rien ne les rebute. Supérieure pour l'instruction. Ils ne veulent rien ignorer de ce qui peut leur être utile: ils étu-

dient, ils examinent, ils approfondissent, ils consultent, ils interrogent, ils s'informent; tout leur esprit est là, il écoute tout, il profite de tout. Enfin supérieure pour les ressources. Les mauvais succès ne les découragent point, ils viennent à bout de se tirer des plus mauvaises affaires. C'est alors surtout que paroissent leur activité et leur habileté. Il n'est point de moyens qu'ils n'inventent, de tentatives qu'ils ne fassent, de ressorts qu'ils ne mettent en œuvre, et dans leurs plus grandes disgrâces, ils ont le secret de trouver encore des ressources, comme l'économe de notre Evangile. Hélas! faut-il que ces hommes soient si prudens pour la terre, et que nous le soyons si peu pour le ciel? Nous voudrions que tout fût aisé, et qu'il ne nous en coûtât ni peine, ni travail. Nous croyons tout savoir, et nous ne nous embarrassons plus de rien apprendre. Le moindre revers nous décourage, nos fautes, nos péchés, nos rechutes nous désespèrent, et au lieu de songer aux moyens de réparer le passé et de nous prémunir pour l'avenir, au lieu de recommencer avec un nouveau courage et de nouvelles précautions, nous sommes tentés d'abandonner tout, et nous sommes quelquefois assez imprudens pour le faire en effet.

Troisième Point. — *Rapports de la parabole avec notre état.*

C'est N. S. lui-même qui nous explique ces rapports. *Et moi, je vous dis de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.*

I. Quelles sont ces richesses d'iniquité? Pour le comprendre, il faut nous ressouvenir que le maître dans la parabole ne nous représente pas un homme, mais, comme nous l'avons dit, notre souverain maître, Dieu lui-même, qui nous a confié des biens dont nous avons abusé, et dont il doit bientôt nous ôter l'administration. Ces richesses d'iniquité ne sont donc point ici le bien de notre prochain, car il ne nous est point permis de le prendre pour nous faire des amis dans le ciel; et si nous l'avions pris, il faudroit le rendre à qui il appartient, ou si nous n'en pouvions trouver le maître, nous devrions le donner aux pauvres : ce devoir seroit pour nous d'une obligation étroite. Mais nous imiterons la prudence de l'économe de la parabole, si, comme

comme lui, nous employons à nous faire des amis dans le ciel, ces biens de notre maître, dont il nous laisse encore pour quelque temps l'administration, avant que nous lui rendions nos comptes. Ces biens sont des richesses d'iniquité, soit par l'usage que nous en avons fait, parce que nous les avons fait servir au péché, au luxe, au scandale, à la débauche; soit par la manière dont nous les avons acquises, savoir, avec trop d'avidité, de dureté, d'empressement et de soin, y employant un temps que nous devions au service de Dieu, à notre salut et au besoin de notre ame; soit enfin par la manière dont nous les avons possédées, les regardant comme les vrais biens, nous y attachant, y mettant notre amour et notre espérance, et les refusant aux besoins du prochain et à la nécessité des pauvres. C'est de ces richesses qu'il faut maintenant nous faire des amis dans le ciel, avant que la mort nous les enlève pour toujours.

II. Quels sont ces amis que nous pouvons nous faire par ces richesses? Les pauvres que nous préserverons du péché en soulageant leur misère; les serviteurs et les servantes de Dieu qui consacrent leur vie au service des pauvres dans des maisons qui ne subsistent que des charités qu'on leur fait; les pauvres volontaires qui, pour ne vaquer qu'à leur salut et à celui du prochain, se sont dépouillés de tout, et dont nous mériterons la reconnoissance par nos largesses; les ames qui souffrent dans le purgatoire; les saints mêmes qui sont dans le ciel, et qui peuvent à ce prix devenir nos amis, et par les aumônes que nous ferons en leur considération, et par le soin que nous pouvons prendre d'augmenter leur culte, d'orner leurs temples et leurs autels.

III. Quelle est l'occasion où nous aurons besoin de ces amis? Pendant la vie, pour nous obtenir des grâces de conversion, de courage et de ferveur; à la mort, pour nous obtenir des grâces de patience, de résignation et de persévérance; après la mort, pour suppléer par leurs prières et leurs mérites à la foiblesse de notre pénitence, et aux satisfactions dont nous nous trouverons redevables envers notre maître pour nos péchés. C'est surtout alors que toute administration nous ayant été ôtée, nous aurons besoin de trouver des amis à qui nous puissions avoir recours.

IV. Quel sera alors le pouvoir de ces amis? *De nous recevoir dans les tabernacles éternels*, dans le ciel, dans le séjour des bienheureux. Cette expression est si forte et si énergique, qu'on ne peut rien dire pour l'expliquer qui ne l'affoiblisse; peut-être même paroîtroit-elle outrée, si elle n'étoit de N. S. lui-même. O pouvoir de l'aumône! ô pouvoir des pauvres! ô pouvoir des saints! Ah! ne comprendrons-nous jamais le véritable usage des richesses, et quels précieux avantages nous en pouvons retirer en nous en dépouillant pour le ciel?

Quatrième Point. — *Différence entre l'économe et nous.*

Pour mieux saisir le but de cette parabole, en pénétrer la beauté, et sentir la tendresse de celui qui nous l'a proposée, il est non-seulement utile de considérer ses rapports, ainsi que nous venons de le faire, mais encore ses différences, et c'est à quoi il faut maintenant nous appliquer.

I. Le moyen que prit cet économe étoit injuste. Il se faisoit des amis aux dépens de son maître, en lui faisant tort, en commettant un vol et faisant une injustice. Si son maître le loua sous un rapport, il ne pouvoit l'approuver en tout. Mais nous, en imitant l'économe, nous ne commettons aucune injustice envers notre maître, et nous ne lui faisons aucun tort. Il n'a pas besoin des biens qu'il nous a confiés. Ainsi, quoiqu'ils lui appartiennent, et qu'il doive nous en demander compte, si cependant, après une mauvaise administration, nous nous en servons pour nous faire des amis dans le ciel, non-seulement il louera notre prudence, mais il la récompensera.

II. La reconnoissance des amis de l'économe étoit frauduleuse, parce qu'elle étoit indépendante de la volonté de son maître; mais celle des amis que nous nous faisons par l'aumône vient de notre maître lui-même, c'est lui qui veut qu'ils aient cette reconnoissance, et qui leur donne le pouvoir qu'ils ont de nous la témoigner. Bien plus, lui-même se met à leur place et répond pour eux, en sorte que l'aumône faite à de mauvais pauvres qui nous auroient trompés, ne seroit pas moins utile pour nous que si nous l'avions faite à J. C. même.

III. Le succès de la prudence de l'économe étoit incertain. Sa prudence fut le fruit de son industrie, elle

pouvoit le tromper et ne faire que des ingrats. La prudence, qui nous fera profiter de son exemple, nous est enseignée par N. S. lui-même; c'est lui qui nous suggère cette fraude innocente, et qui, en nous apprenant, pour ainsi dire, l'art d'éluder la sévérité de sa justice, en garantit lui-même le succès.

IV. La remise que l'économe fit aux débiteurs de son maître fut considérable, parce qu'il étoit chargé d'une administration importante : sans cela, quels amis eût-il pu se procurer? Mais si nous n'avons que peu, en donnant peu, nous pouvons également nous faire des amis pour le ciel. L'aumône n'est donc pas seulement un moyen sûr et efficace, mais encore un moyen aisé et universel pour racheter nos péchés, pour attirer sur nous les miséricordes de Dieu, et pour nous ouvrir l'entrée de son royaume éternel. Il n'y avoit que Jésus qui pût nous découvrir des secrets de cette importance, et nous les proposer d'une manière si vive et si touchante. Que la bonté de Dieu éclate dans ce mystère de providence! La même aumône devient pour ceux qui sont en état de la faire un remède à leurs péchés et à leurs passions, et pour les pauvres qui la reçoivent un secours à leur indigence, et un hommage qui doit bien les consoler de l'état d'abjection dans lequel ils vivent. Mais, hélas! si les riches refusent d'entrer dans les vues d'une providence si aimable, que deviendront les pauvres, que deviendront-ils eux-mêmes?

Prière. Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de mépriser les faux biens de ce monde, de les dispenser avec sagesse, et de les sacrifier avec joie pour votre amour. Triomphez, Seigneur, de mon imprudence, de mon inattention, de ma lâcheté dans une affaire où il s'agit de votre gloire et de mon salut éternel, tandis que les enfans du siècle sont si attentifs, si prudens, si laborieux et si persévérans pour arriver à leurs fins. Faites que leurs passions mêmes m'instruisent de ce que je dois faire pour vous. Ainsi soit-il.

CCIe MÉDITATION.

De quelques maximes de N. S.

1o Maximes que J. C. adresse à ses disciples; 2° dérision qu'en font les Pharisiens; 3o maximes que J. C. adresse à ces Pharisiens mêmes. *Luc.* XVI, 10-18.

PREMIER POINT. — *Maximes que N. S. adresse à ses disciples*.

CES maximes sont la suite et comme la conclusion de la parabole précédente.

I. Maxime sur la fidélité dans les petites choses. *Celui qui est fidèle dans les petites choses l'est aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses l'est aussi dans les grandes.* Tout le monde reconnoît la vérité de cette maxime, et c'est d'après elle que nous jugeons les autres : mais appliquons-la à notre propre conduite, étendons-la à tous les points de la loi, à tous les vices, à toutes les vertus, et jugeons-nous ensuite nous-mêmes. Comment nous vaincrons-nous dans les grandes choses, si nous ne savons pas nous vaincre dans les petites? Si nous ne pouvons résister au plaisir d'une légère vengeance, aux charmes d'une médiocre satisfaction, à l'appât d'une foible tentation, comment résisterons-nous lorsque l'occasion sera plus dangereuse, et que tout notre cœur se trouvera ému, assiégé, combattu? Soyons donc fidèles à observer la loi de Dieu, à nous vaincre nous-mêmes, à pratiquer la vertu, à fuir le vice dans les plus petites occasions, si nous voulons l'être dans les plus grandes. Cette maxime est essentielle dans l'affaire du salut, et est une des plus importantes de la vie spirituelle.

II. Maxime sur le bon usage des fausses richesses de ce monde. *Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses trompeuses, qui vous confiera les véritables?* C'étoit particulièrement à ses disciples que N. S. adressoit ce discours. Si les apôtres n'eussent pas été fidèles à renoncer aux fausses richesses du monde, dont l'acquisition, la possession et la conservation causent tant de peines, et souvent font commettre tant de péchés; s'ils y avoient eu encore le cœur attaché, comment

N. S. leur eût-il confié les biens véritables et surnaturels de son Evangile? Un ministre de J. C., qui n'est pas, en matière d'intérêt, au-dessus de tout soupçon, n'aura jamais la confiance des fidèles ni celle de son maître; et quiconque possède avec injustice ou avec trop d'attachement les biens de la terre, est incapable de posséder les biens de la grâce et ceux du ciel.

III. Maxime sur le bon usage des biens qui nous sont donnés pour autrui. *Si vous n'avez pas été fidèles dans un bien étranger, qui vous mettra en possession de ce qui vous est destiné?* L'économe qui n'administre pas avec fidélité les biens qu'on a confiés à ses soins mérite qu'on lui ôte son administration, et qu'on le prive de sa récompense. Mais quels sont ces biens qui sont à autrui? 1° Les biens temporels qui appartiennent à Dieu, dont il nous laisse la jouissance, et qui ne nous sont donnés que pour en faire part aux pauvres; 2° les biens spirituels confiés aux ministres de l'Evangile, afin qu'ils les distribuent aux fidèles. Rien de ce qui est dans ce monde ne nous appartient. Si nous administrons fidèlement les biens que le souverain maître nous a confiés, le ciel est notre récompense, il est à nous, et on ne l'ôte plus à ceux à qui on l'a une fois donné : mais qui nous le donnera, si nous sommes infidèles dans notre administration?

IV. Maxime sur l'impossibilité de servir deux maîtres, Dieu et l'argent. *Nul serviteur ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.* Cette maxime, qui regarde tout le monde jusqu'à un certain point, devoit être pratiquée par les apôtres dans toute son étendue, les travaux de l'apostolat étant incompatibles avec les soins que demandent les biens de la terre. Elle doit être pratiquée encore avec proportion par ceux qui ont succédé à une partie des devoirs des apôtres; mais chacun doit bien craindre que les tempéramens qu'on y apporte ne l'abolissent entièrement, et qu'en se flattant d'aimer Dieu et d'être attaché à son service, on ne le néglige souvent pour vaquer à des intérêts temporels.

SECOND POINT. — *Dérision des Pharisiens.*

Les Pharisiens, qui étoient avares, entendoient dire toutes ces choses à Jésus, et ils se moquoient de lui...

Ce qui les portoit à se moquer ainsi de lui, c'étoit :

I. La haine qu'ils avoient pour le Sauveur. Dérision impie et sacrilège. Le Verbe de Dieu descend sur la terre, se fait homme pour instruire les hommes, et des hommes téméraires se moquent de lui! Ils entendent ses divins enseignemens pour les tourner en ridicule!... Vous le souffrez, ô Jésus, et pour instruire les ames fidèles, vous vous exposez aux insultes des méchans.

II. L'amour des richesses. Ces ames terrestres étoient bien éloignées des sentimens de détachement que Jésus annonçoit. Hélas! le monde se moque encore de cette céleste doctrine et en suit une tout opposée. Ne suis-je point moi-même de ce nombre?

III. Le dessein de détourner le peuple. La raillerie et la dérision sont des armes puissantes entre les mains des impies. Un mot quelquefois fait plus de mal, cause plus de scandale, et est plus efficace pour arrêter les progrès de la vertu, que les menaces et les supplices. Hélas! les railleries des méchans ne m'ont-elles jamais détourné de mon devoir? et moi-même, par mes dérisions, n'ai-je jamais cherché à en détourner les autres?

IV. Le désir de se justifier eux-mêmes. Les Pharisiens étoient avares et intéressés; mais en comparant leur conduite avec ces maximes de détachement que Jésus venoit de donner à ses disciples, leur avarice en paroissoit encore plus odieuse. Pour se justifier donc aux yeux du peuple, ils prirent le parti de se moquer de ces maximes et de celui qui les établissoit. Il n'est point de passion qu'on justifie plus communément à ses propres yeux que l'avarice. On passe condamnation sur tout le reste, mais pour le soin d'amasser, d'acquérir, d'accumuler, il nous paroît toujours innocent. On l'érige même en vertu; c'est un trait de prudence, c'est un devoir indispensable. On se moque de tout ce qu'on entend dire de contraire; et si on ne se moque pas ouvertement de l'Evangile, on se croit du moins dans le cas de l'exception, et on se persuade que l'on a des raisons que l'Evangile ne condamne point. Ne nous trompons pas cependant sur un point de cette importance.

Troisième Point. — *Maximes que N. S. adresse aux Pharisiens.*

I. Maxime sur les faux prétextes. *Et il leur dit : Vous avez grand soin de paroître justes devant les hommes,*

mais Dieu connoît le fond de vos cœurs. Les Pharisiens se justifioient eux-mêmes par la profession publique qu'ils faisoient d'une vertu et d'une régularité au-dessus du commun ; leur nom, leur habit, leur manière de vivre, annonçoient la justice et la sainteté. Ils se justifioient encore par de fausses interprétations de la loi, comme si la loi, en promettant une heureuse abondance au peuple qui l'observeroit fidèlement, eût approuvé par là l'attachement aux richesses, l'avarice, le mépris des pauvres, et la dureté du cœur envers ceux qui sont dans le besoin. Enfin, ils prétendoient se justifier, en se moquant du discours de N. S. Examinons si nous ne ressemblons pas en quelque chose aux Pharisiens. Que sert-il qu'on nous croie des saints? que sert-il qu'on canonise notre conduite, que nous nous trompions nous-mêmes? Dieu voit le fond de notre cœur, et c'est par le cœur qu'il faut nous justifier à ses yeux.

II. Maxime sur le jugement des hommes. *Car ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu.* Que d'abominations cachées sous ce qu'il y a de grand, d'illustre, d'élevé, d'imposant et d'estimé dans le monde! Ces maximes d'honneur, de gloire, de plaisir, de fortune, de luxe, d'opulence, d'agrandissement et d'élévation, que le monde débite comme les sentimens des ames nobles et sublimes, ne sont-elles pas le plus souvent autant d'abominations devant Dieu? Ah! que les jugemens de Dieu sont différens des jugemens des hommes! Mais quelle honte pour ces hommes abusés, lorsque le masque sera tombé, lorsque tous les dehors dont ils se couvroient seront détruits, et qu'il ne restera que l'abomination que Dieu voyoit en eux, et qui sera manifestée aux yeux de l'univers! Alors le jugement de Dieu subsistera, et toutes les intelligences créées, les hommes et les anges, les saints et les réprouvés, porteront le même jugement que lui.

III. Maxime sur l'Evangile. *La loi et les prophètes ont eu lieu jusqu'à Jean : depuis ce temps, le royaume de Dieu est annoncé aux hommes, et chacun emploie une sainte violence pour y entrer.* En vain donc les Pharisiens vouloient-ils s'autoriser de la loi, quoique interprétée à leur manière ; à cette loi ancienne succédoit la loi nouvelle, la loi de l'Evangile, la loi du royaume de Dieu, que Jean avoit annoncée, et que le Fils de Dieu

établissoit actuellement : loi plus sainte, plus parfaite, plus développée que l'ancienne; loi de pureté, de détachement, d'abnégation, de douceur et de patience; loi à laquelle il falloit croire et obéir. Mais bien loin de se soumettre à cette loi de l'Evangile et du royaume de Dieu, on s'élevoit contre elle de toutes parts; les Pharisiens excitoient tout le monde à se déclarer contre elle, et ne cessoient de la combattre et de la persécuter. On l'avoit persécutée dans la personne de Jean qui l'avoit annoncée; on la persécutoit actuellement dans le Messie, dans le législateur souverain qui la promulguoit; on la persécuta ensuite dans les apôtres qui l'annoncèrent, et dans les chrétiens qui l'embrassèrent. Hélas! on la combat encore, et elle sera combattue par les hommes charnels jusqu'à la fin des siècles; mais malgré eux elle subsistera et triomphera toujours. Pensons que nous vivons sous cette loi sainte, et que nous devons vivre d'une manière digne d'elle, tout souffrir pour elle, et nous faire violence à nous-mêmes, pour persévérer dans l'observation de ses préceptes, et en recevoir la récompense.

IV. Maxime sur l'accomplissement de la loi. *Or il est plus aisé que le ciel et la terre passent, qu'un seul point de la loi manque d'avoir son accomplissement. Quiconque renvoie sa femme, et en épouse une autre, commet un adultère, et quiconque épouse celle que son mari a répudiée commet un adultère.* Tout le culte figuratif et prophétique de l'ancienne loi a eu son accomplissement dans la loi nouvelle. Tous les préceptes de mœurs contenus dans l'ancienne loi ont été renouvelés, développés et perfectionnés dans la loi nouvelle, bien loin d'y être détruits et anéantis, comme les Pharisiens l'objectoient. N. S. en cite pour exemple l'indissolubilité du mariage, qui est une loi de l'Evangile. Si telle a été la solidité de la loi ancienne, quelle sera l'immutabilité de la loi nouvelle sous laquelle nous vivons! Ah! le ciel et la terre passeront; le monde, qui viole et méprise cette loi, passera : mais il ne tombera pas de cette loi sainte un seul point, il n'y en aura pas un seul dont l'observation fidèle ne soit éternellement récompensée, ou la transgression éternellement punie. C'est à quoi nous devons nous attendre, et c'est sur cette importante maxime que nous devons régler notre vie.

Prière. Non, mon Sauveur, aucune de vos lois ne

sera jamais abrogée, et si elles me paroissent trop au-dessus de ma foiblesse, vous saurez bien les adoucir par votre grâce. Ecartez de moi, ô Jésus, cette lâcheté qui voudroit, pour ainsi dire, composer avec vous, et apporter des tempéramens à vos préceptes. Accordez-moi ce courage qui m'est nécessaire pour les observer, en me combattant sans cesse moi-même, et me faisant une continuelle violence. Ainsi soit-il.

CCIIe MÉDITATION.

Le mauvais riche et Lazare.

DE LA DIFFÉRENCE DE LEUR SORT.

Examinons quelle fut cette différence, 1° pendant leur vie, 2° à leur mort, 3° après leur mort. *Luc.* XVI, 19-26.

PREMIER POINT. — *De cette différence pendant leur vie.*

IL *y avoit un homme riche qui étoit vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitoit splendidement tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre, nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût désiré de se rassasier des miettes qui tomboient de la table du riche; mais personne ne lui en donnoit, et les chiens venoient lui lécher ses plaies.* N. S., pour confirmer ce qu'il avoit dit du détachement des richesses, et de l'usage qu'il en falloit faire, ajouta cette parabole, ou, si l'on veut, cette histoire, mais proposée en style de parabole, et dont plusieurs traits ne sont rapportés que dans un sens figuratif qui renferme les plus terribles vérités. Il s'agit donc ici de deux hommes bien différens l'un de l'autre.

I. Différence sensible pour les biens de la fortune. L'un étoit riche, et, comme parle le monde, il mangeoit son bien avec honneur. Il étoit superbement vêtu de pourpre et de fin lin; sa maison étoit ouverte au cercle le plus brillant, sa table étoit toujours magnifiquement servie, et c'étoient tous les jours chez lui des festins somptueux où régnoient également la délicatesse et l'abondance. L'autre étoit un pauvre mendiant, qui demeuroit couché à la porte du riche, où il ne désiroit

...

autre chose, pour assouvir la faim qu'il souffroit, que ce qui tomboit de sa table ; mais ce soulagement même, personne ne songeoit à le lui donner.

II. Différence sensible pour la santé du corps. Le riche jouissoit d'une santé parfaite qu'entretenoit une molle oisiveté; le pauvre, hors d'état de gagner sa vie par le travail, étoit couvert d'ulcères, pouvoit à peine se traîner, et étoit obligé de se tenir couché à la porte du riche. O providence de mon Dieu! se peut-il que le même père fasse de ses biens un partage si inégal entre ses enfans? Que vos vues sont profondes, Seigneur, qu'elles sont élevées, qu'elles sont adorables! Prenons patience, attendons le jour des miséricordes et des vengeances, et la scène changera.

III. Différence sensible pour les sentimens de l'ame. Le riche au milieu de son abondance, enivré de plaisirs et bouffi d'orgueil, se regardoit lui et ses pareils comme étant d'une espèce différente des autres hommes. Il ne daignoit pas jeter un regard de compassion sur le malheureux qui étoit étendu à sa porte, il ne daignoit pas même dire à quelqu'un de ses gens de lui donner quelque secours; il eût cru se déshonorer, et les domestiques, aussi durs que le maître, n'y faisoient pas plus d'attention que lui. Les animaux, les chiens se montroient plus compatissans que ces hommes de bonne chère, et ils venoient à la porte lécher les ulcères de Lazare. Est-il à présumer que ce riche voluptueux crût à une autre vie, et qu'il pensât qu'il y avoit un Dieu vengeur des droits de l'humanité? Ah! on peut croire qu'il ressembloit en ce point à tous ceux qui placent leur bonheur dans les biens de ce monde. Quel monstre donc devant Dieu que ce riche si admiré et si applaudi des hommes! Mais pour Lazare, quels étoient ses sentimens à la vue de sa misère et de la dureté de ce mauvais riche? Lazare souffroit avec patience, adoroit la main de Dieu qui le frappoit, se soumettoit avec résignation aux ordres rigoureux de la Providence, attendoit la fin de ses maux, et espéroit les récompenses promises à ceux qui, dans l'état où Dieu les a mis, ne s'écartent jamais de ses saintes volontés. Qui pourroit s'empêcher d'admirer des sentimens si héroïques? Ah! qu'ils sont dignes de Dieu et des récompenses du ciel!

SECOND POINT. — *De cette différence à la mort.*

I. Différence dans le souvenir du passé. Il arriva que le pauvre Lazare se trouva au bout de sa carrière, et près de mourir : la même chose arriva au riche, et de ce moment, avant même que d'expirer, les voilà tous deux égaux ; leur fortune, leur puissance, leur misère, tout est égal entre eux. O mort, ô cruelle mort, tu mets tous les hommes au même niveau, parce que tu leur enlèves tout. Il ne reste plus rien au mauvais riche des délices qu'il a goûtées, rien au mondain des folles joies qu'il a aimées, rien à l'avare des frivoles richesses qu'il a entassées, rien au pécheur des honteuses voluptés qu'il a recherchées, rien à l'ame dissipée et lâche de la fausse liberté qu'elle s'est procurée : tout est passé, tout est fini. De même il ne reste plus rien à l'infortuné Lazare de la misère qu'il a endurée, rien au pénitent de la mortification qu'il a pratiquée, rien au religieux de l'assujettissement qu'il a embrassé, rien à l'ame fervente et recueillie de la gêne qu'elle s'est imposée : tout est passé, tout est fini. Et de tout le passé, il ne reste aux uns et aux autres que le souvenir ; mais que ce souvenir cause dans leur cœur de mouvemens différens! O souvenir amer pour les uns! ô souvenir consolant pour les autres! L'homme le plus voluptueux voudroit alors avoir passé sa vie dans la pénitence, et l'ame la plus tiède avoir vécu dans la ferveur. Mais désir chimérique et illusoire! Il est impossible de goûter la joie d'avoir pratiqué les devoirs pénibles de la vertu, si en effet on ne s'en est pas donné la peine. Si nous voulons jouir d'une douce consolation à la mort, le seul moyen de nous la procurer, c'est de vivre maintenant comme nous voudrions alors avoir vécu, et de le faire sans délai, parce que la mort peut n'être pas éloignée, et que les projets les plus beaux, mais sans exécution, ne seroient pas capables alors de diminuer nos regrets.

II. Différence dans la vue de l'avenir. Lazare ne voit dans la mort prochaine que la fin de ses maux, les miséricordes de Dieu et les récompenses dans lesquelles il espère. Le riche n'y voit que la fin de ses plaisirs, et s'il a de la religion, la justice de Dieu et ses vengeances, et s'il n'en a pas, une incertitude cruelle et désespérante. Ah! que la mort est amère à ceux qui ont établi leur repos et leur félicité dans les plaisirs de

ce monde! Ah! que ceux-là sont sages qui emploient tellement la vie présente, qu'ils puissent à la mort espérer un heureux avenir! Voulons-nous être de ce nombre? mettons dès à présent la main à l'œuvre, ne perdons pas un moment, et persévérons courageusement jusqu'à la fin.

III. Différence dans le sentiment du présent. Lazare, accoutumé à souffrir et à offrir ses souffrances à Dieu, supportoit avec joie les douleurs d'une mort qui lui annonçoit son éternelle délivrance; mais combien devoit-il paroître dur à ce riche voluptueux de sentir les douleurs de la maladie, de voir ce corps qu'il avoit idolâtré perdre sa couleur, son embonpoint et ses forces, tomber dans la défaillance, pour tomber bientôt après dans la pourriture du tombeau, sans que ni la compassion de ses amis, ni le soin de ses domestiques, ni les secours de l'art, pussent diminuer ses souffrances et l'arracher des bras de la mort! Quelles souffrances que celles qui ne sont adoucies par aucun motif de la religion, ni par aucune espérance de l'autre vie! Quelle situation redoutable! Ne sera-ce point un jour la nôtre? Apprenons donc à bien mourir en nous y disposant tous les jours, et en faisant un bon usage des biens et des maux de la vie présente.

TROISIÈME POINT. — *De cette différence après la mort.*

I. Différence dans l'accueil que leurs ames reçurent en sortant de ce monde. *Or, il arriva que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* Laissons la philosophie faire ici ses réflexions sur un évènement qui se renouvelle tous les jours sous ses yeux, sur la mort. Suivons les lumières de notre divin maître, qui percent au-delà de la mort, et nous révèlent ce qui se passe dans l'éternité. En quittant cette vie, Lazare fut accueilli et reçu par les anges de Dieu, conduit et porté entre leurs mains. Ce pauvre qu'on ne daignoit pas regarder sur la terre, dont la vue faisoit horreur, et dont les chiens léchoient les ulcères, le voilà servi par les anges et devenu leur concitoyen. Le riche inhumain, en quittant cette vie, est saisi par les démons dont il devient la proie et la victime. Où sont les amis de sa table, les compagnons de ses plaisirs, ses domestiques dont le nombre fut si grand? Ils sont encore sur

la terre. Ils ont pu le soulager, le consoler jusque sur le lit de douleur, ils pourront accompagner son cadavre jusqu'au tombeau; mais au-delà, il est passé seul, et il ne trouve d'autre compagnie que celle des démons. Quelle catastrophe! quel changement de scène!

II. Différence dans la demeure qui leur fut assignée en l'autre monde. Lazare porté par les anges fut placé dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire, dans les limbes des pères, dans ce lieu où les ames saintes attendoient la venue du Sauveur, qui devoit leur ouvrir le ciel, et leur procurer la jouissance de Dieu même. Ah! maintenant ce séjour est ouvert à nos désirs, et c'est dans le sein de Dieu que sont placés, après cette vie, ceux qui, par leur ferveur, par les suffrages de l'Eglise et ses sacremens, ont achevé d'expier les restes de leurs péchés, et de se purifier des taches inévitables à la fragilité humaine! O quel bonheur! Que ne devons-nous pas être prêts à entreprendre et à souffrir pour y parvenir! Le riche fut précipité par les démons, et enseveli dans les gouffres de l'enfer pour y souffrir des tourmens éternels. Voilà le dénouement de la scène du monde, où l'on voit l'impie exalté et le juste opprimé. Voilà la solution de cette difficulté, la réparation de ce scandale et la justification de la Providence. Que nous sommes bornés dans nos vues, foibles dans nos moyens, inconsidérés dans nos jugemens! Nous voudrions que les desseins éternels de Dieu se développassent sur la terre, et eussent leur entier accomplissement dès cette vie. Hélas! nous ne voyons que cette vie, et nous oublions facilement notre Dieu qui règne dans l'éternité.

III. Différence dans les obsèques que l'on fait à leurs corps. Instruits comme nous le sommes du sort de leurs ames, de quel œil verrons-nous la différence de leurs funérailles? Mépriserons-nous cette sépulture simple que l'on donne au pauvre Lazare? Ah! puisse mon corps être enseveli comme le sien, et mon ame placée comme la sienne! Admirerons-nous la pompe funèbre et le nombreux cortège qui accompagnent le cadavre du riche au superbe mausolée qu'on lui a érigé? Ah! malheureux, à quoi te sert ce dernier appareil de ta grandeur passée? Ton nom, effacé du livre de vie, est tombé dans un éternel oubli, et celui de Lazare vivra éternellement. Au dernier jour, le corps de Lazare, également méprisé et pendant sa vie et après sa mort, res-

suscitera glorieux pour participer aux délices de son ame; et le tien, couvert pendant la vie de vêtemens précieux, et renfermé après la mort sous le marbre et le porphyre, sortira de sa cendre hideux et abominable, pour prendre part au supplice éternel auquel tu es condamné. O scène du monde, que tu es vaine et trompeuse! Qu'il doit un jour arriver de changemens dans le sort et la condition des hommes!

Prière. O mon Dieu, faites que je me rende digne de ce vrai bonheur que goûte dans le ciel ce pauvre que vous avez purifié sur la terre par des épreuves, et qui, délivré de tous les maux de la vie, maux qui n'en ont que l'apparence et qui sont de vrais biens, repose maintenant dans votre sein avec tous les justes, et y est comblé d'une consolation infinie. Ainsi soit-il.

CCIIIe MÉDITATION.

Première suite du mauvais riche et de Lazare.

SUPPLICES DU MAUVAIS RICHE.

Premier supplice, penser qu'il y a un paradis; deuxième supplice, éprouver qu'il y a un enfer; troisième supplice, comparer les biens et les maux avec ceux de l'éternité; quatrième supplice, être assuré d'une éternité de peines. *Luc.* XVI, 23-26.

Premier Point. — *Premier supplice, penser qu'il y a un paradis.*

I. Le premier supplice des damnés, c'est de penser qu'il y a un paradis plein d'immortelles délices. *Le mauvais riche, étant dans les tourmens, leva les yeux, et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein.* Tandis que nous vivons ici-bas, tous nos regards sont tournés vers la terre, pour y chercher notre bonheur. Les biens que nous y possédons, et ceux que nous y espérons, attachent notre cœur, et l'occupent entièrement. Les plaisirs qu'on y goûte nous charment et nous transportent jusqu'à ce point que nous nous en contenterions pour toujours, et que nous consentirions à n'en avoir jamais d'autres. L'enchantement, la fureur vont si loin, que quoique nous éprouvions combien ils sont

vains et incapables de satisfaire nos désirs, combien ils sont bas et honteux, combien ils sont traversés et agités; quoique nous sachions combien ils sont fragiles, et combien il est sûr qu'ils doivent un jour nous être enlevés, rien de tout cela ne peut cependant nous faire lever les yeux vers le ciel, et nous faire penser à ce séjour de repos, de tranquillité, de gloire et de délices immortelles. Les misères mêmes de cette vie, les malheurs, les disgrâces, les infirmités, la caducité, n'en détachent pas nos cœurs, et ne peuvent nous porter à penser qu'il y a un paradis, où il est en notre pouvoir de nous procurer une place. O aveuglement! Il faut donc les tourmens de l'enfer pour nous y faire penser. Oui, nous y penserons alors, mais inutilement, et cette pensée elle-même, qui sur la terre eût fait notre salut, ne servira qu'à augmenter notre supplice.

II. Le premier supplice des damnés, c'est de penser qu'il y a un paradis perdu pour eux. *Il vit Abraham de loin.* Celui qui pense au ciel sur la terre, et qui travaille à l'acquérir, le voit de près; ce doux objet de son espérance n'est pas éloigné, l'intervalle n'est que de quelques jours qui seront bientôt écoulés. L'espérance même rapproche l'objet, en donne l'avant-goût, et en anticipe la possession. Mais le réprouvé ne le voit que dans un lointain inaccessible. Il n'y pense que comme au souverain bien à jamais perdu pour lui. O perte, ô regrets inconcevables! Dieu perdu pour moi! Dieu mon créateur, la source et le centre de tous les biens, pour jamais éloigné de moi, et qui ne me laisse en partage que des tourmens, juste prix de l'oubli que j'ai fait de sa loi, et du mépris que j'ai eu pour lui!

III. Le premier supplice des damnés, c'est de penser qu'il y a un paradis perdu pour eux, et occupé par d'autres. *Il vit Abraham, et Lazare dans son sein.* Les réprouvés n'ignorent pas que le paradis qu'ils ont perdu est occupé par d'autres; et par quels autres? Par un Lazare, par ceux-là mêmes qu'ils ont méprisés, rebutés, traités inhumainement, insultés, traversés, calomniés, persécutés. Oui, ceux-là sont dans la gloire et les délices, et pour eux, ils sont dans les tourmens. Par qui encore occupé? Par des gens de même état, de même profession, de même condition qu'eux; par des gens qui avoient trouvé à leur salut les mêmes obstacles, qui avoient eu les mêmes passions, qui s'étoient trouvés

dans les mêmes occasions, mais qui, en vue du ciel, avoient su résister à tout, dompter leur chair, et se faire violence; par des gens enfin qui avoient autant ou plus péché qu'eux, qui avoient contracté les mêmes habitudes qu'eux, mais que la pensée de la mort, le désir de leur salut ont touchés d'un repentir sincère, ont ramenés à Dieu, ont humiliés devant Dieu jusqu'à faire à ses ministres l'aveu sincère de leurs désordres, et ont engagés enfin à mener une vie pénitente et toute nouvelle. Ah! s'écrient-ils, que n'en ai-je fait autant! je serois dans le ciel, et je suis dans l'enfer!

SECOND POINT. — *Second supplice, éprouver qu'il y a un enfer.*

I. Le second supplice des damnés, c'est d'éprouver qu'il y a un enfer, c'est-à-dire, un lieu de tourmens. Ce riche *s'écria : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue; car je souffre cruellement dans ces flammes.* Les tourmens de la terre, tout ce que la fureur des tyrans a inventé de plus cruel, de plus barbare, tout ce que les maladies aiguës font souffrir de plus douloureux, tout cela n'est rien en comparaison des tourmens de l'enfer : tourmens universels dans l'esprit, dans le cœur, dans les sens, dans toutes les puissances de l'ame, dans toutes les parties du corps; tourmens continuels, sans interruption, sans diminution, sans consolation; enfin, tourmens éternels. La terre est le lieu où sont mêlés les tourmens et les plaisirs; mais le ciel est le lieu des plaisirs, et l'enfer le lieu des tourmens.

II. Le second supplice des damnés, c'est d'éprouver qu'il y a un enfer, c'est-à-dire, un lieu de feux et de flammes. *Je souffre cruellement dans ces flammes.* Le feu de l'enfer, cet instrument terrible de la colère de Dieu, a des qualités qui nous sont tout-à-fait incompréhensibles. Il s'attache immédiatement aux esprits destitués de corps, comme aux corps mêmes; il est sans splendeur et sans lumière, il agit avec discernement, et tourmente plus ou moins, à proportion de la multitude et de l'énormité des crimes; il est cuisant et pénétrant à un tel point, que le nôtre en comparaison n'est qu'un feu sans force et sans vigueur; enfin, il brûle sans consumer et sans détruire, et par conséquent sans se ralentir et sans s'éteindre. S'il vous fal-

loit, pécheur, passer par le feu pour aller à l'objet de votre passion, vous reculeriez, et vous ne songez pas qu'en suivant votre passion, elle vous conduit au feu. Ah! vous craignez le feu, et vous ne craignez pas l'enfer!

III. Le second supplice des damnés, c'est d'éprouver qu'il y a un enfer, c'est-à-dire, un lieu de cris et de désespoir. Il s'écria et dit : *Ayez pitié de moi...* Une goutte d'eau *pour rafraîchir ma langue*. Dans l'enfer, plus de pitié, plus de miséricorde, plus de consolation, plus d'adoucissement; la moindre diminution des peines, le moindre soulagement demandé en grâce, et désiré avec ardeur dans des tourmens si affreux, leur est absolument refusé. De là il s'élève dans le cœur de ces réprouvés une rage et une fureur qu'on ne sauroit concevoir. Ils s'en prennent à Dieu qu'ils voudroient détruire, aux saints qu'ils voudroient détrôner; ils s'en prennent aux compagnons de leurs supplices, aux démons qui les ont tentés, aux séducteurs qui les ont trompés, aux complices de leurs désordres qui les ont rassurés; ils s'en prennent à eux-mêmes, ils se maudissent, ils se déchirent; ils se désespèrent, ils voudroient en un mot pouvoir s'anéantir et anéantir Dieu lui-même et toutes les créatures. Mais tout se refuse à leurs insensés désirs. Hélas! de quels cris, de quels hurlemens retentissent continuellement les profonds abîmes! Quel séjour que celui de l'enfer! Ah! Seigneur, il est trop tard dans l'enfer d'implorer votre miséricorde, c'est maintenant que je l'implore. Ayez pitié de moi, ô mon Dieu et mon père, ô mon créateur et mon juge, ayez pitié de moi; ne permettez pas que je tombe dans ce gouffre affreux, et que je vous blasphème éternellement. Je reconnois que je l'ai mérité, et sans votre infinie miséricorde j'y serois déjà, et il n'y auroit plus d'espoir pour moi. Mais puisque vous m'avez conservé la vie, vous me conservez l'espérance, et vous ne voulez pas que je périsse. Vous laissez encore à ma disposition l'eau de la pénitence, je vais m'y laver, je vais m'y purifier, et je ne vivrai plus sur la terre que pour vous servir, que pour vous témoigner mon amour, en souffrant avec joie toutes les peines qu'il vous plaira de m'envoyer, et qui me paroîtront toujours bien légères en comparaison de celles de l'enfer, que j'ai tant de fois méritées.

TROISIÈME POINT. — *Troisième supplice, comparer les biens et les maux du temps avec ceux de l'éternité.*

I. Le troisième supplice des damnés, c'est de se ressouvenir des biens et des maux de la vie passée, de les comparer avec les biens et les maux de l'éternité, et de voir leur disproportion infinie. *Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare au contraire n'y a eu que des maux. Maintenant il est dans la joie, et vous dans les tourmens.* Oui, le réprouvé s'en souvient, et pourroit-il jamais l'oublier? il s'en occupe sans cesse, et ce souvenir est pour lui un cruel supplice. Hélas! se dit-il, quels ont été ces biens de la terre pour lesquels je suis privé des biens du ciel, et je souffre les maux de l'enfer; quels ont été ces maux de la terre pour lesquels cet autre est exempt des maux de l'enfer, et jouit des biens du ciel? Ah! ces biens de la terre qui m'ont fermé le ciel et ouvert l'enfer, étoient-ils grands, satisfaisans, tranquilles, continuels, sans mélange de maux, durables, éternels? Voilà cependant, en fait de biens, quel a été mon partage. J'ai reçu et je ne recevrai plus rien, sinon des maux et des maux cruels, désespérans, continuels et interminables. Et quels ont été ces maux de la terre qui ont fermé l'enfer, et qui ont ouvert le ciel à cet autre? Etoient-ils dévorans, sans consolation, sans relâche, sans espérance, sans aucun mélange de bien? Cependant voilà les uniques maux que celui-là a éprouvés, et il n'en éprouvera plus d'autres; et il ne lui reste pour ces prétendus maux qu'il a soufferts, que des couronnes à porter et des délices ineffables et éternelles à goûter.

II. Le troisième supplice des damnés, c'est de se ressouvenir des biens et des maux de la vie passée, de les comparer avec les biens et les maux de l'éternité, et de voir la folie de leur choix. C'est moi, se dira ce réprouvé, c'est moi qui ai fait un choix si insensé. J'ai eu devant moi le péché avec tous ses faux charmes, ses vains plaisirs, ses frivoles douceurs, ses biens chimériques, et j'en savois les conséquences. J'ai vu la vertu avec ses rigueurs, son austérité, sa retenue, son silence, sa patience, sa solitude, sa pureté, sa modestie, son recueillement, et j'en connoissois les récompenses. J'ai vu ceux qui avoient choisi le péché, et malgré leurs

plaisirs, je les ai vus dans le trouble, dans l'inquiétude, et jamais satisfaits. J'ai vu ceux qui avoient choisi la vertu, et malgré leurs mortifications, je les ai vus dans la paix, dans la consolation, et toujours contens de tout. J'ai éprouvé moi-même l'une et l'autre situation. J'ai passé de l'un à l'autre état, et quoique mon expérience ait été toute en faveur de la vertu, j'ai choisi le péché, et je m'y suis fixé. Qu'est-ce donc qui m'a déterminé à un choix si funeste et si insensé? Hélas! pour goûter un plaisir d'un moment, pour jouir d'une fatale liberté, pour ne pas me priver d'une vaine satisfaction, pour m'épargner un peu de violence qu'il eût fallu me faire, un peu de honte qu'il eût fallu subir dans la confession, un mot de raillerie qu'il eût fallu essuyer dans le monde, un peu de gêne qu'il eût fallu prendre, un peu d'attention qu'il eût fallu avoir sur moi-même, j'ai perdu le ciel et je me suis précipité dans l'enfer. O fureur, ô folie! mais folie irréparable et sans ressource!

III. Le troisième supplice des damnés, c'est de se ressouvenir des biens et des maux de la vie passée, de les comparer avec les biens et les maux de l'éternité, et d'y voir l'équité des jugemens de Dieu. Au souvenir des biens faux et frivoles qu'il a goûtés sur la terre, pour lesquels on lui refuse l'entrée du ciel et on l'accable des tourmens de l'enfer, le réprouvé entrera dans des fureurs et dans un désespoir affreux, il vomira mille blasphèmes contre le ciel et contre Dieu; mais il sera forcé de détourner ses fureurs contre lui-même, et de reconnoître l'équité des jugemens de Dieu. Les biens qu'il a goûtés dans le péché n'étoient rien en eux-mêmes, mais ces biens étoient défendus par le Créateur et le souverain maître de toutes choses, qui exigeoit cette marque de soumission et de dépendance; ils étoient défendus sous peine de l'enfer pour ceux qui les goûteroient, et avec promesse du ciel pour ceux qui s'en abstiendroient. Or, avoir foulé aux pieds la loi de Dieu, avoir également méprisé et ses promesses et ses menaces, et cela pour un bien si vil, si méprisable et si passager, c'est un crime que l'enfer ne pourra jamais expier. Les maux qui se trouvoient dans la vertu n'étoient rien en eux-mêmes, il est vrai, mais embrassés et soufferts pour l'amour de Dieu, pour obéir à sa loi, et dans la crainte de l'offenser; embrassés

et soufferts, soutenus et continués jusqu'à la mort, sur la foi de sa parole, de ses promesses et de ses menaces, c'étoit un hommage digne de Dieu, et qu'il étoit de sa grandeur de récompenser en Dieu.

Quatrième Point. — *Quatrième supplice, être assuré d'une éternité de peines.*

L'éternité offre à l'esprit d'un réprouvé trois objets qui le tourmentent sans cesse et qui le désespèrent.

I. L'enfer où il est détenu, et d'où il ne pourra jamais sortir. Abraham ajouta : *De plus, il y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme du lieu où vous êtes on ne peut venir ici.* Quelque affreux que soient les tourmens de l'enfer, ils ne seroient encore rien, s'ils devoient un jour finir, ne fût-ce qu'après des siècles et des millions de siècles. L'espoir de ce terme changeroit la nature de l'enfer et en adouciroit tous les tourmens; mais ce qui met le comble à la rigueur de ces supplices atroces, c'est l'assurance qu'ils seront toujours les mêmes, et qu'ils ne finiront jamais. Toujours brûler, jamais ne cesser. Toujours, jamais, voilà les terribles mots dont retentit l'enfer. Si encore un damné pouvoit distraire son esprit d'une si cruelle pensée; mais non, la rigueur des tourmens la lui rappelle sans cesse, et sans cesse cette horrible et accablante pensée met le comble à tous ses tourmens.

II. Le paradis où il n'est pas, et d'où ne sortiront jamais ceux qui y sont. La même éternité qui fait le supplice et le désespoir des réprouvés, met le comble au bonheur et au repos des élus. Jamais rien ne troublera leur félicité, jamais elle ne finira, et ils sont sûrs d'en jouir éternellement. Un chaos immense les sépare à jamais de la foule des réprouvés, et la joie d'avoir évité un sort si affreux, et de n'avoir plus à le craindre, est pour eux un surcroît de bonheur, de reconnoissance et d'amour. Mais cette même pensée dans un sens opposé, combien est-elle accablante pour le réprouvé! Hélas! se dit-il, ils sont dans les délices, et ils y seront éternellement; je suis dans les supplices, et j'y serai éternellement. O pénitence, où êtes-vous? O sang du Rédempteur, qu'êtes-vous devenu? Mais cris impuissans, et qui ne seront plus entendus! Un chaos, un intervalle immense placé de la main de Dieu et

consolidé par sa toute-puissance nous sépare à jamais. O éternité! éternité de délices pour les autres, et éternité de supplices pour moi!

III. La terre où il a vécu, qui seule communique aux deux extrémités, et sur laquelle il ne revivra plus. De l'enfer au ciel et du ciel à l'enfer, il n'y a point de passage. De l'enfer ou du ciel à la terre, il n'y en a pas non plus pour changer d'habitation; ce n'est que de la terre que le passage est ouvert au ciel ou à l'enfer. Notre première demeure est sur la terre, c'est là que nous sommes créés, c'est là que nous devons être quelques momens, pour entrer ensuite dans une éternité, ou de supplices, si nous sortons de cette terre coupables et criminels, ou de délices, si nous en sortons justes et purifiés. Or, cette terre où notre séjour est si court, où le réprouvé a vécu et est mort dans le péché, mais où il auroit pu vivre et mourir dans la justice, sera toujours présente à son esprit. Il maudira sa folie, il désirera de retourner sur la terre pour y recommencer une nouvelle vie. Et quelle vie ne mèneroit-il pas? Quels objets pourroient l'attacher ou le tenter? quelles souffrances pourroient lui arracher un murmure? quelle rigueur de pénitence, quelle austérité de vie pourroit l'effrayer? Mais désirs chimériques! On ne vit qu'une fois sur la terre, on n'y meurt qu'une fois, et de là on entre dans l'éternité; mais de l'éternité on ne retourne plus habiter la terre. Les réprouvés n'en goûteront plus les avantages, et les saints n'en courront plus les risques. Il n'y a que nous, nous qui vivons, qui puissions encore abuser ou profiter de la liberté que Dieu nous laisse de choisir entre les deux éternités, l'une des deux devant être nécessairement et bientôt notre partage. On nous donne le choix, non entre la terre et l'éternité, mais entre l'heureuse ou la malheureuse éternité, car il nous faut nécessairement quitter la terre, et entrer nécessairement dans l'une de ces deux éternités.

Prière. O éternité, dont chaque instant m'approche! Ah! si j'eusse pensé à vous jusqu'ici, que de fautes j'aurois évitées, quel progrès n'aurois-je pas fait dans la vertu! C'en est fait, ô éternité, je ne vous perdrai plus jamais de vue, vous deviendrez la règle de toutes mes actions. Sans cesse je me dirai : Je marche vers l'éternité, tout ce que je fais, tout ce que je pense,

tout ce que je dis me conduit à l'éternité; mais est-ce à une heureuse ou à une malheureuse éternité? Ah! songes-y, mon ame, parce qu'une fois séparée de ce corps vil et méprisable, ton sort sera décidé sans retour, et de l'une des deux éternités où tu seras, tu ne verras plus qu'un chaos immense entre toi et l'autre éternité. O Dieu, qui ne tremblera en méditant ces vérités? Qui pourroit encore vous offenser après s'en être pénétré? Pour moi, Seigneur, c'en est fait, je déteste mon iniquité et je n'y veux plus retomber. O Jésus, je veux être à vous dans le temps et dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CCIV^e MÉDITATION.

Fin du mauvais riche et de Lazare.

DE LA FOI D'UNE AUTRE VIE.

1° De la sagesse de Dieu dans la manière dont il nous a fait connoître cette vérité; 2° de la folie de ceux qui voudroient qu'un mort ressuscitât pour les assurer de cette vérité; 3° de l'inutilité de l'apparition d'un mort à l'égard de ceux qui ne croient pas cette vérité. *Luc.* XVI, 27-31.

PREMIER POINT. — *De la sagesse de Dieu dans la manière dont il nous a fait connoître cette vérité.*

ET *le riche dit : Père Abraham, je vous supplie d'envoyer Lazare à la maison de mon père où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi dans ce lieu de tourmens. Abraham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.*

I. L'importante vérité d'une autre vie nous est manifestée par la tradition. Dieu l'a révélée au premier homme, et par lui à toute sa postérité. Adam, après son péché, assuré de la mort qu'il devoit subir, et averti de la venue future d'un rédempteur en qui il devoit espérer, n'ignora pas pourquoi il restoit sur la terre, pourquoi il en devoit sortir, et où il devoit aller en la quittant, selon la manière dont il s'y seroit comporté. Cette vérité fut transmise de père en fils jusqu'au juste Noé et à ses enfans, qui ne la laissèrent pas

ignorer à leurs descendans. On trouve dans toutes les nations des traces de cette tradition, quoique plus ou moins altérées par les fables et les systèmes que la force des passions et la foiblesse de l'esprit humain ont fait inventer.

II. L'importante vérité d'une autre vie nous est manifestée par la conscience. Dieu l'a gravée dans le cœur de l'homme, et dans la constitution même de ce monde. Notre conscience qui l'a reçue ou qui l'approuve, nos désirs insatiables et interminables, les désordres mêmes de ce monde et les injustices qui s'y commettent, tout réclame une autre vie, tout l'annonce et la prouve. D'ailleurs, quelle seroit la fin de la création, s'il n'y avoit pas d'autre vie? Dieu nous auroit-il créés pour un moment sur la terre comme les bêtes, sans aucune fin ultérieure? Le vice et la vertu, le bien et le mal, le culte et le blasphème, la cruauté et la patience, tout seroit-il égal aux yeux du souverain être? Dieu auroit-il moins d'équité que nous, nous qui n'en avons que parce qu'il en a imprimé en nous le sentiment?

III. L'importante vérité d'une autre vie nous est manifestée par l'Ecriture. Dieu l'a tracée dans les saintes Ecritures qu'il nous a laissées en testament. Cette vérité si intéressante, si sensible et si palpable, a été oubliée, étouffée, contestée, défigurée par les passions des hommes qu'elle gênoit. Dieu a voulu encore la retracer dans des écrits inspirés qui durassent jusqu'à la consommation des siècles, et remissent sans cesse devant les yeux des mortels la fin pour laquelle ils avoient été créés. La loi de Moïse et les écrits des prophètes, ou supposent partout la vérité d'une autre vie, ou l'expriment formellement; c'est pourquoi Abraham répond au mauvais riche : *Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.* Mais dans la plénitude des temps, Dieu, selon sa promesse, nous a envoyé son Fils, non-seulement pour nous assurer de nouveau de la vérité d'une autre vie, mais pour nous expliquer en détail, autant que nous étions capables de l'entendre, et qu'il étoit nécessaire à notre salut, tout ce qui se passe dans cette autre vie. Le feu qui brûle et tourmente les pécheurs morts dans leur péché, feu qui ne s'éteindra jamais, et les tourmentera toujours; le ciel qui comblera de délices et de gloire ceux qui auront cru en lui, et qui seront morts dans sa grâce : c'étoit au Fils

de Dieu qu'il appartenoit de nous révéler de si importans secrets, lui qui les avoit puisés dans le sein de son Père, lui qui étoit chargé de racheter les hommes, de les instruire, et de juger un jour les vivans et les morts; lui qui du ciel est venu sur la terre, de la terre est descendu aux enfers, des enfers est revenu sur la terre, et de la terre est remonté au ciel; lui qui, pendant sa vie, pour preuve de sa mission, a interrompu à son gré le cours de la nature, et a d'une seule parole ressuscité les morts. Qui ne croit pas cette vérité sur un tel témoignage est un furieux qui, de gaîté de cœur, veut se perdre éternellement. Pour nous, croyons-la, mais d'une manière si inébranlable et si efficace, qu'elle devienne notre règle, notre force et notre consolation.

Second Point. — *De la folie de ceux qui voudroient qu'un mort ressuscitât pour les assurer de cette vérité.*

Le riche repartit : Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. Il n'est pas rare de trouver des gens qui, pour croire ou s'affermir dans leur foi, voudroient avoir le témoignage d'un mort revenu de l'autre monde ; et c'est pour nous guérir de cette illusion que N. S. fait parler ici le mauvais riche en ces termes. Convainquons-nous donc qu'un pareil désir est une folie, et pour nombre de raisons.

I. La résurrection ou l'apparition d'un mort pour nous instruire ne convient point à la sagesse de Dieu. Dieu veut nous conduire par la foi ou sa parole, et non par des visions particulières. Ceux qui nous ont précédés se sont sauvés par la foi, et c'est par elle que nous devons nous sauver; notre conduite ne doit pas être différente de la leur. Si nous voulons le témoignage d'un mort, un autre le voudra aussi. Faudra-t-il que chaque homme ait sa révélation et voie un mort? Quand l'impression que cette vision aura faite sur nous sera diminuée, et qu'il nous surviendra quelque autre doute, nous désirerons encore de voir un mort; faudra-t-il nous l'envoyer, et ainsi à chacun des vivans, selon sa fantaisie? Quelle extravagance!

II. La résurrection ou l'apparition d'un mort pour nous instruire ne convient pas à l'état des morts. Ce ne sont point les morts qui sont chargés de nous instruire, ce sont les vivans, nos pères, nos maîtres, nos pasteurs,

pasteurs, nos directeurs, nos prédicateurs, Moïse, les prophètes, les apôtres, l'Eglise, J. C. le fils de Dieu, qui nous a parlé par lui-même, qui a inspiré les prophètes, les apôtres, et a laissé son esprit à l'Eglise. Les morts ne sont point chargés de ce ministère, et ce seroit une folie de l'attendre d'eux. Il y a eu plusieurs morts ressuscités par J. C. et par ses serviteurs dans l'ancien, et plus encore dans le nouveau Testament; leur résurrection a bien prouvé la mission divine de ceux qui les ressuscitoient : mais aucun d'eux n'a été chargé de nous rapporter ce qu'il avoit vu dans l'autre monde. Dieu peut avoir permis que quelques morts soient apparus, mais cela n'a jamais été pour apprendre les secrets de l'autre vie. J. C. lui-même est ressuscité, selon qu'il l'avoit promis, et sa résurrection a mis le sceau aux vérités qu'il nous a annoncées; mais c'est pendant sa vie mortelle qu'il nous les a annoncées. Il les savoit avant que de descendre sur la terre, il les avoit puisées dans le sein de Dieu même son père. Sa mort et sa résurrection ne lui ont rien appris, et si après sa résurrection il s'est entretenu avec ses apôtres du royaume de Dieu, ce fut pour leur apprendre comment ils devoient gouverner son Eglise, et non pas pour leur enseigner de nouvelles vérités que la mort lui eût apprises, ou qu'il ne leur eût pas annoncées auparavant. Consultons donc ses divins oracles, étudions l'Ecriture, écoutons l'Eglise. Attendre de la part des morts des lumières nouvelles ou plus sûres, c'est une folie.

III. La résurrection ou l'apparition d'un mort pour nous instruire ne convient point à notre situation présente. Quelle seroit notre tranquillité sur la terre, si nous étions toujours ou dans l'attente, ou dans la crainte de l'apparition de quelque mort! Quelle seroit l'unanimité de notre foi, si chacun régloit la sienne sur ce qu'il auroit entendu ou cru entendre d'un mort, et sur l'interprétation qu'il donneroit à ses paroles! Quel seroit enfin notre désespoir ou notre présomption, si nous savions qui sont ceux de nos proches ou de nos amis qui sont dans l'enfer ou dans le ciel! C'est une vue que nous ne pourrons supporter que lorsque nous serons entièrement unis à Dieu et transformés en lui. Le désir de voir des morts pour apprendre d'eux ce qui se passe dans l'autre monde, est donc une folie

dont nous devons nous guérir, et si nous le pouvons, guérir les autres.

TROISIÈME POINT. — *De l'inutilité de l'apparition d'un mort à l'égard de ceux qui ne croient pas cette vérité.*

Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand quelqu'un des morts ressusciteroit. Pourquoi? parce que l'apparition d'un mort ne détruiroit pas les obstacles qu'ils opposent à la foi.

I. L'apparition d'un mort ne calmeroit pas les troubles volontaires de leur imagination. Ce qui ébranle ou détruit notre foi, c'est que nous voulons concevoir la nature des mystères. C'est ainsi que nous nous laissons troubler en pensant à l'éternité de Dieu, à son immensité, à la trinité des personnes, à l'incarnation du Verbe, à la présence de J. C. dans l'Eucharistie; nous voulons former en nous des images de ces mystères, et n'y pouvant réussir, nous tombons dans le trouble, et nous sommes tentés de ne les pas croire. C'est ainsi en particulier que l'éternité des peines des réprouvés nous trouble. En vain nous mesurons, nous calculons, nous entassons siècles sur siècles, notre imagination s'échauffe, nous succombons sous nos efforts, et souvent nous finissons par rejeter cette vérité, du moins par en douter, et cela parce que nous ne pouvons l'imaginer. L'ame fidèle s'appuyant uniquement sur la parole de Dieu, croit les mystères révélés sans faire aucun effort pour s'en former des images; elle se laisse pénétrer, sans se troubler, des sentimens que ces vérités inspirent, soit de respect, soit d'amour ou de crainte. Mais comment l'apparition passagère d'un mort calmeroit-elle l'imagination de ceux que la parole de Dieu, toujours subsistante, ne peut calmer?

II. L'apparition d'un mort n'arrèteroit pas les faux raisonnemens de leur esprit. On veut raisonner sur des mystères qui sont au-dessus de notre raison, on creuse, on approfondit, et l'on n'enfante que des chimères; on pose des principes dont on ne voit pas la certitude, on tire des conséquences dont on ne voit pas la liaison. Nous faisons Dieu de la même nature que nous, nous lui attribuons nos foiblesses, et nous jugeons de lui par nous-mêmes. Nous voulons que, dans l'autre monde, il tienne la même conduite que dans celui-ci, et parce

que, dans cette vie, il est plein de bonté et de miséricorde pour les pécheurs, nous voulons qu'il soit tel dans l'autre; parce qu'une éternité de supplices surpasse notre intelligence, parce que des criminels dans les flammes nous font compassion, nous voulons qu'il en soit ainsi de Dieu. L'ame fidèle croit à la parole divine, et elle y trouve la tranquillité de l'esprit. Sans vouloir sonder l'abîme des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, elle profite ici-bas de ses miséricordes, elle espère ses récompenses, elle redoute ses châtimens. Mais comment l'apparition d'un mort, sans suite, sans liaison, sans autorité, arrêteroit-elle dans l'incrédule la passion de raisonner, si la parole de Dieu continuée depuis Adam, depuis Moïse, depuis J.C. jusqu'à nous, si cette parole si instructive, si lumineuse, appuyée de tant de prodiges, annoncée avec tant d'éclat, ne peut l'arrêter?

III. L'apparition d'un mort ne guérit pas les passions effrénées de leur cœur. Avouons-le sincèrement, ce n'est que l'intérêt qui nous fait douter de l'autre vie et d'une éternité; ce n'est qu'en faveur du crime et des passions qu'on tâche d'obscurcir cette vérité. Ah! dans les beaux jours de notre innocence, nous n'avions sur cela aucun doute. Lors même qu'après quelque chute nous eûmes recours à la pénitence, que nous nous efforçâmes de dompter nos passions, et que nous remportâmes sur elles des victoires, nous ne doutions pas encore. Ce n'est que depuis que nous avons commencé à céder à leurs efforts et à nous livrer à leur emportement, que nous nous sommes follement persuadés qu'il n'y avoit ni enfer, ni éternité. O pécheur! ô insensé! vous bravez les lumières de la raison, les remords de la conscience, la voix de la nature, le cri des nations, et toute la majesté de la religion; vous demandez la résurrection d'un mort pour croire un enfer, vous devriez bien plutôt la demander pour vous assurer qu'il n'y en a pas, et que vous pouvez impunément vous abandonner au péché. Dans toute autre affaire, le parti où l'on risque le plus doit être le plus assuré; et ici pour risquer votre être, et le malheur éternel de votre être, vous ne demandez aucune preuve, tandis que du côté où ne vous risqueriez rien, aucune preuve ne vous manque, et aucune ne vous satisfait! Ah! reconnoissez qu'il n'y a que la passion qui puisse vous aveugler à ce point.

Prière. O mon Dieu, par votre grâce spéciale et non méritée, je suis encore au monde comme y étoient les frères du mauvais riche, et je peux profiter de son malheur. Qu'attends-je pour prendre et exécuter de bonnes résolutions? Voudrois-je voir un mort ressuscité? Mais que me diroit un réprouvé qui m'apparoîtroit, que ce que me dit le mauvais riche : *Je souffre cruellement dans cette flamme?* Une telle vision seroit-elle plus certaine pour moi que l'Evangile? J'ai l'Ecriture; ah! si je n'en profite pas, je n'écouterois pas un mort ressuscité. C'en est donc fait, ô mon Dieu. Loin de moi tout esprit d'orgueil, toute semence d'endurcissement. Je crois une autre vie, et je veux la mériter, en n'usant de celle-ci que pour vous, et d'une manière digne de vous. Ainsi soit-il.

CCV^e MÉDITATION.

De quelques instructions que N. S. répète à ses disciples.

1° Sur le scandale, 2° sur le pardon des offenses, 3° sur la foi. *Luc.* XVII, 1-6.

Premier Point. — *Sur le scandale.*

1. Il ne faut pas s'étonner du scandale. Jésus dit à ses disciples : *Il est impossible qu'il n'arrive des scandales.* Il paroît que N. S. étoit seul avec ses disciples, lorsqu'il leur tint ce discours. Cette nécessité du scandale ne vient que de la corruption et de la malice des hommes; mais les hommes étant tels qu'ils sont, il n'est pas possible qu'il n'arrive des scandales dans le monde, dans l'Eglise, dans l'état le plus saint. N'en est-il pas arrivé dans le collège même des premiers apôtres? Il est impossible que cela soit autrement, et il est plus important qu'on ne pense d'être bien convaincu de cette vérité, afin de n'être pas étonné de ces scandales, de n'en être pas ébranlé dans sa foi, et détourné de la pratique de la vertu. Si nous voyons des scandales, n'en soyons pas surpris, c'est que nous vivons parmi des hommes. S'il arrive un scandale, ne nous en troublons pas,

c'est un homme qui l'a causé, et un homme foible comme nous; mais n'allons pas par malice étendre ce scandale, et en supposer coupables plusieurs autres qui en sont aussi innocens que nous. Si ces scandales se multiplient, ne pensons pas pour cela que tout soit perdu, ou que la Providence ne gouverne pas le monde, puisque ces scandales mêmes sont prédits.

II. Il ne faut pas donner de scandale. *Mais malheur à celui par qui il en arrive. Il vaudroit mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits....* Quelque cachés, ou quelque multipliés que soient ces scandales, Dieu en saura bien distinguer l'auteur. Jugeons de la vengeance qu'il en tirera, par ce que N. S. en dit ici : ah ! méditons bien ces paroles. Examinons-nous nous-mêmes, principalement sur ce qui regarde les petits, c'est-à-dire, ceux qui, par leur âge ou leur condition, sont au-dessous de nous.

III. Il ne faut point prendre de scandale. *Rendez-vous attentifs sur vous-mêmes*. Soyez attentifs, non-seulement pour n'être pas étonnés du scandale, et n'en point donner, mais encore pour que le scandale ne pénètre pas jusqu'à vous, et ne vous soit pas une occasion de chute. Ne vous imaginez pas qu'une chose soit permise, parce que d'autres la font, qu'elle soit sans reproche devant Dieu, parce qu'elle est sans blâme devant les hommes. La loi de Dieu, l'Evangile, la conscience, l'Eglise, voilà quelle doit être votre règle, et non la pratique, la coutume et l'usage du monde.

SECOND POINT. — *Sur le pardon des offenses.*

Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le; et s'il se repent, pardonnez-lui. S'il pèche contre vous sept fois le jour, et si sept fois le jour il revient vous trouver, et vous dit : Je me repens, pardonnez-lui.

I. Des offenses que nous faisons aux autres. Soyons attentifs pour n'offenser personne, mais si par vivacité, ou même par mégarde, nous offensons quelqu'un, souffrons qu'il nous reprenne, et écoutons sa correction avec humilité; s'il ne nous reprend pas, reprenons-nous nous-mêmes, et reconnoissons notre faute; ensuite allons le trouver, disons-lui que nous nous en repentons, et prions-le de nous pardonner.

II. Des offenses que les autres nous font. Reprenons

avec douceur celui qui nous offense, pardonnons-lui du fond de notre cœur; et dès qu'il se reconnoît, assurons-le que nous lui pardonnons, sans que la multiplicité de ses rechutes lasse notre patience ou refroidisse notre charité.

III. Des offenses faites à Dieu. Quel est l'homme qui soit offensé sept fois le jour, à qui on demande pardon sept fois le jour, et qui doive accorder ce pardon? Qui est celui qui ait une si grande douceur, et qui ait occasion d'exercer une si grande charité? Ah! Seigneur, c'est votre divine charité que vous exprimez ici, et que vous voulez que vos apôtres exercent envers les pécheurs repentans. En effet, dès qu'on revient à vous sincèrement, et qu'on sait dire cet heureux mot : Je me repens, dès-lors vous oubliez tout, vous pardonnez tout. Dès que je vous offense, vous me reprenez; dès que je me repens, vous me pardonnez. Hélas! je vous offense à tout moment, et à tout moment vous êtes prêt à me pardonner. O douceur ineffable! ô bonté infinie! vous n'exigez de moi que ces deux conditions, que je me repente, et que je pardonne.

TROISIÈME POINT. — *Sur la foi.*

I. De la diminution de la foi. *Et les apôtres dirent au Seigneur: Augmentez en nous la foi.* Les apôtres n'avoient jamais été repris par J. C., pour avoir manqué de charité, mais fort souvent pour avoir manqué de foi. C'est peut-être ce qui leur fait dire à N. S. : *Augmentez en nous la foi.* La foi est un don de Dieu dans son commencement, dans son accroissement et dans sa perfection. Nos péchés journaliers, notre dissipation, la contagion du monde, ne cessent de la diminuer en nous. Peut-être aujourd'hui en avons-nous moins que dans un âge moins avancé. La diminution de la foi à son tour fait que nous péchons plus souvent, plus grièvement, et avec moins de peine. Elle nous rend le joug du Seigneur pesant, la vertu difficile, la fréquentation des sacremens insipide, la pratique de l'oraison et du recueillement dégoûtante et ennuyeuse. Ranimons donc le peu de foi qui nous reste, et travaillons à l'augmenter.

II. De l'augmentation de la foi. La foi s'augmente par la prière, l'instruction et les œuvres. Demandons sans cesse au Seigneur qu'il augmente en nous la foi.

Que cette prière des apôtres soit notre prière ordinaire, surtout dans les tentations, dans les dégoûts, et dans les occasions d'exercer une vertu qui nous coûte; mais en priant, travaillons de notre côté à augmenter notre foi par de pieux entretiens, de bonnes lectures, de saintes méditations.

III. De l'usage de la foi. *Le Seigneur leur répondit : Si vous aviez une foi semblable à un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et va te planter au milieu de la mer; et il vous obéiroit.* Façon de parler bien énergique, pour nous exprimer la puissance de la foi. Non, sans doute, les apôtres n'ont jamais fait usage de leur foi, pour opérer des merveilles inutiles et d'ostentation, et ce n'étoit pas l'intention du Sauveur, ni le sens de ses paroles; mais les apôtres, confirmés dans la foi, en ont fait d'utiles et éclatantes, en chassant les démons, en guérissant les malades et ressuscitant les morts. Par là ils ont converti le monde entier, et ils ont déraciné l'idolâtrie, qui a été comme précipitée au fond de la mer, et n'a jamais reparu depuis. Ah! si nous avions de la foi, il n'y auroit en nous ni penchant, ni habitude, qui ne cédât à nos ordres, et qui ne fût arraché jusqu'aux moindres racines, pour ne reproduire jamais. C'est cette foi qui a fait triompher les saints du monde, des tyrans, et d'eux-mêmes. Faisons-en le même usage, et nous triompherons comme eux.

Prière. *Augmentez ma foi,* ô mon Sauveur; donnez-moi cette foi vive qui me fasse comme toucher au doigt les vérités du salut, cette foi ardente qui me tire de la langueur où je suis, et qui me fasse embrasser avec courage les maximes qu'elle m'enseigne. Je ne vous demande pas, Seigneur, cette foi qui a fait opérer des miracles à vos saints, mais je vous demande cette foi qui les a fait devenir des saints; non cette foi qui les a illustrés aux yeux des hommes, mais celle qui les a rendus humbles, mortifiés, ennemis d'eux-mêmes; celle enfin qui a plu à vos yeux. Ainsi soit-il.

CCVI^e MÉDITATION.

Parabole du bon serviteur qui fait ce qu'il doit.

Considérons, 1° le travail extérieur, 2° le travail intérieur, 3° les sentimens de ce bon serviteur. *Luc.* XVII, 7-10.

PREMIER POINT. — *Du travail extérieur du bon serviteur.*

Les apôtres, dont la foi devoit opérer de grandes merveilles, avoient besoin d'une grande humilité pour ne se glorifier ni de leurs immenses travaux, ni de leurs glorieux succès. N. S. leur fit, dans ce dessein, une parabole bien propre à les instruire, et à nous instruire nous-mêmes. Il s'agit d'un maître qui, ayant un serviteur, l'emploie au travail.

I. Travail dépendant et commandé. *Qui de vous*, dit J. C., *ayant un serviteur employé à labourer ou à paître les troupeaux, lui dise aussitôt qu'il est revenu des champs : Allez vous mettre à table?* Le maître occupe son serviteur comme il lui plaît. Le serviteur fait la volonté de son maître, et non la sienne. Si le maître l'envoie aux champs, il y va; s'il lui commande de labourer, ou de paître les troupeaux, il le fait. Ce monde est le champ du Seigneur, et les hommes sont le troupeau. Les apôtres ont défriché et façonné ce champ; ils ont conduit le troupeau et lui ont donné la nourriture. Toute leur vie extérieure a été employée à faire en cela la volonté de leur maître. Les hommes apostoliques ont reçu de Dieu le même emploi; les pasteurs de l'Eglise, selon leur rang, y participent plus ou moins. Tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, sont les serviteurs de Dieu, et il ne les a placés dans ce monde que pour y travailler, chacun selon son état et selon la volonté du souverain maître. Comment remplissons-nous ce devoir?

II. Travail pénible et assujettissant. Dans quelque état que la Providence nous place, nous sommes condamnés, comme pécheurs, à travailler pour remplir nos devoirs. Si, dans ce travail, nous trouvons de la peine et de l'assujettissement, gardons-nous de nous en plaindre ou de nous en dispenser.

III. Travail assidu et constant. Ce n'est que le soir que le serviteur revient des champs où son maître l'a envoyé, et où il a travaillé tout le jour; et s'il revient le soir pour prendre un peu de repos, ce n'est que pour retourner au travail le lendemain matin, et le continuer ainsi tous les jours. Telle doit être la vie de l'homme sur la terre, tandis qu'il est en santé. Il doit sans cesse être occupé d'un travail proportionné à ses forces, mais utile, sérieux, et travailler ainsi jusqu'à la mort. Telle est la volonté de notre maître. Comment la remplissons-nous? Il nous en demandera compte. Comment nous traitera-t-il, si à la fin nous n'avons à lui présenter qu'une vie passée dans la mollesse, l'oisiveté, les plaisirs, ou dans un travail qui n'étoit pas pour lui, qu'il ne nous avoit pas commandé, peut-être même qu'il nous avoit défendu?

SECOND POINT. — *Du travail intérieur du bon serviteur.*

Le maître ne lui dira-t-il pas plutôt : Apprêtez-moi à souper, ceignez-vous, et me servez jusqu'à ce que j'aie mangé et bu; après cela, vous mangerez et vous boirez? Après le travail extérieur de la campagne, il reste un travail intérieur et domestique.

I. Travail honorable. Le serviteur qui a donné ses soins aux biens de son maître doit encore les employer auprès de ce même maître, et le servir lui-même. Après que les apôtres avoient donné tout le jour aux besoins du prochain dans les fonctions de l'apostolat, ils passoient une bonne partie de la nuit en oraison. Après que nous avons travaillé pendant le jour à remplir les devoirs de notre état, nous devons, avant notre repos, nous ménager un temps pour vaquer à la prière, pour louer Dieu, pour le remercier, pour lui rendre compte de notre travail, lui demander pardon de nos fautes et la grâce de mieux faire le lendemain. Nous devons prendre dès le matin un temps semblable pour lui rendre nos hommages, pour demander son secours et lui offrir notre travail. Quoi de plus honorable, pour un serviteur, que de servir ainsi son maître, que de recevoir ses ordres, et de s'entretenir avec lui?

II. Travail indispensable. Sans ce travail intérieur, le travail extérieur est fort suspect. Le serviteur qui a soin du bien de son maître, et qui refuse de servir sa personne, ne remplit point son devoir, ne sauroit plaire

...

à son maître, et fait voir qu'il ne l'aime point. Prenons bien garde que notre travail extérieur, quelque estimé qu'il soit des hommes, quelque utile qu'il soit aux autres, quelque fatiguant qu'il soit pour nous, ne nous détourne de servir notre maître ; car alors ce ne pourroit être qu'un travail d'humeur, d'inclination, de vanité ou de nécessité, et non un travail de devoir, et qui pût lui plaire. Mais si au travail extérieur de l'action, nous joignons le travail intérieur de la prière et de la dévotion, nous pouvons espérer alors d'avoir rempli notre devoir.

III. Travail récompensé. Après que le serviteur a rempli ses devoirs au dehors et au dedans, aux champs et à la maison, il prend sa réfection et ensuite son repos. C'est alors aussi qu'une ame fidèle goûte la satisfaction d'avoir servi son maître, de lui avoir plu, d'être dans ses bonnes grâces et d'avoir son approbation. Mais pouvons-nous entendre ces paroles de N. S., *vous mangerez et vous boirez*, sans nous ressouvenir du pain et du vin que lui-même nous a préparés? O nourriture divine, que l'ame y goûte de délices! O digne récompense des travaux de cette vie, et gage assuré d'une récompense éternelle! Nous ne nous reprochons peut-être rien sur le travail extérieur ; mais le travail intérieur, comment nous en acquittons-nous? Ah! si nous le négligeons, ne soyons pas surpris de ne point goûter la douceur du service de Dieu, et de nous trouver même à la communion sans ferveur et sans dévotion !

TROISIÈME POINT. — *Des sentimens du bon serviteur.*

I. Sentimens d'humilité. C'étoit pour affermir les apôtres dans l'humilité, que N. S. leur proposa cette parabole. Ayant donc exposé les devoirs dont le serviteur s'est acquité, N. S. demande : *Le maître a-t-il obligation à ce serviteur, quand il a fait ce qu'il lui avoit ordonné?* Et il répond : *Je ne le pense pas.* Puis il ajoute : *Ainsi vous, quand vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire.* On n'a point d'obligation à celui qui ne nous donne que ce qu'il nous doit. De quoi donc nous enorgueillir? Pourquoi nous estimer nous-mêmes, lorsque nous n'avons fait que ce qui nous a été commandé? Disons donc alors avec sincérité : *Nous sommes*

des serviteurs inutiles. Serviteurs inutiles par rapport au succès. Le succès, non-seulement en ce qui regarde le salut des ames et la gloire de Dieu, mais même dans toutes les affaires que nous entreprenons, dépend entièrement de Dieu et doit lui être rapporté en tout. Serviteurs inutiles par rapport aux moyens. Les moyens que nous employons pour procurer la gloire de Dieu, ou pour quelque autre chose que ce soit, n'est-ce pas Dieu qui nous les a donnés? L'esprit, les talens, les forces, la vocation, les occasions, tout vient de Dieu et lui appartient. Enfin serviteurs inutiles par rapport à la volonté même, et au bon usage que nous faisons de notre liberté. Nous ne pouvons nous donner à nous-mêmes cette bonne volonté; c'est Dieu qui nous la donne. Nous ne pouvons, sans lui, choisir le bien et fuir le mal; ce n'est que par le secours de sa grâce que nous faisons un bon usage de notre liberté, et que nous nous déterminons au bien. Ainsi nous devons à Dieu non-seulement nos services, mais encore nous tenons de lui de pouvoir et de vouloir le servir. Ainsi notre travail, notre fidélité, notre exactitude, nos mérites, sont des dons de Dieu; et quand il nous récompensera selon nos mérites, il récompensera ses propres dons. L'humilité n'est donc pas fondée sur le mensonge, mais sur la vérité. Les plus grands saints, les plus fidèles serviteurs de Dieu, qui ont travaillé le plus et le plus mérité, ont été les plus humbles, et ont le mieux reconnu devant Dieu leur inutilité. Mais, hélas! Seigneur, j'ai bien d'autres motifs de m'humilier. Il s'en faut bien que je puisse dire que j'ai fait ce que je devois faire. Eh! comment puis-je n'être pas humble, après vous avoir si mal servi et tant offensé, après avoir si long-temps violé votre loi et résisté à votre grâce? Et cependant je m'estime moi-même, et je veux qu'on m'estime. La moindre marque de mépris, la moindre humiliation me met hors de moi-même; un mot, un manque d'attention, un rien m'offense, me trouble et m'irrite. Et comment tant d'orgueil peut-il subsister avec tant de raisons de m'humilier?

A ces sentimens d'humilité, qui sont le but de la parabole, ajoutons ces deux autres qui n'y sont pas étrangers.

II. Sentimens de reconnoissance. Non, le maître n'a aucune obligation à son serviteur de ce qu'il a fait ce

qu'on lui a ordonné de faire; mais combien le serviteur n'est-il pas obligé à son maître de l'avoir retiré de la misère, en le prenant à son service, et en l'y retenant!

III. Sentimens d'amour. Qu'un bon maître mérite d'être aimé! Et en est-il de meilleur que celui que nous servons? En est-il de plus doux, de plus compatissant, de plus magnifique dans ses récompenses?

Prière. Oui, Seigneur, je suis mille fois plus à vous qu'un esclave, mon devoir est de vous servir, j'y trouve mon avantage et ma gloire; vous pouvez vous passer de moi, sans rien perdre; vous pouvez tout exiger de moi, sans me rien devoir : mais telle est votre grandeur, telle est votre infinie miséricorde, que vous voulez bien me compter jusqu'aux moindres désirs de vous plaire, et me récompenser comme si vous me deviez tout. Quel excès de bonté! Pour la mériter plus encore, ô mon Dieu, je vais redoubler mes efforts et mes travaux, sans cesser de me regarder toujours comme un serviteur inutile. Ainsi soit-il.

CCVIIe MÉDITATION.

Jésus allant à Jérusalem pour la fête de la Dédicace, guérit dix lépreux.

Observons, 1° leur prière, 2° leur foi, 3° leur reconnoissance. *Luc.* XVII, 11-19.

Premier Point. — *De la prière.*

Un *jour, Jésus, allant à Jérusalem, passoit au milieu de la Samarie et de la Galilée; et comme il étoit près d'entrer dans un bourg, dix lépreux vinrent à lui, et se tenant éloignés, ils élevèrent la voix pour lui dire : Jésus notre maître, ayez pitié de nous.* Jésus voulut encore une fois paroître à Jérusalem avant le dernier voyage qu'il devoit faire pour y consommer son sacrifice; il quitta donc la Galilée, et après avoir parcouru cette province, il traversa la Samarie et se rendit en Judée. Il étoit sur le point d'entrer dans un bourg qui étoit peut-être celui de Béthanie, où demeuroient Marthe, Marie sa sœur, et Lazare leur frère, et qui n'étoit pas éloigné de Jé-

rusalem, lorsque dix lépreux, dont neuf étoient Juifs et le dixième Samaritain, ayant été informés de son passage, se réunirent pour lui demander leur guérison. Observons les qualités de leur prière.

I. Prière humble. Ils se tinrent loin de Jésus et du chemin, ainsi que la loi l'ordonnoit aux lépreux. Ainsi notre prière doit-elle être humble, et cette humilité doit naître de la connoissance de notre indignité. Qui suis-je devant vous, ô Dieu de sainteté, qu'un indigne lépreux qui ne mérite pas d'approcher de vous? Toute ma vie n'est qu'une lèpre. Tant de péchés que j'ai commis, tant de fautes et d'imperfections où je tombe tous les jours sont autant de taches qui défigurent mon ame, qui la souillent, qui la rendent indigne d'approcher de vous. Je me tiens donc à l'écart, je reconnois mon indignité, mais du fond de ma misère je m'écrierai vers vous, puisqu'il m'est permis encore d'implorer et d'espérer vos miséricordes.

II. Prière fervente. Dès que ces lépreux virent Jésus à portée de les entendre, ils élevèrent la voix et se mirent à crier. Ils crioient parce qu'ils étoient éloignés. Plus une ame se sent éloignée de Dieu, timide, lâche et dissipée, plus elle doit élever la voix et crier vers lui. Ils crioient encore par le désir qu'ils avoient de leur guérison, et par la crainte où ils étoient de manquer une si belle occasion. Ah! si nous sentions le malheur d'être éloignés de Dieu et séparés du commerce des saints, avec quelle ardeur ne demanderions-nous pas d'être délivrés de ces péchés, de cette tiédeur, de cette dureté de cœur, de cette dissipation et de cette indévotion qui sont la cause d'une si funeste séparation!

III. Prière éclairée. Les deux titres que les lépreux donnent à celui dont ils implorent le secours sont celui de Jésus ou de Sauveur, et celui de maître. La cupidité et l'ignorance sont une double lèpre que nous avons contractée avant que de naître, et dont le baptême, en effaçant le péché originel, ne nous a pas délivrés. Mais nous avons dans Jésus un sauveur pour nous faire triompher des passions de notre cœur, et un maître pour dissiper les ténèbres de notre esprit. Invoquons-le donc sous ces deux titres. Jésus mon sauveur et mon maître, répandez sur moi votre divine grâce qui est une grâce de force et de lumière, afin que

ni le péché, ni l'erreur ne me séparent jamais de vous.

IV. Prière commune. La même disgrâce et le même espoir avoient réuni ces malheureux sans distinction de pays et de nation. Ils élevèrent la voix ensemble et prièrent, non chacun pour soi, mais en commun et pour tous : *Ayez pitié de nous.* Ce concert de prières, si recommandé par J. C. même, ne pouvoit manquer de lui être agréable, et d'obtenir tout de lui selon sa promesse. Unissons-nous donc tous ensemble pour implorer les miséricordes du Seigneur. Se séparer des assemblées de religion, ne pas s'unir à la prière commune qui se fait à l'Eglise, à sa paroisse, à moins qu'une raison légitime ne nous en empêche, c'est s'exposer visiblement à être privé de bien des grâces, au lieu que réunis ensemble, notre ferveur, ou s'anime, ou s'entr'aide mutuellement. La ferveur des uns supplée à la lâcheté des autres, et ce cri commun fait au Seigneur une douce violence à laquelle sa bonté ne sauroit résister.

SECOND POINT. — *De leur foi.*

I. Foi humble et sans murmure. Jésus, ayant entendu leurs cris, se tourna vers eux, *et les ayant aperçus, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres.* Que de majesté, que de puissance dans ce commandement! Mais il falloit une foi bien humble pour l'exécuter sans murmure. C'étoit l'usage de Jésus, lorsqu'il guérissoit les malades, de les toucher et de leur parler avec bonté. Il ne s'étoit pas dispensé d'en user ainsi avec le lépreux qu'il avoit guéri en descendant de la montagne; mais pour ceux-ci, il ne les fait point approcher, il ne les touche point, il ne leur dit rien, il ne leur promet rien : seulement il leur crie de loin de se retirer et d'aller se montrer aux prêtres. Un sentiment d'orgueil dans ces lépreux eût empêché peut-être leur guérison. Dans une occasion à peu près semblable, l'orgueil de Naaman, ce seigneur syrien qui étoit venu trouver le prophète Elisée pour être guéri de sa lèpre, pensa lui faire perdre le fruit de son voyage. Nous voulons que les envoyés de Dieu nous servent selon notre goût, suivant nos idées et nos prétentions. Si un confesseur, un directeur, un prédicateur manque aux égards que nous attendons de lui, notre orgueil s'irrite, les murmures s'élèvent dans le cœur, et quelquefois éclatent; le dé-

pit succède, et faute d'humilité nous manquons notre guérison.

II. Foi simple et sans raisonnement. La loi de Moïse, que suivoient aussi les Samaritains, obligeoit les lépreux à se montrer aux prêtres, mais c'étoit lorsqu'ils étoient guéris, afin que, leur guérison étant authentiquement reconnue, ils fussent rétablis dans le commerce de la vie civile; mais ceux-ci pouvoient dire : On nous envoie aux prêtres, et on ne nous a pas guéris, qu'irons-nous faire là dans l'état où nous sommes? C'est ainsi que raisonnoit Naaman, envoyé par le prophète aux eaux du Jourdain. Est-ce donc, disoit-il, que nous n'avons pas en Syrie des fleuves qui valent le Jourdain? Eh quoi! avec Dieu, en fait de religion, toujours des raisonnemens! Ah! laissons-nous conduire, croyons et obéissons avec simplicité. C'est un hommage que Dieu demande de nous, et auquel il a attaché notre salut. Les lépreux ne raisonnèrent point, ils obéirent, et leur foi fut couronnée.

III. Foi récompensée sans délai. *Et comme ils y alloient, ils furent guéris.* C'est aussi ce qui arriva à Naaman, lorsqu'enfin il eut obéi au prophète; et c'est ce qui arrivera à quiconque renonçant à ses préjugés, à son orgueil, à ses idées et à ses faux raisonnemens, ira où Dieu l'envoie, et marchera avec humilité et simplicité dans la voie que le Seigneur lui a prescrite, soumettra son jugement à celui de l'Eglise, croira la perpétuité, l'indéfectibilité, la sainteté de cette Eglise, en recevra les Ecritures, les sacremens, les cérémonies, les pratiques, les décisions et les lois. Celui-là trouvera dans sa foi et dans son obéissance la paix du cœur, la tranquillité de l'esprit, la pureté de l'ame, sa guérison et son salut.

IV. Foi docile jusqu'à la fin. L'évangéliste ne dit point que ces lépreux furent en effet se présenter aux prêtres; mais outre que c'étoit une pratique communément observée, formellement commandée par la loi, l'ordre qu'ils en avoient reçu de leur puissant libérateur ne permet pas de douter qu'ils s'y soient conformés. Le Samaritain, comme les autres, se présenta sans doute aux prêtres de Jérusalem, sans aller trouver les prêtres schismatiques de Samarie, à qui il comprit bien que Jésus ne le renvoyoit pas. Quelque grâce singulière qu'on ait reçue du ciel, rien ne nous dispense de l'ob-

servation de la loi, et ne peut nous soustraire à la juridiction des supérieurs légitimes. Il ne peut y avoir qu'erreur et illusion, où manquent la docilité et l'obéissance.

TROISIÈME POINT. — *De leur reconnoissance.*

I. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu est juste. *L'un d'eux, se voyant guéri, retourna sur ses pas, en glorifiant Dieu à haute voix.* Un de ces dix lépreux, qui étoit le Samaritain, voyant que sa guérison étoit certaine, et qu'il ne lui restoit plus aucun vestige de son impure difformité, se rappelant, d'un autre côté, avec quelle bonté, quelle puissance, et d'un seul acte de sa volonté, Jésus les avoit tous guéris, il entra dans un si grand transport de joie, d'admiration, de reconnoissance, que, sans songer à jouir de son bonheur, il ne songea qu'à retourner promptement sur ses pas pour remercier son divin libérateur. N'avons-nous pas les mêmes motifs de reconnoissance? N'est-ce pas avec la même bonté, avec la même puissance, que Dieu à tout instant nous comble de ses bienfaits, nous sauve de nos péchés, et nous délivre de mille maux? Combien grande devroit être notre reconnoissance!

II. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu doit être expressive. *Et il vint se prosterner aux pieds de Jésus le visage contre terre pour lui rendre grâces. Or, celui-là étoit un Samaritain.* Ce Samaritain revint trouver Jésus dans le bourg où il l'avoit vu sur le point d'entrer, et il y vint louant Dieu à haute voix, et ne cessant sur toute sa route de célébrer ses bienfaits. Dès qu'il fut arrivé devant Jésus, il se jeta à ses pieds la face contre terre. Ah! qui pourroit dire quels furent alors les sentimens de son cœur? Sa bouche ne pouvoit que foiblement les exprimer, mais Jésus les voyoit, et sa posture les indiquoit. Hélas! ne devrois-je pas être sans cesse prosterné à vos pieds, divin Sauveur de mon ame, vous qui m'avez délivré non une fois, mais tant de fois d'une lèpre bien plus honteuse et plus dangereuse pour moi, de la lèpre de mes péchés; vous qui, non content de me purifier, daignez encore me nourrir de votre chair, m'abreuver de votre sang, me communiquer votre être divin? Ah! toute ma vie ne devroit être qu'une continuelle action de grâces pour tant de bienfaits, et je ne vous en remercie que foible-

ment, et je n'en parle pas, je ne m'en entretiens pas !

III. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu est rare. *Alors Jésus dit : N'y en a-t-il pas eu dix de guéris? Où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est trouvé aucun qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger.* Celui qui savoit si bien le nombre des lépreux guéris n'ignoroit pas où étoient les neuf ingrats dont il se plaignoit; mais il parle ainsi pour nous faire connoître combien la reconnoissance est rare, et qui sont ceux qui pour l'ordinaire sont les plus ingrats. Après une solennité, une mission, une retraite, les fêtes de Pâque, où plusieurs pécheurs ont été guéris de leur lèpre, en voit-on beaucoup, à une fête prochaine, revenir au Sauveur, lui témoigner leur reconnoissance? A peine de dix en voit-on un seul, et les neuf autres où sont-ils? Ils ont oublié la grâce reçue, ils l'ont peut-être déjà perdue. Ils vaquent à leurs affaires temporelles, ils sont livrés à la dissipation, à la joie, aux plaisirs, peut-être déjà sont-ils replongés dans leurs mêmes péchés, dans leurs habitudes criminelles. Le seul étranger est touché de reconnoissance, parce qu'il se regardoit comme plus indigne de la faveur qu'il a reçue. Ce qui étouffe en nous les sentimens de reconnoissance, c'est que nous nous imaginons, comme les Juifs, que tout nous est dû. Ah! si nous faisions au contraire cette réflexion salutaire, que, par rapport à la foi, nous sommes des étrangers, en ce sens qu'elle ne nous étoit nullement due; si nous pensions que le désir de recourir à la pénitence est une grâce du Sauveur, que cette absolution que nous recevons avec tant d'indifférence est le prix de son sang et de sa mort, et un excès de ses miséricordes, et que, si nous étions morts un moment avant de recouvrer sa grâce, nous étions éternellement réprouvés, peut-être qu'alors nous reconnoîtrions le prix de notre réconciliation, et que nous en témoignerions notre reconnoissance. Ce sont quelquefois les plus grands pécheurs, et ceux qui paroissoient les plus éloignés de Dieu, qui sont touchés de reconnoissance, tandis que ceux qui jouissent tous les jours de ses bienfaits n'en ont aucune.

IV. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu est profitable à celui qui en est pénétré. *Et Jésus lui dit : Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé.* Les autres aussi avoient été sauvés par leur foi, mais ils

n'eurent pas le bonheur de se l'entendre dire de la bouche de Jésus même. Ah! combien, par cette divine parole, la foi du Samaritain fut-elle augmentée, éclairée, embrasée! La crainte des prêtres avoit peut-être étouffé dans les neuf Juifs la voix de la reconnoissance. Mais s'ils furent si timides et si ingrats alors, que furent-ils lorsque, peu de temps après, la persécution fut déclarée contre J. C. et ses disciples? Pour le fidèle Samaritain qui avoit élevé sa voix dans Jérusalem et dans la Judée, on peut bien croire qu'il ne garda pas le silence, lorsque Samarie eut reçu la parole de l'Evangile. La gratitude est un fort préjugé pour la persévérance, et l'ingratitude pour la défection.

Prière. O mon Dieu, je reconnois et je déplore mon ingratitude à votre égard. Ah! Seigneur, recevez un pécheur que la reconnoissance ramène à cet instant à vos pieds, et y va fixer pour toujours. Animez, fortifiez vous-même la gratitude qui m'anime en ce moment, rendez-la stable et permanente, afin que j'y puise sans cesse un nouveau courage et de nouvelles forces pour marcher dans les voies de la justice. Ainsi soit-il.

CCVIII^e MÉDITATION.

Entretien de Jésus avec les Juifs de Jérusalem, un des jours de la fête de la Dédicace.

1° J. C. leur reproche leur incrédutité; 2° il leur parle de ses brebis; 3° de ses mystères. *Jean.* X, 22-30.

Premier Point. — *De l'incrédulité des Juifs.*

I. Incrédulité hypocrite. *Or, on faisoit à Jérusalem la fête de la dédicace du temple, et c'étoit en hiver. Comme Jésus se promenoit au temple, dans la galerie de Salomon, les Juifs s'assemblèrent autour de lui.* Lorsque N. S. arriva à Jérusalem, on y célébroit la fête du renouvellement de la dédicace du temple, instituée par Judas Machabée. Cette fête se célébroit avec octave, comme les trois grandes solennités ordonnées par la loi. Elle tomboit en hiver, et commençoit, selon notre

manière de compter, vers la fin de décembre, environ deux mois après la fête des Tabernacles. N. S. finissoit alors sa trente-deuxième année, et alloit bientôt commencer la trente-troisième, qui devoit être la dernière de sa vie mortelle. Si pendant cette fête Jésus ne frappa les yeux des Juifs d'aucune de ces merveilles qui avoient toujours signalé son séjour dans la capitale, on peut dire qu'il s'y étoit fait annoncer par dix miracles visibles dans la personne des dix lépreux qu'il avoit adressés aux prêtres. Il parut au temple de grand matin, et comme, selon la saison, il faisoit froid, Jésus, en attendant que l'assemblée se formât, se promenoit dans le portique de Salomon. C'étoit un ample vestibule à qui on avoit donné le nom du premier fondateur du temple. Dès qu'on fut averti de l'arrivée de Jésus, on s'empressa de l'y venir trouver, et il se vit bientôt environné d'une grande foule d'auditeurs. Les principaux des Juifs, et ses plus mortels ennemis, se trouvant plus près de lui, entamèrent la conférence, *et lui dirent : Jusqu'à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement.* Qui ne croiroit, à entendre ces hypocrites, qu'ils sont dans la disposition la plus favorable pour Jésus, et que c'est à tort qu'on leur refuse l'éclaircissement qu'ils demandent, et qui paroît si raisonnable? Mais Jésus connoissoit le fond de leurs cœurs et leur peu de bonne foi. Reconnoissons également le peu de cas que nous devons faire des plaintes que font les impies et les hérétiques, lorsqu'ils nous disent qu'ils ne demandent qu'une preuve décisive, qu'une explication claire et précise, qu'une décision authentique de l'Eglise pour se soumettre. Subterfuge pitoyable! Ah! ce n'est pas la clarté, la netteté, l'évidence, la lumière qui manquent, c'est l'humilité, la docilité, la bonne foi qui sont en défaut. Ayons ces vertus, ayons les yeux de la foi, et nous verrons la lumière, et nous ne demanderons plus rien.

II. Incrédulité opiniâtre. *Jésus leur répondit : Je vous ai parlé, et vous ne me croyez pas; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de ce que je suis.* Quel témoignage! Quelle opiniâtreté ne falloit-il pas pour s'y refuser! Opiniâtreté qui n'est pas moindre dans les incrédules de nos jours. Tout parle, et ils ne croient pas : l'histoire, les monumens, les siècles,

l'Eglise, les pasteurs, l'univers parle, et ils ne veulent rien entendre, ils ne veulent pas croire.

III. Incrédulité orgueilleuse. *N. S. ajouta : Mais pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* Dans ces deux mots se trouvent la source et la punition de l'incrédulité. L'orgueil, ce vice si opposé à la douceur et à la docilité des brebis, l'orgueil fait qu'on n'est pas une brebis docile, voilà la source de l'incrédulité; et l'incrédulité fait qu'on est retranché du nombre des brebis, voilà la punition. En vain le Juif reconnoît Moïse, le déiste Dieu, et l'hérétique J. C.; en vain l'impie porte le nom qu'il a reçu au baptême, en vain l'hérétique se fait une église, ou s'en figure une en idée, à laquelle il s'attache, dès qu'il est sorti de celle de J. C., ou qu'il n'en a pas la foi, il n'est plus des brebis de J. C., et il n'aura jamais de part à son royaume.

Second Point. — *Des brebis de Jésus-Christ.*

I. Leur docilité. *Les brebis qui sont à moi entendent ma voix, je les connois, et elles me suivent.* Docilité d'esprit. Elles écoutent sa voix. Elles l'écoutent dans la lecture et la méditation de l'Ecriture, et dans la prédication de la divine parole. Elles l'écoutent dans l'enseignement et les décisions de l'Eglise, elles l'écoutent dans l'intérieur de leur ame, pendant l'oraison et dans les temps d'un profond recueillement. Docilité de cœur. Elles le suivent dans ses maximes, dans ses conseils, dans ses sentimens. Docilité d'action. Elles le suivent à la prière, aux œuvres de zèle et de charité. Elles le suivent au temple, au désert, dans la retraite et la solitude. Elles le suivent dans l'état de vie où il les appelle, et dans l'accomplissement de tous les devoirs de l'état de vie qu'elles ont embrassé. Elles le suivent au Calvaire, sur la croix, et jusque dans le tombeau. Enfin, elles le suivent dans le ciel et dans l'éternité.

II. Leur bonheur sur la terre. Jésus les connoît. *Je les connois.* Jésus connoît aussi ceux qui refusent d'être à lui; mais la connoissance qu'il a de ses brebis est une connoissance d'amour, de protection, de direction. Il les aime, il les distingue au milieu du monde et des plus nombreuses assemblées. Il les protège, les défend, les soutient, et fait tourner tous les évènemens à leur avantage et à leur perfection. Il les dirige, les con-

duit, les inspire, et leur fait connoître dans l'occasion la route qu'elles doivent tenir, et le parti qu'elles doivent prendre. Heureuses brebis que Jésus connoît, que votre sort est digne d'envie! Ah! soyons des brebis dociles, et nous serons des brebis connues et chéries de J. C.

III. Leur récompense dans le ciel. *Je leur donne la vie eternelle, et elles ne périront jamais.* O vie éternelle, ne ferez-vous jamais qu'une foible impression sur nos cœurs? Entrer en possession d'une vie éternelle, échapper au supplice d'une mort éternelle : à ce mot, rien ne devroit nous coûter. Ambition, plaisirs, intérêts, envie, haine, amour, joie, dissipation, liberté, tout doit céder à ce grand mot : vivre éternellement, ne pas périr éternellement. Placé entre ces deux points, sûr de vivre ou de périr éternellement, je me jette à vos pieds, ô divin Jésus, comme la plus humble et la plus docile de vos brebis. Sauvez-moi, ô mon Sauveur, donnez-moi la vie éternelle, et ne permettez jamais que je tombe dans la mort éternelle. Pardonnez-moi mes égaremens passés, égaremens aussi grands qu'ils ont été fréquens. Ah! c'est de ce jour que je veux commencer à vous être fidèle. Je vous en fais ici la promesse solennelle, accordez-moi votre grâce pour l'accomplir.

Troisième Point. — *Des mystères de Jésus-Christ.*

J. C., en continuant son entretien, s'exprime de telle sorte, qu'il explique et nous fait entrevoir des mystères que la prédication des apôtres et la foi de l'Eglise nous ont développés.

I. Mystère d'une puissance infinie. *Et qui que ce soit ne m'arrachera ces brebis de mes mains.* Les brebis de J. C., les ames fidèles qui croient en lui, qui observent sa loi, qui ont sa foi, sa grâce et son amour, sont dans sa main; et qui que ce soit, ni homme, ni démon, par violence ou par artifice, ne peut les lui enlever malgré elles. Elles n'ont à craindre qu'elles-mêmes, leur propre cœur et leur liberté. Mais lorsqu'elles auront persévéré jusqu'à la fin, lorsque la mort aura mis le sceau à leur fidélité, et qu'il ne s'agira plus que de leur récompense, alors affranchies de tout danger et de toute crainte, elles se reposeront entre les mains de leur Sauveur, et nulle puissance ne pourra

les en arracher. Oh ! quel bonheur ! Mais comprenons la raison que J. C. en donne, et qui va nous découvrir bien d'autres mystères capables de nous ravir et d'absorber toutes nos pensées.

II. Mystère de l'incarnation et de la rédemption. *Mon Père qui me les a données est plus grand que toutes choses.* Une ame qui croit en J. C., qui est fidèle à sa loi, et qui persévère dans sa fidélité, est un don que le Père fait au Fils, parce que cette ame ne croit, n'est fidèle, et ne persévère que par la grâce du Père, méritée par le Fils, méritée par les humiliations, les tourmens et la mort du Fils, par tout ce que le Fils a souffert dans son humanité; or, ce don est plus grand que tout, au-dessus de tout, et hors de toute atteinte : qui disputera au fils de Dieu ce que Dieu son père lui a donné ? O ames bienheureuses, que votre gloire est grande, que votre félicité est assurée ! Que ne dois-je point faire pour mériter un pareil sort ! O Dieu mon créateur et mon père, vous m'avez déjà donné à votre Fils pour croire en lui; achevez, Seigneur, votre ouvrage; faites-moi la grâce d'être fidèle à sa loi, d'y persévérer jusqu'à la fin, et d'être du nombre de ceux que vous lui donnez pour régner éternellement avec lui. Hélas ! aurois-je le malheur de me soustraire à un sort si glorieux et si fortuné, pour me donner à quelque autre ? Et à qui me donnerois-je ? Au démon qui ne veut que ma perte ? Au monde qui périra ? A la chair qui tombera en pourriture et en poussière ? Ah ! c'est à vous, ô mon Dieu, à qui je me donne. Donnez-moi à mon Sauveur, je me donne à lui et à vous pour le temps et pour l'éternité.

III. Mystère de la consubstantialité et de la Trinité. *Mon Père qui me les a données est plus grand que toutes choses, et personne ne sauroit les arracher de la main de mon Père.* Agréez, Seigneur, que je vous demande l'explication de ces paroles. Vous venez de dire que qui que soit n'arrachera vos brebis d'entre vos mains, et vous dites ici que votre Père vous les a données, et que personne ne peut les arracher de ses mains. Il semble que vous deviez répéter que personne ne les arracheroit de vos mains, entre lesquelles elles ont été remises par le don que vous en a fait votre Père. Pourquoi dites-vous donc que personne ne les arrachera des mains de votre Père? Ecoute, ô mon ame, écoute avec

tremblement et respect les paroles de ton Sauveur. *Mon Père et moi nous sommes une même chose.* O abîme de profondeur, ô majesté adorable et redoutable, je m'anéantis devant vous, mon esprit se confond, mes sens se troublent, et mon cœur tombe en défaillance. Rassurez votre créature, ô mon Dieu, afin qu'elle puisse contempler dans la lumière de la foi la majesté de votre être. Voilà donc deux personnes bien distinctes, le Père et le Fils : le Père qui donne à son Fils, et le Fils qui reçoit de son Père ; et ces deux personnes ne sont qu'un même être, qu'une même nature, qu'une même substance, qu'une même Divinité, qu'une même puissance, qu'une même essence, qu'un même Dieu. O Dieu de majesté, quelle gloire habitez-vous, et qui pourra en contempler l'éclat? Mais comprenons-nous bien la part que nous avons dans ces profonds mystères, et pour combien nous y entrons? Est-il donc vrai que nous, hommes foibles et méprisables créatures sur la terre, nous ayons été rachetés par le sang et la mort d'un Dieu, que nous ayons été sanctifiés par l'infusion du Saint-Esprit, qui est la troisième personne de l'adorable Trinité, et en tout égale aux deux autres? Est-il possible que nous devions être dans le ciel le don que Dieu le père fera à son Fils, que Dieu le fils recevra de son Père, et que les trois divines personnes se feront gloire de posséder, sans que personne puisse le leur ravir?

Prière. A quel heureux sort, ô mon Dieu, suis-je donc destiné! Faites, Seigneur, que je ne conçoive plus que des sentimens dignes d'une telle grandeur, d'une telle noblesse, et que je sois toujours prêt à tout faire, à tout souffrir pour arriver à une si glorieuse destination. Ainsi soit-il.

CCIX^e MÉDITATION.

Fin de l'entretien de Jésus avec les Juifs de Jérusalem, un des jours de la fête de la Dédicace.

Observons, 1° comment Jésus apaise le tumulte des Juifs; 2° comment il se justifie du blasphème qu'on lui impute; 3° comment il prouve et confirme tout ce qu'il a dit. *Jean.* x, 31-39.

Premier Point. — *Comment Jésus apaise le tumulte des Juifs.*

I. Fureur des Juifs. *Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider.* Voilà donc la bonne foi de ces hommes qui ne demandoient autre chose, sinon qu'on ne les laissât pas dans le doute et dans la perplexité, et qu'on leur parlât clairement. Mais à peine a-t-on commencé à s'expliquer, qu'ils s'arment de pierres et ne respirent que le sang. On a vu dans tous les siècles les hérétiques tenir le même langage et la même conduite. Leurs chefs ont commencé par protester qu'ils soumettoient tous leurs sentimens et toutes leurs expressions au jugement du saint Siège. Le saint Siège a-t-il donné quelque signe d'improbation, quelque bref de condamnation, on s'irrite, on réclame, on demande un décret dans la forme la plus authentique. Le décret paroît-il, on s'arme, on se déchaîne avec plus de fureur, on demande un concile. Le concile a-t-il décidé, on ne garde plus de mesures; les guerres et les persécutions sanglantes sont le fruit de l'erreur. Pour ne point parler des autres hérésies, et pour nous en tenir à celle qui est de notre sujet et qui a nié la divinité de J. C., comment l'arianisme a-t-il traité le premier concile œcuménique? Comment a-t-il reçu le terme de consubstantialité, si propre à expliquer clairement la foi catholique? Que d'artifices, que de mensonges, que de calomnies n'a-t-on pas employés pour éluder la décision du concile, et enfin quels fleuves de sang n'a pas fait couler l'hérésie pour anéantir cette vérité!

II. Douceur et tranquillité de Jésus. Déjà une autre fois les Juifs s'étoient mis en mouvement pour le lapider, mais il s'étoit caché, et avoit ainsi échappé de leurs

leurs mains. Après ce qu'il venoit de dire de sa puissance, il ne convenoit peut-être pas qu'il en usât ici de la même sorte. Il leur fit donc voir, dans cette occasion, qu'il ne craignoit point leur fureur, et qu'il étoit le maître des évènemens. Il se contenta de leur parler tranquillement et avec douceur. *Jésus leur dit : J'ai fait à vos yeux plusieurs œuvres merveilleuses par la puissance de mon Père; pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider?* Vous vous armez contre moi, vous êtes altérés de mon sang, et quel est donc le sujet de tant de fureur? J'ai fait devant vous des œuvres admirables, je les ai faites en votre faveur, je les ai faites au nom et par le pouvoir de mon Père; laquelle de ces œuvres de puissance ou de miséricorde anime votre haine? Est-ce la guérison d'un paralytique de trente-huit années, ou celle de l'aveugle-né qui excite votre indignation? est-ce pour ces œuvres miraculeuses ou pour tant d'autres que j'ai opérées en votre présence, que vous voulez me lapider? Appliquons-nous ces paroles dans le temps de tentation et dans l'occasion du péché. O mon ame, depuis que Dieu t'a mise dans ce monde, il n'a cessé de te combler de biens, et il t'en promet encore de plus grands dans l'autre; pour lequel de ces bienfaits veux-tu l'offenser? O mon Dieu, que mes péchés me paroissent inexcusables, lorsque je les compare avec votre amour et vos bienfaits!

III. Accusation des Juifs. *Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous voulons vous lapider, mais parce que vous blasphémez, et qu'étant homme vous vous faites Dieu.* Il y avoit une contradiction manifeste dans cette accusation. Les œuvres dont il s'agissoit étant des œuvres miraculeuses et une interruption du cours de la nature, il y avoit contradiction que cet homme, qui les faisoit au nom de Dieu son père, pût blasphémer, et lorsqu'en les faisant il assuroit que, tout homme qu'il étoit, il étoit Fils de Dieu, une même chose avec Dieu, et Dieu lui-même, c'étoit un oracle qu'il falloit adorer, et qui ne pouvoit jamais, en de telles circonstances, être regardé comme un blasphème. Y a-t-il moins de contradiction dans l'accusation que des chrétiens osent intenter contre l'Eglise, l'épouse de J. C., lorsqu'après que J. C. lui a promis son infaillibilité jusqu'à la fin des siècles, ils osent l'accuser de superstition et d'idolâtrie, lui imputer de

condamner et de persécuter la vérité, de blasphémer contre l'amour de Dieu, sa toute-puissance et sa grâce? Ah! Seigneur, ce sont vos ennemis qui blasphèment contre Dieu, en blasphémant ainsi contre vous et votre Eglise. Que ceux qui, par attachement à votre Eglise, sont accusés de blasphème, doivent trouver auprès de vous de consolation et de force, en voyant que vous en êtes vous-même accusé!

SECOND POINT. — *Comment Jésus se justifie du blasphème qu'on lui impute.*

I. J. C. se justifie par un argument de parité. *Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi, j'ai dit que vous êtes des dieux?* En leur rappelant à la mémoire qu'il y a des hommes que Dieu même, dans l'Ecriture, appelle des dieux et les fils du Très-Haut, il leur fait bien voir qu'il ne falloit donc pas si promptement se scandaliser de cette dénomination, sans avoir auparavant bien examiné qui est celui qui se l'attribue. Rien n'étoit plus propre à calmer les esprits que ce début. Aussi le peuple continua-t-il d'écouter le Sauveur sans l'interrompre, et le Sauveur profita de leur attention pour nous instruire et nous révéler les sublimes mystères de sa divinité.

II. J. C. se justifie par un argument du moins au plus. *Si donc la loi appelle dieux ceux à qui cette parole de Dieu s'adressoit, et que l'Ecriture ne puisse être contredite, direz-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis fils de Dieu?* N. S. indique ici deux différences, qui se trouvoient entre lui et ces hommes que l'Ecriture appelle des dieux. La première, que ces hommes sont des juges à qui Dieu adresse la parole pour leur reprocher leur peu de droiture et l'iniquité de leurs jugemens, au lieu que lui, il est celui que le Père a sanctifié. Les Juifs ne pouvoient pas entendre comme nous toute la force de ce mot. Le Père a sanctifié le Fils, parce qu'il l'a engendré éternellement dans la plénitude de sa sainteté, parce qu'il a oint sa sainte humanité de la divinité même, en l'unissant en unité de personne avec le Verbe éternel, la seconde personne de la sainte Trinité, et parce qu'en conséquence de cette divine union, il a mis en elle les trésors de la science, de la sagesse et de la grâce, et a fait reposer

sur elle son Esprit saint. Mais ce que les Juifs voyoient, c'étoit du moins une vie sainte et irréprochable, et une vie de prodiges et de miracles inouis. La seconde différence, c'est que ces hommes étoient des juges à qui la parole de Dieu avoit été adressée pour les constituer juges, Dieu les envoyant en cette qualité à son peuple, au lieu que Jésus est celui que le Père a envoyé dans le monde. Expression unique et qui ne convient à aucun autre homme qu'à J.C., parce qu'il n'est autre chose que le Verbe incarné ou fait homme. Cette expression suppose qu'il étoit avant que d'être conçu dans le sein de la Vierge, selon ce qu'il avoit dit lui-même, lorsque les Juifs, pour la première fois, voulurent le lapider; qu'il étoit avant Abraham. Dieu nous a tous créés et mis au monde, ce qui suppose que nous n'étions pas auparavant; mais il faut être déjà pour être envoyé. Dieu ensuite a choisi parmi nous ces hommes qu'il avoit créés, et il les a envoyés à tel peuple pour tel ou tel ministère; mais il n'y a que J. C. qui ait été envoyé dans ce monde pour le racheter et pour le sauver. Je vous adore, ô saint des saints, ô Sauveur adorable! Je me réjouis de ce que vous êtes, je remercie Dieu votre père de vous avoir envoyé, et vous, Seigneur, d'être venu vers nous, avec tant d'amour, de bonté et de miséricorde.

III. J. C. se justifie par un tendre reproche. *Direz-vous que je blasphème, parce que j'ai dit que je suis fils de Dieu?* Comme s'il disoit : Qui est-ce donc qui m'accuse de blasphème? C'est vous, vous, dis-je, instruits par la loi et les prophètes; vous, avertis de la venue du Messie et du temps où il doit paroître, vous qui savez qu'il doit être votre Dieu avec vous, vous qui l'attendez actuellement, vous qui avez vu mes œuvres et qui avez joui de mes bienfaits; c'est vous qui me dites que je blasphème, parce que j'ai dit que je suis le fils de Dieu. Après cette divine apologie, suivie d'un reproche si tendre, les pierres sans doute devoient tomber des mains des Juifs, la confusion se peindre sur leur front, et le repentir pénétrer leurs cœurs; mais si ces hommes endurcis ne vous rendent pas justice, agréez, ô mon Sauveur, que je tâche de vous dédommager par mes respects et par mon amour. Est-il possible, ô Dieu de sainteté, que les hommes vous traitent de blasphémateur, lorsque vous venez leur découvrir les mystères

de votre divinité pour les en rendre participans? Ah! n'est-ce pas là ce qui doit faire notre gloire et notre bonheur d'avoir un tel Sauveur? Votre divinité n'est-elle pas la source de notre consolation et le fondement de toute notre espérance? Et vous, Seigneur, vous écoutez patiemment ces blasphèmes que vous pourriez punir, vous daignez y répondre avec douceur, et au lieu de vous dégoûter de nous et de nous abandonner, vous en prenez occasion de nous instruire de plus en plus, et de nous révéler vos plus profonds mystères. Quelle miséricorde!

TROISIÈME POINT. — *Comment Jésus prouve et confirme tout ce qu'il avoit dit.*

I. Il le prouve par ses œuvres. *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres.* Preuve décisive. Des miracles revêtus de tous les caractères de la vérité sont le langage de Dieu même, auquel nul homme raisonnable ne peut se refuser. Preuve à la portée de tout le monde. Le petit comme le grand, l'ignorant comme le savant en sentent la force et s'y laissent entraîner. Preuve générale qui prouve tout, ne laisse rien d'indécis, et ne permet plus de discuter ou de contredire aucun autre point. Preuve incontestable, parce qu'elle consiste dans des faits de la dernière importance. Or ces faits, s'ils avoient été faux, n'auroient pas été crus par les premiers qui auroient été témoins de leur fausseté, beaucoup moins par l'âge suivant, et jamais ils ne seroient parvenus comme vrais jusqu'à nous, mais tout au plus comme des fables et des impostures; jamais il n'y auroit eu au monde de christianisme. Preuve inimitable. Quelque abrégée et quelque efficace que soit cette preuve, aucun enthousiaste, aucun séducteur, aucun hérétique n'a osé l'employer; aucun n'a osé dire : Si vous ne m'en croyez pas, croyez à mes œuvres. Ce langage divin étoit réservé au Fils de Dieu, et à ceux qui agiroient en son nom. Si quelqu'un eût voulu tenter cette voie, il se seroit bientôt attiré un mépris universel. Pourquoi? C'est que cette preuve consistant en faits publics, des faits supposés ne sauroient obtenir du public une foi générale et durable. Or, c'est sur cette preuve solide, à laquelle se joignent encore plusieurs autres, qu'est

appuyé, comme sur un fondement inébranlable, l'édifice de notre foi, que rien au monde n'est capable de renverser.

II. J. C. confirme tout ce qu'il a dit en le répétant. *Croyez à mes œuvres, afin que vous connoissiez et que vous croyiez que mon Père est en moi, et que je suis en lui.* C'est ce que N. S. avoit dit d'abord, que le Père et lui étoient une même chose. Il n'a donc pas repris la parole pour modifier ce qu'il avoit dit, pour rejeter de lui comme une calomnie ce qu'on disoit, qu'il se faisoit Dieu; mais au contraire il reprend la parole pour insinuer cette vérité aux Juifs, pour les y amener avec douceur, pour la leur prouver avec évidence, et la confirmer par des expressions encore plus fortes. Les trois personnes de la sainte Trinité, quoique différentes et réellement distinctes entre elles, sont néanmoins l'une dans l'autre, parce qu'elles subsistent également toutes trois dans la même nature, dans la même essence, dans la même Divinité, en sorte que chacune d'elles est Dieu, et toutes trois ne sont qu'un Dieu. Voilà la profondeur de l'être de Dieu et la majesté de notre Rédempteur. Voilà ce que nous devons reconnoître de ce grand mystère, ce que nous ne saurions comprendre, mais ce que nous devons croire. Voilà ce qui doit nous anéantir devant notre Dieu, nous ravir d'admiration, nous pénétrer de reconnoissance et d'amour, et nous attacher inviolablement à J. C. notre divin Sauveur, notre médiateur et notre Dieu.

III. Conclusion de cet entretien. *Les Juifs cherchèrent encore à se saisir de lui, mais il s'échappa de leurs mains.* Le peuple resta dans le silence. Plusieurs sans doute furent dans l'admiration. Ceux de Jérusalem, qui croyoient en lui et qui étoient ses disciples secrets, furent consolés et fortifiés; mais les chefs du peuple, prêtres, Scribes et Pharisiens, ne pouvant rien répondre et ne pouvant nier les faits, n'en devinrent que plus furieux. S'abandonnant aux transports de leur haine et de leur jalousie, mais n'osant rien tenter en public, ils résolurent de se saisir de Jésus, et de le condamner dans toutes les formes d'un jugement régulier. Ils en cherchèrent l'occasion; mais Jésus se sauva encore de leurs mains. Il sortit de Jérusalem pour la dernière fois, et pour n'y plus rentrer que lorsqu'il viendroit s'y livrer à la fureur de ses ennemis, exécuter les

ordres de son Père, et accomplir l'œuvre de notre rédemption. Quel aveuglement dans les chefs! Quel malheur pour ce peuple d'avoir eu de tels guides! Mais aussi quelle infidélité dans ce peuple de s'être laissé séduire, contre ses propres lumières et les remords de sa conscience, par des chefs dont la passion, la haine et l'injustice étoient si manifestes!

Prière. Grand Dieu, que vos voies sont profondes, que vos secrets sont impénétrables! Préservez-moi de l'aveuglement de ces Juifs indociles. Admirable sagesse de mon Dieu, vous n'avez pas voulu m'obliger à croire des mystères au-dessus de la raison sans avoir fait vous-même, pour me les confirmer, des œuvres au-dessus de la nature. Ah! que je vive et meure dans la foi pratique de cette religion sainte et adorable que vous m'avez révélée. Ainsi soit-il.

CCX^e MÉDITATION.

Jésus quitte Jérusalem, et se retire au-delà du Jourdain.

Observons, 1° le lieu où Jésus se retire; 2° les occupations de Jésus dans le lieu de sa retraite; 3° le raisonnement que fait le peuple sur la personne de Jésus. *Matth.* XIX, 1, 2; *Marc.* X, 1; *Jean.* X, 40-42.

Premier Point. — *Du lieu où Jésus se retire.*

Et *il s'en alla de nouveau dans le pays de Judée, qui est le long du Jourdain, au même lieu où Jean avoit d'abord baptisé, et il demeura là.* S. Matthieu et S. Marc disent que *Jésus sortit de la Galilée, et se retira sur les confins de la Judée, au-delà du Jourdain.* Cela est exactement vrai; mais il n'en faut pas conclure que la retraite de Jésus au-delà du Jourdain ait suivi immédiatement son départ de la Galilée. Il se passa entre ces deux évènemens bien des choses qui sont racontées par S. Luc et S. Jean, et que nous avons expliquées. Ce fut donc aussitôt après sa sortie de Jérusalem, comme le dit S. Jean, et pour se soustraire aux poursuites des chefs des Juifs, que N. S. se retira au-

delà du Jourdain, sur la rive occidentale de ce fleuve, où il demeura près de trois mois. Jésus avoit déjà paru dans cet endroit, lorsque le Précurseur l'avoit montré à ses disciples comme l'agneau de Dieu, après avoir rendu témoignage de lui devant le peuple et devant les députés de la synagogue. C'est là que ce divin Sauveur avoit commencé à s'associer des disciples, dont les premiers furent Pierre et André, Philippe et Nathanaël. Enfin c'est là que Jean-Baptiste lui-même, chassé par les Scribes des premiers déserts qu'il avoit sanctifiés par ses prédications, s'étoit retiré pour baptiser et instruire, avant que d'être contraint, pour éviter de nouvelles persécutions, de s'enfuir jusque dans la Galilée. Ainsi,

I. Le lieu où se retira N. S. fut un lieu de solitude et de pénitence. Et c'est là où nous devons nous retirer avec lui, surtout dans les temps d'affliction et de persécution.

II. Le lieu où se retira N. S. fut un lieu de baptême et de consécration, pour nous apprendre à revenir souvent aux engagemens de notre baptême, de notre vocation, de notre état, et aux sentimens de notre première ferveur.

III. Le lieu où se retira N. S. fut un lieu de témoignage et de vérité. Se dire persécuté pour la vérité, et se réfugier, non au centre de l'unité catholique, mais au milieu des hérétiques et des schismatiques, en briguer l'amitié et le suffrage, et y être reçu comme ami et confédéré, c'est se contredire soi-même, trahir sa cause, et en manifester l'erreur.

Second Point. — *Des occupations de Jésus dans le lieu de sa retraite.*

I. Jésus enseignoit. *Et comme les peuples vinrent en foule auprès de lui, il les instruisit selon sa coutume.* Malgré le déchaînement presque général des prêtres du sanctuaire, et la violence déclarée des maîtres de la république, dès que Jésus se montra sur les confins de la Judée, au-delà du Jourdain, les habitans même de Jérusalem, que ses instructions et ses miracles lui avoient constamment attachés, et un assez grand nombre de prosélytes répandus çà et là, dont la plupart avoient été les disciples de son Précurseur, vinrent le trouver, et il les confirmoit dans la foi, et il les instrui-

soit. Allons nous-mêmes à ce divin Sauveur. Nous le trouverons dans la solitude, l'oraison et le recueillement; prions-le de nous instruire, de nous éclairer, de nous faire goûter ses divins mystères et ses saintes maximes, et il ne nous rebutera pas.

II. Jésus guérissoit les malades. *Une grande multitude le suivit, et il guérit leurs malades.* Un grand nombre de malades coururent le chercher, ou se firent porter à ses pieds pour être délivrés de leurs maux, et il les guérit. Suivons aussi ce divin Sauveur avec confiance; exposons-lui les maladies de notre ame, après en avoir acquis nous-mêmes une entière et parfaite connoissance; ayons un vrai désir d'en être guéris, et il les guérira.

III. Jésus fait tout cela *selon sa coutume.* Comme il avoit partout le même but dans ses travaux, qui étoit de préparer le peuple d'Israël à l'établissement du royaume de Dieu, partout aussi il gardoit la même méthode, et l'on ne voit point de diversité dans ses exercices. Imitons N. S. quelque part où nous allions, en quelque lieu que la Providence nous place, avec qui que ce soit que nous ayons à traiter; prenons cette bonne coutume, et qu'elle nous suive partout, d'instruire selon notre état, d'édifier, de parler de Dieu, de donner de bons conseils, de porter au bien et à la vertu, de consoler les affligés, de visiter et de soulager les malades, sans que la persécution des hommes, leur malice, leur ingratitude, le peu de fruit que nous recueillerons de nos peines, nous ralentissent jamais dans la pratique de ces bonnes œuvres. Mais hélas! n'avons-nous pas une coutume toute contraire? Ne sommes-nous pas de ceux qui scandalisent partout, qui sont oisifs et inutiles partout, ou qui, au moindre mécontentement qu'ils reçoivent, abandonnent tout, ou font tout avec dégoût et négligence? Comme si nous devions ignorer que c'est Dieu que nous servons, et de qui seul nous devons attendre notre récompense.

Troisième Point. — *Du raisonnement que fait le peuple.*

Quand le peuple étoit laissé à lui-même, et qu'il n'étoit plus obsédé par ses faux docteurs, il raisonnoit sur Jésus d'une manière fort sensée. Ici il compare Jésus avec Jean-Baptiste qu'il avoit vu et entendu dans le

même lieu. Il fait sur cela deux observations très-judicieuses, et il en tire une conclusion très-juste.

I. Première observation, que Jean-Baptiste n'avoit fait aucun miracle. *Et ils disoient : Jean n'a fait aucun miracle.* C'est-à-dire, Jean-Baptiste n'a paru qu'avec la mission ordinaire des envoyés de Dieu, il n'a pas fait un seul miracle, et cependant nous n'avons pas laissé de croire à sa parole. L'austérité de sa vie, l'éclat de ses vertus, la force et la sagesse de ses discours nous l'ont fait regarder comme un prophète ; ils ont suffi pour attirer tout le monde à lui, et pour lui attacher un grand nombre de disciples. Mais Jésus n'a-t-il pas sur Jean bien des avantages? Sa vie ne paroît pas si austère, mais sa sainteté, avec une vie commune en apparence, n'en brille qu'avec plus d'éclat, et les exemples de vertu qu'il donne dans tous les genres sont à la portée d'un plus grand nombre de personnes, et s'insinuent avec plus de douceur. Ses discours au peuple, et ses réponses aux Pharisiens, sont d'une sagesse et d'une autorité bien supérieure à celle des prédications de Jean. Mais surtout il exerce un pouvoir absolu sur toute la nature, il opère tous les jours des prodiges qui ne peuvent venir que de Dieu : pourquoi donc ferions-nous difficulté de croire en lui, et pourrions-nous même sans folie nous en dispenser?

II. Seconde observation, que ce que Jean-Baptiste avoit dit de Jésus étoit vrai. *Et tout ce que Jean a dit de celui-ci s'est trouvé véritable.* Jean, continuoient-ils, ne s'est pas donné pour celui à qui on dût s'attacher pour toujours; il ne prèchoit au contraire que pour annoncer un autre qui viendroit après lui, qui devoit croître, tandis que lui diminueroit, et dont il n'étoit pas digne de dénouer les souliers. Jean a montré Jésus lui-même, en disant : Voilà celui que je vous ai annoncé. Jean a annoncé Jésus comme le fils de Dieu, et ce même Jésus aujourd'hui se dit le fils de Dieu, et en fait les œuvres. Ainsi la réputation de J. C., le nombre de ses disciples, la grandeur de ses miracles, la persécution même qu'il éprouve de la part de nos princes et de nos prêtres, ce qu'il assure de lui-même, tout cela s'accorde avec le témoignage de Jean. Après tant de preuves, ne serions-nous donc pas inexcusables de ne pas croire en lui?

III. Conclusion de ces observations. C'est qu'en

...

effet un grand nombre crut en Jésus et s'attacha à lui, *et plusieurs crurent en lui.* Si les impies, si les hérétiques vouloient réfléchir de bonne foi sur l'histoire de la religion, sur ce que Dieu a opéré dans le monde, et établi sur la terre pour conduire les hommes et les éclairer, ils auroient bientôt pris leur parti, et nous les verrions avec consolation se réunir à l'Eglise de J. C. Mais nous qui croyons toutes ces vérités et qui y réfléchissons, sommes-nous de vrais disciples de J. C.? Quel est notre attachement pour lui? Quelle est la vivacité de notre foi? Quelle est la fidélité de notre amour? Quelle est notre ardeur à observer sa loi? Serons-nous donc toujours lâches, tièdes, languissans au service d'un si grand maître, qui a tout fait pour nous, et qui nous promet encore de si grandes récompenses?

Prière. O mon Dieu, je reconnois et je déteste mes égaremens, ma langueur et ma lâcheté, et j'attends de vous-même la guérison de tant de maux. O divin Sauveur, ô agneau de Dieu, ô époux de mon ame, ô source de grâce, ô lumière des hommes, ô Jésus, augmentez ma foi, ma confiance, mon amour et ma reconnoissance. Ah! ne vous éloignez pas de moi, comme vous le fîtes des Juifs de Jérusalem, je veux être votre disciple fidèle pendant la vie et à la mort, afin qu'après avoir cru en vous dans le temps, je vous contemple, je vous possède dans la gloire de l'éternité! Ainsi soit-il.

CCXI[e] MÉDITATION.

Question des Pharisiens sur le divorce.

1° Les Pharisiens interrogent Jésus, et Jésus leur répond; 2° les Pharisiens répliquent à Jésus, et Jésus leur explique sa première réponse; 3° les apôtres, à leur tour, interrogent Jésus, et Jésus satisfait à leur demande. *Matth.* XIX, 3-12; *Marc.* X, 2-12.

Premier Point. — *Interrogation des Pharisiens, et réponse de Jésus.*

I. Interrogation des Pharisiens. *Alors des Pharisiens vinrent à lui pour le tenter, et ils lui dirent: Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque cause*

que ce soit? Quelque part que Jésus se retirât, ses ennemis venoient à lui, non pour s'instruire, mais pour lui tendre des pièges et lui proposer des raisons captieuses; mais toujours ce divin Sauveur les confondit. Il s'étoit expliqué plus d'une fois sur l'indissolubilité des liens du mariage. Cette matière étoit d'autant plus délicate, que Moïse, par une simple tolérance, s'étoit relâché sur la sévérité de la loi, et que, pour en établir la pureté primitive, il falloit paroître contredire cet ancien législateur. Ce fut donc dans le dessein de mettre J. C. en contradiction, ou avec lui-même, ou avec Moïse, que les Pharisiens lui dirent : *Maître, est-il permis à un homme de répudier sa femme pour quelque cause que ce soit?* Malheur à ceux qui, semblables aux Pharisiens, n'interrogent que pour surprendre, n'entendent la parole de Dieu que pour la critiquer, et pour décrier celui qui l'annonce !

II. Interrogation de Jésus. *Mais Jésus, les interrogeant à son tour, leur répondit : Que vous a ordonné Moïse? Moïse, dirent-ils, a permis de renvoyer sa femme en lui donnant un acte de divorce. Jésus leur dit : C'est à cause de la dureté de votre cœur qu'il a fait cette ordonnance.* Les Pharisiens ne citoient que ce passage, comme s'ils n'eussent lu que cela dans Moïse. A leur exemple, les hérétiques n'ont qu'un ou deux passages de l'Ecriture, ou d'un saint Père qu'ils citent perpétuellement, comme s'ils n'avoient rien lu de plus dans l'Ecriture et dans ce saint Père, et comme s'ils n'y trouvoient pas une infinité d'autres passages qui expliquent et ramènent ceux-ci au dogme catholique.

III. Première institution du mariage. N. S., continuant de leur répondre, leur dit : *N'avez-vous point lu que celui qui a créé l'homme créa au commencement un homme et une femme, et qu'il dit : C'est pour cette raison que l'homme quittera son père et sa mère, et qu'il s'attachera à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une seule chair. Ainsi, ils ne seront plus deux, mais une seule chair : que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.* C'est-à-dire, ces divorces que l'on a tolérés ne furent point au commencement du monde, l'indissolubilité est de la première institution du mariage; pourquoi n'observeriez-vous pas ce que vos pères ont observé? Dieu, pour vous faire connoître ses volontés sur les lois du mariage, n'a-t-il pas dit au premier

homme et à la première femme ces paroles remarquables qui démontrent nécessairement l'union d'un homme seul avec une femme seule : Le mari *quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et tous deux ne seront plus qu'une seule chair?* Or, les choses étant ainsi, est-il permis de séparer ceux que Dieu a joints ensemble pour toute leur vie? Quelles expressions pouvoient nous marquer plus vivement l'union qui doit être entre les époux? L'union de J. C. avec l'Eglise en doit être le modèle : or, ce Dieu sauveur doit demeurer avec cette chaste épouse jusqu'à la fin des siècles, malgré toutes les persécutions qu'elle doit souffrir, et les crimes de ses enfans. Il n'est point permis à l'homme de séparer ce que Dieu a joint. Les désirs mêmes, les pensées, les affections criminelles sont entièrement opposées à l'institution divine : l'homme et la femme en répondront à Dieu, qui leur fera sentir, dès cette vie même, qu'il n'est rien de plus affreux qu'une société aussi intime, aussi indissoluble, dès qu'elle n'est plus soutenue et animée d'un amour mutuel, et modelée sur J. C. et son Eglise. Quoi de plus monstrueux, en effet, que de voir des cœurs désunis en des personnes qui ne sont plus qu'une même chair? Que penseroit-on d'un corps animé de deux ames, dont tous les mouvemens et toutes les inclinations seroient contraires? Malheur donc aux parens qui, dans l'établissement de leurs enfans, ne consultent rien moins que la conformité des mœurs! Malheur à ceux qui ne contractent des mariages que dans des vues profanes, souvent criminelles, ou peu chrétiennes! Hélas! par un juste jugement, ô mon Dieu, vous permettez souvent que ces mêmes passions fassent rompre les liens qu'elles ont formés.

SECOND POINT. — *Les Pharisiens répliquent à Jésus, et Jésus leur explique sa première réponse.*

I. Instance des Pharisiens. Les Pharisiens, n'ayant rien à opposer à l'institution de Dieu, si bien marquée dans Moïse, ni à la conséquence que Jésus en avoit tirée, revinrent au passage qu'ils avoient déjà cité, quoique Jésus y eût répondu. *Ils lui dirent : Pourquoi donc Moïse a-t-il ordonné qu'on donnât à sa femme un écrit de divorce, et qu'on la renvoyât?* Les impies, les hérétiques reviennent sans cesse aux mêmes objections, et opposent toujours les mêmes passages, quoiqu'on y

ait mille fois répondu ; mais la charité ne doit point se lasser de représenter les mêmes preuves, et de faire les mêmes réponses aux difficultés que l'opiniâtreté ne se lasse point de répéter.

II. Réponse de Jésus. Ce divin Sauveur leur renouvelle la réponse qu'il leur a déjà donnée. *Il leur répondit : C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes; mais cela n'a pas été dès le commencement.* C'est-à-dire, vous vous trompez : ce n'est pas là une ordonnance, une loi de Moïse, mais une simple tolérance de sa part pour éviter un plus grand mal, de plus grands excès dont il vous savoit capables, parce qu'il connoissoit la dureté de vos cœurs. Il ne vous a pas commandé de répudier vos femmes; son précepte ne tombe pas sur le divorce qu'il ne fait que tolérer, mais sur l'acte du divorce qu'il faut donner à sa femme par écrit en la renvoyant. Au reste, dans les anciens temps, on n'en usoit pas de la sorte. J. C. abroge la permission que Moïse avoit donnée aux Juifs de répudier leurs femmes, sans condamner cependant la condescendance du saint législateur. Travaillons par nos discours et par nos exemples à faire revivre la ferveur des premiers fidèles, et à faire observer la loi évangélique dans toute sa perfection ; mais ne condamnons point les justes tempéramens que les pasteurs de l'Eglise ont cru devoir, en certains temps, apporter à l'ancienne discipline pour le bien même de l'Eglise. Ne reprochons pas à cette tendre et fidèle épouse de J. C. des abus qu'elle ne fait que tolérer pour éviter un plus grand mal, et dont elle gémit elle-même. C'est à tort qu'on voudroit s'autoriser de ces abus, et les regarder comme des actions permises et qu'on peut imiter, il faut en revenir au commencement, à la première institution, aux règles primitives établies de Dieu, et contre lesquelles il ne peut y avoir de prescription.

III. Décision et loi de Jésus. Alors, sans craindre la présence des Pharisiens, et prenant devant eux l'autorité de maître et le ton de législateur, il ajouta : *Et moi, je vous déclare que quiconque répudiera sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, ou en épousera une autre, sera coupable d'adultère, et que celui qui épousera celle qui aura été répudiée deviendra aussi adultère.* Cette clause, *si ce n'est pour cause d'adultère,* est une

exception à la défense de renvoyer sa femme, laquelle défense est ici sous-entendue; mais elle n'est pas une exception à la défense d'en épouser une autre, car le mariage ne pouvant être indissoluble qu'il ne le soit des deux parts, s'il est vrai que celui qui épouse la femme adultère répudiée devienne adultère, le mari qui l'a renvoyée deviendroit donc également adultère, s'il en épousoit une autre, parce que, par ce second mariage, il sépareroit également ce que Dieu a uni. C'est le sens naturel des paroles de J. C., et l'Eglise a condamné comme hérétiques ceux qui ont voulu leur en donner un autre, en accordant au mari qui a renvoyé une femme adultère le pouvoir d'en épouser une autre du vivant de la première. Cette loi est exactement observée dans l'Eglise catholique, et elle doit nous faire comprendre combien on doit apporter d'attention et de pureté de cœur dans le choix que l'on fait d'un époux ou d'une épouse, combien il faut consulter le Seigneur, combien il est nécessaire de lui demander et d'obtenir sa bénédiction, et enfin combien il est important d'écarter de ce choix toute passion, tout crime, toute vue d'ambition et d'intérêt.

Troisième Point. — *Les apôtres interrogent Jésus, et Jésus satisfait à leur demande.*

I. Réflexion des apôtres sur l'indissolubilité du mariage. *Quand il fut dans la maison, ses disciples l'interrogèrent encore sur le même sujet, et il leur dit : Quiconque quitte sa femme et en épouse une autre, commet un adultère à l'égard de sa première femme. Et si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère. Ses disciples lui dirent : Si telle est la condition d'un homme à l'égard de sa femme, il n'est pas expédient de se marier.* L'état du mariage sans doute n'est pas le plus avantageux, le plus tranquille, le plus saint, le plus parfait; mais quand c'est Dieu qui y appelle, qu'on ne s'y engage qu'après l'avoir consulté, et lui avoir demandé son secours, qu'on ne s'approche de ce sacrement qu'avec la pureté de cœur et la droiture d'intention qu'il exige, on peut s'y sanctifier et y acquérir même une grande sainteté, si on en supporte les peines avec patience, et si on en remplit les devoirs avec fidélité. Mais fuir le mariage, ou différer de s'y engager par des

motifs purement humains, pour éviter les croix qui en sont inséparables, pour jouir d'une liberté oisive, pour s'abandonner à ses passions, à ses goûts, à ses caprices, c'est manquer à ce qu'on doit à l'Église et à l'État, et mener une vie également réprouvée de Dieu et des hommes.

II. Réponse de Jésus sur le célibat. *Jésus leur dit : Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais seulement ceux qui en ont reçu le don.* Renoncer au mariage pour vivre chaste dans le célibat, et pour servir Dieu avec plus de pureté, c'est une résolution dont tous ne sont pas capables. La vocation à un si saint état est un don de Dieu qui n'est pas donné à tous. Ceux qui ne l'ont pas reçu doivent donc bien se donner de garde d'embrasser témérairement un si sublime genre de vie, de s'y engager par des vues humaines, de repos, d'intérêt, d'ambition. Ceux qui ont reçu ce don, et qui se sentent appelés à cet état, doivent bien se donner de garde de se laisser enlever un don si précieux par des passions naissantes, par des habitudes criminelles, par le goût et le commerce du monde, et l'espérance de ses faux biens. Enfin, ceux qui ont reçu ce don, et se sont déjà engagés, doivent le conserver avec un soin extrême par la prière, l'oraison, le recueillement, la ferveur de l'esprit, la fuite du monde et des occasions. Faisons sur tout ceci de sérieuses réflexions, et voyons si nous n'avons rien à nous reprocher.

III. Motifs de se maintenir dans la pureté du célibat. N. S. ajouta : *Car il y a des eunuques qui sont sortis tels du sein de leur mère, il y en a que les hommes ont faits eunuques, et il y en a qui se sont faits eux-mêmes eunuques,* en renonçant au mariage *pour le royaume des cieux.* Ceux que Dieu appelle à la chasteté du célibat doivent s'animer par les considérations que N. S. nous met ici sous les yeux. Combien y en a-t-il que la nature, que la fortune, que des conjonctures inévitables forcent à demeurer dans le célibat! Combien ont été réduits, par ordre de leurs propres parens, à l'état des eunuques naturels dans des temps et dans des pays où cet état étoit utile, ou pour occuper des emplois, ou pour exercer des talens lucratifs; mais surtout combien y en a-t-il qui, par une plus noble ambition et un intérêt vraiment solide, ont pris des engagemens indissolubles, par lesquels il n'est plus en leur pouvoir de

quitter le célibat pour le mariage! O ames sublimes, ce n'est pas pour un intérêt temporel que vous prenez une résolution si généreuse, c'est pour le royaume des cieux, c'est pour le mieux goûter dès cette vie même par la pureté du corps et du cœur, par la prière, par l'oraison, et pour en jouir avec plus de gloire dans l'autre.

N. S. finit cette divine leçon par ces paroles, qu'il employoit souvent après avoir annoncé quelque grande vérité : *Qui peut comprendre comprenne.* Ces paroles nous conduisent à une réflexion solide, c'est qu'aujourd'hui, dans le christianisme, il n'y a que l'Eglise catholique qui ait retenu l'intelligence et la pratique de cette importante leçon. Dans aucune secte, hérétique ou schismatique, qui se soit ouvertement séparée de l'Eglise romaine, on ne trouve plus personne qui, pour le royaume des cieux, s'engage dans le célibat à une virginité et une chasteté perpétuelles, personne qui exhorte, qui anime à cet état de perfection que N. S. a établi dans son Eglise, que S. Paul recommandoit avec tant d'ardeur, et dont une multitude infinie de saints et de saintes nous ont donné l'exemple. La prétendue réforme au contraire s'est fait honneur de violer et d'abolir de si saints engagemens en les déclarant superstitieux, et il s'est trouvé des chrétiens qui ont pu l'en croire, et à qui ce blasphème n'a point fait horreur. O Eglise sainte, vraie épouse de J. C., vous seule avez compris les paroles de votre divin époux, vous seule lui présentez des milliers de vierges qui mènent sur la terre la vie des anges, vous seule excluez du ministère des saints autels ceux qui ne se seroient pas engagés à une entière et éternelle pureté de corps; vous seule êtes digne du céleste époux, de cet époux toujours vierge, né d'une vierge, et le roi des vierges. Heureux qui se met à sa suite en se consacrant à une chasteté perpétuelle! Heureux ceux que sa grâce a su rendre victorieux des puissans attraits de la volupté! Ces ames pures et généreuses approcheront le plus près de l'agneau et formeront sa cour.

Prière. Accordez-moi, Seigneur, des grâces proportionnées aux besoins de l'état où vous m'avez appelé. Vous m'avez acquis par votre sang, rendez-moi fidèle à vos leçons, donnez-moi cette droiture, cette pureté de cœur qui est si lumineuse; qu'elle m'empêche de

me rien permettre de ce qui n'est toléré à présent que pour être puni plus sévèrement à votre tribunal, et afin que je sois éternellement avec vous dans le ciel, faites que je sois pleinement et parfaitement à vous sur la terre. Ainsi soit-il.

CCXIIe MÉDITATION.

Les Pharisiens demandent à Jésus quand le royaume de Dieu doit arriver. Luc. XVII, 20, 21.

Des *Pharisiens lui demandoient un jour quand viendroit le royaume de Dieu, et il leur répondit : Le royaume de Dieu ne viendra point avec un éclat qui le fasse remarquer. On ne dira point : Il est ici, ou il est là, car dès à présent le royaume de Dieu est au milieu de vous.* Les Pharisiens qui entendoient J. C., et qui avoient entendu son Précurseur parler sans cesse du royaume de Dieu, annoncer aux peuples qu'il approchoit, qu'il venoit, qu'il étoit venu, lui demandèrent à ce moment par dérision et avec une sorte d'insulte : Quand est-ce donc que vient le royaume de Dieu ? Par le royaume de Dieu, les Juifs comprenoient la venue du Messie, les victoires qu'il remporteroit sur ses ennemis, et la vengeance qu'il tireroit de ceux qui avoient opprimé son peuple. Ils se figuroient que, sous ce nouveau roi, ils vivroient dans la paix, la gloire et l'abondance, et que toutes les nations leur seroient soumises et tributaires. Jésus répondit à leur question par trois paroles pleines d'une sagesse divine, et que nous devons méditer et nous appliquer.

Premier Point. — *Première parole de Jésus aux Pharisiens.*

Le royaume de Dieu ne viendra pas avec un éclat qui le fasse remarquer. C'est-à-dire,

I. Le royaume de Dieu ne viendra pas avec ces marques éclatantes d'une grandeur mondaine, qui éblouissent les yeux des hommes, et qui leur font adorer la majesté du trône. Non, le règne du Messie, qui doit nous conduire à Dieu, n'est point le règne de l'orgueil et du faste, mais le règne de la sainteté et des vertus, le règne des cœurs détachés de la terre, et qui ne sou-

pirent qu'après les biens du ciel. Règne plein de grandeur, mais d'une grandeur céleste, seule digne de Dieu. Est-ce sous ce règne que nous vivons, que nous triomphons, que nous jouissons de la paix, de la gloire, de l'abondance, des biens spirituels qu'il nous offre?

II. Le royaume de Dieu ne sera point annoncé par des signes dans le ciel, et des phénomènes dans l'air qu'on puisse observer. On ne connoîtra point la venue du Messie et l'établissement de son règne, en observant les mouvemens du ciel, le cours des astres et les lois de la nature. L'établissement du règne de Dieu ne peut être prévu comme on prévoit le beau temps ou la pluie, en observant la direction des vents et la situation des nuages. Observations frivoles, sciences funestes, si elles nous font négliger la science du salut, si elles nous font perdre de vue l'auteur de la nature, ses desseins et ses vues, pour notre sanctification et notre félicité éternelle. Eh! que sert de savoir tout le reste, si on ne sait pas, si on ne pratique pas la religion? Ce que les Pharisiens auroient dû observer avec droiture de cœur, et ce qu'ils n'observoient qu'avec malignité, c'étoit la vie sainte de Jésus, ses miracles, et l'empire absolu qu'il exerçoit sur les démons; à ces traits, ils auroient aisément connu que le royaume de Dieu étoit déjà venu. Etudier J. C., la nature de son règne, la manière dont il le fait subsister sur la terre, ce qu'il faut faire pour y entrer, y vivre, et en goûter les divins avantages, voilà l'occupation solide et la vraie science de l'homme; sans cela, tout le reste n'est que folie.

III. Le royaume de Dieu ne sera point reçu, et on ne peut se disposer à le recevoir, et à y entrer par des observances extérieures, superstitieuses et hypocrites, mais par les vertus solides qui font l'esprit de la loi, par l'humilité du cœur, la docilité et la soumission de l'esprit, la pureté des mœurs, la droiture d'intention, l'amour de Dieu et de son prochain. Qui a ces vertus n'a pas de peine à reconnoître le règne du Messie, et l'Eglise qu'il a fondée; il y entre, il en goûte les fruits, et il en attend les récompenses. Hors de ce règne, il n'y a que des vertus trompeuses, et celui qui n'a que l'extérieur des vertus ne vit pas, à proprement parler, sous ce règne. Cependant parmi nous, que de dehors sans intérieur, que de surfaces sans profondeur, que d'appa-

rences sans réalité! Examinons-nous ici, et ne nous trompons pas.

SECOND POINT. — *Seconde parole de Jésus aux Pharisiens.*

On ne dira point : Il est ici, ou il est là. Si on le disoit, dès-lors ce seroit une preuve qu'on est dans l'erreur, et qu'on veut séduire.

I. On ne pourra point parler de la sorte de la personne du Messie, et en parler avec vérité, parce que lorsque son règne s'établira avec éclat, et qu'il fera sentir à ses ennemis les premiers traits de sa vengeance par la ruine de leur ville et de leur temple, et par la dispersion de leur nation, il ne sera plus lui-même sur la terre d'une manière visible, il sera monté aux cieux, il sera assis à la droite de son Père, d'où il ne se montrera plus aux hommes en général, ni à aucun peuple en particulier, que lorsqu'il viendra pour les juger tous, et épuiser sur ses ennemis les derniers traits de sa justice. En attendant, il régnera sur la terre par sa présence invisible et sacramentelle, par ses lois et son esprit.

II. On ne pourra point parler de la sorte de son règne invisible qu'opère la grâce. Le royaume de Dieu que doit établir le Messie, quant à sa partie essentielle et finale, ne consiste en rien d'extérieur qu'on puisse montrer, et dont on puisse dire : Il est ici, ou il est là; ce règne est tout intérieur, il est dans l'ame du juste où Dieu établit son trône, il consiste dans les vertus infuses de la foi, de l'espérance et de la charité, dans l'obéissance aux lois et aux maximes divines, dans l'union avec Dieu, qu'opère en nous l'esprit du Père et du Fils. Ce royaume est-il en nous? Vivons-nous sous ce divin empire? Travaillons-nous à l'établir en nos ames par l'exercice de toutes les vertus, et par la fuite de tous les vices?

III. On ne pourra point parler de la sorte de son règne visible qui est son Eglise. Le Messie, en établissant le royaume de Dieu parmi les hommes, ce royaume, quoique intérieur, et dans un sens invisible, devoit aussi nécessairement être extérieur et visible par la profession de la même foi, par la réception des mêmes sacremens, et par l'obéissance aux mêmes chefs et pasteurs. Les Juifs s'attendoient que ce règne seroit uniquement pour eux, qu'eux seuls en goûteroient les dé-

lices, et que les autres peuples n'en sentiroient que le poids et l'autorité. Mais ce règne adorable ne devoit être attaché à aucun pays ni à aucune nation de la terre, et c'est ce que nous appelons la catholicité de l'Eglise, l'Eglise catholique. Chaque schisme, chaque hérésie, chaque secte a son canton et son peuple affecté; on peut dire de toute fausse religion : Elle est ici, elle est là; mais le royaume de Dieu, l'Eglise de J. C. est de tous les pays et de tous les peuples; cette Eglise n'est attachée qu'à la mission que J. C. a reçue de Dieu, et qu'il a donnée à ses apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles. Si nous disons que l'Eglise romaine est le centre de la foi, ce n'est pas à cause de Rome même, de sa situation, de ses fondateurs ou de ses habitans; c'est parce que cette Eglise a pour chef le successeur de Pierre, chef des apôtres, de quelque pays et de quelque nation qu'il soit. Le royaume de Dieu, c'est-à-dire, l'Eglise de J. C., en ce sens, n'est donc ici, ni là; il est où est la mission de J. C., où est la succession de l'apostolat unie au successeur de Pierre, où est l'obéissance à cette succession. Ouvrage véritablement divin, et que nous voyons subsister depuis plus de dix-sept cents ans, et qui subsistera jusqu'à la fin des siècles. Ah! vous qui n'êtes pas dans ce royaume, dans cette Eglise, hâtez-vous d'y entrer, ne différez pas; hors de là point de salut. Mais pour nous qui avons le bonheur d'y être, remercions-en Dieu, n'y soyons pas comme des membres corrompus, morts, inutiles; mais vivons-y de la vie de la grâce, et profitons des grands biens que cet heureux règne nous offre en abondance.

Troisième Point. — *Troisième parole de Jésus aux Pharisiens.*

Car dès à présent le royaume de Dieu est au milieu de vous.

I. Le royaume de Dieu étoit au milieu d'eux par la présence du Messie, le Fils et le Christ de Dieu, le roi d'Israël descendu du ciel, envoyé par son Père pour établir le royaume de Dieu; mais, comme leur reprochoit Jean-Baptiste, il étoit au milieu d'eux, et ils ne le connoissoient pas, ou ne vouloient pas le connoître; ils feignoient de le chercher, et ils le persécutoient. Jésus est encore au milieu de nous dans son sacrement, le reconnoissons-nous, l'adorons-nous, le recevons-

nous? Comment nous acquittons-nous de ce que nous lui devons, comment répondons-nous à son divin amour?

II. Le royaume de Dieu étoit au milieu d'eux par la prédication de l'Evangile, qui étoit l'établissement actuel du royaume de Dieu. On l'annoncoit alors, on le prèchoit, plusieurs y entroient par une foi sincère. Les Pharisiens le savoient, le voyoient, ils en murmuroient, ils s'y opposoient, au lieu d'y entrer, et de suivre l'exemple qu'on leur donnoit. Le royaume de Dieu est encore de cette manière au milieu de nous. On le prêche, on l'annonce, on le pratique. Que de saintes ames vivent dans toute la perfection du christianisme et dans une parfaite obéissance aux divines lois de ce royaume, goûtent la paix et les douceurs du royaume de Dieu, et aspirent à ses récompenses éternelles! Nous connoissons plusieurs de ces ames fidèles, nous les voyons, nous vivons avec elles, et elles vivent avec nous. Mais, hélas! spectateurs oisifs de cet heureux règne, qui est au milieu de nous, qui est pour nous, nous ne sommes touchés d'aucune émulation. Bien loin d'imiter leur docilité et leur vertu, nous nous en moquons peut-être, nous les en raillons, nous les en détournons, nous les persécutons.

III. Le royaume de Dieu étoit au milieu d'eux par l'éclat des vengeances qui devoient bientôt tomber sur eux, et qu'ils méritoient déjà. Les Juifs attendoient un roi victorieux qui écraseroit ses ennemis et soumettroit toutes les nations. Mais outre les victoires spirituelles de ce divin roi, dont ils n'avoient aucune idée, ses victoires et ses vengeances temporelles devoient, par leur incrédulité et en punition de leur déicide, tomber sur eux-mêmes. C'étoit au milieu d'eux, au milieu de leur nation, de leur pays et de Jérusalem même, que devoit éclater ce règne de terreur, dont leur indocilité et leur haine cimentoient les fondemens. Ce n'étoient pas les nations qui devoient leur être soumises par ce roi vainqueur, c'étoient eux-mêmes qui, après avoir été vaincus par les nations, devoient être dispersés et demeurer errans jusqu'à la fin du monde, pour apprendre à tous les peuples et à tous les fidèles la terrible vengeance que tire d'eux leur roi et leur Dieu, qu'ils ont crucifié. Ainsi Dieu punit les hommes par mille funestes évènemens qui ne paroissent être que les effets, ou de la poli-

tique des rois, ou des lois de la nature. On sait par combien de voies Dieu se venge de ses ennemis, et on néglige d'examiner si on n'est pas soi-même du nombre de ces ennemis sur qui doivent tomber ses vengeances. Nous nous entretenons volontiers des châtimens que subissent les autres, et nous ne pensons pas à ceux que nous méritons nous-mêmes. Le royaume de Dieu, le règne de sa colère et de ses vengeances est peut-être déjà au milieu de nous, et nous ne nous en apercevons pas. Nous multiplions nos péchés, nous y vivons tranquilles, et nous ne craignons pas des châtimens qui peut-être sont près de tomber sur nous, si nous ne nous corrigeons et ne faisons pénitence.

Prière. Loin de moi, ô mon Dieu, un tel malheur. Ah! plutôt, faites que j'estime, que je mette à profit ces momens où vous m'offrez, où vous me prodiguez vos grâces, pour établir votre royaume au milieu de moi. Je vous adore, ô roi de gloire; je reconnois votre royaume visible, votre Eglise sainte; j'en crois et professe les vérités augustes, j'attends avec tremblement et confiance le grand jour de votre dernier avènement. Ah! Seigneur, que votre royaume m'arrive, rendez-m'en digne, et daignez m'y conduire par telle voie qu'il vous plaira. Ainsi soit-il.

CCXIII[e] MÉDITATION.

Entretien de Jésus avec ses disciples, sur le séjour du Fils de l'homme.

J. C. traite dans cet entretien, 1° de la foi des justes; 2° des souffrances de l'Eglise; 3° de la sécurité des pécheurs. *Luc.* XVII, 22-30.

Premier Point. — *De la foi des justes.*

I. Des désirs de la foi. Les Pharisiens se retirèrent peu contens de la réponse de Jésus, et n'ayant pu rien tirer de lui qui fournît matière à leurs calomnies et à leurs censures, ils le laissèrent seul avec ses disciples. Ce divin Sauveur parla à ceux-ci d'une manière moins énigmatique sur toutes les parties de la question des Pharisiens. *Il viendra un temps, leur dit-il, où vous dési-*

rerez de voir un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point. Ce temps ne tarda pas à venir pour les apôtres, lorsqu'après l'ascension de J. C. et le commencement de la publication de l'Evangile, ils virent s'élever de toutes parts tant de faux apôtres, de faux christs, de faux prophètes qui corrompoient la vraie foi, qui n'étoient inspirés que par l'ambition et l'intérêt, et qui faisoient dégénérer en luxure la grâce et la sainteté même de l'Evangile. Qui peut s'empêcher de gémir à la vue de tant d'ames qui sont aujourd'hui dans la séduction, et qui tous les jours encore se laissent aveugler, séduire et corrompre? Qui peut s'empêcher de désirer que Jésus paroisse, qu'il prenne lui-même sa cause en main, qu'il confonde les séducteurs et arrête le progrès de la séduction? Mais non, il ne paroîtra plus qu'au dernier jour, sa divine sagesse l'a réglé ainsi, et après toutes les instructions qu'il nous a laissées, il faut convenir qu'il n'y a de séduits que ceux qui veulent bien l'être. Nos désirs ne doivent donc pas avoir pour objet que ce Dieu sauveur se montre parmi nous pour régler notre foi, mais qu'il nous conduise à lui pour vivre avec lui.

II. Du cri de la foi. *On vous dira : Il est ici, il est là, mais gardez-vous d'aller et de suivre.* Nous l'entendons, et on nous le dit encore : Ici est le Christ, la parole de Dieu, le pur Evangile; là est le Christ, la vérité, la vraie doctrine des Pères; ici est le Christ, sa puissance, ses prodiges, ses miracles. Ah! tout cela n'est point le cri de la foi. Gardons-nous de nous laisser séduire, ne croyons point à ces discours, n'allons point à ces assemblées, ne lisons point ces livres, n'entrons point dans ces sectes, ces cabales, ces partis. Restons où nous sommes et où étoient nos ancêtres; restons dans notre soumission aux légitimes pasteurs, dans l'Eglise de J. C. Voilà le cri de la foi : l'Eglise, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, les premiers pasteurs unis à leur chef. C'est dans cette Eglise catholique et universelle qui est partout, que nous trouverons J. C., la parole de Dieu et le pur Evangile, la vérité et la doctrine des Pères, les vrais prodiges et les vrais miracles. Tenons-nous-en là, n'allons point ailleurs, ne nous laissons point entraîner ni par la curiosité, ni par le mauvais exemple.

III. De la lumière de la foi. *Car comme l'éclair ré-*

pand son éclat d'une extrémité du ciel à l'autre, il en sera de même du Fils de l'homme, lorsqu'il paroîtra en son jour. Cet éclair qui se fera voir d'une extrémité du ciel à l'autre est tout à la fois la figure de la prédication évangélique, qui de la Judée s'est répandue de toutes parts et a éclairé toutes les nations, la figure de l'Eglise dont la vive lumière se montre encore à tous les peuples du monde, la figure des châtimens dont Dieu punit les pécheurs dans le temps qu'ils s'y attendent le moins, la figure en particulier du châtiment terrible qu'il a exercé contre les Juifs par la ruine de Jérusalem, la destruction du temple, et la dispersion de ce peuple déicide sur toute la surface de la terre, et enfin la figure du dernier jour des vengeances du Seigneur, où il n'y aura plus d'aveuglement volontaire, où toutes les créatures seront forcées de reconnoître Jésus le fils de l'homme pour le vrai et unique fils de Dieu. La nature nous remet souvent sous les yeux le phénomène dont parle ici N. S. Au lieu donc de nous laisser saisir alors d'une frayeur frivole et puérile, rappelons-nous les paroles de J. C., songeons que ces éclairs et ces tonnerres ne sont qu'une légère image de la colère qui éclatera contre les incrédules qui auront rejeté les lumières de la foi, et contre les pécheurs qui n'auront pas vécu selon les règles de la foi.

SECOND POINT. — *Des souffrances de l'Eglise.*

I. Dans son chef. *Mais auparavant il faut qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette nation.* C'est par sa mort, par ses tourmens et ses humiliations que Jésus a fondé son Eglise, est entré dans sa gloire, et a acquis le droit de se venger de ses ennemis, de sauver son peuple et de juger les vivans et les morts. Oh! que sa gloire est infinie, mais aussi que ses souffrances ont été grandes! Ah! que nous lui avons d'obligation, puisque sa gloire et ses souffrances sont pour nous, puisqu'il nous offre le mérite de celles-ci et l'éternité de celle-là!

II. Des souffrances de l'Eglise dans ses membres. Les membres doivent être traités comme le chef, être persécutés comme lui, humiliés, méprisés, haïs, rejetés comme lui, souffrir beaucoup et mourir enfin comme lui. C'est ainsi qu'ont été traités pendant plusieurs siècles les apôtres, les chrétiens, les catholiques, par les Juifs, par les païens, par les hérétiques. Admirons

le

le courage de tant de généreux martyrs; leurs souffrances sont passées, leur gloire ne passera point. Ils sont dans le ciel réunis à leur chef, ils triomphent et jugeront l'univers avec lui.

III. Des souffrances de l'Eglise dans nous-mêmes. Nous nous attendrissons aisément sur les souffrances de N. S., nous admirons volontiers les combats des martyrs et des confesseurs de la foi ; mais nous avons bien de la peine à nous appliquer à nous-mêmes la nécessité de souffrir. Nous soupirons après la récompense, et nous ne songeons point que, pour la mériter, il faut auparavant souffrir beaucoup. C'est ce qui fait que dès que l'occasion de souffrir se présente, ou nous l'évitons, ou nous en murmurons; cependant il faut remplir cette mesure, souffrir beaucoup. Loin de fuir les souffrances, saisissons donc avec avidité et avec joie toutes celles qui se présentent; et au défaut de celles qu'offroit la persécution, embrassons celles que nous offrent les pratiques de la pénitence, les devoirs de notre état, le commerce des hommes, la misère des temps, la rigueur des saisons, les incommodités de l'âge ou de la maladie, les douleurs de la mort. Profitons de tout, recueillons tout, et disons-nous souvent : Il faut que je souffre beaucoup, je ne suis ici que pour cela; je n'en aurai pas toujours le pouvoir, et je suis encore bien éloigné d'avoir souffert beaucoup. Ces réflexions animeront notre courage, nous rendront la patience plus aisée à pratiquer, et sanctifieront le peu que nous souffrons.

TROISIÈME POINT. — *De la sécurité des pécheurs.*

I. Parcourons le passé, et d'abord le déluge universel. *Et ce qui est arrivé au temps de Noé arrivera encore au temps du Fils de l'homme : on mangeoit et on buvoit, on se marioit, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et alors le déluge survenant les fit tous périr.* Noé, averti de Dieu que la terre va être submergée en punition des crimes de ses habitans, construit une arche par son ordre, afin de se sauver, lui et sa famille, de ce déluge universel. Que pensèrent les pécheurs à la vue des préparatifs de ce saint patriarche ? Ils eurent pitié de sa crédulité. De quoi s'occupèrent-ils ? De leurs plaisirs, de leur fortune, de l'établissement de leur famille. Cependant Noé entra dans l'arche, en ferma la porte, et tous les hommes furent engloutis dans les

eaux du déluge. O hommes insensés, vous attacherez-vous toujours à la terre, comme si elle ne devoit jamais vous manquer? Ne songerez-vous jamais que vous avez un maître, et qu'à force de l'irriter, vous touchez au moment où il va faire éclater sa vengeance? 2° L'embrasement de Sodome. *Il en sera encore comme au temps de Loth: ils mangeoient et buvoient, ils achetoient et vendoient, ils plantoient et bâtissoient; mais le jour que Loth sortit de Sodome, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre qui les fit tous périr.* Sodome, séjour délicieux, centre de l'abondance, de la volupté et des plaisirs, et en même temps l'assemblage de tous les crimes; Sodome ne songe qu'à jouir de sa félicité, et à continuer ses débauches. Il n'y a plus de déluge à craindre; mais Dieu a des châtimens de plus d'une sorte. Le jour où l'unique juste que renferme cette ville criminelle est sorti de ses murs, une pluie de feu et de soufre la consume, elle et tous ses habitans. 3° La prise de Jérusalem. *Il en sera de même aux jours du Fils de l'homme.* Comme N. S. répète ces paroles un peu plus bas, nous pouvons les entendre ici de la ruine de Jérusalem, du temple et de la nation juive par les Romains. Les Juifs, à la veille de ce funeste évènement, ne s'attendoient à rien de semblable. Ils avoient crucifié le Fils de Dieu, ils persécutoient ses apôtres, ils faisoient mourir ses disciples, ils étoient bien éloignés de craindre ses menaces; ainsi mettoient-ils le comble à leurs crimes. Le châtiment se préparoit lentement, et enfin il éclata tout à coup avec toutes les circonstances qui avoient été prédites. Comment tant d'exemples de la colère de Dieu ne frappent-ils pas les hommes, ne les arrêtent-ils pas? Mais on n'y réfléchit point; on ne pense qu'à la terre, à s'y établir, à y goûter les faux charmes du péché, et à se rassurer contre la rigueur des châtimens de Dieu.

II. Considérons le présent. Voyons comment on vit dans le monde, et avec quelle sécurité on ne cesse d'irriter le Seigneur; cependant ses châtimens ne sont pas épuisés, ils éclatent tous les jours, et ne nous rendent pas plus sages. Comment vit-on dans ce pays que la peste ou la guerre va désoler, dans cette ville qu'un tremblement de terre va renverser, ou que l'ennemi va foudroyer, dans ce quartier que les flammes vont dévorer, dans cette maison qui va s'écrouler? Comment

vit-on dans cette armée que la mort va ravager, dans ce vaisseau exposé à la fureur de tous les élémens, et qui dans un instant va périr? Comment vit-on dans un corps fragile qu'une mort subite, qu'une maladie de peu de jours va précipiter au tombeau? O folie des hommes! Ne suis-je point moi-même du nombre des insensés? Je touche peut-être à ma dernière heure; suis-je prêt? tout est-il en ordre? Le juste se trouve souvent enveloppé dans le même accident qui accable l'impie; mais le même accident est pour le juste qui se trouve prêt, une grâce inamissible et le dernier trait de sa prédestination, et pour l'impie son dernier châtiment dans cette vie, et l'arrêt irrévocable de sa réprobation éternelle.

III. Jetons les yeux sur l'avenir. *Il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera manifesté.* Si nous voulons entendre ces paroles du jour du jugement général, on peut dire que les hommes qui vivront alors seront surpris dans leurs occupations frivoles et dans leurs plaisirs criminels, comme ceux qui vivent aujourd'hui. Il est vrai qu'ils sont avertis; mais ne le sommes-nous pas, et ne méprisons-nous point les avertissemens? Ils verront des signes précurseurs de la colère de Dieu; mais n'en voyons-nous pas, et n'avons-nous pas le talent d'expliquer tout par les lois de la nature, sans rien rapporter à Dieu, et sans nous rien appliquer à nous-mêmes pour l'amendement de nos mœurs? Mais quoi! la crainte des châtimens de Dieu doit-elle nous empêcher de boire et de manger, de bâtir, de vendre et d'acheter, de faire des établissemens et de contracter des alliances? Non, ce n'est pas le sens des paroles de N. S., mais il faudroit faire tout cela dans l'esprit du christianisme, sans oublier Dieu, sans cesser de chercher à lui plaire, sans cesser de craindre de l'offenser, sans attacher son cœur à la terre, sans commettre d'injustices, sans négliger les devoirs de la charité, sans souiller son corps et son cœur par des plaisirs défendus, sans oublier que le temps est court, et qu'après cette vie mortelle, nous avons une vie éternelle à mériter.

Prière. Donnez-moi, Seigneur, ces vues saintes dans toutes mes actions; faites que je ne suive pas l'exemple de ceux qui se perdent, et que je ne me rassure pas sur la multitude, mais qu'occupé de vos jugemens, je ne cherche, je ne désire, je n'aime que vous, afin de vous posséder éternellement. Ainsi soit-il.

CCXIVe MÉDITATION.

Fin de l'entretien de Jésus avec ses disciples, sur le jour du Fils de l'homme.

1° Jésus donne divers avertissemens à ses disciples; 2° les disciples font une question à Jésus; 3° Jésus répond à ses disciples. *Luc.* XVII, 31-37.

PREMIER POINT. — *Jésus donne divers avertissemens à ses disciples.*

I. SUR le renoncement aux biens de la terre. Il faut tout quitter, ne rien reprendre, ne point revenir sur ses pas, ne pas même regarder derrière soi. *En ce temps-là, que celui qui se trouvera sur le toit, et qui aura ses meubles dans la maison, ne descende point pour les prendre, et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas non plus sur ses pas. Souvenez-vous de la femme de Loth.* Ces paroles marquent combien le péril sera pressant, et avec quelle promptitude il faudra fuir pour s'y dérober, sans s'arrêter à prendre quoi que ce soit pour l'emporter avec soi. C'est ainsi qu'on en use quand une ville est livrée aux flammes par un ennemi vainqueur et irrité. C'est ce qui devoit arriver bientôt à l'infidèle Jérusalem, plus coupable que Sodôme, et ce qui doit arriver un jour au monde entier. Mais pour appliquer ceci à un sens moral, c'est ainsi que nous devons fuir le monde, ou en effet, ou du moins de cœur, d'affection et de conduite; le fuir ce monde, parce qu'il est dévoré par les flammes de la cupidité, de l'impureté, de l'ambition, de l'avarice, de la vengeance; le fuir, de peur de périr avec lui dans les flammes, et de passer de celles du vice dans celles de l'enfer; le fuir sans délai, sans le regretter, sans en rien emporter, sans retourner sur nos pas, sans écouter nos anciennes inclinations, sans regarder même derrière nous. *Souvenez-vous de la femme de Loth.* Combien échappoient comme elle à l'incendie, et qu'un seul regard a perdus! Ah! oublions le monde, ignorons ses folies, ses intrigues, ses crimes. Ne songeons qu'à

nous en éloigner de plus en plus et à nous sauver. Du moins à cette heure que nous connoissons la vanité du monde, du moins dans cet asile qui nous sépare du monde, du moins à l'heure de la mort, à cette dernière heure, la seule qui nous reste de tant d'autres que nous avons perdues, ne songeons plus au monde, ne songeons qu'à notre salut.

II. Sur le renoncement à la vie. *Quiconque cherchera à sauver sa vie la perdra, et quiconque l'aura perdue la sauvera.* N. S. inculque souvent cette maxime, ce qui doit nous en démontrer l'importance. Plusieurs, par amour de la vie présente, ont renoncé à la foi, ou n'ont osé l'embrasser et se sont damnés. Plusieurs, par ménagement pour leur santé, pour jouir des commodités de la vie, pour goûter les plaisirs du monde, n'ont pas voulu l'abandonner et s'y sont perdus. Ah! quand il s'agit de la foi et du salut de l'ame, rien ne doit nous être cher, pas même la vie. Eh! qu'est-ce que cette vie, en comparaison de celle que l'on gagne en sacrifiant celle-ci? Plusieurs, même à la mort, ne sont occupés que du soin de conserver une vie qui s'éteint malgré eux, au lieu de songer à se rendre dignes de la vie que leur offre l'éternité dans laquelle ils vont entrer.

III. Sur le discernement que Dieu fait des hommes. *Je vous déclare que cette nuit-là, de deux personnes qui seront dans un même lit, l'une sera prise et l'autre laissée; de deux femmes qui seront à moudre au même moulin, l'une sera prise et l'autre laissée; de deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris, l'autre laissé.* Quoique ces paroles regardassent spécialement les évènemens que le Sauveur avoit en vue dans ce discours, nous pouvons bien les appliquer à ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, et qui doit nous faire adorer avec tremblement et actions de grâces les impénétrables conseils de la sagesse de Dieu. Dans le même lieu, dans le même état, dans la même condition, dans les mêmes occupations, dans la même famille, l'un est pris et l'autre laissé, l'un est enlevé de ce monde et l'autre y est laissé, l'un est conduit dans la retraite et l'autre reste exposé à tous les dangers du siècle, l'un sert Dieu avec fidélité, ne songe qu'à lui plaire, et l'autre n'est occupé que de ses plaisirs, que de sa fortune et de son ambition; enfin, au dernier jour, l'un sera pris pour être placé avec les anges

et les saints dans la gloire, et l'autre sera abandonné aux démons, pour être avec eux la proie des flammes éternelles. Grand Dieu, quelle séparation! Ici tout est confondu, bons et mauvais vivent ensemble, couchent sous le même toit, exercent les mêmes fonctions, s'occupent des mêmes travaux; mais l'œil de Dieu discerne tout, et son jugement infaillible et irrévocable séparera tout.

Second Point. — *Question que les disciples font à Jésus.*

Les disciples, prenant la parole, *lui dirent : Où, Seigneur?* J. C. ne prétendoit pas toujours que ses disciples comprissent tout le sens des discours qu'il leur tenoit. Le Saint-Esprit devoit un jour leur donner l'intelligence des mystères, et les évènemens devoient leur découvrir la vérité des prédictions. Nous ne savons pas nous-mêmes aujourd'hui sur quoi tomboit précisément la question des disciples. C'est ici un de ces endroits de l'Ecriture devenus obscurs pour nous, qu'il faut passer avec humilité, ou n'examiner que pour notre édification.

I. Leur question étoit-elle générale? Demandoient-ils où se feroit ce discernement par lequel l'un seroit pris, et l'autre laissé? Si cela étoit, la réponse dépendoit de l'objet de la prédiction. S'il s'agit dans cette prédiction du jugement que Dieu devoit exercer sur le peuple juif, et par lequel les uns devoient rester et périr sous le fer des Romains, et les autres leur échapper; par lequel les uns devoient rester dans leur haine contre le Messie et leur opposition au christianisme, et les autres embrasser la foi des apôtres et profiter de la grâce de la rédemption, ce discernement devoit se faire à Jérusalem même et dans toute la Judée. S'il s'agit du jugement que Dieu exerce sur les hommes, et de celui qui éclatera au dernier jour, l'univers entier est le lieu où se fait journellement et où se fera solennellement ce discernement des bons et des méchans, des réprouvés et des élus; et c'est partout qu'on doit craindre ce jugement, et se tenir sur ses gardes.

II. Leur demande tomboit-elle en particulier sur ceux qui seroient laissés? Demandoient-ils où on les laisseroit, et à quel sort ils étoient destinés? Les Juifs qui devoient être laissés étoient destinés à la mort, à la captivité, à la dispersion, à l'aveuglement, à l'en-

durcissement, à la haine et au mépris de tous les peuples de la terre. Ceux qui sont laissés dans la corruption et les vices du monde n'ont d'autre sort que le péché, l'ignorance, les soins inutiles, l'oubli de Dieu, l'aveuglement et l'endurcissement. Ceux enfin qui seront laissés après le dernier jugement n'auront d'autre partage que celui des démons, les feux et les tourmens de l'enfer. Prions donc afin de n'être pas laissés, n'évitons pas le Rédempteur qui s'offre pour nous prendre et nous délivrer; ne résistons pas à la main charitable qu'il nous tend, suivons-le, et nous laissons conduire.

III. Leur demande tomboit-elle en particulier sur ceux qui devoient être pris? Demandoient-ils où on devoit les conduire, et ce qu'ils devoient devenir? Ceux qui devoient être pris devoient être tirés des ombres et des figures de la loi, des ténèbres du paganisme, des erreurs du siècle, pour être conduits à l'accomplissement, à la réalité, qui est J. C. Ils doivent, au dernier jour, être tirés de la compagnie des pécheurs pour être conduits à J. C., et régner éternellement avec lui dans la gloire. O séjour heureux, c'est vers vous que je vais tendre, que je désire et j'espère parvenir, en m'attachant dès à présent et pour toujours à mon divin Rédempteur, et en me séparant de ceux qui ne le connoissent pas, ou qui ne suivent point les maximes et les lois de son Evangile.

Troisième Point. — *Réponse de Jésus à ses disciples.*

Et il leur répondit : En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y assembleront. Proverbe commun et usité, mais dont il n'étoit pas aisé aux disciples de faire alors l'application. Les aigles, ainsi que tous les oiseaux de proie, cherchent leur pâture dans les cadavres, et s'assemblent où ils en trouvent. Mais ici quel est le corps qui doit servir de pâture, et quels sont ces aigles qui doivent s'assembler et s'en nourrir? Sans prétendre déterminer la vraie application de ces paroles, nous pouvons, pour notre édification, les appliquer.....

I. Au corps de la nation juive, dans le temps de la ruine de Jérusalem. Corps mort, abandonné et rejeté de Dieu, sur lequel devoient se jeter les aigles romaines pour le dévorer, quelque part qu'il pût se réfugier et se renfermer. Image du peuple des réprouvés, sur

lesquels fondront les démons, comme des oiseaux carnaciers, pour les rendre compagnons de leurs supplices, après les avoir rendus complices de leur révolte.

II. Au corps mystique de J. C., qui est son Eglise. Ce corps en butte à la persécution, sans cesse exposé à la mort, ou plutôt véritablement mort aux vanités, aux erreurs, aux plaisirs de ce monde, partout où il se trouvera, les ames généreuses le découvriront d'un œil perçant, le fixeront d'un regard assuré, et s'y assembleront pour se nourrir des vérités crucifiantes qu'elles y trouveront, pour se nourrir du corps même de J. C., caché sous les voiles d'une nourriture ordinaire, et présenté dans un état de mort, en mémoire de celle qu'il a soufferte pour nous, et que nous devons être prêts à souffrir pour lui.

III. Au corps glorieux du Sauveur, dans le grand jour de son triomphe et du dernier jugement. Ce corps inhumainement traité, déchiré de coups, épuisé de sang, élevé sur la croix, percé d'une lance, enfermé dans le tombeau, paroîtra alors vainqueur et triomphant, portant encore les cicatrices de ces plaies qui ont sauvé le monde. C'est à l'entour de ce corps glorieux que les ames fidèles, qui auront puisé dans ses plaies leur force et leur courage, se rassembleront en foule, et entreront avec lui dans le ciel, où elles se nourriront de lui dans les délices de l'amour divin et pendant l'éternité.

Prière. Faites, Seigneur, que je sois du nombre de ces aigles mystérieux qui s'élèvent jusqu'au ciel, qui n'ont rien de rampant, ni aucun attachement aux choses de la terre, et qui contemplent les rayons du soleil de justice. Animez-moi de votre sainte grâce, ô mon Dieu, afin que je puisse dignement me nourrir de votre corps sacré, et y trouver un gage assuré et consolant de ma réunion éternelle avec vous. Ainsi soit-il.

CCXVe MÉDITATION.

Parabole du juge et de la veuve.

DE LA CONSTANCE DANS LA PRIÈRE.

Considérons, 1° quel est le but de cette parabole; 2° quel en est le corps; 3° quelle en est l'explication. *Luc.* XVIII, 1-8.

PREMIER POINT. — *Du but de cette parabole.*

JÉSUS *leur dit ensuite cette parabole, pour leur apprendre qu'il faut toujours prier et ne point se décourager.*

I. Il faut toujours prier. Cela se pratique de deux manières. 1° Par la continuité de la prière, en sorte qu'une personne prie toujours ou presque toujours, en prenant ce terme moralement, sans qu'il se trouve dans sa prière d'interruption même considérable. Une pratique si belle et si utile n'est pas aussi difficile qu'on veut souvent se l'imaginer. Il ne s'agit que de la préparation du cœur, et de vaincre ensuite cette paresse, cette tiédeur qui nous empêche de faire aucun effort. Ah! si nous voulions en faire l'essai et nous y exercer quelque temps, bientôt nous approcherions de cette perfection, et nous y parviendrions enfin. Qui nous empêche, toutes les fois que nous avons le bon mouvement, d'élever notre cœur à Dieu, ou pour le remercier, ou pour le louer, ou pour lui demander son secours, le pardon de nos péchés, la grâce même de la prière, pour lui offrir ce que nous faisons, ou ce que nous avons à souffrir pour lui? Qui nous empêche de lui dire que nous croyons en lui, que nous espérons en lui, que nous l'aimons? Dans combien d'occasions pourrions-nous, sans qu'elles en souffrissent, penser à Dieu qui voit tout, qui est présent à tout, nous entretenir de psaumes, d'hymnes, de cantiques spirituels! Quand nous ne ferions que réciter l'Oraison dominicale, la Salutation angélique ou quelque autre prière vocale; quand nous les répéterions plusieurs fois le jour, croyons-nous que notre journée ne seroit pas mieux employée qu'elle ne l'est pour l'ordinaire? Quelle consolation, quels avantages n'en retirerions-nous pas! Et il ne faut point pour cela d'effort, de contention d'esprit; il ne faut que de la bonne volonté,

aimer Dieu et désirer de lui plaire. 2° Par la persévérance dans la prière. Persévérance dans les exercices réglés de la prière, persévérance dans la demande que nous faisons à Dieu de quelque grâce particulière que nous voulons obtenir. Il y a des grâces qu'il faut demander jusqu'à la mort. Une prière persévérante est toujours exaucée d'une manière ou d'une autre, et toujours de la manière qui convient le mieux à notre sanctification.

II. Il ne faut jamais se décourager... 1° Dans les maux de cette vie, parce que nous en avons le remède dans la prière. N. S. venoit de parler à ses disciples de périls et de malheurs qui devoient arriver, il les exhorte à ce moment à ne point se décourager, mais à recourir sans cesse à la prière. Pourquoi? C'est que la prière est un bouclier qui nous rend impénétrables aux adversités. Les adversités mêmes nous sont utiles, en ce qu'elles nous obligent de recourir à la prière. Ne nous décourageons donc point, ni dans les maux qui nous oppriment, ni dans les persécutions qu'on nous suscite, ni dans les tentations que la chair et le démon nous font éprouver : ne nous décourageons pas même dans nos imperfections, dans nos chutes, dans nos péchés. La prière est un remède à tout. Recourons à la prière, prions sans cesse et avec persévérance, et nous triompherons de tous nos ennemis; leurs efforts mêmes tourneront à notre avantage. 2° Il ne faut pas se décourager dans la prière même. On se décourage par paresse, par ennui, par dégoût : ce sont des obstacles qu'il faut surmonter, des épreuves qu'il faut supporter et qui n'ont qu'un temps; ce sont enfin des tentations qu'il faut vaincre. On se décourage, parce qu'on se persuade que l'exercice de la prière nous est inutile, que Dieu ne nous exaucera pas, que nous n'en retirerons aucun profit, que nous y perdons du temps, que nous y prenons une peine inutile, et qu'enfin nous ne sommes pas créés pour cela, et que Dieu ne l'exige point de nous. Chassons loin de nous toutes ces pensées, qui sont autant d'erreurs que le démon s'efforce de nous inspirer pour nous détourner de la prière, assuré qu'il est que, s'il y réussit, nous serons sans défense, exposés à tous ces traits. On se décourage encore par les fautes que l'on fait, par les dissipations auxquelles on se livre, par les péchés dans lesquels on

tombe; mais c'est alors qu'il faut plus que jamais prier, ne pas manquer de recourir à la prière, et y recourir promptement et avec un nouveau courage. N'écoutons pas le démon qui mettra tout en œuvre pour nous en détourner, écoutons plutôt notre divin Sauveur qui nous y anime de la manière la plus forte et la plus touchante par la parabole suivante. Demandons-lui la grâce d'en bien pénétrer le sens, et de n'oublier jamais l'instruction qu'elle renferme.

SECOND POINT. — *Du corps de la parabole.*

I. Caractère des personnages, et d'abord du juge. *Il y avoit dans une certaine ville un juge qui ne craignoit point Dieu, et qui ne se soucioit pas des hommes.* Qu'une ville est à plaindre quand elle est gouvernée et jugée par un homme de ce caractère, qui n'a ni conscience, ni honneur, qui ne craint pas les jugemens de Dieu, et qui n'a aucun égard ni aux besoins, ni aux sollicitations des hommes, qui ne s'embarrasse ni du soin de son ame, ni du soin de sa réputation! Le bon droit auprès d'un pareil juge est une foible ressource contre l'injustice et l'oppression. 2° Caractère de la veuve. *Il y avoit aussi dans cette même ville une veuve.* Cette veuve étoit affligée, sans fortune, sans protection et sans appui, ou le peu de bien qu'elle avoit lui avoit été enlevé par un injuste ravisseur, qui lui demandoit encore ce qu'elle n'avoit pas, et qui la vexoit cruellement. Image bien sensible de l'Eglise persécutée, et de toute ame affligée qui souffre avec elle. Cette parabole l'instruit des devoirs qu'elle doit remplir, et de l'espérance qui doit la soutenir.

II. Leur conduite. La veuve avoit recours au juge. *Elle venoit souvent le trouver, et lui disoit : Faites-moi justice de ma partie,* vengez-moi, délivrez-moi de l'oppression, réprimez et punissez celui qui m'opprime; *mais le juge fut long-temps sans vouloir le faire.* Veuve infortunée, que ferez-vous donc? Qui implorerez-vous pour fléchir ce cœur barbare? Vous n'avez personne qui s'intéresse pour vous, et quand vous auriez quelqu'un, votre juge n'écoute personne, il ne se soucie de personne. Ah! il ne vous reste qu'un affreux désespoir. Non, cette veuve délaissée, rebutée, sans autre secours qu'elle-même et sa prière, ne se décourage point, elle revient au juge, et lui dit : Délivrez-moi de l'oppression. Le juge la

renvoie et n'en veut rien faire; elle revient encore : même prière et même refus. La veuve ne se lasse point, elle retourne, elle renouvelle sa demande; le juge ne s'attendrit point, il lui refuse toute justice. Que de délai! Cette succession de demandes et de refus ne finit point; mais la veuve ne se rebute pas. Hélas! veuve infortunée, vos démarches et vos instances sont inutiles, assurément vous perdez vos pas et vos prières. Ne connoissez-vous pas votre juge? Vous ne ferez que l'irriter contre vous, au lieu de le fléchir. N'importe, la veuve continue et revient toujours; enfin l'assiduité, la persévérance, l'importunité de la veuve l'emportèrent sur la dureté, l'iniquité et l'obstination du juge. *Il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu, et que je n'aie aucune considération pour les hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne plus sans cesse me tourmenter.* Non, disoit-il, il n'est point de motif de religion, ni de considération humaine qui soit capable de me faire faire ce que je ne veux pas, mais au moins je dois quelque chose à ma tranquillité. Cédons à l'importunité de cette veuve. Ainsi la veuve, par la persévérance, vint à bout d'obtenir de ce juge la justice qu'elle lui demandoit, et qu'il lui refusoit depuis si long-temps. Comprenons-nous le sens de cette parabole? Est-il rien de plus pressant et de plus efficace pour nous animer à la prière, pour nous remplir de confiance et nous consoler dans tous nos maux? C'est J. C. même qui nous propose cette touchante parabole; mais écoutons-le nous en donner l'explication.

Troisième Point. — *Explication de la parabole.*

I. Différence entre le sujet de la parabole et l'objet qu'elle représente. 1° Entre le juge et Dieu. *Remarquez, ajouta le Seigneur, ce que dit ce méchant juge; et Dieu ne fera pas justice à ses élus?* Observez, dit J. C., que ce juge est pervers et inique, et que votre Dieu est juste, l'équité même; que ce juge est barbare et inflexible, et que votre Dieu est tendre et compatissant; que ce juge est sans honneur et peu jaloux de sa réputation, et que votre Dieu est jaloux de sa gloire qu'il ne cédera à personne; un Dieu qui s'est réservé la vengeance, et qui doit l'exercer avec éclat. Or vous avez entendu la résolution que prend ce juge impi-

toyable et injuste d'écouter les vœux d'une femme persécutée, et de faire cesser la vexation, non par des sentimens d'humanité, mais pour son propre intérêt, et parce que la suppliante l'importune. Mais le Dieu que vous servez est juste et bon, c'est le père des miséricordes, le Dieu de toute consolation : comment donc pourriez-vous croire qu'il n'écoutera pas la voix de ses élus? 2° Différence entre la veuve et l'Eglise qu'elle représente. *Et Dieu ne feroit pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il souffriroit toujours qu'on les opprimât?* Là c'est une veuve pour qui le juge n'a que de l'indifférence ou même du mépris, ici ce sont les élus de Dieu, c'est l'épouse chérie de son Fils bien-aimé, ce sont des ames douées de sa grâce, où il habite, en qui il se complaît, et dont les intérêts sont les siens mêmes; là c'est une veuve qui vient tout au plus tous les jours supplier son juge, ici c'est l'Eglise catholique qui, dans ses divins offices qu'elle célèbre jour et nuit sans interruption, demande vengeance de ses ennemis, de ceux qui la persécutent, qui la calomnient, qui l'oppriment; là c'est une prière ennuyeuse et importune, ici ce sont des cris agréables au Seigneur, poussés par ses ordres, formés par son esprit. C'est dans les psaumes que l'Eglise trouve ces cris perçans qui touchent le cœur de Dieu; elle ne les pousse pas par haine contre ses ennemis, elle désire leur conversion, elle les pousse même en leur présence, afin qu'ils en craignent les effets, et qu'ils se convertissent; et s'ils ne le font pas, elle ne pousse pas encore ces cris par un désir de vengeance particulière, mais par un désir ardent que la gloire de Dieu soit vengée, et que sa justice éclate. Les persécuteurs voudroient que non-seulement les chrétiens, mais encore que leur Dieu fût sans vengeance; cependant il n'en sera pas ainsi. L'Eglise ne doit pas se venger par elle-même, mais elle a ordre de crier, de demander vengeance jour et nuit, et Dieu la délivrera des violences que lui font ses ennemis et les siens, et il ne verra pas sa confiance sans compassion.

II. Conclusion de cette parabole. N. S. termine cette parabole par une assurance qu'il nous donne, et par une question qu'il nous fait. 1° L'assurance qu'il nous donne. *Je vous déclare que Dieu leur fera justice dans peu de temps.* La vengeance divine ne tarda pas à

tomber sur l'infidèle Jérusalem. Contre combien de particuliers, de tyrans et de nations entières n'a-t-elle pas éclaté! Par quelles guerres, par combien de meurtres, d'incendies et de ravages, Dieu n'a-t-il pas puni le mépris de la foi, et les persécutions suscitées à l'Eglise, dans l'Afrique, l'Asie et la Grèce, sans parler du reste de l'Europe! Mais le comble du malheur, c'est qu'en tombant sous les coups d'un Dieu vengeur, on s'endurcit comme les Juifs, on méconnoît la main qui frappe, on ne s'humilie pas, on ne se convertit pas. Mais, hélas! tous ces traits de la vengeance divine ne sont que comme quelques gouttes du calice préparé aux pécheurs pour le grand jour des vengeances du Seigneur, lorsque l'univers entier s'armera pour lui contre les insensés. Ce jour n'est pas éloigné pour nous, puisque l'intervalle qui est entre notre mort et ce grand jour ne doit être compté pour rien. 2° La question que nous fait J. C. *Mais lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?* Voilà donc la source de la persécution que souffrent les élus, et des sentimens pour lesquels Dieu les venge : le dépérissement de la foi. On néglige les œuvres de la foi, on écoute les séducteurs, on les protège, on méprise la voix des pasteurs, on change peu à peu de maximes et de langage, on hait ceux qui restent attachés à la foi, et qui la défendent. Dans ces dispositions, il ne faut qu'une étincelle pour allumer l'incendie, qu'un léger incident pour faire éclater la persécution. Les élus sont sacrifiés, mais quoique leurs ames jouissent dans le ciel du fruit de leurs victoires, cela n'empêche pas que ces mêmes ames, selon l'expression figurée de l'Apocalypse, ne soient toujours sous l'autel, où jour et nuit elles crient vengeance; et lorsque le Fils de l'homme exauce leurs cris, et vient châtier les persécuteurs, il ne trouve que peu ou point de foi dans les contrées où il exerce ses vengeances. Restoit-il beaucoup de foi à Jérusalem, quand les Romains la détruisirent? En restoit-il beaucoup dans ces autres contrées autrefois si florissantes par la religion, lorsqu'elles ont éprouvé les terribles révolutions qui en ont changé la face et le gouvernement? Ce qui est arrivé à ces nations particulières arrivera un jour à l'univers entier. Après avoir reçu la foi, il la persécutera lui-même; le sang des élus

coulera, et il restera peu de fidèles sur la terre, lorsque le Seigneur y portera les derniers coups, lorsqu'il viendra lui-même venger pour jamais ses élus, et accabler ses ennemis de tout le poids de sa puissance. Prions donc ce Dieu formidable, dans l'attente de ses jugemens impénétrables; prions-le avec confiance, avec persévérance, sans jamais nous lasser ni nous décourager.

Prière. Ah! Seigneur, je le comprends, que le délai de vos miséricordes n'est pas un refus, mais une épreuve; qu'il faut vous prier avec d'autant plus de ferveur, qu'on a déjà prié plus long-temps sans apparence de succès, et qu'on doit espérer avec d'autant plus de confiance, qu'après de longs retardemens, on est plus près d'être exaucé, si on ne s'ennuie point de prier. Malheur donc à moi, si, faute de persévérer quelques momens, je venois à perdre ma consolation et ma couronne! Je vous prierai donc, ô mon Dieu, je ne cesserai point de vous prier, et l'amour et la confiance animeront sans cesse mon cœur. Faites, Seigneur, que la foi me porte à prier, et que la prière augmente ma foi, ou plutôt donnez-moi vous-même l'esprit de prière; formez en moi par votre Esprit saint des prières dignes de vous, et afin que je ne cesse jamais d'obtenir, faites que je ne cesse jamais de demander. Ainsi soit-il.

CCXVIe MÉDITATION.

Parabole du Pharisien et du publicain.

DE L'HUMILITÉ DANS LA PRIÈRE.

Observons, 1° qui sont ceux à qui N. S. adresse cette parabole; 2° la prière du Pharisien; 3° la prière du publicain. *Luc.* XVIII, 9-14.

Premier Point. — *De ceux à qui N. S. adresse cette parabole.*

Il *proposa aussi cette parabole à quelques-uns qui mettoient leur confiance en eux-mêmes, comme étant justes, et qui méprisoient les autres.*

I. Qui étoient ceux à qui J. C. adressa cette parabole? C'étoient des hommes pleins de confiance en eux-mêmes. Cette confiance en soi-même est opposée à la confiance en Dieu, à la crainte de Dieu, au respect dû à Dieu; elle vient de l'orgueil, et est incompatible avec l'humilité. Dans cette funeste disposition, il n'est pas possible de faire à Dieu une prière qui lui soit agréable, parce qu'on se présente à lui avec des sentimens de suffisance, une estime de son propre mérite, une bonne opinion de soi-même, qui offensent ses regards, et qui choquent même les hommes, quand on en donne quelques marques extérieures qu'ils puissent apercevoir. Il est facile de tomber dans cette faute, prenons-y garde. Combien qui, comptant sur leurs prétendus mérites, semblent, dans la prière, moins solliciter une grâce, que poursuivre une dette!

II. Qui étoient ceux à qui J. C. adressa cette parabole? C'étoient des hommes qui se regardoient comme justes. Trois sortes de personnes tombent dans ce défaut : des justes qui n'ont que trop lieu de douter de leur justice, des lâches qui n'ont que trop de sujets de craindre d'être dans le péché; enfin, qui le croiroit? des pécheurs mêmes, surtout lorsque leurs désordres n'ont pas éclaté devant les hommes. Tels sont ceux qui se présentent devant Dieu, qui entrent dans le lieu saint, qui assistent aux saints mystères, aux exercices de la prière, avec une familiarité, une hardiesse, un orgueil, une indévotion qui souvent se manifestent au dehors, qui scandalisent les hommes, et irritent le Seigneur. Qui que nous soyons, nous ne sommes devant Dieu que des pécheurs. Pénétrons-nous donc du sentiment de notre indignité, si nous voulons être exaucés dans nos prières.

III. Qui étoient ceux à qui J. C. adressa cette parabole? C'étoient des hommes qui méprisoient les autres hommes, comme gens indignes de leur être comparés. Le mépris qu'on a pour les autres vient de l'orgueil et nourrit l'orgueil. Si ce vice est si caché, si invétéré en nous, que notre amour-propre nous le déguise et nous empêche de l'apercevoir, reconnoissons-le du moins et attaquons-le sans ménagement dans ses effets, dont le principal est le mépris qu'il nous inspire pour les autres. Ne souffrons pas qu'il s'élève dans notre cœur le moindre sentiment, qu'il sorte de notre bouche la

moindre parole de mépris pour qui que ce soit. Gardons-nous de nous préférer devant Dieu au moindre des hommes, et même aux plus grands pécheurs. Prenons garde d'être du nombre de ces trois sortes de personnes à qui N. S. adressa cette parabole. *Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un étoit Pharisien*, c'est-à-dire, un de ces hommes qui faisoient profession d'une régularité exemplaire et scrupuleuse, qui se donnoient et qui passoient pour être justes. *L'autre étoit publicain*, c'est-à-dire, un homme d'une profession décriée, parce que ceux qui la suivoient ne se piquoient pas de régularité, parce qu'ils étoient sujets à l'injustice, à l'avarice, au luxe et à la bonne chère, et tels, en un mot, que la voix publique les désignoit souvent par le nom de pécheurs. Qui ne sera surpris de voir deux hommes d'une profession si différente se trouver ensemble, et se rendre en même temps au temple pour prier? Qui ne s'attendroit que le premier va faire une oraison sublime, agréable à Dieu, et digne de nous être proposée pour modèle, et que le second, au contraire, peu éclairé dans les voies de Dieu, et peu instruit de sa loi, va faire une prière qui sera rejetée du Seigneur? Cependant le contraire arrive, et c'est ce qui doit sans doute nous humilier bien profondément, et nous faire craindre de juger personne.

Second Point. — *Prière du Pharisien.*

I. Il se préfère à tout le monde. *Le Pharisien se tenant debout*... Si l'expression du texte ne signifie pas absolument qu'il se tenoit debout, elle marque toujours l'air de confiance et d'ostentation avec lequel il s'étoit avancé dans le temple jusqu'auprès de l'autel, et s'y étoit placé avantageusement pour y être aperçu, distingué et réputé un grand homme de bien. Hélas! notre maintien dans la maison de Dieu n'a-t-il point quelque chose qui se ressente de la vanité du Pharisien? *Il prioit ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes*...... L'action de grâces est une des parties de la prière, mais elle doit être fondée sur la connoissance de notre néant et de notre indignité; elle doit être accompagnée d'un sentiment de confusion et de douleur d'avoir si peu profité des bienfaits reçus, et d'un sentiment de crainte pour le compte que

nous en devons rendre; enfin elle doit tourner toute entière à la louange de Dieu et non à la nôtre, se terminer à l'amour de Dieu et du prochain, et non à l'amour de nous-mêmes, et au mépris du prochain. *Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères.* Il y avoit dans ce discours une satire amère et une folle présomption. On déclame volontiers contre la méchanceté des hommes et les désordres qui règnent parmi eux; mais ce zèle est bien suspect, et il est dangereux de s'y abandonner, lorsqu'on n'est pas obligé de corriger les autres. Il y entre ordinairement de l'injustice, parce qu'on suppose aisément la corruption plus grande et plus générale qu'elle n'est. Il y entre beaucoup d'orgueil, parce qu'on a cette prétention, que le mal qu'on dit des autres deviendra l'éloge de notre vertu. Mais hélas! quelle vertu! On se croit saint, parce qu'on ne croupit pas dans l'abîme du vice. Ah! si nous voulons nous comparer à quelqu'un, comparons-nous aux saints qui nous ont précédés, aux ames ferventes qui nous environnent : nous trouverons là de quoi nous humilier, de quoi nous instruire, et de quoi imiter. Si nous pensons aux désordres qui règnent dans le monde, que ce soit pour nous en affliger, pour en demander pardon à Dieu, et pour empêcher sa colère d'éclater contre les coupables; que ce soit en nous humiliant par cette pensée, que, sans une faveur particulière, nous serions nous-mêmes plus méchans; que ce soit en tremblant, dans la crainte que nous ne tombions nous-mêmes dans les excès que nous blâmons. *Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas tel que ce publicain.* N'y a-t-il donc aucun asile contre la censure et l'orgueil de ce Pharisien? Mais ce publicain est dans le temple, il y est modeste, il y prie; pourquoi le traiter avec tant de mépris, et le mettre encore au rang des plus grands pécheurs? Ah! combien est abominable aux yeux de Dieu cet orgueil qui n'épargne pas même ceux qui se réfugient dans sa maison pour y prier! Hélas! les ames pieuses ou pénitentes sont-elles à l'abri de la censure dans le sein même de la piété, dans les tribunaux de la pénitence, et à la sainte table?

II. Le Pharisien se loue lui-même. *Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.* Les Juifs fervens jeûnoient le mardi et le jeudi. Dans

la suite, les chrétiens, pour ne pas judaïser, jeûnèrent le mercredi et le vendredi. Les Juifs devoient la dîme des gros fruits de la terre, mais les zélateurs de la loi, comme les Pharisiens, donnoient la dîme de tous les légumes et des moindres herbes. A entendre notre Pharisien, il étoit donc un Israélite fervent et un observateur zélé de la loi; oui, mais l'énumération qu'il fait devant le Seigneur de toutes ses bonnes œuvres lui en fait perdre le mérite. Sa vanité devient l'écueil de sa régularité. Il est permis quelquefois de faire mention de ses bonnes œuvres, quand on se trouve obligé de repousser la calomnie comme Job, de soutenir son ministère comme S. Paul, de s'animer à l'espérance et de résister à la pusillanimité et à la défiance comme David; mais hors de ces circonstances, s'entretenir de ses bonnes œuvres ou avec Dieu, ou avec les hommes, ou avec soi-même, c'est se mettre en danger, non-seulement d'en perdre tout le fruit, mais encore d'en faire des œuvres d'orgueil, de murmure, de mépris pour les autres, des œuvres d'iniquité.

III. Le Pharisien ne demande rien. Qu'a-t-il demandé à Dieu, ce Pharisien venu au temple pour le prier? Dans la bonne idée qu'il a de sa vertu, en a-t-il demandé l'accroissement? a-t-il du moins demandé d'y persévérer? a-t-il demandé quelque chose pour les autres? Rien : content de lui-même et méprisant les autres, il est venu satisfaire son amour-propre, se montrer devant les hommes, se vanter devant Dieu, lui faire l'éloge de ses prétendus mérites, et se donner à ses propres yeux la préférence sur ceux qui l'environnoient. Ne nous arrive-t-il pas souvent de sortir de la prière sans avoir rien demandé? Notre langue a prononcé peut-être des paroles pleines de ferveur et de demandes; mais nous, qu'avons-nous demandé? Rien. Ah! si nous réfléchissions sur ce qui nous a le plus souvent occupés devant Dieu, ne reconnoîtrions-nous pas avec confusion que notre prière n'est digne que de nos larmes, et que, trop semblable à celle du Pharisien, elle a besoin d'être purifiée par une prière semblable à celle du publicain.

TROISIÈME POINT. — *Prière du publicain.*

I. Son extérieur. Ne perdons aucun des traits que N. S. a pris soin de rassembler ici. Observons tout

dans ce publicain : 1° la place qu'il prend. *Le publicain au contraire se tenant au loin....* C'est-à-dire, à la porte du temple, tandis que le Pharisien s'étoit placé près de l'autel. Ah! si, venant à l'Eglise, nous ne nous tenons pas à la porte, du moins, dès la porte, songeons à la majesté du lieu où nous entrons, et, en nous purifiant par l'eau bénite, reconnoissons notre indignité, et pénétrons-nous de respect pour la sainteté et la grandeur du Dieu que nous venons adorer. La dissipation, l'inattention avec laquelle on entre dans l'Eglise, ou avec laquelle on se met à prier, est un présage trop sûr de la mauvaise prière qui va suivre. Avançons avec modestie, prenons la place qui se présentera, ne la recherchons pas avec affectation, ne la disputons avec personne, et si elle n'est pas telle que notre vanité pourroit la souhaiter, songeons que nous sommes encore trop honorés de l'avoir, que nos péchés mériteroient l'exclusion du temple. 2° Ses yeux. *Il n'osoit pas même lever les yeux au ciel....* Pour nous, nous ne voulons ni les lever au ciel par un motif d'espérance, et pour en réclamer les secours, ni les baisser en terre par un motif d'humilité et pour témoigner notre respect : mais nous les levons avec une audace qui offenseroit un grand de la terre, si nous étions en sa présence ; nous les levons sur tous les objets qui nous environnent, pour y chercher un aliment à notre dissipation, à notre curiosité, à notre malignité, et peut-être à notre cœur corrompu. 3° Ses mains. *Mais il se frappoit la poitrine...* C'étoit l'usage, dès les premiers siècles de l'Église, de frapper sa poitrine à la bénédiction du saint sacrement, à l'élévation de la sainte hostie pendant la messe, et lorsque le prêtre se la frappe lui-même avant la communion ; mais aujourd'hui on n'ose plus le faire, ou si quelques-uns le pratiquent, c'est comme en secret, tant le respect humain a prévalu. L'usage étoit encore, pendant le reste du temps, de prier les mains jointes, ou un peu élevées vers l'autel, ou modestement arrêtées, ou enfin, tenant un livre de prière sous les yeux ; mais aujourd'hui, au lieu de tout cela, c'est un mouvement, une agitation perpétuelle, qui montrent également et la légèreté de l'esprit, et la dissipation du cœur. 4° Sa posture. On ne dit point quelle étoit sa posture ; mais un homme qui tenoit ses yeux fixés en terre, et qui, de ses mains, frappoit sa poitrine.

n'avoit pas une contenance telle que nous osons quelquefois la prendre devant Dieu, et telle que nous n'oserions la prendre devant les personnes même les moins respectables; une posture qui, au lieu de marquer du respect, ne marque que de la nonchalance, de l'ennui, de l'amour-propre et de la dissipation. 3° Ses paroles. *Il disoit : O Dieu...* Il parloit à Dieu, et ne parloit qu'à lui. Nous, au contraire, dans l'Église même, nous parlons, nous nous entretenons avec les créatures, et nous en sortons souvent sans avoir rien dit à Dieu. Que d'irrévérences dans notre extérieur qui scandalisent les hommes, que de défauts dans notre intérieur qui offensent Dieu!

II. La demande du publicain. *Il disoit : O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur....* Faisons souvent cette prière, et par elle tâchons de réparer les défauts de toutes les autres. O mon Dieu, à combien d'égards ne me convient-elle pas! Je vous remercie de me l'avoir apprise, et de m'avoir assuré du succès dont elle a été suivie. Je la dirai et je la répéterai si souvent, que je serai assez heureux pour toucher votre cœur et obtenir de vous miséricorde.

III. Le succès de la prière du publicain. *Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre.* Heureuse préférence! Qui peut nous la procurer? L'humilité. Appliquons-nous donc à acquérir cette vertu; ayons sans cesse à l'esprit cette sentence que N. S. nous a répétée plusieurs fois : *Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé;* sentence qui se vérifie continuellement et devant Dieu, et même parmi les hommes.

Prière. Aidez-moi donc, Seigneur, à dominer mon orgueil, cet obstacle toujours renaissant au succès de mes prières. Hélas! semblable au Pharisien, combien de fois, presque sans y penser, jusqu'aux pieds de vos autels et dans une posture humiliée; combien de fois, dans le lieu de vos humiliations continuelles, me suis-je attribué des droits, ai-je affecté des singularités, ai-je pris des airs de domination, me suis-je occupé de comparaisons flatteuses où je me suis adjugé tout l'avantage! Pardon, ô mon Dieu, pardon! Triomphez de cette foiblesse dominante de mon cœur, triomphez de mon amour-propre, qui ne diffère peut-être du fastueux orgueil du Pharisien que par le déguisement, et qui, en

cela même qu'il est dissimulé, n'en est peut-être que plus criminel à vos yeux. *O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis pécheur, et un grand pécheur.* Ainsi soit-il.

CCXVII^e MÉDITATION.

Enfans présentés à Jésus-Christ.

Nous découvrons ici en J. C., 1° une bonté ineffable, 2° une leçon divine, 3° une bénédiction inestimable. *Matth.* XIX, 13-15; *Marc.* X, 13-16; *Luc.* XVIII, 15-17.

PREMIER POINT. — *Bonté ineffable.*

I. DANS la complaisance de Jésus. *Alors on lui présenta de petits enfans, afin qu'il leur imposât les mains, et qu'il priât pour eux.* Comme J. C. instruisoit ses apôtres, et qu'ils écoutoient avec une attention particulière les instructions sublimes et touchantes que leur faisoit ce Dieu sauveur, plusieurs pères et mères vinrent avec empressement lui présenter leurs enfans, le conjurer de leur imposer les mains, de réciter sur eux quelque prière et de les toucher. Ces enfans, animés par la piété de leurs parens, ne s'y portoient pas avec moins d'ardeur. Les uns et les autres perçoient la foule et s'avançoient jusqu'à ses pieds. Jésus voyoit cet empressement avec complaisance. Cette même bonté ne devroit-elle pas animer les parens chrétiens à lui offrir de bonne heure leurs enfans, non-seulement en leur faisant recevoir le saint baptême, mais encore en les recommandant tous les jours au Seigneur, en les instruisant, en leur apprenant à prier, à craindre Dieu, à l'aimer, à assister avec modestie aux offices de l'Eglise; enfin, en les disposant à faire leur première communion de bonne heure, c'est-à-dire, avant que le vice ait corrompu leur cœur?

II. Bonté ineffable de Jésus dans l'indignation qu'il démontre. *Mais ses disciples, voyant cela, repoussoient ces enfans avec des paroles dures.* Les apôtres, qui étoient fort occupés des leçons que leur donnoit leur maître, éloignoient les pères et mères, et repoussoient rudement les enfans; ils s'obstinoient à dissiper cette troupe

qui les incommodoit, et dont ils s'imaginoient que leur maître étoit importuné. Ah! qu'ils connoissoient encore peu la bonté du cœur de Jésus, et que ceux-là la connoîtroient mal encore, qui arrêteroient, dans les voies de Dieu ou dans la fréquentation des sacremens, les ames pieuses et innocentes! *Mais Jésus s'en étant aperçu, il en fut indigné; et ayant appelé* ces enfans, *il dit à ses disciples....* N. S. fut fâché, non du concours et de la foule du peuple, mais de la conduite de ses apôtres; son mécontentement alla même jusqu'à l'indignation. Il appela auprès de lui les enfans qu'on chassoit, et ceux qui les chassoient, et il parla à ces derniers d'un ton à leur faire sentir et sa bonté pour ces enfans, et sa peine contre eux qui les éloignoient de lui. Quelle sera donc son indignation contre ceux qui, devant être mieux instruits que n'étoient alors les apôtres, et qui, tenant sa place ici-bas, rebutent les petits, les ignorans, les simples, les pauvres!

III. Bonté ineffable de Jésus dans le commandement qu'il donne à ses disciples. *Mais Jésus leur dit : Laissez venir à moi ces enfans, et ne les en empêchez pas, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.* Quelles durent être la consolation de ces pères et mères et la joie de ces enfans, lorsqu'ils entendirent ces tendres paroles! Qui pourroit n'être pas touché de cette aimable condescendance, de cette bonté excessive de J. C.? Que ces paroles raniment le zèle de ceux qui sont chargés de l'instruction des enfans, qu'elles les encouragent à supporter les fatigues, les ennuis, les dégoûts de leur emploi, en leur apprenant à ne considérer que ce que Jésus aima en eux, leur innocence, la grâce de Dieu, l'adoption divine, et les dispositions qu'ils ont à recevoir avec docilité les vérités de l'Evangile. Que ces paroles nous apprennent à nous-mêmes à devenir enfans, pour avoir un libre accès auprès de Jésus, et pour en être reçus avec affection. Etre enfant selon l'Evangile, c'est avoir les qualités qui font l'apanage des enfans, l'innocence, la pudeur, la candeur, la simplicité, la douceur, la docilité, l'obéissance; c'est être exempt des défauts inconnus aux enfans, de l'orgueil, de l'ambition, de l'impureté, de la duplicité, du ressentiment, de la cupidité, et même, autant qu'il se peut, de la connoissance du mal. Si nous ne nous appliquons pas à devenir dans tous ces points sembla-

bles à des enfans, n'espérons pas d'avoir part aux faveurs de J. C., à la connoissance de ses mystères, ni à la gloire de son royaume.

SECOND POINT. — *Leçon divine.*

Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra point le le royaume de Dieu comme feroit un enfant, n'y entrera point.

I. Il n'y avoit qu'un Dieu à qui il convînt de proposer ainsi sa doctrine. Les sages, les philosophes, les maîtres qui se présentent pour nous instruire, pour nous faire part des systèmes qu'ils ont inventés, et des vérités qu'ils croient avoir trouvées, n'ont pas droit de parler à des hommes comme à des enfans. Aussi aucun d'eux n'a-t-il osé prendre ce ton d'autorité; et si quelqu'un l'eût pris, on eût détesté son orgueil, méprisé sa personne et rejeté sa doctrine. J. C. seul nous l'a dit, que nous devions recevoir sa doctrine, entrer dans son Église, y être dociles, soumis et obéissans comme des enfans. A une leçon si sublime et si inouie, je reconnois le Dieu qui me parle. Eh! que sommes-nous en effet, que des enfans en présence du Verbe incarné qui nous parle par lui-même? Que sommes-nous, que des enfans en présence du Saint-Esprit qui nous parle par les apôtres sur qui il est descendu, et par l'Église qu'il dirige et qu'il gouverne? Oui, cette docilité d'enfans que J. C. exige de tous les hommes, sous peine de n'entrer jamais dans son royaume, c'est-à-dire, dans son Eglise ici-bas, et dans sa gloire au ciel; cette docilité, qui révolte tant l'orgueil de quelques philosophes, est pour moi une preuve de la divinité de J. C., parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui pût proposer ainsi sa doctrine, et tout ce qu'il venoit établir sur la terre pour le salut des hommes. Mais le malheur de plusieurs d'entre nous, c'est qu'il s'en trouve qui, refusant à Dieu une docilité si légitime et si raisonnable, ont pour des hommes mortels qui ne leur débitent que des rêveries, des absurdités et des contradictions, une docilité stupide qui les dégrade et qui les damne.

II. Cette manière de proposer sa doctrine étoit la seule qui convînt à un Dieu. Dès que Dieu a bien voulu nous parler par son propre Fils, Dieu comme lui; dès qu'il a bien voulu nous gouverner par son Esprit saint, Dieu comme lui, nous convenoit-il d'en-

trer

trer en discussion avec lui? Lui convenoit-il de nous le permettre? Ne lui convenoit-il pas au contraire de nous l'interdire? et le même Dieu qui exigeoit l'hommage de notre cœur par un amour au-dessus de tout, ne devoit-il pas exiger l'hommage de notre esprit par une docilité parfaite et entière? C'est donc refuser à Dieu un hommage qui lui est dû, que de ne pas recevoir avec la simplicité d'un enfant tout ce qu'il nous a révélé par lui-même, et tout ce qu'il nous enseigne par son Eglise.

III. Cette manière de proposer sa doctrine étoit la seule qui convînt à la doctrine céleste du royaume de Dieu. J. C. n'est pas venu sur la terre pour nous apprendre des vérités naturelles, curieuses et stériles, mais des vérités essentielles à notre salut, à notre bonheur éternel, et qui contiennent ce que nous devons croire et pratiquer pour y parvenir. Or, ces vérités ont entre elles des rapports, et en elles-mêmes des raisons intrinsèques, qui sont au-dessus de notre intelligence dans l'état où nous sommes. Ces vérités devoient donc nous être proposées avec une autorité suprême qui ne demandât de nous qu'une docilité d'enfans. C'est ainsi que les ont reçues tant de sublimes génies, qui font la gloire de l'Eglise, et qui, par une foi inébranlable à ces mêmes vérités, se sont élevés aux plus sublimes contemplations. Mais ceux qui ont voulu pénétrer les dogmes de la révélation avant de les recevoir, discuter le plan de l'Eglise avant d'y entrer, n'y sont jamais entrés; et ceux qui, après y avoir été régénérés, se sont soustraits à la simplicité des enfans, en sont sortis pour n'y pas rentrer. Mais en abandonnant la simplicité de la foi, dans quelles absurdités les uns et les autres, les philosophes et les hérétiques, n'ont-ils pas donné! Les philosophes ont méconnu leur Créateur, ils ont douté s'il y avoit un Dieu, s'il n'y en avoit qu'un, s'il existoit un monde, si ce monde n'étoit point Dieu, s'ils existoient eux-mêmes, s'ils étoient bêtes ou machines, si une machine d'os et de chair ne pouvoit point penser. Les hérétiques n'ont pas donné dans de moindres absurdités, quoique d'un autre genre. Les uns ont nié la divinité de J. C., les autres son humanité. Les uns confondant les deux natures, les autres les divisant en deux personnes, tous détruisoient également le mystère de la rédemption. Les uns

ont fait des systèmes de prédestination et de grâce où il n'y a ni liberté ni justice, les autres des systèmes de liberté où Dieu et sa grâce ne sont pour rien. O mon Dieu, en faut-il davantage pour nous faire voir combien vous avez eu raison de dire que nous devions recevoir le royaume de Dieu comme des enfans, si nous voulions y entrer? Ah! c'est ainsi que je le reçois. Vous avez parlé, Seigneur, vous l'avez dit, cela me suffit. L'Eglise l'enseigne également, c'en est assez pour moi; je crois, je reçois, je me soumets : je suis un enfant, et je veux être un enfant soumis et docile.

TROISIÈME POINT. — *Bénédiction inestimable.*

Et Jésus les ayant embrassés, il les bénit en leur imposant les mains, et ensuite il partit de là. Jésus, ayant fait approcher ces enfans, les traita avec une tendresse inexprimable. Il les embrassa les uns après les autres, il leur imposa les mains à tous, et les bénit en priant sur eux. O heureux enfans, qui n'envieroit votre sort? Et quel fut en vous le fruit d'une bénédiction accordée avec tant de marques de bonté? Mais qui m'empêche de l'obtenir? Je n'ai, comme vous, qu'à me présenter à ce divin Sauveur :

1° Avec simplicité, avec un cœur pur, droit, docile, sans déguisement et sans malice;

2° Avec confiance, avec un cœur rempli de foi en sa puissance, d'espérance en sa bonté, d'amour pour lui, d'ardeur de m'unir à lui, et de désir de mériter ses faveurs;

3° Avec constance, en persévérant dans la poursuite d'un si grand bien, en souffrant les rebuts et les mauvais traitemens des hommes, en surmontant tous les obstacles, jusqu'à ce que j'aie obtenu ce que je désire, jusqu'à ce que lui-même m'appelle à lui, et impose silence à ceux qui me troublent; alors par un excès de son amour, bien plus grand que celui que nous admirons ici, il viendra lui-même à moi, il entrera en moi pour s'unir et s'incorporer à moi.

PRIÈRE. O faveur, ô bénédiction que je n'ai pas jusqu'ici méditée avec assez d'attention, que je n'ai pas désirée avec assez d'ardeur, à laquelle je ne me suis pas préparé avec assez de soin! Ah! je vais me disposer à vous recevoir désormais avec ces qualités de l'enfance qui m'en feront goûter la douceur, et qui m'en

assureront le fruit. Donnez-les-moi, Seigneur, ces précieuses qualités de l'enfance chrétienne, de cette enfance évangélique, qui croit sans hésiter les mystères de la foi, malgré l'obscurité qui les enveloppe, qui, véritablement sensée et solidement raisonnable, embrasse les pratiques de cette piété vulgaire, les signes extérieurs de cette dévotion simple et commune que réprouve et décrie la fausse sagesse du monde.

Ainsi soit-il.

CCXVIII^e MÉDITATION.

Un jeune homme vient consulter le Sauveur sur la voie du salut.

Observons, 1° la demande de ce jeune homme, 2° sa sagesse, 3° sa tristesse. *Matth.* XIX, 16-22; *Marc.* X, 17-22; *Luc.* XVIII, 18-23.

PREMIER POINT. — *De la demande de ce jeune homme.*

Et *comme Jésus se mettoit en chemin, un jeune homme de qualité accourut, et s'étant mis à genoux devant lui, lui dit: Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle?*

I. Quelle est la manière dont ce jeune homme fait sa demande? 1° Il la fait avec ferveur. Aussitôt après avoir béni les enfans, Jésus se leva et sortit avec ses apôtres du lieu où il étoit, pour aller prêcher dans quelques endroits du même canton, au-delà du Jourdain. A peine s'étoit-il mis en marche, qu'un jeune homme courut à lui avec le plus grand empressement. C'est avec cette ferveur d'esprit et cette célérité de corps, avec cette promptitude et cette joie spirituelle qu'il faut aller à Jésus, à l'oraison, à la communion. 2° Il fait sa demande avec respect. Ce jeune homme étoit prince du peuple, c'est-à-dire le chef d'une des grandes familles, et il possédoit de grands biens: tout cela ne l'empêcha pas de témoigner à Jésus le plus profond respect, en fléchissant le genoux devant lui dès qu'il l'eut atteint. Hélas! quelle honte pour nous, qui, ayant de Jésus une connoissance plus distincte, et le recon-

noissant pour notre Dieu, pour notre Sauveur et notre juge, nous présentons devant lui avec tant d'indécence et si peu de respect! 3° Il fait sa demande avec confiance; il donne à Jésus le nom de bon maître. Ah! combien sa confiance eût-elle été plus vive encore, s'il eût été témoin de la complaisance et de la tendresse avec laquelle ce divin Sauveur venoit d'embrasser et de bénir les enfans! Et nous, qui sommes instruits de toutes les marques de bonté qu'il n'a cessé de donner aux hommes, pourquoi allons-nous toujours à lui avec un certain sentiment, non d'une crainte respectueuse et filiale, mais d'une défiance injurieuse qui offense son cœur, et qui nous prive de ses faveurs? O bon maître, ô maître plein de bonté et de miséricorde, excusez mes défiances, guérissez-les : c'est de moi que je me défie, et non de vous en qui seul je mets toute ma confiance.

II. Quel est l'objet de la demande que fait ce jeune homme? *Quel bien faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle?* Voilà ce que doit demander et soigneusement étudier tout homme qui est sur la terre, grand ou petit, riche ou pauvre, heureux ou malheureux. Mais hélas! on s'informe bien de ce qu'il faut faire pour s'enrichir, pour s'agrandir, pour se maintenir, pour sortir de la misère ou de l'oppression, pour s'élever au-dessus de son état et augmenter sa fortune, pour devenir habile, pour parvenir en un mot à réussir pour le temps; mais pour obtenir la vie éternelle, on s'en embarrasse aussi peu que si on n'y avoit aucun intérêt. Voilà ce qu'on doit demander à tout âge, dans la jeunesse comme dans la vieillesse, parce qu'à tout âge cette grande affaire de l'éternité peut être décidée; mais dans la jeunesse on pense à vivre, et dans la vieillesse à ne point mourir. Il est bien édifiant de voir ici un jeune homme riche et qualifié faire cette demande, et s'occuper de la pensée de l'éternité; mais que les exemples en sont rares parmi nous! Voilà enfin ce qu'un chrétien fervent doit se demander à soi-même tous les jours : Aujourd'hui que faut-il que je fasse, quel bien aurai-je occasion de faire, quel mal aurai-je à éviter pour obtenir la vie éternelle? Dans cette vue, il doit offrir à Dieu toutes ses actions, toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses souffrances, et faire tout dans cette intention de plaire à Dieu et de mériter sa gloire.

III. Quelle est la réponse de Jésus à la demande de ce jeune homme? 1° Jésus élève le cœur de ce jeune prosélyte vers Dieu. *Jésus lui dit: Pourquoi m'interrogez-vous en me donnant le titre de bon? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.* L'ardeur trop naturelle de ce jeune homme dut être ralentie et corrigée par ces paroles. On a souvent une confiance trop naturelle dans les maîtres de la vie spirituelle que l'on consulte. C'est à eux à corriger ce défaut dans ceux qu'ils conduisent, en les rappelant toujours à Dieu seul, bon par essence, et de qui dérive, comme de sa source, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans les hommes. 2° Jésus perfectionne la foi que ce jeune homme avoit en lui. Dans la réponse que lui fait ce divin Sauveur, il ne rejette pas le titre de bon, il lui insinue seulement qu'il n'a pas de lui toute l'idée qu'il devroit en avoir, et, en lui disant que ce titre ne convient qu'à Dieu, il lui fait entendre qu'il devroit regarder celui à qui il le donne comme le fils de Dieu, et non comme un maître purement humain. Si le jeune homme ne comprit pas le sens de cette réponse, ses disciples l'ont compris, et ne nous ont transmis cette même réponse, que pour nous la faire comprendre à nous-mêmes. Jésus est donc le bon maître par essence, parce qu'il est Dieu, fils de Dieu, égal à son Père, et le même Dieu que lui. Quel meilleur maître pouvons-nous consulter? quel meilleur guide pouvons-nous suivre? 3° Jésus répond directement à la demande de ce jeune homme. *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandemens.* Ah! prenons-y bien garde nous-mêmes, voilà le vrai chemin. Hors de cette voie tout devient inutile, tout n'est qu'illusion.

Second Point. — *De la sagesse de ce jeune homme.*

I. Observons son examen sur la loi de Dieu. *Quels sont, dit-il à Jésus, ces commandemens qu'il faut garder? Jésus lui répondit: Vous les connoissez, vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage. Honorez votre père et votre mère, et aimez votre prochain comme vous-même.* Nous-mêmes nous les connoissons sans doute ces commandemens, et si nous les violons, nous sommes d'autant plus coupables que nous en sommes plus instruits. Mais si nous les observons, comment le faisons-nous? Les remplissons-nous

dans toute leur étendue, et avec tout ce qu'ils renferment? Ne laissons-nous point aller notre cœur aux mouvemens de la colère? ne nous permettons-nous rien qui blesse la pureté? ne faisons-nous aucun tort au prochain dans ses biens, dans sa réputation, par action, par parole? Remplissons-nous les devoirs de notre âge, de notre condition, de notre dépendance, de notre état? Jugeons-nous nous-mêmes.

II. Considérons le bon témoignage de sa conscience. *Le jeune homme répondit : Maître, j'ai gardé tous ces commandemens dès l'âge le plus tendre.* Heureux qui peut se rendre un témoignage si consolant! Ah! que je serois heureux, si je pouvois me dire que j'ai conservé mon innocence baptismale, et que, depuis mon enfance, je n'ai commis aucun péché mortel! O malheureux péché, malheureuses passions qui m'ont enlevé cet avantage! Mais si je ne puis dater depuis mon enfance, depuis quand puis-je le faire? Que ce soit du moins d'aujourd'hui, que du moins aujourd'hui ma conscience me réponde que je déteste tous mes péchés, que je les pleure amèrement, et que je suis dans la ferme résolution de n'en commettre jamais aucun.

III. Considérons la beauté de son innocence. C'étoit quelque chose de bien ravissant que de voir un jeune homme à la fleur de son âge, riche et distingué, avoir jusque-là conservé son innocence, et ne désirer autre chose que de se perfectionner encore davantage. Aussi *Jésus le regarda, et l'aima.* Il conçut pour lui une tendre et sincère affection. Ah! que sert à tant de jeunes personnes de paroître aimables et de briller aux yeux des hommes, si la conscience leur reproche qu'elles sont dans un état qui les rend aux yeux de Jésus un objet d'horreur et d'abomination? Elles sont aimables aux yeux des hommes, mais elles se peuvent dire à elles-mêmes que, si les hommes connoissoient leurs désordres secrets, ils n'auroient pour elles que de l'aversion et du mépris. Ah! Seigneur, si je ne puis, par mon innocence, attirer sur moi les regards de votre tendresse, que du moins, par ma pénitence et la ferme résolution où je suis de ne plus vous offenser, j'attire les regards de votre miséricorde. Mais non, tout pécheur que je suis, vous ne m'excluez point encore de votre cœur : je puis encore, comme tant d'autres, mériter votre affection par la vivacité de ma douleur, par ma fidélité à

vous servir, et par mon empressement à vous plaire en toutes choses.

Troisième Point. — *De la tristesse de ce jeune homme.*

I. Examinons ce qui auroit dû causer sa joie. Comment put-il arriver que ce jeune homme se retirât triste d'un entretien qui jusque-là avoit tourné à sa gloire, et qui lui avoit gagné le cœur de Jésus? Dans tout ce qui lui fut dit ensuite, qu'y avoit-il qui ne dût redoubler sa joie et y mettre le comble. Considérons-en toutes les parties. Le jeune homme dit : *J'ai gardé tous ces commandemens. Que me manque-t-il encore?* Disposition bien louable. Non content d'observer les commandemens de la loi et de mériter la vie éternelle, le voilà prêt à pratiquer les œuvres de surérogation, et à suivre les conseils de l'Evangile : il ne demande qu'à les connoître. *Jésus lui dit : Si vous voulez être parfait...* C'est à quoi il aspiroit, c'étoit pour cela qu'il étoit venu avec tant d'empressement consulter le divin maître. Réjouissez-vous donc, pieux Israélite, vous touchez au terme de votre bonheur, et vous allez savoir ce que vous désirez avez tant d'ardeur. *Il ne vous manque plus qu'une chose.* Nouveau sujet de joie. Celui-là est bien avancé, à qui il ne manque plus qu'une chose, et il a bien droit de s'estimer heureux, lorsque cette seule chose est en son pouvoir, et qu'il ne dépend que de lui de se la procurer. Ecoutez donc avec attention quelle est cette unique chose qui vous manque. *Allez, vendez tout ce que vous avez, et distribuez-en l'argent aux pauvres.* Vous commencez à vous troubler, écoutez encore. *Et vous aurez un trésor dans le ciel : ensuite venez vous mettre à ma suite.* Que votre joie éclate donc à ce moment. Pour des biens périssables que vous quitterez, et qu'il vous faudroit certainement abandonner un jour sans mérite, vous acquerrez un trésor dans le ciel; et qu'est-ce que les biens de la terre en comparaison des richesses du ciel? Qu'est-ce qu'une jouissance inquiète de quelques jours en comparaison d'une jouissance tranquille et bienheureuse pendant toute l'éternité? Mais faites attention de plus que Jésus vous appelle à sa suite, qu'il vous y appelle parce qu'il vous aime, que vous allez devenir ou un de ses apôtres, ou du moins un de ses disciples chéris. Hélas! rien de tout cela ne le touche, ou s'il en est

touché, ce n'est que pour en avoir le cœur déchiré.

II. Observons ce qui causa sa tristesse. *Ce jeune homme, ayant entendu ces paroles, s'en alla fort triste, parce qu'il avoit de grands biens.* Malheureux biens! fatales richesses! Amour des aises et des commodités de la vie, que vous avez étouffé de vocations, que vous avez empêché d'ames d'embrasser l'état de la perfection, ou d'y persévérer! Mais après tout, si ce jeune homme ne se sentoit pas assez de courage pour suivre Jésus, et pour se résoudre à un dépouillement si absolu, pourquoi se retiroit-il triste et affligé? Ce n'étoit pas un commandement que Jésus lui eût fait sous peine d'être privé de la vie éternelle; ce n'étoit qu'un conseil de perfection qu'il avoit laissé à son choix, et qui n'est ordonné à personne. Tout cela est vrai; mais quand Jésus a parlé, qu'il a appelé, qu'il a invité à la perfection, et qu'on l'a entendu, on a beau dire que ce n'est pas un commandement, qu'on peut se sauver dans le monde; on ne renonce point à sa vocation sans une peine de cœur, sans une tristesse secrète qui nous reproche notre lâcheté : tristesse qui répand l'amertume sur tout le cours de la vie, et qui ne fait que croître à l'heure de la mort. On peut se sauver dans le monde; mais qu'il est à craindre que l'amour du monde, qui nous a détournés de la perfection, ne nous fasse manquer ensuite à l'essentiel! Nous ne savons point ce que devint ce jeune homme, et quel a été son sort; mais qu'il est à craindre que l'attachement qu'il avoit à ses biens, et qui l'empêcha de suivre Jésus, ne l'ait empêché ensuite de se déclarer pour lui, et de recevoir son baptême et sa loi, dans un temps où on ne pouvoit le faire sans s'exposer à perdre non-seulement ses biens, mais la vie même!

III. Appliquons tout ceci à nous-mêmes. 1° Demande que J. C. nous fait. Outre la perfection des états, qui fait que l'un est en soi plus parfait que l'autre, il y a la perfection des vertus, comme de l'amour de Dieu et du prochain, de l'union avec Dieu, de la droiture d'intention, des œuvres de piété, de charité, de zèle, et cette perfection fait des saints dans tous les états. Ainsi dans le nôtre, quel qu'il soit, pensons que Jésus nous demande comme à ce jeune homme : *Si vous voulez être parfait...* Seroit-il possible que nous ne le voulussions pas? On a tant d'ardeur pour perfectionner

sa raison, son esprit, ses connoissances, ses talens, ses manières, toutes choses périssables, et nous ne voudrions pas la perfection de notre ame! 2° Demande que nous devons faire à Jésus. Seigneur, *que me manque-t-il?* Ecoutons attentivement sa réponse, et pour ne nous y pas tromper, consultons ceux qui nous tiennent la place de Dieu pour nous conduire. 3° Joie que nous devons ressentir. Réjouissons-nous de connoître la volonté de Dieu sur nous, applaudissons-nous des avantages infinis que nous trouverons à le suivre, et craignons les dangers auxquels nous exposeroit notre résistance. Il y en a pour qui il ne peut y avoir rien de médiocre; il faut qu'ils soient, ou de grands saints, ou de grands réprouvés.

Prière. O Jésus, éclairez mon esprit, touchez mon cœur, donnez-moi votre amour, la foi, la piété, l'humilité, la douceur, la fidélité, le détachement des biens de la terre. Ainsi soit-il.

CCXIXe MÉDITATION.

Entretien de Jésus avec ses apôtres, au sujet de ce jeune homme.

DES RICHESSES.

J. C. démontre, 1° la difficulté du salut dans les richesses; 2° la possibilité du salut dans les richesses; 3° l'abondance du salut dans le renoncement aux richesses. *Matth.* XIX, 23-30; *Marc.* X, 23-31; *Luc.* XVIII, 24-30.

Premier Point. — *De la difficulté du salut dans les richesses.*

Il n'y a peut-être pas de vérité que J. C. ait inculquée, ni si souvent, ni avec tant de force que celle-ci. Outre ce qu'il en a dit ailleurs, il la répète ici trois fois de suite dans les termes les plus effrayans.

I. Jésus s'exprime avec serment. *Jésus ayant vu que ce jeune homme s'étoit retiré fort triste, il regarda autour de lui, et dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu.* Jésus, ayant vu l'air triste

...

avec lequel le jeune homme s'étoit retiré, regarda autour de lui, comme pour annoncer aux assistans qu'il alloit leur dire quelque chose d'important, et qui méritoit toute leur attention. Il plaignit la condition des riches, et anathématisa les richesses. L'évènement confirma la vérité de ses paroles au temps de la prédication des apôtres. Peu de grands, peu de nobles, en un mot peu de riches embrassèrent le christianisme. Parmi les Juifs et parmi les Gentils, les pauvres furent les premiers à embrasser l'Evangile, et les riches les premiers à le persécuter. Qu'est-ce qui empêcha l'Evangile de s'établir solidement en tant de contrées où se présentèrent les apôtres? Les richesses. Qu'est-ce qui, de nos jours, a fermé à l'Evangile l'entrée du Japon? L'amour du gain et des richesses. Partout, en tout temps, chez tous les peuples, et dans tous les cœurs, l'amour des richesses a été et sera toujours un obstacle à l'Evangile.

II. Jésus s'exprime avec tendresse. *Les disciples étoient dans l'étonnement en entendant Jésus parler de la sorte;* et qui n'en sera étonné, en voyant surtout combien il y en a qui ne soupirent qu'après les richesses? *Jésus ajouta : Mes chers enfans, qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance dans les richesses entrent dans le royaume de Dieu!* Hélas! déjà il en voyoit un, au milieu même de ses apôtres, que l'amour de l'argent devoit perdre, et d'un apôtre faire un réprouvé. Qui ne tremblera après ces paroles de Jésus, si formelles, et répétées avec cette tendresse vraiment paternelle? Qui peut se croire en sûreté de ce côté-là? Il n'y a point d'état si saint, si austère, si dénué, si apostolique, où l'amour de l'argent ne puisse faire des idolâtres, des traîtres, des perfides, des apostats.

III. Jésus s'exprime avec des termes qui portent la difficulté jusqu'à l'impossibilité. Un proverbe dont les Juifs se servoient pour exprimer une chose extrêmement difficile, et presque impossible, ne parut pas trop fort au Sauveur. Il ajouta donc : *Je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un cable* (1) *passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.* D'où vient donc cette grande diffi-

(1) Le mot Καμηλος signifie également un cable ou un chameau.

culté qui va jusqu'à une espèce d'impossibilité? Elle vient, 1° du désordre propre de cette passion, qui est d'attacher le cœur à la terre, de l'endurcir à l'égard de Dieu et du prochain, et de le rendre insensible aux choses du ciel; ce qui fait que S. Paul l'appelle une idolâtrie. 2° Cette difficulté vient des désordres dont cette passion est la cause. Les richesses que l'on possède sont l'aliment de toutes les passions, et un sûr moyen de les satisfaire. Les richesses que l'on veut acquérir ou augmenter sont une occasion de mensonge, de duplicité, de fraude, d'injustice, de dureté, d'inhumanité, d'oubli de Dieu et de son salut, d'irréligion et d'impiété. Les richesses que l'on veut conserver, et que l'on craint de perdre, nous tiennent disposés aux plus grands excès, à la trahison, à la perfidie, à l'apostasie. 3° Cette difficulté vient de ce que cette passion se justifie elle-même en tout. Elle justifie tous les désordres où elle engage : le luxe est libéralité et bien public; l'épargne sordide, économie; l'attention continuelle au gain, prudence, prévoyance, nécessité. On gémit sous le joug des passions, mais on se félicite de celle-ci. On blâme dans autrui les autres passions, mais pour les richesses, on les loue, on les encense, on les envie; on cache, on déguise ses autres passions, mais travailler à acquérir du bien, songer à faire sa fortune, on ne s'en cache point, on s'en fait gloire. Et comment avec cela être chrétien, pratiquer l'Évangile, aimer Dieu et son prochain, désirer les biens célestes, soupirer après le ciel, entrer dans le ciel? Cela est impossible, et la comparaison, quelque effrayante qu'elle soit, n'est pas trop forte. Que les pauvres se réjouissent donc et se consolent; que les riches, selon l'avis de S. Jacques, pleurent et gémissent. Mais au lieu de pleurer, ils se livrent à la joie, ils se félicitent de leurs richesses, et ne sont affligés que de ce qu'ils n'en ont pas davantage; s'ils pleurent, c'est de n'être pas assez riches.

SECOND POINT. — *De la possibilité du salut dans les richesses.*

I. Reconnoissons notre impuissance. *Les disciples, entendant ces paroles, étoient encore beaucoup plus étonnés, et ils se disoient l'un à l'autre : Qui peut donc être sauvé?* Le malheur des hommes, c'est, 1° que plusieurs ne pensent point au salut, ne s'occupent ni des difficultés que cette affaire peut rencontrer, ni des moyens

qui peuvent la faire réussir; 2° que plusieurs regardent le salut comme une chose fort aisée, qui ne demande aucun soin, pour laquelle il ne faut qu'un moment, que l'on est toujours sûr de trouver; 3° que plusieurs au contraire regardent le salut comme une chose trop difficile, tout-à-fait impossible pour eux, et sur laquelle ils prennent leur parti, qui est de jouir de cette vie, et de s'attendre à tout dans l'autre. Ah! ne soyons pas si insensés. Pensons sérieusement à nous sauver, sachons que Dieu veut nous sauver, et qu'il ne nous a créés et faits chrétiens que pour cette fin. Sans doute, de nous-mêmes et par nos propres forces, avec tant de passions et au milieu de tant de périls, nous sommes incapables d'opérer notre salut; mais mettons en Dieu toute notre espérance, soyons dociles, et il sera notre force.

II. Reconnoissons la puissance de Dieu. *Mais Jésus les regardant*... Jésus, pour rassurer ses disciples, jetant un regard de bonté sur eux, *leur dit: Cela est impossible aux hommes, mais non pas à Dieu; car tout ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu*. O paroles consolantes pour tous les pécheurs, pour ceux qui ont les passions les plus vives, et pour ceux qui sont dans les habitudes les plus invétérées! Qui que vous soyez, prenez courage. C'est Dieu qui veut être l'auteur de votre salut. Il n'y a que lui qui le puisse être, mais aussi rien ne lui est impossible. Il n'est point d'obstacles, de quelque part qu'ils viennent, que sa grâce ne puisse surmonter. Que vous reste-t-il donc à faire? C'est d'avoir une confiance entière et une espérance ferme dans la grâce de Dieu; c'est de la demander sans cesse avec ferveur et avec persévérance; c'est d'être fidèle à cette grâce, et avec son secours, de commencer à vous vaincre, de veiller sur vous, et de prier toujours; c'est de ne point vous rebuter, de ne point vous décourager, de ne jamais désespérer, ni pour les difficultés que vous trouverez, peu à peu elles s'aplaniront; ni pour les fautes mêmes dans lesquelles vous retomberez, peu à peu elles diminueront, et vous viendrez au point non-seulement de les éviter, mais d'en avoir horreur et d'acquérir les vertus contraires. Ayez soin de choisir un guide sage et fidèle, à qui vous découvriez tout votre cœur, qui vous conduise comme par la main, qui vous console, qui vous soutienne, qui vous anime, qui vous

relève, qui vous instruise. Enfin, n'oubliez jamais ce mot de votre Sauveur, que rien n'est impossible à Dieu.

III. Reconnoissons l'effet de cette puissance dans les saints. A la prédication des apôtres, on a vu, parmi les Juifs et parmi les Gentils, et tous les jours encore on voit parmi nous des grands, des nobles, des riches abandonner leurs grandeurs et leurs richesses pour embrasser la pauvreté de J. C. On voit des riches, au milieu des richesses, vivre détachés, humbles, mortifiés, n'employer leurs biens, après les devoirs indispensables de leur état, qu'aux œuvres de charité, de zèle et de piété. On voit des pauvres sans désir des richesses, contens dans leur pauvreté. On voit dans tous les états des chrétiens user de ce monde comme n'en usant pas, s'appliquer à leur emploi, à leur commerce, au soin de leur bien et de leur famille autant que Dieu le veut et l'ordonne, mais du reste sans ambition, sans inquiétude, sans attachement, et ne songeant qu'à plaire à Dieu en tout ce qu'ils font, et qu'à opérer leur salut. Ainsi en est-il de toutes les autres passions : on a vu et on voit encore des hommes colères et vindicatifs devenir doux et pardonner, des voluptueux devenir chastes et mortifiés, des ames mondaines renoncer au monde, des ames tièdes devenir ferventes, des ames dissipées devenir recueillies et aimer l'oraison ; en un mot, des pécheurs, des foibles, des lâches, devenir pénitens, forts, parfaits, devenir des saints. Ah! à qui tient-il que nous ne le devenions nous-mêmes? Dieu le veut, il veut que nous soyons saints et parfaits comme lui. Nous ne pouvons rien, mais il peut tout; nous sommes la foiblesse et l'impuissance même, mais il est la force et la puissance même. Ne comptons point sur nous, mais ayons toute notre espérance en lui. Faisons avec courage ce que nous pouvons par la grâce qu'il nous donne, et demandons-lui avec confiance ce que nous ne pouvons pas. C'est l'avertissement de S. Augustin, qui avoit éprouvé lui-même sa propre foiblesse et la puissance de Dieu.

TROISIÈME POINT. — *De l'abondance du salut dans le renoncement aux richesses.*

I. Pour les apôtres. *Alors Pierre, prenant la parole, lui dit : Pour nous, vous voyez que nous avons tout*

quitté, et que nous vous avons suivi; quelle sera donc notre récompense? Jésus leur répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Qui peut assez comprendre et assez admirer la magnificence d'une telle promesse? Elle commença d'avoir son effet, lorsque Jésus, monté au ciel et assis à la droite de son Père, eut envoyé son esprit aux apôtres, et que les hommes s'empressèrent de recevoir, dans le baptême, les eaux de la régénération, pour devenir les enfans de Dieu. Dès-lors les apôtres furent les maîtres et les juges de cette société naissante, que leurs travaux répandirent bientôt jusqu'aux extrémités de la terre. Les chrétiens, qui sont le vrai peuple d'Israël, chéri de Dieu, ne reconnoissent encore aujourd'hui d'autres juges de la foi que les apôtres et leurs successeurs, unis à leur chef visible, qui est assis sur le trône de Pierre. Mais ce sera au jour de la résurrection générale, que cette suprême autorité que leur souverain juge leur communiquera, paroîtra dans tout son éclat, sans qu'on puisse alors se moquer des anathèmes qu'ils prononceront, ou éviter les foudres qu'ils lanceront contre les incrédules et les indociles. O juges souverains de l'univers, soyez nos intercesseurs, avant que de devenir nos juges. Obtenez-nous la grâce d'être si dociles à la foi que vous nous enseignez, si fidèles à la loi que vous nous annoncez, si soumis aux décisions que vous portez, que nous méritions de recevoir de vous, au dernier jour, un jugement favorable.

II. Pour les fidèles qui imiteront le dépouillement des apôtres.... Jésus ajouta : *Je vous dis en vérité que personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses terres, que dès à présent, dans ce siècle même, il ne reçoive le centuple des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfans et des terres au milieu des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle.* Ah! que ces paroles ont touché de cœurs! Qu'elles ont fait de généreux confesseurs de la foi, de fervens religieux, de zélés missionnaires! Les mondains voient eux-mêmes avec admiration, et quelquefois même avec envie, l'accomplis-

sement de la promesse qui regarde la vie présente. Mais avec quelle joie ceux qui l'éprouvent attendent-ils l'accomplissement de cette partie de la promesse qui regarde le siècle à venir! Quel malheur pour eux, si, par inconstance ou par infidélité, ils venoient à la perdre!

III. Conclusion de cet entretien. N. S. finit cet entretien par ces paroles qu'il avoit déjà dites dans une autre occasion, et que nous aurons lieu de méditer encore dans la suite. *Mais plusieurs, de premiers qu'ils étoient, deviendront les derniers, ou de derniers, deviendront les premiers.* Les plus pauvres dans ce monde, les plus méprisés, comme les apôtres, seront dans l'autre, et même à quelques égards dans celui-ci, les plus riches et les plus honorés. Les Juifs, appelés les premiers à l'Evangile, mais aveuglés par la cupidité, par l'amour des richesses, par l'attente d'un Messie, selon leurs désirs terrestres, rejetteront le royaume de Dieu, ou n'y entreront qu'en petit nombre, tandis que les Gentils, moins favorisés d'abord, mais moins prévenus contre les voies de Dieu, quoiqu'appelés les derniers, entreront en foule dans le royaume de Dieu, et y tiendront le premier rang.

Prière. C'est gagner, ô mon Dieu, que de perdre quelque chose pour vous. Vous êtes trop libéral pour vous laisser vaincre en générosité. Faites donc que je quitte avec joie, dès que vous le voudrez, tout ce qui ne peut que me perdre, pour acquérir des biens spirituels et éternels, qui peuvent seuls me rendre heureux, et me mettre en état de vous glorifier éternellement. Ainsi soit-il.

CCXXe MÉDITATION.

Parabole des ouvriers envoyés en différentes heures du jour. Matth. xx, 1-16.

Cette parabole est si féconde, et renferme un si grand nombre de vérités, qu'il n'est pas surprenant qu'on en trouve dans les saints Pères différentes explications que l'on ne doit point regarder comme étant exclusives

les unes des autres. Nous les réduirons à deux, l'une historique et l'autre morale, qui ont également de quoi nous instruire, nous édifier et nous toucher. Dans cette parabole comme dans les autres, il ne faut pas toujours chercher l'application de toutes les circonstances, dont quelques-unes ne sont mises quelquefois que par convenance au sujet de la parabole, sans application à son objet. Si nous en expliquons quelques-unes, c'est sans préjudice d'autres explications qu'on pourroit leur donner.

PREMIER POINT. — *Explication historique de la parabole.*

I. L'envoi des ouvriers. Observons qu'ils sont envoyés à cinq heures différentes. *Il en est du royaume des cieux comme d'un père de famille qui sortit dès le matin* (ce qui revient environ à nos six heures du matin), *afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. Et étant convenu avec les ouvriers d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Il sortit encore sur la troisième heure* (à neuf heures), *et en ayant vu d'autres qui se tenoient dans la place sans rien faire, il leur dit: Allez-vous-en aussi travailler à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable, et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième* (à midi), *et sur la neuvième heure* (à trois heures après midi), *et il en usa de même. Enfin, étant sorti sur l'onzième heure* (à cinq heures du soir, lorsqu'il ne restoit plus qu'une heure de travail), *il en trouva d'autres qui étoient là, et il leur dit: Pourquoi demeurez-vous tout le long du jour sans travailler? C'est, lui répondirent-ils, que personne ne nous a loués; et il leur dit: Allez-vous-en aussi à ma vigne.* Le père de famille, c'est Dieu; la vigne à laquelle il envoie travailler, c'est sa religion, son culte, sa loi, qui comprend les vertus, la foi, l'espérance, la charité, la pénitence, et les bonnes œuvres, par lesquelles il falloit se préparer à recevoir le Messie. Le denier promis, c'est le Messie lui-même, son baptême, l'entrée de son Eglise pour y jouir de tous les biens dont il l'a enrichie. Les cinq différentes heures du jour auxquelles le père de famille paroît, signifient, selon quelques-uns, ces cinq époques : Adam, Noé, Abraham, Moïse, et N. S. lui-même. D'autres, pour expliquer plus aisément ce qui suit, mettent à la première heure la prédication de Jean-Baptiste, aux trois suivantes les trois années de

la prédication du Sauveur, et à la cinquième la prédication des apôtres.

II. Le paiement des ouvriers. Observons ici cinq choses. 1° L'ordre du paiement. *Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Faites venir les ouvriers, et payez-les depuis les derniers jusqu'aux premiers.* 2° L'égalité du paiement. *Ceux donc qui étoient venus vers l'onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier.* 3° La fausse espérance des premiers. *Ceux qui avoient été loués les premiers, venant à leur tour, crurent qu'on leur donneroit davantage, mais ils ne reçurent non plus qu'un denier chacun.* 4° Leurs murmures. *Et en le recevant ils murmuroient contre le père de famille. Ces derniers, disoient-ils, n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur donnez autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.* 5° La réponse du maître. *Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient et vous en allez, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Quoi! ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi, ou votre œil est-il mauvais parce que je suis bon?* La réponse étoit sans réplique, et tout le monde en sent l'équité. Il s'agit maintenant d'en faire l'application.

III. Conclusion de la parabole. *Ainsi,* continue J. C., *les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.* Cette conclusion nous fait assez comprendre que le but principal de cette parabole étoit d'avertir les apôtres que, quoique les Juifs fussent les premiers à qui le royaume de Dieu étoit annoncé, ils seroient, surtout considérés en corps de nation, les derniers à y entrer. N. S. n'explique pas tous les autres évènemens annoncés par la parabole, parce qu'il n'étoit pas encore temps de les faire connoître; mais les apôtres les virent successivement se vérifier dans la suite des temps. Pour nous qui les voyons dans l'histoire et dans l'état actuel du christianisme, pouvons-nous ne pas adorer la profondeur des desseins de Dieu, et admirer une prédiction qui, au temps qu'elle fut faite, et au temps même qu'elle fut écrite, paroissoit si peu vraisemblable? Si donc on veut reprendre les faits énoncés dans la parabole, on verra tous ces faits confirmés par l'histoire du monde. 1° Nous voyons les soins paternels

que Dieu a pris dans tous les temps pour maintenir les peuples dans le vrai culte et dans la vraie religion; nous voyons la venue du Messie, son règne et son Eglise. 2° Nous voyons que les Juifs ont été spécialement favorisés en plusieurs manières, mais principalement parce que c'est à eux que les paroles de Dieu ont été confiées, que les livres de l'ancien Testament ont été donnés, que les prophètes ont été envoyés, que Jean-Baptiste a montré le Messie, que le Messie lui-même s'est présenté, et que les apôtres l'ont prêché. 3° Lorsque le temps de l'attente a été passé, que les figures et les prophéties ont eu leur accomplissement, que la synagogue a été à son déclin, et que le soir est venu pour elle; lorsque enfin le temps est venu de donner ce qui avoit été si long-temps promis, on a vu le maître ordonner à son économe de commencer par les derniers. Les apôtres en particulier, Pierre et Paul ont reçu ordre de donner le Messie, son royaume, l'adoption des enfans de Dieu, et toutes les richesses du royaume aux Gentils. Les Gentils l'ont reçu. Combien de peuples parmi les Gentils se trouvent actuellement entièrement chrétiens, tandis que le peuple juif erre sur la face de la terre, et attend encore le Messie, qu'il ne reconnoîtra qu'après tous les autres peuples et à la fin du monde. 4° Nous voyons l'égalité, la fausse espérance et les murmures de ce petit nombre de Juifs qui au commencement se firent chrétiens. Nous voyons combien de temps ils murmurèrent de ce qu'on baptisoit les Gentils, de ce qu'après avoir gardé la loi de Moïse, ils n'avoient aucun privilège, aucune prééminence dans le royaume du Messie, de ce que les Gentils devenoient leurs égaux, et étoient traités aussi favorablement qu'eux. Nous voyons combien de temps ils demandèrent que du moins on fît subir aux Gentils le joug de la circoncision et de la loi, mais leurs prétentions furent inutiles. Non-seulement le don de Dieu, le baptême, l'adoption, l'Esprit saint, la grâce, les mystères et les sacremens du Sauveur, tout fut égal entre les Juifs et les Gentils; mais encore ces derniers eurent bientôt la prééminence du rang, comme ils l'ont encore, en ce que ce furent eux qui succédèrent au siège et à l'autorité des apôtres. 5° La réponse aux murmures des Juifs étoit aisée; elle se trouvoit toute entière dans la parabole dictée par la bouche

même du Messie. Aussi les apôtres n'en firent point d'autres, disant que Dieu n'étoit pas seulement le Dieu des Juifs, mais qu'il étoit aussi le Dieu des Gentils; qu'il n'y avoit point de distinction de Juif et de Gentil, qu'il est le maître de tous, et riche envers tous ceux qui l'invoquent. Des évènemens si frappans, si clairement prédits, ne sont-ils pas une preuve évidente, pour tout esprit réfléchi, de la divinité de l'Evangile? Ne doivent-ils pas être pour nous un sujet continuel d'admiration, d'actions de grâces, et un motif pressant de répondre à tant de faveurs?

IV. Raison de la conclusion. N. S. donne ensuite la raison de la conclusion qu'il a tirée, et de cette terrible substitution des Gentils à la place des Juifs, en disant : *Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Tous les Juifs avoient été appelés, mais peu répondirent à leur vocation. Ainsi le péché, l'incrédulité des Juifs fut le salut des Gentils. Soyons donc fidèles nous-mêmes, si nous ne voulons pas que Dieu en substitue d'autres à notre place.

Second Point. — *Explication morale de la parabole.*

I. L'envoi des ouvriers. La journée est toute la vie présente, qui n'est qu'un jour très-court en comparaison de l'éternité. Les différentes heures auxquelles le maître envoie les ouvriers à sa vigne marquent les différens âges auxquels on se donne au service de Dieu : l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, l'âge plus avancé, enfin la vieillesse, la caducité, les approches de la mort. A quelle heure avons-nous commencé à servir Dieu? Quelle heure est-il maintenant pour nous? Peut-être, quoique jeunes, sommes-nous à la dernière heure. Commençons donc, quelque heure qu'il soit, travaillons sérieusement, et ne différons pas. Ah! nous n'avons été que trop long-temps oisifs. Pleurons tant d'heures perdues, et craignons que le soir ne nous surprenne comme ces ouvriers, qui n'eurent seulement qu'une heure à travailler.

II. Le paiement des ouvriers. Le soir venu, c'est la fin de notre vie, le jugement particulier, le jugement général, où ceux qui auront travaillé et persévéré dans le travail jusqu'à la fin recevront la récompense. L'égalité de la récompense peut être prise pour la jouis-

sance de Dieu, la claire vision de sa divine essence, la possession du royaume céleste, et l'éternité de cette possession; tout cela sera accordé à tous les saints, sans préjudice des différens degrés de gloire qui répondent aux différens degrés de mérite, et sur cette égalité personne n'a droit de murmurer. Mais si on entend une égalité entière, alors la parabole ne doit pas s'entendre de tous les élus, mais seulement de plusieurs, dont les uns, quoique s'étant mis au travail plus tôt, n'auront pas plus mérité que les autres qui s'y seront mis plus tard, la ferveur des derniers ayant compensé le peu de durée de leur travail, et égalé la durée du travail des autres. Le murmure des ouvriers et la réponse du maître qui se trouve dans la parabole après la distribution de la récompense, comme le sujet le demande, ne signifient pas qu'au jugement de Dieu il y aura de semblables murmures; mais c'est une instruction pour nous qui vivons et qui sommes avertis de cette égalité future, de ne pas murmurer présentement contre les dispositions de la souveraine sagesse. C'est par une semblable figure que N. S. nous avertit que ce qu'on faisoit ou ce qu'on refusoit au prochain, étoit fait ou refusé à lui-même. Enfin le maître dans sa réponse n'apporte point pour raison la ferveur du travail des derniers, parce que cette réponse est appropriée au sujet, et que dans la parabole il ne convenoit pas que le maître de la vigne entrât en discussion avec les ouvriers; il suffisoit qu'il leur ôtât toute raison de murmurer : s'il avoit parlé de la ferveur des derniers, bien loin d'arrêter les murmures des premiers, c'eût été leur en fournir une nouvelle occasion et un nouveau sujet de plaintes. La réponse du maître est donc pour nous avertir que nous ne devons point entrer en discussion avec Dieu, que nous devons entièrement nous en rapporter à sa justice, à sa sagesse, et croire que, s'il récompense également, c'est qu'il trouve égalité de mérite, et qu'il rend à chacun selon ses œuvres, comme l'univers le verra au dernier jour.

III. Conclusion de la parabole. *Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.* Puissant aiguillon pour animer les uns et les autres : les premiers, afin que, par leur lâcheté, ils ne se laissent pas atteindre par les derniers; les derniers, afin qu'ils

ne se découragent pas, puisque, par leur ferveur, ils peuvent encore atteindre ceux qui ont commencé avant eux. Motif pressant de nous tenir tous dans l'humilité, les derniers, de ce qu'ils ont commencé si tard, et de ce que, malgré cela, ils sont encore si peu fervens; les premiers, de ce qu'ayant eu le bonheur de commencer plus tôt, ils sont si peu avancés, et sont encore si peu appliqués. Enfin, raison de ne mépriser personne. Ce nouveau pénitent est peut-être plus fervent que moi, ce pécheur se convertira peut-être, et sera plus saint que moi. Mais pour moi, quelle est ma lâcheté! Suis-je même bien converti? Hélas! il se peut encore que je me pervertisse, que je perde la foi, que je perde la grâce, que je meure sans l'avoir recouvrée, et que non-seulement je sois au nombre des derniers dans le royaume des cieux, mais même que j'en sois entièrement exclus.

IV. Raison de la conclusion. *Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Beaucoup d'appelés au christianisme, mais peu qui l'embrassent, et qui en suivent les lois. Beaucoup d'appelés à l'état ecclésiastique, à l'état religieux, à un état de perfection, mais peu qui suivent leur vocation, qui y persévèrent, qui en remplissent les devoirs. Beaucoup d'appelés à la pénitence, mais peu qui la fassent et qui en embrassent les rigueurs. Beaucoup d'appelés à l'oraison, au recueillement, à la sainteté, mais peu qui en veuillent prendre la peine et les soins. En un mot, beaucoup d'appelés au ciel, mais peu d'élus qui y parviennent. De quel nombre suis-je? Ah! je vois en moi beaucoup de résolutions, de désirs, d'inspirations, de sollicitations, de vocation, mais peu d'action, peu de ces œuvres qui, comme dit S. Pierre, doivent assurer mon élection.

Prière. O mon Dieu, que deviendrai-je, si je ne change de vie sans délai, si je ne deviens plus fidèle à vos grâces? Ah! c'en est fait, je vais profiter de votre bonté qui daigne m'appeler encore à cette heure, en travaillant à votre vigne, c'est-à-dire, à mon salut, avec promptitude, puisque je n'ai perdu que trop de temps; avec fidélité, puisque tous mes momens sont à vous; avec persévérance, puisque la récompense ne se donne qu'à ceux qui ont travaillé jusqu'au soir; avec courage, pour réparer le temps perdu; avec humilité, puisque, quand je serois des premiers, l'orgueil me ren-

droit des derniers, et que l'humilité, au contraire, du rang des derniers où je suis, peut me faire passer à celui des premiers; enfin, avec ferveur, car vos récompenses seront mesurées, non-seulement sur le temps pendant lequel on vous aura servi, mais sur l'ardeur, sur l'amour avec lequel on l'aura fait. Je vais donc m'efforcer d'atteindre ceux qui m'ont précédé, en suppléant par ma ferveur aux longs services qui me manquent. Soutenez votre ouvrage, ô mon Dieu. Ainsi soit-il.

CCXXI^e MÉDITATION.

Jésus reçoit la nouvelle de la maladie de Lazare.

Observons, 1° la conduite des sœurs de Lazare; 2° la conduite de Jésus à l'égard de ces deux sœurs et de leur frère; 3° le départ de Jésus. *Jean.* XI, 1-11.

PREMIER POINT. — *Conduite des sœurs de Lazare.*

I. L'IDÉE qu'elles eurent de la maladie de leur frère. *Il y avoit un homme languissant, nommé Lazare, qui étoit du bourg de Béthanie, où demeuroient Marie et Marthe, ses sœurs.* L'expression de *languissant* dont se sert l'évangéliste fait assez comprendre que la maladie de Lazare fut de quelque durée, et qu'on ne la regarda pas d'abord comme dangereuse : elle le devint cependant, et alors on se pressa d'envoyer chercher Jésus; mais il étoit trop tard. Jésus ne différa son départ que de deux jours, et quand il arriva, il y en avoit déjà quatre que Lazare étoit dans le tombeau. Ce divin Sauveur avoit ses vues dans cet évènement. Mais à combien de pécheurs n'arrive-t-il pas qu'après des maladies même fort longues, on n'envoie chercher le prêtre que lorsqu'il n'est plus temps! Terrible reproche qu'ont à se faire sur ce point les parens, les amis d'un homme mort sans sacremens, et les médecins qui l'ont traité dans sa maladie; mais cela n'excuse pas le pécheur qu'un accident, qu'une mort subite pouvoit enlever, et à qui une maladie plus longue n'a pas inspiré des sentimens de pénitence. Soyons donc toujours prêts pour

nous-mêmes, et toujours attentifs et prompts pour le secours des autres.

II. La piété des sœurs de Lazare. *Or, Marie étoit celle qui répandit sur le Seigneur de l'huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux; et Lazare, qui étoit alors malade, étoit son frère.* La maison de Marthe, de Marie et de Lazare, leur frère, étoit toujours ouverte à Jésus et à ses disciples. Nous avons déjà vu avec quel empressement il y étoit reçu, lorsqu'il l'honoroit de sa présence; mais comme saint Jean n'en a point encore parlé, et qu'il ne fait d'allusion qu'à ce qu'il raconte lui-même, il nous fait ici connoître Marie, sœur de Marthe, par une action d'éclat qui eut les plus grandes suites, qui eut besoin de l'apologie du Sauveur, et qui fut la première cause des murmures et de la trahison de Judas. Cette action est celle que fit Marie, sœur de Marthe, en répandant un parfum précieux sur les pieds du Sauveur, et en les essuyant de ses cheveux, ainsi que saint Jean va le rapporter au chapitre suivant. Heureuses les familles où Jésus est servi et honoré, où l'on pratique de bonnes œuvres, où les disciples de Jésus, où les pauvres trouvent un asile assuré, et un prompt secours à leurs besoins! Quelles faveurs, quelles grâces, quelles bénédictions ne doivent-elles pas attendre du maître puissant et libéral qui regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait aux siens!

III. La confiance des sœurs de Lazare en Jésus. *Ces deux sœurs envoyèrent donc dire à Jésus....* Alarmées sur le péril de leur frère, dont la maladie devint très-dangereuse, et sûres de l'amitié de Jésus pour le malade, elles lui dépêchèrent un exprès, avec ordre de lui dire seulement ces deux mots, que la confiance leur inspiroit, et qu'on peut regarder comme la plus éloquente de toutes les prières : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Dans ces deux mots, que de foi, que de confiance, que d'amour! Ah! si je pouvois prier avec les mêmes sentimens! Mais si je n'ai pas la même ferveur, je me servirai cependant des mêmes paroles, ô mon Dieu, et je vous dirai sans cesse : Seigneur, cette ame que vous aimez, pour qui vous avez donné votre sang et votre vie, que vous avez admise au baptême, à la participation de votre sainte table, cette ame que vous aimez est languissante et malade, elle est attaquée de mille tentations, sujette à mille imperfections; je ne

vous en dis pas davantage, vous l'aimez, et vous êtes le Tout-Puissant.

SECOND POINT. — *Conduite de Jésus à l'égard des deux sœurs et de leur frère.*

I. Sa réponse aux deux sœurs de Lazare. *Ce que Jésus ayant entendu*, il répondit à Marthe et à Marie par l'exprès qu'elles lui avoient envoyé, *et il leur dit : Cette maladie ne va point jusqu'à la mort, mais elle n'est que pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié.* Les apôtres ne comprirent point le sens mystérieux de ces paroles, ils en conclurent seulement que Lazare étoit sans danger, et qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui. Mais qu'en durent penser les deux sœurs, quand elles virent leur frère mort? Un frère si chéri, demandé à Jésus avec tant de confiance et d'amour; et ce frère mort, tandis que Jésus nous fait dire que sa maladie ne va point jusqu'à la mort! Où est l'amour de Jésus? où est sa puissance? où est la vérité de sa parole? Ah! il nous en faut bien moins pour nous jeter dans le murmure, dans le désespoir, dans les imprécations, dans les blasphèmes. Mais la foi des deux saintes sœurs se soutint dans cette terrible épreuve. Si elles ne comprirent pas tout le sens des paroles de Jésus, elles n'eurent aucune pensée de murmure contre lui; elles ne s'en prirent qu'à elles-mêmes de l'avoir fait avertir trop tard, et elles se disoient dans l'amertume de leur douleur : Ah! s'il avoit étoit été ici, notre frère ne seroit pas mort. Qu'un tel exemple soit notre modèle. Qu'aucun évènement de la vie ne nous arrache jamais aucun murmure, ni aucun sentiment de défiance. Si nous ne comprenons pas les voies et les oracles du Seigneur, adorons-les cependant, soumettons-nous-y avec résignation, malgré leur obscurité et leur rigueur.

II. L'amour de Jésus pour cette sainte famille. *Or Jésus aimoit Marthe, Marie sa sœur et Lazare.* La suite fait voir combien ces personnes lui étoient chères, mais dans le présent que pouvoit-on penser de sa conduite? O Jésus, que les mystères de votre amour sont éloignés des sens et cachés aux yeux de la chair! Vous aimez cette famille, et vous la mettez à la plus cruelle épreuve! Vous laissez mourir un frère qui en est le soutien, vous plongez les deux sœurs dans la douleur la plus amère, et

et vous leur faites verser des torrens de larmes. Oui, c'est ainsi que vous traitez vos amis, c'est ainsi que vous avez été traité vous-même de Dieu votre père, dont vous êtes le fils bien-aimé. Ah! n'entrerons-nous jamais dans les desseins de Dieu? Nous ne considérons que l'instant présent, lui seul nous touche, sans vouloir attendre le dénouement, sans penser même qu'il doive y en avoir un, qui nous comblera d'une joie d'autant plus sensible et d'une gloire d'autant plus grande, que nous aurons été plus affligés et plus humiliés. Retenons bien que ces trois choses sont inséparables, l'amour de Jésus, les croix et une joie intarissable.

III. Le délai de Jésus. *Après qu'il eut reçu la nouvelle de la maladie de Lazare, il demeura encore deux jours au lieu où il étoit,* c'est-à-dire, au-delà du Jourdain. Ce délai de deux jours, avec le temps qu'il vouloit mettre à faire le voyage, c'étoit le moyen de rendre le miracle qu'il devoit opérer, le plus éclatant et le plus incontestable qui fût jamais, et de rendre aussi la consolation qu'il devoit porter à cette sainte famille, la plus sensible et la plus vive que l'on puisse imaginer, et même goûter sur la terre. Ce divin Sauveur vouloit en effet non-seulement guérir un malade, mais ressusciter un mort. Confions-nous donc en Dieu, et lorsqu'il diffère à nous exaucer, soyons sûrs qu'il a ses desseins pour sa gloire et pour notre propre consolation. Attendons avec patience le temps de Dieu, qui a pour nous consoler non-seulement le court espace de cette vie, mais encore toute l'éternité.

TROISIÈME POINT. — *Départ de Jésus.*

I. Ordre de Jésus pour le départ. *Et après cela,* c'est-à-dire, après les deux jours écoulés, *il dit à ses disciples : Retournons en Judée.* Jésus étoit, comme nous l'avons dit, au-delà du Jourdain, dans le pays appelé la Pérée, aux extrémités orientales de la Judée. Il s'agissoit de repasser le fleuve, de rentrer dans l'intérieur du pays, et bientôt après de reparoître dans la capitale. Il y avoit près de trois mois que Jésus l'avoit quittée, non par la crainte de la mort, mais parce que le moment marqué par son Père n'étoit pas arrivé. Ce divin Sauveur retourne donc en Judée, où, après l'avoir étonnée, et Jérusalem elle-même, par de nouveaux prodiges, il cessera de vivre sur la terre dans les igno-

minies et les tourmens. Allons de même où la volonté de Dieu nous appelle, où nous pouvons procurer sa gloire et le salut des ames, sans craindre les affronts, les mauvais traitemens, les supplices, ni la mort.

II. Représentation des disciples. *Les disciples lui dirent : Maître, il y a si peu de temps que ceux de Judée vouloient vous lapider, et vous parlez déjà de retourner parmi eux!* Voilà les suggestions de la chair et du sang. Voilà les conseils des parens et des amis, toujours prompts, par une fausse compassion, à nous détourner du chemin de la croix, à nous empêcher d'exécuter la volonté de Dieu, d'embrasser la mortification et la pénitence, de nous exposer aux travaux et aux périls d'une vie crucifiée et apostolique. Gardons-nous d'écouter de si dangereuses insinuations. Allons où Dieu nous appelle; sacrifions, pour lui obéir, repos, santé et vie.

III. Réponse de Jésus. *Jésus leur répondit : Le jour n'a-t-il pas douze heures? Celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais si on marche durant la nuit, on se heurte, parce qu'on n'a pas de lumière.* La volonté de Dieu, notre vocation, les devoirs de notre état, voilà la lumière du jour qui doit nous conduire en toutes choses, et avec laquelle, si nous sommes fidèles à la suivre, nous ne pouvons nous égarer, nous heurter, ou tomber. Les ténèbres de la nuit, au milieu desquelles nous ne pouvons faire que des chutes, c'est notre propre volonté, nos goûts, nos inclinations, notre paresse, notre plaisir, notre intérêt, notre vanité, notre ambition. Quiconque agit par ces motifs marche dans les ténèbres, et ne peut manquer de s'écarter, de tomber, et de se perdre.

Prière. Serois-je assez malheureux, Seigneur, pour m'obstiner à marcher dans les ombres de la nuit, et dans les sentiers de ma propre volonté, au milieu des rayons de votre divine lumière qui me guide et m'éclaire? serois-je assez ennemi de moi-même pour m'exposer à faire presque autant de chutes que de pas, lorsqu'il ne tient qu'à moi de régler mes démarches sur les attraits et les impulsions de votre grâce, toujours prête à me diriger et à me conduire dans vos voies? O mon Dieu, ne permettez pas que je m'égare, faites-moi sans cesse rentrer dans l'ordre de votre vo-

lonté, faites que je ne me conduise que ..es vues de la foi, afin d'aller plus sûrement à .. dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

C..IIe MÉDITATION.

Trois.. e prédiction que N. S. fait de sa passion.

..xaminons, 1° les circonstances, 2° le détail, 3° la clarté de cette prédiction. *Matth.* x, 17-19; *Marc.* x, 32-34; *Luc.* xviii, 31-34.

Premier Point. — *Circonstances de cette prédiction.*

I. Le lieu. *Lorsqu'ils étoient en chemin pour aller à Jérusalem, Jésus marchoit devant eux; ils en étoient effrayés, et ils ne le suivoient qu'en tremblant.* C'est dans le chemin qui conduisoit à Jérusalem, c'est-à-dire à la croix, que Jésus marchoit. Cette ville étoit celle où Jésus devoit souffrir et mourir, et le voyage qu'il entreprenoit à ce moment devoit y aboutir. Ce voyage, qui effrayoit les apôtres, sembloit inspirer à Jésus une nouvelle ardeur. Toute notre vie est un chemin parsemé de croix, qui doit aboutir à la mort. Pour nous y soutenir, et afin d'y marcher avec courage, animons-nous par la pensée des souffrances de Jésus; songeons qu'il nous a devancés, qu'il marche à notre tête, et que nous ne souffrirons jamais autant qu'il a souffert pour nous. Quelle honte que le disciple n'ose suivre le maître, le sujet son roi, le captif son rédempteur, la créature son Dieu! Affermissez nos pas, Seigneur, dans cette route difficile qui fait frémir la nature, communiquez-nous quelque parcelle de cette charité divine qui nous y fait marcher avec tant d'ardeur, et d'un pas si assuré.

II. Les personnes. *Alors prenant à part ses douze disciples...* Ce fut seulement aux douze apôtres que Jésus fit cette confidence si importante. C'est aux ames choisies, aux ames pures, que Jésus communique le mystère de ses souffrances. C'est avec elles qu'il aime à s'entretenir de ce qu'il a fait pour elles, de l'excès où l'a porté son amour; et si de notre côté nous aimions

Jésus, ne devroit-ce pas être la plus grande consolation de notre vie, que de penser à tout ce que son amour lui a fait faire pour nous? Il fit cette confidence aux apôtres intimidés, et qui ne marchoient qu'avec crainte. C'est surtout dans nos perplexités, dans nos souffrances, nos craintes, dans nos afflictions, nos maladies, et aux approches de la mort, que nous devons nous fortifier de la méditation des souffrances de Jésus. Enfin, il fit cette confidence aux apôtres en secret, en particulier, c'est-à-dire qu'il les appela à lui, et les sépara de la foule qui le suivoit. C'est dans le secret, c'est dans le recueillement, et en se séparant du tumulte du monde et des affaires, qu'il faut méditer et goûter les mystères de la passion de J. C. et de sa résurrection.

III. Le point de vue sous lequel J. C. présente à ses disciples ce qu'il va leur dire... 1° Comme des choses qui vont lui arriver à lui-même. *Il commença à leur déclarer ce qui devoit lui arriver.* Quoi de plus intéressant? On s'attendrit pour des aventures de roman, pour des intrigues de théâtre qui n'ont aucune vérité; on s'intéresse à des traits d'histoire dont les personnages nous sont inconnus et indifférens; on s'occupe tous les jours de nouvelles étrangères à notre bonheur et à nos devoirs, et on ne pense point, on ne s'intéresse pas à ce qui est arrivé à notre maître, à notre Sauveur, à ce qui fait le fondement de notre foi et de notre espérance, à ce qui exige de nous des devoirs essentiels, à ce qui est arrivé en notre faveur, pour nous délivrer d'un malheur sans fin et nous procurer un bonheur éternel. 2° J. C. leur présente ce qu'il va leur dire comme prédit par les prophètes. *Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme va y être accompli.* Quoi de plus divin? Depuis le commencement du monde, et dans tous les siècles suivans, il y a eu des figures et des prophéties formelles faites en différens temps et par différentes personnes, qui ont annoncé tout ce qui regarde le Sauveur, ses souffrances et sa gloire. Il n'y a pas jusqu'à un coup de dé tiré par des soldats pour partager sa robe, qui n'ait été prédit; et d'un autre côté, tout ce que les prophètes ont annoncé s'est exactement accompli dans les mystères de Jésus notre Sauveur. O religion sainte, l'esprit du mensonge ne sau-

roit imiter vos divins caractères, comment donc me détourne-t-il de l'attention que j'y dois, et de la pratique des devoirs que vous m'imposez?

SECOND POINT. — *Détail de cette prédiction.*

I. Détail d'une science toute divine. *Il leur dit donc : Voici que nous allons à Jérusalem, là le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux Scribes et aux anciens du peuple, qui le condamneront à mort. Ils le livreront ensuite aux Gentils, qui le traiteront avec dérision, qui le flagelleront et le crucifieront. Ils l'insulteront, ils lui cracheront au visage, et après l'avoir flagellé, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour.* On avoit voulu, à Jérusalem, lapider Jésus, on avoit cherché l'occasion de l'arrêter pour le condamner et le mettre à mort; on pouvoit naturellement prévoir qu'à la fin, malgré le crédit qu'il y avoit, cela arriveroit ainsi. Mais pour prédire les choses dans le détail que l'on voit ici, et auxquelles il y avoit alors si peu d'apparence, il ne falloit rien moins qu'une lumière divine. Si d'un côté cette prédiction n'étoit guère propre à rassurer le courage des apôtres, elle dut au moins raffermir parfaitement leur foi, lorsqu'ils en virent l'accomplissement à la lettre. Alors, loin d'en être scandalisés, ils se dirent sans doute à eux-mêmes : Nous ne voyons rien qui ne nous ait été prédit. La prédiction des souffrances du Sauveur en ôte tout le scandale, et ses souffrances, ainsi prédites, tournent en preuve de sa divinité.

II. Détail d'une charité toute divine. Voilà donc, ô mon Sauveur, à quoi vous avez pu vous résoudre, et ce que vous avez voulu endurer pour moi! Quels opprobres, quels supplices, quelle mort! Les Juifs et les Gentils, tout conspirera contre vous; on vous insultera : cette robe blanche, ce manteau de pourpre, ce sceptre de roseau, cette couronne d'épines, ce bandeau sur les yeux, quelle dérision, où l'on ne sait ce qui l'emporte le plus de l'outrage ou de la cruauté! O mon ame, est-il digne de votre amour, celui qui a souffert, pour vous sauver, de si indignes et de si cruels tourmens?

III. Détail d'une gloire toute divine. *Et il ressuscitera le troisième jour.* Voilà, sans doute, une prédiction d'un genre tout nouveau; nul mortel n'a jamais rien prédit de

semblable. Il n'y a que celui qui s'est dit le fils de Dieu, qui ait osé faire une telle prédiction, et il n'y avoit que lui à qui il convînt de la faire. Cette prédiction seule atteste sa divinité, rend glorieux ses tourmens et ses opprobres, et plus ceux-ci ont été indignes et cruels, plus ils manifestent sa grandeur et sa puissance. Ranimez donc votre courage, timides apôtres, et lorsque vous verrez votre maître dans les supplices, lorsque vous le verrez tomber sous les coups de la mort, souvenez-vous que dans trois jours vous le reverrez dans la gloire. Soutenons-nous nous-mêmes dans nos souffrances par l'assurance de la résurrection. Toute la durée de notre être peut se partager en trois jours. Le premier est celui que nous passons sur la terre, et qui se terminera par la mort; le second est celui pendant lequel notre corps reposera dans le tombeau, et le troisième celui de la résurrection. Le premier, pendant lequel Dieu veut que nous souffrions, est le plus court, et ne durera qu'un instant; mais le dernier, qui est celui d'une gloire complète, sera, comme le règne de notre chef, illimité, éternel et sans fin. Attendons avec patience ce troisième jour, et jusque-là souffrons tout et ne nous plaignons de rien.

Troisième Point. — *Clarté de cette prédiction.*

Mais ils ne comprirent rien à tout cela : c'étoit pour eux une énigme, et ils n'entendoient rien à ce qu'il leur disoit. Quelque claire et précise que fût cette prédiction, les apôtres, prévenus de ce préjugé commun, que le règne du Messie devoit être un règne temporel, ne comprirent rien à ce que Jésus leur disoit. Ils se persuadèrent peut-être que toutes ces expressions n'étoient qu'une figure sous laquelle Jésus leur annonçoit que son règne, tel qu'ils se le représentoient, alloit bientôt commencer. C'est toute l'impression que parut leur faire ce discours. Hélas! pour combien encore le mystère de la croix est-il un mystère caché! Combien n'y semblent rien comprendre! Et qui sont parmi nous ces personnes?

I. Ce sont des esprits orgueilleux et incrédules, qui, comme les Juifs, en sont scandalisés, et comme les Gentils, le traitent de folie. Faux philosophes, qui, voulant tout comprendre, ne comprennent rien. Ce mystère leur paroît contre la raison, parce qu'il est au-dessus

de leur raison ; mais toutes les œuvres de Dieu ne sont-elles pas au-dessus de la raison humaine, et n'est-ce pas là le caractère qui les distingue des systèmes et des inventions des hommes? Ils ne comprennent pas les œuvres de sa puissance et de sa sagesse, et ils veulent comprendre celles de son amour, de sa justice et de sa miséricorde... O mon Dieu, faut-il que l'excès incompréhensible de votre amour pour les hommes leur soit un motif d'offenser cet amour même, et de le rejeter!

II. Ce sont des cœurs dissipés et insensibles. Ceux-là ne comprennent pas le mystère de la croix, qui ne le méditent pas, qui n'y réfléchissent point, qui n'en rappellent pas souvent la mémoire. Hélas! nous en entendons parler, toute la religion nous l'annonce, l'image de Jésus crucifié se présente partout à nos regards ; mais tout cela est un langage caché pour nous, comme pour les apôtres. Nous assistons même à la représentation de la passion du Sauveur, nous assistons au même sacrifice que celui du Calvaire, et il semble que nous n'y comprenions rien ; nous y sommes distraits et insensibles. Ah! ceux-là comprennent ce mystère, qui en font les délices de leur cœur, qui le méditent à loisir, qui mêlent au moins leurs larmes avec le sang de leur Sauveur. Un seul mot sur cette matière les attendrit, le moindre objet qui leur en rappelle le souvenir les touche, les pénètre, renouvelle tout leur amour et toute leur reconnoissance. Hélas! pourquoi ne suis-je pas de ce nombre?

III. Ce sont des ames sensuelles et immortifiées. Ceux-là ne comprennent pas le mystère de la croix, qui ne veulent rien souffrir, qui se livrent à l'impatience dans leurs maux, qui écartent avec soin ce qui pourroit les contraindre, qui ont en horreur la pénitence et la mortification, qui recherchent en tout leur plaisir et leur satisfaction, qui accordent à leur chair tout ce qui peut la flatter, l'amollir et la corrompre. Et comment des ames si sensuelles comprendroient-elles le mystère des souffrances d'un Dieu sauveur? Ah! ceux-là le comprennent, qui bénissent Dieu dans leurs afflictions, qui portent leur croix avec résignation, ou qui l'embrassent avec joie, qui traitent leur chair avec sévérité, qui lui retranchent tout ce qui pourroit servir d'aliment à ses passions, qui la mortifient, qui lui font endurer quelque chose des souffrances de J. C. par ces

instrumens ou ces exercices de pénitence qui ont été employés avec tant de ferveur, et si expressément recommandés par les saints, comme des moyens efficaces pour graver dans nos cœurs la passion du Sauveur. Une piété que l'on croit éclairée, mais qui n'est peut-être que lâche, semble avoir banni ces pratiques de mortification; mais ceux qui les négligent ne s'en trouvent-ils pas plus éloignés de la croix du Sauveur, et moins disposés à en comprendre le mystère?

Prière. Hélas! n'ai-je pas porté ma lâcheté et ma délicatesse jusqu'au tribunal même, et dans l'exercice de ma pénitence, où il me faut punir des péchés qui vous ont coûté si cher, ô mon Sauveur? Quoique votre disciple, ô Dieu crucifié pour moi, n'ai-je pas la plus grande peine à comprendre l'obligation où je suis de mener une vie pénitente et mortifiée? Les apôtres vous suivoient au moins, ô Jésus, quoique en tremblant, et cela dans un temps où ils n'avoient reçu ni le Saint-Esprit, ni la communion; et moi ne me retiré-je pas de vous? ne me séparé-je pas de ceux qui sont à vous? N'abandonné-je pas votre cause et vos intérêts, de peur d'avoir part à vos souffrances? Mes résolutions ne disparoissent-elles pas à la vue des dangers? Cependant à quelle condition ai-je été reçu au nombre de vos disciples? N'est-ce pas afin de souffrir avec vous, pour vous, et comme vous? Faites-m'en la grâce, ô mon Dieu. Ainsi soit-il.

CCXXIII^e MÉDITATION.

Les enfans de Zébédée et leur mère.

1° La demande que ces enfans et leur mère font à Jésus; 2° la réponse que Jésus leur fait. Dans la demande des enfans de Zébédée et de leur mère, nous verrons cinq caractères de l'ambition, et dans la réponse de Jésus, nous trouverons cinq remèdes à l'ambition. *Matth.* XX, 20-28; *Marc.* X, 36-45.

PREMIER POINT. — *Demande que les enfans de Zébédée et leur mère font à Jésus.*

CINQ CARACTÈRES DE L'AMBITION.

I. L'AMBITION est ardente dans ses désirs. *Jacques* surnommé le majeur, et *Jean* son frère, à qui Jésus avoit donné des marques singulières de faveur et des témoignages de distinction, tous les deux *fils de Zébédée, s'approchant de Jésus*, et le tirant peut-être un peu à l'écart, *lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous fissiez pour nous tout ce que nous allons vous demander.* L'ambition ne veut point de refus. De quoi n'est pas capable l'ambition refusée! Que de plaintes, que de murmures, que d'éclats, que de révoltes n'a-t-elle pas causés! Dans l'Eglise même, que de scandales, que d'hérésies n'ont eu d'autre source! Gardons-nous bien de faire à Dieu des prières semblables. Que tout ce que nous lui demandons soit toujours conditionnel, et soumis à sa sainte volonté, parce qu'il est le maître, et qu'il sait mieux que nous ce qui nous convient. Quoique Jésus n'ignorât rien de ce qui se passoit dans le cœur des deux apôtres, *il leur dit : Que voulez-vous* que je fasse pour vous? Ceux-ci, encouragés par ce bon accueil, découvrirent toute leur foiblesse qu'ils ne reconnoissoient pas encore, *et ils lui dirent : Accordez-nous que dans votre gloire nous soyons assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.*

II. L'ambition est concertée dans ses démarches. *Alors la mère des enfans de Zébédée s'approcha de lui avec ses deux fils, et l'adora, lui demandant une grâce. Que voulez-vous, lui dit Jésus? Elle répondit : Ordonnez que dans votre royaume mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.* Soit

que la mère se soit présentée avec ses deux fils, et que la demande que S. Marc met en leur bouche ne soit que celle que fit la mère en leur nom, soit que la mère soit survenue pour appuyer la demande déjà faite par ses fils, il est toujours aisé de voir que tous les trois agissoient de concert, et que leur ambitieuse prière étoit animée par l'ardeur la plus vive. Quand on prie pour quelque intérêt temporel, on le fait avec ardeur et avec respect; on s'abaisse, on s'humilie volontiers pour s'élever davantage; on emploie ses parens, ses amis, ses protecteurs : mais qu'il s'en faut bien qu'on ait les mêmes soins, qu'on se donne les mêmes mouvemens pour obtenir de Dieu les grâces intérieures dont on a besoin! On voit bien ici le concert de la mère et des enfans; mais on ne voit pas si aisément ce qui avoit donné naissance à cette prétention d'être assis dans le royaume du Messie, auprès de lui et à ses deux côtés, si ce n'est peut-être de ce que Jésus avoit dit depuis peu à ses apôtres, qu'ils seroient assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Les deux frères pouvoient avoir fait part à leur mère de cette parole du Sauveur, et sur cela s'être concertés pour demander les premières places de son royaume.

III. L'ambition est importune dans son empressement. Il n'y eut peut-être jamais d'occasion plus mal choisie que celle où l'on fit au Sauveur une telle demande; il étoit en chemin, il marchoit à grands pas, il venoit de déclarer qu'il alloit être crucifié à Jérusalem, et c'est alors qu'on vient solliciter les deux premières places de son royaume. Il paroît bien que les apôtres n'avoient rien compris à ce qu'il leur avoit dit. Ce qu'il leur disoit de sa mort et de sa résurrection, ils l'interprétoient toujours du rétablissement temporel du royaume d'Israël, et cette idée occasionnoit toujours des questions sur la préséance. Cette fois-ci les deux frères crurent que le temps pressoit, et qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Ceux qui ont des grâces à distribuer savent combien l'ambition est vive et empressée. Chacun craint d'être devancé, et l'on ne connoît d'autre contre-temps, que celui de se laisser prévenir par quelqu'un qui demande avant nous ce que nous voulons obtenir.

IV. L'ambition est fière de ses services. Si la demande de la mère fut humble, celle des enfans ne

paroît pas, au moins dans les termes, l'avoir été assez. Qui leur donnoit cette confiance, qui les enhardissoit à demander ainsi les deux premières places du royaume de Jésus? C'étoit sans doute le dévoûment de toute leur famille au service du Sauveur. Tous deux l'avoient suivi dès le commencement de sa prédication, et au premier ordre qu'il leur en avoit donné. Jusque-là ils n'avoient d'égaux que Pierre et André, mais ils l'emportoient sur eux, en ce que, pour suivre le Sauveur, ils avoient quitté leur père et leur mère, et que leur mère s'étoit consacrée elle-même à son service. Si ces sacrifices faits à Jésus ne justifient pas leur demande ambitieuse, du moins ils la rendent plus excusable et moins odieuse. Il s'en faut bien que ceux qui sollicitent les places et les faveurs aient des titres aussi légitimes pour justifier leurs demandes. Mais quand ils les auroient, l'ambition est toujours condamnable. Quand on sert Dieu, l'Eglise, la religion, la patrie, le prince et l'Etat, on ne fait que ce que l'on doit, et la solide récompense qu'il en faut attendre est dans l'autre vie.

V. L'ambition est extrême dans ses prétentions. Les deux frères avoient déjà été tirés du nombre des disciples pour être mis au rang des apôtres. Ils étoient déjà assurés, comme apôtres, que, s'ils demeuroient fidèles à la grâce de l'apostolat, ils auroient chacun un trône pour juger Israël. N'étoit-ce donc pas assez pour les fils de Zébédée? Non, cette première élévation ne les touche plus, et cette égalité avec les apôtres ne les satisfait point; il leur faut les deux premiers trônes. S'il ne leur faut que de la distinction parmi les apôtres, ils l'ont encore. Jean est reconnu pour le disciple bien-aimé, Jacques et Jean ont été les seuls admis avec Pierre au merveilleux spectacle et à la confidence de la transfiguration, cela est vrai; mais c'est cette distinction même qui les fait aspirer à une plus grande encore, et qui leur fait demander les deux premières places dans le royaume du Messie. Voilà l'homme: plus il est élevé, plus il veut s'élever; plus il a reçu, plus il se croit en droit de demander et d'obtenir. Les passions sont insatiables, et l'ambition plus que toute autre. Si chacun se rendoit justice à lui-même, il trouveroit qu'il a été récompensé selon ses mérites, et au-delà. Tous les autres le voient, il n'y a que l'ambi-

tieux qui ne le voit pas. Ce sont ceux qui ont reçu le plus de grâces et de faveurs qui souffrent le plus de celles qu'ils n'obtiennent pas, qui en sont le plus humiliés, et qui s'en plaignent le plus amèrement.

SECOND POINT. — *Réponse que Jésus fait à la demande des enfans et de la mère.*

CINQ REMÈDES CONTRE L'AMBITION.

Pour étouffer en nous tous les sentimens de l'ambition, considérons attentivement les cinq articles que N. S. nous met ici sous les yeux.

I. Notre ignorance par rapport à l'objet que nous ambitionnons. *Mais Jésus,* s'adressant aux deux frères, *leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez.* Non certainement, ils ne le savoient pas; ils demandoient deux places honorables, et les deux premières du royaume temporel du Messie, et tout cela étoit chimérique. Que de chimères dans nos projets, dans nos désirs, dans nos poursuites! Que nous connoissons peu ce qui fait l'objet de notre ambition! Combien y en a-t-il qui, après avoir obtenu ce qu'ils désiroient avec le plus d'ardeur, voudroient n'y avoir jamais pensé, pour qui l'objet de leur ambition a été une source de chagrins, de peines, de malheurs et de désespoir, une occasion de péchés sans nombre, et la cause peut-être de leur damnation éternelle! Nous ne devons donc demander à Dieu autre chose, sinon que sa sainte volonté s'accomplisse, et que jamais rien ne nous arrive, qui ne soit pour sa gloire et pour notre salut.

II. Notre destination sur la terre. Nous ne sommes dans ce monde que pour faire pénitence, mériter et souffrir pour notre Sauveur. *Pouvez-vous,* continua J. C., *boire le calice que je dois boire, ou être baptisé du baptême dont je dois être baptisé?* Voilà l'objet qui doit nous occuper : boire le calice d'amertume que Jésus a bu, être baptisés du baptême de sang, de mépris, d'affronts, dont il a été baptisé; ah! qu'il s'en faut bien que le calice qu'il nous présente soit aussi amer que celui qu'il a bu! Mais enfin celui qu'il nous offre, sommes-nous en état de le boire, y sommes-nous déterminés, le buvons-nous, l'acceptons-nous volontiers, lorsqu'il se présente à nous? N'est-ce pas au

contraire pour l'écarter, que nous changeons de lieu, que nous souhaitons cette place, que nous demandons cet emploi? Ah! changeons plutôt de pensées, demandons à Dieu la grâce, la force, le courage de souffrir et de mourir avec N. S. Que ce soit là l'unique objet de nos désirs et de notre ambition, comme c'est la seule chose que nous ayons à faire dans ce monde.

III. L'ordre de la Providence. Tous les rangs sont marqués par la Providence, et c'est à nous à nous tenir à celui qu'elle nous destine. Les deux frères s'imaginèrent qu'en répondant conformément à l'interrogation de Jésus, ils alloient être exaucés; mais l'intention du Sauveur étoit de les avertir de ce qu'ils avoient à faire et qui dépendoit d'eux, et de les détourner de penser à ce qui ne dépendoit que de Dieu. Ils se hâtèrent donc de répondre, *et ils lui dirent: Nous le pouvons.* L'ambitieux, ne connoissant point l'objet qu'il désire, ne connoît point les obligations et les peines qui y sont attachées, et lorsqu'on lui en parle, il se croit capable de tout et au-dessus de tout. N. S. voulut bien les assurer qu'ils boiroient le calice, et ils le burent en effet; mais ce ne fut qu'après avoir bien changé d'idées sur ce qui fait ici l'objet de leurs désirs. *Jésus leur dit: Il est vrai que vous boirez le calice que je boirai, et que vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous l'accorder, c'est pour ceux à qui mon Père l'a préparé.* J. C. n'accorde rien à la sollicitation et à la faveur. La volonté humaine en lui se règle toujours sur la volonté divine. Les places du ciel sont marquées, et Dieu son père a préparé à chacun celle qu'il doit occuper, suivant la fidélité qu'il aura eue à répondre à la grâce de sa vocation, à remplir les devoirs de l'état où Dieu l'aura placé sur la terre, et à profiter des moyens et des occasions qu'il lui aura fournis de se sanctifier. Ce que nous devons demander à Dieu, ce ne sont donc pas les premières places même dans le ciel, mais la grâce de mériter celle qu'il nous a destinée, et de parvenir au haut point de perfection et de mérite auquel il veut que nous parvenions, selon notre état et les dispositions de sa divine providence.

IV. La doctrine de J. C. sur l'humilité. *Les dix autres apôtres ayant entendu ceci, ils en conçurent de l'indi-*

gnation contre les deux frères; mais Jésus les appela à lui, et leur dit : Vous savez que les princes des nations dominent sur elles, et que les grands font valoir leur autorité sur leurs sujets. Il n'en sera pas de même entre vous : mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous soit le serviteur des autres, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous soit l'esclave des autres. Ce n'est pas en commandant à ses frères, mais en les servant, qu'on obtient les premières places dans le royaume de J. C. Leçon admirable! instruction toute divine! Que les apôtres la comprirent bien dans la suite! Ambition vraiment noble et digne d'un grand courage!... Que d'ames généreuses en ont été touchées! Combien ont mis ou mettent encore en pratique cette divine leçon dans les cloîtres et dans les hôpitaux! Combien ont eu ou ont encore le secret de la pratiquer dans les postes les plus éminens, et jusque sur le trône!

V. L'exemple de J. C. *Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs* (1). Quel orgueil, quelle ambition, quel désir de la domination peut tenir encore contre l'exemple d'un Dieu fait homme, qui s'est abaissé jusqu'à mourir pour nous? Mais ne nous contentons pas d'admirer les humiliations de Jésus et le modèle qu'il nous en offre, méditons encore l'exemple de douceur, de patience, de charité qu'il nous donne ici. La demande des deux disciples n'avoit-elle pas quelque chose de révoltant dans toutes ses circonstances? Cependant Jésus en témoigne-t-il le moindre ressentiment, leur en fait-il le moindre reproche? Il les écoute avec patience, il les interroge avec bonté, il leur répond avec douceur, il les instruit avec charité. S'il voit un germe vicieux dans leur cœur, il voit aussi que, malgré cela, ils l'aiment, et qu'ils lui sont

(1) Outre que le mot *plusieurs* se met souvent en hébreu pour signifier tous, on peut observer que, quand N. S. parle de la rédemption promise aux enfans d'Israël, il se sert ordinairement du terme de *plusieurs*, pour n'en pas exclure les Gentils; il ne se sert pas du terme de tous, pour ne pas les comprendre trop clairement, car il n'annonçoit la vocation des Gentils que par des figures, et il n'en parloit qu'en parabole. Mais lorsque S. Paul eut ordre de leur prêcher l'Evangile, cet apôtre leur disoit : *Il s'est livré lui-même pour la rédemption de tous.*

attachés. Il leur donne occasion de renouveler les sentimens d'affection et de dévoûment qu'ils ont pour lui, il fortifie leur courage, il efface peu à peu les traces de leur ambition, et les ramène à la pensée de ses souffrances et de sa mort pour eux. L'indignation des dix autres apôtres n'avoit pas un principe plus épuré que la demande des deux frères, il y entroit et de l'ambition et de la jalousie; mais Jésus, en considération de leur sincère attachement pour lui, dissimule tout, excuse tout, et ne s'applique qu'à les instruire et à guérir par la douceur les plaies de leur cœur. Tous l'écoutèrent avec docilité, la paix fut rétablie, et les deux disciples ne perdirent rien de leur ancienne faveur. Ah! que nous servons un bon maître! Aimons-le tendrement, soyons-lui sincèrement attachés. Il sait compatir à nos foiblesses, supporter nos défauts; ne nous décourageons pas à cause des imperfections qui nous échappent, mais soyons dociles à sa voix, lorsqu'il nous les fait connoître, et qu'il nous apprend à nous corriger.

Prière. Seigneur, vous me découvrez ici la plaie de mon cœur, et vous me donnez les remèdes qu'il faut y appliquer. Je vais les employer avec votre secours, rendez-les efficaces. Donnez-moi l'esprit d'humilité, de charité et de douceur dont vous me présentez en vous le modèle. Que votre volonté seule s'accomplisse en moi, car votre divine sagesse connoît mes besoins; et lorsque je formerai des désirs particuliers, ne les exaucez, ô mon Dieu, qu'autant qu'ils seront pour votre gloire et pour ma sanctification. Ainsi soit-il.

CCXXIV[e] MÉDITATION.

Jésus, sur le point d'entrer dans la ville de Jéricho, guérit un aveugle.

RAPPORTS DE RESSEMBLANCE QUI SE TROUVENT ENTRE L'AVEUGLEMENT CORPOREL ET L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL.

1° Ressemblance dans la nature de ce mal; 2° ressemblance dans les moyens de guérir ce mal; 3° ressemblance dans la guérison de ce mal. *Luc.* XVIII, 35-43.

PREMIER POINT. — *Ressemblance dans la nature de ce mal.*

L'AVEUGLEMENT corporel, ainsi que l'aveuglement spirituel, est un mal qui, par lui-même, ne cause aucune douleur, mais qui a des effets bien affligeans.

I. L'ignorance de ce qui nous environne. *Comme Jésus s'approchoit de Jéricho, il trouva un aveugle qui étoit assis sur le bord du chemin, et qui demandoit l'aumône.* Jésus, continuant sa route vers Jérusalem, ou plutôt vers Béthanie, pour de là se rendre à Jérusalem, fut suivi d'une multitude de peuple qui croissoit à mesure qu'il avançoit. Il approchoit de la ville de Jéricho, par où il vouloit passer, et sur le chemin il trouva un aveugle. Triste état que celui d'un homme privé de la lumière du jour, pour qui tous les objets de la nature sont cachés, et qui ne connoît pas même ceux qui l'environnent et qui le touchent. Mais combien plus triste encore est l'état de celui qui a perdu la lumière de Dieu, et qui est tombé dans l'aveuglement du cœur, pour qui les vérités les plus importantes du salut, la fin de l'homme, une mort prochaine, un jugement rigoureux, un supplice sans fin, une gloire éternelle, sont des vérités cachées auxquelles il ne comprend rien, et qui ne font plus aucune impression sur lui; pour qui les mystères les plus touchans et les plus consolans d'un Dieu sauveur, mort pour le racheter et lui donner une vie éternelle, sont des mystères voilés qu'il croit à peine, et qui n'excitent dans son cœur aucun sentiment de confiance, d'espérance et d'amour; qui entend parler de ces mystères, qui assiste aux cérémonies de la re-

ligion qui les représentent, et qui n'y voit rien, n'y comprend rien, et n'est touché de rien!

II. L'impuissance de rien faire, second effet de l'aveuglement. *Cet aveugle étoit assis.* Hélas! que peut faire un aveugle que de se tenir assis? Il est incapable d'aucun travail utile, ou s'il veut agir, il fait compassion à tous ceux qui le voient. Eh! que peut faire de bien et d'utile celui qui, étant dans l'aveuglement spirituel, ne se conduit plus par les lumières de la foi, ne voit pas le but qu'il doit se proposer, et la fin pour laquelle il doit agir? Il agit cependant, il forme de vastes projets, il se donne de grands mouvemens, il s'applaudit de son travail et de ses succès. Insensé et aveugle que vous êtes! si vous aviez les yeux ouverts, et que vous vissiez ce que vous faites, vous auriez honte de vous-même. Vous travaillez sans relâche pour une réputation qui n'est que de la fumée, pour une fortune que la mort va vous enlever, pour une vie qui n'est que d'un instant, pour un corps qui va pourrir en terre; et pour Dieu, votre premier principe et votre dernière fin, pour cette ame qui ne doit point mourir, pour cette éternité dans laquelle vous allez entrer, que faites-vous? Mais non-seulement tout ce que vous faites est inutile, mais en le faisant vous vous souillez, vous entassez péchés sur péchés, et vous ne voyez pas le gouffre éternel dans lequel vous vous précipitez. Ah! peut-on penser à la conduite insensée des mondains, sans pleurer amèrement sur un aveuglement si déplorable et si funeste?

III. La pauvreté. *Il étoit assis et il demandoit l'aumône.* L'impuissance de travailler est ordinairement suivie de la pauvreté, et elle réduit bientôt à la mendicité. C'étoit la situation dans laquelle se trouvoit l'aveugle de Jéricho. C'est celle où se trouvent tous ceux qui vivent dans l'aveuglement spirituel. Ne faisant rien pour Dieu et pour leur salut, ils sont réduits à la plus affreuse pauvreté, sans vertus, sans mérites, sans bonnes œuvres pour l'autre vie. Vantez-vous donc, ô aveugles mondains, des biens que vous avez amassés, des trésors que vous avez accumulés, de l'abondance et du luxe dans lesquels vous vivez. Mais que vous êtes à plaindre de ne pas voir le néant de ces faux biens que vous entassez, de ne pas voir que pour les biens solides et véritables, vous en êtes entièrement dénués,

et qu'à cet égard vous êtes dans la misère et l'indigence. Ah! si vous aviez des yeux pour vous voir dans cet état, vous seriez insupportables à vous-mêmes. Mais ces yeux de l'esprit s'ouvriront lorsque ceux du corps se fermeront, et alors, mais trop tard, vous verrez toute l'horreur de votre misère, qui sera suivie d'un désespoir éternel. Prévenez donc un tel malheur, et apprenez aujourd'hui le moyen de sortir de votre aveuglement, tandis qu'il en est temps encore, tandis que vous pouvez réparer la perte du temps passé, travailler à votre salut, et vous enrichir des biens célestes.

SECOND POINT. — *Ressemblance dans les moyens de guérir ce mal.*

Pour guérir de l'aveuglement spirituel, il faut imiter ce que fait ici notre aveugle pour guérir de son aveuglement corporel.

I. Il faut être attentif aux occasions de guérir. *Cet aveugle, entendant le bruit du peuple qui passoit, demanda ce que c'étoit; on lui répondit que c'étoit Jésus de Nazareth qui passoit par là.* Jésus étoit connu dans tout le pays, les pauvres et les affligés savoient quelle étoit sa compassion pour eux, personne ne doutoit de son pouvoir, et cet aveugle lui-même n'ignoroit pas sans doute que Jésus avoit en particulier guéri plusieurs aveugles, et même un aveugle de naissance. Prévenu de ces connoissances, avec quelle joie apprit-il que c'étoit Jésus de Nazareth qui passoit! De quelle confiance ce nom de Jésus ne pénétra-t-il pas son cœur! Hélas! aveugles mondains, vous n'ignorez pas non plus le pouvoir de ce même Jésus sur les ames; vous savez qu'il a éclairé des pécheurs encore plus aveugles que vous. Cherchez donc aussi quelque occasion favorable de recouvrer la lumière de la grâce et de parvenir à une sincère conversion. N'entendez-vous pas le bruit de la multitude qui marche avec empressement? Ne la voyez-vous pas même aller et se réunir dans nos églises? Ne demanderez-vous pas ce que c'est? Ah! c'est pour vous, comme pour plusieurs autres, une occasion de salut; c'est une mission, c'est une retraite qui se prépare, c'est un jubilé qui s'annonce, c'est le saint temps de l'avent ou du carême qui commence; en un mot, c'est Jésus qui passe, c'est le souverain médecin des ames, votre Sauveur tout-puissant

qui s'offre à vous. Pouvez-vous être indifférens à cette nouvelle, et laisserez-vous échapper une si belle occasion d'obtenir votre guérison?

II. Il faut profiter de l'occasion qui se présente. *Aussitôt* que l'aveugle eut appris que Jésus passoit, il comprit que c'étoit pour lui une occasion unique qu'il ne falloit pas manquer. Plein de confiance, *il se mit à crier: Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* Et comme il ne savoit pas le moment où Jésus passeroit précisément devant lui, il ne cessa de crier, de répéter son humble prière, et d'implorer la miséricorde de celui de qui il espéroit sa guérison. Voilà quel doit être notre modèle. Point de délai, parce que Jésus ne fait que passer, et que nous passons nous-mêmes; point d'interruption dans nos exercices, parce que nous ignorons le moment de la grâce qui doit nous toucher et assurer notre conversion; point de lâcheté dans notre prière et dans nos désirs qui sont le cri du cœur, parce que nos maux sont grands, parce que leur multitude nous éloigne de Jésus, et que Jésus n'exauce que les désirs ardens et les cris continuels.

III. Il faut persévérer à demander malgré tous les obstacles. *Et ceux qui alloient devant le reprenoient, et lui disoient de se taire; mais il crioit encore beaucoup plus fort: Fils de David, ayez pitié de moi.* Ceux qui marchoient à la tête de la troupe, fatigués des cris perçans de cet aveugle, et s'imaginant que Jésus en seroit importuné, voulurent lui imposer silence. Ils n'avoient ni le besoin, ni la confiance d'un malheureux qui sollicite un miracle: aussi l'aveugle fut-il sourd à toutes leurs remontrances, et n'en cria que plus haut. Dès que vous commencerez, ô pécheur, à prendre la route du salut, à travailler à votre conversion, à prier, à fréquenter les églises, à paroître plus recueilli et plus modeste, vous devez vous attendre que la multitude des mondains fera ce qu'elle pourra pour s'y opposer. Les premiers qui s'apercevront de quelque changement en vous seront aussi les premiers à vous détourner de vos desseins par leurs railleries, par leurs reproches, peut-être par des commandemens ou des menaces. A la multitude des pécheurs se joindra encore la multitude des péchés et des passions, qui éleveront leur voix et tâcheront de vous forcer au silence. Serez-vous assez insensé pour céder, pour obéir à des ordres si

opposés à votre bonheur? Ah! songez au mal qui vous presse, à l'occasion qui se présente d'en sortir, au bonheur dont vous jouirez quand vous en serez délivré. Loin de ralentir l'ardeur de vos prières, redoublez votre ferveur, votre assiduité, vos désirs et votre espérance, et bientôt par votre persévérance vous obtiendrez la grâce de votre guérison, et vous forcerez ceux qui s'y opposoient à en bénir Dieu, à louer votre courage, et peut-être à souhaiter d'imiter votre changement.

Troisième Point. — *Ressemblance dans la guérison de ce mal.*

La manière dont Jésus guérit ici l'aveuglement corporel est la figure de ce qu'il fait pour nous guérir de l'aveuglement spirituel.

I. Jésus appelle. *Alors Jésus s'arrêta, et commanda qu'on le lui amenât.* Ce divin Sauveur, étant arrivé au lieu où étoit l'aveugle que rien ne décourageoit, s'arrêta, et il se le fit amener. Quels furent à ce moment les sentimens de ce malheureux suppliant! De quel respect fut-il pénétré! De quelle foi, de quelle confiance se sentit-il animé! Quelle joie remplit son ame, et quelle douce espérance se répandit dans son cœur! Tels, et mille fois plus doux encore, sont les sentimens d'une ame désabusée, convertie et purifiée dans les eaux de la pénitence, lorsqu'on lui intime l'ordre d'approcher de son Sauveur, lorsqu'elle se trouve en sa présence à la sainte table, et sur le point de le recevoir.

II. Jésus interroge. *Et lorsqu'il fut approché, Jésus l'interrogea en lui disant : Que souhaitez-vous que je vous fasse?* L'aveugle fit une demande digne de sa foi, digne de Jésus même. *Seigneur, répondit-il, faites que je voie.* Ce n'est pas là ce que les aveugles ont coutume de demander aux passans. Ce n'étoit pas ce que celui-ci lui-même étoit venu demander en prenant sa place sur le grand chemin. *Que je voie*... C'est une demande qu'on ne peut faire qu'à un Dieu, qu'au maître de la nature. Ainsi, par sa demande même, cet aveugle honore-t-il Jésus, et rend-il hommage à sa divinité. Lorsque nous avons le bonheur de posséder Jésus en nous-mêmes, prenons garde de ne pas le déshonorer par des demandes foibles, timides et réservées. Examinons nos besoins spirituels, et en faisant de notre

côte, avec sa grâce, ce que nous pouvons, demandons sans hésiter ce que nous ne pouvons pas, et espérons des miracles même.

III. Jésus accorde. *Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. L'aveugle vit au même instant, et il suivit Jésus en rendant gloire à Dieu ; ce que tout le peuple ayant vu, il en loua le Seigneur.* Que coûte-il à Jésus pour faire un miracle? Rien, sans doute ; il l'opère par un seul mot de sa bouche, par un seul acte de sa volonté : mais cependant notre foi est une condition requise pour qu'il nous soit accordé; c'est son ardeur qui obtient le miracle, c'est sa foiblesse qui l'arrête. Ah! persuadons-nous bien de cette vérité. Oui, c'est par notre faute que nous ne sommes pas plus éclairés dans les voies de la perfection. Si nous demandions avec foi, nous obtiendrions tout. Si quelque chose nous est refusée, ce ne peut être que pour une de ces deux raisons, ou parce que nous ne demandons pas avec foi, ou parce que ce que nous demandons ne convient pas à notre sanctification : autrement nous pouvons tout obtenir. Comment donc restons-nous environnés de si épaisses ténèbres? comment sommes-nous toujours si pauvres et si dénués des biens spirituels que N. S. met ainsi à notre disposition? Ah! sortons de notre aveuglement, demandons la foi même qui nous manque, et avec cette foi, répondons à Jésus qui nous interroge sur ce que nous voulons de lui, répondons-lui : *Seigneur, que je voie.*

Prière. Oui, Seigneur, je vous le demande avec autant d'ardeur que de confiance, *faites que je voie.* Faites que je voie mon néant et votre grandeur, ma misère et votre miséricorde, mon impuissance et votre pouvoir, mes péchés et vos bontés, mes ingratitudes et votre amour. Faites que je me connoisse et que je vous connoisse, pour me haïr continuellement, et vous aimer souverainement. Ainsi soit-il.

CCXXV^e MÉDITATION.

Jésus-Christ loge chez Zachée.

DE LA COMMUNION.

1° Du désir qui doit la précéder; 2° de la joie qui doit l'accompagner; 3° de la reconnoissance qui doit la suivre. *Luc.* XIX, 1-10.

PREMIER POINT. — *Du désir qui doit précéder la communion.*

I. DÉSIR surnaturel. *Jésus, étant entré dans Jéricho, traversoit la ville, lorsqu'un homme riche, nommé Zachée, chef des publicains, cherchoit à voir Jésus et à le connoître; mais il ne le pouvoit à cause de la foule, parce qu'il étoit fort petit.* Après le miracle éclatant de la guérison de l'aveugle, Jésus entra dans Jéricho comme en triomphe. Le bruit de ce miracle s'étoit déjà répandu dans toute la ville, et les rues par où le Sauveur passoit ne pouvoient contenir la multitude de ceux qui se trouvoient sur son passage. Le chef des publicains de ce lieu aspiroit depuis long-temps à voir Jésus, le grand prophète d'Israël. D'où venoit à un homme de cette profession un désir si vif? Ah! son cœur devoit être agité de nombre de mouvemens, qu'il ne pouvoit sans doute bien distinguer lui-même. Ce désir, qui venoit d'en haut, n'étoit pas sans un commencement de foi, et ne pouvoit manquer d'être accompagné d'estime, de respect et d'amour pour le Sauveur. Oh! combien notre désir doit-il être plus parfait! Zachée ne vouloit voir que la personne de cet homme puissant en œuvres, que l'on regardoit comme le fils de David, l'héritier de son trône, et le Messie promis. Il nous seroit inutile aujourd'hui de savoir comment étoit N. S. lorsqu'il vivoit sur la terre, de savoir comment il est dans le ciel, au séjour de sa gloire. C'est ce que nous ne saurions nous figurer, et ce que nous espérons de voir un jour : mais ce que nous devons désirer en cette vie, c'est de le connoître comme il veut être connu, et comme il se fait connoître aux ames pures; c'est de connoître ses divines perfections,

son amour pour nous, et ce que nous devons faire pour lui plaire et nous unir à lui. C'est pour croître dans cette connoissance, dans cet amour, dans cette union, que nous devons désirer la sainte communion. On conçoit bien que la désirer pour faire remarquer sa ferveur, ou pour terminer avec un confesseur, ou afin qu'on ne remarque pas que nous manquons de communier quand les autres le font, ce sont autant de motifs vicieux qui font honte à la raison même.

II. Désir ardent qui ne se rebute pas des difficultés. Zachée se rendit comme les autres pour voir passer le Sauveur; mais la foule étoit si grande, qu'il ne put approcher, et d'ailleurs, étant de très-petite taille, il prévit bien que, se trouvant confondu avec la multitude, ses efforts seroient inutiles; mais il ne se rebuta point, il chercha et il trouva le moyen de se satisfaire pleinement. Ce n'est plus la foule du peuple qui nous empêche d'approcher de Jésus, son amour y a pourvu en multipliant sa présence pour se donner à chacun de nous. Mais, après ces avances de son amour et de sa toute-puissance, osons-nous bien nous excuser sur la multitude de nos occupations et de nos affaires, comme si nous ne pouvions pas, pour quelques heures, nous y dérober? Osons-nous nous excuser sur notre indignité et notre bassesse, tandis que nous ne faisons rien pour nous élever, pour nous rendre dignes? Mais si la foule des occupations extérieures en empêche plusieurs d'approcher de Jésus, combien d'autres, en s'en approchant et le recevant, ne le voient pas, ne le goûtent point, empêchés qu'ils en sont par la foule de leurs pensées, de leurs affections, de leurs distractions! Or, c'est cette foule encore au-dessus de laquelle il faut s'élever pour contempler Jésus comme il faut, et pour jouir de sa divine présence. Quel est le moyen d'y parvenir? C'est de purifier son cœur de toute affection terrestre, car c'est de là que naissent les distractions.

III. Désir courageux qui brave tout respect humain. *C'est pourquoi il courut devant, et monta sur un sycomore* (ou figuier sauvage), *pour le voir, parce qu'il devoit passer par là.* Zachée, voulant profiter, à quelque prix que ce fût, de l'occasion qui se présentoit de contempler Jésus, et se trouvant confondu dans la foule qui le pressoit de toutes parts, se mit à courir quelques pas au-devant de la troupe, et ayant aperçu un sycomore

sur le chemin, il se hâta d'y monter. A quoi ne s'exposoit-il pas! Sa profession, la dignité de son rang, combien de raisons devoient l'empêcher de se donner ainsi en spectacle! N'étoit-ce pas s'exposer évidemment à la risée du peuple et à ses railleries? Mais un désir que Dieu inspire est bien au-dessus des jugemens des hommes. Zachée avoit la plus vive ardeur de voir le Sauveur, et sans doute que quelque espoir au fond de son cœur soutenoit son courage, sans qu'il en eût aucune idée distincte; sans doute qu'il eût souhaité d'être remarqué lui-même du Sauveur, et qu'il eût voulu que toutes les dispositions de son ame lui eussent été connues. Ah! elles l'étoient, et Jésus alloit bientôt lui en donner la preuve et la récompense. Plus on est élevé par la fortune ou par les charges, plus on est exposé au respect humain, et plus on est foible pour se mettre au-dessus; mais aussi, lorsqu'on le surmonte avec courage, plus on a de mérites, plus on reçoit de grâces, plus on est comblé de faveurs.

SECOND POINT. — *De la joie qui doit accompagner la communion.*

I. Joie qui produit l'admiration. Zachée, de dessus son arbre, profitoit de tous les momens, il contemploit le Messie envoyé de Dieu qui s'avançoit vers lui, et qui alloit passer sous ses yeux; il tâchoit de saisir rapidement ses traits, son air et sa démarche; sa douleur étoit de voir que l'objet de ses désirs alloit dans un instant disparoître à ses regards. Mais lorsque Jésus fut arrivé auprès du sycomore, il s'arrêta et leva les yeux sur celui qui y étoit monté et qui le considéroit si attentivement, et, l'appelant par son nom, *il lui dit: Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison.* O Dieu, quelle fut la surprise, quel fut l'étonnement de ce publicain de se voir connu, de s'entendre nommer, et d'être choisi pour loger chez lui celui qu'il croyoit ne pouvoir contempler qu'un instant! Ah! quelle fut la joie de son cœur! Quels furent les sentimens de son humilité! Quoi! le roi d'Israël loger chez moi! Le Messie, le Sauveur du monde, celui qui, d'une seule parole, vient de rendre la vue à un aveugle, lui-même m'annoncer cet honneur, et m'ordonner de lui préparer ma maison! Ai-je bien entendu? Est-ce bien moi? *Il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison.* Et pourquoi, Seigneur, le faut-il?

Vous

Vous êtes le maître de toute la nature, et vous n'avez besoin de qui que ce soit ; mais si vous voulez faire cet honneur à quelqu'un, vous en avez tant d'autres moins indignes que moi. Pourquoi faut-il que ce soit chez moi, pécheur que je suis, que vous fassiez aujourd'hui votre demeure, sinon pour signaler vos miséricordes, pour sanctifier un pécheur, pour combler de vos bienfaits le dernier de vos serviteurs? Tels et plus humbles encore doivent être nos sentimens en approchant de la sainte table.

II. Joie qui produit la diligence. *Hâtez-vous de descendre*, lui dit Jésus, *et Zachée descendit aussitôt, et reçut avec joie* le Sauveur. La joie inspire une certaine ardeur qui bannit toute lenteur et toute paresse. Le jour donc que nous devons avoir le bonheur de communier, qu'une sainte joie excite notre diligence. Rompons promptement les liens du sommeil, hâtons-nous de nous mettre en prière, descendons à l'Eglise. C'est J. C. lui-même qui nous ordonne cette activité, qui est en même temps le fruit et la source de la ferveur. Comme la joie de ce qu'on va faire inspire la diligence, de même au contraire la paresse des premiers pas répand dans le cœur une certaine tristesse qui va quelquefois jusqu'à la mauvaise humeur, jusqu'à scandaliser le prochain, et à nous faire perdre une partie du fruit de la communion.

III. Joie qui soutient l'attention. La joie de Zachée, en recevant le Messie dans sa maison, ne fut pas oisive. On peut se représenter quel fut son empressement à donner des ordres, à faire préparer tout, à ce que le maître et les disciples fussent reçus et servis de la manière la plus convenable. On peut s'imaginer surtout avec quelle attention il contemploit le Sauveur, dans quel silence et avec quel profond respect il écoutoit ses divines instructions, et les gravoit dans son cœur. Pouvons-nous en faire trop, lorsque nous recevons J. C. au dedans de nous-mêmes? Soyons donc attentifs à ce qu'il trouve tout dans l'ordre et la décence, à ce que toutes les puissances de notre ame et les affections de notre cœur se réunissent pour lui rendre hommage, pour recevoir ses commandemens, pour se conformer à ses goûts, à sa volonté, et pour ne recevoir d'impression que de lui.

Troisième Point. — *De la reconnoissance qui doit suivre la communion.*

I. Reconnoissance effective et généreuse. *Tous ceux qui remarquèrent cela disoient en murmurant : Il est allé loger chez un homme pécheur. Cependant Zachée, se présentant devant Jésus, lui dit : Seigneur, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant.* Il ne paroît pas par les paroles de Zachée qu'il connût personne en particulier à qui il eût fait tort, car en ce cas, avant de donner aux pauvres, il eût fallu commencer par restituer à ceux à qui il eût su avoir fait tort. Il ne paroît pas non plus par ses paroles qu'il fût sûr d'avoir fait quelque tort à quelqu'un, sans savoir précisément à qui il l'auroit fait. Il paroît seulement qu'il ne pouvoit point se répondre de n'en avoir pas fait ; car il n'est que trop commun, dans un emploi pareil au sien, quand on l'exerce sans avoir sur ce point une attention particulière, de commettre bien des injustices auxquelles on ne prend pas garde, et que la négligence n'excuse pas. Si Zachée se propose de restituer le quadruple, ce n'est pas qu'il y fût obligé par la loi, celle-ci n'y condamnant que ceux qui étoient cités en justice, et qui avoient détruit ou aliéné la chose dérobée. Cet excédant que vouloit donner Zachée venoit donc de sa ferveur et de sa reconnoissance envers son divin hôte. Sans parler ici de ce que la loi de la conscience exige de nous avant que nous soyons réconciliés, ou que nous approchions de la sainte table, et qui doit se régler avec le ministre de la pénitence ; attachons-nous à ce qu'exige de nous l'esprit de ferveur, lorsqu'après avoir reçu le Seigneur, nous lui rendons nos actions de grâces. C'est alors qu'il ne faut plus s'en tenir à ce que la loi exige de nous en rigueur, mais qu'il faut se livrer aux mouvemens d'un saint amour et d'une reconnoissance qui réponde en quelque sorte au bienfait que nous avons reçu. C'est alors qu'il faut faire de généreux sacrifices, prendre des résolutions efficaces, et voir ce qu'exige de nous la tendresse d'un Dieu qui s'est lui-même donné à nous.

II. Reconnoissance qui nous attire les consolations du Seigneur. Jésus lui répondit, en adressant la parole aux assistans : *Cette famille a reçu aujourd'hui le salut*,

parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. C'est-à-dire, c'est en ce jour que le maître de cette maison, et tous ceux qui lui appartiennent ont trouvé la voie du salut. C'est à ce moment que la foi de Zachée, son obéissance, son désintéressement et sa charité ont fait de lui un véritable enfant d'Abraham. Avec quelle consolation Zachée entendit-il ces divines paroles! Faites-les entendre à mon ame, ô Jésus, et vous le ferez, si je vous fais le généreux sacrifice de tout ce qui vous déplaît dans mon cœur : car plus on est libéral envers vous, plus vous l'êtes envers nous; plus on se prive pour votre amour des faux biens, des faux plaisirs, des fausses satisfactions de ce monde, et plus vous vous plaisez à nous remplir des consolations célestes.

III. Reconnoissance capable d'apaiser les murmures. N. S. ajouta : *Car le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui étoit perdu.* Jésus répondoit par ces paroles aux murmures du peuple; car lorsqu'on le vit prendre son logement chez un publicain, tout le monde en murmura, en disant qu'il logeoit chez un pécheur. C'étoit le nom qu'ils donnoient aux publicains, par la haine qu'ils avoient pour cette profession. Mais souvent ces publicains étoient moins éloignés du royaume de Dieu que les Scribes et les Pharisiens orgueilleux qui les méprisoient. D'ailleurs c'étoit pour sauver les pécheurs, que le Sauveur étoit venu au monde, et qu'il alloit chez eux. Sa visite chez Zachée avoit eu cet heureux effet. Plusieurs furent témoins de la promesse qu'il fit au Sauveur, on la lui vit sans doute exécuter ensuite, et on peut croire avec quelle intégrité, avec quel désintéressement il mania depuis les deniers publics, et avec quelle compassion pour les pauvres il exerça son emploi. On a murmuré peut-être de vous voir approcher de la sainte table, on murmure peut-être de vous en voir approcher si souvent : c'est à vous, par l'accomplissement de vos promesses et par une vie fervente, de faire cesser ces murmures, de justifier la conduite de ceux qui vous dirigent, et de vérifier cette parole du Sauveur : qu'il ne vient que pour chercher, sauver, sanctifier ce qui étoit perdu, et ce qui se perdroit encore, s'il ne le visitoit souvent et ne le gardoit sans cesse.

Prière. O Jésus, pourrois-je, après l'exemple que vous venez de m'offrir, désespérer de votre miséricorde?

Que les faux justes soient étonnés, indignés, scandalisés des grâces que vous faites aux pécheurs : pour moi qui suis un indigne pécheur, je m'en laisserai toucher, et je m'empresserai d'en profiter. Je m'approcherai de vous souvent et avec confiance, parce que vous êtes mon Sauveur ; mais je m'en approcherai avec la haine du péché, après avoir réparé mes scandales, avec une résolution sincère de détruire en moi le péché, avec des œuvres opposées particulièrement à celles du péché auquel je suis le plus sujet. Entrez dans mon cœur, ô Jésus, comme chez Zachée, pour mon salut et votre gloire. Ainsi soit-il.

CCXXVI^e MÉDITATION.

Parabole des dix marcs d'argent, ou d'un seigneur qui va recevoir l'investiture d'un royaume, et qui revient régner.

Observons, 1° le départ de ce seigneur ; 2° son absence ; 3° son retour. *Luc.* XIX, 11-28.

PREMIER POINT. — *Son départ.*

I. QUEL est ce seigneur? *Comme ils étoient attentifs à ce qu'il disoit, Jésus ajouta une parabole sur ce qu'étant proche de Jérusalem, ils se persuadoient que le règne de Dieu devoit bientôt paroître.* Les apôtres, toujours remplis de leurs préventions sur le royaume temporel du Messie, ayant surtout remarqué les dernières paroles de Jésus à Zachée, au sujet de la réunion des brebis égarées de la maison d'Israël, et se voyant en chemin d'aller à Jérusalem, se confirmoient de plus en plus dans l'idée qu'incessamment on alloit voir une révolution générale dans la république, d'où résulteroit aussitôt le règne temporel du Messie sur tous les enfans d'Abraham. Ce fut pour les retirer de cette erreur et nous instruire nous-mêmes que Jésus ajouta cette parabole : *Un homme de grande naissance alla dans un pays éloigné pour recevoir l'investiture d'un royaume, et s'en revenir ensuite.* On sait que, dans l'état actuel où se trouvoient les Juifs, leur république étoit soumise

aux Césars, qui disposoient à leur gré du gouvernement de leurs provinces; que ceux qui prétendoient à la couronne devoient aller la demander à Rome, et l'obtenir de l'empereur romain. Ainsi Archélaüs, fils du premier Hérode, avoit-il été fait tétrarque ou roi de Judée, et c'est par la même autorité que le second Hérode avoit été fait roi de Galilée, et ainsi des autres tétrarques de ce temps-là. C'est de cet usage que N. S. tire le sujet de sa parabole, dans laquelle il se peint lui-même. C'est lui qui est ce seigneur, cet homme d'une naissance distinguée. Par sa naissance éternelle, il est fils de Dieu, Dieu comme le Père, et le même Dieu que le Père. Par sa naissance temporelle, il est fils de Marie toujours vierge, et par elle ainsi que par Joseph, réputé son père, il est fils d'Abraham et de David. Il a vécu sur la terre, il l'a quittée en mourant sur la croix, et il est allé dans un pays éloigné en montant au ciel. Adorons ces divins mystères avec une foi ferme et inébranlable, et admirons la manière dont N. S. les rappelle ici dans cette parabole.

II. Quel est le dessein de son voyage. Il va pour recevoir l'investiture d'un royaume, et pour venir ensuite régner. N. S., pendant sa vie mortelle, n'a exercé sur la terre aucun acte extérieur de royauté; mais il reviendra au dernier jour exercer sur toute la terre, sur tous les hommes, sur les vivans et sur les morts, une puissance souveraine, absolue et irrésistible. Voilà ce qui d'un côté est arrivé, de l'autre ce qui doit arriver, et ce que nous ne devons jamais perdre de vue.

III. Quelles sont les dispositions qu'il fait en partant. *Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix marcs* d'argent, à chacun un marc, *et il leur dit : Faites profiter cet argent jusqu'à ce que je revienne.* Jésus, en montant au ciel, nous a donné ses instructions, ses exemples, ses sacremens, le prix de sa mort et de son sang, son esprit et sa grâce, son Evangile et son Eglise. Tous les biens que nous possédons, naturels et surnaturels, sont des dons de sa pure libéralité. Mais n'oublions pas à quelle fin il nous les a donnés, et quels ordres il nous a laissés avant de quitter la terre : *faites-les profiter jusqu'à ce que je revienne.* Ah! je n'ai que trop oublié des ordres si précis. Hélas! Seigneur, vous êtes pour moi sur le point de revenir; il ne me reste que quelques jours à vivre, et bientôt vous me jugerez.

Mais quel usage ai-je fait de tous vos biens? Je les ai négligés ou j'en ai abusé, et je n'en ai fait valoir aucun comme je l'aurois dû. Accordez-moi donc, ô mon Dieu, d'employer mieux le peu de temps qui me reste, et de me préparer sérieusement à votre retour.

SECOND POINT. — *Son absence.*

Pendant que ce seigneur alloit recevoir l'investiture d'un royaume, trois sortes de personnes se comportèrent fort différemment à son égard.

I. Les uns se comportèrent en ennemis. *Or ceux de son pays le haïssoient, et envoyèrent après lui des députés pour dire* à celui qui disposoit de la couronne: *Nous ne voulons point que celui-ci soit notre roi.* On reconnoît ici la nation juive qui renonça J. C. pour son roi et qui le crucifia. Les Juifs, depuis ce temps, ont persisté dans ces sentimens, et y persistent encore. Ils offrent tous les jours leurs prières et leurs vœux à l'Eternel pour obtenir un autre roi. Vœux impuissans, prières sacrilèges! Jésus est le fils bien-aimé, il est en possession de la couronne, de la puissance et de la divinité, et il paroîtra bientôt dans tout l'éclat de sa majesté. Aux Juifs on peut joindre aujourd'hui les Mahométans et les déistes qui reconnoissent un Dieu, mais qui ne veulent pas reconnoître Jésus pour leur roi. On peut y joindre encore les pécheurs et les méchans qui rejettent J. C. sinon de paroles, du moins par leurs œuvres; qui, au lieu de le reconnoître pour leur roi et de suivre ses lois, ne suivent que les lois du monde et celles que leur imposent leurs passions. On doit y joindre encore les hérétiques et les schismatiques, et tous ceux qui n'écoutent pas la voix de l'Eglise; ils se flattent en vain de reconnoître J. C. pour leur roi, dès qu'ils n'obéissent pas à ceux que J. C. a établis en sa place pour les gouverner.

II. Les autres se comportèrent en serviteurs fidèles. Les serviteurs à qui le prince, en partant, avoit distribué les dix marcs d'argent, travaillèrent à les faire valoir suivant son intention et ses ordres. L'un gagna plus pour son maître, l'autre moins; l'un gagna dix marcs, l'autre cinq, et ainsi des autres à proportion. On voit dans ces serviteurs fidèles le portrait des apôtres, des disciples, des chrétiens fervens, qui font valoir pour les intérêts de leur maître les dons qu'ils en ont

reçus. C'est le spectacle édifiant que nous offre le christianisme. Combien d'hommes apostoliques travaillent sans relâche, sacrifient leur santé, leur repos, leur vie pour le salut des ames! combien, dans tous les états, d'ames fidèles et ferventes ne sont occupées que du soin de remplir leurs devoirs selon Dieu, de se sanctifier de plus en plus, et de croître tous les jours dans son saint amour! Et pourquoi ne suis-je pas de ce nombre? Si je ne puis pas, comme quelques-uns, gagner dix marcs, les égaler en travaux, en pénitence, en bonnes œuvres, en ferveur, ne puis-je pas du moins en gagner cinq, et n'être pas inutile à mon Seigneur et à mon roi?

III. Les autres enfin se comportèrent en serviteurs lâches et négligens. Un de ces dix serviteurs garda le marc d'argent que son maître lui avoit donné, sans en faire aucun usage, et sans se donner aucun mouvement pour le faire valoir. Ah! combien de chrétiens pensent à peine qu'ils le sont, et vivent comme s'ils ne l'étoient pas! Combien d'ecclésiastiques même, contens de la distinction que leur procure leur état, et de l'avantage de jouir des revenus de l'Eglise, ne font rien pour elle, n'oseroient même dire un mot en sa faveur lorsqu'on l'attaque, ou en faveur de ceux qui la défendent lorsqu'on les déchire! Ils sont indifférens sur les intérêts de leur maître, et mettent en oubli les ordres qu'il leur a donnés en partant; mais croient-ils donc ne le revoir plus, ou qu'il ne s'informera pas à son retour de leur administration, ou qu'ils pourront justifier leur paresse, leur oisiveté, leur indifférence, leur lâcheté à son service? Malheureux que je suis, ne suis-je pas de ce nombre? Qu'ai-je fait, et que fais-je encore de tant de grâces, de tant d'instructions, de tant de secours, de tant de sacremens? Hélas! tout entre mes mains devient inutile et sans fruit, et je ne songe ni au compte terrible que je dois rendre de tous ces biens, ni à celui de qui je les ai reçus.

TROISIÈME POINT. — *Son retour.*

Le prince revêtu de la puissance royale, et investi du royaume qu'il étoit aller solliciter, revient et se montre avec l'appareil de la royauté.

I. Il loue et récompense les serviteurs fidèles. *Après avoir reçu l'investiture du royaume, il revint, et commanda qu'on fît venir ses serviteurs auxquels il avoit*

donné son argent, pour savoir combien chacun d'eux l'auroit fait profiter. Le premier, étant venu, lui dit : Seigneur, avec votre marc j'en ai gagné dix autres. Il lui répondit : Je suis content, ô bon serviteur; parce que vous avez été fidèle dans ce peu que je vous avois confié, vous aurez le gouvernement de dix villes. Le second vint ensuite, et lui dit : Seigneur, votre marc vous en a produit cinq autres. Son maître dit à celui-ci : Et vous, vous commanderez aussi à cinq villes. Le prince revint, et malgré les intrigues et les protestations de ses ennemis, il revint avec le titre de roi. Il en exerça aussitôt les fonctions, et commença par récompenser la fidélité de ceux qui avoient exécuté ses ordres, donnant à l'un dix villes, à l'autre cinq, et ainsi des autres à proportion. Il arrivera aussi ce jour, quelque éloigné qu'il nous paroisse, il arrivera ce grand jour, où, malgré les blasphèmes que vomissent maintenant les impies, Jésus paroîtra avec tout l'éclat et toute la majesté d'un roi. Mais quel roi! roi des siècles, roi immortel, roi tout-puissant et maître absolu de toutes les créatures. Alors il louera ses serviteurs fidèles que le monde aura blâmés et méprisés. Apprenons de la parabole que la récompense qu'il leur donnera sera infiniment au-dessus de leur travail, qu'elle sera distribuée à chacun d'eux à proportion de ses services, et qu'enfin, quand nous travaillons pour Dieu et pour sa gloire, nous travaillons pour nous-mêmes, et que tout le profit en est pour nous.

II. Il confond le serviteur lâche et négligent. *Il en vint un troisième qui lui dit : Seigneur, voici votre marc que j'ai tenu enveloppé dans un linge; car je vous ai craint, sachant que vous êtes un homme sévère, qui redemandez ce que vous n'avez pas donné, et qui moissonnez où vous n'avez point semé. Méchant serviteur, lui dit le roi, je vous condamne par votre propre bouche : vous saviez, dites-vous, que je suis un homme sévère, qui redemande ce que je n'ai point donné, et qui moissonne où je n'ai point semé. Pourquoi donc n'avez-vous pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec les intérêts? Puis il dit à tous ceux qui étoient présens : Otez-lui le marc qu'il a, et donnez-le à celui qui en a dix. Mais, seigneur, répondirent-ils, il en a déja dix. Je vous déclare, répliqua le roi, qu'on donnera à celui qui a déjà, et qu'il sera comblé de biens : au lieu qu'à celui*

qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a. La réponse du roi au serviteur négligent nous avertit qu'au jugement de Dieu, nos négligences, nos foiblesses, nos péchés n'auront point d'excuses; ne nous y trompons donc pas, et ne nous flattons point. L'ordre du roi de donner le marc du serviteur négligent à celui qui en a dix nous exprime le transport des grâces qui se fait dans cette vie, Dieu les ôtant à ceux qui en abusent, pour les donner à ceux qui en profitent le mieux. Craignons qu'on ne nous ôte le peu qui nous reste; tâchons de mériter que l'on nous donne ce que la négligence des autres leur fait perdre.

III. Il punit de mort ses ennemis. *Pour ce qui est de ces gens qui sont mes ennemis,* ajouta-t-il, *et qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, qu'on les amène ici, et qu'on les fasse mourir en ma présence.* Exécution terrible, et qui n'est cependant encore qu'une foible image de cette mort éternelle à laquelle seront condamnés les pécheurs et les impies. Mais pourquoi Jésus nous la peint-il ici d'une manière si redoutable, si ce n'est afin que nous l'évitions?

Prière. Ah! Seigneur, ne permettez pas que j'aie jamais le malheur d'être de ce nombre. Moi votre ennemi! non, il n'en sera pas ainsi, ô mon Dieu, je l'espère de votre grâce. Je vous aime de tout mon cœur, j'aime votre royaume, j'aime votre Eglise, j'aime votre Evangile, j'aime vos lois, j'aime tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez dit, tout ce que vous avez établi; j'aime vos saints, vos amis, vos ministres; je n'ai d'autre déplaisir que de voir encore des hommes qui ne vous aiment pas. Ouvrez leurs yeux, Seigneur, touchez leurs cœurs, régnez sur eux : mais s'ils ne le veulent pas, régnez sur moi; vous êtes mon Dieu, mon Sauveur et mon roi, et vous le serez dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CCXXVII[e] MÉDITATION.

Jésus, au sortir de Jéricho, guérit deux aveugles.

DIFFÉRENCES QUI SE TROUVENT ENTRE L'AVEUGLEMENT CORPOREL ET L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL.

1° Différence dans la nature de ce mal; 2° différence dans les dispositions nécessaires pour être guéri de ce mal; 3° différence dans la guérison de ce mal. *Matth.* x, 29-34; *Marc.* x, 46-52; *Luc.* xix, 28.

PREMIER POINT. — *Différence dans la nature de ce mal.*

I. DANS sa cause. *Lorsque Jésus eut parlé de la sorte, il se mit à marcher le premier vers Jérusalem. Comme il sortoit de Jéricho avec ses disciples, il fut suivi d'une grande troupe de peuple, et deux aveugles,* dont l'un se nommoit *Bartimée, fils de Timée, étoient assis sur le bord du chemin, pour demander l'aumône.* Après la parabole des dix marcs, parabole bien capable de désabuser les apôtres, Jésus partit de la maison de Zachée, et, précédant ses disciples, il sortit de Jéricho pour continuer sa route vers Jérusalem, c'est-à-dire, vers Béthanie, pour de là aller à Jérusalem. Un cortège très-nombreux l'accompagnoit. L'occasion d'opérer un miracle semblable à celui qu'il fit en entrant dans la ville de Jéricho, se présenta lorsqu'il en sortoit, et il l'opéra avec des circonstances toutes semblables. Deux aveugles assis sur le chemin demandoient l'aumône aux passans. S. Marc ne fait mention que d'un qui étoit le plus connu; il s'appeloit Bartimée, c'est-à-dire, Timée le fils. La première différence qu'il y a à remarquer entre l'aveuglement corporel et l'aveuglement spirituel, c'est que l'aveuglement corporel n'est point volontaire dans sa cause. Il arrive par accident ou par maladie, et s'il arrive qu'il se forme peu à peu, que ne fait-on pas pour tâcher d'en arrêter les progrès, et pour s'en préserver! L'aveuglement spirituel au contraire est volontaire. On n'y tombe que par sa faute, en se livrant à ses passions, en résistant aux opérations intérieures et aux avertissemens extérieurs, en multipliant

ses péchés, et cherchant des prétextes pour s'y autoriser. Un peu de soin, un peu d'attention, une bonne volonté dès le commencement nous préserveroient d'un si grand malheur.

II. Dans ses effets. L'aveuglement corporel ne nous cache que des objets souvent funestes au salut, et dont la privation nous étoit peut-être nécessaire pour nous faire éviter l'enfer; il ne nous afflige que pour le temps de cette vie; en nous affligeant, il nous laisse le sentiment de notre disgrâce, et nous pouvons la tourner à notre avantage, en la recevant en esprit de pénitence et avec soumission : mais l'aveuglement spirituel nous cache ce qu'il nous importe le plus de savoir pour notre salut; il nous dérobe la vue du précipice où nous courons, des terribles jugemens de Dieu que nous bravons, et de ses tendres miséricordes que nous méprisons. Le malheur où il nous plonge ne fait que commencer dans cette vie, il se consommera dans l'autre, et durera toute l'éternité. Enfin, son effet funeste, c'est qu'étant aveugles, nous ne connoissons pas même notre aveuglement: les plus aveugles sont ceux qui soupçonnent le moins qu'ils puissent l'être, et qui se croient au contraire les plus clairvoyans.

III. Dans son étendue. Le nombre des aveugles corporels est bien petit en comparaison de ceux qui ont le bonheur de voir; mais combien est grand le nombre de ceux qui sont dans l'aveuglement du cœur! Cet aveuglement a différens degrés, et qui de nous n'y participe pas plus ou moins? Il y a des aveugles dans la voie du salut. On est aveugle sur ses passions que l'on aime, sur ses habitudes que l'on fortifie, sur les devoirs de son état que l'on néglige, sur des doutes que l'on adopte, sur un esprit de parti que l'on embrasse, sur une fausse conscience que l'on se forme. Il y a des aveugles dans la voie de la piété, qui demeurent tranquilles au milieu des dangers d'une vie tiède, languissante, et dans laquelle se trouvent des fautes sans remords, des confessions sans foi, des communions sans amour, des méditations sans recueillement, des prières vocales sans ferveur, des œuvres sans intention, des exercices extérieurs sans esprit intérieur et sans dévotion. Il y a des aveugles dans la voie de la perfection, qui ne la connoissent pas, qui n'y aspirent point, qui n'y travaillent pas, qui la met-

tent où elle n'est point, et qui ne consultent pas. Qui que nous soyons, reconnoissons au moins aujourd'hui notre aveuglement, gémissons-en, et désirons d'en sortir. Demandons de croître sans cesse de clarté en clarté, de lumière en lumière, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à voir le Père des lumières, et à jouir en lui de la lumière increéée et éternelle.

SECOND POINT. — *Différence dans les dispositions nécessaires pour être guéri de ce mal.*

I. La première est le désir de la guérison. *Ayant ouï dire que c'étoit Jésus de Nazareth qui passoit, ils se mirent à crier : Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous.* Quoi de plus naturel que le désir de la guérison dans ceux qui sont aveugles des yeux du corps? Mais que ce désir est bien rare dans ceux qui sont aveugles de cœur! Et comment désireroient-ils sortir d'un état dont ils ne connoissent ni le malheur, ni le danger; d'un état dans lequel ils ne croient pas être; d'un état qu'ils aiment, et dans lequel ils se plaisent; d'un état dans lequel, s'ils en ont quelque soupçon, ou s'ils ont quelque désir d'être éclairés, ce n'est qu'un désir foible, qui ne leur fait pousser que quelques gémissemens légers, qui ne leur fait faire que des prières lâches et timides, où il entre peut-être plus de crainte que de désir d'être exaucés. Ah! si nous nous trouvons dans ces malheureuses dispositions, c'est alors que, malgré nos craintes et nos répugnances, nous devons élever la voix, et pousser des cris perçans pour implorer sur nous les miséricordes du Sauveur.

II. La seconde est la prudence pour distinguer les bons et les mauvais conseils. *Et le peuple les reprenoit rudement. Plusieurs les menaçoient pour les faire taire; mais ils crioient encore plus fort, en disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous.* Lorsqu'on disoit aux aveugles de se taire et de se tenir tranquilles, il étoit aisé à ceux-ci de comprendre l'absurdité de ces discours. Ceux qui parloient ainsi étoient dans un état bien différent de celui des aveugles, ils étoient sains et ils voyoient. Aussi les aveugles n'en tinrent-ils aucun compte, et n'en crièrent que plus fort. Au contraire, dans l'aveuglement spirituel, ceux qui nous disent d'être tranquilles sont aveugles comme nous, et cette ressemblance qui, bien considérée, devroit nous faire

rejeter leur conseil, est précisément ce qui fait que nous le suivons. Les mondains, les pécheurs, les tièdes, les imparfaits nous disent : Faites comme nous, venez avec nous, soyez comme nous, on est bien quand on est comme les autres, pourquoi s'en distinguer? Serons-nous donc tous damnés? Voulez-vous vous sauver tout seul? Tant de gens si savans, si honnètes, sont-ils donc tous dans la voie de la perdition? On ne sauroit croire combien ces discours et ces exemples retiennent d'aveugles dans leur aveuglement. On ne fait pas réflexion que ceux qui nous donnent ces conseils sont des aveugles, et au lieu de prendre pour guide la parole de J. C., qui nous assure que la porte de la vie est étroite, et que peu y entrent, que qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen, on tombe dans le malheur que lui-même nous a décrit, en disant que lorsqu'un aveugle se laisse conduire par un aveugle, l'un et l'autre tombent dans le même précipice.

III. La troisième est le courage et la promptitude à faire les premières démarches. *Alors Jésus s'arrêta, et il commanda qu'on les fît venir. Aussitôt on les appela en leur disant : Prenez courage, levez-vous, il vous appelle;* et l'un d'eux, *jetant son manteau, se leva et vint à Jésus.* Tous deux s'approchèrent, mais avec quelle joie, avec quelle allégresse! Quelle différence au contraire dans les aveugles spirituels, dans ceux-là mêmes qui veulent sortir de leur aveuglement! Vient-on à leur dire : Prenez courage, voici de saintes fêtes qui approchent, d'augustes mystères qui vont se renouveler; disposez-vous-y en recourant aux tribunaux sacrés de la pénitence, en y cherchant la rémission de tous vos péchés, la guérison de votre ame; le ministre de J. C. vous attend, il vous appelle pour vous délivrer de vos maux, pour vous faire jouir de la lumière et de la grâce de Dieu : ah! quel tourment alors, et souvent que de délai! Le plus souvent encore on laisse échapper l'occasion, et on se replonge plus que jamais dans son aveuglement, c'est-à-dire, dans cet état même dont on seroit sorti, si on avoit eu plus de courage, de résolution et de promptitude pour bien faire cette première démarche.

TROISIÈME POINT. — *Différence dans la guérison de ce mal.*

Jésus leur dit : Que souhaitez-vous que je fasse pour vous? Seigneur, lui dirent-ils, que nos yeux s'ouvrent. Jésus, ayant pitié d'eux, leur toucha les yeux; au même moment, ils recouvrèrent la vue et le suivirent. Cette guérison corporelle est la figure de la guérison spirituelle, mais il y a entre l'une et l'autre des différences qu'il est important de remarquer.

I. La guérison de l'aveuglement corporel est sensible et propre à soutenir la foi. Il n'est pas difficile de croire en celui à qui une foule de témoins a vu opérer de semblables miracles, ni d'avoir confiance en lui, quand il appelle. Mais il n'en est pas ainsi dans la guérison de l'aveuglement spirituel; tout se passe dans l'intérieur, et les miracles que la grâce y opère sont invisibles. Jésus, à la vérité, se donne à nous sous des espèces sensibles; mais personne ne voit l'effet qu'il produit dans ceux qui s'approchent de lui: aussi plusieurs le reçoivent-ils sans foi, sans confiance, sans espérance de guérir, et ne guérissent pas. Quelques-uns même en approchent avec de si mauvaises dispositions, qu'au lieu d'être éclairés, ils s'aveuglent de plus en plus, et s'endurcissent dans leur aveuglement. Ranimons donc notre foi et notre espérance. N. S., en faisant des guérisons corporelles, a voulu nous montrer le pouvoir qu'il a pour la guérison spirituelle de nos ames. Il n'opère encore aujourd'hui les premières que rarement, et il ne nous les a pas promises; mais il nous a promis les secondes, et il les accorde, quoiqu'on ne les voie pas, à tous ceux qui s'approchent de lui avec la pureté de cœur requise, avec une droite intention, une volonté sincère d'être guéris, une foi vive qu'il peut nous guérir, et une confiance assurée qu'il le veut et qu'il le fera.

II. La guérison corporelle s'opère dans un instant, et elle est parfaite. Au même moment, les aveugles recouvrèrent la vue, et ils virent parfaitement. La guérison spirituelle se fait par degrés, et elle doit acquérir tous les jours de nouveaux accroissemens. D'abord on voit assez pour détester le péché mortel, pour éviter la mort éternelle, et pour observer les commandemens. Mais qu'il reste encore de lumières à acquérir! et c'est ce qui doit faire la joie de notre vie, d'avancer tous les jours dans la connoissance de Dieu et de nous-mêmes,

dans la connoissance de ce qu'il est en lui-même, de ce qu'il nous promet, et de ce que nous avons à faire pour son amour. On acquiert ces lumières dans la prière, l'oraison, la lecture spirituelle, la pratique des bonnes œuvres, l'accomplissement de ses devoirs, l'exercice de la mortification et la fréquentation des sacremens.

III. La guérison corporelle est constante et permanente, c'est-à-dire que le mal est radicalement guéri, qu'il n'en reste plus de vestiges, qu'il n'y a plus de précautions à prendre. Ah! qu'il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de la guérison spirituelle! La racine du mal, la source et la cause de l'aveuglement, qui est notre penchant au mal, restent toujours en nous, et combien de précautions n'y a-t-il pas à prendre! Il faut sans cesse couper, étouffer, arracher, être toujours sur ses gardes, avoir toujours les armes à la main, combattre à chaque instant et ne se laisser jamais vaincre. Mais combien, après avoir été une fois reçus à la pénitence et admis à la sainte table, se croient dégagés de tout soin et guéris pour toujours, ne prennent aucune précaution, retombent dans leur premier aveuglement, qui souvent est pire et plus incurable que le premier!

Prière. Préservez-moi, ô mon Dieu, d'un tel malheur. Je reconnois le besoin que j'ai de vos lumières et combien sont épaisses les ténèbres de mon ame. *Ayez pitié de moi, Seigneur*, je désire, je veux être éclairé. Eh! comment pourriez-vous être insensible à des vœux, à des cris que vous-même formez en moi, que vous poussez avec moi? Ouvrez les yeux de mon ame, *faites que je voie* parfaitement; c'est-à-dire, faites que je connoisse les obligations de mon état, les périls auxquels il m'expose, les vertus qu'il demande de moi. Faites que je connoisse les pièges que me tendent à toute heure le monde, le démon, mes passions. Faites que je connoisse le néant des biens de la terre, le prix des biens éternels, la voie la plus sûre pour aller à vous; en un mot, faites que je me connoisse moi-même, mais surtout faites que je vous connoisse, ô Jésus, car cette connoissance seule suffira pour m'attacher autant que je dois et pour jamais à vous. Ainsi soit-il.

CCXXVIII^e MÉDITATION.

Entretien de Jésus avec ses apôtres en allant à Béthanie ressusciter Lazare.

Observons dans cet entretien, 1° le peu d'intelligence des apôtres; 2° la bonté de Jésus; 3° le courage de S. Thomas. *Jean.* XI, 11-16.

Premier Point. — *Du peu d'intelligenee des apôtres.*

I. Dans l'occasion présente. *Après leur avoir parlé de la sorte, Jésus ajouta : Notre ami Lazare dort, mais je m'en vais l'éveiller. Ses disciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Mais Jésus parloit de sa mort, au lieu qu'ils crurent qu'il leur parloit d'un sommeil ordinaire.* Lorsque Jésus eut congédié la troupe qui l'avoit suivi de Jéricho, et qu'il fut resté seul avec ses apôtres, il revint à ce qu'il leur avoit dit de Lazare au-delà du Jourdain, et il leur déclara que Lazare dormoit, et qu'il alloit à Béthanie pour le tirer de son sommeil. Les apôtres prirent ces paroles à contresens : cependant, vu les circonstances, ils auroient bien dû comprendre que N. S. parloit de la mort de Lazare; car outre que cette expression étoit usitée dans l'Ecriture, et que N. S. l'avoit employée dans le même sens, lorsqu'il ressuscita la fille de Jaïre, s'il eût parlé d'un sommeil naturel et salutaire à un malade, Jésus n'eût pas dit qu'il alloit en retirer Lazare et le réveiller.

II. En d'autres occasions. Il est utile de considérer quels hommes étoient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit, et combien leurs lumières étoient bornées. N. S. se servoit-il de quelque expression figurée, ils prenoient ses paroles à la lettre. Leur parloit-il clairement et en termes propres, ils y trouvoient du mystère et des figures. Quand il leur disoit de se préserver du levain des Pharisiens, ils pensoient que c'étoit parce qu'ils n'avoient pas pris de pains avec eux. Lorsqu'il leur disoit qu'il seroit mis à mort et qu'il ressusciteroit le troisième jour, ils n'y comprenoient rien, et s'imaginoient que c'étoit une parabole. Etoient-ils tranquilles avec leur maître, ils briguoient les premières places de

son royaume. S'agissoit-il d'aller à Jérusalem, ils frémissoient et ne marchoient qu'en tremblant. Assurément des hommes de ce caractère n'étoient pas par eux-mêmes, et après la mort de leur maître, capables d'entreprendre la conversion de l'univers, et beaucoup moins d'y réussir.

III. Retour sur nous-mêmes. Comment prenons-nous nous-mêmes les paroles de J. C., sa morale, ses préceptes, ses inspirations? Ne les interprétons-nous pas à notre manière? Manière d'autant plus criminelle, que, dans les fausses interprétations que nous leur donnons, la grossièreté de notre esprit y a bien moins de part que la corruption de notre cœur; manière d'autant plus condamnable, que c'est après avoir reçu le Saint-Esprit, que nous avons encore si peu d'intelligence et si peu de goût pour les choses de Dieu.

SECOND POINT. — *De la bonté de Jésus.*

I. Bonté pleine de condescendance. *Alors donc Jésus dit clairement : Lazare est mort.* Ses apôtres ne l'avoient pas compris lorsqu'il parloit en termes figurés, il ne dédaigne point de s'expliquer et de leur répéter la même chose en termes simples. Quelle patience! Et sur cela, il ne leur fait pas le moindre reproche. Quelle douceur! Que cet exemple me confond, moi qui veux qu'on m'entende à demi-mot, et qui m'irrite peut-être de ce qu'on ne me comprend pas, lors même que je m'explique mal!

II. Bonté pleine de zèle. *Et je me réjouis à cause de vous, de ce que je n'étois pas là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui.* Jésus se réjouit de tout ce qui peut tourner à notre avantage, servir à nous instruire, et nous confirmer dans la foi. Non-seulement il s'en réjouit, mais il ménage exprès les évènemens et les circonstances. N'est-ce pas en effet pour cela qu'il a différé son départ de deux jours, et qu'il a ensuite réglé sa marche pour trouver les choses au point où il va les trouver, et afin d'opérer le plus grand, le plus éclatant et le plus incontestable miracle qu'il eût encore fait?

III. Bonté pleine de sagesse. *Je me réjouis de ce que je n'étois pas là.* En effet, si Jésus eût été présent, ou qu'il fût arrivé pendant la maladie de Lazare, comment le miracle eût-il pu avoir lieu? Il n'eût pas convenu à

sa bonté, à son amitié, à sa tendresse de laisser mourir Lazare; il eût fallu le guérir. Il n'eût pas convenu non plus à sa dignité de le laisser mourir en sa présence pour le ressusciter après. Cet arrangement n'eût eu rien de naturel, et peut-être y eût-on soupçonné de l'artifice et de la collusion. Mais Jésus étant absent, tout se passe naturellement; les justes sont affligés, la foi s'exerce, le miracle a lieu, et la foi triomphe. Laissons agir le Seigneur. Que ses voies sont belles! que sa sagesse est profonde! que ses œuvres sont grandes! Apprenez-moi, ô mon Dieu, à les admirer et à vous en glorifier.

TROISIÈME POINT. — *Du courage de S. Thomas.*

I. Courage qui va jusqu'à affronter la mort. *Thomas, appelé Didyme, dit alors aux autres disciples : Allons nous aussi, et mourons avec lui.* L'espérance que Jésus donnoit à ses apôtres de voir un grand miracle ne calmoit pas la crainte que leur donnoit un voyage qui les conduisoit à Jérusalem; tout les alarmoit, et leur faisoit craindre pour la vie de leur maître. Le Sauveur venoit de leur dire que Lazare étoit mort, et il avoit ajouté : *Mais allons à lui.* La frayeur à ce moment fit disparoître tout ce qui pouvoit les rassurer, et rassembla tout ce qui étoit capable d'entretenir leur crainte. Ce fut alors qu'un des douze, nommé Thomas de son nom hébreu, mais que les Grecs appeloient Didyme, ranimant son courage, fit paroître la noble résolution de mourir avec son maître. C'est ainsi que, dans les dangers où nous sommes exposés pour la gloire de Dieu, nous devons nous animer, et dire comme cet apôtre : *Allons nous aussi, et mourons avec lui.* Nous devons encore faire usage de ces paroles contre les vaines terreurs que souvent le démon et la nature nous inspirent, pour nous détourner des voies de Dieu, ou nous empêcher de remplir nos devoirs et nos obligations. Combien sont morts pour la gloire de Dieu avec J. C.! L'heureuse mort! Eh bien! s'il le faut, *allons nous aussi, et mourons avec lui.*

II. Courage qui va jusqu'à exciter les autres. Thomas ne se contente pas de s'animer lui-même. Il adresse la parole à tous les autres apôtres qu'il voit saisis de la même frayeur que lui, et il les embrase du feu qui le dévore à ce moment. Quelle impression des paroles si

animées ne dûrent-elles pas faire sur les apôtres, puisque nous-mêmes nous ne pouvons les lire sans en être émus! Imitons le zèle de cet apôtre, sachons dans l'occasion encourager les autres par notre exemple et par nos discours.

III. Courage qui ne va pas jusqu'à le préserver de toute foiblesse. Quand on voit ici S. Thomas se montrer le plus courageux des apôtres, on ne peut s'empêcher de se rappeler que c'est le même qui non-seulement prit la fuite avec les autres, mais celui qui dans la suite se montra le plus incrédule. Hélas! que nous sommes foibles et inconstans! Aujourd'hui nous sommes fervens et prêts à tout souffrir pour Dieu, et peut-être demain serons-nous lâches et perfides. Le même jour, et quelquefois la même heure, nous voit former les plus saintes résolutions, et tomber dans les fautes les plus grossières. Ne comptons jamais sur notre vertu, défions-nous sans cesse de nous-mêmes. Notre sûreté, c'est de craindre, de prier et de veiller toujours.

Prière. Pénétrez-moi, Seigneur, de ces vérités saintes. Que je ne sois pas à vous seulement par le désir ou par des transports passagers; accordez-moi ces sentimens héroïques, cette fidélité inébranlable et cette charité soutenue qui distinguent vos vrais disciples. Si je n'ai pas le bonheur d'être destiné à donner ma vie pour vous, ô Jésus, ah! il est une mort que tout chrétien doit se donner à lui-même, accordez-la-moi cette grâce, c'est-à-dire, la mortification continuelle des désirs de la chair. Ainsi soit-il.

CCXXIX^{e} MÉDITATION.

Entretien de Jésus avec Marthe, avant la résurrection de Lazare.

Nous trouvons ici, 1° un modèle de confiance en Jésus; 2° le fondement de la morale parmi les hommes; 3° une source de consolation pour la foi chrétienne. *Jean.* XI, 14-27.

PREMIER POINT. — *Modèle de confiance en Jésus.*

JÉSUS, *étant arrivé, trouva qu'il y avoit déjà quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau. Et comme Béthanie n'étoit éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades,* c'est-à-dire, un peu plus d'une demi-lieue, *plusieurs d'entre les Juifs étoient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe, ayant donc appris que Jésus venoit, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison.* Jésus, s'entretenant avec ses disciples, arriva près de Béthanie, et y apprit ce qu'il n'ignoroit pas, que Lazare étoit dans le tombeau depuis quatre jours. Plusieurs habitans de Jérusalem étoient venus pour consoler les deux sœurs, qui étoient fort considérées dans la ville, et ils alloient devenir autant de témoins du miracle. Marie se tenoit dans l'intérieur de la maison avec ces consolateurs souvent onéreux, toujours au moins insuffisans pour des cœurs intimement touchés, tandis que *Marthe,* occupée au dehors, *apprit que Jésus approchoit; elle courut à sa rencontre.* Ah! *Seigneur, lui dit-elle* en l'abordant, *si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort; mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* Quelle douceur, quelle tendresse, quelle foi, quel respect dans cette humble prière! Nous y trouvons un parfait modèle de la confiance que nous devons avoir en Jésus.

I. Pour le passé. *Si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort.* Non, Seigneur, vous l'eussiez guéri d'une seule de vos paroles. Telle est votre bonté, que vous n'eussiez pas voulu le laisser mourir sous vos yeux; telle est votre puissance, que vous l'eussiez préservé de

la mort : mais vous avez voulu être absent; quoique absent, vous pouviez le guérir encore, vous ne l'avez pas voulu, vous êtes le maître, nous nous soumettons à vos ordres, et, quelque rigoureux qu'ils soient, ils ne diminueront jamais ni notre amour pour vous, ni la foi et la confiance que nous avons en vous. Tel est le langage de Marthe, et tel doit être le nôtre. Les évènemens passés, les malheurs qui nous sont arrivés, ne doivent jamais nous faire douter ni de la puissance, ni de la bonté du Seigneur : ils ne doivent exciter dans nos cœurs ni plaintes, ni murmures; mais bien plutôt ils doivent servir à redoubler notre confiance, notre amour et notre soumission.

II. Pour le présent. *Mais je sais que maintenant encore tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Quelle confiance! Mais, Marthe, qu'espérez-vous *maintenant encore?* Votre frère a été malade, vous avez eu recours à Jésus, il a différé de venir; votre frère est mort, et votre confiance n'est pas épuisée! Non, dans la mort même, *maintenant encore,* dans l'état où sont les choses, et où il ne s'agit de rien moins que de la résurrection de mon frère, je ne désespère pas, ma confiance se soutient encore. Vous voilà, Seigneur, et je me console. Je sais ce que vous pouvez, Dieu ne vous refuse rien de ce que vous voulez lui demander. Que ces sentimens étoient agréables à Jésus! Prenons-les donc nous-mêmes. Dans quelque état que nous nous trouvions, toutes les ressources nous manquassent-elles, tout semblât-il perdu et désespéré, disons avec Marthe : *Maintenant encore,* quelque tardif que paroisse le secours, *tout ce que vous demanderez à Dieu,* ô mon Sauveur, *Dieu vous l'accordera.* Que dis-je? O Jésus, vous êtes tout à la fois Dieu et homme; comme homme, vous pouvez prier, demander, mériter, intercéder; et parce qu'en vous l'homme est Dieu, votre demande, votre intercession, vos mérites sont d'un prix infini, et votre prière est toujours exaucée. Priez donc pour moi comme homme, et exaucez-moi comme Dieu.

III. Pour l'avenir. Il est à remarquer que Marthe ne fait ici aucune demande positive. Elle avoit envoyé dire au Seigneur : *Celui que vous aimez est malade.* Elle exprime dans ce moment sa confiance en ses bontés, en disant : *Si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit*

pas mort. Elle manifeste sa foi en sa puissance, en ajoutant : *Maintenant encore je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera;* mais ses désirs, elle ne les exprime point. D'un autre côté, Jésus ne l'interroge pas, il ne lui dit point comme aux aveugles : *Que voulez-vous que je fasse pour vous?* Quels sont donc les sentimens de cette grande ame? Interrogeons-la nous-mêmes. O Marthe, maintenant que votre frère est mort, que pouvez-vous attendre de Jésus, sinon qu'il le ressuscite? Je sais, répond Marthe, qu'il le peut. Le demandez-vous? Non. Le désirez-vous? C'est le plus ardent de mes désirs. L'espérez-vous? Les desseins de Jésus me sont cachés. Je ne sais ce que Jésus voudra, je me conforme à sa sainte volonté. Il n'est point venu quand nous désirions qu'il vînt, il peut ne point nous accorder le miracle que nous désirons : que sa volonté soit faite. S'il n'opère pas le miracle de la résurrection de mon frère, il sera du moins lui-même notre consolation. Ah! si nous savions prier ainsi, que n'obtiendrions-nous pas de notre Sauveur!

SECOND POINT. — *Fondement de la morale parmi les hommes.*

Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera. C'étoit dire beaucoup : mais Marthe auroit souhaité une assurance plus précise d'une résurrection prochaine. Ce fut sans doute pour obtenir cet éclaircissement qu'elle répondit : *Je sais qu'il ressuscitera au temps de la résurrection, au dernier jour.* C'est là ma foi et la croyance de tout Israël. Mais avant que d'aller plus loin, arrêtons-nous ici un moment à méditer une vérité capitale, générale, commune à toutes les nations, et le fondement des mœurs parmi tous les hommes.

1. Parmi les Juifs. Chez les Juifs qui avoient le mieux conservé la tradition des patriarches et l'institution de Dieu, la question de l'immortalité de l'ame et de la résurrection des corps étoit la même. C'est ce qui fait dire si souvent à saint Paul que, s'il n'y a point de résurrection des morts, la religion est vaine. C'est pour cela encore que l'erreur des impies parmi les Juifs consistoit à nier la résurrection; ce qui vouloit dire en même temps l'immortalité de l'ame et une autre vie. Ces impies s'appeloient Saducéens, c'est-à-dire justes, parce qu'ils se glorifioient de pratiquer la justice pour l'amour d'elle-même. Mais la pratique de la

justice où il n'y a rien à espérer pour celui qui la pratique, ni à craindre pour celui qui la viole, est une chimère qui ne peut produire que la perversité des mœurs.

II. Parmi les païens. Chez les païens, on avoit perdu de vue la résurrection des corps; mais on y avoit conservé la croyance de l'immortalité de l'ame, parce qu'en effet cette vérité imprimée dans nos cœurs est le fondement de toute la morale, et le lien non-seulement de la religion, mais encore de la société. Mais à cet égard le paganisme, ainsi que la vraie religion, eut ses impies, qui, non contens de réfuter les fables dont l'imagination des poètes avoit enveloppé cette vérité, en vinrent jusqu'à nier l'immortalité de l'ame et la justice d'un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. Mais si, en niant ce dogme, ils purent s'enhardir au crime, ils ne purent s'y rassurer. Heureux, dit un de leurs poètes, celui qui a pu s'élever au-dessus de toutes les craintes de la mort et de l'Achéron! Plût à Dieu, dit un autre, que nos ames périssent avec le corps! Ils étoient au moins en cela de bonne foi : ils en étoient réduits au simple désir, et jamais aucun impie ne pourra aller plus loin.

III. Parmi les chrétiens. Parmi nous, la résurrection des corps est un dogme développé, certain et inébranlable, ainsi que le dogme de l'immortalité de l'ame et d'une autre vie. Remercions Dieu de nous en avoir multiplié les preuves et les assurances. Faisons de cette vérité la joie, la consolation de notre vie, et la règle invariable de nos mœurs.

Troisième Point. — *Consolation de la foi chrétienne.*

I. Pour les morts. Si J. C. n'accorda pas à Marthe l'éclaircissement précis qu'elle sembloit souhaiter, il lui accorda une faveur plus précieuse encore, qui fut de lui faire entendre les paroles peut-être les plus sublimes et les plus consolantes qui soient jamais sorties de sa bouche divine. *Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie; quand celui qui croit en moi seroit mort, il vivra.* Jésus est la résurrection et la vie, c'est de lui que les hommes tiennent la vie du corps et la vie de l'ame. C'est sa puissance qui ressuscitera tous les morts, c'est sa grâce qui ressuscitera ceux qui croient en lui pour une vie bienheureuse et éternelle. Ainsi ce parent, cet

ami dont je pleure la mort, qui est décédé dans la foi de l'Eglise, et plein des sentimens de la religion, est vivant, tout mort qu'il est pour moi; dans le sein de la mort même, il jouit de la vie en J. C. La terre ne possède que son corps, qui lui sera rendu; mais pour lui, il vit, il jouit, ou il est dans la voie de jouir bientôt d'une vie céleste et glorifiée avec J. C., les anges et les saints.

II. Pour les vivans. *Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.* O parole pleine de consolation! Moi qui jouis actuellement de la vie, pourquoi craindrois-je la mort? car, si je crois en J. C. (et j'y crois de tout mon cœur), je ne mourrai point. Je quitterai seulement ce corps foible et infirme pour le reprendre un jour impassible et glorieux; mais en attendant ce grand jour, et au sortir de ce corps, je continuerai de vivre, je ne ferai que changer de demeure, et au lieu de vivre sur la terre au milieu des crimes qui l'inondent, je vivrai dans le ciel avec J. C., au sein de la gloire. Que la nature frémisse de ce passage du temps à l'éternité, je n'en suis pas surpris, elle est aveugle; mais ma foi en J. C. me rassure et me soutient. Que le souvenir de mes péchés me trouble et m'inquiète, cela est naturel, et je le mérite : mais je rétracte ces péchés, je les ai détestés et confessés, et je les déteste encore. Ma foi en J. C., en ses mérites, en ses promesses, en ses sacremens, en ses miséricordes me soutient et me rassure. Je crois en lui, voilà tout ce qu'il exige de moi; avec cela je me présenterai à lui avec confiance, avec consolation et avec joie.

III. Examen de notre foi. N. S. finit en demandant à Marthe : *Croyez-vous cela? Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.* Examinons nous-mêmes notre foi, croyons-nous bien ces vérités? Si nous les croyons, croissons donc tous les jours en cette foi, nourrissons-en notre cœur, faisons-en la règle de nos actions, la consolation et les délices de notre vie.

Prière. O Jésus, vous êtes ma vie, c'est de vous que je tiens la vie naturelle, c'est de vous que je tiens la vie de la grâce. Vous êtes ma résurrection, c'est par vous que je peux recouvrer la vie de la grâce, si je viens à la perdre, ou si je l'ai déjà perdue; c'est par vous que ce corps mortel doit un jour être revêtu de l'heureuse immortalité.

immortalité. Que de titres, ô mon aimable Sauveur, pour m'attacher inséparablement à vous! *Quiconque vit et croit* en vous *ne mourra jamais*. Je le crois, et je réglerai désormais ma conduite sur cette croyance. Obtenez-moi l'accroissement et la pratique fidèle de cette foi. Votre Père m'accordera tout ce que vous lui demanderez pour moi, il ne peut rejeter vos prières, ni rien refuser au prix du sang que vous avez répandu pour nous; vous nous accordez vous-même, avec votre Père, comme source de vie, ce que vous lui demandez comme médiateur entre lui et nous. Augmentez en moi cette foi qui obtient tout de vous ici-bas, afin que je vive éternellement avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

CCXXXe MÉDITATION.

Entretien de Jésus avec Marie, sœur de Marthe, avant la résurrection de Lazare.

Considérons ici, 1° les larmes de Marie; 2° les larmes des Juifs; 3° les larmes de Jésus. *Jean.* XI, 37.

PREMIER POINT. — *Larmes de Marie.*

I. LARMES chrétiennes, parce que c'est J. C. qui l'appelle dans le silence, parce que c'est à J. C. à qui elle va en diligence. *Lorsque Marthe eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela Marie, sa sœur, pour lui dire secrètement : Le maître est ici, et il vous demande.* Quelle nouvelle pour Marie! A cette parole, *elle se lève aussitôt, et va le trouver.* Dans nos afflictions, dans nos peines, Jésus nous appelle au fond du cœur, il nous demande, il nous invite à aller à lui, et à chercher en lui seul notre consolation. Imitons l'empressement et la diligence de Marie, quittons les hommes pour aller répandre notre cœur et nos larmes aux pieds de Jésus.

II. Larmes inconnues au monde. *Car Jésus n'étoit pas encore entré dans le bourg, mais il étoit au même lieu où Marthe l'avoit rencontré. Les Juifs qui étoient dans la maison avec Marie, et qui la consoloient, ayant vu qu'elle s'étoit levée si promptement, la suivirent en disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer.* Comme

l'usage étoit d'enterrer les morts hors des villes et des bourgs, Jésus, qui vouloit ressusciter Lazare, et n'entrer chez les deux sœurs que lorsque leur frère leur auroit été rendu, étoit resté hors du bourg, dans le même lieu où Marthe l'avoit quitté. Il vouloit encore, en restant dans ce même endroit, que les Juifs qui étoient occupés à consoler Marie vinssent d'eux-mêmes, et sans se douter de rien, pour être témoins du grand miracle qu'il alloit opérer. Enfin il vouloit donner à Marie la consolation de pleurer à ses pieds, et de lui manifester l'excès de sa douleur par l'abondance de ses larmes. O douces larmes que le monde ne connoît pas, qu'il critique ou qu'il interprète à son gré, en ne supposant dans les autres que motifs humains, que motifs d'humeur ou de caprice qui le font agir lui-même!

III. Larmes consolantes. Les Juifs suivirent donc Marie, et Marthe, qui savoit bien où elle alloit, la suivit aussi. *Marie étant arrivée au lieu où étoit Jésus, dès qu'elle le vit, se jeta à ses pieds, et lui dit* comme sa sœur, avec autant de confiance et de résignation, et avec plus de tendresse encore : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort.* A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle fondit en larmes, en sorte que ses pleurs et ses sanglots ne lui permirent pas d'en dire davantage. *Jésus, voyant qu'elle pleuroit, et que les Juifs qui étoient venus avec elle pleuroient aussi,* ne voulut pas l'interrompre, et lui permit de donner un libre cours à ses larmes. Pleurez, tendre Marie, pleurez aux pieds de votre Sauveur, et sous ses yeux. Ah! que ces larmes sont consolantes! Ah! qu'elles sont différentes de celles que vous avez versées en secret, ou de celles qui vous sont échappées en présence de ceux qui venoient vous consoler! Vous pleurez aux pieds de votre maître. C'est de là qu'autrefois vous écoutiez sa voix, et c'est de là qu'il entend vos gémissemens. Alors ses paroles touchoient votre cœur, aujourd'hui vos larmes pénètrent le sien. Ah! vous ne pleurez point sans espoir et sans amour. Qui me donnera le courage de pleurer ainsi aux pieds de mon Sauveur, d'y pleurer mes péchés, d'y déplorer ma misère? Eh! pourquoi ne porterois-je pas aux pieds de ce divin consolateur toutes mes peines et toutes mes afflictions? Si je les garde en moi-même, je ne fais, en m'y entretenant,

que les aigrir davantage; si je les porte aux hommes, ils ne peuvent me soulager, et souvent leurs discours flatteurs ne font qu'augmenter ma peine, au lieu de m'en délivrer. Vous seul, ô Jésus, vous êtes le divin consolateur que mon ame désire. Vous m'appelez, vous me demandez, je cours à vous. Vous ne me défendez pas de pleurer, mais mes larmes répandues en votre présence, aux pieds de votre croix, y coulent avec douceur, et bientôt votre amour, la vue de vos souffrances guérissent la plaie de mon cœur, calment mes douleurs, adoucissent mes peines, et me les font aimer. Vous serez donc, dans tous les évènemens de ma vie, mon recours, mon espérance et mon unique consolation.

Second Point. — *Larmes des Juifs.*

Jésus, voyant qu'elle pleuroit, et que les Juifs qui étoient venus avec elle pleuroient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Au touchant spectacle de Marie éplorée aux pieds de Jésus, les Juifs qui l'avoient accompagnée ne purent retenir leurs larmes. Mais quelles larmes? Des larmes telles que le monde en verse ordinairement.

I. Larmes machinales. On pleure parce qu'on voit pleurer, sans que le cœur soit touché d'aucun sentiment, et sans qu'on sache ce que l'on pleure.

II. Larmes hypocrites. On pleure avec une famille alarmée, et intérieurement on se réjouit de son malheur. On pleure, et on observe d'un œil malin tout ce qui se passe, pour en faire l'objet de sa censure et de sa critique. On pleure le mort, et on se séjouit de partager ses dépouilles, on aspire à ses titres, à ses dignités et à ses emplois.

III. Larmes païennes, que l'on verse sans foi, sans religion, sans retour vers Dieu, sans réflexion sur soi-même. Aux yeux de Jésus qui pénétroit le fond des cœurs, quel dut être ce contraste, des larmes de Marie et de celles de ces Juifs, la plupart endurcis, infidèles et incrédules malgré les grands prodiges qu'il avoit opérés au milieu d'eux à Jérusalem! Aussi le divin Sauveur permit-il qu'à cette vue il s'élevât dans son ame un frémissement mêlé d'indignation et de miséricorde, et voulut-il que ce trouble intérieur parût jusque sur son visage et dans son extérieur, afin d'attirer sur lui toute l'attention des spectateurs. Ne le perdons

pas de vue nous-mêmes dans toute cette grande action, et soyons attentifs à tout ce qui va se passer.

TROISIÈME POINT. — *Larmes de Jésus.*

I. Larmes divines et sanctifiantes. Tous les assistans ayant les yeux attachés sur Jésus, *il dit : Où l'avez-vous mis?* Il ne l'ignoroit pas, mais il parloit ici comme homme, et comme il avoit coutume de faire dans l'usage commun de la vie. *Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez.* Il alla avec eux au lieu de la sépulture ; on lui montra le tombeau, *et il versa des larmes.* O larmes divines, que vous êtes précieuses et instructives ! Vous pleurez, ô divin Jésus ; ô cœur tendre et compatissant, vous pleurez un ami mort, pour nous apprendre qu'en semblable occasion, si la soumission nous est commandée, les larmes ne nous sont pas interdites. Vous pleurez pour adoucir nos larmes, pour les sanctifier et en tarir la source. Vous pleurez non-seulement sur la mort de cet ami que vous allez rendre à la vie, mais plus encore sur la mort de tous les hommes et sur le péché qui en est la cause; vous pleurez sur nous, dont le plus grand nombre se précipite dans la mort éternelle. Vous pleurez bien moins la mort du corps en Lazare, que la mort de l'ame en nous, dans qui vous voyez par avance un aveuglement et un endurcissement, hélas! trop semblable à celui des Juifs qui vous environnent à ce moment. Ah! divin Jésus, vous pleurez mes péchés, et j'y suis insensible. Ne permettez pas, Seigneur, une telle dureté; appliquez-moi le mérite de vos larmes, qu'elles excitent les miennes, et qu'elles m'en fassent verser d'une sincère pénitence et du plus tendre amour ; qu'elles amollissent mon cœur, et qu'elles lavent mon ame de toutes ses souillures.

II. Larmes peu comprises. *Sur cela les Juifs dirent : Voilà à quel point il l'aimoit.* Ils ne connoissoient pas tout le mystère des larmes de Jésus; mais nous qui le connoissons, nous qui avons vu couler pour l'amour de nous non-seulement ses larmes, mais tout son sang sur la croix, et qui le voyons encore tous les jours couler sur l'autel, comment ne nous écrions-nous pas dans le transport de notre reconnoissance : Voilà comme il nous a aimés? O saint amour, ô ardent amour, ô amour immense, pénétrez mon cœur, ambrasez mon cœur,

consumez mon cœur, que je ne vive plus que de vous et pour vous.

III. Larmes, sources de blasphèmes contre Jésus. *Mais il y en eut quelques-uns qui dirent : Ne pouvoit-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né?* Nos impies modernes ne rougiront-ils point d'être toujours les échos de ces Juifs endurcis? En effet, si nous les comparons ensemble, nous trouverons dans les uns et les autres, 1° même importunité. A tout propos, en toute rencontre, de quelque chose que l'on traite, ils interrompent la conversation pour débiter leurs blasphèmes, attaquer Dieu et son Christ, insulter Moïse et le Messie, outrager la religion et ses ministres. Quoi! au milieu d'une famille désolée, au milieu des larmes que tout le monde répand, à la vue du tombeau qui fait couler ces pleurs, étoit-ce donc là pour ces Juifs l'occasion de faire une réflexion aussi ridicule qu'envenimée? 2° Même force de raisonnement. On conclut de ce qui n'est pas à ce qui est, de ce qu'on ne sait pas à ce qui est connu. Il n'a pas empêché Lazare de mourir!... Mais vous ne savez pas, ô Juifs, vous ne concevez pas pourquoi il ne l'a point empêché. Que concluez-vous de là? S'ensuit-il qu'il n'ait pas guéri l'aveugle-né? s'ensuit-il que la guérison de l'aveugle-né, telle qu'il l'a opérée, ne soit pas un miracle? Quelle pitié! 3° Même artifice. Ce n'est point un raisonnement développé, une preuve en forme que l'on prétend donner; c'est un mot qu'on laisse échapper, un soupçon que l'on insinue, un doute que l'on propose, une question que l'on fait, un embarras que l'on jette, un nuage que l'on répand, et il se trouve toujours assez d'esprits foibles qui en sont ébranlés, d'esprits inconséquens qui se laissent séduire, d'esprits suffisans qui se font honneur de répéter les mêmes blasphèmes et de les répandre. 4° Enfin, même opiniâtreté. Que diront ces esprits raisonneurs qu'on qualifie d'esprits forts, que diront-ils lorsqu'ils verront ce même Jésus qui a guéri l'aveugle-né, ressusciter Lazare? Ce qu'ils diront? ce que dirent les Juifs : qu'il faut faire mourir et Jésus et Lazare. Ne vous imaginez donc pas que c'étoient la force du raisonnement, l'étendue des connoissances, la sublimité du génie qui les faisoient penser ainsi; non, c'étoient l'orgueil, la vanité, la jalousie, la corruption de leur cœur. Répondez aux

difficultés des faux philosophes, débrouillez leurs sophismes, rendez leurs erreurs palpables, la vérité ne leur en deviendra pas plus aimable, et vous leur en deviendrez plus odieux. Leur haine croîtra à mesure que vous travaillerez à les détromper et à préserver les autres de la séduction; et s'ils avoient l'autorité et la force en main, vous deviendriez bientôt victime de votre zèle.

Prière. *Venez et voyez*, ô Jésus; visitez par votre grâce mon ame morte par le péché. Approchez-vous de mon cœur, ô divin Sauveur, malgré l'infection de ses iniquités. Contemplez ce que je suis devenu par le péché, souvenez-vous de ce que j'étois par votre adoption, montrez ce que je peux encore devenir par votre miséricorde. Ainsi soit-il.

CCXXXIe MÉDITATION.

Jésus ressuscite Lazare.

Méditons, 1° l'état où nous réduit la mort; 2° la prière de Jésus; 3° la guérison de Lazare. *Jean.* XI, 38-45.

Premier Point. — *De l'état où nous réduit la mort.*

Jésus, *frémissant donc de nouveau en lui-même, alla au sépulcre*. Les discours des Juifs, que pénétroit Jésus, excitèrent de nouveau son indignation. Il frémit surtout de se voir dans la nécessité d'opérer des miracles si propres à ramener tous les incrédules, et de n'en pouvoir attendre qu'un succès imparfait. Pénétré de cette affligeante pensée, il s'avança jusqu'au monument avec tous ceux qui l'accompagnoient. Avançons aussi avec lui, contemplons ce tombeau, et voyons-y ce que c'est que l'homme, et ce que deviennent après sa mort:

I. Sa fortune. Qu'étoit-ce que ce monument? *C'étoit une grotte* creusée dans le roc, et sur l'entrée *de laquelle on avoit mis une pierre*. Une tombe en fermoit l'entrée. Une tombe : voilà donc tout ce qui reste à l'homme de ses terres, de ses royaumes, de ses maisons, de ses palais. Il falloit peut-être des jours entiers pour parcourir

ses domaines, et aujourd'hui qu'il est dans le sépulcre, d'un seul pas on peut parcourir sa personne. Mais qu'y a-t-il dans ce sépulcre? Des ossemens, de la pourriture et des vers : voilà ses richesses et ses trésors. Qu'y a-t-il encore? Une nuit obscure et une solitude entière. Ils ne sont plus ces beaux jours, elles ne sont plus ces nuits brillantes, passées dans les jeux, les festins, les danses et les concerts. On ne les verra plus ces théâtres éblouissans, ces spectacles pompeux, ces cercles splendides; on est pour toujours séparé, et de ces amis fidèles, et de ces compagnons de débauche, et de ces objets qui captivoient le cœur. De tout cela, il ne reste que la solitude et la nuit. Comment est l'homme dans ce sépulcre? Il y est couché, étendu, sans mouvement, sans sentiment. Chez les Juifs, il y étoit vêtu d'une méchante robe, garrotté, depuis les épaules jusqu'aux pieds, de larges bandes de linge, le visage couvert d'un suaire ou linge qui lui enveloppoit la tête, et voilà encore, à peu de chose près, comment il est parmi nous. Voilà où se réduit l'éclat des habits, la magnificence des meubles, la somptuosité des équipages, et tout ce que le monde admire dans les grands, et que les petits s'efforcent d'imiter autant qu'il est en eux. O biens ô fortune! richesses, puissance, splendeur, dignités, plaisirs du monde, voilà donc où vous vous réduisez! Ce n'est point ici un mystère obscur que l'impiété puisse révoquer en doute. Il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Venez et voyez.*

II. Sa gloire. Que se passe-t-il dans ce sépulcre? Il y règne un morne et affreux silence, qui n'est interrompu ni par le bruit de la renommée, ni par les discours des hommes, ni par les écrits des savans. Rien de ce qui se fait, de ce qui se dit, de ce qui s'écrit, de ce qui se passe sur la terre n'y sauroit pénétrer. La tombe peut porter au dehors des inscriptions fastueuses, des titres pompeux que pourront lire les vivans; mais au dedans tout est sourd, tout est muet, insensible.

III. Son corps. Que devient le corps de l'homme dans le sépulcre? Lorsque Jésus fut arrivé près du sépulcre, *il dit : Otez la pierre. Seigneur, lui dit Marthe, sœur de Lazare, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là.* Quatre jours! Beautés frivoles, beautés passagères, flattez votre chair, ornez vos têtes, déguisez vos

traits, parfumez vos corps, inventez, accumulez vos parures, empruntez de l'art, et à grands frais, vos charmes séducteurs; soins ridicules, peines inutiles! Encore quatre jours, et vous ne serez plus qu'infection et pourriture. Ah! éloignez-vous de mes regards, beautés fragiles, et ne cherchez pas à séduire mon cœur : mes yeux, fermez-vous; mon cœur, êtes-vous fait pour aimer la corruption? O beauté éternelle, source du véritable et pur amour, centre de toutes les amabilités et de toutes les perfections, vous seule ne périssez pas, vous seule méritez l'hommage de nos cœurs, vous seule possédez donc et à jamais le mien. O ma chair, ô mon corps, ne me séduisez pas vous-mêmes; ah! loin de moi de placer en vous mon bonheur. Vous n'êtes, ainsi que les autres, que corruption et pourriture. Vous ne m'êtes donnés que pour travailler et pour me servir dans l'exercice de la pénitence qui m'est imposée; subissez-en donc le joug, et n'espérez de contentement et de repos que lorsque votre Sauveur vous aura ressuscités glorieux, impassibles, incorruptibles, immortels comme lui.

SECOND POINT. — *Prière de Jésus.*

I. Dans quelle circonstance Jésus fait cette prière. *Jésus dit à Marthe : Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu?* Marthe ne répliqua point. *On ôta donc la pierre.* Tout le monde resta dans le plus profond silence en attendant un prodige au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais entendu de plus merveilleux. Parlez, Seigneur, le ciel et la terre vous écoutent, l'enfer et la mort attendent leur arrêt; ont-ils trouvé en vous leur vainqueur, et les hommes leur libérateur? Que cet évènement en décide, que ce cadavre le prouve. Le voilà par votre ordre découvert et exposé aux yeux du ciel; le voilà par son propre poids attaché à la terre, et sur le point de se résoudre en terre; voilà l'effet de la désobéissance du premier homme, et l'état où nous a réduits sa prévarication. Etes-vous ce Fils de Dieu, l'attente des nations, qui doit nous délivrer du péché et de la mort, nous réconcilier avec Dieu et nous ouvrir les portes du ciel? Ah! vous êtes véritablement le Fils de l'homme, vous l'avez témoigné par votre sensibilité et par vos larmes; mais êtes-vous le Fils de Dieu, celui en qui

nous devons croire et espérer? Daignez, Seigneur, nous le faire ici connoître, et les plus incrédules, ceux mêmes qui ont résisté à vos autres miracles, ne pourront pas résister à celui-ci.

II. En considération de qui J. C. fait cette prière. La pierre qui fermoit l'entrée du sépulcre est ôtée. *Alors Jésus, levant les yeux au ciel, dit ces paroles: Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé, Pour moi, je savois bien que vous m'exaucez toujours; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé.* Comme s'il eût dit : O vous, mon Père, qui habitez au plus haut des cieux, je vous rends grâces, vous m'avez accordé ce que je vous demandois secrètement au fond de mon cœur. Si je vous en remercie publiquement et tout haut, ce n'est pas que j'ignore que vous m'exaucez toujours, quand absolument et sans condition je veux être exaucé, car je ne le veux de la sorte que pour me conformer à votre propre volonté; mais ce peuple, que je vais rendre le témoin de votre puissance et de la mienne, n'est pas assez instruit : je veux lui apprendre que c'est vous qui avez écouté ma prière, afin qu'il connoisse que c'est vous qui m'avez envoyé, et que votre fils étant Dieu comme vous, vous ne lui refusez rien. O bonté infinie, ô Jésus, c'est ainsi que vous compatissez à notre foiblesse, et que vous multipliez vos bienfaits à mesure que nous multiplions nos ingratitudes. *C'est pour ce peuple*, ce peuple ingrat qui vous a déjà vu opérer tant de prodiges, et qui reste encore dans son incrédulité; ce peuple qui, non content de ne pas croire en vous, vous hait, vous persécute, et ne demande que votre mort; ce peuple qui vous environne, et dont quelques-uns viennent de proférer contre vous des blasphèmes; c'est pour eux, c'est pour tous les peuples de l'univers, c'est pour moi que vous priez votre Père à haute voix, et que vous allez opérer le plus grand de tous les prodiges.

III. A quelle fin Jésus fait cette prière. *Afin qu'ils croient,* dit-il lui-même, *que vous,* ô mon Père, *m'avez envoyé.* La fin que se propose le Sauveur dans le miracle qu'il va opérer ne peut donc plus être douteuse; c'est la gloire de Dieu, c'est la récompense de la foi : *si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu.* Enfin, c'est une preuve qu'il veut nous donner de la foi qu'il exige qu'on ait en lui, comme au vrai Fils de Dieu, qu'il

appelle son père, et comme au Messie envoyé de Dieu : en sorte que, si après tous ces préparatifs, le miracle s'opère à la vue de tout le peuple, comme il s'opéra en effet, il soit la confirmation de tous les autres miracles, la preuve de la divinité de J. C. et le sceau de toutes les vérités qu'il nous a enseignées. En effet, la résurrection d'un mort enterré depuis quatre jours est sans contredit une œuvre qui surpasse les forces de la nature et du démon, et qui, étant faite au nom de Dieu, et en preuve de l'autorité et de la divinité de celui qui l'opère, en est une preuve aussi évidente, qu'il est évident que Dieu ne peut pas mentir, et faire des miracles pour induire les hommes en erreur. Je vous remercie, ô mon Sauveur, d'avoir donné tant de force à votre vérité, que l'incrédulité la plus déterminée ne puisse plus trouver de retranchement que dans l'obstination et l'endurcissement du cœur.

Troisième Point. — *Résurrection de Lazare.*

I. Comment elle se fait. D'un seul mot. Le tombeau est ouvert; du haut de l'ouverture, on aperçoit le cadavre, il exhale une odeur de mort; chacun est saisi d'une horreur secrète, tout le monde est dans l'attente; les disciples, accoutumés aux miracles, se promettent le plus grand qu'ils eussent encore vu, Marthe et Marie l'espèrent, les ennemis de Jésus le prévoient et le craignent, le Fils de Dieu le demande, et il le fait. *Après avoir fini sa prière, Jésus cria d'une voix forte*, et d'un ton qui ne convenoit qu'au Tout-Puissant : *Lazare, sortez dehors, et à l'instant le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et la tête enveloppée d'un suaire.* A ce cri puissant du Sauveur, rien ne résiste, la mort et le tombeau rendent leur proie; le corps est animé et repoussé hors du monument, tout le monde le voit sortir du sépulcre tel qu'on l'y a mis, c'est-à-dire, lié de bandes qui lui tiennent les mains appliquées au corps, et qui le serrent depuis les épaules jusqu'aux pieds, et le visage couvert d'un suaire qui lui enveloppe la tête. *Alors Jésus dit : Qu'on le délie, et qu'on le mette en liberté.* Jésus est obéi, et Lazare, plein de vie, et couvert seulement de la robe qu'on lui avoit laissée dans le sépulcre, se joint à la troupe de ceux qui étoient venus pleurer sa mort, et conduit son Sauveur dans sa maison de Béthanie. O puissance infinie

de mon Sauveur, je vous adore, et vous ferez désormais toute ma joie et toute mon espérance. O Jésus, ma résurrection et ma vie, un jour votre voix toute-puissante me ravira au tombeau, faites que ce soit pour vivre éternellement avec vous. Faites-la dès à présent entendre à mon ame cette voix, afin qu'elle sorte du tombeau de ses péchés, de ses habitudes criminelles, afin qu'elle rompe tous ses liens, et que rien ne l'empêche plus d'aller à vous, d'agir pour vous, de ne désirer, de n'aimer que vous.

II. Quel fut l'effet de ce miracle sur les cœurs dociles? Il les porta à croire en J. C. *Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étoient venus voir Marie et Marthe, et qui avoient vu ce que Jésus avoit fait, crurent en lui.* Et comment ne pas se rendre à la vérité? comment, après un si grand miracle, se défendre de croire en J. C., et de le regarder comme le vrai Messie? Heureux ces Juifs, s'ils persistèrent dans cette foi, si le mauvais exemple de leurs concitoyens, si la crainte des hommes ne les rengagea pas dans l'infidélité, et ne ne leur fit pas trahir J. C.! Soutenez la mienne de votre grâce, ô mon Dieu, et que rien ne soit capable de m'enlever un don si précieux.

III. Quel fut l'effet de ce miracle sur les cœurs endurcis? Plusieurs de ces Juifs crurent. *Mais quelques-uns d'eux s'en allèrent trouver les Pharisiens, et leur rapportèrent ce que Jésus avoit fait.* Pourquoi plusieurs seulement crurent-ils, et non pas tous? pourquoi ceux-ci vont-ils raconter le miracle aux Pharisiens? Est-ce pour les engager à croire? Mais ils savent que ces hommes jaloux de la gloire de J. C. sont déterminés par intérêt et par passion à ne croire rien en faveur de Jésus qu'ils veulent perdre? Est-ce pour trouver au milieu d'eux de quoi contredire et détruire même ce miracle? Mais quels moyens employer? On ne peut pas opposer l'infraction du sabbat, comme au paralytique de la piscine et à l'aveugle-né; on ne peut pas user de questions captieuses, et employer les menaces, comme l'on fit à l'égard de ce dernier et de ses parens; on ne peut pas dire que le miracle ait été opéré au nom de Béelzébuth, le démon ne ressuscite pas les morts; enfin, on ne peut pas nier le fait, ce seroit vouloir se faire tourner en dérision. C'est cependant ce parti que prennent les impies de nos jours, comme s'ils

pouvoient aujourd'hui avoir des raisons de nier un miracle que les ennemis mêmes de J. C. ont reconnu, et qu'ils n'ont osé nier quand il s'est passé; un miracle qui a été sans contradiction depuis dix-sept cents ans. Mais pourquoi prennent-ils ce parti? C'est qu'ils ne peuvent plus prendre celui que prirent les Pharisiens. Ceux-ci, livrés à leur fureur, l'assouvirent contre J. C.; mais la personne de ce même J. C. n'est plus à la discrétion des impies, et ils ne peuvent assouvir la haine qu'ils lui portent, qu'en niant sans raison des faits incontestables et avérés. Ah! que ces impies ne puissent-ils penser plutôt que, si J. C. n'est plus entre leurs mains, ils sont eux-mêmes entre les mains de J. C., et qu'ils ne peuvent éviter sa colère! Que du moins le châtiment visible et subsistant de ces Juifs endurcis qu'ils imitent, puisse leur faire redouter celui dont J. C. les a si souvent menacés, et qui est préparé à leur incrédulité!

Prière. Seigneur, ressuscitez les cœurs de nos frères qui sont dans la mort, ressuscitez le mien, faites entendre votre voix à mon ame jusque dans le tombeau de ses péchés. Je vous le demande avec confiance, ô mon Sauveur. Vous ne sauriez refuser votre médiation à de justes désirs; votre Père ne sauroit rien refuser à vos mérites. Parlez, et la mort même cédera à votre voix toute-puissante. Mais vous m'apprenez qu'il n'y a point de résurrection, si la pierre n'est levée, point de réconciliation avec vous, si les obstacles au bien ne sont éloignés : c'en est fait, ô Jésus, je vous obéis; aidez-moi, et soutenu de votre grâce, j'ôterai la pierre en évitant le péché, et en m'éloignant de tout ce qui met obstacle à ma vraie conversion. Ainsi soit-il.

CCXXXII[e] MÉDITATION.

Conseil tenu au sujet de la résurrection de Lazare.

DE LA MORT DE J. C.

1° De la cause de la mort de J. C.; 2° de la fin pour laquelle a été ordonnée la mort de J. C.; 3° de la pensée de la mort de J. C. *Jean.* XI, 47-53.

PREMIER POINT. — *De la cause de la mort de J. C.*

I. La cause de la mort de J. C. du côté des Juifs fut leur haine contre Jésus. *Les princes des prêtres et les Pharisiens s'assemblèrent donc, et disoient entre eux : Que faisons-nous? Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront ruiner notre ville et notre nation.* Dès qu'on eut su à Jérusalem la résurrection de Lazare, les deux pontifes, Anne et Caïphe, instruits du miracle, et effrayés de ses suites, assemblèrent un grand conseil, où ils firent entrer les principaux des Scribes et des Pharisiens; *et ils disoient : Que faisons-nous?* Quel parti prenons-nous sur un évènement qui demande de nous la plus sérieuse vigilance? Ah! si la religion, si l'équité, si la raison eussent été écoutées dans ce conseil, il eût été aisé de voir quel parti il y avoit à prendre. Il n'y en avoit point d'autre que de reconnoître Jésus pour le Messie envoyé de Dieu, puisque sa mission étoit autorisée par des merveilles aussi éclatantes. Mais la passion dominoit dans cette assemblée, la haine seule l'avoit formée, et l'on ne vit rien, ou l'on ne voulut rien voir de ce que voyoient les plus simples d'entre le peuple. Cependant, comme la passion n'ose se montrer telle qu'elle est, et qu'elle cherche à se déguiser non-seulement aux yeux du public, mais encore à elle-même, il fallut chercher un prétexte pour couvrir la haine dont on étoit animé. On ne pouvoit plus prétexter la religion, et se dire sérieusement à soi-même que cet homme étoit un infracteur de la loi, un pécheur, un blasphémateur, un démoniaque. Celui qui faisoit tant de miracles au nom et à la gloire du vrai Dieu ne pouvoit être rien de tout cela. Au défaut du

prétexte de la religion, on eut recours à celui de la politique. Ils ajoutèrent donc : *Si nous le laissons faire*, si nous n'opposons une digue à ce torrent de prodiges qu'il opère, si nous le laissons en liberté, si nous ne prenons des mesures, si nous n'employons des moyens plus efficaces que par le passé, *tous croiront en lui*, comme viennent de faire plusieurs de nos concitoyens, qui ont vu la résurrection de Lazare. On le regardera comme le Messie, et le peuple s'unira malgré nous pour en faire son roi. Alors *les Romains*, indignés de voir un roi qu'ils n'auront pas donné, armeront contre nous, *et viendront ruiner notre ville et notre nation.* Ils mettront tout à feu et à sang, ils s'empareront de nos villes et de nos provinces, et ce qui restera de nous, ils l'emmeneront en captivité. Quoi de plus opposé à la raison même que ce raisonnement? Qu'avoit-on à craindre des Romains, sous la conduite d'un roi à qui toute la nature obéissoit? Dieu, qui l'envoyoit, n'étoit-il pas en état de le soutenir? Mais le roi et le Messie qu'eux-mêmes attendoient, ne devoit-il pas, selon leurs idées, se déclarer contre les puissances qui opprimoient la nation, ne devoit-il pas les subjuguer toutes, leur imposer la loi, et les soumettre à son empire? Mais le malheur imaginaire qu'ils vouloient éviter, en refusant de reconnoître Jésus pour roi, est précisément celui qu'ils se sont attiré pour ne l'avoir pas reçu. Ah! que la politique est aveugle, quand elle ne prend conseil que de la passion! Mais pourquoi donc ces Juifs, chefs de la nation, s'obstinoient-ils à rejeter un roi si puissant en œuvres, et d'où leur venoit cette haine implacable qu'ils avoient conçue contre lui? C'est que les premières démarches de ce nouveau roi n'étoient point de leur goût. Au lieu de pompe et de magnificence, il ne louoit que la simplicité et le mépris des richesses; au lieu de gloire et de domination, il ne parloit que de douceur et d'humilité; au lieu de guerre et de liberté, il n'annonçoit que la paix, la soumission et l'obéissance; au lieu de luxe et de plaisirs, il ne recommandoit que la pureté de cœur et la pénitence. C'est que d'ailleurs ce nouveau roi ne paroissoit nullement disposé à les maintenir dans leur crédit, à leur donner part dans le gouvernement de son royaume, et à leur en accorder les premières places. Au contraire, il parloit sans ménagement, et de l'hypocrisie des Pharisiens

et de la dureté des prêtres, de l'orgueil, de l'avarice et des mœurs corrompues des uns et des autres, et il se portoit partout pour le vengeur de tous ces excès. Voilà ce qui animoit ces grands contre lui, et voilà ce qui, dans tous les siècles, a fait des impies, des esprits forts, des politiques, et des ennemis du christianisme, et de ceux qui y sont le plus attachés. Voilà quelle fut du côté des Juifs la cause de la mort de Jésus; mais qu'eussent pu faire les hommes contre lui, si Dieu n'eût eu ses desseins, que la malice des Juifs exécutoit sans les connoître?

II. La cause de la mort de J. C. du côté de Dieu fut son amour pour les hommes. Il falloit une mort aussi précieuse, et pour réparer l'offense faite à Dieu par le péché, et pour en obtenir à l'homme le pardon. Ah! concevons-nous bien ce que c'est que le péché, pour la réparation duquel il a fallu qu'un Dieu se fît homme et mourût en croix? Concevons-nous bien ce que nous devons à ce Dieu de bonté, de nous avoir donné son Fils, et à ce Dieu-Homme d'avoir donné sa vie pour nous délivrer du péché? Concevons-nous bien quelle ingratitude c'est de pécher encore, après avoir été à si grands frais délivrés du péché?

III. Application de ces vérités aux justes. La mort des martyrs, la persécution et toutes les souffrances des justes ont toujours eu pour cause, d'un côté, la haine des méchans, et de l'autre l'amour de Dieu pour eux. Heureux ceux qui souffrent ainsi! Dans la cause de leurs souffrances, ils trouvent la plus douce consolation.

SECOND POINT. — *De la fin pour laquelle a été ordonnée la mort de J. C.*

I. Dans le conseil des Juifs. L'un d'eux, nommé Caïphe, qui étoit en exercice des fonctions de grand-prêtre cette année-là, et gendre de l'autre grand-prêtre, Anne, présidoit à cette assemblée. Il étoit jeune et suffisant, d'un naturel bouillant et impétueux. Il approuvoit les raisons de politique que l'on proposoit dans le conseil, mais il trouvoit qu'on n'alloit pas assez tôt au but, et qu'on craignoit de prononcer le mot décisif, qui étoit la mort de Jésus; pour lui, il trancha le mot, et de ce ton de fierté qu'on avoit coutume de respecter, et auquel il falloit que tout cédât, il leur dit:

Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. Il ne s'agit donc plus de délibérer sur ce que l'on fera, sur le parti que l'on prendra, la chose est décidée, la mort de Jésus est résolue comme nécessaire au bien public, l'innocent est sacrifié à une fausse politique, ou plutôt à la haine que les pécheurs portent à la vérité qui les condamne. Voilà les vues des hommes, voilà ce qu'ils se proposent, et le prétexte qu'ils prennent pour persécuter la vertu. Mais Dieu a d'autres vues, et quand il permet aux pécheurs d'exécuter leurs mauvais desseins, il exécute lui-même les siens, toujours pleins d'une sagesse et d'une bonté infinies.

II. Dans le conseil de Dieu. *Or il ne disoit pas cela de lui-même; mais étant grand-prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus devoit mourir pour la nation des Juifs, et non-seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler les enfans de Dieu qui étoient dispersés.* Caïphe ne faisoit que confirmer ce qu'on avoit dit avant lui, et ce qu'on avoit voulu faire craindre de la vengeance des Romains. Son esprit étoit aveuglé, son cœur passionné; mais Dieu dirigeoit tellement chacune de ses paroles, qu'elles furent une prophétie bien expresse, non-seulement de la mort de J. C., mais de la cause pour laquelle cet Homme-Dieu venoit s'offrir à la mort. Il ne parloit pas de lui-même, mais parce qu'il étoit grand-prêtre, Dieu se servoit de lui pour annoncer cet oracle prophétique, que Jésus devoit mourir pour le salut de la nation. C'est ainsi que Dieu se joue de la sagesse des hommes qui résistent à ses lumières. Leur perversité exécute ses desseins éternels, et il se sert de leur langue même pour les publier.

III. Application de ces vérités aux justes. Les hommes avoient leurs desseins lorsqu'ils persécutoient et faisoient mourir les prophètes, les apôtres, les chrétiens; mais Dieu avoit les siens, que les hommes exécutoient sans le vouloir, et sans le savoir. Entrons comme les saints dans les vues de Dieu, qui sont toujours toutes à notre avantage. Soummettons-nous avec respect à la puissance humaine, et n'y envisageons que la puissance de Dieu même, qui non-seulement tourne en bien, pour ceux qui l'aiment, tout le mal qu'on leur fait, mais qui sait encore, quand il lui plaît, changer

en oracles et en prophéties les blasphèmes que profèrent les impies.

Troisième Point. — *De la pensée de la mort de J. C.*

I. Dans les Juifs. Le résultat de ce conseil fut la mort de J. C. résolue et décidée. *Et depuis ce jour-là, ils ne pensèrent plus qu'à le faire mourir.* Il ne s'agissoit donc plus d'en chercher des raisons et des prétextes, mais uniquement d'en trouver les moyens, et voilà de quoi s'occupèrent depuis ce jour-là les pontifes, les prêtres, les Scribes et les Pharisiens. Ils ne s'occupèrent plus qu'à chercher et à prendre les moyens les plus efficaces et les plus prompts pour mettre à mort le juste, le saint, l'envoyé de Dieu, un homme dont tout le crime étoit d'avoir fait trop de miracles. Quelle occupation pour les chefs et les principaux de la synagogue !

II. Dans les pécheurs. Mais quelle occupation pour des chrétiens, de ne penser qu'à offenser Dieu, et à renouveler, autant qu'il est en eux, la mort de J. C.! *Depuis ce jour-là,* c'est-à-dire, depuis qu'on s'est abandonné à sa passion, on n'est plus occupé que des moyens de la satisfaire, on ne pense plus qu'à pécher, et toute la vie n'est plus qu'un affreux tissu de péchés. *Depuis ce jour-là,* c'est-à-dire, depuis qu'on a lu ce mauvais livre, qu'on a écouté indiscrètement ce libertin, on n'est plus occupé que du soin d'étouffer ses remords, de se rassurer contre les frayeurs de la mort, des jugemens de Dieu et de l'éternité; on ne songe plus qu'à détruire en soi et dans les autres tous les principes du christianisme, et à effacer, si l'on peut, jusqu'aux moindres traces de son baptême. *Depuis ce jour-là,* c'est-à-dire, depuis qu'on s'est laissé entraîner dans l'erreur, en se liant avec des personnes suspectes et en écoutant leurs discours séducteurs, on ne songe plus qu'à insulter l'Eglise, qu'à se réjouir de ses maux, qu'à déchirer, calomnier, persécuter le juste qui y demeure attaché, et qui en soutient les intérêts. Ah ! si nous sommes de ce nombre, ayons horreur de notre état, revenons à notre Dieu, et songeons, quelque coupables que nous soyons, que nous avons un Sauveur qui est mort pour nous.

III. Dans les cœurs fidèles et fervens. Les Juifs songeoient à la mort de J. C. pour la lui procurer, ils y ont réussi, et il l'a soufferte; nous en savons la ma-

nière, nous en connoissons la cause et la fin. C'est à nous maintenant à nous en occuper sans cesse, à nous procurer tous les jours l'avantage d'assister au sacrifice de cette précieuse mort, qui se renouvelle sur nos autels, et à participer, par de ferventes et fréquentes communions, à la divine victime que l'on y immole, à nous unir à elle, et à nous offrir en sacrifice avec elle. C'est à nous à songer à cette mort dans le temps d'afflictions, de souffrances, de tentations, de défiance de nous-mêmes, et lorsque nous sommes troublés par la crainte immodérée que nous cause le souvenir de nos péchés. C'est à nous à nous entretenir de cette précieuse mort dans la méditation, dans l'oraison, à toutes les heures du jour. Hélas! comment pouvons-nous oublier un si grand amour, tant de douleurs, tant d'opprobres soufferts pour nous délivrer de si grands maux et nous procurer de si grands biens? Quel autre objet plus digne d'occuper notre cœur, plus touchant, plus attendrissant, plus consolant, plus sanctifiant que celui-là?

Prière. O majesté suprême, ô puissance infinie, ô bonté inépuisable, qui ne s'humiliera devant vous, qui ne vous adorera, mais en même temps qui ne vous aimera? O mon Dieu, c'est donc pour sauver les pécheurs que vous immolez l'innocent, c'est pour dérober la créature aux châtimens qu'elle a mérités, que vous faites tomber le poids de votre colère sur votre Fils bien-aimé; c'est pour sauver ce peuple ingrat qui a tant abusé de vos bienfaits, et non-seulement pour sauver le peuple juif, mais encore tous les peuples de la terre; pour rassembler en un même troupeau, dans une même église, sous un même pasteur, en unité de foi et de gouvernement spirituel, ceux qui, dispersés parmi les différens peuples du monde, entendront annoncer votre saint nom, seront dociles à votre grâce, embrasseront votre sainte loi, et seront mis au nombre de vos enfans par la réception du saint baptême. O quel bonheur pour moi d'être de ce nombre! O divin Jésus, vous voilà donc destiné à mourir pour moi. Ah! que ne puis-je mourir pour vous! Ainsi soit-il.

CCXXXIII^e MÉDITATION.

Jésus se retire dans la ville d'Ephrem.

MOYENS DE SE PRÉPARER A BIEN FAIRE SES PAQUES.

Premier moyen, la retraite; second moyen, la fréquentation des églises; troisième moyen, la recherche de Jésus. *Jean.* XI, 54-56.

PREMIER POINT. — *Premier moyen, la retraite.*

I. NÉCESSITÉ de la retraite. *Jésus ne se montroit plus en public parmi les Juifs.* Ses ennemis hâtoient sa mort, et lui-même la vouloit; car sans sa volonté, que fussent devenus les efforts de leur haine implacable? où auroient abouti les mesures de leur impuissante jalousie? Mais son heure, qui approchoit, n'étoit pas encore venue, et jusqu'à ce moment, il lui convenoit d'autant plus de paroître prendre des précautions, qu'il n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé dans le conseil, et la résolution qu'on y avoit prise de le faire mourir. Nous n'ignorons pas les mauvais desseins qu'ont formés contre nous les ennemis de notre salut; nous n'ignorons pas combien l'air du monde est contagieux pour nous, combien la dissipation des affaires est opposée au recueillement nécessaire pour mettre ordre à sa conscience. Retirons-nous donc du monde pendant quelque temps, et renonçons à toute autre affaire qu'à celle de notre salut. Ne disons pas que cela nous est impossible; nous le ferions pour la santé de notre corps, et si nous étions grièvement malades; pourquoi ne le ferions-nous pas pour la santé, pour le salut de notre ame?

II. Lieu de la retraite. *Mais il se retira dans une contrée voisine du désert, en une ville nommée Ephrem* ou Ephraïm, dans la tribu du même nom, à huit lieues environ de Jérusalem. Plusieurs personnes pieuses sont dans l'usage, pour faire de temps en temps une retraite, de se retirer dans quelque maison religieuse: c'est là se retirer véritablement dans une contrée voisine du désert; si cela n'est pas en notre pouvoir, faisons-nous du moins un désert de notre maison. Mais quels remords ne doivent pas sentir, et quels reproches ne doivent pas se faire ceux qui, dans les saints jours qui précèdent la pâque, ne s'absentent et

ne se retirent de leur vrai domicile que pour tromper les yeux du public, cacher leur indévotion, et manquer plus impunément au devoir pascal! Ah! ils ne trompent pas les yeux de Dieu, ils se trompent eux-mêmes.

III. Durée et occupation de la retraite. *Et il demeuroit là avec ses disciples.* La retraite de Jésus à Ephrem fut environ de six jours, la retraite annuelle et dans les formes est de huit jours; ce qui n'empèche pas qu'on n'en puisse faire de plus courtes pendant l'année pour se disposer à quelque solennité, ou pour quelque autre cause particulière. Il faut s'y renfermer avec Jésus, y persévérer constamment avec lui, ne s'y entretenir qu'avec lui et avec ses disciples, avec ceux-là seulement qui peuvent nous édifier et nous aider à profiter de notre retraite. Or quelle fut là l'occupation de Jésus? Sur le point de sacrifier sa vie à la gloire de son Père et au salut des hommes, il s'en entretenoit avec Dieu; il disposoit ses disciples à ce tragique évènement qui alloit leur enlever leur maître, et souiller Jérusalem du sang de son roi, de son Christ et de son Dieu. Le soin de nous préparer à une sainte mort doit être aussi l'occupation de notre retraite. Chaque pâque que nous célébrons, chaque retraite que nous faisons, peut être pour nous la dernière, comme elle le sera infailliblement pour plusieurs. Avec quelle ardeur, avec quelle joie, un agonisant recevroit-il huit jours de santé pour se disposer à la mort! Nous les avons, Dieu nous les donne, peut-être ne les aurons nous plus, profitons-en donc.

SECOND POINT. — *Second moyen, la fréquentation des églises.*

Nous avons trois motifs de les fréquenter.

I. La sainteté de la pâque qu'on y célèbre. *Or, la pâque des Juifs étoit proche, et plusieurs de ce quartier-là allèrent à Jérusalem avant la pâque pour se purifier.* Cette pâque des Juifs n'étoit que la figure et l'ombre de la pâque chrétienne. Si les Juifs avoient soin de se rendre au temple de Jérusalem quelque temps avant la fête, pour se purifier, par des sacrifices et autres cérémonies de religion, de toutes les impuretés légales qui auroient pu les empêcher de manger l'agneau pascal, avec combien plus de soin devons-nous travailler à nous purifier pour manger la chair sacrée de J. C. figu-

rée par celle de l'agneau pascal! C'est la mort que ce divin agneau a soufferte pour nous, c'est son triomphe et sa résurrection glorieuse que nous célébrons dans la pâque. Or, quelle préparation n'exigent pas de nous une si sainte solennité et une si grande action! Avec quel sentiment de componction, de dévotion, de reconnoissance et d'amour devons-nous manger ce divin agneau! Et où trouver le moyen d'exciter en nous ces sentimens que dans nos saints temples, en nous y rendant avec assiduité?

II. L'abondance des secours que nous y trouvons. Les Juifs venoient au temple de Jérusalem y offrir des sacrifices, y pratiquer des cérémonies d'expiation, y recevoir la bénédiction sacerdotale, y entendre la lecture de la loi et des prophètes, et se préparer ainsi à la grande solennité. Mais avec quelle supériorité de grâces trouvons-nous dans nos églises tous ces secours! Le sacrifice de la messe, la présence réelle de J. C., la prédication et l'explication de son saint Evangile, l'ordre des offices, la majesté et la sainteté de nos cérémonies, la décoration de nos autels, l'exemple des fidèles, la communion des prières, la bénédiction donnée non-seulement au nom de Dieu, mais encore avec le corps adorable de son fils unique N. S., et enfin ce corps même de J. C., qu'il nous est permis de recevoir pour disposition même plus parfaite à la communion pascale : que de moyens, que de secours, et que nous sommes coupables, si nous n'en profitons pas!

III. La commodité que nous avons de nous y rendre. Il n'y avoit qu'un temple pour tout le peuple juif, qui étoit celui de Jérusalem. C'est là qu'il falloit aller de tous les pays, pour offrir ses sacrifices et acquitter ses vœux. Le faire ailleurs sans l'ordre exprès du Seigneur, c'eût été un sacrilège. Cependant avant les principales fêtes, et avant la pâque en particulier, un grand nombre de personnes, car toutes ne pouvoient pas quitter à la fois, se rendoient de toute la Palestine à Jérusalem pour se disposer à la fête. Avec quelle bonté et quelle libéralité Dieu en use-t-il à notre égard! Nos simples bourgs ou villages ont leurs églises, nos villes en sont remplies, il s'en trouve dans tous les quartiers, nous n'avons qu'un pas à faire pour nous y rendre; et comment donc n'y sommes-nous pas plus assidus? Si nous nous plaignons de notre peu de dévotion, de

notre insensibilité pour les choses de Dieu, de la dureté de nos cœurs, de la violence de nos passions, et du peu de secours que nous recevons de Dieu, à qui devons-nous nous en prendre qu'à nous-mêmes, qui ne daignons point faire un pas pour aller dans son temple y profiter des avantages qu'il nous y présente?

TROISIÈME POINT. — *Troisième moyen, la recherche de Jésus.*

Ils cherchoient donc Jésus, et étant dans le temple, ils se disoient les uns aux autres : *Que vous en semble? Est-ce qu'il ne vient pas à la fête? Mais les princes des prêtres et les Pharisiens avoient donné ordre que, si quelqu'un découvroit où il étoit, il en donnât avis, afin qu'ils le fissent prendre.* Il y a trois moyens de chercher J. C. au temps de Pâque.

I. Recherche oiseuse et indifférente. On parle de faire ses pâques comme de la nouvelle du jour. On s'en entretient aussi froidement que si c'étoit la chose du monde la plus indifférente. *Que vous en semble?* On raisonne sur les confesseurs qu'on a à choisir, sur les prédicateurs qu'on a à entendre, sur le chant ou les cérémonies de la semaine sainte, et sur la manière dont elles se sont faites; quelquefois même on se permet d'examiner la conduite des autres. *Est-ce qu'il ne vient point à la fête?* Celui-ci, celle-là se sont-ils acquittés de leur devoir pascal? Examen qu'il faut laisser aux pasteurs pour leurs paroisses, aux pères et mères pour leur famille, aux maîtres et maîtresses pour ceux qui sont sous eux, mais qui ne convient point de particulier à particulier. Que chacun songe pour soi, qu'il cherche Jésus et s'efforce de le trouver.

II. Recherche criminelle et sacrilège. On s'informe où on le trouvera; qui? Un confesseur commode, indulgent, qui ne gêne en rien, qui n'exige rien, et qui se contente de tout. Quelquefois on le trompe, on cache les crimes, leur nombre, leurs circonstances aggravantes; on tait les habitudes, on déguise même ce que l'on avoue, afin d'extorquer une absolution avec laquelle on va chercher J. C., comme les Juifs le cherchoient pour l'outrager et le mettre à mort.

III. Recherche religieuse et fervente. C'est celle d'un cœur qui désire sincèrement s'unir à J. C., qui médite les grands mystères des saints jours de la pâque, qui tâche d'y entrer, d'en prendre l'esprit et de les goûter,

qui examine sérieusement sa conscience, qui fouille dans les replis de son cœur, pour n'y rien laisser qui puisse offenser les yeux du Dieu qu'il va recevoir. Celui-là trouve Jésus où les autres ne le trouvent pas, il s'en remplit, il s'en nourrit. Travaillons pour être de ce nombre, et si nous ne nous sentons ni dévotion, ni ferveur, ne restons point tranquilles, mais demandons-nous à nous-mêmes avec douleur : *Pourquoi,* dans un si saint temps, *Jésus ne vient-il pas à moi?* ne se fait-il pas sentir à mon cœur? Appelons-le, invoquons-le, prions-le de venir, et en même temps examinons si la cause de cette absence de Jésus n'est pas en nous-mêmes; et afin d'y obvier, voyons si ce n'est point ce ressentiment que nous conservons, ce bien d'autrui que nous n'avons point restitué, cette médisance ou calomnie que nous n'avons pas réparée, cette passion que nous n'avons pas domptée, cette affection que nous n'avons pas réprimée, cette dissipation que nous n'avons pas corrigée, cette langueur, cette tiédeur, cette paresse que nous n'avons pas surmontées.

Prière. Ah! Seigneur, ne permettez pas que je vous cherche avec de mauvaises dispositions comme les Juifs, et que, renouvelant, autant qu'il est en moi, leur déicide, je vous sacrifie à mes passions dans un cœur criminel. Ah! plutôt, faites que par le sacrifice de ces passions et de mon cœur lui-même, faites que par l'esprit de retraite, le silence, la prière, par de fervens désirs, par de saintes dispositions en un mot, je reconnoisse la grâce précieuse que vous voulez me faire de vous donner à moi. Ainsi soit-il.

CCXXXIV[e] MÉDITATION.

Jésus, de retour à Béthanie, soupe chez Lazare.

Considérons, 1° dans ce banquet, quelles sont les délices de la vertu; 2° dans Judas, quelles sont les peines d'une passion criminelle; 3° dans les habitans de Jérusalem, quelles sont leurs différentes dispositions. *Luc.* XIX, 11-28.

PREMIER POINT. — *Des délices de la vertu.*

I. DÉLICES de la vertu considérées dans le banquet corporel qui se fait dans la maison de Lazare. *Six jours avant la pâque, Jésus revint à Béthanie, où étoit Lazare, qu'il avoit ressuscité d'entre les morts, et là on lui donna à souper. Marthe servoit, et Lazare étoit un de ceux qui etoient à table avec lui. Alors Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui étoit de grand prix, elle en parfuma les pieds de Jésus, puis les essuya de ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.* Ce souper se donna, comme l'on croit, le samedi au soir, à parler selon notre manière présente de commencer les jours, c'est-à-dire, selon les Hébreux, lorsque le sabbat étoit fini, et au premier soir du dimanche. Jésus n'eût pu venir d'Ephrem à Béthanie le samedi : ce voyage étoit trop long pour un jour de sabbat. Il falloit donc qu'il fût parti du lieu de sa retraite dès le vendredi, et qu'il eût passé le jour du sabbat aux environs de Béthanie, pour pouvoir s'y rendre le samedi au soir, comme il fit. On savoit sans doute à Béthanie son arrivée, et on l'attendoit chez Lazare, où il avoit coutume de loger. On en étoit aussi instruit à Jérusalem, d'où cette nouvelle fit sortir un grand nombre de Juifs. Il y a même apparence qu'il y eut plusieurs de ceux-ci qui, étant amis de Lazare et disciples de Jésus, restèrent à souper avec eux. Quoi qu'il en soit, qui peut exprimer les délices de ce banquet, où des amis reçoivent leur ami plein de vie et de santé, et se trouvent à table avec celui qu'ils ont vu mort quelque temps auparavant; où deux sœurs revoient à table un frère tendrement aimé, qui avoit expiré entre leurs bras, qu'elles avoient fait porter au tombeau,

tombeau, dont elles avoient pleuré la mort, et dont elles s'étoient crues séparées pour toujours; où Lazare, après avoir langui, après avoir subi la mort, après avoir été enseveli, se retrouve chez lui, au milieu de ses amis, et avec des sœurs chéries, aux soupirs et aux larmes desquelles il est redevable de la vie dont il jouit; mais surtout où Jésus se trouve lui-même, Jésus, ce fils du Dieu vivant, cet ami tendre et compatissant jusqu'à honorer le mort de ses larmes, cet ami fort et puissant qui d'un mot l'a tiré du tombeau, lui a rendu la vie, et qui actuellement se fait un plaisir de la joie qu'il procure, qui veut bien en être témoin lui-même, y participer, et l'augmenter par sa présence? Ah! qui peut comprendre les divers sentimens qui animoient tous ces cœurs? Marthe servoit à table, et avec quelle ferveur! Marie répandoit sur les pieds de Jésus le parfum le plus précieux et les essuyoit de ses cheveux, et avec quel respect, avec quel amour! O doux fruits de l'affliction, délicieuse récompense de la vertu!

II. Délices de la vertu considérées dans le banquet éternel qui se donnera dans le ciel. En se représentant ces sentimens qui dûrent animer les convives de Lazare, on peut se former une idée, bien imparfaite sans doute, mais cependant bien douce et consolante, des sentimens qui régneront dans le ciel après la résurrection générale. Là des mille millions de saints tous brillans et glorieux, tous unis par les liens d'un amour fraternel et de la charité la plus parfaite, jouiront ensemble d'un bonheur immense et éternel, et verront celui à qui ils sont redevables de cette félicité suprême. Ce qui augmentera leur amour, c'est que, pour leur procurer un si grand bien, il les a tirés non-seulement de la mort et de la cendre en laquelle leurs corps étoient réduits, mais du péché, mais de l'enfer. Ce qui augmentera leur amour encore, c'est que pour cela il lui en a coûté à lui-même, non pas seulement un mot, mais tout son sang, mais sa vie qu'il a donnée pour eux avec un amour infini. Ce qui augmentera encore leur amour, c'est qu'il a voulu que leur salut fût tellement un don de sa grâce, qu'il fût en même temps la récompense de leur fidélité; qu'il a voulu les associer à ses souffrances, à ses peines, à ses travaux, pour les associer plus intimement à ses mérites et à sa gloire; qu'il a voulu que, quoiqu'il eût tout fait pour eux,

chacun d'eux cependant ait travaillé et contribué au salut des autres, pour les unir ainsi tous ensemble, et avec lui-même. Ce qui augmentera encore leur amour, c'est de voir le Sauveur au milieu d'eux, se faire une gloire de leur bonheur, les élever jusqu'à lui, leur communiquer sa divinité, les adopter pour ses frères, les traiter comme ses cohéritiers, les unir à Dieu son père comme ses enfans adoptifs, comme ne faisant plus qu'un avec lui et avec Dieu même. O amour! ô amour! O mon ame! quoi! c'est pour vous qu'est préparé un si grand bonheur! Ah! refuseriez-vous de le mériter? Y a-t-il quelque chose ici-bas qui soit capable de vous occuper et de vous empêcher de travailler de toutes vos forces pour l'obtenir?

III. Délices de la vertu considérées dans le banquet spirituel qui se donne ici-bas dans l'Eglise. Le festin de Lazare est encore une figure de ce qui se passe dans l'Eglise, pour nous disposer au banquet éternel qui se donnera dans le ciel. Ici-bas, à la table du Sauveur, on voit encore des Lazares ressuscités, des Marthes agissantes, des Maries contemplatives contribuer, chacun à sa manière, au bonheur, à la joie, à l'édification de l'Eglise, et célébrer avec Jésus un banquet spirituel et divin, un banquet de foi et de vérité, où Jésus lui-même se donne tout entier pour être notre nourriture, et nous incorporer à lui. Quelle bonté, Seigneur, de venir encore chez un pécheur comme moi, après m'avoir tiré du tombeau de mes péchés où je croupissois depuis si long-temps! Que ne puis-je vous en marquer ma reconnoissance en vous servant comme Marthe, en servant mon prochain qui me tient votre place, et en le servant de toutes les manières qui dépendront de moi! Que ne puis-je, comme Marie, répandre à vos pieds un parfum précieux, avec un cœur brisé de douleur, pénétré de reconnoissance et rempli d'amour! Que ne puis-je, comme elle, édifier votre Eglise, édifier la maison où je vis par l'odeur de mes vertus, par mon silence, ma modestie, mon recueillement, ma douceur, ma charité, l'exactitude à mes devoirs, et l'assiduité à la prière, enfin par un dépouillement entier de tout ce qui peut appartenir au monde et à la vanité, afin de m'employer à vous servir dans l'abjection et l'humilité!

SECOND POINT. — *Des peines où entraîne une passion criminelle.*

I. Dans ce qu'elle voit. *Alors l'un des disciples de Jésus, savoir Judas Iscariote, qui devoit le trahir, dit : Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum trois cents deniers, et donné cet argent aux pauvres? Il disoit ceci, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce que c'étoit un larron, et qu'ayant la bourse, il avoit entre les mains ce qu'on y mettoit.* La première peine qu'éprouve une passion, c'est de voir passer à d'autres l'objet qu'elle désire le plus. Judas Iscariote, un des douze apôtres, aimoit l'argent, et il s'étoit tellement laissé dominer par cette passion, que peu de jours après il vendit son maître pour trente deniers. Quel fut donc son chagrin de voir répandre un parfum qu'il estimoit valoir trois cents deniers! Il en est ainsi de tous les cœurs passionnés, qui ont souvent la douleur de voir que les autres reçoivent, acquièrent, possèdent ce que leur passion voudroit avoir, et n'avoir que pour elle. Tels sont l'orgueilleux, l'ambitieux, le voluptueux et l'avare.

II. Dans ce qu'elle dit. La seconde peine qu'éprouve la passion, c'est d'être obligée de se contrefaire. La passion irritée ne peut se taire, et ne peut parler selon sa pensée; il lui faut, malgré elle, emprunter le langage de la vertu : mais qu'elle l'imite mal! Judas, ne pouvant contenir son dépit, osa donc élever la voix, et par ses indignes murmures troubler la douce joie d'une si sainte assemblée. Pourquoi, dit-il, n'a-t-on pas vendu ce parfum pour en donner l'argent aux pauvres? Audacieux avare! un parfum employé pour Jésus, tu oses le lui reprocher, et cela hautement et en sa présence! Hypocrite! tu parles des pauvres, et c'est d'eux que tu t'embarrasses le moins. Ingrat! tu abuses de la confiance de ton maître pour voler les pauvres, et le voler lui-même, pour détourner à ton profit ce que l'on te met entre les mains pour sa subsistance. Cœur endurci! après tant de miracles de la puissance et de la divine pénétration de ton maître, te flattes-tu encore qu'il ne perce pas le voile de ton hypocrisie, et qu'il ne voie pas dans ton cœur toute la malice et tout le venin que tu y tiens renfermés? O Jésus, comment pouvez-vous souffrir à votre suite et à votre table un pareil monstre? Hélas! vous daignez bien m'y souffrir moi-

même, et combien de fois la passion ne m'a-t-elle pas fait tenir un langage aussi téméraire, aussi faux, aussi hypocrite, aussi ingrat, aussi dénaturé que celui de Judas! Combien de fois, comme lui, et plus coupable que lui, en ce que j'avois plus de connoissances et une foi plus éclairée, n'ai-je pas abusé de vos bienfaits, n'ai-je pas méprisé et vos regards et votre puissance!

III. Dans ce qu'elle entend. La troisième peine de la passion, c'est de s'entendre contredire, c'est d'entendre qu'on loue ce qu'elle blâme, et quelquefois qu'on la reconnoît, et qu'on la blâme elle-même. Jamais hypocrite n'auroit mieux mérité cet affront que Judas; cependant le Seigneur le ménage, il le laisse jouir de la réputation de charitable qu'il affecte, et il se contente de justifier l'action de Marie, et d'empêcher qu'on ne l'inquiète. Encore pour cela n'adresse-t-il pas la parole au perfide, mais il parle en général, comme si ce n'eût pas été le murmure d'un seul, ou qu'il eût ignoré qui étoit celui qui avoit murmuré. *Mais Jésus dit*, en parlant de Marie et du parfum qu'elle répandoit : *Laissez-la le garder et l'employer pour le jour de ma sépulture* (1), *car vous avez toujours des pauvres avec vous; mais pour*

(1) Notes sur ce texte : *Sinite illam, ut in diem sepulturæ meæ servet illud.*

Ce texte est difficile, et si l'on n'y reconnoît pas un hébraïsme, nous osons dire qu'il est inexplicable. La difficulté est dans ce mot, *ut servet*. 1° Il ne faut pas prendre ce verbe pour un futur : *Qu'elle le garde dorénavant, dans la suite, à l'avenir*; mais pour un simple présent, et qui a plutôt rapport au passé qu'à l'avenir, comme on va le voir. 2° Le mot *servet* n'est pas opposé à *insumere*, mais à *vendere*. Judas avoit dit qu'il eût fallu *vendre* ce parfum. N. S. répond : Laissez-la le garder, souffrez qu'elle le garde, qu'elle ne le vende point; ne murmurez point de ce qu'elle l'a gardé, de ce qu'elle ne l'a point vendu. 3° Le verbe *servet* n'est pas ici seul, mais il en renferme un autre qu'il faut suppléer, comme s'il y avoit : *ut servet et insumat, ut servatum insumat.* Les exemples d'un pareil hébraïsme ne sont pas rares dans l'Écriture, et on peut en rapporter ici quelques-uns. Dans S. Matthieu, IV, 5, *assumpsit eum in sanctam civitatem*, id est, *assumpsit et tulit, assumptum tulit eum.* — Ps. LIV, 19. *Redemit in pace animam meam*, id est, *redemit et constituit : redemptum constituit in pace.* — Ps. CXVII, 5. *Exaudivit me in latitudine Dominus*, id est, *exaudivit et collocavit, exauditum collocavit me*, etc.

moi, vous ne m'aurez pas toujours. Jésus annonçoit ainsi, non-seulement sa mort prochaine, mais encore sa sépulture. La douceur de sa réponse est un exemple pour nous, et elle étoit un ménagement pour Judas. Ménageons-nous ainsi ceux que la passion fait parler? Ah! souvent ne les humilions-nous pas de la manière la plus mortifiante?

Pour mieux sentir la difficulté de cet endroit, et la nécessité de reconnoître l'hébraïsme dont nous parlons, voyons comme on a traduit ce passage. 1° Le Père Berruyer traduit : « Laissez-la » arroser aujourd'hui mes pieds d'un parfum exquis et précieux. » Elle peut cependant le ménager avec économie, et garder ce qui » lui en reste pour honorer ma sépulture. » Trois défauts dans cette explication. D'abord on suppose sans fondement qu'il restoit de ce parfum à Marie. Ensuite Judas ne parloit pas du parfum qui pouvoit lui rester, mais il se plaignoit de celui qu'elle avoit répandu. Enfin N. S. n'a pas pu ordonner que Marie gardât ce parfum pour le soir de sa sépulture, puisqu'il savoit bien qu'alors elle ne pourroit en faire usage, étant en effet ressuscité avant que les saintes femmes ne vinssent au sépulcre. 2° L'auteur d'une nouvelle et belle traduction traduit ainsi : « Faut-il qu'elle ré- » serve ce parfum pour le jour de ma sépulture? » Il semble que Judas eût pu répondre : Non, sans doute, et ce n'est pas là ce que je dis; je dis qu'elle eût mieux fait de le vendre, et d'en donner l'argent aux pauvres. C'est à cette plainte, à ce murmure de Judas que N. S. répond, et dans la même traduction il n'y répondroit pas. 3° Différens commentateurs ont recours ici au grec, et c'est d'après le grec qu'on lit dans la traduction de Mons : « Laissez-la faire, elle a gardé ce parfum pour le jour de ma » sépulture. » Mais c'est expliquer le grec, et laisser le latin sans explication. D'ailleurs le grec même n'exige-t-il point l'hébraïsme que nous admettons ici dans le latin? Étoit-il exactement vrai de dire que Marie eût gardé ce parfum pour la sépulture du Seigneur, elle qui ne pensoit pas même à cette sépulture? Ne seroit-il pas mieux de traduire : Elle l'a gardé, et elle l'a employé pour, c'est-à-dire, au lieu du jour de ma sépulture?

Quoi qu'il en soit, loin de recourir au texte grec, ne seroit-il pas mieux de préférer le texte latin, qui dit seulement le fait, et le mystère que Marie accomplit, sans lui en donner l'intention, et dire : *Souffrez* que ce parfum qu'elle a gardé, *elle l'emploie pour le jour,* c'est-à-dire, *au lieu du jour de ma sépulture? Laissez-la prévenir le jour de ma sépulture, et embaumer mon corps pour la sépulture, tandis que je vis, parce qu'elle ne pourra l'embaumer après ma mort?* C'est ainsi que N. S. expliqua lui-même sa réponse dans une occasion toute semblable, qui ne tarda pas à se présenter, comme nous le verrons

TROISIÈME POINT. — *Des différentes dispositions de ceux de Jérusalem.*

I. Des cœurs droits. *Une grande multitude de Juifs ayant su qu'il étoit là, ils y vinrent, non-seulement pour Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avoit ressuscité d'entre les morts. Mais les princes des prêtres délibérèrent de faire aussi mourir Lazare, parce qu'à cause de lui beaucoup de Juifs les quittoient, et croyoient en Jésus.* Les uns, suivant les mouvemens d'un cœur droit, allèrent de Jérusalem à Béthanie, pour voir Jésus et Lazare. Joignons-nous à eux, admirons encore de nouveau un si grand prodige, et adorons-en le divin auteur, attachons-nous à lui, et renonçons, pour le suivre, à tout ce qui pourroit nous détourner de lui.

II. Des cœurs terrestres. Les autres demeurèrent à Jérusalem, occupés de leurs affaires temporelles, sans prendre aucune part à ce que Dieu opéroit de plus merveilleux pour leur salut. O stupidité, ô indifférence pour les choses du ciel et de la religion! ô oubli de Dieu et du salut, que tu es encore commun parmi les hommes qui ne pensent qu'à la terre! Ne suis-je point en quelque chose de ce nombre?

III. Des cœurs endurcis. Les autres enfin, s'abandonnant à toutes les fureurs et à toutes les extrava-

en S. Matthieu, XXVI, 12, et en S. Marc, XIV, 8; et il n'y a pas à douter que, dans les deux occasions, le murmure ayant été le même, la réponse n'ait eu aussi le même sens, quoique plus clairement expliqué dans la seconde occasion que dans la première.

Si on demande pourquoi les interprètes ont bien reconnu cet hébraïsme dans les textes ci-dessus allégués, et qu'ils ne l'ont pas reconnu ici, on peut répondre que c'est parce que, dans ces textes, la construction latine est défectueuse, ou ne présente aucun sens : on ne dit point *assumere in civitatem*, et il n'y a point de sens dans ces autres expressions, *redemit in pace, exaudivit in latitudine*, au lieu qu'ici il se trouve par hasard que cette expression, *servet in diem*, est latine, et qu'elle présente un sens. Mais comme ce sens, de quelque manière qu'on le tourne, ne peut convenir à l'endroit dont il s'agit, il est d'une nécessité absolue de recourir à l'hébraïsme, puisque c'est le seul moyen de lever la difficulté, et de traduire comme s'il y avoit *ut servatum insumat.*

gances d'un cœur endurci, forment la résolution de faire aussi mourir Lazare; et ce sont les princes des prêtres et le conseil de la nation qui prennent ce parti. Princes aveugles et insensés! vous aviez donné des ordres pour qu'on vous donnât avis du lieu où seroit Jésus, vous le savez maintenant, le bruit public vous l'apprend, et vous n'envoyez pas l'arrêter; sa puissance déconcerte vos projets, et au lieu de lui rendre hommage, vous vous livrez à de nouveaux excès de cruauté et de d'extravagance! Que gagnerez-vous à faire mourir Lazare, si Jésus le ressuscite? Que gagnerez-vous à faire mourir Jésus lui-même, s'il se ressuscite par sa propre vertu? Mais quand une fois on s'est endurci dans le parti de l'erreur et de l'impiété, on ne raisonne plus, on n'enfante plus que des chimères, on n'écoute que sa fureur, et on ne respire que sang et carnage.

PRIÈRE. Puissiez-vous trouver en moi, ô mon Sauveur, comme à Béthanie, des dispositions propres à vous y attirer, à vous y attacher! Mais c'est principalement à vous à les y mettre, car que puis-je vous offrir, ô mon Dieu, qui ne soit à vous? Je ne puis reconnoître vos bienfaits que par vos bienfaits mêmes. Accordez-moi donc, Seigneur, de correspondre fidèlement à votre grâce, de mépriser les vains murmures comme les vains applaudissemens des hommes, et de vous plaire dans toutes mes actions. Ainsi soit-il.

CCXXXV^e MÉDITATION.

Jésus vient en triomphe à Jérusalem.

Considérons, 1° les préparatifs de ce triomphe; 2° la prophétie qui annonce ce triomphe; 3° le peuple qui forme ce triomphe; 4° les Pharisiens qui voient ce triomphe. *Matth.* XXI, 1-9; *Marc.* XI, 1-10; *Luc.* XIX, 29-40; *Jean.* XII, 12-19.

PREMIER POINT. — *Les préparatifs de ce triomphe.*

IL n'y en eut point d'autre que l'ordre que Jésus donna à deux de ses disciples. *Le lendemain* donc, c'est-à-dire le premier jour de la semaine, que nous appelons le

dimanche, Jésus étant parti de Béthanie, *s'approchant de Jérusalem et de Bethphagé,* et n'étant pas encore fort éloigné de Béthanie, il ordonna à deux de ses disciples de prendre le devant, d'aller au village de Bethphagé, qui étoit devant eux, situé sur le mont des Oliviers, au pied duquel ils étoient parvenus. *Vous trouverez à l'entrée du bourg,* leur dit-il, *une ânesse attachée, et son âne avec elle, sur lequel nul homme n'a jamais monté. Détachez-les, et amenez-les-moi. Et si quelqu'un vous dit : Que faites-vous? dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on les laissera emmener. Les disciples partirent, et firent ce que Jésus leur avoit ordonné. Ils trouvèrent l'ânesse et l'ânon attachés dehors, devant une porte entre deux chemins, et ils les délièrent. On leur demanda de quel droit; ils répondirent que le Seigneur en avoit besoin, et on les leur laissa emmener. Et ils amenèrent l'ânesse et l'ânon à Jésus.*

I. Admirons dans tout ceci la science divine de Jésus. Il connoît le présent et l'avenir, les évènemens qui dépendent d'une cause nécessaire, comme ceux qui dépendent d'une volonté libre. Reposons-nous donc sur sa sagesse, sur sa providence, sur sa bonté.

II. Admirons l'obéissance des deux disciples. L'action qu'on leur commandoit devoit naturellement leur paroître absurde et sans raison, injuste et mal édifiante, téméraire et dangereuse. Mais quand Jésus parle, il ne faut point de réflexion, il ne faut que de l'obéissance. Cette obéissance étoit le prélude de celle qu'il devoit exiger d'eux, quand il leur ordonneroit d'aller enseigner tous les peuples de la terre, les Juifs et les nations, de les délier de leurs fers, et de les lui conduire pour servir à son triomphe.

III. Admirons la docilité de ceux de Bethphagé. Au nom du Seigneur, ils ne savent rien refuser, ils accordent tout. Nous donc aussi, au nom du Seigneur, accordons tout, donnons cette aumône, taisons ce défaut du prochain, souffrons cette injure, pardonnons cette offense, renonçons à ce plaisir, pratiquons cette bonne œuvre, observons cette loi.

SECOND POINT. — *La prophétie qui annonce ce triomphe.*

I. Jésus en accomplit la lettre. Jérusalem étoit avertie par le prophète Zacharie, que son roi devoit venir à elle sur une ânesse et un ânon. *Dites à la fille de Sion :*

Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur (1), *monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug*, ou ce qui est la même chose pour le fond : *Ne craignez point, fille de Sion, voici votre roi qui vient monté sur le poulain d'une ânesse.* Plus cette circonstance paroît de peu d'importance, plus il est admirable de la voir exprimée dans le prophète, et de la voir ici littéralement accomplie par J. C. Il n'y a que Dieu qui, dans de si petites choses, en puisse faire de si grandes.

II. Jésus en accomplit l'esprit. Réjouissez-vous, Jérusalem; ne craignez rien, fille de Sion, voici votre roi, votre sanctificateur, votre Sauveur. Ah! pourquoi craindriez-vous? Son triomphe ne respire que la douceur, la simplicité, la bienfaisance et l'amour. On ne voit autour de lui ni l'éclat du fer, ni celui de l'or; il ne traîne point après lui des villes captives et des peuples gémissans dans les chaînes; le faste, l'orgueil, l'opulence, n'ont point préparé son triomphe. Les guerres cruelles, les victoires sanglantes n'en sont point l'objet. Une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfans porte en main des branches d'oliviers et de palmiers; voilà ce qui forme sa cour, sa garde et son cortège. Ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent célèbrent de concert les louanges de Dieu et les bienfaits miraculeux du fils de David. O divin roi, y eut-il jamais un si aimable triomphe? Réjouissez-vous, mon ame, ne craignez donc plus, osez aimer votre roi, allez à lui, recevez-le, puisqu'il est le Dieu de la paix, de la douceur et de l'amour.

III. Jésus accomplit la prophétie d'une manière toute divine. *Or tout cela se fit pour l'accomplissement de ce qui avoit été dit par le prophète.* Mais qui est-ce qui fit tout cela pour cet accomplissement? Qui est-ce qui avoit cet accomplissement en vue? Assurément ce ne furent pas ceux qui avoient attaché l'ânon et l'ânesse à leur porte; ce ne furent pas les apôtres qui allèrent les détacher et les amener, ni eux, ni les autres n'eurent l'intelligence de cette prophétie qu'après la descente du Saint-Esprit. Ce fut encore moins le peuple qui accompagnoit Jésus,

(1) Dans la prophétie il y a le mot *pauper;* mais en hébreu le mot signifie aussi *mansuetus, humilis,* et toutes ces significations conviennent ici.

et que l'admiration de ses miracles, et en particulier de la résurrection de Lazare, attiroit à sa suite. Il ne falloit pas moins qu'une sagesse et une providence divine, pour réunir tant d'évènemens, pour les faire prédire si long-temps avant, et pour faire agir tant de personnes différentes, qui, sans le savoir, concouroient à l'accomplissement. Jésus seul, sur la terre, en connoissoit le mystère, et en avoit disposé tous les préparatifs. Adorons sa grandeur et sa majesté, sa sagesse et sa puissance, mais surtout sa douceur et ses amabilités.

Troisième Point. — *Le peuple qui forme ce triomphe.*

I. Quel étoit ce peuple. Ce peuple étoit composé de quelques habitans de Jérusalem, et surtout des étrangers qui s'étoient rendus dans cette ville pour se disposer à la fète de Pâque. Plusieurs de ceux-là étoient déjà ses disciples, quelques-uns avoient vu dans leur pays les divins miracles de Jésus, quelques-uns avoient été présens lorsque Jésus ressuscita Lazare; d'autres enfin avoient entendu raconter ces merveilles, de manière à n'en pouvoir douter. C'est ce qui détermina tout ce peuple à aller au-devant de J. C. et à lui former ce triomphe pacifique.

II. Ce que fait ce peuple. Ce peuple ayant su que Jésus étoit parti de Béthanie, et qu'il venoit à Jérusalem, il sortit en foule à sa rencontre. D'aussi loin qu'il le vit, saisi d'un sentiment de respect et de joie qu'il ne put contenir, il commença à couper des branches de palmiers et d'oliviers dont la montagne étoit couverte, et les portant en mains, il se mit à crier : Salut et bénédiction au roi d'Israël, à celui qui vient au nom du Seigneur. Jésus, continuant sa route avec ses apôtres, rencontra l'ânon que lui amenoient les deux disciples qu'il avoit envoyés. Ceux-ci, voyant l'ardeur et le zèle du peuple, comprirent à quel usage étoient destinés ces animaux : ils firent de leurs manteaux une espèce de housse à l'ânon, sur lequel ils firent monter Jésus, et ils en firent autant à l'ânesse qui suivoit. Lorsque le peuple vit que les choses concouroient si heureusement, et que Jésus lui-même ne se refusoit pas à leur empressement, il s'abandonna aux transports de sa joie et de sa reconnaissance, et fit tout ce qu'il put imaginer pour témoigner son amour. Les

uns se dépouilloient de leurs vêtemens, et en tapissoient les bords du chemin; les autres cueilloient des feuilles sur les arbres, et en jonchoient la route.

III. Les acclamations du peuple. A ces démonstrations de respect, le peuple joignoit des cantiques de louanges qui exprimoient encore mieux ses sentimens et sa foi. Quand on fut arrivé à la descente de la montagne qui n'étoit qu'une pente douce, ce fut alors que les disciples, enchantés du spectacle ravissant qui frappoit leurs yeux, et auquel ils ne s'étoient pas attendus, commencèrent à chanter les merveilles dont ils étoient témoins, en disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur; la paix est conclue entre le ciel et la terre, et la gloire en appartient à celui qui habite au plus haut des cieux. Les troupes qui précédoient, et celles qui suivoient, répétoient le même cantique : Salut au fils de David (1). Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne de notre père David, qui va reparoître avec éclat! Le Seigneur s'est réconcilié avec nous. Louange, honneur, bénédiction et gloire au Très-Haut! Ainsi se vérifioient deux oracles du Sauveur. Le premier, que la maladie de Lazare étoit pour la gloire de Dieu et pour la gloire de son Fils; le second, lorsqu'il dit à quelques-uns de Galilée qu'ils ne le verroient plus jusqu'au jour où ils diroient : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Ces Galiléens se trouvoient sans doute ici, parce qu'ils s'étoient rendus comme les autres pour se préparer à la pâque. C'est ainsi que Jésus annonçoit tous les évènemens de sa vie, et en disposoit. Ah! si nous eussions été là, nous n'eussions pas sans doute été indifférens, nous eussions uni nos cœurs et nos voix à ces chants de louange et d'allégresse. Eh bien! dans les solennités de l'Eglise, surtout dans celle qui nous donne une image sensible de ce glorieux triomphe, ne restons pas muets, froids et languissans. Jésus est au milieu de nous, nous sommes en sa présence, disons-lui donc tout ce que l'amour le plus ardent et le plus respectueux peut suggérer à un cœur fidèle.

(1) Le mot *hosanna* est une acclamation et une bénédiction qu'il ne faut pas toujours rendre selon son étymologie, mais selon le sujet auquel il est appliqué.

QUATRIÈME POINT. — *Les Pharisiens qui voient ce triomphe.*

Quelque chose, ce semble, eût manqué au triomphe de J. C., si ses ennemis n'y eussent pas été présens. Quel spectacle pour ces hommes jaloux qui avoient compté sur les dispositions où ils avoient eu soin de mettre le peuple, afin d'assouvir leur cruel acharnement! Examinons....

I. Ce qu'ils disent entre eux. *Les Pharisiens se dirent les uns aux autres : Vous le voyez, nous n'avançons rien, voilà tout le monde qui court après lui.* Non, sans doute, vous n'avancez pas, et vous n'avancerez jamais qu'autant qu'il le voudra, puisqu'il est le maître de tout. C'est de quoi, si vous n'étiez pas aveugles, il y a long-temps que vous auriez dû vous convaincre. Et lorsqu'il vous aura permis de le mettre à mort, vous n'en serez pas plus avancés : c'est alors que son nom deviendra plus célèbre, que tout le monde s'attachera à lui, et vous détestera à jamais. Voilà ce que nous voyons aujourd'hui de nos yeux, et ce que le monde voit depuis plus de dix-sept cents ans. En vain l'impiété et la jalousie s'élèvent contre Jésus et ses disciples; elles ne gagnent rien, et elles n'avancent qu'autant que Jésus le leur permet. Malgré leurs vains efforts, Jésus aura toujours des disciples fidèles. Que je sois de ce nombre, ô Jésus; que je vous sois d'autant plus attaché, que l'iniquité s'élevera avec plus d'audace contre vous, ou que la jalousie me poursuivra avec plus d'acharnement.

II. Ce qu'ils disent à Jésus. *Et quelques-uns des Pharisiens qui étoient parmi le peuple lui dirent : Maître, faites taire vos disciples.* Pharisiens orgueilleux, à quoi êtes-vous réduits? A implorer l'autorité de celui dont vous venez de décerner la mort. Mais n'êtes-vous pas les maîtres? n'est-ce pas vous qui dominez à Jérusalem? Montrez ici votre pouvoir; ordonnez à ce peuple de se taire, osez lui dire que ses acclamations sont autant de blasphèmes? Pour Jésus, il n'impose point un pareil silence à ses disciples, au contraire il leur ordonne de parler sur les toits, et il leur en donne la force et le courage. Si le monde, le respect humain en font taire quelques-uns jusqu'à trahir leur devoir, dès-là ils ne sont plus ses disciples.

III. Ce que Jésus leur répond. *Mais Jésus leur ré-*

pondit : Je vous déclare que, si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront. Elles ont parlé ces pierres, elles ont élevé leur voix, et poussé leurs cris à la mort de leur Créateur, lorsque les disciples se taisoient. Leur langage a été entendu, il a touché les cœurs les plus durs, il les a forcés à parler comme elles, et à confesser que Jésus est le fils de Dieu.

PRIÈRE. Ne permettez pas, ô Jésus, que je cesse jamais de croire de cœur, et de confesser de bouche ce que vous m'avez enseigné, et ce que je connois de votre bonté et de votre puissance. Que ma vie surtout jette un cri qui confonde vos ennemis, et qui édifie vos fidèles serviteurs. Que tout en moi vous bénisse et vous rende hommage comme à mon Sauveur, à mon roi, et à mon Dieu. Triomphez de mon cœur, régnez sur lui. Mais cet empire qui vous est dû à tant de titres, vous voulez le tenir de moi, vous ne demandez que mon amour, vous ne voulez régner sur moi que pour me rendre heureux. Ah! je vous le remets ce cœur qui n'auroit jamais dû s'éloigner de vous, venez en prendre possession, rien ne pourra plus vous en bannir, tout en lui reconnoîtra votre autorité, votre empire. La vue de mes ingratitudes passées et de vos bontés toujours nouvelles le fixera pour jamais dans votre mour. Ainsi soit-il.

CCXXXVI^e MÉDITATION.

Jésus pleure sur Jérusalem.

Première cause des larmes de Jésus, l'infidélité de Jérusalem; seconde cause des larmes de Jésus, la ruine de Jérusalem; troisième cause des larmes de Jésus, notre instruction. *Luc.* XIX, 41-44.

PREMIER POINT. — *Première cause des larmes de Jésus, l'infidélité de Jérusalem.*

I. LES grâces qu'elle a négligées. *Comme il fut arrivé près de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle, en disant : Ah! si au moins en ce jour qui t'est donné, tu connoissois aussi toi-même ce qui peut te procurer*

la paix; mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Depuis plus de trois ans que Jésus remplissoit toute la Palestine du bruit de ses miracles, et qu'il étoit venu en différens temps étonner Jérusalem même par la grandeur et le nombre de ceux qu'il y faisoit, cette capitale résistoit opiniâtrément à la lumière qui lui étoit offerte. Plusieurs villes de la Judée et même de la Samarie étoient persuadées que Jésus étoit le Messie, et elles étoient prêtes à le reconnoître publiquement aussitôt que la capitale se seroit déclarée. Plusieurs même de Jérusalem croyoient en Jésus, mais les chefs et la multitude, obstinément attachée à ses chefs, étoient plus opposés que jamais à Jésus. Quelles grâces, quelles faveurs n'ont pas été accordées à Jérusalem; mais quel mépris n'en a-t-elle pas fait! Hélas! ne suis-je pas aussi infidèle que Jérusalem? Que de grâces n'ai-je pas reçues! Quelle attention y ai-je faite? Quel profit en ai-je retiré?

II. Le temps dont elle a abusé. Dans ce jour même de triomphe si propre à toucher cette ville ingrate, on voyoit à la suite de Jésus peu d'habitans de Jérusalem en comparaison du grand nombre d'étrangers qui lui faisoient cette réception. Ah! si Jérusalem toute entière eût concouru à cette pompe avec autant d'affection que ces étrangers, le triomphe de Jésus eût été parfait; il en eût goûté toute la douceur, et il auroit fait éclater sa joie, au lieu de démontrer sa douleur; Jérusalem eût été à jamais l'héritage du Seigneur et la gloire des nations; elle eût joui, dans l'innocence et la sainteté, d'un bonheur solide, d'une paix inaltérable, sous la protection de son roi et de son Dieu. Ah! si j'avois profité de tant de beaux jours que le Seigneur m'a accordés, qui étoient à moi, dont j'étois le maître, et dans lesquels je pouvois si facilement travailler à mon salut et à ma sanctification, de quelle paix ne jouirois-je pas maintenant! Quels trésors de mérites n'aurois-je pas amassés! Mais j'ai tout perdu, et je ne trouve en moi que trouble et remords, crainte et désespoir. Ne désespérons cependant pas, ô mon ame. Voici encore un jour, qui peut-être sera suivi de plusieurs jours; mais dût-il être le dernier de tes jours, *ah! même en ce jour qui t'est donné,* et que le Seigneur t'accorde, tu peux revenir à lui, commencer une vie plus fervente, et goûter encore à son service la paix qui en est inséparable.

III. L'aveuglement dans lequel elle est tombée. *Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux*. Jérusalem ne voit plus rien, elle ferme les yeux à tout, elle s'obstine et s'endurcit de plus en plus; elle ne voit ni les biens qu'elle perd, ni les maux qu'elle s'attire, ni les crimes dont elle est souillée, ni celui qu'elle est près de commettre, et qui causera sa ruine entière. O mon ame, n'es-tu point déjà tombée dans un si funeste aveuglement? Connois-tu bien le prix du temps présent? Les saints l'ont connu, et ils n'ont pas perdu un instant. Ah! si tu le connoissois aussi, si tu savois combien il t'importe de profiter de ce jour, combien il est court, combien il passera vite, quels biens infinis te sont promis, si tu en profites; de quels maux infinis ta négligence sera suivie, si tu n'en profites pas! Hélas! seroit-il possible que tout cela fût caché à mes yeux? Ne le permettez pas, Seigneur. Ah! pourquoi ne connoîtrois-je pas mon véritable bonheur? Tant d'autres l'ont connu et l'ont trouvé dans la vertu, dans la ferveur et la pénitence, pourquoi ne l'y chercherois-je pas et ne l'y trouverois-je pas aussi, puisqu'il m'est offert aussi bien qu'à eux?

SECOND POINT. — *Seconde cause des larmes de Jésus, la ruine de Jérusalem.*

I. Ruine arrivée comme elle a été prédite. *Oui, ils viendront ces jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils raseront tes maisons, ils extermineront tes habitans sous tes ruines, et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée*. Cette terrible prédiction s'exécuta à la lettre environ quarante ans après, lorsque les Romains, ministres de la vengeance céleste, prirent Jérusalem, et la ruinèrent de fond en comble. Cet évènement mémorable prédit par J. C., et peu de temps après écrit par l'évangéliste, lorsque rien ne paroissoit humainement l'annoncer, est une preuve de la divinité du Messie, qui devoit un jour servir à convertir les Gentils, en servant au châtiment des Juifs.

II. Ruine, l'exemple et la terreur des villes criminelles. Combien de grandes villes, de provinces et de royaumes n'ont expié leurs crimes que par leur ruine entière! Mais ce sont ici des secrets de la Providence que

Dieu tient cachés, et ne révèle pas toujours. Cette vérité doit faire trembler les peuples et les monarques; mais le secret où Dieu la tient cachée doit arrêter les conjectures téméraires et les discours indiscrets.

III. Ruine, figure de la ruine d'une ame infidèle. Ce qui est prédit de Jérusalem est la figure de ce qui arrive à une ame qui n'a pas été fidèle, de ce qui arrive à une jeune personne qui n'a pas profité des principes de son éducation, à un cœur qui s'est engagé dans une habitude criminelle, à un esprit indocile qui s'est élevé contre l'Eglise, à un libertin qui s'est livré aux discours des impies, et à la lecture de leurs livres empoisonnés. Quels ennemis acharnés! Quelles ruses, quelles manœuvres, quels ressorts, quelle obstination dans l'attaque, et lorsqu'ils se sont rendus maîtres, quels ravages, quelle cruauté, quelle incendie, quelle destruction, quelle ruine! Mais quel sera le sort de cette ame pervertie et dégradée, lorsqu'enfin elle sera tombée au pouvoir infernal de Satan, lorsqu'elle sera renfermée avec ses ennemis et ses complices dans les gouffres de l'éternité? Hélas! on a beau parler à ces hommes pervers et infidèles, et les menacer, semblables à l'infidèle Jérusalem, ils ne sont touchés ni des maux de la vie présente, ni des maux de la vie future, ils ferment leurs yeux et bouchent leurs oreilles, ils ne veulent ni voir ni entendre.

Troisième Point. — *Troisième cause des larmes de Jésus, notre instruction.*

Jésus pleure pour nous apprendre nous-mêmes à pleurer....

I. Sur les malheurs temporels et publics. Les impies, qui ne voient que l'écorce des choses, peuvent raisonner comme il leur plaira sur les maux qui affligent leur patrie, et n'en considérer que les causes prochaines et immédiates; pour nous, unissons-nous à J. C., pleurons avec lui, non par foiblesse ou par intérêt, mais comme lui, par compassion et par charité. Efforçons-nous, en mêlant nos larmes avec les siennes, d'arrêter le cours des vengeances célestes, d'apaiser la colère du Seigneur, et d'attirer sur nous les regards de sa miséricorde et de sa protection.

II. Sur les péchés des hommes. En considérant les désordres publics et la multitude des péchés dont la terre est inondée, gardons-nous de ces gémissemens

hypocrites accompagnés de médisance, de calomnie, de satire, de ces gémissemens qui ne sont pas ceux du Saint-Esprit, ceux de la colombe, mais plutôt les rugissemens de lions cruels, et par lesquels on déchire la réputation de son prochain, on n'épargne ni le sacré, ni le profane, comme s'il n'y avoit partout qu'iniquité et hypocrisie. Mais pleurons avec J. C., et versons comme lui des larmes de religion, des larmes de douleur, en voyant Dieu si grièvement offensé, des larmes de zèle pour tant d'ames qui se perdent, qui ne veulent ni comprendre le prix de la vie présente dont elles pourroient si utilement profiter, ni méditer les maux et les biens infinis de la vie future. Ah! pécheurs, si vous connoissiez ce que c'est que la paix qu'on vous offre; mais parce que vous ne voulez pas le connoître, quelle guerre entreprenez-vous, et quel en sera le terrible succès?

III. Sur nous-mêmes. Les larmes de J. C. faisoient partie de son sacrifice. Unissons-nous donc à lui, et versons avec lui des larmes de componction et de pénitence. Ses larmes sanctifieront les nôtres, leur donneront un prix infini, et les rendront capables de laver nos péchés, et de purifier notre ame.

Prière. Ah! Seigneur, que j'ai bien sujet de pleurer sur moi-même! Si je repassois dans l'amertume de mon cœur toutes les années de ma vie, hélas! qu'y verrois-je, sinon des sujets de larmes? Pleurez, mes yeux, pleurez tant d'années perdues et criminelles. Ah! quelle perte, quel malheur! Que d'abus, que d'offenses! Et qui ai-je offensé ainsi? De quoi ai-je abusé? A quoi me suis-je exposé? Malheureux jours, fussiez-vous effacés du nombre de mes jours! Du moins ne vous présentez jamais à mon souvenir que vous ne fassiez couler de mes yeux des ruisseaux de larmes. Ainsi soit-il.

CCXXXVII[e] MÉDITATION.

Jésus entre en triomphe dans Jérusalem, et va au temple.

Observons, 1° le mouvement qui se fait dans la ville; 2° ce qui se passe dans le temple; 3° l'indignation des princes des prêtres. *Matth.* XXI, 10-16; *Marc.* XI, 11; *Luc.* XIX, 45, 46.

PREMIER POINT. — *Du mouvement qui se fait dans la ville.*

JÉSUS *étant entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue.* Et quel fut ce mouvement?

I. Ce fut un mouvement d'indolence et de curiosité dans les uns, *et on disoit: Qui est celui-ci?* Eh quoi! dans Jérusalem, il en est encore qui ne connoissent pas Jésus, qui n'ont pas su qu'il étoit à Béthanie, et qu'il venoit dans leur ville! Quelle indolence! Il faut, pour les en tirer, tout le bruit et tout le fracas de la multitude. Mais encore à quoi aboutit ce mouvement? A une simple curiosité. *Qui est celui-ci?* C'est ainsi que des personnes indolentes pour leur salut, qui ne fréquentent point nos temples et n'assistent presque jamais à la prédication de la parole de Dieu, sont quelquefois réveillées de leur assoupissement par le bruit que fait un prédicateur dans un carême ou dans une retraite, et se contentent de demander : Qu'y a-t-il? *qu'est-ce?* quel est cet homme? Ah! ce que c'est. C'est pour vous la plus favorable occasion, c'est pour vous la plus importante des affaires, c'est de votre salut, de votre éternité qu'il s'agit. Les peuples qui accompagnoient le triomphe de Jésus, la plupart rassemblés des différens cantons de la Palestine, *répondoient : C'est Jésus le prophète, qui est de Nazareth en Galilée.* N'y avoit-il point un peu de politique et de timidité dans cette réponse? Pourquoi ne pas dire : C'est l'envoyé de Dieu, le fils de David, le roi d'Israël? C'est un grand malheur quand la disposition de ceux qui interrogent et qui écoutent, oblige ceux qui sont chargés de répondre et d'instruire, à user de réserve et à garder des ménagemens qui affoiblissent la vérité.

II. Ce fut un mouvement d'imitation et de légèreté dans les autres. On va, on court où l'on voit aller et courir les autres, et l'on fait comme eux. Combien y en a-t-il qui, dans des occasions extraordinaires, aux grandes solennités, et en particulier à celles de Pâque, ne se donnent quelque mouvement que par imitation et pour faire comme les autres, prêts à retomber dans leur indolence, dans l'oubli de Dieu, dans leur vie dissipée et criminelle, dès que la fête sera passée, et que le mouvement général ne les soutiendra plus! Que de bonnes œuvres, que de saintes actions nous faisons tous les jours, et dont nous perdons tout le fruit, parce que nous les faisons uniquement par imitation, par coutume, emportés, pour ainsi dire, par le tourbillon commun, mais sans affection, sans droiture d'intention, sans esprit intérieur! Il en est de même de la foi : avec les chrétiens on est chrétien, avec les catholiques on est catholique, et on en tient le langage; est-on avec d'autres, ou ceux-ci viennent-ils à changer, on change comme eux, on pense, on parle et on agit comme eux. C'est ce qui arriva à ces Juifs qui se donnent aujourd'hui tant de mouvemens en faveur de J. C.

III. Mouvement de religion et de conviction dans quelques-uns en petit nombre. Ce petit nombre consistoit dans les apôtres et les disciples, quelques habitans de Jérusalem qui avoient réfléchi sur les miracles que Jésus y avoit faits, et enfin quelques Galiléens et Juifs, touchés de ceux qu'ils lui avoient vu faire dans leur pays. Encore la foi de ceux-ci fut-elle bien ébranlée au temps de la passion, et Jésus ne leur en fit pas un crime, parce qu'elle fut bientôt rétablie par sa résurrection, et entièrement raffermie par la vertu du Saint-Esprit. Voilà l'état dans lequel nous sommes. Instruits des mystères de la foi, nous savons ce que l'Eglise enseigne et ce qu'elle réprouve; nous avons reçu le Saint-Esprit : quel mouvement de zèle ne devons-nous donc pas avoir pour la gloire de J. C.! Nous devons donc le servir, et lui demeurer attachés par principe, par conviction, avec une foi ferme, inébranlable, et non pas une foi qui change à tout vent de doctrine, une foi selon les lieux, selon les temps, selon les hommes, selon la fortune, selon les circonstances.

Second Point. — *De ce qui se passe dans le temple.*

I. Jésus dans le temple nous fait connoître quelle est la nature de son règne. *Et étant revenu à Jérusalem, il entra dans le temple de Dieu.* Jésus reconnu par les peuples pour fils et héritier de David, et pour le roi d'Israël, ne va point à la citadelle ni au palais des rois pour y prendre possession de son royaume, il va au temple, pour nous faire entendre que son règne ne doit point faire ombrage aux rois de la terre, que le royaume qu'il vient fonder est un royaume spirituel, et comme il l'a toujours appelé lui-même, le royaume de Dieu; qu'il ne vient que pour faire rendre à Dieu un culte parfait et digne de son infinie grandeur. C'est pour cela qu'il fait éclater, dans cette dernière pâque de sa vie, le même zèle pour la maison de Dieu qu'il avoit déjà fait paroître au commencement de sa prédication, lorsqu'il vint au temple, n'ayant encore que quatre disciples avec lui. Il se comporta donc dans cette occasion comme il avoit fait dans la première. *Il chassa tous ceux qui vendoient et achetoient dans le temple, il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendoient des colombes, et il leur dit: N'est-il pas écrit: Ma maison sera appelée la maison de prière, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs?* Entrons donc dans les vues de notre roi, préparons à Dieu dans nos cœurs un temple saint, où règnent la justice, le respect et l'amour.

II. Jésus dans le temple nous fait connoître ce que nous devons attendre de notre roi. *Alors des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit.* Ce que donne ce nouveau roi, ce ne sont point des richesses, des dignités, des emplois; mais ce qui est infiniment au-dessus du pouvoir de tous les monarques de la terre, il rend la vue aux aveugles et redresse les boiteux: on s'approche de lui pour obtenir ces miracles, et on les obtient; un mot lui suffit pour les opérer. Et ce n'est encore là qu'une figure des merveilles surnaturelles qu'il opère dans nos ames, et une preuve sensible du pouvoir qu'il a de les opérer; et celles-ci, à leur tour, ne sont que la préparation et le gage des merveilles qu'il opérera dans l'éternité sur le corps et sur l'ame de ses fidèles sujets, en les glorifiant dans le ciel selon ses promesses authentiques. Allons donc à

lui dans le temple, profitons des instructions qu'on y fait, du sacrifice qu'on y offre, des sacremens qu'on y confère, des grâces qui s'y distribuent; demandons sans hésiter d'être éclairés, d'être redressés, afin que, marchant dans la lumière de la foi et les sentiers de la justice, nous soyons de dignes sujets d'un si grand roi.

III. Jésus dans le temple nous fait connoître ce que notre roi exige de nous. Il exige que lorsque nous paroissons à sa cour, qui est son temple, nous y paroissions avec un profond respect, si nous ne voulons pas être châtiés comme des profanateurs; que nous y paroissions avec confiance et humilité, avec une vive conviction de notre misère et de la bonté suprême, comme les aveugles et les boiteux de l'Evangile; enfin, que nous lui offrions, non plus des colombes ou des victimes sanglantes qui s'achètent à prix d'argent, mais la victime immortelle et d'un prix infini qui est lui-même, en y joignant l'hommage d'une louange pure, qui parte d'une foi vive et d'un cœur simple et innocent, telle que fut celle de ces enfans qui crioient dans le temple : *Gloire au fils de David.* Unissons donc nos cœurs et nos voix aux chants de l'Eglise, à ses saintes cérémonies, et aux prières de tous les fidèles, pour célébrer de concert la gloire, la grandeur, la sainteté et les bienfaits de notre divin roi.

TROISIÈME POINT. — *De l'indignation des princes des prêtres.*

I. Indignation injuste dans son objet. *Mais les princes des prêtres et les Scribes, voyant les merveilles qu'il faisoit, et les enfans qui crioient dans le temple : Gloire au fils de David, ils en furent indignés.* Qui est-ce donc qui excite leur indignation? Ce sont les merveilles qu'ils voient opérer à Jésus, et les guérisons miraculeuses qu'il fait sous leurs yeux. Qu'est-ce encore? Ce sont des enfans qui, touchés de l'éclat de ces merveilles, répètent les acclamations qu'ils ont entendues. Ah! que la jalousie est une passion injuste! Elle s'aigrit, elle s'irrite de ce qui devroit la calmer et la guérir. Plus vous ferez de bien, plus vous serez irréprochable, et plus ces jaloux, devenus vos ennemis, vous voudront du mal, et seront ardens à vous nuire; ils ne seront contens que lorsqu'ils auront soulevé tout le monde contre vous. N'y eût-il qu'une seule voix qui s'élevât en votre faveur, fût-ce la voix d'un enfant, ou celle de

la personne la plus simple, c'en est assez pour leur causer un dépit secret, pour exciter leur indignation et pour animer leur fureur. Mais ne cessez pas pour cela de faire le bien; imitez Jésus vôtre modèle, et souffrez patiemment avec lui.

II. Indignation artificieuse dans ses plaintes. Ces prêtres et ces docteurs de la loi, outrés de tout ce qu'ils voyoient et entendoient, s'adressèrent à Jésus lui-même, *et ils lui dirent : Entendez-vous ce que disent ces enfans?* La jalousie ne peut se taire, et elle ne peut parler qu'en se déguisant. Elle cache le vrai motif qui l'irrite, et elle ne présente qu'un fantôme. Ce qui vous irrite, prêtres et docteurs jaloux de Jésus, c'est que sa vie est sainte et irréprochable, et que la vôtre ne l'est pas; c'est que, sous vos yeux, il fait des miracles que vous ne pouvez plus contester ou critiquer; c'est qu'il prêche avec un zèle, une autorité, une solidité qui rendent méprisable le faste de vos discours; c'est qu'il vous confond dans toutes les disputes où vous l'engagez; c'est enfin que le peuple l'estime et vous méprise, qu'il le suit et vous abandonne. Voilà le vrai motif qui vous anime, et au lieu de cela que vous n'osez avouer, vous vous en prenez à ce que disent des enfans. Mais encore que voulez-vous dire par cette plainte? Prétendez-vous accuser Jésus de vanité et d'orgueil, parce qu'il écoute les bénédictions que lui donnent ces enfans; d'ambition et de prétention, parce que ces enfans l'appellent fils de David? Quand on n'a rien de sensible et d'extérieur à reprocher, il faut bien sonder les pensées et les intentions secrètes. Ainsi, ses vues ambitieuses, ses prétentions au trône, ses intrigues pour se faire déclarer roi, voilà la chimère que vous faites semblant de craindre, que bientôt vous proposerez au peuple, dont vous ferez retentir le prétoire, et contre laquelle vous interposerez même le nom et l'autorité de César.

III. Indignation confondue dans sa malice. *Jésus leur répondit :* Oui, j'entends ce que disent ces enfans. *Mais n'avez-vous jamais lu* ces paroles du psaume : *Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfans, et de ceux qui sont à la mamelle?* Que de force, mais en même temps que de douceur dans cette réponse! Jésus épargne à ses envieux tous les reproches qu'il eût pu leur faire, tous les avantages qu'il eût pu s'attribuer; il se contente de citer un endroit

de l'Ecriture, et ne rapporte même du texte que ce qui est nécessaire pour le justifier et leur faire voir que les prophéties s'accomplissent en lui, sans ajouter les paroles qui suivent dans ce même texte, et qui n'auroient pu que causer à ses ennemis une plus grande confusion. Imitons cette douceur de Jésus jusque dans les occasions où il est nécessaire de parler pour notre défense. Apprenons aussi de ce passage de l'Ecriture combien il est important d'apprendre de bonne heure aux enfans à chanter les louanges de Dieu, et à célébrer son nom et ses grandeurs. Et quel crime n'est-ce point dans une famille chrétienne, de commencer à exercer leur voix par des chansons profanes, satiriques, obscènes, par des chansons d'intrigues, et dont la passion leur fera bientôt sentir et goûter le poison du crime! Les enfans répètent ce qu'ils entendent : ne leur faites entendre que des paroles de bénédiction, et ils n'en diront point d'autres.

Prière. Seigneur, chassez, renversez, ôtez de mon propre cœur, que par le baptême vous vous êtes consacré comme un temple vivant, tout ce qui pourroit y blesser la pureté de vos divins regards. Guérissez-moi de cette jalousie basse et injuste qui aveugla les Juifs. Qu'eux et tous vos ennemis, ô mon Sauveur, aient la douleur et la confusion de vous voir béni de toute la terre : ah! plutôt qu'ils se convertissent, et qu'ils vous bénissent eux-mêmes. Ainsi soit-il.

CCXXXVIIIe MÉDITATION.

Discours de Jésus dans le temple, le jour de son triomphe, à l'occasion des Gentils qui demandent à le voir.

Considérons ici, 1° la demande des Gentils; 2° la gloire de Jésus; 3° son trouble. *Jean.* XII, 20-30.

Premier Point. — *De la demande des Gentils.*

1. Qui sont ces Gentils. *Or, il y avoit quelques Gentils entre ceux qui étoient venus à Jérusalem pour adorer pendant la fête.* Ces Gentils avoient profité du commerce qu'ils avoient eu avec les Juifs, pour connoître

Dieu, et ils étoient venus à Jérusalem, selon la coutume, pour adorer le vrai Dieu, et lui offrir leurs sacrifices par les mains des prêtres au jour de la grande fête de Pâque. Providence de mon Dieu, vous n'abandonnez personne, vous vous réservez partout des adorateurs fidèles, et au milieu de la plus grande corruption de l'impiété et du libertinage, vous vous choisissez de vrais serviteurs et de sincères observateurs de votre sainte loi; et nous peut-être, au milieu de la lumière et de la sainteté, nous n'avons qu'une foi languissante, et nous menons une vie criminelle.

II. Ce que demandent ces Gentils. *Nous voudrions*, disent-ils, *voir Jésus*. Le pieux souhait! le saint désir! Et d'où vous a pu venir cette pensée? Sans doute, vous avez entendu les merveilles que l'on raconte de lui. Le récit de quelques traits de sa puissance, de sa bonté, de sa sagesse, vous a ravis d'admiration, et vous voudriez avoir le bonheur de le voir lui-même et de l'entendre. O mon ame, que n'avez-vous un semblable désir de voir Jésus, de le voir par une foi vive dans son sacrement, dans son tabernacle, et de vous nourrir de lui; de le voir par un goût intime dans l'oraison, dans le recueillement, et de vous entretenir avec lui; de le voir dans le séjour de la gloire, et de régner avec lui! Pourquoi ce désir ne vous occupe-t-il pas sans cesse, ne vous fait-il pas soupirer sans cesse vers Jésus, votre céleste époux? Tandis que les chefs des Juifs cherchent à se défaire de Jésus, les Gentils cherchent à le voir et à lui rendre leurs hommages; le peuple juif, par son infidélité, se dispose à crucifier le Messie, et Dieu commence à disposer le Gentil à le reconnoître après qu'il aura été crucifié. Jésus voit ici, avant que de mourir, les prémices des nations déjà empressées à le chercher, il sait que bientôt elles viendront à lui en foule et le dédommageront de l'incrédulité des Juifs. C'est ainsi que, dans les conseils de la divine sagesse, l'infidélité d'une ame ou d'un peuple devient la richesse d'un autre. Tenons-nous donc sur nos gardes; nous pouvons perdre la foi et la religion, et en cela nous nous perdrions nous-mêmes, mais la foi et la religion n'y perdroient rien.

III. A qui s'adressent ces Gentils. *Ils s'adressèrent à Philippe, qui étoit de Bethsaïde en Galilée. Philippe alla le dire à André, et André et Philippe le dirent à Jésus.* Ces

Ces Gentils étrangers, et repoussés peut-être par les Juifs qui avoient accompagné Jésus dans son triomphe, ne pouvoient, à cause de la foule, approcher d'assez près pour avoir la consolation de voir Jésus. Dans leur embarras, ils eurent le bonheur de pouvoir aborder un de ses disciples, c'étoit Philippe, et ils le prièrent de leur procurer la commodité de voir Jésus. Philippe, touché de leur empressement, communiqua leur désir à André, et les deux apôtres ensemble intercédèrent pour eux auprès de leur maître. C'est ainsi que les hommes apostoliques conduisent de concert les ames à Jésus, en s'entr'aidant mutuellement, en se communiquant leurs vues et leurs desseins sans jalousie, sans prétentions, sans désir de préférence. C'est ainsi encore que nous reconnoissant indignes de nous adresser immédiatement à Jésus, et d'obtenir par nous-mêmes l'effet de nos foibles prières, nous employons l'intercession des saints et des anges. Ne négligeons pas cette manière de prier qui honore Jésus, que l'Eglise pratique, et que la seule passion a fait rejeter à l'hérésie.

SECOND POINT. — *De la gloire de Jésus.*

1. Jésus est glorifié par son entier dévoûment pour nous. Jésus sans doute se rendit aux vœux de ces pieux Gentils, et se mit à portée d'en être vu et entendu; et là, en leur présence, et devant ses disciples et les Juifs, il fit un discours où ils avoient la meilleure part, mais dont ils ne purent bien comprendre tout le sens qu'après l'évènement. *L'heure est venue,* dit Jésus, *où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul: mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.* La gloire de J. C., c'est de mourir, et par sa mort de réparer la gloire de Dieu outragée par le péché, et de sauver les hommes perdus par le péché. Jésus, en se comparant au grain de froment, nous fait voir dans cette comparaison, 1° la cause de sa mort, savoir l'ordre de son Père, qui a mis à ce prix la rédemption des hommes, comme dans la nature il a attaché la multiplication du blé à la mort du grain; 2° la fin de sa mort, qui est la rédemption des hommes, leur conversion, leur sanctification, leur renouvellement parfait, la multiplication des saints et des

enfans de Dieu, comme la multiplication du blé est la fin pour laquelle le grain doit mourir; 3° le mystère de sa mort que nous devons croire, et dont nous devons profiter, sans chercher à le comprendre et sans songer à le pénétrer, ainsi que nous croyons que le grain mort multipliera, ainsi que, lorsqu'il a multiplié, nous profitons de sa multiplication pour notre nourriture, sans pouvoir pénétrer, et même sans nous embarrasser de pénétrer ce mystère de la nature, et sans demander pourquoi Dieu l'a voulu et ordonné de la sorte.

II. Jésus est glorifié par notre entier dévoûment pour lui. *Celui qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle.* Aimer sa vie en ce monde, c'est s'aimer soi-même, ses plaisirs, ses commodités, sa réputation, son repos, sa conservation même, au préjudice de la foi de J. C. et de l'obéissance due à sa loi; c'est se perdre éternellement. Notre dévoûment doit aller jusqu'à nous haïr nous-mêmes dans ce monde, jusqu'à haïr les richesses, les plaisirs, les honneurs de ce monde, et tout ce qui peut corrompre notre cœur, le détourner de l'amour de Dieu, et l'attacher à ce monde; jusqu'à haïr notre propre vie, et être prêts à la donner plutôt que de manquer à la fidélité que nous devons à J. C. Haïr ainsi sa vie, c'est la conserver pour l'éternité. Ah! que de saints martyrs, que de saints pénitens ont bien compris cette maxime que Jésus a si souvent répétée dans son Evangile, et en la suivant, quelle gloire n'ont-ils pas procurée à J. C.! Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de la comprendre moi-même, et de commencer dès aujourd'hui à la mettre en pratique.

III. Jésus est glorifié par les motifs qu'il veut bien nous donner de nous dévouer à son service. *Si quelqu'un me sert, qu'il me suive. Où je serai, le serviteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.* Premier motif, son exemple. La gloire de J. C., c'est de pouvoir dire : Quiconque s'engage à mon service, je n'exige rien de lui, sinon qu'il me suive. Quelque sacrifice qu'il lui faille faire, quelque peine qu'il lui faille endurer, il est à ma suite, et je suis à sa tête; mon exemple l'anime, ma grâce le soutient, et tout ce qu'il fait, ou ce qu'il souffre, est noble et divin, parce que moi-même j'ai passé par cet état de vio-

lence, de douleur et de souffrance. O roi généreux, ô roi aimable, qui ne désirera, qui ne s'empressera de se mettre à votre service pour avoir l'honneur d'aller à votre suite? Second motif, son héritage. Après que nous l'avons suivi dans la peine, il a droit de nous faire monter avec lui dans la gloire, et il nous assure ici qu'il le fera, et que quiconque l'aura servi sur la terre sera avec lui. Et où, grand Dieu? Dans le ciel, dans la gloire, sur son trône même, assis et régnant avec lui. Troisième motif, la faveur de son Père. Celui qui l'aura servi sera reçu de son Père avec honneur. *Et comment sera traité celui que le roi,* que le Tout-Puissant, que le créateur de l'univers *veut honorer?* Que fera-t-on pour lui? Quelle fête, quel banquet, quelle pompe, quelle magnificence, quelles délices éternelles! Ah! que toutes nos peines alors nous paroîtront légères! O heureux celui qui sert J. C., qui souffre pour J. C.! Il ne seroit pas digne d'un si grand maître, s'il ne montroit sa joie au milieu des souffrances et des humiliations.

TROISIÈME POINT. — *Du trouble de Jésus.*

I. Trouble manifesté par J. C. même pour notre instruction. Jésus ajouta : *Maintenant mon ame est troublée, et que dirai-je?* Ce trouble de Jésus étoit libre et volontaire. Jésus laissoit troubler son ame à la pensée de la mort cruelle qu'il devoit souffrir, sans rien perdre de sa parfaite soumission aux ordres de Dieu son père. Ce trouble, quoique volontaire, n'en étoit pas moins douloureux et pénible; il l'étoit d'autant plus, que l'objet qui le causoit étoit plus terrible. Ce trouble va jusqu'à pénétrer son ame, jusqu'à le jeter lui-même dans une espèce d'incertitude du parti qu'il doit prendre. Jésus souffre ce trouble pour éprouver en lui-même, et pour sanctifier toutes nos peines, et il nous le manifeste pour nous apprendre, 1° que le trouble que nous ressentons à la vue d'une humiliation qui nous attend, ou d'une affliction, d'une disgrâce, d'un accident, d'une maladie et de la mort, n'est pas de soi un péché, ni même une imperfection, puisque lui-même l'a ressenti; 2° que ce trouble même, qui fait une partie de notre peine, fait aussi une partie de notre sacrifice et de notre mérite en lui, et que nous devons le recevoir avec la même résignation que le mal

même qui nous le cause, et en espérer la même récompense; 3° que notre force, notre consolation, notre recours doivent être alors en J. C. qui n'a été troublé que pour notre amour, pour sanctifier nos troubles, et nous donner la grâce de nous y soutenir.

II. Trouble sanctifié par la prière, pour nous servir d'exemple. *Mon Père, délivrez-moi de cette heure* et des tourmens que je dois endurer alors, et dans peu de jours; *mais c'est pour cela,* c'est pour les endurer *que je suis venu jusqu'à cette heure :* c'est pour cela que j'ai vécu, que j'ai évité les pièges de mes ennemis, et que je me suis conservé jusqu'à cette heure. *Mon Père, glorifiez votre nom.* Sur le modèle de cette divine prière, 1° nous pouvons demander avec soumission la délivrance des maux que nous souffrons, ou que nous craignons. 2° Nous devons nous animer nous-mêmes, en renouvelant en nous l'esprit de notre vocation, en nous rappelant que nous ne sommes venus en ce monde, que nous n'y sommes devenus chrétiens, que nous n'y sommes entrés ou dans le sacerdoce, ou dans la religion, ou dans quelque état que ce soit, que pour souffrir, et souffrir précisément ce qui, dans ce moment, nous fait tant de peine. 3° Nous devons essentiellement nous fixer au bon plaisir de Dieu, ne désirer que sa plus grande gloire et l'accomplissement de sa sainte volonté, assurés, comme nous sommes, que nous y trouverons nous-mêmes notre gloire et notre félicité éternelle.

III. Trouble apaisé par une voix céleste, pour notre consolation. 1° Ce que dit cette voix. *Au même moment, on entendit une voix du ciel, qui dit : Je l'ai déjà glorifié* (mon nom), *et je le glorifierai encore.* Dieu a glorifié son nom, en faisant connoître son Fils par qui toutes les nations doivent le glorifier. Or, Dieu a déjà fait connoître son Fils par les miracles de sa vie, et il va le faire connoître encore par les vertus de sa passion et de sa mort, et par la gloire de sa résurrection, de son ascension, de la descente du Saint-Esprit, et enfin par la majesté de son dernier avènement, pour juger les vivans et les morts. Entrons dans l'esprit de ces mystères, glorifions-en Dieu, unissons-nous-y, participons aux humiliations pour participer à la gloire. 2° Ce que le peuple pense de cette voix. *Le peuple qui étoit là, et qui entendit la voix, disoit que c'étoit un coup de tonnerre ; d'autres disoient : C'est un ange qui lui a parlé.* Il

paroît que quelques-uns seulement avoient distinctement entendu ce que disoit la voix, que d'autres avoient entendu des paroles sans distinguer ce qu'elles portoient; que d'autres enfin n'avoient entendu qu'un bruit confus, mais assez grand, pour penser que ce pouvoit être le tonnerre. C'est ainsi que, selon la disposition et l'attention des hommes, la voix de Dieu se fait entendre à eux, et c'est ainsi que chacun en raisonne selon ses idées. Ce n'est qu'auprès de Jésus et dans le recueillement intérieur que l'on entend distinctement cette divine voix, et ce n'est que suivant l'enseignement et les maximes de l'Eglise qu'on en peut bien juger. 3° De la raison pour laquelle se fit entendre cette voix. *Jésus leur dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous.* Cette voix se fit entendre pour rassurer les Gentils, pour fortifier les Juifs, pous convertir ou confondre les Pharisiens, pour autoriser le triomphe qu'on avoit fait à Jésus, et auquel le ciel s'unissoit; pour donner du poids aux paroles que Jésus devoit ajouter, et à tous les discours qu'il devoit faire pendant ces derniers jours de sa vie; enfin, pour empêcher le scandale de la croix, et disposer tous les cœurs à croire sa résurrection. C'étoit encore pour nous consoler dans nos troubles, et nous assurer qu'aussitôt que nous aurons soumis notre volonté à celle de Dieu, sa voix se fera entendre à notre cœur, y portera la paix, le calme et la tranquillité. Que de choses à admirer! Quelle bonté, quelle condescendance! Que d'instructions dont nous devons remercier Dieu, et faire notre profit!

Prière. Je vous adore, ô divin Jésus; j'adore la sagesse suprême des conseils de Dieu votre père. Vous êtes ce grain céleste descendu sur la terre par l'opération du Saint-Esprit, cette semence divine tombée sur la terre, où il faut que vous mouriez pour produire à Dieu une moisson abondante, et donner au Père céleste autant d'enfans, qu'il y aura d'hommes qui croiront en vous, et qui persévéreront jusqu'à la mort dans votre saint amour. Faites-moi la grâce, ô mon Sauveur, d'être de ce nombre, et qu'il n'arrive pas que, par mon infidélité, votre précieuse mort me devienne inutile. Ah! plutôt que je vous glorifie, Seigneur; glorifiez-vous en moi, et s'il faut pour cela que je souffre, donnez-m'en la résolution et la force, quelque oppo-

sition qu'y apporte ma nature, quelque horreur qu'en ait ma lâcheté. Sauvez-moi, non en me dispensant de souffrir, mais en me faisant la grâce de souffrir chrétiennement. Soyez mon appui, ô Jésus, vous qui vous êtes revêtu de mes foiblesses pour m'apprendre à en triompher, et pour me faire part de votre force. Ainsi soit-il.

CCXXXIX^e MÉDITATION.

Fin du discours de J. C. dans le temple, le jour de son triomphe.

1° Jésus annonce les fruits de sa mort; 2° le peuple lui propose des objections sur ce qu'il avance; 3° Jésus répond à ces objections. *Jean.* XII, 31-36.

PREMIER POINT. — *Jésus annonce les fruits de sa mort.*

I. PREMIER fruit de la mort de Jésus, le jugement du monde. *C'est maintenant que le monde va être jugé.* Le jugement du monde approche, dit J. C. Le monde va porter un jugement contre moi, et ce sera par ce jugement même que je vais subir, que le monde va être jugé. Cette expression, *va être jugé,* peut avoir divers sens, qui, quelque opposés qu'ils paroissent, reviennent au même. *Le monde va être jugé,* c'est-à-dire, délivré : on va rendre justice au monde, le délivrer de ceux qui l'oppriment et le séduisent, et ce sens s'accorde avec ce qui suit. *Le monde va être jugé,* c'est-à-dire, instruit et éclairé : on va voir ce qu'il faut penser des maximes qui ont cours dans le monde, et sur lesquelles il se règle ; le jugement en sera porté, la décision en sera donnée, et le monde saura à quoi il doit s'en tenir. *Le monde va être jugé,* c'est-à-dire, condamné : on va porter une condamnation solennelle contre les erreurs et les maximes du monde, et contre ceux qui désormais le suivront, et ce jugement qui va se porter sera la base et la règle de celui qui se portera à la fin du monde, et qui décidera du sort de tous les hommes. Etudions donc Jésus souffrant dans sa passion, et expirant sur une croix; voilà le jugement

de Dieu qui doit délivrer le monde, éclairer le monde, condamner le monde. Jugeons-nous nous-mêmes, jugeons du monde suivant ce jugement de Dieu irréformable et éternel. Jugeons de notre pénitence par le jardin des Olives, de notre zèle par la cour de Caïphe, de notre sagesse par la cour d'Hérode, de notre politique par la cour de Pilate. Jugeons de notre patience par le silence de Jésus, de nos plaisirs, de nos sensualités par sa flagellation, de notre ambition par son sceptre et sa couronne, de notre gloire par ses humiliations, de nos richesses par son dépouillement, de notre obéissance par son crucifiement, de notre amour par l'effusion de son sang, et surtout par les dernières gouttes de ce sang adorable qui sortirent de son divin cœur.

II. Second fruit de la mort de Jésus, la destruction de l'idolâtrie et de l'empire du démon. *C'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors.* Le démon va faire ses derniers efforts pour faire mourir J. C. et le faire sortir de ce monde; il va s'emparer de Judas, animer la synagogue, soulever le peuple, intimider le gouverneur romain; enfin, il réussira, Jésus mourra : mais Jésus mort le chassera lui-même du monde, enchaînera son pouvoir, rendra muets ses oracles, renversera ses idoles, ses autels et ses temples. C'est un fait que l'impiété ne peut nier, que c'est Jésus crucifié, que c'est en son nom, que ce sont ses disciples qui ont détruit l'idolâtrie; et c'est un fait qui par lui-même surpasse toutes les pensées de l'homme. Ah! que doit-il être pour un homme qui voudra lire attentivement l'histoire du monde, et voir par combien de prodiges de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu, ce fait, que Jésus annonce ici simplement et en deux mots, s'est exécuté?

III. La conversion de l'univers. *Et pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi.* Qui eût pu le croire, que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, habitées par tant de peuples divers, renonceroient à leurs dieux et à leurs superstitions, pour adorer un homme crucifié à Jérusalem? Par quelle vertu, ô divin Jésus, avez-vous pu attirer à vous tant de nations, et les attirer à vous lorsque vous expirez sur une croix? O croix si redoutable à la nature, si ignominieuse, si abhorrée de tous les hommes avant le crucifiement de J. C.,

comment êtes-vous devenue l'étendard du roi du ciel, le trophée de sa victoire et la terreur des démons? Comment êtes-vous devenue le désir des apôtres, la gloire des martyrs, la force des foibles, la consolation des affligés, les délices des ames pures? Comment êtes-vous devenue l'ornement des têtes couronnées, et un objet d'adoration dans tout l'univers?

SECOND POINT. — *Objection du peuple.*

Or, il disoit cela pour désigner de quelle mort il devoit mourir. Le peuple le comprit bien; mais sur cela, *le peuple lui répondit: Nous avons appris de la loi que le Christ doit demeurer éternellement; comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut? Qui est ce Fils de l'homme?*

I. On voit dans ce discours du peuple une vérité constante, savoir que le Christ ou le Messie demeure éternellement : cette vérité parmi les Hébreux étoit connue de tout le monde; on se la communiquoit par tradition, et cette tradition étoit fondée sur la loi (1). David exprime l'éternité de son sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech. Daniel a vu que Dieu lui conféroit la puissance, l'honneur et le royaume, que sa puissance étoit éternelle et inamissible, que son règne étoit éternel et indéfectible; cette vérité est fondamentale parmi les chrétiens. C'est par ce trait que l'ange annonça à Marie qu'elle deviendroit mère du Messie, en lui disant que celui qu'elle mettroit au monde régneroit éternellement sur la maison de Jacob, et que son règne n'auroit jamais de fin. Félicitons-nous de vivre sous ce règne divin, et comprenons combien il nous importe de demeurer attachés à un roi dont le règne est éternel.

II. On voit dans ce discours du peuple une difficulté passagère. Si, selon l'Ecriture, c'étoit une vérité que le règne du Messie devoit être éternel, selon l'Ecriture aussi, c'étoit une vérité non moins certaine que le Messie devoit mourir. Comment accorder ces deux vérités? Le temps n'en étoit pas venu. Ce qui paroissoit impossible à ces Juifs n'a pour nous aujourd'hui aucune difficulté. Le règne temporel des rois finit à leur mort.

(1) Le terme de loi n'est pas toujours restreint aux cinq livres de Moïse; on entend souvent par là tous les livres de l'Ecriture sainte.

Ils laissent en mourant le sceptre et la couronne qu'un autre portera; mais le règne du Messie ne commence proprement qu'après sa mort : règne spirituel dans ce monde, où il ne règne que par sa grâce, par ses mérites, par son esprit; règne unique dans l'autre monde, où il règnera par sa toute-puissance. Avant que les choses fussent ainsi manifestées, un cœur droit devoit croire en J. C. sur les preuves qu'il donnoit de sa mission, et attendre dans la simplicité de cette foi le temps destiné à la vérification des prophéties. Suivons nous-mêmes cette méthode. Les mystères de la foi nous présentent encore bien des difficultés que nous ne saurions résoudre. Attendons le moment de la manifestation et de l'évidence. Gardons-nous d'une recherche téméraire qui nous perdroit. Croyons avec simplicité : le jour viendra que nous verrons l'accord de ces vérités qui maintenant nous paroissent incompatibles.

III. On voit dans ce discours du peuple une question outrageante. *Qui est ce Fils de l'homme?* Indépendamment du ton dont cette parole paroît avoir été dite, cette question marquoit beaucoup d'incrédulité. N. S. avoit dit au commencement de ce discours que le Fils de l'homme alloit être glorifié : il dit ici que c'est lui qui sera élevé de terre, et qui attirera tout à lui; c'est donc lui qui est le Fils de l'homme, et on ne peut lui demander qui c'est sans douter de la vérité de sa parole et sans l'outrager. Si la question des Juifs ne tombe pas sur la personne, mais sur les qualités, c'est-à-dire, s'ils ne demandent pas qui est celui qui est le Fils de l'homme, mais ce que c'est que le Fils de l'homme, et ce que signifie cette expression, c'est encore en eux une infidélité et une ignorance affectée; car Fils de l'homme est dans l'Ecriture un des noms du Messie. C'est de ce nom que l'appelle Daniel, lorsqu'il vit que le Seigneur lui donnoit la puissance, l'honneur et le royaume; c'est de ce nom que l'appelle le prophète Ezéchiel, qui, par la singularité des ordres qu'il recevoit, étoit la figure du Messie, et est toujours appelé Fils de l'homme, sans que le Seigneur lui donne jamais d'autre nom. Je vous adore, ô Jésus, je vous reconnois pour le Fils de l'homme, pour le Messie promis et envoyé pour sauver les hommes; faites-moi la grâce de vivre et de mourir sous votre règne spirituel, pour régner avec vous dans votre royaume éternel.

...

TROISIÈME POINT. — *Réponse de Jésus.*

Comme les objections, les répliques, les questions des Juifs partoient presque toujours d'un fonds d'infidélité, Jésus pour l'ordinaire n'y répondoit pas directement. C'est ainsi qu'il en use ici. Sans s'arrêter à leur discours, il continue à leur annoncer sa mort, à la leur annoncer comme prochaine, et à les exhorter à profiter de ces instructions par trois motifs qui ne nous regardent pas moins que les Juifs.

I. La brièveté du jour. Jésus leur répondit : *La lumière est encore avec vous pour un peu de temps; marchez pendant que vous avez la lumière.....* Jésus n'avoit plus que quatre jours à vivre et à instruire les Juifs. Combien étoit-il important pour eux de profiter de ses dernières leçons! Il n'est pas moins important pour nous de mettre à profit le temps et les secours que Dieu nous donne, et qui bientôt nous seront ôtés. Nous n'aurons pas toujours ce pasteur zélé, ce directeur éclairé, cet ami fidèle; nous ne serons pas toujours à portée de recevoir les avis charitables de ce parent, de ce père, de cette mère; nous n'aurons pas toujours ces remords qui nous pressent, cette foi qui nous éclaire, ces bons mouvemens qui nous sollicitent; le temps enfin, la vie elle-même finira bientôt pour nous, et plus tôt que nous ne le pensons. Puissant motif pour nous de profiter sans délai du peu de temps qui nous reste!

II. Le danger de la nuit. *De peur que les ténèbres ne vous surprennent; car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.* Ce qu'il y avoit à craindre pour les Juifs, c'étoit que, s'ils ne croyoient pas à J. C. pendant sa vie, ils ne devinssent encore plus incrédules après sa mort, et qu'ils ne se trouvassent enveloppés dans cette nuit d'infidélité qui a perdu la nation entière, et qui l'a réduite à un état où, sans temple et sans sacrifice, sans chef et sans prophète, elle ne sait plus ni ce qu'elle fait ni où elle va. Ce qu'il y a à craindre pour nous, si nous ne profitons pas des secours présens que nous avons encore pour faire notre salut, c'est que nous ne tombions dans l'aveuglement, dans l'endurcissement, dans l'impiété, dans l'irréligion, dans l'habitude du péché, dans la fausse conscience, et enfin dans la nuit du tombeau, sans savoir quel sera notre sort dans l'autre vie, sans espérance fondée, et avec

toute sorte de sujets de craindre un malheur éternel.

III. Le bonheur de la lumière. *Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez enfans de la lumière.* Les Juifs qui avoient sincèrement cru en J. C. pendant sa vie furent déconcertés à sa mort; mais ils furent bientôt rassurés par la nouvelle de sa résurrection, par la descente du Saint-Esprit, par la prédication et les miracles des apôtres, tandis que la plupart des autres ne firent que s'endurcir de plus en plus. Qui croît en J. C., en la lumière de la foi, de l'Évangile, telle que l'Eglise nous la présente, et vit d'une manière conforme à cette foi, est sûr qu'il marche dans la lumière et dans la vérité. Il est tranquille dans la voie qu'il suit, mais d'une tranquillité instruite et réfléchie. Enfin le jour viendra où cette lumière de la foi se changera en lumière de gloire, où il verra ce qu'il a cru, où il jouira de ce qu'il a espéré, et possédera ce qu'il a aimé. O bienheureux enfans de lumière, qui habitez maintenant avec votre Père céleste dans une lumière inaccessible et incompréhensible, où vous voyez tout, où vous savez tout, où vous jouissez de tout, que vous êtes récompensés de cette voie d'enfance, de simplicité, de candeur, d'innocence, de pénitence que vous avez choisie, et constamment suivie! Et pourquoi ne vous imiterois-je pas, puisqu'avec la grâce de mon Sauveur je le puis encore?

Prière. O mon divin Sauveur et Rédempteur, ô le Dieu de mon ame, chassez de mon cœur le prince du monde, détruisez en moi son empire, afin que vous seul régniez à jamais. O Jésus, élevé sur votre croix, médiateur puissant entre le ciel et la terre, attirez-moi à vous, élevez-moi avec vous, et que rien de ce qui est sur la terre ne touche plus mon cœur, ne le souille plus, et ne me sépare jamais de vous. Ainsi soit-il.

CCXL

CCXLe MÉDITATION.

Fin du triomphe de Jésus.

JÉSUS SE RETIRE A BÉTHANIE.

Pour terminer la célébrité de cette journée à la gloire de Jésus, faisons ici cinq réflexions. Observons, 1° ce que Jésus a dit dans le temple; 2° ce que Jésus a vu dans le temple; 3° l'heure à laquelle Jésus sort du temple; 4° les dispositions dans lesquelles Jésus quitte ces peuples; 5° le lieu dans lequel Jésus se retire. *Matth.* XXI, 17; *Marc.* XI, 11; *Jean.* XII, 36.

PREMIER POINT. — *Sur ce que Jésus a dit dans le temple.*

APRÈS *leur avoir dit ces choses, Jésus se retira, et se déroba à eux.* Quelles sont ces choses que Jésus a dites dans le temple au jour de son triomphe? Y en aperçoit-on de vaines, d'inutiles, de profanes? Y en a-t-il quelqu'une qui ressente l'orgueil, l'amour-propre, l'intérêt, le respect humain, le chagrin, le mécontentement, le murmure? Non, toutes ses paroles ont été des paroles de zèle pour la gloire de son Père et la sainteté de son culte, des paroles de dévoûment et de sacrifice pour notre rédemption, des paroles de compassion pour les incrédules, de douceur pour ses ennemis, d'exhortation pour les foibles, de bonté pour les fidèles, et d'instruction pour tout le monde. Enfin il ne s'est entretenu que de nos intérêts, de notre salut, et de son amour pour nous. Et nous, que disons-nous dans son temple? de quoi nous entretenons-nous à ses pieds? Hélas! nous ne savons rien dire. Nous ne savons ni adorer, ni remercier, ni demander, ni espérer, ni aimer. Notre esprit s'occupe de toute autre chose que de Dieu, et ne peut s'occuper un moment de J. C., qui ne s'est occupé que de nous; et souvent, au lieu de nous entretenir intérieurement avec lui, nous cherchons à charmer notre ennui, et en présence de ses autels et de son saint tabernacle, nous nous entretenons avec les hommes d'une manière également propre à irriter le ciel et à scandaliser la terre.

Second Point. — *Sur ce que Jésus a vu dans le temple.*

Et après avoir tout considéré... Jésus avoit vu dans le temple les profanateurs, et il les en avoit chassés; les infirmes, et il les avoit guéris; les enfans, et il les avoit protégés; les Scribes, et il les avoit confondus; les Gentils, et il les avoit exaucés; les foibles dans la loi, et il les avoit fortifiés; les fervens, et il les avoit consolés. Jésus voit encore dans son temple tout ce qui s'y passe; il y porte ce regard perçant qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, et auquel rien ne peut être caché. Comment nous voit-il, de quel nombre nous voit-il, dans quelles dispositions de cœur nous voit-il? Nous voit-il mériter ses complaisances, ses faveurs, sa protection, sa miséricorde, sa compassion, son secours, sa bonté, ou bien son indignation, sa colère et ses anathèmes?

Troisième Point. — *Sur l'heure à laquelle Jésus sort du temple.*

Comme il étoit déjà tard, il partit avec les douze apôtres, *pour aller à Béthanie.* Jésus étoit venu au temple le matin, il y avoit passé tout le jour, il s'y étoit occupé à nous témoigner son amour, et il n'en sortit que le soir. Pour nous, il en est tout autrement. Le peu de temps que nous passons au temple est toujours trop long. Hors du temple, les jeux, les repas, les promenades, les conversations, les spectacles, tout est court; au temple, l'oraison, la méditation, le sacrifice, l'instruction, l'office, la bénédiction, tout est long. On cherche ce qu'il y a de plus court, et le plus court se trouve encore trop long. On attend pour se rendre que tout soit commencé, et l'on se retire avant que tout soit fini. Souvent même pour ne rien retrancher du temps de ses plaisirs et de ses amusemens, on s'absente entièrement des heures de l'Eglise, et on omet tout exercice de prière. Ah! que notre ingratitude est criminelle, que notre lâcheté et notre indifférence pour le salut sont condamnables!

Quatrième Point. — *Sur les dispositions dans lesquelles Jésus quitte ces peuples.*

Et les ayant quittés... Il laisse les uns pleins de joie et de consolation, pleins de regret de le perdre, mais en même temps pleins du désir et de l'espérance de le re-

voir et de l'entendre encore. Il laisse les autres pleins de dépit de le voir suivi et écouté, de n'avoir pu ni l'arrêter, ni lui faire aucune insulte. Dans quelles dispositions Jésus nous laisse-t-il, ou, ce qui est la même chose, dans quelles dispositions sortons-nous d'avec Jésus, sortons-nous de l'Eglise, sortons-nous de la prière? Quels sentimens en rapportons-nous? Jésus nous laisse-t-il dans la ferveur, dans la volonté de mieux le servir, dans le désir de revenir nous entretenir avec lui? ou bien nous laisse-t-il dans la tiédeur et l'indifférence, dans l'ennui et le découragement, dans la dissipation, et sans autre joie que celle de voir finir un temps qui n'a été pour nous qu'un temps de gêne et de dégoût? Ah! perverse disposition, sur laquelle nous ne devons pas être tranquilles, et que nous devons de tout notre pouvoir nous efforcer de changer!

CINQUIÈME POINT. — *Sur le lieu dans lequel Jésus se retire.*

Et les ayant quittés, il sortit de la ville, et s'en alla à Béthanie, où il demeura, où il passa la nuit. Jésus sortit non-seulement du temple, mais encore de la ville; il se retira le soir à Béthanie avec ses douze apôtres, et il y passa la nuit, pour se soustraire à ses ennemis. Dans ces ennemis de Jésus, toujours même acharnement contre lui; et dans Jésus, toujours même intrépidité, même prudence, même soumission aux ordres de son Père, dont il ne veut pas prévenir le moment.

PRIÈRE. Faut-il, ô mon Sauveur, qu'une journée si saintement employée, qui a commencé par un si glorieux triomphe, qui a continué par des miracles de puissance et d'amour, finisse par la nécessité de vous retirer, de vous cacher, et de chercher un asile hors de l'enceinte d'une ville ingrate à qui vous avez prodigué vos bienfaits! O Jésus, si vos ennemis vous cherchent, si le monde vous poursuit, venez vous cacher dans mon cœur, prenez-en possession, demeurez-y jour et nuit, et ne vous en retirez jamais. Ainsi soit-il.

CCXLI[e] MÉDITATION.

Jésus revient au temple le lundi.

Trois choses s'offrent ici à nos réflexions, 1° la faim de Jésus; 2° les belles apparences du figuier; 3° la malédiction de ce même figuier. *Matth.* XXI, 18, 19; *Marc.* XI, 12-14.

PREMIER POINT. — *Faim de Jésus.*

I. FAIM réelle. *Le lendemain, lorsqu'ils sortoient de Béthanie pour retourner à la ville, Jésus eut faim.* Jésus étant parti de Béthanie le lundi matin avec ses douze apôtres, pour reprendre le chemin de la capitale, *il eut faim;* ce qui nous fait connoître que Jésus venoit à jeûn le matin au temple, et qu'il y restoit jusqu'au soir sans rien prendre. Ainsi Jésus, pour notre salut, se charge-t-il de toutes nos infirmités. Il n'en est aucune qu'il n'ait voulu éprouver en lui-même pour nous mériter la grâce de les supporter toutes, pour les sanctifier en les unissant aux siennes, et pour nous donner la consolation d'aller à sa suite et d'imiter son exemple, en les soutenant comme lui. Souffrons donc la faim avec Jésus; soit que la pauvreté nous y nécessite, soit que le zèle ou l'accomplissement de nos devoirs nous y expose, soit que le précepte de l'Eglise nous y oblige, ou que le désir de faire pénitence nous y engage, souvenons-nous de la faim de J. C. et aimons à l'imiter. Souvenons-nous-en dans nos repas même, pour en bannir tout excès, toute avidité, toute sensualité.

II. Faim mystique. Tout ce que fait ici N. S. est mystérieux. C'est, pour ainsi dire, une parabole d'action. Sa faim est ici comme sera bientôt sa soif sur la croix : faim et soif de notre salut, de notre conversion, de notre sanctification. De quoi se nourrit cette faim du Sauveur? De nos vertus, de nos bonnes œuvres. Ce même Jésus, pressé par la faim, ne cesse de nous demander de quoi la soulager, et nous le lui refusons en ne voulant point pardonner cette offense, passer ce trait sous silence, supprimer ce mot piquant et malin, détourner les yeux de cet objet, chasser cette mauvaise pensée, réprimer ce mauvais penchant; en un mot,

nous le lui refusons toutes les fois que nous refusons de pratiquer sa loi, ou de nous abstenir de la violer.

SECOND POINT. — *Belles apparences du figuier.*

I. Apparences trompeuses. Et Jésus *ayant aperçu de loin un figuier qui avoit des feuilles, il s'avança pour voir s'il y trouveroit quelque fruit, et s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'étoit point la saison des figues.* Jésus aperçut d'assez loin, sur la route, un figuier tout couvert de feuilles. Ce n'étoit pas le temps des figues, car c'étoit avant le 15 de la lune de mars. Les figuiers d'ailleurs, poussant à la fois leurs feuilles et leurs fruits, ne paroissent couverts de feuilles que lorsque leurs fruits sont proches de leur maturité. Celui-ci étoit donc un mauvais figuier qui ne portoit qu'un feuillage trompeur. Le Sauveur, comme s'il eût été conduit par les apparences, s'avança pour chercher des figues à cet arbre; mais il ne s'attendoit pas d'y en trouver, il vouloit seulement, par son action, donner à ses apôtres une leçon dont ils devoient un jour comprendre le sens. Ce figuier étoit la figure de la synagogue, qui se faisoit honneur de son exactitude à observer la loi, mais qui n'en observoit que l'extérieur, qui ne conservoit plus, dans ces derniers temps, de la piété et de la religion que les dehors et les cérémonies, qui, en un mot, n'étoit ornée que de feuilles, et ne portoit plus de fruits; funeste état qui devoit, dans peu de jours, lui attirer une malédiction éternelle. Ce qui est arrivé à la synagogue est arrivé depuis à des pays chrétiens qui ont perdu la foi, et se renouvelle encore tous les jours à l'égard des particuliers qui ne portent pas les fruits de vertu que Dieu attend d'eux; appliquons-nous donc à nous-mêmes cette instruction. Jésus vint au figuier et le visita. Les hommes ne peuvent pas nous approcher de si près. Ils voient l'extérieur et ne pénètrent pas l'intérieur. Ils voient l'habit qui est ou ecclésiastique, ou religieux, ou modeste; ils voient les œuvres qui sont édifiantes, sans reproche ni scandale. Mais Jésus voit le fond des cœurs, et il viendra à notre mort chercher le fruit que nous aurons produit. Ah! quel fruit trouverez-vous en moi, ô mon Sauveur? Y trouverez-vous une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente? Y trouverez-vous cette pureté de cœur, cette droiture d'intention, ce désir de vous plaire qui

auroit dû accompagner cet extérieur que j'étale aux yeux des hommes? Ah! que j'ai lieu de craindre que vous n'y trouviez que des feuilles et point de fruits!

II. Apparences vaines qui nourrissent notre paresse et notre amour-propre, mais qui ne nourrissent pas J. C., et dont il ne peut se contenter. Nous avons des remords de conscience après le péché, de bons désirs pour l'avenir; nous faisons des projets de pénitence et de ferveur, nous donnons des paroles, nous nous engageons par des promesses, nous formons des résolutions sans nombre : mais ce sont là autant de belles feuilles à l'ombre desquelles nous nous reposons, en nous livrant à nos passions, en nous félicitant de ce que nous sommes résolus de mener un jour une vie toute différente et toute sainte. Cependant Jésus, qui désire ardemment notre salut et notre sanctifiation, ne se nourrit pas de ces feuilles qui ne lui causent que de l'amertume, et qui ne lui donnent que du dégoût pour nous. Il voudroit trouver en nous un retour habituel vers lui, une pénitence sincère, un cœur pur, plein de charité pour le prochain, plein d'amour pour lui; il voudroit trouver un esprit recueilli, occupé de lui, pénétré de reconnoissance pour ses bienfaits, et appliqué à méditer sa loi; il voudroit trouver une volonté soumise à la sienne, unie à la sienne, travaillant à se conformer en tout à la sienne. Ah! si nous travaillions à satisfaire la faim qu'il a de notre sanctification, de quelles délices à son tour ne rassasieroit-il pas la faim qui nous dévore, et qu'aucun bien créé, qu'aucune passion même contentée ne sauroit satisfaire!

TROISIÈME POINT. — *Malédiction du figuier.*

I. Malédiction aussitôt accomplie. *Et* Jésus, *adressant la parole* au figuier, *lui dit : Que jamais personne ne mange de fruit qui vienne de toi. Que jamais il ne naisse de toi aucun fruit. Ce que ses disciples entendirent. Et aussitôt le figuier sécha.* Le figuier sécha dans l'instant, mais les apôtres ne s'en aperçurent que le lendemain, comme nous le verrons. O jour funeste, où le pécheur couvert des dehors de la piété, et au milieu de ses projets de pénitence et de sainteté, sera surpris et enlevé de ce monde, visité par le Seigneur, trouvé sans avoir porté de fruit et condamné à n'en porter jamais! O regrets, ô désirs inutiles! Le temps est passé, et ne

reviendra plus, l'arbre est desséché jusque dans sa racine. Plus de temps, plus de pénitence, plus de sanctification, plus de rédemption.

II. Malédiction clairement entendue. Quoique les disciples fussent à quelque distance du Sauveur, ils entendirent les paroles qu'il prononça contre l'arbre infructueux, et n'en sachant pas le mystère, une malédiction si terrible eut de quoi les étonner. Mais nous qui savons ce qu'elle signifie, l'entendrons-nous avec indifférence, ou ne fera-t-elle sur nous qu'une impression foible et passagère?

Prière. Ah! malheureux que je suis! qu'attends-je donc moi-même pour me donner entièrement à vous, ô mon Dieu, pour me dévouer pour toujours à une vie sainte et pénitente? Attends-je que je sois mort? Non, Seigneur; puisque vous m'accordez encore le temps, je vais me visiter moi-même, c'est-à-dire, sonder mon cœur, en examiner les plis et replis, en réparer les ruines, travailler enfin avec votre grâce à porter des fruits tels que vous le désirez, et tels qu'ils puissent m'attirer votre sainte bénédiction. Ainsi soit-il.

CCXLII^e MÉDITATION.

Jésus, pour la troisième fois, chasse les vendeurs du temple.

Observons ici, 1° le zèle de Jésus pour le respect dû au temple; 2° l'instruction de Jésus sur le manque de respect dans le temple; 3° le dépit des Scribes contre le zèle de Jésus. *Marc.* XI, 15-19.

Premier Point. — *Zèle de Jésus pour le respect dû au temple.*

I. Fermeté de son zèle. *Après cela, ils vinrent à Jérusalem, et Jésus étant entré dans le temple, il se mit à chasser ceux qui y vendoient et qui y achetoient; il renversa même les tables des changeurs, et les sièges de ceux qui y vendoient des colombes.* Il ne falloit pas moins qu'une action aussi vigoureuse, pour s'opposer au désordre le plus criant. Ce Dieu sauveur, à la vue des profanations qui continuent de déshonorer la maison de son Père, se sent embrasé de ce zèle ardent dont il brûloit tou-

jours pour la gloire du Seigneur. Presqu'à la veille de sa mort, se représentant partout l'image de ses humiliations et l'horreur de ses supplices, il commande en maître, il agit en vengeur des droits de la religion. Il laisse rejaillir sur son front quelques traits de la majesté suprême qui lui est naturelle, il prend cet air d'autorité et de grandeur qu'il a de son propre fonds, il chasse les vendeurs et les acheteurs, il renverse les tables des changeurs, il écarte et dissipe les marchands de colombes, et fait tomber à leurs pieds tout ce qui sert à leur trafic, à leur commerce scandaleux, et tout le monde se tait, tremble et obéit. Si nous ne sommes plus dans l'occasion de voir un semblable désordre dans nos églises, nous en voyons peut-être qui sont encore plus scandaleux. Il ne suffit pas de gémir sur ces désordres, il faut que l'autorité publique les réprime; il faut que l'autorité privée des pères et mères, des maîtres et des maîtresses, les arrête; il faut que chaque particulier par son exemple, par ses avis, par un air d'improbation, les condamne, et fasse rougir ceux qui en sont les auteurs.

II. Constance de son zèle. Contre un désordre qui renaît sans cesse, il faut un zèle qui ne se ralentisse point. Jésus, le jour précédent, avoit déjà réprimé et chassé ces indignes profanateurs de la maison de Dieu; ils reviennent encore, et Jésus les chasse de nouveau. Il n'y a point de désordre qui renaisse plus aisément, et qu'il soit plus difficile de bannir, que celui de la profanation des temples; mais les hommes apostoliques ne doivent pas se lasser de s'opposer à une telle prévarication, et ils doivent eux-mêmes bien prendre garde à ne pas déshonorer leurs temples qui sont spécialement consacrés à Dieu par l'onction sainte, et par la demeure continuelle que J. C. veut bien y faire, et qui sont par conséquent bien plus saints encore que le temple de Jérusalem.

III. Exactitude de son zèle. *Il ne permettoit pas non plus qu'on transportât aucun meuble par le temple*. Non-seulement on y vendoit et on y achetoit avec le même tumulte que dans les marchés, ou dans les places publiques; mais une multitude empressée, chargée de différens fardeaux, alloit et venoit, et faisoit du saint temple un lieu de passage pour abréger son chemin. Hélas! ne se permet-on pas quelquefois encore dans la

maison de Dieu, bien plus sainte que n'étoit le temple de Jérusalem, mille choses peu respectueuses qu'on ne se permettroit pas dans la maison d'un prince, ou d'un grand du monde? Examinons-nous sur cet article important, et réformons-nous. Si N. S. a été si sévère pendant son séjour sur la terre, combien le sera-t-il au jour du jugement!

SECOND POINT. — *Instruction de Jésus sur le manque de respect dans le temple.*

Et il les instruisoit, en leur disant : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée la maison de prière par toutes les nations? et vous en faites une caverne de brigands. Nous voyons dans ces paroles combien criminel est le défaut de respect dans nos églises.

I. C'est un péché outrageant pour Dieu, pour la divine majesté qui réside dans nos temples. Quel outrage! Faire de la maison de Dieu une caverne de voleurs, en faire une place publique où l'on parle sans retenue, en faire une salle de théâtre où l'on ne vient que pour voir et se montrer, où l'on s'abandonne à des ris dissolus, où l'on tient des discours frivoles, où l'on s'occupe de pensées profanes et criminelles! Du sanctuaire de J. C. en faire un rendez-vous où la passion rend hommage à son idole, où l'impureté se nourrit et se fomente par des immodesties scandaleuses! O mon Sauveur, vous les voyez ces honteux excès jusqu'aux pieds des autels où vous reposez, vous les voyez dans le temps même où vous vous immolez pour nous et pour ceux mêmes qui les commettent; vous les voyez, et vous les dissimulez... Ah! que cette patience est redoutable pour ceux qui en abusent!

II. C'est un péché funeste et pernicieux à l'homme. L'Eglise est une maison de prière, c'est-à-dire, un lieu que Dieu a choisi pour lier, pour entretenir le commerce que sa bonté lui fait souhaiter d'avoir avec nous. Là, nous pouvons lui ouvrir notre cœur, répandre dans son sein toutes nos peines, lui exposer nos besoins, le consulter sur nos doutes. Là, Dieu répond avec soin au témoignage de notre confiance, il entre dans nos peines, il calme nos troubles et nos inquiétudes, il pourvoit à nos besoins, ou il nous apprend à les supporter avec fruit; il nous instruit de nos devoirs. Quel malheur donc pour nous que la maison de prière, où

nous devrions trouver le pardon de nos péchés et le secours à nos maux, devienne un lieu de péché, d'où nous sortons plus coupables, et où nous irritons la colère de Dieu, au lieu de l'apaiser; où nous sollicitons ses vengeances, au lieu de les détourner! Quel malheur pour nous, si nous allons chercher notre condamnation dans l'asile même où il ne tient qu'à nous de trouver grâce!

III. Péché scandaleux pour le prochain. Notre respect dans la maison de Dieu devroit rendre nos églises respectables à toute sorte de personnes; mais notre immodestie fait que les pécheurs, les libertins, les impies, les hérétiques, méprisent ou blasphèment la religion et ses saintes cérémonies, notre foi, et tout le culte que nous rendons à Dieu avec si peu de décence. Examinons-nous ici jusqu'au scrupule, ne nous pardonnons rien, parce qu'en ce genre tout est considérable, et qu'en ne nous observant pas, nous concourons au scandale qui résulte de toutes les profanations de nos églises, et nous participons au châtiment qui lui est dû.

TROISIÈME POINT. — *Dépit des Scribes contre le zèle de Jésus.*

I. Dépit injuste et furieux. *Ce que les princes des Prêtres et les Scribes ayant entendu, ils cherchèrent les moyens de le perdre.* Les démarches de Jésus, bien loin de révolter le peuple contre lui, augmentoient au contraire sa vénération et son attachement pour sa personne; et c'est ce qui désespéroit ses ennemis. Informés par leurs émissaires de ce qui se passoit dans le temple sans leur aveu, ils en furent indignés; ils s'assemblèrent entre eux, et cherchèrent les moyens qu'ils pourroient employer pour se défaire d'un homme qui tous les jours avoit la hardiesse de se mettre à leur discrétion, et dont ils n'avoient encore osé se saisir. Voir un autre mieux faire que nous, lui voir faire ce que nous devrions faire nous-mêmes, et ce que nous ne faisons pas, c'est ce qui devroit nous humilier, nous le faire estimer, et nous animer d'une sainte émulation; mais souvent, au lieu d'entrer dans de si justes sentimens, on se laisse aller au dépit, à la jalousie, à la haine, et la haine qui naît de la jalousie devient en peu de temps furieuse, implacable, et ne cherche, pour se venger, qu'à perdre et à détruire.

II. Dépit retenu par la crainte du peuple. *Car ils le crai-*

gnoient, parce que tout le peuple étoit ravi en admiration de sa doctrine. Les ennemis de Jésus cherchoient les moyens de le perdre; mais la crainte du peuple suspendoit leur fureur. La doctrine de ce divin maître lui attiroit une foule d'admirateurs. Tous ses partisans l'écoutoient comme un oracle. Il eût été dangereux, dans de semblables conjonctures, d'entreprendre sur sa liberté. Ils jugèrent à propos d'en attendre de plus favorables. Celui qui s'attache le peuple par son zèle pour Dieu, par sa soumission à l'Eglise, par ses travaux pour le prochain, par l'éclat de ses talens, et l'estime qu'on a de sa doctrine, est sans doute toujours fort à craindre; mais ce n'est que pour les méchans, et pour ceux qui veulent innover et séduire.

III. Dépit éludé par la sagesse de Jésus. *Et quand le soir étoit venu, il sortoit de la ville.* Le jour, ils n'osoient rien entreprendre contre Jésus à cause du peuple; le soir, Jésus se retiroit hors de la ville, sans qu'ils sussent en quel lieu : ainsi tous leurs complots devenoient inutiles. Mais Jésus vouloit souffrir pour nous, et son Père vouloit le glorifier. Le terme n'étoit pas éloigné, et dans peu de jours nous verrons l'injustice triompher, mais triompher pour sa condamnation, et pour la gloire de celui qui en sera la victime.

Prière. Ah! Seigneur, détournez de moi le crime et le malheur de ces Juifs réprouvés. Que votre maison soit pour moi une maison de prière. Vous m'avez fait la grâce de m'appeler, et de m'adopter dans votre Eglise, faites-moi encore celle d'y vivre selon votre loi, et de n'y chercher que votre gloire, afin que de l'Eglise de la terre je passe à celle du ciel, pour vous y adorer à jamais. Ainsi soit-il.

CCXLIII^e MÉDITATION.

Jésus retourne au temple tous les jours, jusqu'au temps de sa passion.

Considérons, 1° le zèle de Jésus pour l'instruction; 2° la haine des chefs contre Jésus; 3° la faveur du peuple pour Jésus. *Luc.* XIX, 47, 48.

PREMIER POINT. — *Zèle de Jésus pour l'instruction.*

I. ZÈLE assidu. *Et tous les jours il enseignoit dans le temple.* Assiduité de tous les jours. Depuis le dimanche qui fut le jour de son triomphe, jusqu'au vendredi qui fut celui de sa mort, Jésus persévéra à enseigner dans le temple. Il est des temps où l'assiduité est nécessaire et dans ceux qui enseignent, et dans ceux qui écoutent. Sans cela, les premiers ne rempliroient pas leur ministère, et les autres en perdroient tout le fruit. Avons-nous cette assiduité, surtout dans les saints temps de solennité, de retraite, de prédication, d'instruction? Est-ce dans le temple, est-ce dans nos paroisses que nous sommes assidus? Assiduité agissante. Jésus instruisoit, exhortoit, répondoit aux questions qui lui étoient proposées; en un mot, il travailloit, il enseignoit depuis le matin jusqu'au soir. Que sert-il d'être à l'Eglise tout le jour sans y rien faire, d'y rester sans prier, sans s'instruire, sans s'occuper de ce qui regarde le salut? Ce seroit un grand abus d'y être pour se soustraire aux devoirs de son état, pour y goûter un indigne repos, et y perdre un temps qu'il faudroit employer ailleurs. Assiduité pénible. Jésus venoit tous les matins de Béthanie, et s'y retiroit tous les soirs, pour éviter les embûches de ses ennemis. Il ne nous en coûteroit pas tant pour être assidus à l'Eglise, et s'il pouvoit nous en coûter quelque chose, aurions-nous droit de nous en plaindre?

II. Zèle généreux. Jésus enseignoit malgré la haine qu'on lui portoit, malgré les piéges qu'on lui tendoit, et la mort dont on le menaçoit. Il enseignoit malgré l'endurcissement et l'indocilité de la plupart de ceux à qui il parloit. Il enseignoit malgré la légèreté et l'inconstance qu'il prévoyoit en ceux qui paroissoient lui

être attachés. Mais parce qu'il savoit que plusieurs profiteroient de ce qu'il disoit, et que ses enseignemens seroient conservés dans son Eglise, parviendroient jusqu'à nous, et se perpétueroient jusqu'à la fin des siècles, il multiplia ses instructions dans ces derniers jours de sa vie, et dans ce peu de temps qui lui restoit à vivre, il dit et pour les Juifs et pour nous, et en public, en parlant au peuple, et en particulier, en parlant à ses apôtres, les paroles les plus touchantes, les plus instructives, les plus sublimes qu'il eût encore dites jusqu'alors. Remercions-en ce divin Sauveur, et disposons-nous à méditer ces vérités si augustes et si saintes avec un renouvellement de ferveur, d'attention et de reconnoissance qui réponde à l'excès de son amour.

SECOND POINT. — *Haine des chefs contre Jésus.*

I. Haine générale par le concours de tous les ordres de l'Etat. *Mais les princes des prêtres*, les deux pontifes avec tous les prêtres inférieurs, *et les Scribes* ou docteurs de la loi avec les Pharisiens, rigides zélateurs de la loi, *et les princes du peuple*, les chefs des grandes familles, les sénateurs et les magistrats, en un mot tout ce qu'il y avoit à Jérusalem de gens en place, en dignité, en crédit, en réputation, tout étoit réuni contre Jésus, tous étoient déclarés contre lui, *et cherchoient à le perdre*. Quelle instruction tirerons-nous d'un déchaînement si général? 1° Que ce concours n'est pas toujours une preuve de la vérité; qu'il ne faut point en prendre des préventions contre des personnes en qui d'ailleurs on ne reconnoît que du bien, de la vertu, du zèle, de la douceur et de la patience; qu'il faut même s'en défier lorsqu'on y remarque du feu, de l'emportement, des imputations fausses et calomnieuses. 2° Que les grands et ceux qui sont en place doivent être attentifs à ne pas se laisser prévenir et entraîner par le mauvais exemple; qu'ils doivent craindre que, par leur connivence, ou même par leur silence, ils ne deviennent complices de l'iniquité. 3° Que ceux qui sont l'objet d'un déchaînement général et injuste ont de quoi se consoler, se réjouir même, et que leur sort est digne d'envie, puisqu'en cela ils sont semblables à J. C.

II. Haine mortelle par les progrès de la jalousie. *Ils cherchoient à le perdre*. Au commencement, on cherchoit

choit à humilier Jésus, à l'embarrasser dans la dispute, à le faire tomber en contradiction, à diminuer sa réputation et son crédit; on se contentoit de répandre sourdement des soupçons contre lui, de proposer des difficultés sur les miracles qu'il opéroit, de les interpréter en mauvaise part. Ensuite vinrent les injures, les calomnies répandues adroitement, mais encore avec quelque réserve; on se défendoit du dessein de le faire mourir, comme d'un crime auquel on n'avoit jamais pensé. Aujourd'hui la haine est à son comble, on ne la dissimule plus, il ne s'agit plus que de le perdre, de l'exterminer, de le mettre à mort. Ah! qu'en peu de temps les passions font de progrès! Examinons notre cœur, comparons nos pensées sur le même objet avec celles que nous avions il y a quelque temps; et par la différence que nous y apercevrons, nous connoîtrons une passion qui croît en nous, et qui, si nous ne l'arrachons promptement, peut nous porter, sans que presque nous nous en apercevions, à des excès dont aujourd'hui nous ne nous croyons pas capables.

TROISIÈME POINT. — *Faveur du peuple pour Jésus.*

I. Faveur puissante, tandis que Dieu la soutient. *Mais ils ne savoient comment s'y prendre, car tout le peuple l'écoutoit avec admiration.* Le peuple a de bonnes qualités que nous devons imiter. Il a le cœur simple et droit, il voit les choses telles qu'elles sont, il en porte un jugement équitable que la jalousie ne corrompt point, il est exempt par lui-même de cette malice réfléchie qui interprète tout en mauvaise part, et qui empoisonne les meilleures choses. Dans cet état, le peuple, quoique foible et sans autorité, est entre les mains de Dieu un rempart assuré pour le juste contre toutes les attaques de ses ennemis; c'est une digue capable d'arrêter les efforts de toutes les puissances conjurées. C'est contre cette digue si foible par elle-même, que vient se briser tout le pouvoir de la synagogue, et malgré toute son autorité et ses complots, sa fureur restera enchaînée jusqu'au jour que le Tout-Puissant a marqué pour l'exécution de ses desseins.

II. Faveur fragile, dès que Dieu ne la soutient plus. Le peuple a de mauvaises qualités que nous devons éviter. Il est impénitent; il écoute, il admire, il loue volontiers, mais il ne se corrige pas. Il est imprudent;

il se laisse aisément séduire par ceux qui le flattent, et croit sans réflexion tout ce que l'on dit contre ceux qui le reprennent et l'instruisent. Il est inconstant, et lorsqu'il est animé par ceux qui ont l'autorité en main, il passe dans un moment de la faveur à la fureur. C'est ce qui arrive au peuple juif. Nous le verrons dans peu de jours demander avec acharnement la mort de celui dont il admire aujourd'hui la doctrine et les œuvres. Jésus en sera la victime, la rédemption du monde en sera le fruit, la réprobation des Juifs en sera le châtiment, et ainsi s'accompliront en tout les adorables desseins du Très-Haut et les oracles de ses prophètes. C'est à nous à profiter avec reconnoissance et avec crainte de ces grands évènemens.

Prière. Combien de fois, ô mon Sauveur, ai-je imité l'inconstance du peuple juif à votre égard! Fixez-moi donc, ô Jésus, dans votre service. Préservez-moi de cette jalousie qui anima les princes et les chefs de ce peuple ingrat, de l'ingratitude de ce peuple qui servit la jalousie de ses prêtres et de ses chefs. Pardonnez-moi l'abus que j'ai fait jusqu'ici de vos bienfaits, et de tant de moyens de salut que vous m'avez prodigués. Ah! ne permettez pas, ô mon Dieu, que j'endurcisse mon cœur à votre voix, que vous voulez bien encore lui faire entendre. Ainsi soit-il.

CCXLIVe MÉDITATION.

Jésus revient au temple le mardi.

LE FIGUIER DESSÉCHÉ.

Bornons-nous ici, 1° à observer l'étonnement des apôtres; 2° à méditer la réponse de Jésus. *Matth.* XXI, 20-22; *Marc.* XI, 20-26.

Premier Point. — *Etonnement des apôtres à la vue du figuier desséché.*

Notre-Seigneur se retira à Béthanie le lundi au soir, ainsi que nous l'avons dit; les évangélistes ne nous ont pas donné d'autres détails des instructions qu'il fit ce jour-là, mais ils nous ont transmis celles du lende-

main, qui feront le sujet des méditations suivantes. Ce fut donc le mardi matin que Jésus venant au temple, comme de coutume, ses disciples virent le figuier desséché. *Le matin, comme ils passoient, ils virent le figuier qui étoit devenu sec jusqu'à la racine, et frappés d'étonnement, ils se dirent l'un à l'autre : Voyez comme le figuier est devenu sec en un instant. Pierre, se souvenant de la parole de Jésus, lui dit : Maître, voilà le figuier que vous avez maudit qui est devenu sec.* Appliquons ceci à trois objets importans, et bien plus dignes de notre étonnement que celui-ci qui n'en est que la figure.

I. Au péché. O funeste péché, à quel état de stérilité et de sécheresse réduis-tu une ame! Comment ce jeune homme, cette personne si pieuse, si modeste, élevée avec tant de soin, ont-ils si subitement changé? Comment ce cœur si sensible à la dévotion, si pénétré de la rosée de la grâce, est-il devenu en si peu de temps sec et aride? Comment moi-même, plein autrefois des plus beaux sentimens de la vertu, si touché de Dieu, de son amour, de ses bienfaits et de ses promesses, suis-je devenu si dur et si insensible? Ah! ce sont mes péchés, c'est ma négligence, ma dissipation, ma lâcheté, qui m'ont réduit à cet état funeste. N'y ajoutez pas, Seigneur, votre malédiction, que je n'ai que trop méritée; mais plutôt accordez-moi le secours de votre grâce, que je vous demande, et dont je suis résolu de faire un meilleur usage que par le passé.

II. A la mort. La mort nous présente tous les jours des spectacles semblables à celui du figuier desséché, et alors elle frappe nos sens d'étonnement, elle arrache des soupirs de nos cœurs et des plaintes de notre bouche; mais, hélas! qu'il est rare qu'elle nous fasse faire d'autres réflexions! Ah! comment en si peu de temps, en si peu de jours, quelquefois dans un instant, comment a-t-il été desséché cet arbre touffu, cet arbre fort et vigoureux, qui faisoit l'admiration de tout le monde? Dans quel état il est aujourd'hui! Voilà ce que le monde dit de cette jeune personne, de ce jeune homme, de ce riche, de ce grand, de cet homme qui jouissoit, il y a peu de jours, d'une santé parfaite. Mais on ne dit point : Est-il mort chargé de fruits et de mérites, ou stérile, ou seulement chargé de feuilles devant Dieu? Sa mort est-elle un coup de grâce et de prédes-

tination, ou bien l'effet de la malédiction de Dieu et le coup funeste de sa réprobation? Mais on ne dit point : Ce qui est arrivé à celui-ci doit m'arriver à moi-même, doit m'arriver bientôt, et peut-être sans aucun pressentiment d'une mort qui m'enlevera en un instant. Dans quel état me trouvera-t-elle? Dans quel état suis-je maintenant?

III. A la réprobation. Le péché et la mort sont des effets de la première malédiction de Dieu, mais la grâce du Sauveur a réparé l'un et l'autre. Avec la grâce, nous pouvons nous préserver ou sortir du péché; avec la grâce, nous pouvons faire une mort sainte et heureuse : mais la réprobation est l'effet irréparable de la dernière et irrévocable malédiction de Dieu. O malheureux arbre, arbre à jamais maudit de Dieu, comment, dans un moment, te voilà desséché jusqu'à la racine! O vous, qui étiez si admiré sur la terre, dans quel état êtes-vous réduit tout à coup! Vous pouviez être pour le ciel un arbre ravissant, chargé de fleurs et de fruits, et vous voilà un bois aride, destiné au feu, et condamné à y brûler éternellement. Oh! que d'arbres trompeurs, qui paroissent fertiles sur la terre, paroîtront au jugement dernier stériles et desséchés! Que de réprouvés seront en ce grand jour un sujet d'étonnement aux yeux de l'univers! Hélas! ne serai-je point du nombre?

SECOND POINT. — *Réponse de Jésus à ses apôtres.*

N. S. ne manifesta pas alors à ses disciples ce qu'ils reconnurent dans la suite, que ce figuier étoit la figure de la synagogue, qui alloit, dans peu de temps, être maudite et desséchée. Ils n'étoient pas encore capables d'entendre cette grande vérité; mais il prit occasion de leur étonnement pour leur rappeler des instructions importantes qu'il leur avoit souvent données, et que nous ne devons pas nous lasser de méditer.

I. Sur le pouvoir de la foi. *Mais Jésus, prenant la parole, leur dit : Je vous le dis en vérité, si vous avez de la foi, et que vous n'hésitiez pas, non-seulement vous ferez ce que vous venez de voir à l'égard de ce figuier, mais quiconque dira à cette montagne : Ote-toi de là, et te jette dans la mer, il le verra en effet arriver.* Sans prétendre au don des miracles, que Dieu a accordé aux apôtres et aux hommes apostoliques, quand il l'a cru

nécessaire, soyons bien convaincus qu'avec la foi nous pouvons tout, et que si nous sommes si foibles, si aisément abattus et déconcertés, c'est que nous manquons de foi et de confiance en Dieu.

II. Sur l'efficacité de la prière. *C'est pourquoi je vous le dis, tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé.* Quand nous demandons la jouissance d'un bien ou la délivrance d'un mal temporel, nous devons le faire avec résignation, ne sachant pas en ce genre ce qui nous est utile ou pernicieux : nous devons seulement être persuadés que ce que Dieu accordera ou refusera à notre prière sera toujours le plus avantageux pour nous; mais tenons pour assuré que tout ce que nous demanderons pour notre sanctification, pour ne pas céder aux efforts de nos passions, pour acquérir les vertus de notre état, pour aimer Dieu et nous unir à lui, tout ce que nous demanderons en ce genre et avec une foi ferme, nous sera accordé en effet. Pourquoi nos prières ne sont-elles donc pas exaucées? C'est que cette foi nous manque, et que ce manque de foi est cause que nous prions sans ferveur, sans persévérance, quelquefois même sans vouloir être exaucés, et que, quand nous commençons de l'être, nous ne profitons pas de la grâce qui nous est accordée pour faire avec elle ce que nous pouvons de notre côté.

III. Sur la nécessité de pardonner. *Et lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans le ciel vous pardonne aussi vos péchés. Que si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera pas non plus vos péchés.* Nous ne faisons peut-être pas assez d'attention à cette disposition de cœur absolument essentielle pour bien prier. Que sert-il de donner beaucoup de temps à la prière, si nous y portons un cœur ulcéré qui ne pardonne pas entièrement au prochain? Si, pour nous y engager, la volonté de Dieu ne suffit pas, que du moins notre intérêt nous touche. La promesse que Dieu nous fait de nous pardonner, si nous pardonnons, et la menace, ou plutôt l'assurance positive qu'il nous donne, de ne nous point pardonner, si nous ne pardonnons pas, pourroient-elles nous être indifférentes?

Prière. Bannissez de mon cœur, ô mon Dieu, cette

défiance qui produit la lâcheté, le dégoût, la froideur que j'éprouve dans mes prières. Donnez-moi cette foi, cet amour et ce cœur d'enfant, qui, ne doutant ni de votre puissance, ni de votre miséricorde, sont toujours exaucés. Que ma confiance attire vos grâces, et que vos grâces m'inspirent encore plus de confiance. Faites sécher en mon cœur ce mauvais arbre de la cupidité, qui ne porte point de bon fruit, et qui en porte sans cesse de mauvais. Aplanissez la montagne de mon orgueil, accordez-moi les vertus dont j'ai besoin, la victoire sur mes tentations, l'accroissement et la persévérance dans votre service. Ainsi soit-il.

CCXLVe MÉDITATION.

On demande à Jésus par quelle autorité il agit.

Méditons, 1° l'interrogation faite à Jésus par ses adversaires; 2° l'interrogation faite par Jésus à ses adversaires; 3° la réponse des adversaires de Jésus. *Matth.* XXI, 23-27; *Marc.* XI, 27-33; *Luc.* XX, 1-8.

PREMIER POINT. — *Interrogation faite à Jésus par ses adversaires.*

I. INTERROGATION artificieusement concertée. Jésus ayant paru dans le temple le dimanche et le lundi, et y ayant exercé une autorité absolue, en chassant les profanateurs, et instruisant le peuple, sans que ses ennemis eussent osé, ni rien entreprendre contre sa personne, ni s'opposer à ses discours, ni le troubler dans les fonctions de son ministère, le dépit les réunit; et ce fut apparemment la nuit du lundi au mardi qu'ils résolurent, s'il revenoit au temple le mardi, de lui demander solennellement par quelle autorité il agissoit. Dans les conjonctures, c'étoit ce qu'on pouvoit faire de mieux. On renonça donc à le tenter par des émissaires, comme on avoit fait souvent sans succès; on ne fut pas même d'avis de lui faire cette demande par députation, comme on en avoit usé à l'égard de S. Jean, de peur que la ferveur du peuple ne la rendît inutile: il fut résolu qu'on la lui feroit en corps. Par là on de-

voit le forcer à répondre, et sur ses réponses se récrier de concert et soulever le peuple. Comme tous les officiers et toutes les troupes du temple dépendoient du grand-prêtre, on espéroit que, dans le trouble et la confusion, il seroit aisé d'arrêter Jésus, et que sa détention paroîtroit aux yeux du peuple juste et nécessaire.

II. Interrogation injustement imaginée. Demander à J. C. de quelle autorité il instruisoit, qui lui avoit donné l'autorité de faire ce qu'il faisoit, lui qui venoit de ressusciter un mort de quatre jours, qui venoit de guérir sous leurs yeux les aveugles et les boiteux, lui qui avoit rempli Jérusalem, la Judée et la Galilée de miracles innombrables : y avoit-il quelque ombre de bonne foi dans ce procédé? Dieu avoit promis à son peuple de lui envoyer des prophètes, et enfin le Messie. Les prophètes envoyés de Dieu ne recevoient point leur mission de la synagogue. Quand ils se présentoient comme prophètes, qu'ils soutenoient leur caractère par la sainteté de leur vie, qu'ils n'enseignoient que conformément à la loi de Dieu, c'en étoit assez; la synagogue n'avoit rien à y reprendre, et on devoit ajouter foi à leurs prophéties. Ainsi s'étoient montrés les anciens prophètes; ainsi avoit paru S. Jean, sans que la synagogue eût réclamé. Jésus paroît annoncé et montré par Jean-Baptiste comme le Messie et le Sauveur d'Israël; il se donne lui-même pour tel, il en soutient le caractère; les bienfaits continuels, et d'un ordre surnaturel qu'il répand sur tous les malheureux, annoncent qu'il est fils de Dieu, le rédempteur d'Israël, l'aimable et le puissant Sauveur que Dieu a promis à son peuple, et lorsque ce divin Sauveur chasse du temple les profanateurs que la synagogue y souffre, lorsqu'il y enseigne les peuples, et y opere des miracles, de quel droit la synagogue vient-elle lui demander de qui il tient son autorité?

III. Interrogation fastueusement proposée. *Ils retournèrent encore à Jérusalem. Et comme Jésus se promenoit dans le temple, qu'il instruisoit le peuple, et qu'il y prêchoit, les princes des prêtres et les Scribes s'assemblèrent avec les anciens, et ils lui parlèrent en ces termes : Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses, et qui vous a donné le pouvoir de faire ce que vous faites?* Jésus, dès le matin, s'étoit rendu au temple, où après s'être promené quelque temps dans le parvis, en attendant

que son auditoire se formât, il avoit commencé son instruction. Il étoit environné d'une foule de peuple qui l'écoutoit avec admiration, lorsque les deux pontifes avec les prêtres, les Scribes ou docteurs de la loi, et les anciens du peuple ou sénateurs et magistrats, en un mot presque toute la synagogue et le sénat en corps entrèrent, et s'adressant à ce divin Sauveur, lui firent solennellement la question dont on étoit convenu. Ce fut apparemment le pontife en exercice (Caïphe) qui porta la parole, et interrogea Jésus en ces termes, qui ressentent assez la vivacité de son caractère : *Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses, et qui vous a donné le pouvoir de faire ce que vous faites?* Cabale aveugle, de quel front osez-vous faire une pareille question? Croyez-vous embarrasser, intimider, surprendre celui qui sous vos yeux commande à la nature, et s'en fait obéir? Ah! plutôt, rendez enfin justice à celui que vous persécutez, reconnoissez sa douceur, sa patience, la sainteté de sa vie, l'éclat de ses miracles, l'accomplissement des oracles prophétiques qui l'ont annoncé, la sagesse divine qui s'exprime par sa bouche, et qui saura, si vous ne voulez pas vous laisser persuader, du moins vous confondre.

SECOND POINT. — *Interrogation faite par Jésus à ses adversaires.*

I. Interrogation pleine de dignité. *Jésus leur répondit : J'ai aussi une demande à vous faire, et lorsque vous m'y aurez répondu, je vous dirai par quelle autorité j'agis. Le baptême de Jean, d'où étoit-il? du ciel ou des hommes? Répondez-moi?* Il ne convenoit pas que le Fils de Dieu dans la maison de son Père, dans l'exercice actuel de sa mission, parût dépendre des chefs de la synagogue et du sénat; qu'il parût intimidé de leur nombre et de leur union, ou qu'il donnât à entendre par une parole directe qu'il étoit obligé de répondre de son ministère à ceux qui étoient eux-mêmes obligés de le respecter, de s'y soumettre, et dont le crime étoit de le méconnoître et de le traverser. Que de grandeur, que de noblesse, que de majesté dans cette réponse du Sauveur, mais en même temps que de douceur et de ménagement! On n'y voit aucun terme de mépris, d'insulte ou de reproche.

II. Interrogation pleine de vérité. La question que fait Jésus aux pontifes contient au fond la réponse la

plus formelle à la question qu'ils lui avoient faite, et ils l'eussent aisément comprise, s'ils eussent été de bonne foi. Jésus leur montre la chaîne qui remonte depuis lui sans interruption jusqu'à la promesse de Dieu, faite au premier homme, de lui donner et d'envoyer à sa postérité un Sauveur. Chaîne adorable, dont la foi a été donnée aux hommes, au peuple juif en particulier et à la synagogue, mais dont le ministère n'a point été accordé à la succession d'une mission ordinaire. Il a été confié aux patriarches à qui Dieu a renouvelé sa promesse, aux prophètes que Dieu a suscités extraordinairement, et qu'il a chargés de développer ses promesses, d'annoncer le Christ, de marquer le temps de sa venue, d'indiquer les traits de sa vie et de sa mort, et de tracer les caractères auxquels on le reconnoîtroit; et ce ministère prophétique s'est exercé avec une entière indépendance de la synagogue, dont toute la fonction étoit de conserver les livres prophétiques, avec l'obligation de croire aux prophètes qu'elle a cependant et si souvent persécutés et mis à mort. Or Jésus avoit été annoncé par S. Jean, S. Jean annoncé par Malachie, et Malachie reconnu pour prophète tenoit à la chaîne des prophètes qui avoient paru avant lui, et par eux cette chaîne remontoit aux patriarches, jusqu'à Adam. Qu'il est beau de contempler cette économie admirable qui ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu, et qui montre avec évidence une religion toute divine dont J. C. est le centre, la perfection et la plénitude! Ajoutons pour notre consolation que de J. C. jusqu'à nous part une autre chaîne plus admirable encore, parce qu'elle est, pour ainsi dire, plus unie et plus serrée, qui consiste dans la succession légitime des pasteurs depuis les apôtres jusqu'à nous. Celle-ci n'admet plus de mission extraordinaire, parce qu'elle n'est autre chose que la mission même de J. C. continuée dans l'Eglise apostolique et catholique, et qui se perpétuera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Ah! que la religion est belle, qu'elle mérite de notre part d'amour et de reconnoissance, mais qu'il y en a peu qui s'appliquent à la connoître!

III. Interrogation pleine de sagesse. Jésus, par la question qu'il fait à ses adversaires, évite de se commettre avec eux, et les commet eux-mêmes avec le peuple. En ne répondant pas directement et en inter-

...

rogeant lui-même, il conserve la dignité de son ministère, et en promettant de répondre, il évite le soupçon de crainte et d'embarras. La condition qu'il exige avant que de répondre est si simple, si aisée, et tellement à la portée de tout le monde, qu'on ne peut la regarder comme une défaite, et qu'elle ne peut manquer d'avoir l'approbation du peuple, et de le rendre très-attentif et favorable; mais par sa simplicité même, vu la disposition et la duplicité de ses ennemis, elle ne peut que le jeter dans le trouble et l'embarras. O folie, ô malice des hommes qui osez interroger et attaquer la sagesse de Dieu, songez plutôt à lui répondre, au lieu de vouloir disputer contre lui; mettez-vous en état de paroître devant lui avec une foi humble et un cœur pur. Je crois en vous, Seigneur, j'adore votre sainte loi; pardonnez-moi mes erreurs, ma témérité et mes péchés innombrables. Pardon, Seigneur, pardon; j'ai péché, je vous ai offensé, mais pardonnez-moi mes offenses : voilà, ô divine sagesse, tout ce que mon cœur a à répondre devant vous.

TROISIÈME POINT. — *Réponse des adversaires de Jésus.*

I. Leur embarras. Le jeune pontife (1) ne s'étoit pas attendu à cette question. Quelque ardent et quelque suffisant qu'il fût de son naturel, il fut arrêté, il sentit la difficulté, et il demeura muet. Il pouvoit se convaincre alors par lui-même du rapport qu'on lui avoit souvent fait, que cet homme parloit comme nul homme n'avoit jamais parlé. Les plus sages de la cabale se trouvoient aussi embarrassés que le pontife; *ils pensoient en eux-mêmes, et disoient : Si nous répondons que le baptême de Jean venoit du ciel, il nous dira, Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui?* Et par le témoignage que Jean a rendu de lui, il se trouvera autorisé. *Si nous répondons que* ce baptême *venoit des hommes,* que ce n'étoit qu'une pratique humaine, *nous avons le peuple à craindre. Ce peuple nous lapidera, car il est persuadé que Jean étoit un vrai prophète.* Voilà l'embarras où se trouvent ceux qui ne marchent pas devant Dieu avec un cœur droit, simple et soumis à toutes les vérités révélées et enseignées par l'Eglise. Si l'impie et l'hérétique avouoient devant le peuple les conséquences af-

(1) Qui étoit probablement Caïphe, gendre d'Anne, l'autre pontife.

freuses de leurs principes et de leurs systèmes, ils en deviendroient l'horreur et l'anathème. Rejeter la révélation et l'Ecriture, pour s'en tenir à la raison que chacun fait parler comme il veut; rejeter l'autorité infaillible d'une Eglise enseignante, pour s'en tenir à une révélation écrite où chacun trouve ce qu'il veut, c'est n'avoir pour guide ni raison, ni révélation, c'est vivre dans une contradiction continuelle avec soi-même, et se mettre dans la nécessité de changer sans cesse de langage, selon les différentes personnes devant qui l'on parle.

II. Leur aveu. Après s'être séparés un moment de la foule du peuple, pour délibérer entre eux, et pour convenir d'une réponse uniforme, ils convinrent, pour se tirer d'embarras, de répondre qu'ils n'en savoient rien. *Ils répondirent donc à Jésus : Nous n'en savons rien.* Ignorance coupable : pourquoi ne vous êtes-vous pas donné la peine de vous en instruire, en étudiant les caractères de mission divine qui se montroient en S. Jean avec tant d'éclat? Ignorance honteuse : quoi! avec toute votre science, toutes vos lumières, tous les titres pompeux que vous vous donnez, vous ignorez ce que le simple peuple n'ignore pas! Tel est le fruit de votre orgueil, et le châtiment de votre indocilité. Ignorance affectée : dites plutôt que vous ne croyez pas, et que vous ne voulez rien croire de tout ce qui parle de pénitence, de gène, de mortification, de pureté de cœur, et de sainteté de vie; que vous ne voulez croire que ce qui flatte votre orgueil et fomente vos désordres, que ce qui vous laisse toute la liberté de penser et d'agir sans crainte, et si vous le pouviez, sans conscience et sans remords. Telle est l'ignorance de nos esprits forts, de nos prétendus philosophes, de tous ceux à qui l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur rendent tout douteux, incertain, indifférent.

III. Leur punition. *Jésus leur répondit : Et moi, je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses.* Le silence de Dieu est dans cette vie un de ses plus terribles châtimens. Dieu ne parle point à ceux qui l'interrogent, qui considèrent ses œuvres, qui lisent ses Ecritures, qui écoutent sa parole, qui examinent sa religion avec un esprit d'orgueil et pour se faire valoir, ou dans le dessein de critiquer, de censurer, d'y trou-

ver des motifs pour se dispenser de croire. Dieu ne se communique point à ceux dont le cœur dissimulé se ferme à la vérité connue, dont la langue ne profère que des paroles de dissimulation et de mensonge, et qui règlent le témoignage qu'ils doivent à la vérité sur les intérêts de leur parti, de leur fortune, de leur réputation.

PRIÈRE. Délivrez-moi, Seigneur, de cet esprit d'orgueil et de mensonge, daignez me faire connoître et me pénétrer intimement de la beauté de votre loi. Faites que je ne l'étudie, que je ne la médite que pour m'édifier et me sanctifier, que pour vous louer et vous aimer. Ainsi soit-il.

CCXLVI[e] MÉDITATION.

Parabole des deux fils qui désobéissent à leur père.

Considérons d'abord le premier, ensuite le second de ces deux fils, et enfin l'application que Jésus fait de la parabole aux chefs des Juifs. *Matth.* XXI, 28-32.

PREMIER POINT. — *Du premier de ces deux fils.*

APRÈS que J. C. eut réprimé la témérité des chefs de la synagogue qui, fermant les oreilles à la vérité de ses instructions, et leurs yeux à l'éclat de ses miracles, osoient encore lui demander compte de sa mission, il commença à les instruire et à les peindre dans ses divines paraboles avec des traits si marqués, qu'ils ne purent s'empêcher de s'y reconnoître eux-mêmes. S'ils ne voulurent pas profiter de ses leçons, elles ne furent pas pour cela inutiles, puisqu'elles nous restent pour notre instruction et notre consolation. D'abord N. S. les engagea à l'écouter comme malgré eux par la manière dont il leur proposa sa première parabole. *Mais,* leur dit-il, *que vous semble* de ceci? *Un homme avoit deux fils, et s'adressant au premier, il lui dit : Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui travailler à ma vigne. Je ne veux pas, répondit-il; mais ensuite étant touché de repentir, il y alla.* Avant que de voir l'application que N. S. fait de cette parabole, appliquons-nous-la à nous-mêmes. Hélas! Seigneur, je ne me reconnois déjà que

trop dans la désobéissance de ce premier des deux fils.

I. Sa désobéissance est contre le devoir. Un fils doit obéir à son père, parce que le père a droit de commander à son fils, et qu'il ne lui commande que ce qui est raisonnable, que ce qui est convenable à son état, à son âge et à ses forces. Dieu n'est-il pas mon père? N'a-t-il pas droit de me commander? Le commandement qu'il m'a fait de l'aimer, de le servir, de garder sa sainte loi, de fuir le vice, de cultiver la vertu, de purifier mon cœur, de sanctifier mon ame, de régler mes sens, de mortifier mes passions, n'étoit-ce pas un commandement digne de lui, qui me faisoit honneur à moi-même, et que je pouvois, avec le secours de sa grâce, aisément exécuter? Et cependant qu'ai-je répondu? *Je ne veux pas*... O énormité de mon péché d'autant plus grande, que mon père est mon Dieu et mon maître, le meilleur de tous les pères, et le plus grand de tous les maîtres.

II. Sa désobéissance est contre le respect. Si son père lui eût fait faire ce commandement par un autre, sa désobéissance seroit toujours un crime; mais c'est son père qui lui parle, c'est son père à qui il parle, et à qui il ose dire : *Je ne veux pas*. N'est-ce pas ici un outrage? Peut-on même soutenir l'idée d'une audace, d'une insolence portée à cet excès. O Dieu, ô mon père, n'est-ce pas vous-même qui m'avez intimé votre loi, qui l'avez gravée dans mon cœur? N'est-ce pas votre voix que, sur le point de commettre le péché, j'ai entendue au fond de mon ame, votre voix qui a frappé mes oreilles, qui m'a troublé, qui m'a effrayé, qui m'a pressé de devenir fidèle, de marcher dans la pureté et dans la justice? Et qu'ai-je répondu? *Je ne veux pas*. A qui ai-je fait une réponse si outrageante? A vous-même, à votre grâce, à vos remords, à vos inspirations; et c'est en votre présence même, sous vos yeux, que j'ai consommé mon péché, et qu'au mépris de votre autorité, de votre amour, de vos promesses et de vos menaces, j'ai désobéi et satisfait ma passion. Eh! comment, ô majesté suprême, avez-vous souffert, non plus un fils, mais un vil esclave, rebelle jusqu'à ce point? Comment votre foudre ne m'a-t-elle pas écrasé avant que je misse le comble à ma désobéissance? O bonté plus que paternelle, que votre douceur est admirable, et qu'elle est efficace pour me

faire sentir aujourd'hui toute l'horreur de mon péché!

III. Sa désobéissance contre son propre intérêt. La vigne de son père n'étoit-elle pas la sienne? Travailler pour son père, n'étoit-ce pas travailler pour lui-même? Insensé que j'ai été, le temps que j'ai perdu dans l'oisiveté et dans l'iniquité, sans songer à Dieu, à mon salut, à ma perfection, à mon ame, n'est-ce pas pour moi qu'il est perdu? Quand Dieu me presse de m'attacher à son service, à son culte, à sa religion, à l'observation de sa loi, à l'exercice de la pénitence, à la pratique des vertus, est-ce pour son intérêt qu'il parle? A-t-il besoin de moi et de mes services? En tout cela, ne suis-je pas le seul intéressé? S'il veut bien s'en occuper lui-même, ce n'est que par un trait de sa bonté infinie, qui lui fait désirer que je mérite les récompenses éternelles qu'il promet à la vertu, et que j'évite les feux éternels dont il punit le péché. Du reste, que je me sauve ou que je me damne, moi seul j'en ressentirai le bonheur ou le malheur : pour lui, il sera toujours Dieu, également heureux et glorifié dans tous les siècles. Ah! qu'ai-je donc fait? Malheureux que je suis! c'est contre mon propre intérêt que je désobéis; c'est moi-même, c'est mon corps et mon ame que je perds pour toujours par ma désobéissance, lorsque je peux, par une exacte soumission, les sauver pour toujours. O mon père, ô père des miséricordes, qui vous montrez encore plein d'amour pour un fils ingrat et désobéissant, ayez compassion de moi. Si j'ai imité et même surpassé tout ce qu'il y a de plus énorme dans la désobéissance de ce fils que vous avez représenté dans votre parabole, je veux au moins en imiter le repentir. Son repentir fut prompt, hélas! le mien est bien tardif; il fut sincère, il me semble que le mien l'est, et je désire qu'il le soit; il fut efficace et constant, faites-moi la grâce que le mien le soit aussi, que dès ce moment je me mette sérieusement au travail, et que j'y persévère jusqu'à la fin de la journée, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de mes jours.

SECOND POINT. — *Du second de ces deux fils.*

Le père s'adressant ensuite à son autre fils, il lui dit la même chose; celui-ci lui répondit : J'y vais, seigneur, et il n'y alla point. Celui-ci dans sa désobéissance est en-

core plus coupable que le premier. Qui sont ceux qui l'imitent?

I. Ce sont ceux qui font à Dieu de vaines promesses. Combien de fois Dieu vous a-t-il pressé de travailler à votre salut, à votre sanctification, à votre perfection, à l'édification du prochain, au salut des ames, à sa gloire! Vous le lui avez promis, mais vous n'en avez rien fait. Il vous l'a dit dans ce danger, dans cette maladie, dans cette retraite, dans cette confession, dans cette communion, et vous avez répondu : *J'y vais*. Vous l'avez promis, vous l'avez assuré dans les termes les plus formels et les plus expressifs : vaines promesses! où est l'exécution? Vous n'oseriez manquer de parole à un homme votre égal, et vous en manquez à Dieu votre père, votre créateur, votre Seigneur, votre souverain maître... Est-ce donc ainsi que vous le traitez? Et comptez-vous sur l'impunité? Ah! viendra le jour où, ni par prières ni par promesses, vous ne pourrez plus fléchir sa juste colère : vous demanderez du temps pour pouvoir travailler; mais le temps et le pouvoir de travailler vous seront ôtés, et il ne restera plus que l'éternité pour vous châtier de vos promesses vaines et outrageantes.

II. Ce sont ceux qui trompent les hommes par leur hypocrisie. Il y en a qui non-seulement promettent de parole qu'ils vont travailler à la vigne du Seigneur, mais même qui se mettent en mouvement, qui vont et agissent, et que vous croiriez y travailler en effet. Ils prennent l'habit des travailleurs, leur air et leurs manières; ils se mêlent avec eux, se donnent quelquefois plus de mouvement et de peine qu'eux, mais ce n'est point à la vigne du Seigneur qu'ils travaillent; ce n'est point pour la gloire de Dieu, pour le salut des ames, pour leur propre sanctification qu'ils travaillent, ce n'est point là qu'ils vont : ils vont à leur but, qui est leur propre intérêt temporel, qui est de satisfaire leur vanité, leur ambition, leur amour-propre; qui est de s'attirer les regards et l'applaudissement des hommes, d'accumuler des richesses, de parvenir aux dignités. Ils disent par leurs actions : *J'y vais*, j'y travaille; ils le disent aux hommes, mais Dieu ne s'y trompe pas, et à ses yeux ils sont du nombre de ceux qui promettent d'y aller, et ne vont pas. C'étoit le vice capital des Scribes et des Pharisiens; n'y avons-nous pas quelque part?

III. Ce sont ceux qui s'abusent eux-mêmes par une fausse conscience. Il y en a qui non-seulement ont dit : *J'y vais*, mais encore qui, dans un doux délire dont ils ne veulent pas sortir, croient en effet y être allés et y travailler, et qui cependant n'y ont point été. Tels sont ceux qui, séduits par leurs passions, se font une fausse conscience, et s'abusent eux-mêmes en voulant persister dans leur erreur; ceux qui s'aveuglent sur des habitudes chéries, sur des pratiques défendues, sur leurs devoirs essentiels, sur des confessions mal faites, sur le bien d'autrui qu'ils possèdent, sur la réputation du prochain qu'ils ont détruite, sur des haines, des jalousies, des antipathies, des désirs de vengeance qu'ils nourrissent dans leurs cœurs, et sur tant d'autres prévarications : ceux-là ont beau faire, travailler, prier, pratiquer de bonnes œuvres, fréquenter les sacremens, donner l'aumône, ils s'abusent, s'ils croient travailler à la vigne du Seigneur; ils ont dit qu'ils y alloient, mais ils n'y sont point allés. Examinons-nous bien sur cet article, et ne nous flattons pas; l'erreur seroit pour nous d'une terrible conséquence.

TROISIÈME POINT. — *Application que Jésus fait de la parabole aux chefs des Juifs.*

Reconnoissons encore ici que les défauts de ceux-ci ne se retrouvent que trop en nous.

I. Nous pénétrons le sens des Ecritures, et nous ne nous l'appliquons point. Jésus ayant proposé la parabole dans les termes que nous venons de rapporter, il leur demanda : *Lequel des deux a fait la volonté de son père?* La réponse n'étoit pas difficile. Les docteurs de la loi se félicitèrent sans doute, et crurent se faire honneur devant le peuple de l'avoir facilement saisie. Ils s'imaginoient peut-être que Jésus enseignoit comme eux, pour briller, s'attirer des applaudissemens et embarrasser ses adversaires; que ses paraboles n'étoient que des jeux d'esprit, propres à éprouver la sagacité de ses auditeurs. Mais il en étoit tout autrement, et ils ne savoient pas que, dans la réponse qu'ils alloient donner, ils alloient prononcer leur propre condamnation. Ils répondirent : *C'est le premier. Et Jésus reprit : En vérité, je vous le dis, que les publicains et les femmes prostituées entreront plutôt que vous dans le royaume de Dieu.* La chose est arrivée ainsi. Les pécheurs pénitens,

les païens mêmes sont entrés en foule dans l'Eglise de J. C. préférablement à ces docteurs orgueilleux qui l'ont persécutée; et dans l'autre vie, qui s'appelle encore le royaume de Dieu, les pécheurs pénitens se trouvent dans le ciel, et les docteurs hypocrites qui, comme le second des deux fils, faisoient profession d'observer la loi qu'ils violoient sans cesse, se trouvent dans les supplices de l'enfer.

II. Nous entendons annoncer la parole de Dieu, et nous n'en profitons pas. *Car,* continua J. C., *Jean est venu à vous dans la voie de la justice,* c'est-à-dire, vous enseignant la voie de la justice, *et vous ne l'avez point cru : les publicains au contraire, et les femmes prostituées l'ont cru.* Combien de prédicateurs zélés avons-nous entendus! et quel fruit en avons-nous tiré? On parle du prédicateur, de son talent, de ses discours, et voilà tout. Prêche-t-il avec force et simplicité, c'est un missionnaire, on le méprise. Ses discours sont-ils travaillés avec soin, on en raisonne froidement, comme on feroit d'une pièce académique. Ah! réformons-nous nous-mêmes, écoutons la parole de Dieu comme le simple peuple, comme des pécheurs égarés et qui sentent le besoin qu'ils ont de faire pénitence et de rentrer dans les voies de la justice.

III. Nous voyons les bons exemples, et nous ne les imitons point. *Mais vous qui en avez été les témoins,* qui avez vu les pécheurs et les pécheresses croire à Jean-Baptiste et se convertir, *vous n'avez point été touchés de repentir, ni portés à croire en lui;* vous n'avez pas profité de sa prédication, ni imité ceux qui en profitoient : en cela bien différens du premier fils de la parabole, mais aussi obstinés et plus coupables que le second. Quel compte redoutable pour nous-mêmes que celui des bons exemples que nous aurons eus sous les yeux! Au lieu d'en être touchés, nous les critiquons, nous les censurons, nous les méprisons. Les mauvais exemples sont les seuls qui nous touchent, qui excitent notre émulation, que nous imitons, et que nous tâchons même de surpasser. Les mauvais exemples nous rassurent, mais les bons nous condamnent. Dans le royaume de Dieu, dans l'autre vie, ces pénitens, ces ames ferventes, que nous nous appliquons plutôt à railler qu'à imiter, entreront et régneront dans le ciel; et nous, avec les impénitens, les lâches, les imparfaits,

que nous aurons loués, estimés, imités, où irons-nous?

Prière. Quelle honte pour moi, Seigneur, que des pécheurs que j'aurai peut-être méprisés, censurés, entrent dans votre royaume, et que j'en sois exclus! Ah! c'en est fait, *je m'en vais*, ô mon Dieu; oui, *je m'en vais* travailler à mon salut, combattre mes mauvaises inclinations, pratiquer la pénitence, l'humilité, la mortification. Je vais souffrir avec patience, parler avec douceur, travailler avec courage. Mais, ô mon divin Sauveur, ces projets ne seront-ils pas vains, ces promesses ne seront-elles pas encore stériles? Ne le permettez pas. Ah! c'est assez vous avoir servi en apparence et de bouche, faites que je vous aime, et que je vous serve désormais en vérité; faites que, touché de repentir, je répare avec courage tout le temps que j'ai passé dans l'inaction ou dans la langueur. Ainsi soit-il.

CCXLVII^e MÉDITATION.

Parabole des vignerons qui mettent à mort les domestiques, et ensuite le fils de leur maître.

1° Les avantages accordés à ces vignerons; 2° le crime de ces vignerons; 3° leur châtiment. *Matth.* XXI, 33-41; *Marc.* XII, 1-9; *Luc.* XX, 9-16.

Premier Point. — *Des avantages accordés à ces vignerons.*

I. Avantages qui sont la figure de ceux qui ont été accordés aux Juifs. Les princes des prêtres et les Scribes n'avoient pas sujet de s'applaudir de la démarche qu'ils avoient faite, et d'être entrés en lice avec Jésus; mais ils ne savoient comment se tirer d'un si mauvais pas. Ils auroient souhaité pouvoir sortir du temple avec honneur, mais Jésus ne leur avoit pas encore dit tout ce qu'il avoit à leur dire, et il les arrêta, en leur disant : *Ecoutez une autre parabole. Un père de famille planta une vigne, il l'environna d'une haie : creusant dans la terre, il y fit un pressoir, et y bâtit une tour; puis l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla faire un voyage*

où il demeura beaucoup de temps. Le maître, comme l'on voit, avoit pourvu cette vigne de tout ce qui pouvoit faire la commodité, la sûreté et l'avantage des vignerons. Le sens de cette parabole ne sauroit être obscur pour nous. Sans prétendre en analyser toutes les parties, on y voit la formation du peuple juif, le don de la foi et de la vraie religion qui leur avoit été accordé, la loi qui leur avoit été donnée, les promesses de Dieu, et les oracles prophétiques déposés entre leurs mains, le temple bâti dans leur capitale, tout le culte confié à leurs soins et à leur ferveur. Heureux peuple, s'il eût su profiter de ses avantages! Quels fruits de vertu ne pouvoit-il pas donner au maître de la vigne, si les vignerons, c'est-à-dire, si les prêtres, les docteurs, les chefs chargés de cultiver la vigne, eussent eu pour le maître qui la leur avoit confiée, le respect, la fidélité, la reconnoissance qu'ils lui devoient!

II. Avantages qui sont la figure de ceux qui sont accordés aux chrétiens. Ce qui est dit ici de l'ancienne alliance, appliquons-le à la nouvelle, bien plus parfaite que la première. Que manque-t-il aux nations qui ont la foi, pour la conserver, pour la cultiver, et lui faire porter des fruits tels que le désire celui qui l'a plantée et arrosée de son sang? Nous avons l'Ecriture et la tradition, la loi évangélique, les sacremens, la prédication extérieure, les grâces intérieures, l'enseignement infaillible de l'Eglise, la chaire de S. Pierre, qui est le centre de la vérité, le signe de ralliement, et cette tour forte que les ennemis de la foi ne sauroient ni prendre ni renverser. Que de moyens de salut! Que nous sommes heureux d'avoir été choisis pour cultiver cette vigne, pour lui faire porter les fruits que le maître en attend, et qui, en faisant sa joie et sa gloire, feront notre richesse et notre bonheur!

III. Avantages qui sont la figure de ceux qui sont accordés à chacun de nous en particulier. Chacun peut se considérer comme étant un de ces vignerons à qui Dieu a confié le soin de sa vigne, c'est-à-dire, le soin de conserver la foi, de pratiquer la loi, de cultiver et de sauver son ame. Que n'a pas fait le Seigneur pour nous rendre ce devoir doux et facile! De combien de haies sommes-nous environnés pour notre sûreté! L'éducation, l'instruction de nos supérieurs, les regards du public, tout cela doit contribuer à nous défendre

contre les incursions de nos ennemis. Les occasions de faire le bien, les exemples de vertu, la force pour nous vaincre nous-mêmes, rien ne nous manque : nous trouvons dans la prière, dans les sacremens, tous les secours dont nous avons besoin. Quelle reconnoissance ne devons-nous pas avoir pour tant de bienfaits dont Dieu nous a comblés, et qu'il n'a pas accordés à tant d'autres! Pleurons notre ingratitude, notre négligence passée, et profitons avec plus de soin de l'insigne faveur que Dieu nous a faite.

SECOND POINT. — *Du crime des vignerons.*

I. Crime qui fut celui des Juifs. *Or la saison de la vendange étant proche, le maître envoya ses serviteurs aux vignerons pour recueillir le fruit de sa vigne; mais les vignerons, s'étant saisis d'eux, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent un troisième.* Ils renvoient les mains vides ceux qu'ils ne mettent pas à mort. Le maître envoie une seconde et une troisième fois de nouveaux serviteurs, et les vignerons leur font le même traitement. C'est ainsi que les prophètes envoyés de Dieu, et en différens temps, avoient été reçus des Juifs, tous maltraités, outragés, et plusieurs mis à mort. Enfin, et pour la dernière fois, le maître de la vigne *leur envoya son propre fils, en disant : Ils auront quelque respect pour mon fils.* Nous n'ignorons pas quel est ce fils, mais remarquons-en les caractères tracés par lui-même. C'est son fils unique, fils bien-aimé, fils chéri, dont la vie est très-précieuse à son père; fils digne de tout honneur, et que le père veut qu'on respecte comme lui-même; fils héritier, à qui la vigne appartient comme au père même. *Mais les vignerons, voyant le fils, dirent entre eux : Voici l'héritier, venez, tuons-le, et rendons-nous maîtres de son héritage. Ainsi, s'étant saisis de lui, ils le chassèrent de sa vigne, et le tuèrent.* Ce fils que les vignerons chassent de la vigne et mettent inhumainement à mort, c'est J. C., qui actuellement parloit aux Juifs, que les pontifes, les prêtres, les Scribes, les Pharisiens, les magistrats et les chefs du peuple devoient, trois jours après ce discours, anathématiser, chasser de la synagogue, condamner à mort, conduire hors de Jérusalem, et crucifier sur le Calvaire. Voilà leur crime, que l'univers déteste et détestera jusqu'à la fin des siècles. Peuple infortuné, qu'attendez-vous en-

core? Depuis plus de dix-sept siècles, vous n'avez point vu de prophète. Ne concevez-vous pas que vous n'en devez plus attendre, après que vous avez épuisé la patience de Dieu, et abusé de la dernière de ses grâces, en crucifiant son propre Fils?

II. Crime qui fut celui de plusieurs nations. En jetant un coup-d'œil sur l'histoire des nations qui ont perdu la foi, il est aisé de s'apercevoir qu'ordinairement la foi commence et s'éteint de la même manière, c'est-à-dire, par l'effusion du sang des premiers qui l'annoncent, et des derniers qui la défendent. Le crime d'une nation qui fait mourir les premiers prédicateurs de la foi n'est pas sans espérance de pardon, et souvent il est réparé par la foi fervente de cette même nation : mais une nation qui, après avoir été long-temps en possession de la foi, commence à en abuser, à en faire peu de cas, à changer peu à peu de langage et de maximes, à méconnoître la source de l'autorité spirituelle, à écouter de nouveaux maîtres, à dédaigner ceux qui parlent encore de soumission, à les mépriser, à les haïr, à les persécuter; cette nation, dis-je, court à grands pas vers sa perte, et si elle va jusqu'à frapper, jusqu'à mettre à mort ou chasser les fidèles serviteurs du maître de la vigne, bientôt elle en viendra jusqu'à chasser et mettre à mort son propre fils, par une apostasie ouverte et générale, et sans espérance de retour. Voilà ce que nous avons vu arriver dans des nations voisines de nous. Remercions Dieu de nous avoir préservés d'un si grand crime, et tenons-nous toujours sur nos gardes pour n'y pas tomber.

III. Crime qui est celui de beaucoup de chrétiens. Pour nous appliquer encore ici en particulier la suite de cette parabole, observons qu'il se fait dans le pécheur une espèce de gradation qui le conduit enfin au comble du désordre et à l'impénitence finale. Dieu lui envoie des prédicateurs, des pasteurs, des directeurs; mais il les méprise, il les afflige quelquefois jusqu'à les rebuter, jusqu'à leur insulter. Dieu l'excite à la vertu par des lumières intérieures, par de bons mouvemens, de fortes inspirations, de saints désirs; il est touché, il fait quelques pas, il voudroit, mais il n'effectue rien, et toutes ces grâces sont repoussées, rejetées comme importunes, et retournent à Dieu, pour ainsi dire, sans fruit et sans effet. Dieu le détourne du vice par

des frayeurs salutaires, par des exemples de sa justice, par des remords cuisans; mais il chasse toutes ces idées, il étouffe toutes ces pensées, résolu de n'y jamais céder, de plutôt tout affronter, et de courir tous les risques; et combien même ont cherché jusque dans le sang de J. C., et dans des communions sacrilèges et réitérées, le remède à leurs remords, afin de s'emparer de l'héritage, afin d'être tranquilles possesseurs d'eux-mêmes, de jouir en paix de leur liberté, et de se livrer sans crainte à tous les excès de leur passion! Quel état! quelle fureur! quelle abomination!

TROISIÈME POINT. — *Du châtiment des vignerons.*

Le sujet de la parabole étant ainsi proposé, Jésus demanda : *Lors donc que le maître de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ces vignerons? Ils lui répondirent : Le maître viendra, il exterminera ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits dans la saison.* Quelle description plus précise et plus fidèle du châtiment qu'éprouvent les Juifs, que celle qu'ils annoncent eux-mêmes à ce moment?

I. Châtiment inévitable. *Il viendra*..... Ce fut le général des Romains qui vint, un peu moins de quarante ans après, assiéger Jérusalem; mais il n'étoit que l'instrument des vengeances du Seigneur. C'étoit Dieu lui-même qui venoit punir les Juifs du déicide qu'ils avoient commis en faisant mourir son Fils. Nous voyons la main de l'homme qui nous frappe, et nous ne pensons pas à cette main invisible de Dieu qui conduit tout, et qui ne laisse guère les grands crimes impunis, même dans cette vie. Combien de peuples, de grandes villes, et même de particuliers, ont éprouvé de la part de Dieu des châtimens trop bien mérités, mais qu'ils croyoient ne devoir jamais venir! Ce n'est point à nous à interpréter en particulier les desseins de Dieu que l'on ne peut connoître sans révélation; mais nous pouvons bien dire en général que les malheurs que nous éprouvons sont la punition de nos péchés : heureux si nous le reconnoissons, si nous nous en humilions, si nous en recevons le châtiment en esprit de pénitence, et si nous nous corrigeons!

II. Châtiment terrible pour le temporel. *Il extermina*.... On ne peut lire sans frémir les horreurs du siège de Jérusalem par les Romains, et la destruction

entière de la nation des Juifs, dont les tristes débris couvrent encore la surface de la terre. Hélas! l'expérience n'a que trop appris aux hommes combien est terrible le fléau d'une guerre faite avec acharnement. O malheureux peuples, qui vous laissez aller au vice, au libertinage, qui secouez avec une folle joie le joug de la foi et de la religion, vous ne savez pas à quels châtimens vous vous exposez, et qu'un jour viendra que vous serez un exemple de terreur et un objet de compassion pour tous ceux qui entendront parler de vous! Les pécheurs ne sont pas exempts de ces traits de la justice divine pour leurs péchés particuliers, publics ou secrets. Des maladies, des douleurs aiguës, des disgrâces imprévues, l'opprobre et la confusion, des accidens et des morts funestes font sentir au pécheur qu'il a un maître qu'on ne méprise pas impunément; mais comme tous ces malheurs peuvent être aussi l'épreuve des justes, c'est à nous à ne juger personne, et à ne condamner que nous-mêmes.

III. Châtiment plus terrible encore pour le spirituel. *Il donnera sa vigne à d'autres...* La vigne du Seigneur, c'est la vraie religion, la vraie foi. Cette vigne est indestructible, et elle subsistera jusqu'à la fin des siècles; mais personne n'a droit à ce qu'elle lui soit confiée pour la cultiver. Elle fut donnée aux Juifs, et en punition de leur dernier crime, elle leur a été ôtée et donnée à d'autres. Plusieurs particuliers l'ont négligée et méprisée; elle leur a pareillement été ôtée et donnée à d'autres. Quel châtiment terrible, puisqu'il est sans ressource pour l'éternité! Châtiment d'autant plus terrible, que ceux qui en sont frappés ne le sentent point, qu'au contraire ils s'en applaudissent, qu'ils prennent toutes les précautions imaginables pour empêcher leur réconciliation avec le maître, et que la vigne leur soit rendue.

Prière. Ah! Seigneur, châtiez-moi en particulier dans mes biens, dans mon corps, je ne le mérite que trop; mais ne m'ôtez pas votre vigne, le précieux don de la foi et de la religion. Augmentez plutôt l'attachement que j'y ai, et par votre grâce, faites que je sois fidèle à vous rendre les fruits de justice, de charité, de piété, de pureté, de zèle et de ferveur que vous attendez de moi. Ainsi soit-il.

CCXLVIII[e] MÉDITATION.

De la pierre angulaire.

Observons, 1° le texte de l'Ecriture que Jésus cite; 2° les menaces que Jésus ajoute; 3° l'effet que ces vérités produisent sur les chefs des Juifs. *Matth.* XXI, 42-46; *Marc.* XII, 10-12; *Luc.* XX, 16-19.

PREMIER POINT. — *Du texte de l'Ecriture que Jésus cite.*

LE sens de la parabole des vignerons étoit trop clair pour que les chefs du peuple juif ne craignissent pas qu'on leur en fît l'application; ce fut pour la conjurer avec ce qu'elle portoit de menaçant qu'ils répondirent : *A Dieu ne plaise! Mais Jésus, les regardant, leur dit : Que veut donc dire cette parole? N'avez-vous jamais lu dans l'Ecriture cet endroit : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissoient est devenue la principale pierre de l'angle; c'est l'ouvrage du Seigneur, et nous le voyons avec admiration?* Ce texte prophétique renferme tous les mystères de J. C.

I. Ce texte prophétique annonce les humiliations de sa vie mortelle. Il a été rejeté, méprisé, calomnié, persécuté, anathématisé, crucifié. Hélas! combien il a souffert! Tel est notre modèle; ainsi à proportion doivent être traités tous ceux qui, comme autant de pierres vivantes, doivent entrer dans l'édifice de la Jérusalem céleste. Pourquoi a-t-il été rebuté par les docteurs de la loi, qui se regardoient comme les fondemens de la religion? A cause de sa vie pauvre, humble, mortifiée, et de sa morale pure et sainte : et c'est ce qui fait qu'il est encore rejeté par tous ceux qui se mêlent de faire de nouveaux systèmes de religion, ou de réformer l'ancienne; c'est ce qui fait qu'il est encore rejeté par tant de pécheurs qui se font un plan de vie et une voie imaginaire de salut toute opposée à l'Evangile. Mais en tout cela, quelle illusion, quelle erreur!

II. Ce texte prophétique annonce la gloire de sa vie immortelle. J. C., par sa mort et par sa résurrection, est devenu le chef de tous les élus, la pierre angulaire sur qui tout porte, et dans laquelle tout se réunit, d'un

côté

côté depuis J. C. jusqu'au premier homme, et de l'autre depuis J. C. jusqu'au dernier juste qui sera sur la terre. En lui se réunissent et l'ancienne alliance qui, confirmée par le sang des animaux, contenoit les promesses, les figures, les prophéties, et la nouvelle alliance qui, confirmée par son propre sang, contient la réalité, la vérité, l'accomplissement, le contient lui-même, sa grâce et son esprit, et qui pour cela est véritablement le royaume de Dieu. En lui se réunissent le Juif et le Gentil, le Grec et le Romain, le Scythe et le barbare, tous les peuples de la terre et tous les âges du monde. Ah! heureux qui tient à cette pierre angulaire, qui s'y unit fortement par une foi pure et soumise, par une vie sainte et mortifiée!

III. Ce texte prophétique annonce la divinité de sa religion. J. C. et la religion qu'il a établie, voilà sans contredit l'ouvrage de Dieu, son ouvrage par excellence, et un ouvrage si merveilleux, si supérieur à toutes les pensées humaines, qu'on ne peut le voir sans être frappé d'étonnement et saisi d'un sentiment de respect qui va jusqu'à l'adoration. Un homme sans autorité et sans crédit dans la nation juive, condamné au dernier supplice par les chefs de la nation, et mis à mort par la main des bourreaux; cet homme se faire reconnoître pour Dieu, et pour le Dieu unique par toutes les nations, se faire recevoir pour tel après sa mort par l'entremise de douze pêcheurs de cette même nation, malgré l'incompréhensibilité des mystères et l'austérité de la morale qu'ils annoncent, malgré la prévention des peuples et l'opposition des prêtres qui soutiennent des dieux jusque-là adorés, malgré les raisonnemens des philosophes, les édits des empereurs et les supplices des tyrans : voilà ce qui est sous nos yeux, ce que nous voyons de nos yeux, et ce que nous ne pouvons voir sans nous écrier : *C'est l'ouvrage du Seigneur*, c'est le Tout-Puissant qui a fait ceci. Qui le voit, et dit qu'il n'y trouve rien d'admirable, est un fourbe et un menteur, ou il ne voit pas ce qu'il dit voir, ou il cache les sentimens d'admiration que cette vue ne peut manquer de produire. Pour moi, ô Jésus, je ferai de vous et de votre religion les délices de mon cœur, le sujet de mes méditations, l'objet de mon amour, et le bonheur de ma vie.

SECOND POINT. — *Des menaces que Jésus ajoute.*

I. Contre les Juifs. Afin que le peuple même comprît bien le sens de la parabole des vignerons, et de la réponse qu'il y avoit faite, Jésus, après avoir cité le texte de l'Ecriture que nous venons d'expliquer, ajouta : *C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.* Vous ne serez plus le peuple de Dieu, mais la fable des nations qui recevront l'Evangile que vous aurez rejeté. Pour les Juifs, c'étoit une prophétie dont nous voyons l'accomplissement; c'est pour nous une menace dont nous devons toujours craindre l'effet, et qui ne s'est que trop réalisée sur plusieurs nations qui nous environnent, et sur plusieurs particuliers qui vivent parmi nous. Nous ne saurions donc apporter trop de soins pour nous préserver de ce terrible châtiment, en produisant les fruits que le royaume de Dieu, l'Evangile, la loi de J. C. doivent nous faire porter.

II. Contre ceux qui tombent sur cette pierre angulaire. *Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera.* Comment peut-on tomber sur cette pierre? Ce ne peut être qu'en tant qu'elle est sur la terre et à portée de nous. On tombe sur elle lorsqu'on heurte contre elle, qu'elle nous devient une pierre de scandale et d'achoppement, c'est-à-dire, lorsque, comme les Juifs, on es scandalisé, choqué, offensé de la pauvreté et du détachement de J. C., de sa douceur et de son humilité, de l'exactitude de sa morale, de la pureté et de la sainteté qu'il exige, et de la sévérité avec laquelle il reprend le vice; lorsque, comme les impies, on se scandalise de la profondeur de ses humiliations, de l'élévation de ses mystères, de la rigueur de ses menaces, sans être touché de la grandeur de ses promesses; lorsque, comme les hérétiques et les schismatiques, on se scandalise de l'ordre hiérarchique que J. C. a établi dans son Eglise pour la conservation de la foi, le maintien des mœurs et l'uniformité de la discipline; lorsque, comme les pécheurs, on se scandalise de la pureté des maximes du Sauveur, et de la sainteté de sa loi, jusqu'à s'en dispenser et la violer. On tombe sur elle, lorsqu'on veut la repousser et la rejeter, comme les Juifs qui firent mourir J. C., comme les tyrans qui firent mourir les

apôtres et les chrétiens ; lorsqu'on veut l'arracher et la briser, comme les impies qui, par leurs livres et leurs discours, s'efforcent de détruire le christianisme ; lorsqu'on veut la remuer et la déranger, comme les pécheurs et les mondains qui veulent accommoder la loi à leurs mœurs, et non réformer leurs mœurs sur la loi ; lorsqu'on veut la diviser ou la réformer, comme les schismatiques et les hérétiques qui rompent l'unité de l'Eglise, et se font une foi nouvelle selon leur caprice. Tous ceux-là, en tombant sur cette pierre, se brisent eux-mêmes, parce que cette pierre résiste à tout par sa solidité, son immobilité, son éternité, parce que tous leurs efforts ne font que contribuer à l'accomplissement des desseins de Dieu, à la gloire de J. C., à l'établissement, à la propagation, à la sanctification de son Eglise ; parce qu'eux-mêmes se mettent par là dans l'état le plus affreux et le plus déplorable : de là le Juif est sans culte, sans temple, sans prophète et sans Messie ; l'impie sans raisonnement, sans ressource, sans espoir ; l'hérétique sans principes, sans règles, sans autorité, sans unité, sans certitude ; le pécheur sans contentement, sans paix, sans tranquillité.

III. Contre ceux sur qui tombe cette pierre angulaire. *Mais celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera.* Comment cette pierre peut-elle tomber ? Ce ne peut être qu'en tant qu'elle aura été élevée au-dessus de nous. Elle le fut dans l'ascension de J. C. au ciel, où il est maintenant assis à la droite de Dieu son père. Cette pierre tombe dès cette vie sur les impies et sur les pécheurs par des châtimens terribles et sans miséricorde ; c'est ainsi qu'elle est tombée sur la nation juive au temps de la prise de Jérusalem, et qu'elle tombe encore sur les nations, les villes et les particuliers qu'elle écrase à jamais et sans ressource. Cette pierre tombera sur chacun des pécheurs après leur mort, et sur tous à la fois au dernier jour, où elle les écrasera comme un verre fragile par l'énormité de son poids, la hauteur de sa chute et la violence de son mouvement, c'est-à-dire, par tout le poids de sa divinité, de sa majesté, de sa sainteté, de sa justice, de sa toute-puissance, de son immensité et de son éternité. Si ces figures employées par J. C. même, trois jours avant sa mort, ne nous touchent point, nous sommes bien à plaindre et plus endurcis que les Juifs mêmes.

TROISIÈME POINT. — *De l'effet que ces vérités produisent sur les chefs des Juifs.*

I. Ils comprirent bien... *Les princes des prêtres et les Pharisiens* (1), *ayant entendu ces paraboles de Jésus, comprirent bien que c'étoit d'eux qu'il parloit.* Les princes des prêtres et les Pharisiens comprirent parfaitement que ces deux enfans, ces vignerons, cette pierre angulaire, toutes ces paraboles et surtout celle des vignerons s'adressoient directement à eux, et ils ne furent que plus coupables de n'en pas profiter. Nous comprenons bien aussi que tant d'instructions, tant d'exhortations, tant de promesses, tant de menaces qui retentissent sans cesse à nos oreilles, s'adressent à nous. Si nous périssons, ce ne sera pas par ignorance, mais par notre pure malice, et parce que nous n'avons voulu rien faire pour éviter les menaces du Seigneur.

II. Ils parlèrent vainement... Ayant bien compris surtout la parabole des vignerons, et le châtiment dont ils étoient eux-mêmes menacés, ils se contentèrent de dire froidement : *A Dieu ne plaise!* Parole vaine qui ne sert de rien, si on ne met la main à l'œuvre, et si on ne se corrige pas. Les pécheurs que l'on menace des vengeances de Dieu s'en défendent quelquefois de la sorte : Dieu nous en préserve, disent-ils ; ce seroit un grand malheur, si tout le monde étoit damné. Mais de ce que l'on vous dit, il ne s'ensuit pas que tout le monde sera damné; il s'ensuit seulement que peu seront sauvés, et n'est-ce pas ce qui est écrit? Travaillez donc pour être de ce petit nombre, et abondonnez la voie large qui conduit à la perdition.

III. Ils agirent mal... *Ils eurent envie de se saisir de Jésus au moment même; mais ils appréhendèrent le peuple, parce qu'il le regardoit comme un prophète.* 1° Les chefs des Juifs, au lieu de prévenir par la pénitence ce qu'ils voient de criminel et de menaçant dans les paraboles qu'ils viennent d'entendre, se disposent à accomplir le crime qu'ils paroissent détester, et à mériter le châti-

(1) S. Matthieu nomme ici les Pharisiens, quoiqu'il ne les ait pas nommés ci-dessus, vers. 23. C'est que plusieurs de ceux qu'il a nommés dans cet endroit étoient Pharisiens; car le terme pharisien n'est pas le nom d'un état ou d'une condition, mais d'une secte, dont faisoient profession des gens de tous états.

ment qu'ils paroissent redouter; et c'est ainsi que le pécheur menacé d'une mort funeste et de l'enfer se flatte d'éviter l'une et l'autre, et fait souvent tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur qu'il souhaite d'éviter. 2° Les chefs des Juifs, au lieu de savoir gré à celui qui les avertit avec tant de zèle et de charité, redoublent de haine contre lui, et cherchent les moyens de l'arrêter à l'heure même, de consommer leur crime, et d'accomplir tout le sens des paraboles; et c'est ainsi que le pécheur s'irrite contre celui qui l'avertit, et que sa haine augmente à proportion du zèle que celui-ci lui témoigne pour le préserver du souverain malheur. 3° Les chefs des Juifs, au lieu de craindre Dieu, craignent le peuple; au lieu d'imiter l'équité du peuple qui reconnoît Jésus pour un prophète, au lieu d'entrer dans ses sentimens, et même de les perfectionner, en sont indignés, et ils n'oublieront rien pour les corrompre et pour les changer. Hélas! ils ne réussiront que trop pour le malheur des uns et des autres. Aujourd'hui ils craignent le peuple et se contiennent à cause de lui; dans deux jours, le peuple les craindra et parlera comme eux. La raison d'un changement si subit, c'est l'imperfection de la foi du peuple. Ainsi arrive-t-il souvent que notre foi n'est foible que parce qu'elle est imparfaite. Quelle idée en effet avons-nous de J. C.? Prenons-y garde, car si nous ne le regardons pas comme le Messie promis à l'univers, comme le Fils de Dieu semblable à nous par son humanité, égal à Dieu son père par sa divinité, comme celui à qui Dieu son père a donné tout pouvoir au ciel et sur la terre, comme celui qui doit juger tous les hommes, et décider de leur sort éternel; si nous n'avons cette foi vive et parfaite, notre religion n'est rien, et elle cédera bien promptement à la séduction, à la crainte, au plaisir, à la faveur, à la fortune.

Prière. Ah! loin de moi, Seigneur, un châtiment si redoutable; loin de moi cette foi imparfaite qui me l'attireroit. Je crois, ô Jésus, que vous êtes la pierre angulaire que les Juifs ont réprouvée, sur laquelle ils se sont brisés, et dont la chute les a écrasés. O divine pierre, ô Jésus, ô puissant rédempteur, chef-d'œuvre du Tout-Puissant, bien loin de me scandaliser de vous, de vous résister, de vous combattre, je me soumets à toutes vos lois et à toutes vos volontés. Ne tombez pas sur moi, ne m'écrasez pas. Vous m'avez racheté, Sei-

gneur, de votre sang précieux, lavez-moi, purifiez-moi, unissez-moi à vos souffrances, à vos humiliations, à votre croix, afin que j'aie part à votre résurrection, et que je monte avec vous au séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

CCXLIXe MÉDITATION.

Parabole des conviés (1) *aux noces du fils du roi.*

DE LA VOCATION A LA FOI.

Remarquons dans cette parabole, d'abord les premiers conviés ou les Juifs; ensuite les seconds conviés ou les Gentils; enfin celui qui n'a pas la robe nuptiale. *Matth.* XXII, 1-14.

PREMIER POINT. — *Des premiers conviés, ou des Juifs.*

I. LEUR vocation à la foi. *Jésus, continuant de parler en paraboles, leur dit : Il en est du royaume de Dieu comme d'un roi qui fit les noces de son fils.* Avant que les chefs des Juifs pussent sortir du temple, il leur fallut encore entendre une autre parabole qui n'étoit pas moins instructive pour eux et pour nous que les précédentes. Jésus y compare le royaume de Dieu, c'est-à-dire l'Evangile, le christianisme, la foi chrétienne, au festin que donne un roi à l'occasion des noces de son fils, et auquel il a invité un grand nombre de personnes. Cette invitation n'est que la figure de la vocation à la foi. Vocation honorable. Qui ne se tiendroit honoré d'être invité aux noces du fils d'un roi, qui est-ce qui y manqueroit? Mais combien est plus honorable la vocation à la foi par laquelle on est invité aux noces de l'Agneau, aux noces du Fils de Dieu, à l'union du Verbe de Dieu avec l'humanité, à l'union du Verbe fait chair, à l'union de J. C. avec son Eglise, devenue sa chère épouse! Or ici-bas c'est par la foi que nous prenons part à cette divine alliance, que nous sommes admis à cet honorable et délicieux banquet. Vocation intéressante. Ce n'est pas seulement au festin des noces que

(1) Nous avons vu une parabole à peu près semblable, en S. Luc, XIV, 15; méditation CLXXXIX.

nous sommes invités, c'est aux noces mêmes. Chaque ame fidèle est destinée à devenir l'épouse de J. C., à contracter avec J. C., avec le fils de Dieu, une alliance, une union dont le mariage des hommes sur la terre, et tout ce qui peut s'y trouver d'avantageux n'est que la figure. Que ne trouve-t-on pas en effet dans cette union que l'on contracte avec J. C.? Amour tendre et réciproque, conformité de sentiment et de pensées, communication de biens et de gloire, délices pures et sans dégoût, lien indissoluble, que le temps ne peut relâcher, ni la mort détruire, établissement solide, heureux et éternel. Concevons-nous donc bien ce que c'est que d'être appelé au christianisme, ce que c'est que d'être chrétien? Cette union commence ici-bas par la foi, la charité, l'état de grâce; elle se cimente et se perfectionne par la méditation, les bonnes œuvres, les souffrances, la sainte communion; elle se consomme enfin dans l'autre vie par les délices de la gloire céleste et éternelle. Vocation pressante du côté de Dieu. Non-seulement il invite, il envoie encore appeler les personnes invitées; on rejette son invitation et ses avertissemens, il ne se rebute point, il nous fait avertir de nouveau, il nous presse, il nous sollicite de ne pas manquer le bonheur qu'il nous offre. Ah! il en connoît le prix; et si nous le connoissions, avec quelle fidélité obéirions-nous à la voix de ceux qui nous pressent de sa part, à la voix de notre conscience, à la voix de tant d'inspirations qui nous appellent à une vie chrétienne, sérieuse, régulière, recueillie, dévote et fervente!

II. Leur crime. 1° Mauvaise volonté. *Ce roi envoya ses serviteurs pour faire venir ceux qui avoient été invités aux noces, mais ils n'y voulurent point venir.* Quels insensés! car enfin, quelle raison avoient-ils de ne pas profiter de cet honneur et de cet avantage? Aucune. Mais il leur étoit libre d'y aller ou non, et ils ne voulurent point y venir. Hélas! n'est-ce pas là le premier usage que j'ai fait de ma liberté? Je m'en suis servi pour me soustraire à la loi de Dieu, pour résister aux avertissemens qu'il m'a fait donner, et à ceux qu'il m'a donnés lui-même intérieurement, en m'appelant à lui et à son saint service. 2° Obstination. Le roi, avec une patience qui ne peut être que celle de Dieu même, supporta tout ce qu'avoit d'offensant cette mauvaise volonté. Loin de la punir, il essaya de la vaincre par de

nouvelles marques de bonté. Il parut même l'excuser, comme si elle eût été occasionnée par la faute des premiers serviteurs qu'il nous a envoyés. *Il envoya encore d'autres serviteurs dire à ces conviés : J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce que j'avois fait engraisser; tout est prêt, venez aux noces.* Il fit exposer aux conviés tous les préparatifs qu'il avoit faits, la somptuosité et la magnificence du festin qui leur étoit préparé. *Venez aux noces.* Ce n'est point à la guerre qu'il les invite, aux fatigues et aux dangers, c'est à la joie, aux plaisirs; c'est aux noces, aux noces de son fils unique. Et que répondirent-ils à une invitation faite avec tant de bonté et d'empressement? *Ils ne s'en mirent point en peine, et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, et l'autre à son commerce.* Peut-on considérer une pareille obstination sans en être indigné? Tel fut cependant le crime des Juifs qui refusèrent d'embrasser la foi, et tel est le nôtre pour nous tous qui refusons de vivre selon la perfection de cette foi. Rappelons-nous avec quelle patience, depuis combien de temps, et avec quel tendre empressement Dieu nous appelle. Et à quoi nous invite et nous appelle-t-il, sinon à ce qu'il peut y avoir de plus glorieux, de plus délicieux, de plus heureux pour nous? Et comment y répondons-nous? Nous fuyons cette pensée comme importune, nous cherchons à nous en distraire par une dissipation continuelle que nous trouvons tantôt dans les plaisirs et les amusemens, tantôt dans les occupations et les affaires. Fuirons-nous toujours les aimables poursuites de notre Dieu, et nous obstinerons-nous jusqu'à la fin à refuser les avantages qu'il nous présente? 3° Cruauté. *Les autres se saisirent des serviteurs du roi, et après leur avoir fait beaucoup d'outrages, ils les tuèrent.* Les Juifs peuvent-ils ici se méconnoître? Ils ont fait mourir des apôtres et des disciples, ils ont persécuté les premiers chrétiens; pouvoient-ils espérer que tant de crimes, après tant d'avertissemens, demeureroient impunis? Nous nous félicitons sans doute de n'en être pas venus à cet excès; mais est-ce donc assez pour nous? N'y participons-nous pas même en quelque sorte par une haine secrète contre les serviteurs de Dieu, contre les ministres de J. C., contre ceux qui nous parlent de sa part avec le plus d'édification et de zèle? Ne nourrissons-nous contre eux aucun sentiment

de jalousie et d'envie? Ne prenons-nous aucun plaisir à les voir outragés, déchirés, diffamés, persécutés? N'applaudissons-nous pas à ceux qui en parlent mal, qui leur souhaitent du mal, qui leur procurent du mal, et ne sommes-nous pas nous-mêmes de ce nombre?

III. *Le roi, l'ayant appris, en fut ému de colère, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville.* Quelles sont ces armées de Dieu? 1° Les armées romaines de Vespasien et de Tite, qui ont détruit Jérusalem et dissipé le peuple juif. 2° Les fléaux publics dont Dieu châtie les péchés des hommes, la guerre, la peste, la famine, les tremblemens de terre, les inondations, l'irrégularité des saisons, et l'intempérie de l'air. Mais rien de tout cela ne ramène les pécheurs à la pénitence, parce qu'ils ne veulent voir dans ces évènemens que la nature et la politique, sans songer que la main de Dieu conduit l'une et l'autre, et qu'elle se cache sous ces dehors pour ne se montrer qu'aux yeux de la foi. 3° Les malheurs particuliers, disgrâces, infortunes, accidens, infirmités, maladies. Heureux qui dans tout cela reconnoît un Dieu qui le châtie ou qui l'éprouve! Heureux qui reçoit ces malheurs avec humilité, qui les supporte avec résignation, qui en fait la matière de sa pénitence, qui s'en sert comme d'un moyen de se détacher du monde et de s'attacher à Dieu!

SECOND POINT. — *Des seconds conviés, ou des Gentils.*

Cette seconde partie de la parabole regarde les Gentils, et puisque nous sommes de ce nombre, considérons-y notre vocation spéciale à la foi.

I. Vocation d'une Providence infinie. *Alors,* c'est-à-dire après que le roi eut appris le refus des premiers conviés, avant que de les avoir encore punis de leur infidélité, *il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui avoient été invités n'ont pas été dignes d'en être.* C'étoit avant la ruine de Jérusalem que S. Paul disoit aux Juifs d'Antioche : *Puisque vous rejetez la parole de Dieu, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous nous tournons du côté des Gentils.* Dieu avoit envoyé son Fils pour la rédemption des hommes, son sang étoit répandu, et ce Fils bien-aimé avoit expiré sur la croix : les Juifs n'en veulent pas profiter, la victime sera-t-elle inutilement imme-

lée? Non, Dieu ne retire point ses bienfaits, mais d'autres en profiteront. Ce refus des Juifs n'avoit rien qui pût surprendre le Seigneur, il l'avoit prévu et il l'avoit fait prédire par ses prophètes, ainsi que la substitution des Gentils; mais sa Providence infinie conduit tout, et les conseils de sa sagesse sont impénétrables. Par cette substitution des Gentils, il punit l'orgueil des Juifs, et pique leur émulation; il console les Gentils, et excite leur reconnoissance; il leur rend la grâce de la foi plus précieuse, et les avertit de la conserver avec humilité, s'ils ne veulent pas qu'elle leur soit enlevée, et donnée à d'autres nations. Cette substitution ne regarde pas seulement le don de la foi et les peuples, elle se fait encore souvent de particulier à particulier, par rapport à d'autres grâces et à d'autres vocations. Judas s'exclut de l'apostolat, Mathias est fait apôtre à sa place. Les grâces que Dieu nous a faites avoient peut-être été présentées à d'autres qui n'en ont pas profité : celles qu'il nous présente, si nous n'en profitons pas, seront données à d'autres. Hélas! combien peut-être se sont enrichis à mes dépens, que j'aurai un jour la douleur de voir dans une place qui d'abord m'avoit été destinée!

II. Vocation d'une miséricorde toute gratuite. *Ceux qui avoient été invités n'en ont pas été dignes.* Ni le premier homme devenu pécheur, ni aucun de ses descendans enveloppés dans son péché, et devenus pécheurs eux-mêmes par leurs propres péchés, n'étoient en état de pouvoir mériter leur réconciliation avec Dieu. Ce fut par une miséricorde toute gratuite que ce Dieu de bonté leur offrit le moyen de leur réconciliation, et ce fut de son choix qu'il plaça ce moyen dans son propre Fils, dans sa mort et ses mérites. Il exigea seulement des hommes qu'ils crussent en ce Fils, qu'ils lui obéissent, et qu'ils ne missent leur confiance que dans ses mérites. Cette foi au Messie futur a sauvé tous ceux qui l'ont eue et qui l'ont conservée jusqu'à sa venue; cette foi au Messie venu a sauvé et sauvera jusqu'à la fin du monde tous ceux qui, l'ayant embrassée, y persévéreront. Cette foi est un don de Dieu, duquel personne n'est digne, ni les Juifs, ni les Gentils. Mais cette foi au Messie venu, cette foi en J. C. mort pour la rédemption des hommes pécheurs a été d'abord offerte aux Juifs, et ils s'en sont rendus indignes par

leur refus. Elle a été ensuite présentée et annoncée aux Gentils qui l'ont reçue; nous avons le bonheur d'être de ce nombre, nous la possédons, mais regardons-la toujours comme l'effet d'une grâce purement gratuite, que nous n'avons pu mériter, dont nous sommes indignes, et que Dieu, en punition de nos péchés, peut, quand il lui plaira, transporter à d'autres. Estimons donc notre foi, conservons-la avec humilité, et craignons-en la perte : châtiment plus commun qu'on ne pense.

III. Vocation d'une universalité sans exception. *Allez donc dans les carrefours, et faites venir aux noces tous ceux que vous trouverez. Et ses serviteurs, s'en allant par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais,* c'est-à-dire, suivant ce qu'a dit S. Luc dans une semblable parabole, les riches et les pauvres, les sains et les estropiés, *et la salle des noces fut remplie de personnes qui se mirent à table.* La distinction que Dieu avoit faite du peuple juif pour accomplir ses promesses, et faire connoître son propre Fils, lorsqu'il viendroit au monde, avoit si fort énorgueilli ce peuple, qu'il se figuroit que Dieu n'avoit de bonté que pour lui seul, et que toutes les nations étoient pour toujours exclues de sa miséricorde. Mais ne devroit-il pas aujourd'hui reconnoître son erreur, en voyant l'accomplissement exact du sens de la parabole? Les apôtres sortirent de la Palestine, annoncèrent J. C. à tout l'univers, sans distinction de peuples, de condition et de mœurs. Les peuples barbares comme les peuples policés, les pauvres, les esclaves comme les riches et les grands, les ignorans comme les savans, les hommes perdus de débauches comme ceux qui menoient une vie moins dissolue, tous furent appelés à la même foi, et l'Eglise en peu de temps se trouva plus nombreuse que la nation juive entière. Ainsi la religion de J. C. a-t-elle été annoncée, et le sera-t-elle encore jusqu'à la fin des siècles. Oh! que Dieu est adorable, admirable et aimable en toutes ses voies! Bénissons-le sans cesse, prions pour l'accroissement de l'Eglise et la propagation de la foi.

TROISIÈME POINT. — *De celui qui n'a pas la robe nuptiale.*

I. Cet homme ne peut se cacher aux yeux du roi. *Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étoient à table, et il y aperçut un homme qui n'avoit pas la robe nuptiale.*

Que signifie cette visite du roi? Le jugement de Dieu. Il ne suffit pas d'entrer au festin des noces par une foi quelconque, il faut encore y avoir la robe nuptiale, il faut que notre foi ait les qualités nécessaires pour plaire à Dieu; il ne suffit pas d'avoir été baptisé et de porter le nom de chrétien pour être sauvé, il en faut faire les œuvres, et mener une vie conforme à sa croyance : car c'est ce que Dieu examinera un jour, et ce à quoi nous devons nous attendre. Qu'est-ce que la robe nuptiale? C'est la charité, la grâce sanctifiante, la vie de la foi, ou si nous voulons lui donner un sens plus étendu, c'est la foi avec toutes ses qualités; foi qui soit nue, soumise, entière, la même dans tous ceux qui sont du festin : les schismatiques, les hérétiques ne l'ont pas. Foi persévérante : les impies qui ont reçu le baptême ne l'ont pas; foi vive et agissante par la charité : les pécheurs ne l'ont pas, quoiqu'ils soient encore de l'Église sur la terre. S'ils ne reprennent la robe nuptiale de la grâce avant de mourir, ils ne seront jamais du festin éternel et de l'Église triomphante dans le ciel. Pourquoi est-il dit dans la parabole qu'un seul manquoit d'avoir cette robe? Le but de cette parabole, qui étoit adressée aux Juifs, n'étoit pas de représenter le grand nombre des mauvais chrétiens; il suffisoit de nous avertir, par l'exemple d'un seul, que la foi sans la charité ne sauve pas. Mais quand il est dit que le roi en vit un, cela nous avertit qu'aucun n'échappera aux regards de Dieu. Nous aurions beau vivre au milieu d'une famille, d'une société, d'une communauté composée de saints, si nous sommes pécheurs, Dieu, au jour du jugement, nous distinguera, nous séparera, et notre confusion n'en sera que plus accablante, et notre châtiment plus terrible, parce que notre crime n'en aura été que plus grand.

II. Cet homme ne peut répondre aux reproches du roi. *Et il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet.* Que répondrons-nous nous-mêmes, lorsque Dieu, nous faisant un semblable reproche, nous dira : Comment, ayant reçu le baptême, avez-vous porté si long-temps le nom de chrétien, et avez-vous fait profession de l'être, en menant une vie toute mondaine, toute païenne, toute corrompue, toute opposée aux lois du christianisme? Comment avez-vous osé vous asseoir à la table

sainte avec une conscience souillée, et sans vous être éprouvé vous-même? Comment êtes-vous entré dans cet état de perfection et de sainteté, sans en avoir l'esprit, par des vues d'intérêt et d'ambition? Comment y avez-vous vécu au milieu de tant de saints avec un cœur livré au péché? Comment, après avoir perdu votre innocence, ne vous êtes-vous pas hâté de la recouvrer? Comment vous êtes-vous laissé surprendre par la mort? Comment êtes-vous entré dans l'éternité, sans avoir mis ordre à votre conscience, sans avoir éclairci vos doutes, sans avoir fait pénitence, sans vous être assuré, autant qu'il dépendoit de vous, que vous étiez rentré en grâce avec votre Dieu? Que répondrons-nous à de tels reproches? Maintenant nous parlons hautement et avec confiance : nous nous moquons des scrupuleux, nous raillons les dévots, nous condamnons hardiment les uns et les autres, parce que personne ne voit notre état intérieur; mais Dieu le voit, et lorsqu'il le manifestera et qu'il nous le reprochera à nous-mêmes, que répondrons-nous?

III. Cet homme ne peut éviter le courroux du roi. *Alors le roi dit à ses officiers : Liez-lui les mains et les pieds, emportez-le dehors, et jetez-le dans le cachot; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents.* Méditons bien profondément cette punition terrible du réprouvé, de quel lieu il sera banni, dans quel lieu il sera relégué, dans quel état il y sera, de quels sentimens il y sera occupé pendant toute l'éternité. Ah! si le péché a pour nous des charmes, si les tentations ont pour nous du danger, si la vertu a des difficultés, c'est que nous ne songeons point à l'éternité.

Conclusion de la parabole. *Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Cette conclusion va beaucoup plus loin que la parabole, et se trouve pleinement vérifiée dans l'histoire. En effet, parmi les Juifs, il y en eut peu, en comparaison des Gentils, qui embrassèrent le christianisme, et moins encore parmi les grands et les chefs du peuple. Le but particulier de cette parabole est d'annoncer aux Juifs cette humiliante comparaison. Ces paroles ne laissent pas d'avoir encore un sens plus étendu, qui justifie en tout la conduite de Dieu, qui exalte ses miséricordes, et condamne la résistance des hommes. Les apôtres se sont répandus dans tout l'univers pour y annoncer l'Evangile ; à qui

a-t-il tenu que l'univers ne l'ait embrassé? Si des peuples entiers se sont opposés à cette prédication, et s'y opposent encore, n'est-ce pas leur faute? Si des peuples entiers ont renoncé à l'union et à la foi de l'Église catholique, et ne veulent plus en entendre parler et souffrir qu'on les désabuse, n'est-ce pas leur faute? Si, parmi les catholiques, quelques-uns prêtent l'oreille aux discours de l'impiété ou de l'erreur, s'écartent de la docilité et de la simplicité de la foi, n'est-ce pas leur faute? Si, parmi ceux qui conservent la foi, plusieurs n'observent pas la loi de l'Evangile, n'est-ce pas leur faute? Dieu n'est-il pas justifié? Il reste donc toujours vrai que, par une bonté infinie de Dieu, il y en a beaucoup d'appelés, mais que, par la malice et l'ingratitude de l'homme, il y en a peu d'élus.

Prière. Ah! je le reconnois, ô mon Dieu, que c'est par mes refus opiniâtres, par mes ingratitudes, par mes rebuts, par le mépris et l'abus de vos grâces que je me suis rendu digne de vos châtimens. C'est uniquement par ma faute que j'ai déshonoré ma profession de chrétien. Quels motifs plus pressans que ceux qui m'engagent à vivre saintement? De quels secours ai-je manqué? N'est-ce pas mon amour pour le monde et ses faux biens qui m'a fait mépriser votre amour et vos bienfaits? O Jésus, malgré mes premiers refus, votre bonté a redoublé ses poursuites, vous ne vous êtes pas rebuté de mon ingratitude, vous m'avez sollicité vous-même par vos inspirations secrètes; mais par ma dureté, par mon aveuglement et par ma corruption, je vous ai toujours résisté. Ah! c'en est trop, ô mon Sauveur, à ce moment, et pour toujours, je suis à vous, et je vous jure un amour, une fidélité éternelle. Ainsi soit-il.

CCL^e MÉDITATION.

Jésus est tenté sur le paiement du tribut à César.

Observons ici, 1° la profonde malice des Pharisiens et des chefs des Juifs; 2° la sagesse souveraine de Jésus. *Matth.* XXII, 15-22; *Marc.* XII, 12-17; *Luc.* XX, 20-26.

PREMIER POINT. — *De la profonde malice des Pharisiens et des chefs des Juifs.*

I. DANS le dessein qu'ils forment contre Jésus. Comme la parabole des conviés n'exigeoit point de réponse, les chefs des Juifs, compris ici sous le nom général de Pharisiens, en prirent occasion de se retirer; *ainsi ils le laissèrent là, et s'en allèrent.* Mais ils se retirèrent la confusion sur le front et le dépit dans le cœur. Loin d'être touchés des salutaires instructions qu'ils avoient reçues, et de songer à prévenir par la pénitence les malheurs dont ils avoient été menacés, ils ne firent que s'endurcir davantage, et ne travaillèrent qu'à mettre le comble à leurs crimes. *S'étant retirés, ils tinrent conseil sur ce qu'ils feroient pour surprendre Jésus dans ses paroles.* N'ayant pu réussir à troubler le Sauveur dans ses fonctions, ni à lui enlever l'estime et la vénération du peuple, ils revinrent à leur ancienne méthode, qui étoit de lui envoyer des émissaires pour le tenter, pour l'interroger, pour observer toutes ses paroles et y chercher un prétexte de l'accuser. C'est la pratique des méchans; lorsqu'ils ne peuvent trouver rien à reprendre dans la conduite des ministres de l'Eglise qu'ils haïssent, ils cherchent à les surprendre dans leurs paroles ou dans leurs écrits : c'est pourquoi ceux-ci doivent être extrêmement attentifs à tout ce qu'ils disent et à tout ce qu'ils écrivent. Les Pharisiens tinrent donc conseil pour concerter les embûches qu'ils tendroient à Jésus, et les mesures qu'on prendroit pour l'y faire tomber. On l'avoit souvent tenté sur les matières de religion, et il avoit répondu à tout avec une sagesse qui n'avoit fait qu'augmenter sa réputation. On résolut de l'interroger sur les matières d'Etat, et de lui faire une question à laquelle il ne pourroit sans crime se dispenser de répondre, et à laquelle il ne pourroit répondre sans offenser ou le peuple, ou l'empereur. C'é-

toit surtout à ce dernier parti qu'on vouloit et qu'on espéroit l'engager, et alors on le livroit à toute l'autorité et à toute la puissance du préteur romain, qui, malgré le peuple, eût bien su faire justice d'un séditieux qui eût osé parler contre César. Tel fut le projet auquel s'attacha cette assemblée d'hommes impies et jaloux. Tel est encore souvent le projet des méchans, qui ne cherchent qu'à compromettre la juridiction spirituelle avec la temporelle, et à rendre suspecte aux puissances séculières la fidélité de ceux dont ils redoutent le zèle et haïssent la vertu.

II. Profonde malice des Juifs dans le choix de leurs émissaires. *Comme donc ils ne cherchoient que les occasions de le perdre, ils lui envoyèrent quelques-uns des Pharisiens qui étoient leurs disciples, avec les Hérodiens, qui contrefaisoient les gens de bien, pour lui tendre des pièges et le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer aux magistrats et au pouvoir du gouverneur.* Hérode, roi de Galilée, étoit actuellement à Jérusalem, où il s'étoit rendu pour la fête de Pâque. Nazareth, où Jésus avoit son domicile et où on le supposoit être né, étoit une ville située dans ses Etats. Hérode étoit extrêmement attaché à l'empereur, et en faisoit une profession ouverte. Toutes ces considérations engagèrent les Pharisiens à joindre quelques courtisans d'Hérode à ceux de leurs disciples qu'ils devoient envoyer pour tenter le Sauveur. Parmi leurs disciples, ils choisirent les plus propres à jouer le personnage d'hommes justes, pieux, craignant Dieu, et religieux jusqu'au scrupule. Malheureux talent que celui de savoir tromper, et manœuvre bien indigne dans ceux qui l'emploient pour avoir occasion d'accuser le juste!

III. Profonde malice des Juifs dans les louanges qu'ils donnent au Sauveur. Les Pharisiens députés se transportèrent au temple; les Hérodiens les y accompagnèrent sans affectation et uniquement comme témoins de ce qui se passeroit. Les Pharisiens se présentèrent devant Jésus avec de grandes marques de respect, et suivant les instructions qu'ils avoient reçues, ils lui parlèrent en ces termes : *Maître, nous savons que vous êtes véridique, que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, car vous ne considérez pas la qualité des personnes.* Tel étoit en effet le caractère de Jésus; les Pharisiens eux-mêmes l'avoient

éprouvé, et telle étoit l'opinion que tout le monde avoit de lui. Pourquoi donc ne pas écouter un tel maître? pourquoi ne pas l'aimer? Mais comment le haïr, le persécuter? Comment ne lui rendre la justice qui lui est due que pour lui tendre un piège, le surprendre, s'il étoit possible, et lui faire un crime de sa droiture? Peut-on entendre sans indignation ces discours flatteurs et ces éloges affectés de la part de ceux qui ne cherchent qu'à tromper et à perdre celui à qui ils les adressent? Fiez-vous aux louanges du monde! Elles ne sont le plus souvent que piège et trahison, et presque toujours une dangereuse tentation. Hélas! elles cesseroient bientôt de l'être, si on connoissoit dans quel esprit, par quel motif, à quel dessein, avec combien peu de sincérité la plupart des hommes se déterminent à louer.

IV. Profonde malice des Juifs dans la question qu'ils lui proposent. Après ce début flatteur, ils continuèrent de la sorte : *Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il permis de payer le tribut à César, ou non?* Ce tribut que César exige de nous, pouvons-nous en conscience le payer, ou devons-nous nous en dispenser? La constitution de la république des Juifs, leurs prétentions et la diversité de sentimens sur cette question, en rendoient la décision fort épineuse, 1° en présence du peuple, qui prétendoit n'avoir d'autre roi que Dieu, et qui regardoit son indépendance comme un point essentiel de sa religion; 2° en présence des Pharisiens, prêts à soulever le peuple, pour peu que la réponse parût opposée à ses préjugés, à ses fausses maximes, et aux prétendus droits de la religion; 3° enfin, en présence des Hérodiens, prêts à irriter Hérode, et à engager le gouverneur à venger l'autorité de César, pour peu que la réponse y donnât atteinte. La réponse devenoit encore plus difficile à raison des différens sentimens qui partageoient les Juifs sur cette question : les uns, attachés aux Romains, soutenoient qu'il falloit payer le tribut; d'autres, attachés à la loi, qui passoient pour plus religieux et plus fidèles Israélites, du nombre desquels étoit le grand nombre des Pharisiens, débitoient assez hautement qu'il n'étoit pas permis de payer le tribut à un prince étranger, et que ce tribut devoit être payé à Dieu, c'est-à-dire, au temple. Enfin la décision paroissoit surtout périlleuse de la part de celui que le peuple commençoit à regarder comme le

fils de David, le roi d'Israël, qui devoit délivrer la nation du joug des Romains et de toute domination étrangère. S'il décidoit pour César, quelle idée le peuple devoit-il avoir de lui? S'il décidoit contre César, il étoit perdu, et c'étoit ce que souhaitoient ses ennemis. Quelle profondeur de malice! Voilà donc le résultat de l'assemblée des chefs des Juifs, de leurs intrigues et de leurs noirs complots. Voilà à quel excès de fraude, de fourberie, de dissimulation, se portent des personnes qui se flattent encore de n'agir que par le motif du pur intérêt de la vérité; mais c'étoit inutilement que ces Pharisiens se donnoient tant de peines, c'étoit à pure perte qu'ils multiplioient leurs crimes. Jésus ne peut être surpris, et il saura, par sa sagesse, confondre ses ennemis, et éviter le piège qu'ils lui tendent avec encore plus de malignité que d'adresse.

Second Point. — *De la souveraine sagesse de Jésus.*

I. Jésus pénètre le fond des cœurs. *Mais Jésus, connoissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* Voilà ce que Jésus répondit aux louanges que lui avoient données les Pharisiens, et ce que nous devons répondre nous-mêmes en bien des occasions où nous pouvons ignorer les motifs des louanges qu'on nous donne. N. S. faisoit bien comprendre par là à ses ennemis que le fond de leurs cœurs ne lui étoit pas caché. Il connoissoit en effet toute la noirceur de leur procédé, et n'ignoroit rien de ce qu'ils avoient fait, de ce qu'ils avoient dit, de ce qu'ils avoient imaginé pour le surprendre. Ceux qui ourdissent dans les ténèbres de semblables trames contre ses disciples croient-ils éviter l'œil du maître? Pensent-ils n'en être pas connus, et espèrent-ils de n'être pas un jour confondus par ses reproches? Quand nous parlons à N. S., songeons qu'il voit nos cœurs; et quelle hypocrisie n'y voit-il point! Nous lui donnons les titres qu'il mérite, nous l'appelons notre Dieu, notre maître, notre Sauveur, notre modèle; mais ne peut-il pas nous répondre : Hypocrites, si je suis votre Dieu, où sont votre amour, votre respect, votre obéissance, votre docilité, votre imitation? Nous lui demandons des grâces, l'humilité, la chasteté, le recueillement, la dévotion, le goût de l'oraison; mais ne peut-il pas nous répondre : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Vous me demandez des grâ-

ces que vous ne voulez pas, et vous faites tout ce qu'il faut pour que je ne vous les accorde point, ou pour en rendre l'effet inutile. Reconnoissons en présence de J. C. combien nous sommes coupables, et demandons-lui sincèrement la grâce de nous corriger.

II. Jésus prévint le scandale du peuple. Il eût fallu un long discours pour faire entendre à ce peuple que, quoique Dieu l'eût établi libre et indépendant de sa nature, tandis qu'il seroit fidèle observateur de la loi, sa volonté étoit néanmoins qu'il fût docile et soumis à la puissance étrangère à laquelle sa providence l'avoit soumis, en punition de ses prévarications. Mais dans les circonstances, un tel discours eût difficilement été du goût du peuple, et les Pharisiens ou les Hérodiens n'eussent pas manqué de l'empoisonner par leurs malignes interprétations. N. S. prit une voie plus simple, plus abrégée, plus efficace, et moins sujette à discussion. *Montrez-moi,* dit-il à ceux qui l'interrogeoient, *la pièce d'argent dont on paie le tribut. Et ils lui présentèrent un denier. Alors Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ?* De qui est cette tête, et le nom qui se lit sur cette pièce d'argent? *De César, lui dirent-ils?* Mais en répondant de la sorte, ils ne s'apercevoient pas qu'ils rompoient eux-mêmes le piège qu'ils avoient tendu; car leur réponse faisoit évanouir toute la difficulté de leur question, et préparoit à une décision qui ne pouvoit avoir rien d'odieux. Puisque César avoit pu faire battre une monnoie avec son empreinte et son nom, sans que la nation s'y fût opposée, il avoit bien droit d'exiger qu'on la lui rendît, et qu'on lui en payât le tribut qu'il demandoit. C'étoit une conséquence bien naturelle, et que le plus simple d'entre le peuple ne pouvoit s'empêcher d'apercévoir. Demandons cette sagesse dans nos réponses et dans toutes nos paroles, afin de ne pas offenser les foibles, ou irriter les méchans, en soutenant la cause de Dieu.

III. Jésus décide la question. *Alors Jésus leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Grande et noble maxime qui s'étend bien plus loin que la question des Pharisiens; car nous avons souvent observé que N. S. prend occasion des questions qu'on lui fait, pour nous donner des instructions ultérieures et plus profondes, soit sur les mystères que nous devons croire, soit sur les vertus

que nous devons pratiquer. Cette parole du Sauveur est donc une maxime de religion, un précepte de la loi chrétienne. César n'est point pour nous une puissance étrangère, comme il l'étoit pour les Juifs; c'est notre roi légitime de qui nous sommes, selon la Providence, les sujets nés et naturels. Nous lui devons non-seulement le tribut, mais l'obéissance, le service et la vie. Nous nous devons tout entiers au Roi, à la patrie, à l'Etat, à la société, au bien public. Nous violons toutes ces obligations, si nous sommes oisifs, désobéissans, réfractaires, murmurateurs, séditieux, scandaleux. Le prochain est encore compris ici sous le nom de César : lui rendons-nous ce que nous devons? Nous acquittons-nous à son égard des devoirs de la justice, de la charité, de la douceur, de la politesse, de l'humanité, de la société? Notre second devoir, c'est de rendre à Dieu ce qui appatient à Dieu. Nous lui devons notre être et notre existence, le culte extérieur et intérieur, la soumission de notre esprit aux vérités de la foi, tous les sentimens de notre cœur par un amour de préférence, la pureté de notre corps, la sainteté de notre ame, la fidélité aux lumières de notre conscience, la conformité de toute notre vie aux règles de sa sainte loi, et un attachement inviolable à la religion qu'il nous a révélée. Comment nous acquittons-nous de tous ces devoirs? Tout notre être est à Dieu, notre vie et notre temps. Lui rendons-nous ce temps qu'il nous a donné? L'employons-nous à son service? Y employons-nous du moins les jours qui lui sont spécialement consacrés? Lui rendons-nous les heures destinées à la prière, à l'office, au sacrifice? Reconnoissons notre négligence à remplir cet important devoir. Hélas! ne donnons-nous pas tout au monde et à nos passions à qui nous ne devons rien, et pour le leur donner, ne le dérobons-nous pas à Dieu à qui nous devons tout?

IV. Jésus force ses ennemis au silence et à l'admiration. *Ayant entendu cette réponse, ils furent remplis d'admiration, et ne trouvant rien dans ses paroles qu'ils pussent reprendre devant le peuple, ils se turent.* Que dire contre Jésus après une réponse si sage, si simple, si précise? A quel tribunal l'accuser? César est satisfait, Dieu est glorifié, et le peuple édifié. Ses ennemis se taisent; ce n'est pas assez, ils admirent. Ils sont dans un étonnement dont ils ne peuvent revenir. Ils ne

comprennent pas comment une question hérissée de tant de difficultés, impliquée de tant d'intérêts divers, préparée avec tant de soin, proposée avec tant d'artifice et dans les circonstances les plus critiques, se trouve nettement décidée en deux mots, à la satisfaction de tout le monde, et sans qu'il soit possible d'y trouver rien à redire. Cependant le conseil attend avec impatience le retour de ses émissaires et le succès de l'intrigue. Mais que diront les Pharisiens au conseil? Que diront les Hérodiens à la cour? Que jamais homme n'a parlé comme celui-là, qu'il est au-dessus de tout éloge et digne de toute admiration. Ah! tout cela est vrai et hors de doute, mais pourquoi donc se taire et ne le pas bénir? Pourquoi se retirer et ne pas s'attacher à lui? Pourquoi ne pas se rendre à cette souveraine sagesse qui brille dans ses discours, et à cette souveraine puissance qui éclate dans ses œuvres? O aveuglement, ô endurcissement inconcevable!

Prière. Je vous adore, ô mon Dieu, je me réjouis des victoires que vous remportez sur vos ennemis. Communiquez-moi quelque rayon de votre divine sagesse, qui me conduise au milieu des embûches que les ennemis de mon salut ne cessent de me tendre; apprenez-moi à éviter leurs pièges, à réfuter leurs mensonges, à défendre vos saintes maximes, à soutenir les intérêts de votre religion, et à le faire sans jamais offenser personne. Ainsi soit-il.

CCLI^e MÉDITATION.

Jésus est tenté sur le dogme de la résurrection.

1° Faisons un parallèle des Saducéens ou des anciens impies avec les impies modernes; 2° considérons l'état des justes à la résurrection; 3° écoutons le témoignage de Moïse sur la résurrection. *Matth.* XXII, 23-34; *Marc.* XII, 18-27; *Luc.* XX, 27-39.

Premier Point. — *Parallèle des Saducéens ou des impies anciens avec les impies modernes.*

I. Leurs dogmes ne doivent point nous séduire. *Ce jour-là même, quelques-uns des Saducéens, qui disent*

qu'il n'y a point de résurrection, vinrent trouver Jésus. Les Saducéens croyoient un Dieu, mais un Dieu qui ne s'embarrasse point de ce que font les hommes : voilà nos déistes ou nos théistes. Ils nioient la résurrection, ce qui comprenoit l'immortalité de l'ame et une autre vie, car dans ces temps-là ces questions, qu'on a divisées depuis, n'en faisoient qu'une; ils nioient les anges, les esprits, et toute substance spirituelle; en conséquence ils n'admettoient que la matière, soutenoient que l'ame de l'homme est matérielle comme le corps, et que le corps étant mort, tout est mort et fini pour l'homme : voilà nos matérialistes. Ils ne laissoient pas pour cela de pratiquer les cérémonies de la loi, de fréquenter le temple, et de participer aux sacrifices, pour ne point causer de scandale, et ne point faire un schisme qui les eût déshonorés : voilà nos tolérans.

II. Leur nom ne doit pas nous en imposer. Ils s'appeloient Saducéens, c'est-à-dire, justes. On prétend qu'ils tiroient ce nom d'un certain Sadoc, qui avoit été un de leurs héros. Les nôtres ne manquent pas de héros dans l'impiété, dont ils pourroient prendre le nom. Mais on peut soupçonner que ce nom leur venoit plutôt de ce qu'ils avoient souvent à la bouche le nom de justice (1), qu'ils exaltoient sans cesse cette vertu, et qu'ils la mettoient au-dessus de toute religion. Ne voyons-nous pas nos impies ne nous parler que de probité et d'humanité, distinguer l'honnête homme de l'homme craignant Dieu, et mettre le premier fort au-dessus du second? La raison de ce langage, c'est que les impies, qui se font gloire de ne point craindre Dieu, craignent beaucoup les hommes, dont ils ne voudroient s'attirer ni la défiance, ni la haine, ni le mépris. Ils voient bien que sapant, comme ils font, le principe de toute vertu, on est fort porté à ne pas compter sur la leur. C'est pour écarter cette mauvaise impression qu'ils ne parlent que de justice et de probité, dont ils se vantent de suivre la loi dans la plus exacte sévérité, et par le seul amour de la vertu. Amour que rien ne soutient et anime; amour vain, sans objet et sans motif, car ils n'aiment pas et ne pratiquent pas la vertu pour plaire à Dieu, qui n'y prend aucun intérêt, ni pour obéir à la conscience, qui n'est qu'un

(1) Sadoc veut dire *juste, justice.*

préjugé, ni pour obtenir des récompenses ou éviter des châtimens, dont l'espérance et la crainte ne sont que des superstitions. Amour bien sublime sans doute, ou du moins bien extraordinaire, puisqu'il n'y a rien dans la nature qui lui ressemble. Il se pourroit donc qu'on auroit donné à ces impies le nom de Saducéens ou de justes par dérision et ironie, et qu'ils l'auroient adopté par vanité, à peu près comme nous avons donné aux nôtres le nom d'esprits forts, qu'ils ont adopté de même.

III. Leurs objections ne doivent pas nous troubler. Ces objections sont, à les entendre, des démonstrations; mais à dire vrai, ce ne sont que des calculs, des historiettes, des plaisanteries, de prétendus bons mots, avec lesquels ils croient pouvoir déconcerter leurs adversaires. Jugeons-en par la difficulté que les Juifs proposent au Sauveur. *Et ils firent cette question : Maître, Moïse a ordonné que, si quelqu'un mouroit sans enfans, son frère épousât sa veuve, et qu'il donnât des enfans à son frère : or, il y avoit parmi nous sept frères, dont le premier mourut après avoir épousé une femme, et n'en ayant point eu d'enfans, il l'a laissée à son frère. La même chose est arrivée au second, au troisième et aux autres jusqu'au septième. Enfin, cette femme est morte aussi après eux tous. Lors donc que la résurrection arrivera, duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous épousée?* Cette question n'étoit-elle pas bien digne des libertins qui la proposoient? D'ailleurs, quelle monstrueuse conclusion tiroient-ils de leur argument? Cette femme ne peut pas être la femme d'un seul, elle ne peut pas être la femme de tous les sept, donc il ne peut y avoir de résurrection. Ainsi en est-il des raisonnemens de nos faux philosophes. Si quelqu'un vouloit prendre la peine de rassembler toutes les objections que les impies ont entassées contre l'immortalité de l'ame, contre le dogme de la résurrection et la foi d'une autre vie, et qu'il entreprît de les réduire en syllogisme, de leur donner une forme de raisonnement, on verroit un recueil d'argumens aussi ridicules et aussi peu concluans que celui des Saducéens.

IV. La réponse de J. C. doit nous servir de soutien et de défense. Avant que d'entrer dans la difficulté, N. S. leur fit une réponse générale, qui peut suffire au plus simple pour assurer et pour défendre sa foi. *Vous*

êtes dans l'erreur, leur dit-il, faute d'entendre les Ecritures et de connoître la puissance de Dieu. N'est-ce pas là en effet la source de toutes les erreurs de l'impiété et de l'hérésie? Et n'ai-je pas dans ces deux mots de N. S. de quoi bannir tous mes doutes, et répondre à toutes les difficultés? Je crois indubitablement tout ce que m'enseigne l'Eglise, avec elle je ne puis errer. Qu'on m'objecte l'Ecriture sainte, elle est la règle de la foi de l'Eglise, et ne peut la contredire; si vous l'expliquez autrement, vous ne l'entendez pas. Qu'on m'objecte l'impossibilité d'un mystère révélé : vous ne connoissez pas la puissance de Dieu, ce qui est au-dessus de notre intelligence n'est pas au-dessus de son pouvoir. Je vous remercie, ô mon Sauveur, de m'avoir marqué une voie si droite, où je ne puis m'égarer; je vous remercie de m'avoir fourni une réponse si solide, qu'on ne sauroit anéantir. Sur votre parole, ma foi est inébranlable et mon esprit tranquille, mon espérance assurée et mon cœur satisfait.

SECOND POINT. — *De l'état des justes à la résurrection.*

Jésus leur répondit : Les enfans de ce siècle-ci épousent des femmes, et les femmes des maris. Mais parmi ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle futur et à la résurrection, ni les hommes n'épouseront plus de femmes, ni les femmes de maris; car alors ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils seront semblables aux anges, et qu'ils seront enfans de Dieu, étant enfans de la résurrection.

I. Ils seront immortels. Dans le siècle de la vie présente règne un ordre de succession qui exige qu'on y contracte des mariages pour perpétuer les hommes sur la terre, jusqu'à ce que le nombre des élus soit rempli. Cette scène variée et changeante qui occupe le monde, l'avertit de sa mortalité; mais à la résurrection et dans le siècle futur régnera un ordre de stabilité et d'éternité. Les hommes qui auront été trouvés dignes de la résurrection des justes seront immortels, jouiront éternellement de leur bonheur, sans qu'on leur donne jamais de successeurs. Par conséquent le mariage n'y aura plus lieu. Tous les cœurs y seront unis dans les pures délices de la charité de Dieu : état d'autant plus heureux qu'il est plus ineffable. Reposons-nous-en sur le Tout-Puissant. Mais enfin ce que nous en pouvons savoir, c'est que dans ce bienheureux état on ne meurt plus,

plus, on ne souffre plus, on n'a ni espérance ni crainte, parce qu'on est rempli des délices de Dieu même et de son pur amour. N'est-ce pas assez pour désirer d'y parvenir, et pour employer à cette fin tous nos soins et toute notre étude?

II. Ils seront semblables aux anges. C'est-à-dire que leurs corps ne seront plus pour eux un poids et un fardeau incommode, une source de besoins et de nécessités, une occasion de tentations et de désordres. Leurs corps ne serviront qu'à mettre le comble à leur gloire, à leur joie, à leur félicité, sans avoir rien de corruptible, de terrestre, de passible, de mortel. Les saints avec ces corps glorieux ne seront ni moins purs ni moins spirituels que les anges; ils en auront l'agilité, la clarté, la pénétrabilité, et toutes les autres qualités qui peuvent contribuer à leur bonheur.

III. Ils seront enfans de Dieu. Nous sommes enfans de Dieu, selon l'esprit, par la régénération du baptême; nous sommes enfans de Dieu, selon le corps et l'ame, par la création. Mais Dieu n'a pas formé notre corps immédiatement par lui-même; il en a, pour ainsi dire, abandonné la formation aux causes secondes, et, dans ce sens, nous sommes les enfans des hommes, de même condition que nos pères, sujets comme eux aux infirmités, aux maladies, à la mort. Mais à la résurrection ce sera la toute-puissance de Dieu qui nous rendra nos corps formés de sa main, et nous serons ses enfans, parce que nous serons les enfans de la résurrection; nous serons les enfans de son amour et de sa tendresse, en qui il se plaira à faire éclater les trésors de sa sagesse et de sa toute-puissance. Qui peut donc concevoir quels seront la perfection, la beauté, la variété et l'éclat de ces corps glorieux destinés à former la cour céleste, et à vivre éternellement avec les anges?

IV. Ils seront dignes du siècle à venir et de la résurrection. Dans le siècle présent, la naissance n'est point et ne sauroit être l'effet du mérite, puisqu'elle le précède. L'un naît pour le sceptre et l'autre pour la houlette, sans que ni l'un ni l'autre aient pu mériter cette différence. Mais dans le siècle futur, personne n'aura part à cette résurrection glorieuse qu'il ne l'ait méritée, et qu'il n'en ait été trouvé digne; et chacun aura part à ce bonheur et à cette gloire à proportion et suivant le degré de son mérite, ce qui ajoutera un

nouvel éclat à la gloire de ces nobles citoyens du ciel, et fera le solide fondement de leur bonheur. Mais comment, et par quel moyen se rendre digne d'un état si glorieux? C'est encore là un effet de la bonté, de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu, qui consommera le bonheur des saints, qui les réunira tous à J. C., et par J. C. en Dieu. Ce moyen n'est autre que J. C., la foi en J. C., l'obéissance à J. C., c'est ce qu'il nous importe bien de méditer et d'entendre; car ce tableau de l'état glorieux des justes ressuscités n'est pas tracé pour repaître notre imagination d'une vaine peinture, ou pour nous arracher quelques soupirs inefficaces : il faut ou que nous soyons de ce nombre, ou du nombre de ceux qui ressusciteront pour une mort éternelle, semblables aux démons, enfans de colère et de vengeance, et dignes des supplices éternels auxquels ils seront condamnés. Ne différons donc pas à régler le plan de notre vie sur cette importante vérité.

Troisième Point. — *Témoignage de Moïse sur la résurrection.*

Pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous point lu dans le livre de Moïse ce que Dieu lui dit en lui parlant du buisson ardent, et comme *Moïse lui-même en prouve la vérité, lorsque étant auprès du buisson, il appelle le Seigneur, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob?* Il faut se ressouvenir de ce que nous avons déjà dit, que la résurrection des corps et l'immortalité de l'ame ne font ici qu'une même question.

I. N. S. tire de ce texte ce principe : *Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivans.* Preuve profonde, lumineuse, universelle, digne de celui qui nous la donne; car si nous la méditons bien, non-seulement ce texte, mais toute l'Ecriture, toute l'histoire du genre humain, tous les monumens qui subsistent dans le monde, tous les sentimens de notre propre cœur, nous annoncent l'immortalité de l'ame après la mort du corps, et par conséquent la résurrection du corps pour être réuni à l'ame. Non, Dieu n'est pas le Dieu des morts, le Dieu du néant; car le néant n'est rien. Si l'homme en mourant tombe dans le néant, toutes les promesses de l'Ecriture, même temporelles, faites à la nation juive et à ses patriarches sont nulles, illusoires, et tombent dans le néant comme ceux à qui

elles sont faites. Tous les soins des hommes, l'amour de la patrie, les services que l'on rend à la nation, la législation, les mesures que l'on prend pour l'avantage de ceux qui doivent suivre et nous succéder, tout cela est vain et déraisonnable, aussi bien que les sentimens de reconnoissance, d'estime et d'amour pour ceux qui nous ont précédés. L'ouvrage même de Dieu, la création et la religion, sont sans sagesse, sans dessein, sans utilité, si l'homme meurt tout entier. On peut en appeler ici au sentiment intérieur de ceux des incrédules qui ont écrit avec tant d'art, de politesse et de délicatesse; n'ont-ils jamais pensé au jugement de la postérité? n'en ont-ils jamais désiré le suffrage? Or pour le néant y a-t-il une postérité?

II. N. S. tire de ce texte cet axiome : *Car tous sont vivans à l'égard de Dieu.* Dieu n'anéantit point ce qu'il a une fois créé. Il n'anéantit pas même la plus petite portion de matière : comment anéantiroit-il des êtres raisonnables, capables de le connoître et de l'aimer? Dieu n'auroit-il créé successivement tant de millions d'hommes que pour les montrer un instant à la terre, et les replonger dans le néant? On n'oseroit lui attribuer une semblable conduite par rapport aux anges, dire par exemple qu'il en a créé des millions, et que cent ans après, sans nulle raison, il les a anéantis : comment donc ose-t-on le dire des hommes? Non non, tous vivent. Si ceux qui nous ont précédés ont disparu devant nos yeux, ils n'ont pas disparu devant les yeux du Seigneur. Nous disparoîtrons nous-mêmes bientôt de dessus la terre, mais nos esprits seront toujours en sa présence, et la poussière en laquelle nos corps se résoudront ne sortira point de ses mains. Nos pères vivent, et nous nous rejoindrons à eux; faites-nous la grâce, Seigneur, que ce soit dans le sein de votre gloire.

III. N. S. tire de ce texte cette conclusion : *Vous êtes donc dans une grande erreur.* Puissent-ils y faire réflexion, les incrédules de nos jours! Erreur bien grande en effet : grande dans les principes, puisqu'elle n'est fondée sur rien, et que tout la combat; grande dans les conséquences, puisqu'il s'agit d'un bonheur ou d'un supplice éternel. Ah! puissent-ils ne pas fermer l'oreille à cette parole de leur Sauveur, qu'il leur adresse avec tant de douceur : *Vous êtes dans une*

grande erreur! Hélas! ne serois-je pas moi-même dans une grande erreur, si, ayant la foi de la résurrection, je ne prenois pas toutes les mesures imaginables pour me la procurer sainte et glorieuse?

IV. Quel fut le succès de cette dispute? *Et le peuple, entendant ceci, étoit dans l'admiration de sa doctrine. Mais les Pharisiens, ayant appris qu'il avoit imposé silence aux Saducéens, s'assemblèrent* pour lui témoigner, par un sentiment forcé d'admiration, la satisfaction qu'ils eurent de sa réponse, jusque-là que, comme dit S. Luc, *quelques-uns des Scribes* ou docteurs de la loi, *prenant la parole, lui dirent : Maître, vous avez bien parlé.* Eh! pourquoi donc ne pas le suivre ce maître qui parle si bien? Pourquoi ne pas croire en lui? pourquoi ne pas s'attacher à lui? pourquoi continuer de le tenter et de le persécuter? Tel fut donc le succès de cette dispute; les Saducéens se turent, le peuple admira, les Pharisiens applaudirent : mais on ne sait si quelqu'un se convertit. Hélas! nous admirons souvent, ne nous convertirons-nous jamais?

Prière. Seigneur, allumez dans mon cœur le feu de votre divin amour, à mesure que vous voudrez bien éclairer mon esprit de votre divine lumière. Faites-moi la grâce de mériter le bonheur dont vous couronnez vos saints, et afin que je m'en rende digne, faites que j'imite dès à présent, et autant qu'il sera en moi sur la terre, la vie qu'ils mènent dans le ciel. Ainsi soit-il.

CCLII^e MÉDITATION.

Jésus est interrogé par un Scribe sur le grand commandement de la loi.

1° Quelle est l'idée que nous devons avoir des trois amours, de Dieu, du prochain et de nous-mêmes; 2° quelle doit être la règle de ces trois amours; 3° quel fut l'applaudissement du Scribe ou docteur de la loi à la réponse de Jésus. *Matth.* XXII, 35-40; *Marc.* XII, 28-34.

Premier Point. — *L'idée que nous devons avoir des trois amours, de Dieu, du prochain et de nous-mêmes.*

L'un *d'eux, qui étoit docteur de la loi, et qui avoit entendu les Saducéens proposer leur question, voyant que Jésus leur avoit bien répondu, s'approcha, et lui fit cette question pour le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi, le premier de tous les commandemens? Jésus lui répondit : Le premier de tous les commandemens est celui-ci : Ecoutez, Israël, le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu. Vous aimerez donc le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit et de toutes vos forces : c'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second qui est semblable au premier : vous aimerez votre prochain comme vous-même. Il n'y a point de commandemens plus grands que ceux-ci, car toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandemens.* Dans ces deux commandemens, il est fait mention de trois amours qu'il ne faut pas confondre, et dont il faut, une fois pour toutes, se faire une idée juste, afin d'éviter toute obscurité, et afin d'entendre plusieurs façons de parler qui pourroient sans cela paroître contradictoires; car le terme *amour,* relativement à Dieu, au prochain et à nous-mêmes, ne préseute pas le même sens.

I. De l'amour de Dieu. L'amour de Dieu est un amour d'hommage, d'adoration, de religion, d'obéissance, de reconnoissance, de dévoûment, de confiance, de complaisance et de repos, tel que le mérite et l'exige l'être souverainement parfait, bon, libéral et miséricordieux, qui est la source de tous les biens, le centre de toutes les amabilités, l'unique objet capable de ren-

dre souverainement heureux les cœurs qui l'aiment. C'est l'amour que doit essentiellement la créature au Créateur, le serviteur au maître le plus puissant, l'indigent au bienfaiteur le plus universel, le fils au père le plus tendre. Cet amour est fondé sur toute sorte de titres, et renferme toute sorte de devoirs. Cet amour oblige tout l'homme, toutes ses puissances, toute son activité. A cet amour, tout doit être soumis, tout doit céder, tout doit être rapporté. Et comment mon cœur n'est-il pas embrasé de cet amour? Ah! que j'ai mal observé le plus grand, le plus essentiel et le plus doux des commandemens de la loi de mon Dieu!

II. De l'amour du prochain. L'amour du prochain est un amour d'équité, de charité, de secours, de bienveillance. Je dois au prochain ce que j'ai droit d'attendre de lui; je dois le traiter comme je voudrois raisonnablement qu'il me traitât. C'est sur cette règle que je dois penser, parler, écrire de lui, l'excuser, le justifier, le supporter, me réjouir de son bien, m'affliger de son mal, souhaiter son avantage, le lui procurer, l'aider, le secourir, comme je voudrois qu'il fît à mon égard. Que la société seroit heureuse, si chacun observoit ce commandement! Mais si les autres ne l'observent pas, je n'en suis pas dispensé. Tout ceci ne regarde encore que l'homme privé. Il y a des conditions et des places dans l'ordre civil et ecclésiastique, où l'amour du prochain s'étend encore plus loin, et va jusqu'au sacrifice de son repos, de sa fortune, de sa santé, de sa vie, lorsqu'il est nécessaire au service du prince, au bien de la patrie, au salut des ames.

III. De l'amour de nous-mêmes. Cet amour est tout différent des deux autres, et n'est autre chose qu'un sentiment naturel, inséparable de notre être, par lequel nous désirons d'être heureux, par lequel nous cherchons le bonheur que nous n'avons pas, et nous jouissons du bonheur quand nous le possédons. Dans un sens, ce n'est pas un amour, mais la base et le lien de l'amour qui nous unit à l'objet qui fait notre bonheur. Nous sommes le sujet qui reçoit le bonheur, et qui est heureux; mais nous ne sommes pas l'objet qui cause le bonheur. Or, c'est cet objet, à proprement parler, que nous aimons. L'amour de nous-mêmes, dans le sens que nous venons de lui donner, ne nous est point commandé, parce qu'il n'a pas besoin de l'être, étant

essentiel en nous; mais il a grand besoin d'être réglé et conduit.

Second Point. — *Règle de ces trois amours.*

I. Règle de l'amour de Dieu. L'amour de Dieu est la règle et le dernier terme de tous les amours. C'est l'amour de préférence à qui tout amour doit céder et se rapporter. Nous devons aimer Dieu plus que toutes les créatures, plus que nous-mêmes, c'est-à-dire que nous devons sacrifier, pour l'observation de sa loi et pour l'exécution de ses volontés, nos plaisirs, nos intérêts les plus chers, et notre vie même. Nous ne devons aimer les créatures et nous-mêmes, que selon la volonté de Dieu, qu'en Dieu et pour Dieu. Concevons de là quel crime c'est que de mettre la créature à la place de Dieu, de l'aimer contre l'ordre de Dieu, de mettre en elle notre bonheur, et d'y fixer notre amour sans rapport à Dieu; quel crime c'est que de s'élever soi-même à la place de Dieu, de vouloir être le terme des respects, des hommages et de l'amour sans rapport à Dieu, comme si nous pouvions être le centre du bonheur. Tout cela est un renversement de l'ordre, une abomination, une idolâtrie digne des feux éternels.

II. Règle de l'amour du prochain. Ce second précepte est semblable au premier, parce que l'amour légitime du prochain retombe dans l'amour de Dieu, et s'y rapporte tout entier. Le prochain n'est ni le motif, ni le terme de l'amour que nous lui devons. Que le prochain soit bon ou méchant, ami ou ennemi, reconnoissant ou ingrat; que par lui-même il mérite ou ne mérite pas d'être aimé, nous devons l'aimer pour Dieu, par rapport à Dieu, parce que Dieu le veut, l'ordonne, et a gravé cette loi dans nos cœurs. Celui-là se tromperoit donc grossièrement, qui se flatteroit d'aimer Dieu et n'aimeroit pas le prochain. La règle de l'amour du prochain, c'est de l'aimer comme nous-mêmes, ce qui ne dit pas une égalité de sentimens, mais une égalité de devoirs, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà dit, que nous devons traiter le prochain comme nous avons droit de vouloir qu'il nous traite. Cette règle n'est donc point opposée à l'ordre de la charité qui commence par soi-même. Dans la concurrence de droits et de besoins égaux, nous pouvons nous préférer, s'il s'agit de biens temporels, et nous le devons, s'il s'agit de biens spiri-

tuels. De même nous devons préférer nos proches, nos amis, ceux dont nous sommes chargés, les personnes publiques et constituées en dignité, le prince, le public et la patrie. Examinons comment nous remplissons ce second commandement.

III. De l'amour de nous-mêmes. Nous ne sommes pas ici dans le lieu du terme et de la jouissance, mais dans un lieu de passage et d'épreuve. Comme nous avons deux vies à mener, la première dans ce monde et la seconde dans l'autre, nous avons aussi, pour ainsi dire, deux nous-mêmes, le premier dans le siècle présent, qu'il faut haïr et sacrifier, pour aimer et conserver le second qui appartient au siècle futur. Il se présente à nous deux sortes de bonheur : le premier, dans ce monde, nous vient des créatures, il est faux, insuffisant, périssable, et ne nous est présenté que pour nous éprouver ; le second, dans l'autre monde, est vrai, solide, surabondant, éternel, et la récompense de ceux qui auront soutenu l'épreuve, qui auront renoncé au faux bonheur pour s'attacher au véritable, enfin qui auront aimé Dieu, seul digne d'être aimé pour lui-même, unique source du vrai bonheur, et non les créatures, indignes d'être aimées et incapables de nous rendre heureux. Mais l'amour de nous-mêmes est ardent, inquiet; son impatience le porte à s'attacher au premier objet qui se présente ; il n'y a que la foi, l'amour de Dieu et la grâce qui puissent suspendre cette impétuosité, nous découvrir la vérité, nous fortifier contre l'illusion, nous soutenir dans l'état de violence et de contrainte où nous devons persévérer, dans l'attente du souverain bonheur. C'est donc en soi un crime énorme que de changer l'objet et de pervertir l'ordre de ces trois amours. C'est violer toute la sainteté de la loi de Dieu, toutes les instructions des prophètes, tous les préceptes de l'Evangile, et toute la morale des apôtres.

Troisième Point. — *Applaudissement du docteur à la réponse de Jésus.*

I. Sur l'unité de Dieu. *Et le Scribe lui dit : Maître, ce que vous avez dit est bien véritable, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui.* Les Scribes accusoient N. S. de se dire fils de Dieu, égal à Dieu, et de se faire Dieu. Ils le soupçonnoient en

conséquence d'admettre plusieurs dieux, et il semble que le docteur soit surpris d'entendre dire ici à Jésus qu'il n'y a qu'un Dieu, et c'est peut-être pour cela qu'il lui applaudit. Reconnoissons nous-mêmes cette première vérité, qu'il n'y a qu'un Dieu. Remercions-le de nous avoir révélé que, dans cet être essentiel, infini et incompréhensible, il y a trois personnes qui sont Dieu et un seul Dieu; que la seconde personne s'est fait homme, que cet Homme-Dieu est notre Sauveur J. C., qui est fils de Dieu, égal à Dieu, vrai Dieu, et un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Adorons ce précieux mystère et conservons-en précieusement la foi.

II. Sur l'amour de Dieu et du prochain. *Ainsi aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son ame et de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même, est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et que tous les sacrifices.* Il paroît que le docteur répétoit avec affectation ces paroles de N. S., tirées de la loi. Répétons-les nous-mêmes, rappelons-les souvent à notre esprit, elles nourriront en nous le feu de l'amour divin, et éteindront celui de l'amour profane; elles banniront de notre esprit les pensées vaines ou impures; elles nous fortifieront contre les attaques de nos ennemis, et rempliront notre cœur d'une douce consolation. Quant à l'amour du prochain, c'étoit le défaut des Scribes de négliger cet amour, et de se glorifier en des sacrifices et autres pratiques extérieures d'une loi qui ne devoit pas toujours durer, et qui devoit bientôt être abolie par la loi de grâce et d'amour. Notre docteur ne donnoit point dans cet abus. Hélas! n'y donnons-nous point nous-mêmes? On se feroit scrupule de manquer à une dévotion, à une pratique, à une abstinence, et on ne s'en fait pas d'une médisance, d'une antipathie, d'une aversion, et autres fautes semblables.

III. Heureuses dispositions du docteur. *Jésus, voyant que cet homme avoit répondu sagement, lui dit : Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu.* En effet, que lui manquoit-il pour croire en Jésus et à l'Evangile? Encore quelques démarches faites avec docilité, et il devenoit disciple du Sauveur. Qu'est-ce donc qui le retenoit? Ce qui nous retient tous les jours : respect humain, société contagieuse, lâcheté, foiblesse, paresse.

...

On est dans les meilleures dispositions, on voit le bon chemin, et on voudroit y entrer; on connoît le mauvais, et on n'y marche qu'à regret : mais on n'ose en sortir, on redoute le monde, on craint l'éclat, et avec toutes ces belles dispositions, on se perd et on se damne.

Prière. Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir instruit de ces grandes vérités. Je ne serai pas loin de votre royaume, si je les goûte; mais je n'entrerai jamais ni dans votre royaume, ni dans l'esprit de ces vérités qu'autant que votre amour dominera dans mon cœur : qu'il en soit donc uniquement, pour toujours et absolument le maître. Ainsi soit-il.

CCLIIIe MÉDITATION.

Jésus interroge les Scribes et les Pharisiens sur le Christ et sur le psaume CIX, Dixit Dominus.

Observons ici, 1° la sagesse de Jésus; 2° les paroles du psaume citées par N. S.; 3° les mystères de Jésus contenus dans le reste du même psaume. *Matth.* XXII, 41-46; *Marc.* XXI, 34-37; *Luc.* XX, 40-44.

Premier Point. — *Sagesse de Jésus.*

I. Sagesse de Jésus dans la défaite de ses ennemis. *Et personne n'osa plus lui faire de questions.* Jamais J. C. n'avoit paru un si grand maître que ce jour-là, qui étoit toujours le mardi de ce que nous appelons la semaine sainte. Dès le matin, il avoit déconcerté la synagogue en corps, il l'avoit accablée par des paraboles dont elle ne pouvoit se dissimuler le sens, ni éviter l'application. Il avoit ensuite été attaqué par toute sorte de personnes, et sur toute sorte de matières : sur les matières d'Etat par les Pharisiens et les Hérodiens, sur le dogme par les Saducéens, sur la morale par les Scribes; et il avoit répondu à tout avec tant de sagesse et de dignité, que ces mêmes adversaires, et en même temps ses ennemis mortels, n'avoient pu s'empêcher de lui applaudir. Ils étoient tous réduits au silence; personne n'osoit plus lui faire de questions, ni se mesurer

avec lui, la dispute tournant toujours à sa gloire, et ne faisant qu'augmenter l'admiration, au lieu de la diminuer. Je me réjouis de votre gloire, ô mon Sauveur, et j'adore cette souveraine sagesse qui, en confondant vos ennemis, remplit de joie le cœur de vos serviteurs, et instruit votre Église jusqu'à la fin des siècles.

II. Sagesse de Jésus dans le temps qu'il prend pour les interroger. Jésus profita de ce moment de silence et d'admiration pour élever les esprits à une vérité plus sublime, c'est-à-dire à sa divinité, qui est la base du christianisme. *Or, comme les Pharisiens étoient ainsi assemblés, Jésus les interrogea.* Il voulut que ses adversaires trouvassent eux-mêmes cette vérité dans leurs propres livres, ou que, s'ils ne la trouvoient pas, ils demandassent d'être instruits, ou enfin, s'ils le refusoient, que leur ignorance, leur obstination et leur orgueil demeurassent à jamais confondus, et que son Église, dans la dernière instruction publique de son divin époux faite dans le temple de Dieu, trouvât le fondement de sa foi, et des armes invincibles contre ses ennemis.

III. Sagesse de Jésus dans la question qu'il leur fait. *Et il leur dit: Que pensez-vous du Christ? de qui est-il fils? De David, répondirent-ils.* Sur ce point, leur école étoit d'accord; mais voici la difficulté. Jésus, continuant, *leur dit : Comment les Scribes disent-ils que le Christ est le fils de David, puisque David lui-même, inspiré par le Saint-Esprit, l'appelle son Seigneur, en disant au livre des Psaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils?* La question étoit intéressante. Il s'agissoit du Messie (1), et de l'explication d'un psaume que tout le monde connoissoit, et qui nous est devenu familier à nous-mêmes. D'un côté, il n'étoit pas douteux que le Messie ne dût être fils de David; d'un autre côté, il n'étoit pas douteux non plus qu'il ne s'agît du Messie dans le psaume où David l'appelle son Seigneur. Aussi *le peuple, qui étoit nombreux, prenoit un plaisir singulier à entendre Jésus;* peut-être même n'étoit-il pas fâché de voir l'embarras de ses docteurs sur cette dernière ques-

(1) *Messie*, en hébreu, est la même chose que *Christ*.

tion. Quoi qu'il en soit, ceux-ci n'eurent pas un mot à lui répondre. *Personne ne lui put répondre une parole. Et depuis ce jour-là, qui que ce soit n'osa plus lui faire aucune question.* Ils ne purent résoudre la difficulté, et n'eurent pas l'humilité d'en demander la solution au divin maître qui les interrogeoit. Confus et irrités, ils prirent le parti de se retirer, bien résolus de ne plus l'attaquer par leurs questions, et de ne plus s'exposer à entendre les siennes. Malheur à celui qui fuit la lumière, et qui craint d'être éclairé! Ne soyons pas de ce nombre, et à cet effet méditons avec attention les paroles du psaume que cite ici N. S.

SECOND POINT. — *Des paroles du psaume citées par N. S.*

I. Comment Jésus est-il Seigneur de David, quoiqu'il soit son fils? C'est qu'il est fils de David selon la chair et selon sa nature humaine, et qu'il est fils de Dieu selon sa nature divine, étant le Verbe fait chair. Ceux qui déjà avoient reconnu que Jésus étoit fils de Dieu pouvoient entrevoir la réponse à la difficulté qu'il avoit proposée; mais il falloit que le Saint-Esprit nous la développât. Jésus étoit Homme et Dieu tout ensemble. C'est ce qu'il avoit si souvent insinué dans ses discours, que ses ennemis le lui avoient reproché comme un blasphème. Cependant ils viennent de voir que, sans ce dénouement, on ne peut expliquer les paroles de David, qui par là deviennent une preuve de tout ce que Jésus avoit dit de sa divinité. Cette doctrine ne devoit pas non plus paroître opposée à ce que Jésus venoit de dire, qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Jésus, en citant les paroles du psaume, dit que David les a écrites, inspiré par l'Esprit saint. Les Juifs n'en doutoient pas. Or, si la foi en l'Esprit saint ne leur paroissoit point opposée à l'unité de Dieu, ils devoient donc pareillement croire au Fils de Dieu, sans craindre de blesser l'unité de Dieu, et d'admettre plusieurs dieux. Que de profonds et adorables mystères! De quelle admirable manière Jésus sait les proposer! Quelle consolation pour nous de les voir consignés dans les livres des Hébreux, si long-temps avant la naissance temporelle de Jésus! David, par inspiration du Saint-Esprit, appelle Jésus son Seigneur; il nous a prévenus, et c'est par le même esprit que nous l'appelons notre Seigneur. Ah! que ce nom doit nous être cher! Avec quel

amour, avec quelle confiance et quel respect devons-nous le prononcer!

II. Comment Jésus est-il assis à la droite de Dieu son père? C'est l'expression que, depuis l'ascension de N. S., les apôtres et les évangélistes ont employée, que les apôtres nous ont transmise dans leur symbole, et dont l'Eglise universelle se sert pour exprimer sa foi. Quelle consolation encore une fois de la voir ici employée avec tant de majesté, et si long-temps auparavant! Jésus, depuis son ascension, est assis à la droite de Dieu son père. L'Ecriture et l'Eglise nous marquent par cette expression sa suprême dignité, sa puissance céleste, et la fin de ses divins travaux.

III. Comment les ennemis de Jésus deviendront-ils l'escabeau de ses pieds? Ce sera au dernier jour, lorsque Dieu, après leur avoir ôté la vie de ce monde, et les avoir dépouillés de tout ce qui entretenoit sur la terre leur orgueil et leur désobéissance, les rappellera à une seconde vie, leur présentera son Fils N. S. dans tout l'éclat de sa gloire, et les forcera de paroître devant lui foibles et tremblans, pour en recevoir le dernier arrêt de leur réprobation. Il semble que ces paroles du psaume n'étoient pas nécessaires à la question que N. S. proposoit aux Pharisiens, et vraisemblablement il ne les cita que pour frapper, du moins par la crainte, ces cœurs endurcis. Mais rien ne les toucha, ils furent insensibles à tout. Prenons garde de ne pas les imiter. Nous entendons tous les jours chanter dans nos églises ces terribles paroles, nous les chantons nous-mêmes; y faisons-nous bien réflexion? Ne prononçons-nous point notre propre condamnation? Eh quoi! Seigneur, aurois-je bien le malheur de me trouver dans ce grand jour au nombre de vos ennemis, moi qui vous aime, ce me semble, de tout mon cœur; moi qui souffre de tous les outrages qu'on vous fait, qui voudrois vous voir adoré et servi par toutes les créatures, qui donnerois volontiers ma vie pour vous; moi qui aimerois mieux mourir que de vous offenser? Ah! j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, ô mon Sauveur; j'espère que, délivré de mes péchés par votre miséricorde, et sanctifié par votre grâce, je serai du nombre de vos serviteurs fidèles, qu'avec eux j'applaudirai à votre triomphe, et que j'en célébrerai la gloire dans le ciel pendant l'éternité.

TROISIÈME POINT. — *Des mystères de Jésus contenus dans le reste du même psaume* (1).

N. S., en citant le commencement de ce psaume, ne nous invite-t-il pas à nous le rappeler tout entier? Et peut-on rien voir qui convienne mieux au sujet qu'il traite, au lieu où il enseigne, et au temps où il parle? Il traite de ce qui est au-dessus de l'homme, il parle à la veille d'établir l'eucharistie et de souffrir la mort, il enseigne dans le temple, sur la montagne de Sion, d'où son Eglise doit se répandre sur toute la terre. Et quelle doit être notre admiration de retrouver tout cela dans le divin psaume que nous allons brièvement paraphraser!

(1) *Eclaircissement sur le psaume* CIX, Dixit Dominus, etc.

Cet admirable psaume présente, dans le latin et dans le grec, une expression équivoque, qui ne se trouve point telle dans le texte hébreu, et qui a occasionné des explications différentes, faute de recourir au texte, ou d'y faire attention. Cette équivoque consiste dans le mot *Dominus*. Les deux principaux personnages de ce psaume sont Dieu le père et le Messie N. S. J. C. son fils. Le latin, le grec, et les autres versions, sans excepter même celle de Pagnini, désignent ces deux personnages par le mot *Dominus*, ce qui jette de la confusion et cause de l'embarras, au lieu que dans l'hébreu, Dieu est désigné par son nom propre, que nous prononçons aujourd'hui *Jehova*, et le Messie par le mot *Adonaï*, comme on le prononce ordinairement, et qui veut dire *Dominus* ou *Dominus meus*. Dans ce psaume, le mot *Jehova* est employé trois fois, et le mot *Adonaï* deux fois. En retenant ces deux mots avec le reste de la Vulgate, voici comment on lira ce psaume :

Dixit Jehova Domino meo, sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Jehova ex Sion : dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum : ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Jehova, et non pœnitebit eum : tu es sacerdos in æternum, secundùm ordinem Melchisedech.

Dominus meus à dextris tuis confregit in die iræ suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas, conquassabit capita in terra multorum.

De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.

Les trois premiers mots sont de David, ensuite c'est Dieu qui parle au Messie jusqu'au quatrième verset inclusivement. Dans ces mots *emittet Jehova, juravit Jehova*, c'est toujours Dieu

I. Sa royauté et l'établissement du royaume de Dieu ou de l'Evangile sur la terre. Le sceptre que vous porterez comme le prix de votre valeur et le fruit de vos victoires sera d'abord reconnu à Jérusalem, mais de la montagne sainte de Sion; *virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion.* Le Seigneur Dieu étendra votre empire jusqu'aux extrémités de la terre, où vous régnerez au milieu même de vos ennemis; *dominare in medio inimicorum tuorum.*

II. Son règne dans le ciel. Votre qualité de roi ne se bornera pas à la terre. Vous la porterez avec vous, *tecum principium.* Vous en jouirez dans le jour pur et interminable de l'éternité, *in die virtutis tuæ.* C'est là qu'éclateront toute la gloire de vos mérites et toute la

qui parle, mais qui parle de soi en troisième personne, ce qui n'est pas inusité même parmi nous. Au verset III, *principium* est pour *principatus, regia dignitas.* Dans le cinquième verset, le mot *Dominus* est le même que dans le premier verset, *Domino meo,* et on le peut traduire également *Dominus meus.* Ce nominatif ne peut désigner ici que le Messie, comme dans le premier verset, et non pas Dieu le père, 1° parce que, si le prophète eût voulu désigner Dieu le père, il se seroit servi de *Jehova,* comme dans les versets précédens, et non pas de *Dominus,* qu'il a déjà employé pour signifier le Messie; 2° parce que c'est le nominatif de tous les verbes suivans. Or, si l'on entend par *Dominus* Dieu le père, ce nominatif ne peut convenir aux verbes du dernier verset, et ne convient pas même si bien aux verbes des deux versets précédens, que si l'on entend le Messie. 3° Dans l'hébreu, cette expression, *à dextris tuis,* n'est pas ici avec la même préposition que dans le premier verset, ce qui marque un sens un peu différent, mais qui ne convient encore qu'au Messie. Au premier verset, il y a dans l'hébreu *ad dexteram meam,* ce qui cadre avec le verbe *sede.* Au cinquième, il y a *super dexteram tuam,* ce qui signifie, *appuyé sur votre droite, soutenu de votre puissance, revêtu de votre autorité,* ce qui convient au Messie, à qui Dieu a donné le droit et la puissance de juger. C'est donc le prophète qui adresse ici la parole à Dieu, et qui décrit la vengeance que le Messie son Seigneur tirera de ses ennemis, la gloire où il sera élevé, et les souffrances par lesquelles il doit mériter son élévation. Tout ceci doit suffire, ce semble, pour prouver ce sentiment que suit S. Augustin. Il n'est pas nécessaire d'avertir que *confregit* est un prétérit prophétique qui équivaut à un futur. On ne parle pas non plus de quelques autres différences que fournit le texte hébreu, mais qui, n'étant point essentielles, ne sont pas de ce sujet, et mèneroient trop loin.

puissance de votre règne, dans la splendeur des saints, dans ce séjour de magnificence et de délices, d'où vos ennemis seront à jamais bannis. *Tecum principium in die virtutis tuœ, in splendoribus sanctorum.*

III. Sa génération éternelle. Tel il convient que soit le règne de celui que je n'ai pas créé et tiré du néant, mais que j'ai engendré de mon sein avant tous les siècles, consubstantiel et égal à moi. *Ex utero ante luciferum genui te.*

IV. Son sacerdoce et son sacrifice. Le Seigneur-Dieu l'a juré, et il ne rétractera point son serment; *juravit Dominus et non pœnitebit eum.* Le décret en est porté. Vous êtes le prêtre unique et éternel selon l'ordre de Melchisédech (1); car selon l'ordre d'Aaron, il y a plusieurs prêtres qui se succèdent les uns aux autres, qui n'ont point la qualité de rois, et qui offrent différentes espèces de sacrifices. Mais Melchisédech, pour vous représenter, fut roi et prêtre. L'Ecriture, que l'Esprit saint a dictée, le présente seul, sans lui donner ni prédécesseur ni successeur, elle ne parle que d'une offrande qu'il fit de pain et de vin. Voilà la figure de votre sacerdoce royal et éternel, et de votre sacrifice unique et perpétuel. *Tu es sacerdos in æternum, secundùm ordinem Melchisedech.*

V. Sa qualité de juge. C'est donc ainsi, ô mon Dieu, que le Seigneur mon maître, appuyé sur votre droite, revêtu de votre autorité et armé de toute-puissance, *Dominus meus à dextris tuis,* brisera au jour de sa colère le sceptre des rois infidèles, des tyrans persécuteurs, et l'audace de tous les superbes qui auront refusé de le reconnoître et d'obéir à ses lois; *confregit in die irœ suœ reges.* Il exercera son jugement sur toutes les nations, *judicabit in nationibus.* Il écrasera la tête de tous les rebelles, *implebit ruinas,* et aucun n'échappera à la ruine totale des impies et des pécheurs; *conquassabit capita in terra multorum.*

VI. Ses souffrances. Mais hélas! qu'il en doit coûter à mon maître, avant que d'être mis en possession de sa gloire! Par quelle voie le conduisez-vous, ô mon Dieu? Je le vois abreuvé d'un torrent d'humiliations et de douleurs, finir sa vie mortelle au milieu des op-

(1) Quelle chaîne prophétique depuis Abraham, par David, jusqu'à S. Paul!

probres et dans les plus cruels supplices. *De torrente in via bibet.* C'est par là que vous voulez qu'il entre dans sa gloire, parce que vous voulez qu'il soit mon rédempteur et mon modèle. *Propterea exaltabit caput.*

Après avoir admiré une prophétie si sublime, si détaillée et si exacte, il nous reste à réfléchir sur nous-mêmes par rapport à chacun de ces mystères. 1° Quel zèle avons-nous pour le règne de J. C. sur la terre? 2° Quel désir avons-nous du royaume des cieux? 3° Notre foi est-elle pure et parfaitement instruite sur Dieu, sur la sainte Trinité, sur J. C. et son Eglise? 4° Comment assistons-nous au sacrifice de J. C.? comment y participons-nous? comment en célébrons-nous l'action? Comment nous préparons-nous à paroître au dernier jour? Quel temps donnons-nous à la méditation de la passion de N. S.? Quel goût avons-nous pour les souffrances, et quelle estime en faisons-nous?

Prière. Je vous adore, ô mon divin Sauveur, sur le trône de votre gloire. Je me réjouis du glorieux repos que vos victoires vous ont mérité. Daignez du haut des cieux jeter sur moi un regard de miséricorde, aidez-moi à combattre, et faites-moi vaincre comme vous, afin que je puisse jouir de l'éternel repos avec vous. Ainsi soit-il.

CCLIVe MÉDITATION.

Caractère des Scribes et des Pharisiens.

Considérons, 1° leur sévérité outrée; 2° leur vanité ridicule; 3° la défense que Jésus fait à ses disciples. *Matth.* XXIII, 1-12; *Marc.* XII, 38, 39; *Luc.* XX, 45, 46.

Premier Point. — *Leur sévérité outrée.*

I. Ils sont dangereux. *Alors Jésus, s'adressant au peuple et à ses disciples, et continuant de les enseigner, leur dit: Gardez-vous des Scribes et des Pharisiens.* Les Scribes et les Pharisiens étant sortis du temple, sans vouloir ouvrir les yeux à la lumière, N. S. jugea qu'il étoit temps de démasquer ces hypocrites, et de prévenir le peuple contre les obstacles qu'ils devoient bientôt oppo-

ser à la publication de l'Evangile. Jésus avoit déjà ébauché ce tableau en Galilée, en présence même de plusieurs Scribes et Pharisiens de ce pays-là; mais il voulut ici y mettre la dernière main, et apprendre à tous les siècles à se tenir en garde contre l'hypocrisie des séducteurs. Jésus, n'ayant donc plus autour de lui que le peuple et ses disciples, adressa à ceux-ci son instruction, dont le peuple qui l'entendoit devoit aussi tirer son avantage. Profitons-en nous-mêmes. Gardons-nous des Scribes modernes. Les premiers ont persécuté l'Eglise naissante, les suivans l'ont troublée dans tous les temps. Il est plus important qu'on ne pense de bien placer sa confiance. Soyons-y attentifs.

II. Ils disent et ne font pas. *Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne les imitez pas en leurs œuvres, car ils disent et ne font pas.* Les Scribes et les Pharisiens étant assis sur la chaire de Moïse, et ayant pour enseigner une autorité légitime, il faut, tandis que subsistera cette chaire, les écouter, observer ce qu'ils prescrivent touchant les préceptes, les rits et les cérémonies de la loi; mais il ne faut pas les prendre eux-mêmes pour modèles, ni faire ce qu'ils font, parce que leur mauvais exemple ne détruit pas la vérité qu'ils annoncent, et ne sauroit justifier personne. Si donc parmi nous il arrive que ceux qui sont chargés de nous instruire ne mènent pas toujours une vie conforme aux instructions qu'ils nous donnent, souvenons-nous de cette règle de N. S., faites ce qu'ils vous disent, et non ce qu'ils font. Mais ne suivons-nous pas une règle toute opposée? Nous ne faisons aucune attention à leurs discours, à leurs instructions, à leurs exhortations; nous nous attachons uniquement à leurs mœurs, nous les examinons, nous les censurons, nous les critiquons, nous donnons des interprétations malignes à leurs vues, à leurs démarches, à leurs actions; nous écoutons avec plaisir, et nous croyons avec facilité le mal que l'on dit d'eux. N'est-ce pas là un renversement de l'Evangile? Et que prétendons-nous par là? Nous autoriser, nous justifier? La parole de J. C. nous condamne. Ah! cessons toutes ces déclamations injustes, qui, loin de justifier nos désordres, ne font que les augmenter. Quand il seroit vrai que quelqu'un des ministres ou pasteurs de l'Eglise ne vivroit pas selon

la sainteté de son état, sa perte, si j'imite sa conduite, empêchera-t-elle la mienne? Et si j'ai le malheur de me perdre, que m'importe qu'il se soit perdu avant moi? Sans examiner ni imiter ses actions, je me bornerai donc à faire ce qu'il me prescrit. La corruption de ses mœurs ne diminue en rien la sainteté de la loi qu'il prêche, comme la sainteté de la loi qu'il prêche n'autorise en rien la corruption de ses mœurs. L'irrégularité de sa conduite autorise même en quelque sorte les vérités qu'il enseigne, puisque ces vérités le condamnent, et qu'il n'ose cependant les dissimuler.

III. Ils sont sévères pour les autres et indulgens pour eux-mêmes. *Ils lient des fardeaux pesans, qu'on ne sauroit porter, et ils les mettent sur les épaules des hommes; mais ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt.* Les hommes sont toujours les mêmes, et quoique avertis, ils ont toujours donné et donneront toujours dans les mêmes piéges. Nous voyons dans l'histoire de l'Eglise que, dans tous les temps qui se sont écoulés depuis son établissement, tout hérétique qui a annoncé une réforme, qui a fait montre de sévérité, qui a traité de morale relâchée la sage conduite des pasteurs les plus zélés, qui a exigé une perfection impraticable et des dispositions impossibles, qui a débité des leçons sublimes, dont tout le fruit est l'éloignement des sacremens et la persévérance tranquille dans les désordres les plus affreux; nous voyons qu'un tel hérétique, qui devoit être rejeté tout à coup avec horreur, s'est toujours fait des partisans, que la réforme dont il se pare en a toujours imposé à ceux mêmes que sa vie immortifiée devoit désabuser, que cette sévérité de parade, qui n'est en elle-même qu'un prétexte, et comme un mot de ralliement, a toujours trompé le plus grand nombre. Et pourquoi? Parce que la source de nos erreurs est moins dans notre esprit que dans notre cœur, et que dès que la séduction attaque ce même cœur, elle en triomphe facilement, surtout lorsque, sous le voile même de la religion, elle le laisse en proie à ses passions.

Second Point. — *Leur vanité ridicule.*

I. Dans l'intérieur de leur cœur. *Ils font toutes leurs actions pour se donner en spectacle aux hommes.* Que de bonnes actions se trouvent corrompues par le désir

ou la complaisance qu'on a d'être vu des hommes! Espère-t-on d'être remarqué, d'être applaudi, on entreprend tout, on est capable de tout. Détournez ces regards des hommes, on n'a plus de courage pour rien; les bonnes œuvres secrètes sont sans appâts, et on ne peut se résoudre à les pratiquer. Ce poison de la vanité est si subtil, qu'à peine celui qui en est atteint s'en aperçoit; il est si mortel, qu'il change en vice la vertu, et en péché les œuvres les plus saintes; enfin, il est d'autant plus flatteur, qu'il est plus caché au fond du cœur, car nous mourrions de honte, si les hommes voyoient la vanité qui nous fait agir. Mais Dieu la voit, et que sommes-nous à ses yeux? Il la fera voir au dernier jour, et que serons-nous aux yeux de l'univers? N. S., qui voit nos intentions les plus secrètes, ne peut-il pas dire de nous, avec une juste indignation, que nous faisons toutes nos actions pour nous donner en spectacle aux hommes?

II. Dans l'extérieur de leurs habits. *Ils affectent de porter de larges bandes où sont les paroles de la loi, et d'avoir aussi des franges plus longues. Ils se plaisent à se promener avec de grandes robes.* Les Scribes et les Pharisiens affectoient dans leurs habits la propreté, l'élégance, l'amplitude, la magnificence; affectation bien puérile et bien ridicule. Quelle honte, si elle avoit passé jusqu'à nous! Elle ne seroit pas pardonnable dans une femme chrétienne, ni dans un chrétien séculier, combien seroit-elle scandaleuse dans un ecclésiastique, dans un religieux! Hélas! que de petitesses se glissent quelquefois dans nos cœurs et se manifestent au dehors! Nous en rougirions, si nous rentrions en nous-mêmes, ou si nous savions ce que pensent de nous ceux dont nous recherchons l'estime par ces dehors affectés, si contraires à la modestie et à l'humilité de notre état.

III. Dans les marques d'estime qu'ils recherchent. Il n'en est aucune qu'ils n'exigent, et qu'ils ne croient leur être due. *Ils aiment à avoir les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues. Ils aiment à être salués dans les places publiques, et à être appelés maîtres par les hommes.* Quelle fierté, quel orgueil! Faut-il qu'une si folle vanité vienne encore parmi nous troubler notre repos, piquer notre jalousie, exciter nos murmures, causer des contesta-

tions et des querelles, rompre les liens de l'amitié, et y substituer des haines et des animosités irréconciliables !

Troisième Point. — *De la défense que fait N. S. à ses disciples.*

I. Du sens de cette défense. *Pour vous, ne vous faites point appeler seigneurs* (1), *car vous n'avez qu'un Seigneur, et vous êtes tous frères. Et n'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux. Ne vous faites pas non plus appeler maîtres, parce que vous n'avez qu'un maître, qui est le Christ.* Cette défense doit s'entendre par opposition à l'esprit dans lequel les Scribes et les Pharisiens prenoient ces titres, savoir, par esprit de vanité, d'ambition, de secte et de parti. Les disciples de J. C., quelque distingués qu'ils puissent être entre eux par les talens naturels, ou les dons de Dieu surnaturels, par la naissance, le rang, la dignité civile ou ecclésiastique, se reconnoissent tous pour frères ; ils n'ont qu'un même père, qui est Dieu, qu'un même seigneur pour les gouverner, qu'un même maître pour les enseigner, qui est N. S. J. C. Quel est notre amour pour ce père, notre respect pour ce seigneur, notre docilité pour ce maître? Cette défense regardoit spécialement les apôtres, qui devoient vivre parmi les Scribes et les Pharisiens ; aussi l'ont-ils ponctuellement observée. Ils se nommoient simplement par leur nom. *Je suis venu*, dit S. Paul, *voir Pierre à Jérusalem, et je n'ai vu aucun autre des apôtres, si ce n'est Jacques.* De même S. Pierre, parlant de S. Paul, l'appelle *notre très-cher frère Paul.*

II. De l'abus qu'on pourroit faire de cette défense. Ce seroit manifestement abuser de cette défense que de s'imaginer qu'il ne soit pas permis d'employer ces qualifications dans l'usage commun de la vie, soit dans l'ordre naturel, civil et politique, soit dans l'ordre religieux et ecclésiastique ; et pour ne parler que de ce dernier, lorsque la vénération des fidèles a donné aux successeurs des apôtres et à leurs associés dans le saint ministère les titres de seigneur, de père, de maître, de

(1) Le mot *rabbi, maître,* signifie aussi *seigneur;* et c'est ainsi qu'il faut le traduire ici, sans quoi ce verset n'auroit pas de sens.

docteur, etc., on n'a jamais pensé que ce fût une contravention à la défense de J. C., parce qu'on n'a donné ces titres qu'avec la subordination convenable pour le Seigneur, le père et le maître suprême, dont les autres nous tiennent la place. Loin donc de nous scandaliser aujourd'hui de ces titres, donnons-les avec les mêmes sentimens de respect, de religion et de reconnoissance que les premiers chrétiens.

III. De deux maximes qui expliquent cette défense. *Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur; car qui quiconque s'élevera sera humilié, et quiconque s'humiliera sera élevé.* Méditons bien ces deux maximes si souvent répétées dans l'Evangile. Elles sont bien propres à nous faire refuser tous les titres d'honneur, et à nous tenir dans l'humilité lorsqu'on nous les donne.

Prière. Ne permettez pas, Seigneur, que vos ministres désavouent par leur faste et leur vanité l'ignominie de la croix, dont vous avez fait votre gloire. Faites qu'ils se fassent un devoir de souffrir plutôt que d'agréer les hommages et la soumission des fidèles, qui de leur côté ne sauroient trop les respecter. Faites que, dans les occasions où ils se trouvent quelquefois de soutenir leurs droits et leur rang, ils se mettent en garde contre l'esprit de domination et d'orgueil, qui ne se cache que trop souvent sous le voile du zèle et de l'autorité. Préservez votre peuple, ô mon Dieu, de ces faux docteurs qui, plus artificieux encore que les Scribes, cachent leur orgueil sous les dehors de la modestie et de l'humilité; de ces faux guides qui, sous le masque d'une apparente vertu, laissent aux passions une libre carrière; de ces hommes dangereux qui, sous prétexte de doctrine, et sous le voile d'une austérité de parade, font méconnoître l'auteur même du salut. Ainsi soit-il.

CCLV^e MÉDITATION.

Des quatre premiers anathèmes contre le faux zèle des Scribes et des Pharisiens.

Premier anathème, contre leur malice à détourner du royaume des cieux; second anathème, contre leur hypocrisie pour tirer de l'argent des veuves; troisième anathème, contre leur ardeur à augmenter le nombre de leurs sectateurs; quatrième anathème, contre leur témérité à décider en aveugles. *Matth.* XXIII, 13-22; *Marc.* XII, 40; *Luc.* XX, 47.

PREMIER POINT. — *Premier anathème, contre leur malice à détourner du royaume des cieux.*

MALHEUR *à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux; car vous ne voulez ni y entrer, ni y laisser entrer ceux qui le voudroient.* N'est-ce pas ici un excès de malice bien digne de l'anathème du Sauveur. Ah! si vous ne voulez pas vivre en chrétien, penser en catholique, n'empêchez pas du moins ceux qui le veulent. Soyez, puisque vous le voulez, assez désespéré pour renoncer à votre salut; mais quelle est votre fureur d'empêcher les autres de faire le leur! Je ne les empêche point, direz-vous. Et à quoi donc tendent ces discours libertins, impies, séditieux, que vous tenez, ces livres contre les mœurs, la religion et l'Eglise, que vous répandez? Pourquoi ces mépris outrageans, ces railleries piquantes, cette persécution continuelle, cette guerre ouverte que vous faites à ceux qui ne pensent et ne vivent pas comme vous? Ah! que chacun doit craindre d'avoir part à ce terrible anathème! Combien se portoient d'eux-mêmes au bien, et seroient maintenant dans le royaume des cieux qui leur étoit ouvert, si de faux amis, si des hypocrites ne les en avoient détournés! N'avons-nous rien nous-mêmes à nous reprocher sur ce point? Nos discours, nos mauvais exemples, nos scandales n'ont-ils détourné personne de la voie du salut? Et comment réparer un si grand crime, sinon par une pénitence sévère, par des larmes intarissables, et un vrai zèle pour le salut des ames, pour les aider, les animer, les soutenir dans leurs bonnes dis-

positions, et les défendre contre ceux qui tâcheroient de les détourner?

Second Point. — *Second anathème, contre leur hypocrisie pour tirer de l'argent des veuves.*

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui, sous prétexte de longues prières, dévorez les maisons des veuves; c'est pour cela que vous recevrez un jugement plus rigoureux. Condamnation bien justement méritée. Quelle indignité de voir ces docteurs d'une sévérité hypocrite, s'attaquer à un sexe foible et peu instruit, pour l'entêter de leur fanatisme; faire sortir des bienséances de leur état des femmes respectables, en leur inspirant l'amour de la dispute, le goût des discussions théologiques, et le ton décisif dans les matières de foi; les épuiser en contributions au profit des séducteurs qui les trompent, et de la cabale qui les joue! Mais si ces hypocrites trompeurs sont infiniment coupables, ces ames trompées sont-elles excusables? Devroient-elles souffrir qu'en leur présence on mît en problème l'autorité et les décisions de l'Eglise, qu'on les tirât de l'humilité, de la docilité, de l'obéissance qui est due aux légitimes pasteurs, et convient si bien à leur état? Peuvent-elles méconnoître ces faux docteurs, qui, en ne recommandant que vérité et charité, ne distillent que le poison de la médisance et de la satire, et se font les échos perpétuels des absurdités et des calomnies inventées par les ennemis déclarés de l'Eglise? Voilà de quoi elles auront à répondre, et le prétexte frivole qui les aura trompées ne les excusera pas.

Troisième Point. — *Troisième anathème, contre leur ardeur à augmenter le nombre de leurs sectateurs.*

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous faites le tour de la mer et de la terre pour faire un prosélyte, et après qu'il l'est devenu, vous le rendez fils de l'enfer deux fois plus que vous. Ces prosélytes que N. S. leur reproche ici de rechercher avec tant de peine, n'étoient pas des Gentils qu'ils cherchassent à convertir, mais des Israélites qu'ils s'efforçoient d'attirer à leur secte. Le zèle des sectaires ne se porte point à éclairer les idolâtres, à ramener les hérétiques et à convertir les pécheurs. Sur tout cela, ils restent dans l'inaction et le silence. Mais où leur zèle

déploie

deploie toute son activité, c'est à pervertir les catholiques, pour les attacher à leur parti, et à ce seul trait il seroit aisé de les reconnoître. *Vous faites le tour de la mer et de la terre.* C'est une manière de parler qu'on ne doit pas prendre à la lettre, et qui signifie seulement qu'ils faisoient tous leurs efforts, et mettoient tout en œuvre pour réussir. Le sacrifice de s'expatrier pour étendre le royaume de J. C. n'a jamais été du goût des hérétiques. Ce zèle vraiment apostolique qui fait traverser les terres et les mers ne s'est vu et ne se voit encore que dans l'Eglise catholique. La réforme prétendue, qui se vante de rappeler les premiers siècles de l'Eglise, n'oseroit dire du moins qu'elle l'imite dans ce point. Mais quels mouvemens ne se donnent point les sectaires pour augmenter le nombre de leurs sectateurs, et pour décrier ceux dont ils redoutent le vrai zèle ! Est-il de moyens justes ou injustes, honnêtes ou honteux qu'ils ne mettent en œuvre ? *Vous les rendez fils de l'enfer deux fois plus que vous.* Sans entrer dans toutes les explications qu'on a données à ces paroles, l'expérience ne nous fait que trop voir que les successeurs des méchans sont encore plus méchans qu'eux. *Fils de l'enfer...* Cette expression n'a pas paru trop forte au divin maître de la vérité et de la douceur : ne fera-t-elle point rentrer en eux-mêmes ceux qui s'abandonnent à ce zèle furieux dont ils ne peuvent s'empêcher de sentir eux-mêmes l'injustice ? Ne retiendra-t-elle point ceux que l'on tâche d'engager dans l'erreur ?

QUATRIÈME POINT. — *Quatrième anathème, contre leur témérité à décider en aveugles.*

Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple, cela n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, il est obligé à son serment. Insensés et aveugles que vous êtes ! lequel doit-on plus estimer de l'or ou du temple qui sanctifie l'or ? Et si un homme, dites-vous, jure par l'autel, cela n'est rien ; mais quiconque jure par le don qui est sur l'autel est obligé à son serment. Aveugles que vous êtes ! quel est le plus grand, ou le don qui charge l'autel, ou l'autel qui sanctifie le don ? Il est peu de matières sur lesquelles les hérétiques aient montré tant d'aveuglement que sur celle du serment. Les uns ont dit que le serment ne pouvoit jamais être permis dans aucun cas, les autres

ont accusé l'Eglise d'injustice et de violence de ce qu'elle veut, dans certains cas, s'assurer, par la voie du serment, de la foi de ses disciples, de ses ministres; d'autres enfin ont été jusqu'à décider que ces sortes de sermens étoient nuls, qu'on pouvoit les faire contre la vérité sans scrupule, et se parjurer sans péché. Quelle doctrine! quels conducteurs! quelle morale! Ne faut-il pas être bien aveugle soi-même pour se laisser conduire par de tels guides? La source de cet aveuglement, c'est l'intérêt qui fait qu'on estime et qu'on aime l'or plus que le temple, l'offrande plus que l'autel, le bénéfice plus que la foi, le revenu du bénéfice plus que le service de l'Eglise et que le salut des ames. Malheureux intérêt, combien fais-tu tous les jours de parjures, de mercenaires, d'aveugles et d'hypocrites! Le remède à cet aveuglement, c'est de se former une idée juste des choses, et de bien saisir cette maxime du Sauveur, que c'est le temple qui sanctifie l'or, et que c'est l'autel qui sanctifie les offrandes qu'on y fait, et dont le ministre du temple et de l'autel peut user légitimement. Voilà l'oracle de J. C. sur lequel chacun doit régler son estime, son amour, ses paroles et sa conduite. Un second moyen de remédier à notre aveuglement, c'est de nous servir des choses visibles pour nous élever aux invisibles. *Celui donc qui jure par l'autel jure par l'autel et par tout ce qui est dessus, et quiconque jure par le temple jure par le temple et par celui qui y habite. Et celui qui jure par le ciel jure par le trône de Dieu et par celui qui y est assis.* Nous sommes aujourd'hui assez instruits sur la nature du serment; mettant donc cette matière à part, nous pouvons profiter des paroles de N. S. pour nous exciter à quelques pratiques pieuses et consolantes. Jetons souvent les yeux sur l'autel, et voyons-y des yeux de la foi celui qui est lui-même l'autel, le prêtre et la victime; voyons-y tous les cœurs des vrais fidèles purifiés, sanctifiés par celui de J. C. auquel ils s'unissent. Refuserions-nous d'y porter, d'y offrir le nôtre? Portons-le avec ferveur, offrons-le avec confiance, parce que c'est l'autel de propitiation. Entrons dans le temple, soyons-y, sortons-en avec le respect religieux que doit nous inspirer la majesté invisible du Dieu qui y habite, et qui en a fait sa maison, pour y recevoir nos vœux et nos hommages. A la vue de ce ciel élevé au-dessus de

nos têtes, pensons que c'est là le trône de Dieu, que c'est là qu'il est assis, que c'est de là qu'il éclaire, qu'il contemple, et qu'il juge les peuples et les rois, que c'est là qu'il nous appelle, que c'est le séjour délicieux qu'il nous destine, et où déjà nous ont devancés une infinité d'ames bienheureuses, qui y jouissent de la récompense accordée à la fidélité qu'elles ont eue dans les mêmes épreuves que nous.

Prière. Soutenez, Seigneur, votre Eglise contre l'enfer et ses suppôts. Protégez vos fidèles serviteurs uniquement zélés pour les intérêts de votre gloire et pour le salut des ames. Préservez votre peuple d'une séduction d'autant plus à craindre, qu'elle attaque en même temps notre foi et nos mœurs. Entretenez cet esprit apostolique dans votre Eglise, qui lui forme dans les contrées les plus reculées et les plus barbares des enfans dignes d'elle. Ainsi soit-il.

CCLVIe MÉDITATION.

Des quatre derniers anathèmes contre la fausse religion des Scribes et des Pharisiens.

Cinquième anathème, contre l'omission de l'essentiel; sixième anathème, contre la négligence de l'intérieur; septième anathème, contre les fausses apparences; huitième anathème, contre l'esprit de violence et de persécution. *Matth.* XXIII, 23-33.

Premier Point. — *Cinquième anathème, contre l'omission de l'essentiel.*

1. Dans la pratique de la vertu. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, pendant que vous abandonnez ce qu'il y a de plus important dans la loi, savoir, la justice, la miséricorde et la bonne foi! Il falloit faire ces choses-là sans omettre celles-ci.* La dîme de ces menus grains n'étoit pas comprise sous la lettre de la loi; la payer étoit une œuvre de surérogation et louable en elle-même, si elle eût eu un bon principe, si l'hypocrisie n'y eût point eu de part: mais il ne falloit pas pour cela omettre l'essentiel de la loi. Prenons garde de ne pas tomber

dans la même faute. Nous sommes exacts à remplir des pratiques particulières, des dévotions que nous nous sommes imposées, des œuvres qui sont de notre goût; mais n'omettons-nous pas les œuvres essentielles de la loi? N. S. n'en nomme ici que trois qui regardent le prochain : examinons comment nous les pratiquons nous-mêmes. 1° *La justice.* Si nous sommes assis sur les tribunaux, ou si nous possédons quelque emploi qui y ait rapport, comment à cet égard remplissons-nous nos obligations? Sommes-nous diligens, appliqués, assidus? Sommes-nous justes, inflexibles, équitables, désintéressés? N'occasionnons-nous pas par notre faute des pertes, des frais, de justes plaintes? Si nous ne sommes pas juges, pourquoi nous mêlons-nous en tant d'occasions de juger notre prochain? Mais encore le jugeons-nous avec équité? ne le jugeons-nous pas avec malignité, par haine, antipathie, jalousie? 2° *La miséricorde.* Comment l'exerçons-nous? Pardonnons-nous les torts, les offenses, les injures? Supportons-nous avec patience et douceur les défauts du prochain? Sommes-nous sensibles à sa misère, à ses afflictions, à ses peines? Le soulageons-nous par nos aumônes, par nos conseils, par des expressions de compassion, des paroles de douceur et de consolation? Ne le rebutons-nous pas avec aigreur, impatience et mépris? 3° *La foi.* La foi envers Dieu soumise et orthodoxe est toujours supposée; sans elle, point de vraie vertu. Il s'agit ici de la foi envers le prochain, de la bonne foi dans le commerce des hommes, de la fidélité dans les contrats, de l'exactitude à tenir ses promesses, de la vérité dans toutes ses paroles, en sorte qu'à jamais en soient bannis la fraude, le mensonge, l'équivoque; la dissimulation, la malignité, la satire, la médisance, la calomnie. Que ces trois mots sont énergiques! qu'ils renferment de devoirs! En nous les recommandant comme essentiels, on ne nous dit pas de négliger des dévotions particulières que nous pouvons pratiquer utilement. Ainsi sur ce premier article, retenons la maxime de N. S. *Il falloit faire ces choses-là sans omettre celles-ci.*

II. Dans la fuite du vice. La scrupuleuse délicatesse des Scribes et des Pharisiens alloit jusqu'à se donner le soin de faire passer par une espèce de tamis tout ce qu'ils buvoient, de peur d'avaler rien d'impur. Sur

quoi N. S. leur dit : *Guides aveugles, vous craignez le moucheron, et vous avalez le chameau.* N'est-ce point là notre portrait? On se fait scrupule, on s'accuse de plusieurs choses indifférentes ou légères, on y apporte une attention qui va jusqu'à l'inquiétude; c'est un moucheron qui nous occupe. Mais sur les devoirs de son état, sur les sentimens intimes de son cœur, sur une passion qui flatte, sur une habitude changée en nature, on n'y jette pas un seul coup-d'œil, on n'y fait pas la moindre attention, et des péchés considérables contre la charité, la pureté et la justice, se commettent sans remords, et sans qu'on veuille s'en apercevoir; n'est-ce pas avaler le chameau? Aveuglement déplorable! Chacun doit s'en garantir pour soi-même, et les conducteurs des ames doivent en garantir les autres.

Second Point. — *Sixième anathème, contre la négligence de l'intérieur.*

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de rapine et d'impureté! Qui n'a pas à se reprocher d'avoir plus de soin de l'extérieur que de l'intérieur? Equité, probité, honnêteté, foi, religion, on ne voudroit pas dire ou faire la moindre chose qui donnât à penser que nous manquons de ces vertus; mais dans l'intérieur qu'en est-il? Quels sont nos sentimens, nos pensées, nos désirs, nos intrigues cachées, nos menées secrètes, nos industries déguisées, nos œuvres ténébreuses? C'est de quoi nous ne nous mettons point en peine, c'est sur quoi nous jetons un voile épais qui nous dérobe à nos propres yeux. *Pharisiens aveugles, commencez par nettoyer le dedans de la coupe et du plat, afin que ce qui est au dehors devienne net.* Commençons par examiner si ce luxe, cette somptuosité, cette délicatesse, cette abondance dans laquelle nous vivons, n'est chez nous ni le fruit ni la source du péché, ni le fruit de *la rapine*, ni la source de *l'impureté*. Commençons par restituer ce bien mal acquis et usurpé, par payer ce créancier, cet ouvrier, ce domestique qui souffre de nos délais; par soulager ce pauvre qui languit dans la misère, qui est notre frère, et dont la Providence nous a chargés. Commençons par nous faire le plan d'une vie chrétienne, pure, sobre, pénitente, et alors de lui-même le dehors

deviendra net. Mais combien peu veulent prendre cette peine! Pourvu que le dehors soit réglé, que les apparences soient sauvées, et que les hommes soient contens, on s'imagine que tout est fait.

TROISIÈME POINT. — *Septième anathème, contre les fausses apparences.*

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paroissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossemens de morts et de toute sorte de pourriture! C'est ainsi qu'au dehors vous paroissez justes aux yeux des hommes, et qu'au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. Peinture affreuse, mais véritable, de l'état de ceux qui vivent dans le péché, et qui doit nous apprendre, 1° de quel œil nous devons regarder tout ce qui brille dans le monde. Mondains et mondaines, vous ne sauriez plus m'en imposer; l'or et la soie dont vous vous couvrez, l'art et le soin avec lesquels vous vous parez, tout l'éclat qui vous environne, n'éblouit plus mes yeux. Si vous êtes dans la grâce, vous êtes les temples de Dieu, et vous portez au dedans de vous un trésor inestimable; mais si vous êtes dans le péché, vous n'êtes que des sépulcres blanchis, et sous ces dehors brillans, vous ne renfermez qu'ordure et impureté. Les yeux des hommes s'y trompent, mais ceux de Dieu ne s'y trompent pas. L'erreur même des hommes ne durera pas long-temps; bientôt le mur du sépulcre tombera, et la pourriture seule paroîtra. Que ne vous hâtez-vous de vous purifier avant que ce terrible jour ne vienne vous couvrir d'une confusion éternelle! 2° Avec quelle circonspection nous devons traiter avec les hommes. Nous ne devons juger, ni même suspecter personne; nous devons croire en détail que tous sont des saints, mais nous sommes avertis en général qu'il y en a qui n'en ont que l'apparence, et qui sont des sépulcres blanchis. Sitôt donc qu'un indice certain, qu'une exhalaison empestée, qu'une parole contre la foi ou la pudeur, que des manières trop familières ou trop libres nous décèlent le sépulcre, brisons, fuyons, rompons tout commerce, et ne conservons de liaison avec ces sortes de personnes qu'autant qu'en exigent de nous les lois de la charité commune et de la société civile. 3° Avec quels senti-

mens d'humilité et de crainte nous devons penser de nous-mêmes. J'ai vécu dans le péché, qu'étois-je donc alors? Un air de modestie, de douceur, de régularité cachoit mon opprobre et mes remords aux yeux des hommes. Ah! s'ils avoient vu toute la corruption de mon cœur, j'aurois expiré de honte et de confusion. Mais quoiqu'ils ne me vissent pas, je n'en étois pas moins *un sépulcre blanchi, rempli d'ossemens de morts et de toute sorte de pourriture.* Hélas! Seigneur, suis-je encore dans cet état? Aurois-je un jour le malheur d'y retomber? Ah! ne le permettez pas, ô mon Dieu: donnez-m'en une telle horreur, que j'évite tout ce qui pourroit m'y rengager. Telle est la résolution que je prends, soutenez-la de votre grâce.

QUATRIÈME POINT. — *Huitième anathème, contre l'esprit de violence et de persécution.*

I. En se livrant à cet esprit de violence, on se le dissimule à soi-même. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monumens des justes, et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'aurions pas répandu avec eux le sang des prophètes!* L'erreur et le vice ont toujours persécuté la foi et la vertu, mais les persécuteurs ont toujours eu soin de cacher leurs excès, en protestant contre la violence, et en ne parlant que de douceur, d'humanité, de charité, de tolérance. Mais les faits tiennent un autre langage. On honore les martyrs, et on imite ceux qui les ont persécutés et qui les ont fait mourir. *Ainsi vous vous rendez témoignage à vous-mêmes, que vous êtes les enfans de ceux qui ont fait mourir les prophètes.* N. S. ne développe pas ici toute sa pensée, il se contente de nous la laisser entrevoir. Ce que disoient les Pharisiens prouvoit qu'ils se reconnoissoient, selon la nature, pour les enfans des meurtriers des prophètes; mais ce qui prouvoit qu'ils en étoient les enfans selon l'esprit et le caractère, c'étoient leurs intrigues contre J. C., leurs cabales, leurs complots, leurs calomnies, leur déchaînement, et la résolution où ils étoient de se délivrer de lui à quelque prix que ce fût.

II. En se livrant à cet esprit de violence, on met le comble à la mesure. *Achevez donc de combler la mesure de vos pères.* Ils la comblèrent trois jours après

en faisant mourir J. C., et depuis ce temps-là, le peuple juif n'a plus été qu'une nation proscrite, ennemie du Dieu qu'elle feint d'adorer encore, et privée du don de la foi et de la vraie religion. Ce n'est pas la première persécution qui bannit la foi d'une contrée. Malheureux ceux qui commencent cette persécution, malheureux ceux qui la continuent; mais plus malheureux ceux qui y mettent le comble, qui achèvent de séduire le peuple, qui le séparent de l'Eglise, qui lui font secouer le joug de la foi pour le soumettre à celui de l'erreur! Heureux ceux qui souffrent la persécution, qui soutiennent la foi, qui écartent l'erreur; mais plus heureux ceux qui sont victimes de leur zèle ou de leur fidélité, et qui parviennent au comble de la gloire par le sacrifice de leur vie!

III. En se livrant à cet esprit de violence, on mérite de la part du Sauveur les noms les plus odieux et les châtimens les plus sévères. *Serpens, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés au feu de l'enfer?* Ces terribles paroles n'arrêteront-elles pas enfin les hérésiarques, et ceux qui leur prêtent leur ministère? Si J. C., dans les jours de sa douceur et presque à la veille de sa mort, les traite avec tant de rigueur, comment les traitera-t-il au jour de sa colère? Quel jugement exercera-t-il sur eux? A quels supplices les condamnera-t-il, eux qui se trouveront coupables de la perte de tant d'ames de génération en génération? Comment devons-nous regarder nous-mêmes ceux qui ébranlent les fondemens de la foi, qui nous détournent de la soumission à l'Eglise, et tâchent de nous prévenir contre ceux qui la défendent? Combien devons-nous craindre d'avoir part à leur crime, à leur nom, à leur jugement, à leur condamnation, à leur enfer!

Prière. Animez-moi de votre grâce, ô mon Dieu, afin que je ne mette pas le sceau à ma réprobation, en m'attachant à l'erreur. Délivrez-moi, ô mon Sauveur, de cet esprit pharisaïque, qui ne porte qu'à réformer le dehors; qui, sous les dehors de la piété, blesse les lois de la foi, de la charité, de la justice; qui, sous prétexte de soutenir les intérêts de la religion, ne sert que sa haine, son ressentiment, sa jalousie. Donnez-moi votre esprit, qui me communique un amour constant et généreux pour la vérité, et qui m'inspire surtout la pureté du cœur et le sacrifice des passions. Ainsi soit-il.

CCLVIIᵉ MÉDITATION.

Prédiction des persécutions, et de leur châtiment.

Admirons ici, 1° la sagesse de Dieu, 2° sa justice, 3° sa tendresse. *Matth.* XXIII, 34-39.

PREMIER POINT. — *De la sagesse de Dieu.*

C'EST *pourquoi*, continue J. C., *je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres; vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville.* J. C. dit ici que c'est lui qui doit envoyer, et, dans S. Luc, il est dit que c'est la sagesse de Dieu; ce qui nous fait comprendre que J. C. lui-même est la sagesse de Dieu. Or cette sagesse de Dieu éclate ici,

I. Par rapport aux persécuteurs, en ce qu'elle les laisse user de leur liberté, suivre les mouvemens de leur passion, mettre le comble à leur iniquité, et remplir la mesure des crimes de ceux qui les ont devancés, et dont ils suivent les traces. On voudroit que Dieu empêchât tous les désordres, qu'il arrêtât le bras des impies, et leur ôtât tout pouvoir de nuire aux justes, d'intimider les foibles, de séduire les simples. Sagesse humaine, taisez-vous, humiliez-vous devant la sagesse divine, adorez ses voies; que toute votre attention se borne à connoître ce qu'elle exige de vous et à l'exécuter.

II. Cette sagesse de Dieu éclate par rapport aux prophètes qu'elle envoie, en ce qu'elle leur donne occasion de montrer leur fidélité, de signaler leur courage, de mettre le comble à leurs mérites et à leur gloire. S'il n'y avoit point eu de persécuteurs et de tyrans, l'Église n'auroit point eu de héros à célébrer, ni le ciel de martyrs à couronner. Quelle gloire et quel bonheur pour eux! C'est ainsi que la sagesse de Dieu sait tirer du plus grand des maux, qui est le péché, le plus grand des biens, qui est sa gloire et celle de ses saints.

III. Cette sagesse de Dieu éclate par rapport au peuple à qui elle envoie des prophètes, en ce qu'elle leur fournit par là des moyens de salut qui prouvent

...

son amour et justifient sa providence. Malgré les péchés qui règnent sur la terre, malgré les mauvaises dispositions des impies, Dieu ne laisse pas d'exposer ses envoyés à leur fureur, pour engager à la pénitence et sauver ceux qui voudront les écouter. Si Dieu laisse agir les séducteurs, il leur oppose ses sages et ses docteurs; si ceux-là intimident par leur violence, ceux-ci encouragent par leur constance. Or pour peu que le peuple ne veuille pas être séduit, il est aisé au plus simple de discerner les prophètes d'avec leurs persécuteurs, ceux que la sagesse de Dieu a envoyés, qui tiennent à la mission de J. C. et sont reconnus de l'Eglise, d'avec ceux qui ne sont envoyés que par leur propre esprit, par leur haine et leur jalousie, et qui détournent de l'obéissance légitime due aux pasteurs de l'Eglise. On peut quelquefois être surpris par une fausse prévention qui nous écarte du droit chemin : mais si cette prévention est innocente, elle sera courte; si la passion ne s'y mêle point, l'équité l'aura bientôt dissipée. Ainsi se fait le discernement des bons et des méchans, des justes et des pécheurs; les justes prennent part aux souffrances des prophètes, et ils auront part à leur récompense; les persécuteurs prennent part aux violences des pécheurs, et ils auront part à leur châtiment. De quel nombre sommes-nous? de quel côté nous rangeons-nous? Rappelons-nous combien le Seigneur nous a envoyé, et peut-être à nous en particulier, de prophètes, de sages, de docteurs pour nous toucher, nous conduire, nous instruire dans les voies de Dieu. Quelle reconnoissance lui en témoignons-nous? Quel fruit en avons-nous retiré? Ah! je devrois être un saint, après tout ce que Dieu a fait pour moi et tous les secours qu'il m'a envoyés, et je suis encore foible, lâche, tiède, irrésolu, peut-être même un très-grand pécheur.

SECOND POINT. — *De la justice de Dieu.*

Afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel.

1. Justice différée. Combien de temps Dieu n'a-t-il pas souffert la nation juive, avant que de l'exterminer au point d'en faire aux yeux de l'univers un exemple

de terreur! Combien de fois n'avoit-elle pas provoqué la colère du Seigneur par le meurtre des justes et des prophètes, par l'abomination de ses débauches, par l'impiété de ses sacrifices et le scandale de son idolâtrie! La mort même du Messie ne fut pas l'époque de sa ruine. Ce fut au contraire alors que, dans la personne des apôtres, Dieu lui donna des prophètes et des sages bien supérieurs à tous ceux qu'elle avoit reçus. C'est en les faisant mourir et en les persécutant, qu'elle s'attira le dernier châtiment, qui n'éclata que près de quarante ans après la mort de J. C. Ah! que la patience de Dieu est grande, et sur les nations et sur les particuliers! Combien y a-t-il de temps que Dieu me souffre moi-même, et que je ne cesse de provoquer sa colère! Votre patience, Seigneur, ne tend qu'à me conduire à la pénitence, je vais donc la commencer sérieusement, et je n'abuserai pas plus long-temps des délais de votre justice.

II. Justice terrible. Qui pourroit décrire les horreurs du dernier siège et de la prise de Jérusalem? L'état affreux et sans exemple dans lequel cette nation infortunée gémit depuis près de deux mille ans n'est-il pas pour tous les peuples de l'univers un monument terrible des vengeances du Seigneur? Ne semble-t-il pas, selon la parole du Sauveur, que tout le sang innocent répandu depuis celui d'Abel, première victime de la jalousie sous la loi de nature, jusqu'au dernier dont parlent les livres saints, jusqu'à celui du grand-prêtre Zacharie (1), fils de Barachie, ou Joïada, victime de son zèle sous la loi écrite; ne semble-t-il pas que tout ce sang est retombé sur la nation juive, que Dieu l'en rend responsable, et qu'il le lui fait expier? Combien de nations exterminées, et dont on ne parle plus aujourd'hui, ont ainsi éprouvé les terribles effets de la colère de Dieu, lorsque leurs crimes ont été parvenus à leur comble! Qui ne vous craindra, ô Dieu saint et terrible, et que deviendrions-nous peut-être

(1) C'est le sentiment de S. Jérôme, qui nous paroît le mieux fondé. L'autel des victimes n'étoit pas dans le temple proprement dit, mais vis-à-vis, à quelque distance, dans le lieu qu'on nommoit *Atrium*, ou *la cour du temple*. N. S. dit : *que vous avez tué*, parce que ce ne fut pas un particulier qui le tua, mais le peuple qui le lapida, par ordre du roi.

nous-mêmes sans le grand nombre d'ames saintes qui arrêtent encore les fléaux de votre juste colère?

III. Justice prochaine. *Je vous le dis en vérité, tout cela viendra fondre sur cette génération-ci.* Les délais de la justice divine, au lieu de nous porter à des sentimens de reconnoissance et de pénitence, ne nous inspirent souvent qu'une présomptueuse sécurité. Jérusalem jouissoit de la paix et de l'abondance. Elle multiplioit ses crimes, elle méconnoissoit son Sauveur, et entendoit avec la plus grande tranquillité tout ce qu'on lui annonçoit de sa ruine prochaine. Le peuple de ce temps, accoutumé à entendre parler des menaces du Seigneur, sans en avoir jamais vu les effets, ne se persuadoit pas qu'aucun de ceux qui entendoient ces menaces du Sauveur dût les voir s'effectuer. Mais plus la justice a été différée, plus elle est prochaine, parce que le terme en est marqué. En moins de quarante ans, Jérusalem ne fut plus, et la nation fut dissipée. Et nous, qui est-ce qui nous rassure contre la colère de Dieu que nous avons irrité par tant de péchés? N'est-ce pas parce qu'il y a long-temps qu'elle nous épargne? Mais plus il y a de temps, et plus le terme est proche. Attendons-nous donc qu'il soit venu? Nous en avons vu plusieurs frappés sous nos yeux, et enlevés de ce monde à tout âge, lorsqu'ils croyoient avoir encore du temps à vivre; et nous, nous vivons, et nous vivons, non pour faire pénitence, mais pour multiplier nos péchés. Ah! insensés, peut-on dire à la plupart d'entre nous, la mort et l'enfer vous attendent comme leur proie, et vous ne tremblez pas, vous ne changez pas! Vous avez, dites-vous peut-être, entendu ces menaces tant de fois, et vous n'en avez pas éprouvé l'effet; et c'est cela même qui doit vous faire trembler, car plus il y a de temps que vous les entendez, et moins il vous en reste pour les entendre. Peut-être cette année auront-elles leur effet, peut-être dans ce mois viendra un jour où il ne vous restera pas une heure. Ah! profitez du temps qui vous reste pour changer la colère de Dieu en miséricorde. Temps précieux, et d'autant plus précieux qu'il est plus court : vous le désirerez un jour, et il vous sera refusé. Profitez-en donc pendant que vous l'avez.

TROISIÈME POINT. — *De la tendresse de Dieu.*

I. Pour nous gagner, elle nous rappelle le passé.

Jerusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu! Rappelons-nous les bienfaits de Dieu à notre égard. 1° Leur nombre. Combien de fois, en combien de manières, pendant combien de temps, Dieu nous a-t-il appelés, nous a-t-il poursuivis, nous a-t-il pressés pour nous engager à nous donner entièrement à lui! 2° La circonstance du temps auquel il nous les a faits. C'étoit lorsque nous l'offensions, que nous le fuyions, que nous lui résistions, et que nous tâchions d'étouffer les remords, les inspirations et toute pensée de salut. 3° Avec quelle tendresse il nous les a faits. La comparaison même dont il se sert ici ne respire-t-elle pas la tendresse? Ne nous découvre-t-elle pas son amour, son empressement, son inquiétude pour nous? Et que cherchoit-il en cela, sinon notre bonheur, notre sûreté, notre salut? Et nous ne l'avons pas voulu : nous n'avons répondu à tant de bienfaits que par notre ingratitude, à tant de recherches que par une résistance opiniâtre, à tant de tendresse que par une dureté inflexible. Et nous ne l'avons pas voulu . ah! parole qui doit nous couvrir de confusion, remplir notre cœur de la plus vive douleur, et nous animer à la plus sincère pénitence. Ne différons donc plus. Cette volonté déterminée à nous perdre seroit pour nous dans l'enfer le sujet du plus affreux désespoir.

II. La tendresse de Dieu, pour nous gagner, nous découvre l'avenir. *Le temps s'approche où la maison que vous habitez demeurera déserte.* Figure naturelle d'une ame qui, par ses longues résistances, a forcé Dieu de s'éloigner d'elle. Cette ame en effet est semblable à une maison abandonnée et déserte. 1° La maison abandonnée et déserte est dénuée de tout ornement et dépouillée de tout ameublement; ainsi cette ame est privée de la grâce sanctifiante, privée de Dieu, sans vertu, sans mérite, sans bonnes œuvres. Il ne s'y trouve plus aucune pensée salutaire, aucun bon désir, aucun sentiment de piété, aucun goût pour le bien; à peine quelques remords y naissent et périssent dans l'instant. 2° La maison abandonnée et déserte est remplie d'ordures et d'insectes vénimeux. Ah! tout est souillé dans cette ame, elle est remplie de péchés de toute espèce,

d'effet et de volonté, de pensées et de désirs, de regards et de paroles; tous ses sens, toutes ses puissances en sont infectés. Quel état en comparaison de celui d'une ame qui jouit de la grâce de Dieu, et qui est ornée de toutes les vertus! 3° La maison abandonnée et déserte tombe en ruine, et bientôt on n'en voit plus de vestiges. La vieillesse s'avance, la caducité se fait sentir : une maladie, un acccident, devancent souvent l'une et l'autre, la mort nous enlève, et cette ame destinée pour le ciel, si souvent sollicitée d'en prendre la route et d'en faire les œuvres, tombe dans l'enfer, où sa perte est irréparable et éternelle.

III. La tendresse de Dieu, pour nous gagner, nous offre le présent. *Car je vous le dis, de ce moment vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur...* Ce moment n'étoit pas éloigné. Jésus étoit sur le point de sortir du temple pour n'y plus rentrer; trois jours après, il devoit mourir, et quarante jours après sa résurrection, monter au ciel, pour n'en descendre visiblement qu'à la fin du monde. C'est ce moment présent qu'il faut saisir, et dont la miséricorde de Dieu nous presse de profiter. C'est pour cela qu'elle nous rappelle le passé, et nous découvre l'avenir. Le temps est court, bientôt il n'y en aura plus pour nous. Ce temps une fois passé, nous n'aurnon plus Jésus pour sauveur. Nous ne pourrons plus avoir recours à sa rédemption et implorer sa miséricorde. Nous ne le verrons plus que comme notre juge dans l'appareil redoutable de sa majesté. Malgré nous alors nous confesserons qu'il est le béni de Dieu et l'envoyé du Père céleste : mais aveu forcé et sans mérite, qui ne pourra détourner de dessus nous l'arrêt d'une condamnation éternelle. Ah! reconnoissons-le maintenant, afin d'éviter un pareil sort.

Prière. Oui, Seigneur, je vous reconnois pour le Fils de Dieu; je le dis avec votre Eglise, qu'à jamais soit béni celui qui vient au nom du Seigneur! C'est vous que je veux écouter, servir et aimer, ô Jésus, ô mon Sauveur, ô mon juge! Vous êtes mon Sauveur avant que d'être mon juge, sauvez-moi donc des funestes suites de mes péchés, purifiez-moi, et ensuite jugez-moi. Ainsi soit-il.

CCLVIIIe MÉDITATION.

Offrande de la veuve.

Cet évènement nous apprend, 1° comment Dieu voit nos actions; 2° quel est le jugement que Dieu porte de nos actions. *Marc.* XII, 41-44; *Luc.* II, 1-4.

PREMIER POINT. — *Comment Dieu voit nos actions.*

I. IL les voit toutes. *Jésus, s'étant assis vis-à-vis du tronc qui étoit à la porte du temple, observoit le peuple qui y jetoit de l'argent. Plusieurs personnes riches y mettoient beaucoup. Et une pauvre femme veuve s'en étant approchée, elle y jeta deux petites pièces qui faisoient le quart d'un sou.* Jésus congédia le peuple qui l'avoit écouté la meilleure partie de la journée, et avant que de reprendre sur le soir, à son ordinaire, le chemin de Béthanie, il s'assit vis-à-vis du tronc où se mettoient les offrandes que l'on donnoit pour l'entretien du temple et des ministres. Ce moment de repos ne fut pas oisif, Jésus le fit servir à une importante instruction. Il considéra ceux qui venoient présenter leurs offrandes, et combien chacun mettoit. Il vit des riches qui donnoient beaucoup, et il vit une pauvre veuve qui mit deux petites pièces qui faisoient en tout un quart de sou. Les hommes ne voient guère que les actions que nous voulons bien leur montrer, mais Dieu les voit toutes. Il n'ignore rien de tout ce que nous faisons. L'intérieur comme l'extérieur, ce qui se passe en secret comme ce qui se fait en public, tout est à découvert devant lui, et on ne peut rien dérober à ses regards. Ah! que cette pensée est puissante pour nous détourner de tout mal, et nous animer à la pratique du bien!

II. Il voit l'état et la situation où nous sommes quand nous agissons. Jésus connoissoit les facultés de ces riches qui donnoient beaucoup; Jésus savoit à quel point d'indigence étoit réduite la veuve qui donna les deux pièces. Il en est de même en toute autre matière. Dieu connoît notre tempérament et nos inclinations, la facilité des occasions ou la difficulté des obstacles, la violence des tentations et la force des secours; d'après cette connoissance, bien des actions qui nous parois-

sent de peu de valeur sont d'un grand prix à ses yeux, bien des actions qui nous paroissent éclatantes sont devant lui d'un prix bien au-dessous de ce qu'elles nous paroissent. Nous pouvons trouver dans cette considération de quoi nous humilier et de quoi nous encourager.

III. Il voit tous les motifs qui nous font agir, si c'est la vanité, le respect humain, l'amour-propre, l'intérêt, l'ambition, l'hypocrisie, ou bien la charité, le zèle, le désir de lui plaire, d'observer sa loi, et de nous sanctifier. Il voit à quel degré est en nous chacun de ces motifs, comment ils se combinent ensemble, et jusqu'à quel point chacun influe dans notre action. Notre soin doit être de travailler sans cesse à épurer nos motifs et à les perfectionner.

IV. Il voit les circonstances qui accompagnent notre action, si nous la faisons avec soin ou négligence, avec ferveur ou lâcheté, d'une volonté pleine ou à regret.

V. Il voit les retours sur nous-mêmes qui suivent l'action, si après le peu de bien que nous faisons, nous nous en estimons davantage, si nous le rappelons à notre mémoire avec une vaine complaisance, si nous en parlons aux autres, si nous faisons valoir nos travaux, nos peines, nos fatigues, si nous vantons nos succès, et si nous nous complaisons dans les louanges qu'ils nous attirent. La veuve, après son offrande faite, n'eut point de ces retours d'orgueil et d'amour-propre. Nous devons, comme elle, nous humilier de ce que nous faisons si peu; mais ce qui doit nous humilier plus qu'elle, c'est qu'il s'en faut bien que nous fassions tout ce que nous pourrions faire, c'est que, dans le peu que nous faisons, il s'y glisse mille défauts qui doivent nous faire craindre d'en perdre tout le mérite. Il ne nous reste donc, après chaque bonne action, qu'à remercier Dieu, qu'à nous humilier devant lui, qu'à lui demander pardon de tout ce que nous y avons mêlé d'impur et de défectueux. Qui pourra soutenir les regards de ce Dieu saint à qui rien n'échappe? qui osera se glorifier en sa présence? qui ne craindra les actions les plus saintes et les plus louables en elles-mêmes? Notre unique gloire est dans sa miséricorde. Humilions-nous, parce qu'il élève les humbles; mais les superbes, comment pourroit-il les supporter, et ne les pas couvrir de confusion?

Second Point. — *Quel est le jugement que Dieu porte de nos actions.*

I. Jugement surprenant. *Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le tronc.* Jésus rassembla ses disciples pour sortir avec eux du temple et de la ville, mais auparavant il leur parla de l'argent que chacun venoit, sous leurs yeux, de mettre dans le tronc. S'il leur eût demandé qui ils croyoient qui avoit donné le plus, ils n'auroient eu garde de penser que c'étoit cette pauvre veuve. C'étoit cependant elle, et la chose étoit si surprenante, que Jésus le leur assura par la formule dont il avoit coutume d'user dans les occasions importantes : *Je vous dis en vérité.* Combien de surprises pareilles causera le jugement dernier ! Combien de jugemens seront réformés dans ce grand jour, à la honte des uns, et à la gloire des autres !

II. Jugement éclairé. *Car tous les autres ont donné de leur superflu ; mais celle-ci a donné de son indigence même, tout ce qu'elle avoit, et tout ce qui lui restoit pour vivre.* C'est cette générosité, cette affection de cœur qui met le prix à nos actions. Les hommes ne jugent que sur l'extérieur ; ils ne peuvent apprécier l'intérieur, parce qu'ils ne le connoissent pas. Ils ne jugent que sur les dons ou les services réels ; mais Dieu, qui n'a besoin ni de nos dons, ni de nos services, juge de ce que nous lui donnons, ou de ce que nous faisons, par la préparation et la disposition de notre cœur. C'est donc par là aussi que nous devons tâcher d'obtenir un jugement favorable, et nous l'obtiendrons, soit que nous fassions peu ou beaucoup, dès que nous agirons selon tout notre pouvoir. Mais surtout gardons-nous de juger personne. Outre que ce droit ne nous appartient pas, notre jugement ne pourroît être qu'aveugle et téméraire.

III. Jugement équitable. Il est juste que le prix d'une action soit estimé par le cœur, l'affection, la bonne volonté avec laquelle on la fait. C'est ainsi que les hommes en jugeroient eux-mêmes, s'ils connoissoient l'intérieur, et s'ils n'avoient pas de besoin à satisfaire. Par là Dieu remet entre les hommes l'égalité, malgré l'inégalité qu'il y a mise par la différence du

rang, du pouvoir et des facultés. Si sa providence, pour de justes raisons, a réglé cette différence parmi les hommes, qui sont tous également ses enfans, son équité rétablit l'égalité, en jugeant du mérite de nos actions par le dévoûment de notre cœur. De cette manière, le riche n'a aucun sujet de s'énorgueillir, ni le pauvre de se plaindre, puisque celui-ci peut donner à Dieu, faire pour Dieu autant que le riche, et mériter dans le ciel une couronne égale à la sienne.

IV. Jugement impartial. Les hommes se laissent aisément prévenir en faveur des grands et des riches. On relève leurs moindres actions, et on ne fait aucun cas de la vertu indigente et obscure. Mais devant Dieu, il n'y a ni grandeur, ni richesse, tout est néant devant lui. Il ne fait point acception de personnes. Il rend justice à la vertu partout où elle se trouve, et il ne craint pas de préférer le pauvre au riche, lorsqu'il le mérite. Que les riches s'humilient donc, qu'ils ne s'imaginent pas que le peu qu'ils font pour Dieu sera réputé grand, parce qu'ils croient l'être; qu'ils craignent au contraire de n'en jamais faire assez, et que ceux qu'ils méprisent ne soient plus riches qu'eux en mérites, et par conséquent plus grands devant Dieu. Que les pauvres se réjouissent, et qu'ils s'appliquent à profiter de leurs avantages.

V. Jugement irréformable, parce qu'il est fondé sur la vérité, et que la vérité du Seigneur demeure à jamais. *Je vous dis en vérité.* Tous les faux jugemens du monde seront un jour réformés sur ce jugement de Dieu. Alors, et pour toujours, tous les êtres intelligens, anges et démons, saints et réprouvés, se conformeront au jugement de Dieu, dont ils verront la vérité. Ils jugeront condamnable et punissable ce qu'il condamnera et punira, estimable et digne de récompense ce qu'il estimera et récompensera, et enfin, digne de préférence ce qu'il préférera. Ah! qu'il nous importe donc peu que le monde nous approuve ou nous condamne! Que son jugement est vain, stérile et méprisable! Mais qu'il nous importe d'avoir pour nous le jugement de Dieu, qui entraînera tous les autres, et dont l'effet sera une récompense éternelle, proportionnée au mérite de nos œuvres!

Prière. Qu'il est doux de vous servir, ô mon Dieu! Vous seul êtes un maître assez éclairé pour ne rien

ignorer de ce que je fais, ou de ce que je voudrois faire pour vous; assez généreux pour me tenir également compte de l'un et de l'autre, assez puissant pour récompenser jusqu'aux moindres de mes œuvres, jusqu'aux plus foibles de mes désirs. Qu'il est bien juste, ô mon souverain Seigneur, que je vous donne tout ce qui est à moi, tout ce qui dépend de moi; que je vous consacre mes biens, mon temps, mes forces, tout ce qui est en mon pouvoir, puisque tout vient de vous! Hélas! que puis-je en comparaison de ce que vous avez fait pour moi, et de ce que pourroit exiger votre souveraine grandeur? Donnez-moi donc, ô Jésus, la charité, la générosité, l'humilité de cette pauvre veuve que vous me proposez pour modèle. Ainsi soit-il.

CCLIX^e MÉDITATION.

Prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

1° Prédiction de la ruine du temple; 2° question des apôtres sur la prédiction de Jésus; 3° réponse de Jésus à la question des apôtres. *Matth.* XXIV, 1-4; *Marc.* XIII, 1-5; *Luc.* XXI, 5-8.

Premier Point. — *Prédiction de la ruine du temple.*

Jésus *étant sorti du temple pour s'en aller, ses disciples vinrent à lui pour lui faire remarquer la grandeur de cet édifice. Et quelqu'un lui disant, en parlant du temple, qui étoit bâti de belles pierres, et orné de riches présens : Maître, regardez quelles pierres et quel bâtiment! Jésus répondit : Vous voyez tous ces bâtimens? Je vous le dis en vérité, il viendra un temps auquel tout ce que vous voyez sera tellement détruit, qu'il ne restera pas pierre sur pierre.* Jésus, étant sorti du temple, prenoit avec ses apôtres le chemin de Béthanie, lorsque quelques-uns d'eux regardèrent du côté de la ville, et d'un point de vue favorable, ils aperçurent tous les bâtimens de la maison de Dieu. Ravis de ce magnifique spectacle, que l'on ne considéroit jamais sans une nouvelle admiration, ils s'approchèrent du Sauveur, et un d'eux lui dit : Maître, considérez un moment ce superbe édifice.

Quelle grandeur! quelle solidité! quelle régularité d'architecture! quel choix de matériaux! que de richesses et de trésors y sont enfermés! Mais Jésus, de cet objet d'une vaine admiration, en fit aux yeux de la religion le spectacle le plus frappant que Dieu ait présenté aux hommes. Vous voyez, leur dit-il, ces somptueux édifices, vous en admirez la magnificence; mais apprenez quelle en sera la destinée. En vérité, je vous le dis, de tout ce qui fait en ce moment le sujet de votre admiration, un jour viendra qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit, renversé, anéanti. Eloignes que nous sommes de ce grand évènement par un intervalle de dix-sept siècles, nous en sommes aujourd'hui peu touchés; mais c'est pour nous un devoir de religion de nous rapprocher de ces temps-là, pour contempler les œuvres du Seigneur, et la sagesse de ses voies dans l'établissement du christianisme. Les révolutions de tous les empires que l'histoire nous présente ne sont rien en comparaison de celle que J. C. annonce ici, et qui contient trois évènemens mémorables : 1° la ruine du temple; 2° la dispersion des Juifs; 3° l'abrogation de la loi de Moïse. Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces trois objets, qui, selon les oracles des prophètes, feront à jamais l'étonnement de l'univers.

I. De la ruine du temple. Le temple de Jérusalem, quoiqu'il fût, par la solidité, la grandeur, la magnificence de ses bâtimens et par la richesse de ses ornemens, une merveille du monde, étoit encore quelque chose de bien plus considérable par le privilège d'être le seul dans l'univers où Dieu agréât d'être honoré par un culte public et par des sacrifices solennels. Ce temple, bâti d'abord par l'ordre exprès de Dieu, et par le plus riche comme par le plus sage des rois de la terre, rebâti depuis au milieu des prophètes et des prodiges de toute espèce, agrandi ensuite d'âge en âge, honoré des signes sensibles de la majesté de Dieu, révéré des nations mêmes et enrichi de leurs présens; ce temple n'a pu être détruit et disparoître pour toujours de dessus la terre, que pour faire place à un culte plus parfait, à des temples plus saints et plus augustes. Vous les connoissons : ce sont les nôtres qui contiennent réellement J. C., le vrai temple de Dieu, le temple vivant, en qui habite corporellement toute la plé-

nitude de la Divinité. Avec quel respect, avec quelle reconnoissance devons-nous y entrer!

II. De la dispersion des Juifs. Le peuple juif, ce peuple chéri, et par préférence appelé le peuple de Dieu, le seul qui reconnût et adorât le vrai Dieu, créateur de l'univers; ce peuple fondé, établi, soutenu par une suite continuelle de miracles; ce peuple, au milieu de tous les peuples qui le haïssoient, devenu lui-même un prodige subsistant, n'a pu être détruit, dissipé par le Dieu qui l'avoit formé et protégé, que pour un crime unique et sans exemple dans l'univers. Nous savons quel est ce crime, c'est le déicide commis dans la personne du Messie, J. C., fils unique de Dieu.

III. De l'abrogation de la loi de Moïse. Le temple ruiné et le peuple dispersé, la loi tomboit d'elle-même, puisqu'il n'étoit plus possible de l'observer dans les préceptes qui concernoient le culte et la police, et qui la distinguoient de toutes les autres lois. Or cette loi divine, donnée avec tant d'appareil, écrite de la main de Dieu sur la pierre, l'unique dans le monde qui pût se glorifier du titre de loi de Dieu, comment pouvoit-elle tomber ainsi, et jusqu'au point que la pratique en devînt absolument et pour toujours impossible, sinon pour être remplacée par une loi plus pure et plus parfaite, par une loi de grâce et d'amour, donnée aux hommes par le Fils unique de Dieu, et gravée par le Saint-Esprit dans leurs cœurs? Le passage parfait et consommé de l'ancienne à la nouvelle alliance date donc de la ruine de l'unique temple du vrai Dieu, de la ruine de l'unique peuple adorateur du vrai Dieu, de la ruine de l'unique loi donnée par le vrai Dieu. Y a-t-il sur la terre une époque plus éclatante, plus frappante, et qui mérite plus l'attention de tous les hommes? De l'objet qu'admiroient les apôtres, J. C. nous conduit à l'admiration de ce spectacle qui n'étoit alors que futur, et dont nous voyons aujourd'hui le parfait accomplissement. Pouvons-nous l'admirer sans louer Dieu de son infinie miséricorde, et nous féliciter de notre bonheur en J. C.? Ce qui met le comble à notre joie, c'est que tous ces grands évènemens, tels qu'il sont arrivés, ont été prédits et par les prophètes, et par l'auteur même de la nouvelle loi et de notre salut.

SECOND POINT. — *Question des apôtres sur la prédiction de Jésus.*

Ensuite s'étant assis sur la montagne des Oliviers, vis-à-vis du temple, ses disciples vinrent le trouver en particulier. Et Pierre, Jacques, Jean et André, l'ayant pris à l'écart, lui demandèrent : Maître, dites-nous quand ceci arrivera, et quel signe il y aura que toutes ces choses soient sur le point de s'accomplir, quel sera le signe de votre avènement et de la manifestation du siècle? Les apôtres demandent deux choses : le temps où ces choses arriveront, et le signe qu'on aura qu'elles commencent à arriver. Mais quels sont les évènemens dont ils demandent et le temps et le signe, c'est ce qu'il importe de bien concevoir pour entendre tou cet chapitre, qui est de la plus grande importance. Pour cela, il faut examiner trois expressions dont ils se servent, et en les examinant, ne pas mettre les apôtres à notre place, mais nous mettre à la leur.

I. Première expression. *Toutes ces choses*... J. C. n'avoit parlé que de la ruine du temple, mais indépendamment de plusieurs autres prédictions qu'ils avoient entendu faire à leur maître sur le même sujet, et dont ils pouvoient se rappeler le souvenir, ils voyoient bien que ce temple ne pouvoit être détruit sans qu'il arrivât une révolution générale qui renfermeroit bien des évènemens qu'ils ne démêloient pas, et qu'ils comprenoient sous ce terme, *toutes ces choses.*

II. Seconde expression. *Quel sera le signe de votre avènement?* Nous ne distinguons aujourd'hui que deux avènemens de J. C., le premier qui est passé, et le second qui arrivera à la fin du monde, lorsque J. C. descendra du ciel pour juger la terre. Les apôtres savoient bien que J. C. devoit juger tous les hommes. Il les avoit souvent entretenus de cette grande vérité, mais ils n'avoient pas alors sur ce jugement les lumières que nous avons, et qu'eux-mêmes nous ont données depuis. Ils ne pensoient point que Jésus dût mourir, et quand il leur parloit de sa mort prochaine dans les termes les plus clairs, ils n'y comprenoient rien. Ils avoient si peu d'idée de sa résurrection, quoique souvent prédite, qu'à peine purent-ils la croire après l'avoir vue. Pour son ascension au ciel, ils n'en avoient pas encore entendu parler. Ils ne l'interrogent donc

pas sur sa descente du ciel en terre, lorsqu'il viendra pour juger l'univers. Cette venue dont ils demandent le signe est plutôt l'établissement public et manifeste de son règne. Ce règne, qu'ils croyoient devoir être temporel, les occupoit beaucoup, et le désir des premières places sous ce règne avoit souvent été pour eux, et devoit être encore une fois un sujet de dispute. Dans ce que nous appelons aujourd'hui le premier avènement de J. C., on peut en distinguer trois : sa venue au monde par sa naissance à Bethléem, sa seconde venue par sa prédication publique, c'étoit celle qu'annonçoit le Précurseur et qu'attendoit la Samaritaine; enfin sa troisième venue par la manifestation de son règne, et c'étoit celle qu'attendoient les apôtres. Ces trois venues, qui étoient si distinctes à l'égard de ceux sous les yeux desquels ces évènemens se succédoient, ne sont plus pour nous qu'un seul et même point de vue, que nous appelons le premier avènement de J. C.

III. Troisième expression. *Et quel sera le signe de la manifestation du siècle?* Ces paroles qui, dans la bouche de J. C., signifioient toujours la fin du monde, pouvoient bien avoir un autre sens dans la bouche des apôtres, au temps dont nous parlons ici. Ils ne songeoient, comme nous venons de le dire, qu'au règne de J. C. sur la terre, qu'ils croyoient devoir être temporel. Or ils concevoient que ce nouveau règne ne pouvoit s'établir que sur la ruine des autres règnes, et ils étoient confirmés dans cette idée par la destruction du temple, que J. C. venoit de leur prédire. Ils pensoient donc que l'ordre du gouvernement, tel qu'il étoit alors parmi eux, seroit aboli; que le pouvoir souverain et absolu seroit tout entier entre les mains de J. C., dont ils seroient les premiers ministres; que la domination des rois et des tétrarques, établie par les Romains dans l'étendue de la Terre promise, ne subsisteroit plus; que non-seulement les Romains n'exerceroient plus aucune autorité chez les Juifs, mais même que leur empire et tous les royaumes des nations leur seroient soumis et tributaires. Voilà peut-être ce qu'ils appeloient la consommation du siècle, la fin de la domination profane, et l'assujettissement des Gentils au peuple de Dieu sous le règne du Messie. Ce qu'il y avoit de vrai dans cette idée, c'est que la synagogue devoit être détruite, le peuple juif dispersé,

le culte figuratif de la loi et le culte impie des nations abolis; que le règne du Messie, la religion chrétienne, l'Eglise de J. C. devoit embrasser l'univers, et y dominer sans concurrence d'aucune autre religion qui pût prouver qu'elle venoit de Dieu. Voilà quelle étoit la prochaine consommation du siècle, la fin de la loi et de l'idolâtrie, et l'établissement du christianisme, du royaume de Dieu, du règne de J. C. sur toute la terre. Si par ces mots, la manifestation du siècle, les apôtres entendoient la fin du monde, il faut reconnoître du moins qu'ils n'avoient que des idées confuses de toutes les choses dont ils demandoient le temps et les signes, qu'ils confondoient la ruine du monde avec celle du temple, le règne de J. C. sur la terre avec son règne éternel dans le ciel, et enfin le règne spirituel de son Eglise avec le règne temporel des monarques de la terre. Pour nous, qui avons maintenant des idées distinctes de tous ces objets, remercions-en le Seigneur, et méditons avec respect la réponse qu'il va faire à ses apôtres.

Troisième Point. — *Réponse de Jésus à la question des apôtres.*

On ne peut trop s'appliquer à bien saisir l'objet de cette réponse, soit pour en admirer la sagesse, soit pour jouir en assurance des vérités qu'elle contient, et profiter des instructions qu'elle renferme.

I. Objet évité. *Jésus leur répondit : Prenez garde que personne ne vous séduise.* Ce fut par là que N. S. commença sa réponse, et dans la suite, il eut toujours soin d'en exclure toute vaine curiosité pour ramener tout à l'instruction. Il ne s'arrêta point à redresser les fausses idées de ses apôtres, ils n'étoient pas capables alors de comprendre ce qu'il auroit pu leur dire; d'ailleurs le Saint-Esprit devoit bientôt leur en donner un éclaircissement, et la suite des évènemens devoit le leur rendre sensible. Les apôtres demandoient le temps et les signes. Pour le premier article, N. S. leur déclare formellement, à la fin de sa réponse, qu'ils ne devoient pas s'attendre à recevoir de lui sur cela aucune connoissance. Pour les signes, on voit bien qu'il n'en parle qu'autant qu'il est nécessaire pour fortifier la foi, exciter la vigilance, diriger la conduite des apôtres et des fidèles, et nous inspirer à tous une crainte salutaire

des

des jugemens de Dieu jointe à la plus douce espérance. Entrons dans les vues de notre divin maître; ne cherchons, en méditant sa réponse, qu'à nous instruire utilement et à nous édifier, bannissant tout esprit de curiosité, de contention et de dispute, laissant à chacun la liberté d'expliquer comme il voudra quelques endroits de cette divine réponse, pourvu qu'il ne s'écarte pas de la doctrine des Pères et de l'enseignement de l'Eglise. C'est sur ce plan que nous allons continuer.

II. Objet prochain. La réponse de N. S. à la question des apôtres a pour objet prochain ce qui devoit arriver peu d'années après, et du vivant de plusieurs d'entre eux, savoir : la ruine du temple, la révolution qui devoit s'ensuivre, et l'établissement de son règne public et sans concurrence, c'est-à-dire l'établissement de son Eglise, du christianisme, comme l'unique religion divine et révélée qui existe sur la terre. Cet objet est infiniment touchant pour quiconque aime la religion. Si l'histoire de ce grand évènement nous présente des traits d'une providence infinie, qu'on ne peut s'empècher d'admirer, combien est-il consolant pour nous d'en trouver ici la prédiction détaillée, faite par l'auteur même de notre sainte religion!

III. Objet ultérieur et éloigné. Comme les apôtres dans leur question avoient parlé de la venue de N. S. et de la consommation du siècle, quelque idée qu'ils attachassent à ces mots, N. S. voulut que, dans ce qu'il alloit leur dire de la ruine de Jérusalem, ils pussent y trouver un jour ce qui regarde la ruine du monde entier, et que les instructions qu'il alloit leur donner servissent pour tous les temps, et en particulier pour ceux qui précéderoient immédiatement sa dernière venue et le jour du jugement universel. Nous ne croyons donc pas que N. S. dans sa réponse, depuis le quatrième verset de saint Matthieu jusqu'au trente-quatrième, et ainsi à proportion dans les deux autres évangélistes; nous ne croyons pas que N. S. ait tellement parlé de la ruine de Jérusalem et du jugement dernier, qu'il ait mêlé ensemble des expressions dont les unes ne conviendroient qu'au premier avènement, et les autres ne conviendroient qu'au second; ce qui seroit admettre une confusion qui nous paroît indécente, et contredire le trente-quatrième verset de saint Matthieu, et ceux des deux autres évangélistes qui y répon-

dent. Nous ne croyons point non plus que la description du jugement dernier ne se trouve ici que parce que la destruction de Jérusalem est la figure de la destruction du monde. Cette façon de parler ne nous paroît point suffisante, parce qu'elle pourroit faire penser que c'est nous qui établissons cette figure, qui allégorisons cet évènement, et l'appliquons comme bon nous semble. Nous pensons donc que N. S., en répondant directement à la question des apôtres par la description de la ruine de Jérusalem, a eu en vue en même temps de peindre à leurs yeux, et aux yeux de tous les fidèles à venir, la destruction du monde et le jugement universel; que c'est pour cela qu'il emploie certaines expressions dont l'énergie nous rappelle nécessairement l'idée de ce dernier jour; que c'est pour cela encore qu'après avoir fixé l'époque de la ruine de Jérusalem, il continue sur le même ton à parler du jugement dernier dans la fin de ce chapitre, et dans tout le chapitre suivant de saint Matthieu. Enfin il faut observer que N. S., parlant du jugement dernier, ne distingue point la ruine entière du monde d'avec la mort de chacun de nous en particulier, parce qu'en effet, quelque éloigné que puisse être pour nous le jugement dernier, la mort nous constitue invariablement dans l'état où nous nous trouverons à ce grand jour, et que le jour de notre mort est pour nous le dernier jour du monde. C'est dans cet esprit que nous méditerons les importantes instructions que nous donne J. C. deux jours avant sa mort.

Prière. Faites, ô mon divin maître, que je les grave profondément dans mon cœur, comme les dernières paroles que vous nous adressâtes avant de nous quitter. Elles comprennent les deux époques les plus importantes de l'univers, l'époque de votre premier avènement et de l'établissement douloureux du christianisme sur la terre, et l'époque de votre dernier avènement et du triomphe glorieux et éternel du christianisme dans le ciel. Que je serois donc bien aveugle, ô mon Dieu, si dans cette prédiction que je lis, dans les évènemens que je vois, dans la sagesse, la bonté, la grandeur, la magnificence qui brillent ici de toutes parts, je n'y reconnoissois pas l'opération sensible de votre divinité! Préservez-moi d'un tel aveuglement, Seigneur, et faites que je profite de ces importantes vérités. Ainsi soit-il.

CCLX^e MÉDITATION.

Première suite de la prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

DES PREMIERS MALHEURS QUI DOIVENT ARRIVER.

1° Les faux christs, 2° la guerre, 3° l'altération de la nature. *Matth.* XXIV, 4-8; *Marc.* XIII, 5-8; *Luc.* XXI, 8-11.

PREMIER POINT. — *Les faux christs.*

PRENEZ *garde qu'on ne vous séduise.* Notre premier soin dans tous les temps, c'est de conserver la foi, parce que sans la foi tout le reste est inutile. Au milieu de toutes les disputes qui s'élèvent, dans toutes les questions qu'on nous propose, loin de nous laisser aller à l'amour de la nouveauté, ou à un esprit de vaine curiosité, rappelons-nous cette parole de notre Sauveur : *Prenez garde qu'on ne vous séduise.* Abandonnons tout le reste pour être attentifs à ce point. C'est l'unique chose qui doive nous occuper : en voici trois motifs.

I. La multitude des séducteurs. *Car plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis le Christ.* C'est ainsi que parloient les séducteurs avant la ruine de Jérusalem, temps marqué pour la venue du Messie; c'est ainsi qu'ils parleront vers la fin du monde, lorsqu'on attendra le dernier avènement de J. C. Dans l'intervalle de ces deux avènemens, la multitude des séducteurs s'exprime autrement, et se conformant à la situation présente, ils disent : Nous sommes l'église, l'église réformée et dans sa pureté, l'église dans sa liberté et indépendance, l'église de la vérité et persécutée. Outre ces séducteurs qui corrompent notre foi, d'autres la détruisent entièrement, traitent la religion de superstition et de fanatisme, et crient aux hommes de n'écouter que leur raison. Au milieu de tant de séducteurs, nous ne pouvons être assez sur nos gardes, assez veiller, assez prier. Nous devons fermer nos oreilles à ce langage séducteur, et loin d'entrer dans aucune question, dans aucune discussion ou dispute, nous de-

vons nous animer mutuellement par ces paroles : *Prenez garde qu'on ne vous séduise.*

II. La multitude des artifices qu'ils emploient. *Plusieurs viendront sous mon nom, disant : C'est moi* qui suis le Christ, *et le temps est proche.* Ces dernières paroles, *le temps est proche,* ne sont pas de J. C., mais plutôt des séducteurs. Ils feront valoir en leur faveur, et ils s'appliqueront à eux-mêmes les prophéties qui marquent le temps de la venue du Messie. Les séducteurs s'autorisent de tout pour tromper plus sûrement. L'Ecriture sainte, les Pères de l'Eglise, l'histoire, les conciles, ils tournent tout à leur avantage et corrompent tout. Il n'est point de moyens dont ils ne s'avisent pour insinuer leur erreur : langage de réforme, de sévérité, de charité; livres de piété et de dévotion, livres raisonnés, contentieux et imposans; déguisemens, mensonges, équivoques, faux-fuyans, raillerie, satires, insultes, calomnies, attaques de toute espèce; ah ! comment éviter tous ces pièges et mille autres semblables, si on n'a toujours présentes à l'esprit ces paroles de N. S. : *Prenez garde qu'on ne vous séduise?*

III. La multitude de ceux qu'ils séduisent. *Et ils en séduiront plusieurs.* Cette multitude est un nouveau sujet de crainte pour nous, et qui peut inquiéter notre foi : mais songeons que cette multitude a été prédite, et que la prédiction en ôte le scandale; que cette multitude d'hommes séduits ne sauroit prescrire contre la vérité, contre les lois de J. C., ni obscurcir la visibilité et l'infaillibilité de son Eglise; que cette multitude est un effet du juste jugement de Dieu, qui punit l'indocilité et l'inattention des hommes. Les Juifs ont méconnu J. C., et ils ont cru des imposteurs. Les hérétiques ont méprisé l'autorité du corps épiscopal, et ils se sont livrés à de simples ministres, à des laïques même; ils ont insulté la primauté du successeur de Pierre, et ils se sont soumis, dans l'ordre de la foi, à un roi, à une reine, à des magistrats. Les impies ont rejeté des mystères autorisés par la révélation, et ils ont adopté les chimères, les absurdités, les extravagances d'une fausse philosophie. Gémissons à la vue de tant d'hommes séduits; mais ne nous en scandalisons pas, ne les imitons pas, soyons-en seulement beaucoup plus sur nos gardes, afin de n'être pas nous-mêmes séduits. Cette multitude est pour ceux qui se sont laissé séduire,

le malheur le plus funeste, parce qu'elle les rassure, parce qu'elle les retient, et ne les justifie pas. J. C. n'a-t-il pas suffisamment prouvé la divinité de sa mission? N'a-t-il pas donné à son Eglise des caractères capables de la faire reconnoître? N'a-t-il pas par là démasqué tous les séducteurs, et ne nous dit-il pas ici : *Gardez-vous donc bien de les suivre?* Si après cela nous les suivons, n'est-ce pas notre faute? Si, au lieu de nous tenir en garde contre la séduction, nous nous y exposons, nous la cherchons, nous l'aimons; si nous n'avons de goût que pour le mensonge, la satire, la calomnie; si nous dévorons avec avidité tout livre, tout écrit qui attaque la religion, l'Eglise et ses ministres; si nous rebutons avec obstination tout ce qui peut nous dessiller les yeux et nous désabuser, et qu'après cela nous soyons séduits, n'est-ce pas notre faute? Si nous étouffons tous les remords de notre conscience, si nous rejetons toutes les lumières qui nous démontrent notre erreur; si nous dissimulons les faits les plus palpables, l'origine de notre séparation, la source de nos divisions, le prestige des miracles qu'on a présentés, la fausseté des prophéties qu'on a hasardées, l'imposture et la calomnie des accusations qu'on a publiées; si, mille fois trompés, nous avons été contraints d'avouer nous-mêmes avec dépit qu'on nous en avoit imposé; si, malgré tout cela, nous demeurons encore attachés à nos séducteurs, n'est-ce pas notre faute? Ah! ce n'est point l'esprit seul qui est séduit, c'est le cœur qui l'est, parce qu'il le veut être. Soyons en garde contre la séduction, suivant le précepte de J. C., et jamais nous ne serons séduits.

SECOND POINT. — *La guerre.*

Et lorsque vous entendrez parler de guerre et de sédition, songez à ne vous troubler pas. Ne craignez point, ne vous effrayez pas, car il faut que ces choses arrivent premièrement; mais ce ne sera pas encore là la fin, car l'on verra s'élever alors peuple contre peuple, royaume contre royaume. Le second soin que nous devons avoir, c'est de conserver la tranquillité de l'ame.

I. Au milieu des agitations publiques des Etats. La providence de Dieu règle tout, et fait tout servir à sa gloire. Les princes qui font la guerre ont leurs desseins, et Dieu a les siens, à l'exécution desquels abou-

tissent ceux des princes. Dieu, par le même fléau, châtie et punit les pécheurs, éprouve et récompense les justes. Dans ces temps, ame fidèle, soyez en paix, remplissez les devoirs de votre état sans trouble et sans effroi, attendez, comme de la main de Dieu, tout ce qui peut vous arriver; souffrez, compatissez, priez, et soyez sûr que l'œuvre de Dieu s'avancera, et que ses desseins s'accompliront en votre faveur, et en faveur de son Eglise. *Ne vous effrayez pas.*

II. Au milieu des troubles, des dissensions domestiques des familles. Lorsque la différence des caractères, l'antipathie ou l'intérêt troublent la paix d'une famille ou d'une communauté, divisent les frères, les parens, les voisins, les amis, faisons ce qui dépend de nous pour rétablir la paix, pour maintenir le bon ordre et entretenir la charité; mais après cela, que le reste ne trouble point la tranquillité de notre ame, et ne nous empêche point de travailler à notre sanctification. Qui est-ce qui jouit d'une tranquillité parfaite au dehors, et qui n'a pas beaucoup à souffrir et à supporter? Mais ces troubles extérieurs, que plusieurs apportent comme un prétexte de leur négligence à se sanctifier, sont au contraire des moyens propres à contribuer à notre sanctification. Ainsi n'attendons pas des circonstances plus favorables, profitons de celles où nous sommes. C'est dans des circonstances semblables, et plus difficiles encore, que les saints se sont sanctifiés, et il ne tient qu'à nous de nous y sanctifier comme eux. Renvoyer le soin de notre salut et de notre perfection à un temps où nous n'éprouverons aucune contradiction, c'est y renoncer pour toujours. *Songez à ne vous troubler pas.*

III. Au milieu des séditions intérieures du cœur. Le cœur de l'homme est une espèce d'état difficile à gouverner, et agité de révoltes continuelles. Mille passions, dont les intérêts sont opposés, y excitent des troubles qui, à peine apaisés d'un côté, renaissent de l'autre. L'ambition, la colère, la sensualité, l'orgueil, la paresse, la joie, la tristesse, les tentations de la chair, les fantômes de l'imagination, le souvenir du passé, les remords, les scrupules, les attraits du péché, les difficultés de la vertu; tout cela est capable de jeter dans le désespoir, si, au milieu de ces séditions intestines, on ne met pas toute sa confiance dans le Seigneur.

Ainsi implorons son secours, et ne craignons rien; il faut que cela soit ainsi, c'est l'effet du péché de notre premier père, et du malheur de notre naissance : mais la grâce de J. C. nous suffit pour nous faire triompher de tout. Les combats que nous aurons à soutenir serviront à sa gloire, augmenteront notre mérite à ses yeux, et notre récompense dans le ciel. Les saints n'ont point eu de moindres combats à soutenir, et avec la grâce de J. C. ils ont vaincu; avec cette même grâce nous vaincrons comme eux. *Ne craignez point.*

TROISIÈME POINT. — *L'altération de la nature.*

Et il y aura des pestes, des famines et des tremblemens de terre en divers lieux... Des signes terribles et des prodiges paroîtront dans le ciel. Et tout cela ne sera que le commencement des douleurs... Le troisième soin que nous devons prendre, c'est de détacher notre cœur de ce monde.

1. Parce que le séjour en est désagréable. Tout ce qu'annonce ici N. S. arriva avant la ruine de Jérusalem, et arrivera avant la ruine du monde. Mais tout cela n'est que le commencement et comme le prélude des derniers malheurs, c'est-à-dire que tout cela, à l'exception peut-être des prodiges célestes, se fait continuellement sentir dans le monde, et s'y fera sentir jusqu'à la fin. Quel séjour que celui que nous habitons! Une terre peu affermie sous nos pieds, toujours prête à renverser sur nous nos propres demeures, et à ouvrir son sein pour nous engloutir. Une mer qui ne nous offre un passage que pour trahir nos espérances, dévorer nos fortunes, et nous ensevelir nous-mêmes dans ses gouffres. Un air chargé d'exhalaisons funestes et de poisons subtils, dans lequel, au lieu de la vie, nous ne respirons que différens genres de mort. Un ciel qui semble toujours irrité contre nous, qui tantôt nous refuse ses influences, et tantôt nous inonde de ses flots; tantôt brûle nos campagnes arides, et tantôt glace nos moissons ou les brise sous ses coups; qui souvent s'arme de la foudre, fait briller ses feux menaçans, répand la terreur par le bruit de son tonnerre, jusqu'à ce qu'il ait choisi sa victime, et l'ait écrasée sous ses carreaux. Encore si les habitans de cet infortuné séjour travailloient, par des secours mutuels, à en adoucir la rigueur; mais ce sont eux au con-

traire qui contribuent plus que tout le reste à en faire un séjour d'horreur. Impiété, oubli de Dieu, crimes énormes, guerres, querelles, haine, jalousie, calomnie, injustice, ravages, meurtres, incendies, fraudes, perfidies, trahisons, voilà ce que l'on trouve parmi les hommes. O terre maudite de Dieu, vallée de larmes, comment nos cœurs peuvent-ils aimer un si funeste séjour? N'y demeurons donc que pour obéir aux ordres de Dieu, pour y souffrir, pour y pleurer nos péchés, pour en faire pénitence, en soupirant sans cesse vers la céleste patrie, séjour de paix, de sainteté et de délices, promis à ceux qui auront méprisé la terre, et dirigé toutes leurs pensées vers le ciel.

II. Parce que la vie y est inquiète. Comment vivre sans alarmes au milieu de tant de désastres, de malheurs, de périls qui nous menacent de tous côtés? Il n'y a qu'un cœur solidement établi en Dieu et détaché de tout qui puisse être tranquille. Mais la vie du commun des hommes, qu'est-elle sur la terre, que misère, douleur et crainte continuelle? On craint pour soi, on craint pour les siens; on craint pour sa fortune, pour son crédit, pour son autorité, pour sa réputation; on craint la honte, le mépris, l'infamie, la disette, la pauvreté, la douleur, la maladie et la mort. Crainte d'autant plus vive, que les objets sont plus intéressans; d'autant plus continuelle, que les exemples sont plus fréquens. Fortunes renversées, riches réduits à la mendicité, puissans abattus, favoris disgraciés, crimes découverts, maladies contagieuses, morts subites, morts prématurées, familles couvertes d'opprobres, voilà ce qu'on apprend tous les jours, ce dont on s'entretient avec effroi, et ce que chacun avec raison craint à tout moment pour soi. Quelle vie! qui peut l'aimer, qui peut s'y attacher? Eh! pourquoi ne pas élever nos cœurs vers cette vie tranquille et bienheureuse qui nous est offerte, et où nous n'aurons plus rien à craindre ni à désirer?

III. Parce que la mort y est certaine. Le monde fût-il le séjour le plus agréable et le plus délicieux, dussions-nous y mener la vie la plus douce et la plus tranquille, et n'y goûter que des plaisirs, dès qu'il est certain que nous devons bientôt le quitter, devrions-nous nous y attacher? Qu'est-ce donc qui nous fascine les yeux, et nous empêche de voir une conséquence si

immédiate d'un principe certain que nous avouons nous-mêmes? Ah! je le veux, ne craignons ni la terre, ni la mer, ni la peste, ni la famine, ni le fer, ni le feu, ni la foudre : échappons à tous les accidens qui en font périr tant d'autres; mais enfin nous n'échapperons pas à la mort, nous mourrons; nous mourrons, et nous nous attachons à cette vie que nous devons quitter!

Prière. Ne permettez pas, Seigneur, que je sois si insensé. Ah! plutôt dirigez mes regards vers cette vie immortelle qui ne finira jamais, et faites que je n'emploie plus ce qui me reste de celle-ci que pour mériter celle-là. Ainsi soit-il.

CCLXIe MÉDITATION.

Seconde suite de la prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

DE LA PERSÉCUTION CONTRE LES APÔTRES.

J. C. annonce aux apôtres, 1° ce qu'ils auront à souffrir; 2° ce qu'ils auront à faire; 3° ce qu'ils auront à espérer. *Matth.* XXIV, 9-14; *Marc.* XIII, 9-13; *Luc.* XXI, 12-19.

Premier Point. — *Ce qu'ils auront à souffrir.*

I. De la part des puissances. *Mais avant que toutes ces choses arrivent, on se saisira de vous, on vous persécutera, on vous jettera dans les prisons, et on vous traînera devant les rois et devant les gouverneurs, à cause de mon nom. On vous fera comparoître dans les assemblées des juges; vous serez battus dans les synagogues. On vous livrera pour être tourmentés. On vous fera mourir, et vous serez odieux à tous les peuples; et tout cela arrivera afin que vous me rendiez témoignage.* Voilà donc le traitement qu'on fera aux apôtres. On les persécutera, on leur suscitera des tribulations de toute espèce, on se saisira de leurs personnes, on les traînera devant les tribunaux, devant les magistrats, devant les rois et dans les synagogues, devant les peuples assemblés; on leur fera souffrir les prisons, les fouets, toute sorte de supplices, et la mort même. Voilà ce qu'ont souffert les apôtres, les disciples, les martyrs, avant la destruction de Jérusalem, de la part des Gentils. Voilà

...

la voie de sang par laquelle la foi est parvenue jusqu'à nous. Ah! que les saints, ces illustres confesseurs de J. C., sont bien dignes de notre estime, de notre vénération, de notre reconnoissance et de notre amour! Mais prenons-y garde, ces persécutions se renouvelleront avant la destruction du monde; elles ne cessent même jamais entièrement dans le monde; elles se renouvellent avec plus ou moins de force en certains temps, en certains lieux, en certaines circonstances: de véritables chrétiens doivent donc se tenir toujours prêts à tout, et ne rien redouter quand il s'agit de la foi.

II. De la part des parens. *Alors ce sera un temps de scandale pour plusieurs qui se trahiront et se haïront les uns les autres. Il s'élevera aussi plusieurs faux prophètes qui séduiront un grand nombre de personnes. Et parce que l'iniquité abondera, la charité de plusieurs se refroidira. Alors le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfans s'éleveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir. Vous serez même livrés aux magistrats par vos pères et vos mères, par vos frères, par vos parens, par vos amis, et ils en feront mourir plusieurs d'entre vous. Or, quand on vous livrera entre les mains des juges, ne songez point par avance à ce que vous aurez à dire. Mettez-vous bien dans l'esprit que vous ne devez pas préméditer ce que vous aurez à répondre pour votre défense; mais dites ce qui vous sera inspiré à l'heure même, car je vous mettrai alors dans la bouche des paroles si pleines de sagesse, qu'aucun de vos adversaires ne pourra ni les contredire, ni y résister.* Prédiction bien étonnante et bien littéralement accomplie. Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfans se souleveront contre leur père et contre leur mère, et les feront mourir. *Vous serez livrés par vos frères, vos parens et vos amis*, ils seront les premiers à vous trahir, à vous dénoncer, à vous livrer aux tourmens. La persécution en fera tomber plusieurs; ils se trahiront et se haïront mutuellement, et comme la persécution qui s'élève contre les vrais fidèles n'attaque point les faux prophètes, c'est pour eux le temps le plus favorable. Ce sera aussi alors qu'il en paroîtra un plus grand nombre, et qu'ils en séduiront plusieurs. A mesure que l'iniquité croîtra, que le libertinage s'accréditera, que la séduction gagnera, et que la

persécution s'animera, la charité de plusieurs se refroidira, leur libéralité envers vous diminuera, l'affection qu'ils vous portoient se ralentira, ils n'oseront plus parler pour vous, et bientôt ils ne voudront plus avoir avec vous aucun commerce. Cette prédiction n'est-elle pas l'histoire abrégée de toutes les persécutions que l'Eglise a souffertes? Elle l'est aussi de toutes celles qu'elle souffrira jusqu'à la fin du monde. Si pendant notre vie nous devons être témoins de quelque persécution plus ou moins violente, voyons quel personnage nous y devons faire. Nous ne voudrions pas être du nombre des persécuteurs, ni des séducteurs; mais prenons garde de n'être pas du nombre des inconsidérés qui se laissent séduire, ou des lâches dont la charité se refroidit. Si nous sommes du nombre des persécutés, comprenons notre bonheur d'avoir quelque part au sort des apôtres, et remercions-en le Seigneur.

III. De la part du public. *Vous serez odieux à tous les peuples, et vous serez haïs de tout le monde à cause de mon nom.* Haine injuste. Qu'eut-on à reprocher aux chrétiens pendant trois siècles de persécution qu'ils furent l'objet de la haine publique? Ils suivoient un culte dont ils démontroient la vérité et la divinité par les faits. Ils montroient aux Juifs l'accomplissement des prophéties, aux Gentils la vanité des idoles, à tous la grâce de la réconciliation, que Dieu leur offroit par les mérites de son Fils, devenu leur sauveur. Leur conduite répondoit à leur doctrine. Ils faisoient du bien à tout le monde, et ne faisoient de mal à personne. Haine fondée sur la calomnie. On les poursuivoit comme des impies et des sacrilèges, des meurtriers et des incendiaires, qui se nourrissoient de chair humaine, qui avoient commerce avec l'enfer et les démons, qui pratiquoient dans leurs assemblées secrètes toute sorte d'obscénités, et ne tendoient qu'à renverser l'Etat et la religion. Ces bruits imposteurs, destitués de preuves, débités avec assurance, passant de bouche en bouche, n'étoient examinés de personne, et étoient crus de tout le monde. Haine difficile à supporter. Le poids de la haine publique est sans contredit ce qu'il y a de plus accablant dans la persécution. On se console d'une injustice particulière, lorsqu'on a l'approbation ou même la compassion du

public; mais se voir haï de tout le monde, il n'y a rien de plus dur à la nature. Heureux ceux qui ont porté avec joie tout le poids de cette haine générale pour le nom de Jésus! Heureux ceux à qui la fermeté, l'exactitude et la constance procurent cette croix! Que leur sort est digne d'envie!

SECOND POINT. — *De ce qu'ils auront à faire.*

I. Prêcher partout. *Il faut que l'Evangile soit prêché auparavant dans l'univers, pour servir de témoignage à toutes les nations; et c'est alors que viendra la consommation.* Ce mot *consommation* a ici deux sens, qui devoient tous les deux se vérifier. Par le premier, N. S. répond à la question des apôtres: *Quel signe y aura-t-il de la consommation du siècle?* et il leur montre ce qu'ils doivent faire avant la ruine du temple et de Jérusalem. Par le second, il nous découvre ses vues ultérieures et plus profondes, et il montre à son Eglise ce qu'elle doit faire avant la ruine et la destruction du monde entier. Les apôtres se sont acquittés de leur ministère. Déjà, de leur temps, S. Paul nous assure que l'Evangile a été annoncé à l'univers, c'est-à-dire à l'univers connu et moralement pris. S. Pierre avoit établi son siège dans la capitale du monde, avoit gouverné cette église plus de vingt-quatre ans, y avoit souffert le martyre avec S. Paul, et la chaîne de ses successeurs, qui vient jusqu'à nous, avoit déjà commencé. Tous les autres apôtres, excepté S. Jean, qui résidoit à Ephèse, après avoir prêché partout, avoient signé l'Evangile de leur sang, lorsque Jérusalem fut détruite. L'Eglise, depuis ce temps-là, n'a point cessé de prêcher l'Evangile, les successeurs des apôtres et leurs disciples l'annoncent encore aux nations les plus reculées, et toutes en auront eu connoissance avant que le monde finisse. Cet Evangile sera à toutes les nations un témoignage et de la bonté de Dieu envers elles, et de leur fidélité envers Dieu. Remercions donc le Seigneur de ce que cet Evangile est parvenu jusqu'à nous, mais songeons au témoignage qu'il doit rendre un jour de nous.

II. Souffrir tout avec patience. *C'est par votre patience que vous posséderez les ames.* Au milieu de tant de persécutions, de contradictions, de trahisons, d'opprobres et de supplices que J. C. annonce à ses apôtres,

il ne leur donne d'autres armes que la patience. C'est par ces seules armes que le christianisme a triomphé de tout, qu'il s'est établi, qu'il se maintient et qu'il s'étend tous les jours de plus en plus. Ah ! si nous savions nous-mêmes nous revêtir de cette armure invincible, dans quelle paix ne posséderions nous pas notre ame ! Quel progrès en peu de temps ne ferions-nous point dans la vertu ! Quelles victoires ne remporterions-nous pas ! Prenons-en donc la résolution.

III. Persévérer jusqu'à la fin. *Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.* Persévérance nécessaire : il n'y a qu'elle de couronnée. Quelque bien qu'on ait commencé, quelque progrès qu'on ait fait, quelques grandes choses qu'on ait exécutées, quelques mérites qu'on ait acquis, si l'on ne persévère pas jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, tout est inutile, tout est perdu. Persévérance difficile. Tous les commencemens sont beaux. On s'y porte avec ardeur. La nouveauté plaît, mais la constance est difficile, et la persévérance jusqu'à la fin encore plus : ce ne peut être que l'effet d'une grâce particulière que nous devons demander tous les jours avec ferveur, et en la demandant, nous devons nous animer et nous soutenir par tous les motifs que la foi nous suggère. Persévérance rare et qui a manqué à plusieurs. Judas en est un terrible exemple. Combien, après avoir tout souffert pour la foi, se sont démentis sur le point de recevoir la couronne ! combien, après avoir commencé par une jeunesse sainte, ont fini par une vieillesse dissolue ! combien, après s'être donnés à Dieu, et avoir embrassé la pénitence, sont retournés à leurs premiers désordres, et y ont malheureusement péri ! combien, après avoir généreusement quitté le monde et goûté long-temps le plaisir de servir Dieu, se sont relâchés, ennuyés, dégoûtés, et enfin sont rentrés dans le siècle, ou, s'ils ne l'ont pu, ont laissé rentrer le siècle en eux-mêmes, c'est-à-dire, en ont suivi l'esprit, les maximes, les vices, et sont morts chargés des malédictions portées contre lui ! Ah ! que je dois craindre mes légèretés et mes inconstances continuelles ! Plus on approche de la fin de la carrière, plus le poids devient pesant, plus le démon fait d'efforts, plus aussi devons-nous prier, veiller et nous animer par la vue d'une couronne dont un moment encore peut nous mettre en possession.

Troisième Point. — *De ce qu'ils auront à espérer.*

I. Pour la religion. Eh! Seigneur, que va devenir votre religion, si tout ce que vous annoncez ici arrive? Si toutes les puissances se déchaînent contre vos disciples, les persécutent, les tourmentent, les font mourir, si tout le monde les hait et les déteste, si les séducteurs se joignent aux tyrans, si parmi ceux qui auront commencé de vous suivre, les uns séduits, les autres effrayés, vous abandonnent, que deviendra votre royaume, comment votre règne s'établira-t-il, se soutiendra-t-il, se répandra-t-il? *Tout cela arrivera afin que vous me rendiez témoignage,* dit J. C., et ce témoignage servira à confondre les uns et à m'attacher les autres. *Lorsqu'on vous livrera entre les mains des juges, je vous mettrai dans la bouche des paroles si pleines de sagesse, qu'aucun de vos adversaires ne pourra ni les contredire, ni y résister. Ce ne sera pas vous qui parlerez, mais le Saint-Esprit.* Les choses ne sont-elles pas exactement arrivées comme J. C. les prédit ici? Des pêcheurs foibles et ignorans, des femmes, des enfans, ont confondu toute la sagesse du siècle et vaincu tous les tourmens. Le sang chrétien a coulé à grands flots pendant trois siècles, et aujourd'hui l'univers est chrétien. Après une pareille prédiction et un pareil accomplissement, celui-là ne sait plus ce qu'il veut, qui nous demande encore des démonstrations. Pour nous, adorons, louons, bénissons *le Seigneur;* tressaillons de joie, soyons embrasés d'amour, et pénétrés de reconnoissance. Esprit saint, apprenez-nous à vous louer, à défendre votre cause, à confondre les erreurs du monde, et à vaincre ses terreurs.

II. Pour leurs corps. Que deviendront ces corps mutilés par le fer, déchirés par les fouets, découpés par morceaux, arrosés de plomb fondu, exténués par la faim, consumés par la misère, noyés dans les eaux, brûlés par le feu, et dont les cendres ont été jetées au vent? Oui, *tout cela arrivera, et il ne se perdra pas un cheveu de votre tête.* Le pouvoir de l'homme ne s'étend pas jusqu'à faire périr la moindre parcelle de matière. Tout reste dans la main de Dieu; il saura bien le retrouver, et le rendre avec éclat à ceux qui ne l'auront perdu que pour sa gloire. Ce que les chrétiens ont pu recueillir des restes de ces saints corps est un don pré-

cieux pour nous, et fait le juste objet de notre vénération; mais lorsqu'au dernier jour ces saints corps ressusciteront dans toute la gloire que Dieu leur destine, ils seront l'admiration de l'univers et l'ornement du ciel. O heureuses croix, heureuses souffrances, heureuses macérations, heureuses pénitences, qui procurez une gloire si éclatante et si durable! Hélas! que n'ai-je le courage d'imiter, du moins en quelque chose, la sagesse de ces saints pénitens qui, au défaut de tyrans et de bourreaux, savent se crucifier eux-mêmes, et porter sur leur chair la mortification de J. C.! Bientôt je n'aurai plus de corps, me le laisserai-je enlever sans en avoir tiré l'avantage qu'il peut me procurer? Je l'ai fait servir à l'iniquité et au péché, le laisserai-je tomber en poussière sans l'avoir fait servir à la justice? Il peut être pour moi une source de mérites et de gloire. Attendrai-je pour en jouir qu'il ne puisse plus me les procurer?

III. Pour leur ame. *Vous posséderez vos ames.* Voilà ce que le monde ne pourra leur enlever. Depuis dix-sept cents ans, les apôtres, et les autres à proportion du temps où ils sont morts, possèdent leurs ames dans le sein de Dieu, tandis que les ames des pécheurs sont possédées par les démons au milieu des flammes. *Celui qui persévérera sera sauvé.* Il sera sauvé de tous les périls, de toutes les misères de cette vie, et jouira des délices du ciel. Il sera sauvé en corps et en ame au dernier jour, et pour toujours. O salut éternel! comment cette pensée fait-elle si peu d'impression sur nous? Eh! que peut-il y avoir de plus important pour nous? car que deviendront en ce dernier jour les persécuteurs, les séducteurs, les lâches, les apostats, les pécheurs? Ils seront perdus à jamais.

Prière. O mon ame! ô mon corps! il faut nous sauver à quelque prix que ce soit. Oui, mon Dieu, je le veux, je veux me sauver. Aidez-moi, Seigneur, rendez sincère, constant et efficace le désir que j'ai de me sauver. Ainsit soit-il.

CCLXII^e MÉDITATION.

Troisième suite de la prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

DES DERNIERS MALHEURS QUI DOIVENT ARRIVER.

N. S. annonce ici trois sortes de maux, qui feront les trois points de cette méditation, savoir : l'abomination, la tribulation, la séduction. Il prédit ces maux pour le temps de la destruction de Jérusalem, pour le temps de la destruction de l'univers, et avec quelque proportion pour tous les temps intermédiaires. A ces trois maux N. S. oppose trois remèdes : à l'abomination, la fuite ; à la tribulation, l'espérance ; à la séduction, l'attachement aux règles que lui-même nous donne ici. *Matth.* XXIV, 15-28 ; *Marc.* XIII, 14-23 ; *Luc.* XXI, 20-24.

PREMIER POINT. — *Dans le temps de l'abomination, il faut fuir.*

I. De l'abomination. *Lors donc que vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez que sa ruine est proche. Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, et placée où elle ne doit pas être, que celui qui lit comprenne...* Ces dernières paroles de N. S. font, ce semble, allusion à celles de l'ange parlant à Daniel : *Je suis venu vous instruire, afin que vous compreniez..... Soyez donc attentifs, et comprenez.* Aussi S. Marc, après avoir rapporté les paroles de N. S., n'a pas jugé nécessaire de nommer le prophète. Qu'il est consolant pour notre foi de voir ce grand évènement annoncé par le prophète, expliqué et déterminé par N. S. d'une manière si précise ! Que celui qui lit le prophète comprenne donc que cette désolation de Jérusalem doit aller jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin, qu'elle doit entraîner pour toujours l'abolition des sacrifices et de la loi de Moïse ; qu'elle doit être la punition de la mort du Messie, la confirmation de la nouvelle alliance, et l'époque du règne d'une justice éternelle. Voilà ce qu'indépendamment d'un calcul embarrassant et disputé, nous trouvons aisément dans cette célèbre pro-

phétie de Daniel. Cette abomination qui amènera la désolation et la ruine de Jérusalem, causera de même la destruction entière du monde, et annoncera le jugement dernier; mais comme cette abomination règne toujours plus ou moins dans le monde, l'ordre que N. S. donne à ses disciples de fuir, nous regarde à proportion, et c'est ce que nous devons maintenant examiner.

II. De la fuite. Au signal de la prochaine vengeance de Dieu, *que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes, que ceux qui sont au milieu d'elle* (de la Judée) *en sortent, et que ceux qui sont dans les régions* aux environs de la Judée *n'y entrent point. Que celui qui sera sur le toit ne descende point dans sa maison, et n'y entre point pour en emporter quelque chose*, c'est-à-dire qu'il doit en descendre uniquement pour s'enfuir. *Que celui qui sera dans les champs ne retourne point sur ses pas pour prendre ses vêtemens. Malheur aux femmes enceintes ou nourrices en ces jours-là*, à cause de la difficulté qu'elles auront à fuir promptement! *Priez, afin que vous n'ayez point à fuir en hiver ou le jour du sabbat,* parce que cette circonstance vous empêcheroit de faire d'assez longues journées, et assez de diligence. Les chrétiens, instruits des oracles et des ordres du Seigneur, eurent soin, quand le temps en fut venu, de prendre leurs précautions; mais ces paroles on été dites à proportion pour tous les temps. Dans tous les temps, il nous est ordonné de fuir l'abomination du péché qui règne dans le monde; et qui doit attirer sur les partisans du monde une désolation et une réprobation éternelle. De tous ces détails où N. S. est entré, nous devons conclure que notre fuite du monde est, 1° nécessaire. *Qu'ils fuient.* Pourquoi nous obstiner à combattre, quand Dieu nous ordonne de fuir? 2° Qu'elle doit être prompte quant au temps : n'attendez pas l'*hiver* de la vieillesse; de quoi est-on capable dans cette triste saison? Quant à la manière, ne revenez pas du *toit* ou des *champs pour prendre quoi que ce soit;* plusieurs, en se disposant trop lentement à quitter le monde, y sont restés, et s'y sont perdus. 3° Qu'il faut fuir avec ardeur, à grands pas, à grandes journées; une journée de *sabbat* ne vous éloigneroit pas assez le premier jour. De la ferveur des premières démarches dépend souvent tout le succès. Qui ne s'é-

loigne qu'à petits pas a plus d'envie de retourner que de s'éloigner. 4° C'est au loin qu'il faut fuir, *sur les montagnes*, et hors de tout le pays. Si la séparation n'est entière, elle est nulle. 5° Fuite généreuse, sans écouter la voix perfide d'une amitié ou d'une tendresse hors de saison. *Malheur* aux pères barbares et aux mères cruelles qui s'opposent à la fuite de leurs enfans, qui les retiennent auprès d'eux pour faire leur malheur dans ce monde et leur réprobation dans l'autre! 6° Fuir pour toujours. Que ceux qui sont hors du pays *n'y entrent point* : si vous avez eu le bonheur de sortir du monde, ne cessez d'en remercier Dieu, prenez garde que l'ombre même du repentir ne s'insinue dans votre cœur. Quelle lâcheté, quelle imprudence de rentrer dans ce pays contagieux et frappé d'anathème! Quel désespoir à la mort de vous trouver chargé d'une infidélité qui vous a replongé dans les derniers malheurs que vous aviez eu la sagesse d'éviter!

SECOND POINT. — *Dans le temps de la tribulation, il faut espérer.*

I. De la grandeur de la tribulation. *La tribulation sera grande, parce que ces jours sont des jours de vengeance, dans lesquels doit s'accomplir tout ce qui a été écrit* d'anathèmes et de malédictions. *La terre sera accablée de maux, elle sera dans une grande oppression, et la colère de Dieu s'allumera contre ce peuple. Les uns seront passés au fil de l'épée, les autres menés en captivité parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. L'affliction de ces jours-là sera si grande, que depuis le moment que Dieu créa toutes ces choses jusqu'à présent, il n'y en eut jamais de pareille, et il n'y en aura jamais; et si le Seigneur n'eût abrégé ces jours, personne n'auroit échappé.* Dans ces paroles de N. S., qui ne sauroient être une exagération, considérons, 1° les malheurs qu'ont éprouvés les Juifs, lorsque leur ville fut prise, et leur nation dispersée. Tout cela s'est accompli à la lettre. Les Juifs ont péri en foule sous le fer de leurs ennemis, ceux qui se sont dérobés à la mort ont été amenés captifs, vendus et dispersés dans toutes les provinces de l'empire romain. Jérusalem a été foulée aux pieds des nations, ses ruines informes sont habitées par des étrangers

qui y domineront aussi long-temps qu'il plaira au Seigneur d'abandonner son ancien héritage à la profanation des impies. Durant tous les jours de la guerre et du siège de cette ville incrédule, quelle calamité, quelle misère, quelle désolation! Ouvrons-en l'histoire, et nous verrons qu'elle s'accorde parfaitement avec la prophétie; considérons l'état actuel où sont les Juifs, et il ne nous restera aucun doute. 2° Considérons les malheurs qu'éprouveront les hommes aux derniers jours des vengeances du Seigneur; 3° comment une partie de ces malheurs, avant que ces jours funestes arrivent, se perpétuent dans le monde, ravagent tantôt un pays, tantôt un autre, annoncent partout la colère de Dieu, et invitent à la pénitence. 4° Dans ces malheurs physiques et temporels, considérons les maux spirituels auxquels est exposée une ame au milieu du monde, sur cette terre corrompue, et dans un corps mortel. Si elle a le malheur de s'abandonner au péché, voyons ses tribulations, ses remords, ses peines, ses craintes, ses déchiremens de cœur, son désespoir; voyons de combien de coups mortels elle est blessée, avec quels outrages elle est traitée, méprisée, insultée, foulée aux pieds de ses ennemis; voyons sa captivité, et la dure chaîne qu'elle traîne partout, qui l'attache aux plus vils objets, aux actions les plus honteuses, et la rend le jouet de toutes ses passions. Ah! fille de Sion, rompez vos fers, sortez de captivité, armez-vous de force, secouez la poussière, et revêtez-vous de votre première gloire.

II. Du secours auquel on doit s'attendre. *Mais à cause des élus, ces jours seront abrégés.* Ces paroles ont peut-être trait à celles-ci de la prophétie de Daniel, déjà citée : *Les septante semaines ont été abrégées.* La tribulation a été abrégée à cause des Juifs qui avoient embrassé le christianisme, et de ceux qui devoient l'embrasser, c'est-à-dire des Gentils, pour qui les Juifs préservés devoient être un témoignage subsistant de la vérité du christianisme et de l'accomplissement de cette prophétie. Dieu a partout ses élus, et il dispose tout en leur faveur. Dans quelque état de tribulation que nous nous trouvions, mettons donc notre espoir dans le Seigneur, servons-le avec fidélité, invoquons-le avec confiance. La tribulation, la persécution, les souffrances, les tentations ne dureront pas toujours. Le

Seigneur en réglera la violence sur la mesure des grâces qu'il nous donnera; s'il est nécessaire, il abrégera le temps de l'épreuve, et il ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Ainsi en usera-t-il à la fin du monde, ainsi en use-t-il dans toutes les circonstances de la vie présente. Mais tenons-nous sur nos gardes, soyons fidèles, prions, espérons, et persévérons jusqu'à la fin.

Troisième Point. — *Dans le temps de la séduction, il faut s'en tenir aux premières règles.*

I. De la séduction. *Alors si quelqu'un vous dit: Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point; car il s'élevera de faux christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il étoit possible, les élus mêmes. Prenez-y donc garde; vous voyez que je vous en avertis auparavant. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, n'y allez point.* Si on vous dit : *Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien.* Tels furent les faux messies qui, selon les idées du temps, se donnèrent pour les libérateurs d'Israël, et qui tantôt assemblèrent des troupes dans le désert, et tantôt se renfermèrent dans des forteresses. Tels furent les faux prophètes qui, par des fourberies ou des prodiges, séduisoient les peuples. Après la destruction de Jérusalem, on en vit encore de cette espèce jusqu'à Mahomet, qui réunit en lui seul, et l'ambition des faux messies, et la fourberie des faux prophètes. A ceux-là succédèrent les hérétiques qui se dirent l'église de J. C. et les docteurs de la vérité, et qui cherchèrent à s'accréditer par le bruit des faux miracles. Cette séduction, plus ou moins dangereuse, durera jusqu'à la fin des siècles, où elle prendra une autre forme, selon les évènemens, et sera appuyée de tout ce que l'enfer peut produire de plus capable d'émouvoir les esprits. Mais il y aura, dans tous les temps, des élus, des fidèles, des catholiques, des ames soumises à la parole de J. C., que rien ne sera capable d'ébranler. Prenons-y donc garde, et faisons en sorte, pendant que nous vivons, d'être de ce nombre. Ce sera notre faute si nous n'en sommes pas, puisque nous sommes avertis, et que le Seigneur nous a tout prédit.

II. Règle contre la séduction. 1° Rejeter tout ce qui

est contraire à l'enseignement de l'Eglise. Que ni l'austérité des déserts, ni la régularité des clôtures, ni la science des docteurs, ni la sublimité des écrits ne fassent aucune impression sur nous : ne nous permettons pas même sur tout cela le moindre doute, n'ayons pour tout cela aucune curiosité. Laissons aux pasteurs le soin de démasquer l'hypocrisie et de réfuter l'imposture; mais pour nous, rejetons tout avec mépris, n'écoutons que la voix de l'Eglise, ne lisons que ce qu'elle nous met en main, si nous ne voulons pas être séduits et avaler le poison mortel caché souvent sous l'appât de la dévotion et de la piété. 2° S'en tenir aux caractères qui distinguent l'Eglise de J. C. *Car comme un éclair qui sort de l'orient paroît tout d'un coup jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme.* Le royaume de Dieu annoncé par J. C. même, publié par ses apôtres après la Pentecôte, établi avec éclat sur les ruines du temple de Jérusalem et de la synagogue, ce que nous appelons le premier avènement de J. C., l'Eglise en un mot, qui est le règne du Messie, a ses caractères distinctifs, auxquels personne, s'il ne veut s'aveugler, ne sauroit se méprendre. L'éclair en est une sorte de figure. Elle est visible comme l'éclair, elle est une comme l'éclair, elle est universelle, et comme l'éclair, elle répand sa lumière de l'orient à l'occident; et dans la succession des temps, de quelque point qu'on considère cette lumière, on verra qu'elle remonte par une perpétuité non interrompue jusqu'à l'éclair parti de l'orient, c'est-à-dire, jusqu'aux apôtres et jusqu'à J. C. On ne peut donc s'y tromper dès à présent, et on ne pourra de même s'y tromper à son dernier avènement. 3° S'unir au corps de J. C. *Partout où sera le corps, là les aigles s'y assembleront.* Les aigles, les ames fidèles éclairées de la foi, s'unissent, 1° au corps mystique de J. C., au corps de l'Eglise, au corps des fidèles, au corps des pasteurs unis à leur chef visible, car il n'y a pas de corps sans chef. C'est de l'enseignement de ce corps que notre foi et notre piété se nourrissent. 2° Au corps immolé de J. C. que l'on offre tous les jours sur nos autels, et dont nous nourrissons nos ames par la communion. 3° Au corps glorieux de J. C. C'est au dernier jour après la résurrection générale des corps, que les chrétiens fidèles catholiques s'éleveront comme des aigles vers le corps glorieux de J. C. pour

lui demeurer unis, et s'en nourrir pendant toute l'éternité. Digne récompense de leur foi, de leur attention, de leur attachement, de leur amour. Nous voyons nos devoirs, nous voyons nos espérances, examinons notre conduite et notre vie.

Prière. Faites, ô mon Dieu, que je sois du nombre de ces aigles spirituelles qui se rassembleront un jour autour de votre Fils unique, et qui n'en seront jamais séparées, et pour mériter ce bonheur, faites que je m'arrache à tout ce qui pourroit m'en éloigner. Accordez-moi de fuir Babylone, ce monde enchanteur et prostitué, c'est-à-dire, de me séparer de tous les méchans, en vivant saintement et en persévérant dans votre amour. Ainsi soit-il.

CCLXIII^e MÉDITATION.

Quatrième suite de la prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

DE QUELQUES CIRCONSTANCES DE CES ÉVÈNEMENS.

1° Des prodiges qui paroîtront; 2° de la comparaison dont se sert N. S.; 3° du temps où ces choses arriveront. *Matth.* XXIV, 29-36; *Marc.* XII, 24-32; *Luc.* XXI, 25-33.

Premier Point. — *Des prodiges qui paroîtront.*

I. Du texte de l'Evangile. Il nous présente trois objets. 1° Le désordre de la nature. *Aussitôt après ces jours de tribulation, il y aura des signes dans le soleil, dens la lune et dans les étoiles. Le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et sur la terre les nations seront dans l'accablement et la consternation, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots. Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à l'univers, et les vertus des cieux seront ébranlées;* c'est-à-dire que les cieux eux-mêmes, malgré leur force, leur stabilité, leur élévation, seront ébranlés et se ressentiront du désordre de la nature. 2° La vue de

J. C. *Et alors le signe du Fils de l'homme paroîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront frappés d'une vive douleur. Ils s'abandonneront aux pleurs et aux gémissemens, et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance, une grande majesté et une grande gloire.* 3° L'envoi des anges. *Et il enverra les anges, qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante, assembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.*

II. De ce texte en tant qu'il regarde la ruine de Jérusalem. 1° Ces paroles, en tant qu'elles regardent la ruine de Jérusalem, doivent se prendre dans un sens métaphorique, comme dans les prophètes et dans l'Apocalypse, où l'on trouve presque les mêmes expressions. Ce désordre des cieux, ce bruit de la mer, cette consternation de la terre, marquent la confusion de tous les ordres de l'Etat, la destruction de la république et de la religion judaïque. 2° Cette apparition du signe du Fils de l'homme, et cette présence majestueuse de ce même Fils de l'homme assis sur les nues, marquent qu'il sera aisé de connoître que cette catastrophe est une punition du ciel, et une vengeance que tire le Fils de l'homme de l'infidèle Jérusalem, pour l'exécution de ses desseins, savoir, la substitution des Gentils aux Juifs et de la loi évangélique à la loi de Moïse. Ce signe du Fils de l'homme fut si manifeste, que les Juifs le reconnurent, et que Tite lui-même, au rapport de Josèphe et Philostrate, ne put s'empêcher de dire qu'un Dieu avoit combattu avec lui contre les Juifs. 3° Enfin ces anges envoyés avec la trompette sont les apôtres et leurs successeurs, qui ne cessent de rassembler les élus, c'est-à-dire, ceux qui sont dociles à leur voix, dans une même bergerie, sous un même pasteur et chef visible, successeur de S. Pierre, vicaire de J. C., pour en former un nouveau peuple de Dieu, par la pratique du même culte et la profession d'une même foi, dont le centre n'est plus Jérusalem, mais Rome, la capitale des nations. C'est cette Eglise catholique, apostolique et romaine qui est la nouvelle épouse de J. C., qu'il a acquise de son sang, avec qui il sera jusqu'à la consommation des siècles, et hors de laquelle il n'y a point de salut. Que de prodiges Dieu a opérés pour amener la religion au point où elle est! Pouvons-

nous y penser sans être pénétrés de la plus vive reconnoissance ?

III. De ce texte en tant qu'il regarde le jugement dernier. Ces paroles, en tant qu'elles regardent le jugement dernier, doivent se prendre dans le sens propre et naturel, ce qui n'empêche point les sens allégoriques qu'on peut leur donner. On doit aussi les prendre ainsi dans les prophètes. Eux et N. S. leur maître n'auroient pas employé des expressions si fortes, si elles n'eussent dû avoir un jour leur accomplissement parfait et réel. 1° Dans ce désordre des cieux, il n'est pas dit que les étoiles tomberont sur la terre, ce qui n'est pas possible à cause de leur grandeur, mais qu'elles tomberont du ciel, qu'elles s'écarteront de leur place, qu'elles descendront en se rapprochant de la terre (1); ce qui suffira pour embraser l'univers et causer ce degré de chaleur qui, selon S. Pierre, fondra jusqu'aux élémens. Que cette pensée nous pénètre d'une sainte frayeur et nous aide à nous disposer à ce jour terrible. 2° La croix paroîtra rayonnante dans le ciel, et on verra J. C. porté sur les nuées, revêtu de la toute-puissance, environné de majesté et de gloire, et accompagné d'une multitude innombrable d'anges prêts à exécuter ses ordres. Oh! l'aimable spectacle pour les amis de J. C.! Heureuses croix, heureuses pénitences, afflictions et humiliations souffertes pour J. C.! Mais quel spectacle pour les impies et les pécheurs! 3° Il enverra ses anges, qui rassembleront autour de lui ses élus, et les sépareront des réprouvés. De quel côté seront la joie et la gloire? De quel côté seront la confusion, la rage et le désespoir? De quel nombre serons-nous? De quel nombre voulons nous être?

Second Point. — *Comparaison dont se sert N. S.*

I. Du texte de l'Evangile. *Pour vous, quand ces choses commenceront à s'accomplir, regardez en haut, et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. Et il leur fit ensuite cette comparaison : Considérez le figuier et tous les autres arbres. Quand ils commencent à pousser, vous savez que l'été est proche ; de même lorsque vous verrez arriver toutes ces choses, sachez que le règne*

(1) C'est ce que S. Marc exprime très-bien, en disant *erunt decidentes.*

de

de Dieu est proche, et que le Fils de l'homme est à la porte.

II. De ce texte en tant qu'il regarde la ruine de Jérusalem. Ces paroles, prises dans ce sens, nous représentent l'état de l'Eglise dans une espèce de captivité, tandis que subsistoient cette ville et son temple. Mais l'une et l'autre étant détruits pour toujours, Rome, le centre de la foi chrétienne, le siège du vicaire de J. C., n'eut plus de rivale, porta sans concurrence le titre de ville sainte, et le royaume de Dieu, le règne du Messie, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, s'établit partout d'une manière fixe et durable, et porta en tous lieux des fleurs et des fruits dignes d'être présentés à son céleste époux. Jouissons d'un si doux spectacle. Nous vivons dans la belle saison de l'Eglise, oublions pour un moment quelques désordres et quelques scandales particuliers, inséparables de l'humanité, pour ne nous occuper que des beautés réelles qui la décorent. Voyons avec quelle tranquillité, quelle majesté, le culte de Dieu s'exerce dans tout le monde chrétien; quelle est l'étendue de ce royaume spirituel; quel est l'ordre qui y règne, et avec quelle harmonie tous ses membres, unis entre eux, sont tous unis à leur chef visible, tenant le siège de Rome, successeur du prince des apôtres et vicaire de J. C. sur la terre. Combien d'arbres chargés de fleurs et de fruits ornent ce vaste champ du Père céleste! Combien de diocèses, de paroisses, d'ordres religieux, de maisons consacrées à la piété et à la charité; combien de fidèles pleins de foi et de ferveur! Y eut-il jamais sur la terre une religion si respectable? L'idolâtrie et l'hérésie présentèrent-elles jamais un si magnifique spectacle? Qui peut à ces traits méconnoître l'œuvre de Dieu, et l'accomplissement parfait des promesses de J. C.? Ah! combien ces pensées doivent-elles nous engager à nous sanctifier, pour concourir, selon notre pouvoir, à la gloire et à l'ornement de cette sainte Eglise! Quel malheur pour nous, si nous en étions l'opprobre et le scandale, si nous en rompions l'unité, ou si nous en troublions l'harmonie et la tranquillité!

III. Ce texte en tant qu'il regarde le jugement dernier. Ces paroles, prises dans ce sens, nous rappellent l'état de captivité où gémissent maintenant les gens de bien, et nous annoncent l'heureux jour de leur déli-

vrance. Ah! c'est alors qu'ils leveront la tête avec confiance, tandis que les pécheurs seront dans la consternation la plus accablante. O glorieuse rédemption qui les affranchira pour toujours de la tyrannie du démon, du monde, de la chair et des passions, qui les délivrera des afflictions, des craintes, des austérités, de tous les maux de la vie présente, pour les combler de tous les biens de la vie future! Animons-nous donc par la comparaison que N. S. emploie, suivons ses intentions, et de la vue des objets sensibles, élevons nos cœurs aux biens invisibles qui nous sont destinés. L'hiver ne dure pas toujours; après les frimats et les longues nuits de cette dure saison, brillent des jours plus longs et plus sereins, une nouvelle saison succède, qui orne la terre et réjouit toute la nature. Image naturelle de l'Eglise militante sur la terre dans l'humiliation et l'affliction, et de l'Eglise triomphante dans la gloire et les délices du ciel. A la vue de ces campagnes riantes émaillées de fleurs et couvertes de fruits, songeons à ce royaume céleste qui n'est pas éloigné, où les saints, selon la diversité de leurs rangs et de leurs mérites, jetteront un éclat ravissant avec plus de variété qu'il n'y en a dans les arbres, dans les fleurs, dans les plantes que produit la terre. Que ne devons-nous pas faire pour parvenir à ce royaume délicieux! Ah! quel seroit notre désespoir, si nous en étions exclus! Souffrons donc pendant l'hiver de cette vie qui finira bientôt, en attendant l'été éternel de l'autre vie qui ne finira jamais.

TROISIÈME POINT. — *Du temps où ces choses arriveront.*

I. Temps proche. *Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies.* Le passage ou la fin de cette génération, à laquelle en succédera une autre, est l'époque de la ruine de Jérusalem; le passage de cette terre et de ce ciel, à qui succéderont une nouvelle terre et de nouveaux cieux, est l'époque du jugement dernier. Plusieurs de ceux qui vivoient lorsque N. S. faisoit cette prédiction, en virent l'accomplissement, Jérusalem ayant été détruite un peu moins de quarante ans après la mort de J. C., et S. Jean, l'un des quatre apôtres à qui il tenoit ce discours, ayant vécu encore vingt-huit ans après la ruine de Jérusalem. L'époque du jugement dernier est en soi plus éloignée, mais dans un

sens et par rapport à nous, elle ne l'est pas davantage, puisqu'à mesure qu'une génération passe, elle est pour toujours, et d'une manière invariable, fixée dans l'état de mérite ou de démérite où elle se trouvera au dernier jour. Chaque génération n'a donc que le temps de sa durée pour se préparer au grand jour, et chaque homme n'a pour cela que le temps de la durée de sa vie. Quelque éloigné donc que puisse être le jugement dernier, il est toujours bien proche pour moi. Je n'en suis séparé que par le court espace de ma vie, après quoi le reste ne m'est plus rien, puisque je n'y puis plus rien faire pour changer mon sort. Ah! que cette pensée devroit me rendre précieux tous les momens de ma vie! Eh! pourquoi donc les perdre inutilement, comme si dans peu je ne devois pas être jugé?

II. Temps certain. *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* Elles sont immuables, irrévocables, et elles ont un effet certain. Jérusalem, le temple, la loi de Moïse, tout est aboli, comme l'a prédit N. S. Le monde, la terre, les cieux, tels qu'ils sont, seront détruits, comme l'a prédit N. S. L'accomplissement de la première prédiction, dont nous sommes témoins, est le garant de l'accomplissement de la seconde dans toutes ses circonstances. Je le crois, ô mon Sauveur, vous l'avez dit, votre parole me suffit. Je crois que vous viendrez à la fin du monde juger les vivans et les morts, récompenser les bons et punir les méchans. Je crois que la terre et les cieux, que les royaumes de la terre avec toute leur gloire passeront, sans qu'il en reste de vestiges; je crois que vous seul régnerez, que votre règne ne passera point et n'aura jamais de fin.

III. Temps inconnu. *Pour ce qui est de ce jour et de cette heure-là, personne n'en a connoissance, ni les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils, mais le Père seul.* N. S. nous a avertis de tout ce qui nous étoit nécessaire à savoir; mais il l'a fait avec tant de sagesse, qu'en pourvoyant à tous nos besoins, il ne donne rien à une vaine curiosité. Quelle année, quel jour Jérusalem devoit-elle tomber? C'est ce qu'il n'étoit point nécessaire que les apôtres sussent. Dans quelle année précise, quel jour, à quelle heure doit finir le monde? Vaines recherches, supputations téméraires, assertions impies, combien déjà s'y sont trompés! Dieu seul le sait, les anges l'ignorent, et le Fils de Dieu, qui,

en tant que notre maître, ne sait que ce qu'il a ordre de son Père de nous révéler, ne le sait pas, quoique, en qualité de Fils de Dieu, il n'ignore rien de ce qui regarde le Père. De même, quelle année, quel jour, à quelle heure mourrons-nous? C'est ce que nous devons ignorer pour notre tranquillité, et pour notre avancement dans la vertu. Jérusalem est tombée, le jugement viendra, cela est sûr et indubitable; le temps est proche par rapport à nous, cela est encore sûr et indubitable. Voilà tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est sur cela que nous devons nous régler. Remercions Dieu et de ce que sa miséricorde a bien voulu nous révéler, et de ce que sa sagesse a voulu nous cacher. Profitons de l'un et de l'autre.

Prière. O mon Dieu, je ne cherche point à savoir ce que vous avez caché à vos anges mêmes. O mon Sauveur, au lieu de m'abandonner à une vaine curiosité sur le temps de votre avènement, ce que vous m'en avez révélé va servir à me le faire craindre et à m'y disposer. Oui, je vais donner toute l'attention de mon esprit à ce dernier jour, corriger les défauts de ma vie, réformer mes mœurs dépravées par une généreuse résistance aux tentations qui me portent au mal, expier par mes regrets et par mes larmes mes péchés passés, me séparer du monde par la fuite, par la pénitence, et faire avec lui un éternel divorce; je veux m'avancer, m'élever vers vous, ô mon divin Seigneur, par la prière, par la confiance, par la charité, par le mépris des objets créés; je veux recourir à vos sacremens, qui sont les signes sacrés de votre grâce, avant que vous fassiez paroître à mes yeux les signes redoutables de votre fureur; je vais enfin ne rien négliger de ce qui dépendra de moi avec votre grâce, afin que le jour de votre dernier avènement soit pour moi un jour de miséricorde, et non de vengeance. Ainsi soit-il.

CCLXIVe MÉDITATION.

Cinquième suite et fin de la prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

DE L'INATTENTION DES HOMMES AUX MENACES DE DIEU.

1° De leur inattention aux menaces générales; 2° de leur inattention aux menaces particulières; 3° de la nécessité de la vigilance. *Matth.* XXIV, 37-42.

PREMIER POINT. — *Inattention aux menaces générales.*

OR *ce qui arriva au temps de Noé arrivera aussi à la venue du Fils de l'homme; car de même qu'au temps qui précéda le déluge, les hommes passoient leur temps à manger et à boire, se marioient et marioient leurs filles, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne firent nulle réflexion jusqu'à ce que le déluge survint et les fit tous périr, de même en arrivera-t-il à la venue du Fils de l'homme.* Trois raisons de cette inattention.

I. L'exemple des autres. Dans les menaces générales, on se rassure sur le grand nombre. On craint peu lorsqu'on n'a à craindre que ce qu'ont à craindre tous les autres. On se persuade qu'on n'a rien à craindre quand on ne fait que ce que font les autres, et que l'on voit que les autres ne craignent rien. Pour achever de se rassurer, on se dit à soi-même : Dieu ne veut pas perdre tout le monde, du moins cette multitude que je suis, et qui vit comme moi. Comme si Dieu, semblable aux rois de la terre, avoit besoin de nous. Cependant, au temps de Noé, la multitude des pécheurs n'arrêta pas le cours de la vengeance céleste, *le déluge vint, et les fit tous périr.* Il en fut de même à la prise de Jérusalem, il en est de même en tant de désastres publics qui ravagent la terre, il en sera de même au dernier avènement de J. C.

II. Le charme de la vie. La vie plaît, ses amusemens, ses plaisirs, ses changemens, ses variétés, tout cela occupe agréablement, et on y livre son cœur. On voudroit que cela ne finît jamais; et comme on se persuade aisément ce que l'on souhaite ardemment, si on

ne peut pas se persuader entièrement cette erreur, du moins on aime à se faire illusion, on écarte toute idée qui pourroit troubler le repos de la vie, et enfin l'on vit comme si la vie ne devoit jamais finir. Mais Dieu ne se règle ni sur nos désirs, ni sur nos illusions; car tandis que les hommes ne pensoient à rien, la terre fut noyée sous un déluge d'eau, le royaume d'Israël fut détruit de fond en comble, tant d'autres pays furent ravagés par des déluges de maux : de même l'univers entier périra par un déluge de feux et de flammes.

III. Le peu de foi. Le péché affoiblit la foi; en se multipliant, il va souvent jusqu'à l'éteindre. Pendant quelque temps, le péché cause encore des remords, et c'est pour achever de les étouffer, s'il étoit possible, que l'on prend le parti de se moquer des menaces et des récompenses de Dieu. Si l'on ne peut entièrement détruire en soi l'idée importune de la Divinité, on se fait des dieux de pierre et de métal, et ce qui revient au même, un Dieu aveugle et insensible, qui, après nous avoir créés, cesse d'avoir aucun rapport avec nous. Mais ces blasphèmes, enfantés par des cœurs corrompus, ne changent pas la nature de Dieu, et ne font que hâter ses vengeances. Le crime des impies va encore plus loin, car, en regardant tout culte de la Divinité comme une superstition, ils ont pour tous les faux cultes, pour toutes les fausses religions, une tolérance universelle dont ils se font honneur. Il n'y a que la vraie religion qu'ils ne peuvent souffrir, qu'ils insultent, qu'ils décrient, contre laquelle ils se déchaînent, et qu'ils persécutent avec fureur, parce que celle-là seule les importune, les trouble, les effraie. Ces funestes dispositions sont les avant-coureurs des vengeances divines. Lorsque l'impiété et la haine de la religion sont devenues générales jusqu'à un certain point, la colère de Dieu éclate tout à coup, et ses menaces se changent en effets. C'est ce qui attira le déluge sur la terre, c'est ce qui attira la ruine de Jérusalem, et ce qui attirera la ruine de l'univers. Que la crainte du Seigneur soit donc profondément gravée dans nos cœurs, nourrissons-la par la méditation et la prière, et ne souffrons jamais qu'on nous l'enlève : elle nous maintiendra dans la piété et l'innocence, et elle fera notre sûreté au grand jour des vengeances.

Second Point. — *Inattention aux menaces particulières.*

Alors deux hommes seront dans un champ, on prendra l'un, et on laissera l'autre. Deux femmes moudront dans un moulin, l'une sera prise, et l'autre sera laissée. Trois raisons de cette inattention.

I. Une folle présomption, qui fait qu'on se met dans l'exception. Parmi les jeunes personnes, il en meurt, il est vrai; mais toutes ne meurent pas. Parmi ceux qui s'embarquent ou qui vont à la guerre, il en périt, il est vrai; mais tous ne périssent pas. Il arrive plusieurs accidens dans la vie, on entend souvent parler de morts subites, ou presque subites après quelques jours d'une courte maladie, il est vrai; mais cela n'arrive pas à tout le monde, et sur cela chacun, de sa propre autorité, se place dans l'exception. Quel plaisir prenons-nous donc à nous tromper? Celui que vous avez vu enlever sous vos yeux, ou de qui vous avez appris la fin funeste, se mettoit dans l'exception tout comme vous, et cependant il a été surpris, et son sort éternel est décidé sans appel. Sur quoi donc fondez-vous votre assurance? Ne pouvez-vous pas être enlevé comme lui? Et si cela arrive, que deviendrez-vous? Craignez donc pour vous-mêmes. Cette crainte ne peut que vous être salutaire, au lieu que votre sécurité peut vous perdre à jamais.

II. De faux raisonnemens par lesquels on se rassure. Si on voit quelqu'un mourir, on imagine aussitôt les causes de sa mort, que l'on ne trouve point en soi, et sur cela on se rassure. C'est un excès de travail ou de débauche, une imprudence, une témérité qui lui a causé la mort; je me garderai, se dit-on, de ces excès, de ces fautes. Il avoit telle ou telle indisposition, moi je ne l'ai pas; et c'est ainsi que l'on s'abuse. Mais si vous n'avez pas la même indisposition que tel autre, vous en avez que vous ne connoissez peut-être pas. Au moment même où vous croyez jouir de la meilleure santé, votre sang est peut-être sur le point de se corrompre et de se glacer dans vos veines. La prudence ne peut rien contre les accidens imprévus, n'y êtes-vous pas sans cesse exposé? chaque jour ne vous en fournit-il pas des exemples?

III. Une expérience mal expliquée, par laquelle on se confirme dans l'illusion. Le premier de sa connois-

sance qu'on a vu mourir avoit effrayé et fait craindre pour soi; mais depuis on en a tant vu, que l'on ne craint plus. A force d'en avoir vu, on vous verra vous-même. Plus vous en avez vus, et plus vous êtes proche d'être vu. C'est donc ainsi que vous changez le remède en poison ; que ce qui vous étoit donné pour votre salut, vous le faites servir à votre perte; que ce qui devroit hâter votre conversion vous la fait différer; que ce qui devroit vous pénétrer de reconnoissance et vous attacher à Dieu pour jamais, ne sert qu'à vous éloigner de lui et à mettre le comble à votre ingratitude! Oui, plusieurs ont été enlevés, et vous, vous avez été laissé. Aviez-vous mérité cette insigne préférence? et où en seriez-vous, si Dieu avoit suivi une autre disposition, et qu'au lieu d'eux, il vous eût enlevé à tel âge, en telle rencontre, dans telle habitude, dans tel désordre, comme plusieurs ont été enlevés? Que vous êtes ingrat, si vous n'aimez pas Dieu! Que vous êtes insensé, si vous ne le craignez pas!

Troisième Point. — *Nécessité de la vigilance.*

Veillez donc, car vous ne savez pas à quelle heure votre maître doit venir. Trois raisons de cette nécessité.

I. Parce que *votre maître doit venir*. Vous n'êtes pas assez insensé pour croire que vous ne mourrez point, et pour vous persuader que vous mourrez comme les bêtes. Non, non, vous avez un maître, et votre mort n'est autre chose que sa venue. C'est ce maître qui vous a créé, qui vous a fait naître, qui vous a donné la raison et la liberté, qui vous en laisse le libre usage, et qui doit venir vous en demander compte. Il viendra, vous mourrez, cela est indubitable; et n'en est-ce pas assez pour vous engager à veiller, à vous tenir sur vos gardes, à être toujours prêt, et à profiter de tout le temps qui vous reste, pour vous préparer de plus en plus, pour vous rendre de jour en jour plus agréable à ce maître, sans vous embarrasser d'un monde qui bientôt ne sera plus rien pour vous?

II. Parce qu'il doit venir en qualité de *votre maître,* c'est-à-dire, pour examiner votre conduite et porter son jugement, vous louer ou vous blâmer, vous approuver ou vous condamner, vous récompenser ou vous punir. Oubliez-vous pendant votre vie que vous avez un maître, vous le reconnoîtrez à la mort: mais ce sera

alors un maître clairvoyant à qui rien n'échappera de tout le bien et de tout le mal que vous aurez fait; un maître suprême dont la grandeur communiquera alors au bien qu'on aura fait pour lui un degré suprême de bonté, et au mal commis contre lui un degré suprême de malice; un maître équitable, qui dans ce jour n'écoutera que sa justice, sera inflexible aux prières et aux larmes, n'admettra l'intercession de personne, ne suivra pas même les inclinations de sa bonté et de sa commisération; un maître tout-puissant, à qui rien ne résistera, et dont l'arrêt sera aussitôt exécuté que prononcé; un maître éternel dont les récompenses ne seront rien moins que des délices éternelles, et les châtimens des supplices sans fin. Cela mérite-t-il qu'on y pense? Eh! à quoi pensons-nous donc? Maintenant sa miséricorde nous est ouverte, ses grâces nous sont offertes, et nous n'y recourons pas! Ah! pourrions-nous veiller avec trop de soin? pourrions-nous mettre trop de temps à nous préparer à cette venue de notre maître, qui doit décider de notre sort pour une éternité?

III. Parce que vous ne savez pas à quelle heure il *doit venir*. Si nous savions que le maître doit venir dans un tel ou tel nombre d'années, nous serions inexcusables de ne pas passer tout ce temps à nous préparer : mais nous ne savons ni l'année, ni le jour, ni l'heure, et non-seulement nous ne nous préparons pas, mais nous vivons tranquillement en état de péché mortel, en danger d'être engloutis à tout moment dans l'enfer pour n'en sortir jamais. Comment appeler cela? Témérité, folie, fureur? On ne sauroit donner à une telle folie un nom convenable, et cependant n'est-ce pas celle de la plupart des hommes? On remet à une dernière maladie une affaire de cette importance : mais savez-vous si vous mourrez de maladie, ou quand la maladie viendra? Savez-vous combien elle doit durer, et quel temps elle vous laissera? Savez-vous si elle vous laissera assez de connoissance, de liberté et de force pour profiter de vos derniers momens? Savez-vous si le secours spirituel qu'on vous apportera, ayant été demandé trop tard, ou par votre faute ou par la faute de ceux qui vous approcheront, ne viendra pas lorsqu'il n'en sera plus temps? Savez-vous même si on le demandera, et si à force de différer pendant la maladie comme pendant la santé, vous ne mourrez point

...

sans sacremens? Cette pensée ne fait-elle pas frémir quiconque a un peu de foi? Veillez donc, et tenez-vous toujours prêt. O parole souvent répétée, qui ne le sauroit être trop, et malheureusement trop souvent négligée! Ne soyons pas de ce nombre. C'est J. C. lui-même qui nous en avertit, parce qu'il souhaite de nous trouver prêts pour nous récompenser.

Prière. Vous ne m'avertiriez pas ainsi, ô mon divin Sauveur, si vous vouliez me surprendre et me perdre; animez donc ma foi, ma vigilance et mon cœur, excitez-moi à sortir de cet assoupissement et de cette langueur qui peuvent m'être si funestes. Faites que je pense sans cesse à votre avènement, que je l'attende avec confiance, que je m'y prépare par la charité, afin que je paroisse devant vous sans crainte, et que rien ne me sépare de vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CCLXV^e MÉDITATION.

Parabole du père de famille qui veilleroit, s'il savoit à quelle heure doit venir le voleur.

DE LA MORT DU CHRÉTIEN TIÈDE.

1° Ses regrets sur le passé; 2° sa lâcheté dans le présent; 3° ses inquiétudes sur l'avenir. *Matth.* XXIV, 43, 44.

Premier Point. — *Ses regrets sur le passé.*

Or *songez que, si un père de famille savoit l'heure à laquelle doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et il ne souffriroit pas que l'on perçât sa maison.* Mais il ne le sait pas, et à cause de cela, il doit avoir soin que tout chez lui soit en ordre, que ses murs soient solides, afin qu'au moindre bruit, il soit en état de s'opposer aux tentatives du voleur, et de le mettre en fuite. *De même tenez-vous prêts; car à l'heure que vous ignorez, le Fils de l'homme viendra.* Une ame tiède, au lit de la mort, se trouve dans ce cas : si elle avoit su l'heure, elle auroit veillé; mais elle ne l'a pas fait, et la mort la surprend. Examinons ses regrets sur le passé.

I. Elle regrette d'avoir passé le temps de sa vie sans pénitence. Cette pénitence si recommandée, qui lui étoit si nécessaire pour expier ses péchés, qu'il lui étoit si aisé de pratiquer pendant tant d'années qu'elle a vécu pleine de force et de santé, cette pénitence n'est point faite, et il faut mourir.

II. Elle regrette d'avoir passé le temps de sa vie sans bonnes œuvres. Il y avoit tant d'occasions d'en faire, que l'on a laissé passer. On en a fait quelques-unes, mais si mal, tandis qu'on eût pu les faire si bien. Quelles œuvres trouve cette ame dans toute sa vie? Des devoirs remplis avec nonchalance, par humeur et goût naturel, par nécessité ou respect humain; des prières faites sans attention, des sacremens reçus sans foi et sans dévotion, des œuvres ou des souffrances sans droiture d'intention, et sans s'être seulement donné la peine de les offrir à Dieu; en un mot, une vie toute humaine, toute naturelle, toute charnelle, tandis qu'elle eût pu être toute sainte, toute fervente, toute spirituelle, toute divine et surnaturelle. Je l'ai pu, se dit-elle; ah! si je le pouvois maintenant, mais je ne le puis plus, et il faut mourir.

III. Elle regrette d'avoir passé le temps sans progrès dans la vertu. Après une multitude d'années d'une vie réglée à l'extérieur, les passions n'ont point été domptées, les habitudes détruites, ni les inclinations vicieuses rompues; elles sont toutes dans le même état, elles ont eu toute la vie un libre cours, et se retrouvent au même degré de vivacité et de désordre qu'au commencement, si même le mal n'est pas augmenté; on n'a fait nul progrès dans la connoissance de Dieu, ni dans son amour; on n'a acquis aucune facilité à se recueillir, à penser à Dieu et à s'unir à lui, aucun degré d'humilité, de patience, de dévotion et de ferveur; peut-être même a-t-on perdu au lieu d'acquérir. Quelle vie! Etoit-ce donc pour cela qu'elle avoit été donnée?

SECOND POINT. — *Sa lâcheté dans le présent.*

Un chrétien, un religieux, un ecclésiastique tiède et lâche pendant la vie, l'est encore au lit de la mort.

I. Il ne profite pas des douleurs de la maladie. Le temps de la maladie est un temps précieux qu'on peut appeler le temps de la moisson et de la récolte.

Les douleurs, les ennuis, les insomnies, les remèdes, tout cela fournit une matière abondante de mérite à qui sait bien en profiter; mais une ame lâche, accoutumée à ne pas profiter de la santé pour se sanctifier, ne profite pas plus de la maladie. On la voit inquiète, impatiente, se plaignant sans cesse, exagérant son mal, difficile à contenter, s'irritant de la moindre négligence, murmurant contre ceux qui la servent, et leur devenant insupportable. La croix de J.C., qui devroit adoucir tous ses maux, est bien loin de sa pensée, ou si elle en voit l'image, elle n'en est pas plus touchée que pendant la vie. Triste situation, effets déplorables d'une vie passée dans la tiédeur.

II. Il ne profite pas du sacrifice de sa vie. Un chrétien doit mourir à l'exemple de J. C., en faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, en acceptant la mort avec soumission, comme une punition de ses propres péchés, et en esprit d'union à la mort et aux mérites de notre divin Sauveur. Ce sacrifice coûte peu à une ame fervente qui s'y est souvent exercée; mais une ame tiède s'y exerce-t-elle? ou si elle le fait, n'est-ce pas avec une extrême répugnance, qui en diminue le mérite, et peut-être le détruit entièrement? Tous ses regards se portent vers la terre, à laquelle elle a toujours été attachée; avec quelle peine les élève-t-elle vers le ciel, où elle n'a jamais su bien fixer les désirs de son cœur!

III. Des sacremens qu'il reçoit. N'est-il pas triste qu'à l'égard d'une personne qui toute sa vie a fait profession de piété, il faille encore user de ménagemens pour lui annoncer les sacremens de l'Eglise, et n'est-il pas plus triste encore de voir que cette annonce la trouble et la déconcerte? Elle les reçoit cependant; mais comment? Comme elle les a reçus pendant la vie, sans goût, sans dévotion, sans consolation, avec un saisissement, une frayeur intérieure, qu'elle a de la peine à dissimuler et à ne pas faire éclater au dehors. O vie tiède, de combien d'avantages tu nous prives à la mort!

Troisième Point. — *Ses inquiétudes sur l'avenir.*

Le moment qui doit décider de notre éternité est bien terrible, lors même qu'on le considère de loin; mais quand on le voit de près, quand on peut dire: Dans deux jours, demain, cette nuit, mon sort éter-

nel va être décidé, de quel effroi n'est-on pas saisi, pour peu que la conscience ait à nous reprocher! Or une ame tiède n'a que trop de sujets de s'alarmer.

I. Sur les doutes qu'elle n'a pas éclaircis. Il n'est que trop ordinaire aux ames tièdes d'avoir gardé toute leur vie des doutes et des embarras de conscience, qu'elles n'ont jamais eu le courage de proposer et d'éclaircir, se promettant toujours de le faire dans un temps plus convenable, et ayant, par une funeste négligence, toujours différé jusqu'au moment où elles n'en ont plus ni la force, ni le temps.

II. Sur les péchés mortels qu'elle a commis, qu'elle craint de n'avoir peut-être jamais bien confessés ni bien sincèrement détestés, pour qui elle craint d'avoir toujours conservé une certaine attache, une secrète complaisance. Dans une ame fervente, ce seroient de vains scrupules qu'il seroit aisé de dissiper; mais dans une ame lâche, tout est à craindre, et doit inquiéter.

III. Sur les péchés véniels qu'elle a négligés. Elle craint que, dans ce grand nombre, il ne s'en soit glissé de mortels qu'elle aura pareillement négligés, et dont elle a peut-être contracté l'habitude criminelle. Telles sont souvent les négligences dans les devoirs de son état, les libertés, les pensées, les regards en matière de pureté, les torts faits dans les biens ou la réputation du prochain, les aversions ou les attachemens de cœur, les distractions dans les prières d'obligation, l'irrévérence dans le lieu saint et dans la célébration ou la réception des saints mystères. Pendant la vie, tout paroît léger à une ame lâche et dissipée; mais à la mort on en juge bien autrement. Et si ce qu'elle craint est arrivé, où en est-elle? Le temps est trop court, et le mal trop pressant pour débrouiller maintenant ce chaos. Elle vouloit bien un jour le faire, et commencer une vie plus fervente; mais la mort l'a surprise. Si elle eût su devoir mourir si tôt, devoir mourir cette année, elle eût mis ordre à tout sans doute. Et qui ne veilleroit pas, s'il savoit l'heure à laquelle le voleur doit venir? Mais ce n'est plus là ce qui s'appelle prudence. La prudence, c'est d'être toujours prêt, parce qu'on ne sait pas quand la mort doit venir.

Prière. C'est pour mon avantage, ô mon Dieu, que vous m'avez caché ma dernière heure, afin que mon cœur soit toujours prêt. Accordez-moi donc de veiller

toujours. Arrachez-moi de cette tièdeur dans laquelle je vis. Faites que je veille sur les mouvemens de mon cœur pour les sanctifier, sur mes actions pour les rendre conformes à votre loi, sur l'état de mon ame, afin que votre avènement ne me surprenne pas.

Ainsi soit-il.

CCLXVI^e MÉDITATION.

Parabole du bon serviteur qui veille.

DE LA MORT D'UN CHRÉTIEN FERVENT.

Quel est, à votre avis, le serviteur fidèle et sage que son maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne au temps marqué de quoi se nourrir? Heureux le serviteur que son maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir! Je vous dis en vérité qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens. Tâchons de comprendre le bonheur de ce serviteur fidèle et prudent, de ce chrétien fervent, que la mort trouve occupé à exécuter les ordres de son maître. Considérons, 1° sa tranquillité sur le passé; 2° sa joie dans le présent; 3° son bonheur pour l'avenir. *Matth.* XXIV, 45-47.

PREMIER POINT. — *Sa tranquillité sur le passé.*

I. UN chrétien fervent n'est point troublé au lit de la mort par ses péchés. Il les a humblement, sincèrement et fréquemment confessés; il les a détestés et pleurés; il en a demandé pardon à Dieu tous les jours, et plusieurs fois le jour; il a tâché de les expier par la pénitence, par les bonnes œuvres, et la patience à supporter les maux de la vie. Sa foi aux sacremens et aux mérites du Sauveur, sa confiance en la miséricorde de Dieu lui font goûter depuis long-temps cette paix de la conscience qui ne fait qu'augmenter aux approches de la mort.

II. Il n'est point troublé par les obligations de son état : il les a remplies avec fidélité; tous les jours il s'est examiné sur ce point avec soin, il s'est jugé avec sévérité, et il a eu la prudence de réparer ses manquemens à mesure qu'il s'en est aperçu. S'il a eu du bien, il l'a partagé avec les indigens; s'il a été élevé au-des-

sus des autres, il s'est rabaissé par la douceur et l'humilité; s'il a joui de quelque autorité, il n'en a usé que pour rendre justice, pour maintenir le bon ordre, soutenir l'innocent opprimé, favoriser toute sainte entreprise, et procurer le bonheur de tous.

III. Il n'est point troublé par le regret de la vie. Pourquoi désireroit-il la vie? Pour jouir de ses douceurs? Il les craint, il les abhorre. Pour terminer quelques affaires, ou pourvoir à quelques besoins? Comme il n'a agi que pour Dieu, il laisse tout pour Dieu, il remet tout entre ses mains, sa providence pourvoira à tout. Seroit-ce pour mieux employer le temps de la vie? Il confesse avec douleur qu'il eût pu le mieux employer; mais s'il connoît le prix de la vie, il en connoît aussi les dangers : trop heureux de s'y être soustrait comme il a fait, il en remercie le Seigneur, et le prie de ne plus l'y engager; il n'en sortiroit peut-être que plus chargé, et ne se trouveroit une autre fois que moins bien disposé. Voilà ses sentimens sur le passé : qu'ils sont dignes d'envie! Tâchons de nous les procurer.

Second Point. — *Sa joie dans le présent.*

I. Dans la maladie. Ce chrétien fervent tombe malade d'une maladie mortelle. C'est une surprise à la vérité; il ne s'y attendoit pas dans ce temps, à ce jour, à ce moment : mais surprise agréable, parce que tout est prêt; surprise qui fait l'éloge du serviteur, et qui est un témoignage de sa fidélité et de sa prudence. Aussi ce serviteur prudent met-il tous ses soins à bien profiter de cette maladie, qui est le terme de sa carrière, la fin de tous ses maux, la dernière épreuve de sa fidélité. De là quelle douceur, quelle patience, quelle obéissance, quelle résignation; ce n'est pas assez, quelle joie, quelle allégresse! Il console, il rassure ceux qui pleurent autour de lui. Et d'où tire-t-il cette vertu? De ce crucifix qu'il tient entre ses mains, qu'il baise tendrement, à la vue duquel tout ce qu'il souffre lui paroît léger. Il se réjouit de sentir que son corps prend quelque ressemblance avec celui de son Seigneur, qu'il s'affoiblit, que bientôt il mourra, et sera enseveli pour ressusciter un jour glorieux et impassible.

II. Dans le saint viatique. Il ne peut plus aller à la sainte table, où il avoit coutume de se présenter si sou-

vent, et avec tant de ferveur et de consolation; mais son Seigneur daigne venir à lui pour le consoler, le fortifier, et lui donner le gage assuré de son immortalité. A cette vue, quels sont ses transports, quelle est la joie de son cœur! Ah! c'est pour la dernière fois qu'il voit son divin maître sous les voiles du sacrement, bientôt il le verra dans l'éclat de sa gloire; mais avant que le voile soit rompu pour lui, il s'empresse de renouveler en présence de son Dieu les actes de la foi la plus vive, de la plus ferme espérance, de l'amour le plus tendre, et de la religion la plus parfaite. Peut-on être témoin des transports de son amour, et de l'ardeur de ses discours, sans en être attendri jusqu'aux larmes, et sans désirer pour soi un si heureux sort?

III. Dans l'extrême-onction. Il demande ce dernier sacrement avec empressement, il le reçoit avec foi. Il tressaille de joie de voir les restes de ses péchés effacés par l'application des mérites de son Sauveur. Muni de tous les secours de l'Eglise, espérant dans ses suffrages et ses prières, il ne s'occupe plus que des miséricordes de son Dieu, et du désir de le voir. Prêtez l'oreille à sa voix expirante, écoutez les mots qui lui échappent à demi formés, ce sont autant de traits enflammés qui partent de son cœur. Ses rêves, son délire même, tout respire l'amour, et montre une ame toute pleine du Dieu dont elle va jouir. O mort précieuse, long-temps prévue, soigneusement préparée, saintement exécutée! Pourquoi la pleurer? Celui que nous pleurons est au séjour de la gloire et de l'immortalité; envions son bonheur, et songeons à nous le procurer.

Troisième Point. — *Son bonheur pour l'avenir.*

I. Sûreté de ce bonheur. *Je vous dis en vérité qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.* Il est mort ce chrétien fervent, dont la vie a été un modèle de toutes les vertus; mais fût-il mort d'un accident imprévu, qui ne lui eût pas laissé un moment pour se reconnoître, il n'en seroit pas moins heureux, parce qu'il étoit prêt, parce que, plus saint encore dans l'intérieur qu'il ne le paroissoit à l'extérieur, il jouissoit de la grâce de son Dieu, il marchoit en sa présence et ne soupiroit que pour lui. Il est mort, et son Seigneur, qui l'a trouvé fidèle, l'établira sur tous ses biens. C'est J. C. lui-même qui nous en assure, et la parole qu'il

nous en donne est confirmée par son serment : *Je vous dis en vérité.* Réveillez-vous, ô mon ame, aux expressions d'une promesse si grande et si assurée. Ranimez votre courage, et travaillez pour parvenir au bonheur où tant d'autres sont parvenus, puisque c'est à vous comme à eux qu'il est promis.

II. Grandeur de ce bonheur. *Il lui donnera l'administration de tous ses biens.* C'est ainsi que quelquefois sur la terre en use un maître qui a éprouvé la fidélité de son serviteur, et le serviteur se croit bien récompensé. Mais quels biens, quelle récompense, en comparaison des biens dont le souverain maître donne la jouissance au serviteur fidèle, et dont il lui donne l'administration ! Les biens dont il le fait jouir, c'est Dieu même, l'être infini, qu'il voit sans nuage, et qu'il aime sans mesure ; c'est le royaume céleste dont il le met en possession, la compagnie des enfans de Dieu, des anges et des saints, au rang desquels il l'admet. Les biens dont il lui donne l'administration sont les grâces, les faveurs de Dieu, les miracles qu'il peut obtenir par son intercession.

III. Durée de ce bonheur. Ah! il n'y a plus de changement, de vicissitude à craindre. Pour lui, tout est fixe et immuable, Dieu est son bonheur, et l'éternité de Dieu est la mesure de la durée de son bonheur.

Prière. O éternité bienheureuse ! ô bonheur sans bornes et sans fin! puis-je trop faire, puis-je trop souffrir pour vous posséder? Et qu'exigez-vous de moi, ô mon Dieu, en comparaison de ce que vous me promettez? Quel motif puissant pour m'engager à travailler sans relâche à mon salut! Donnez-moi, Seigneur, la fidélité et la prudence du serviteur de votre Évangile. Ainsi soit-il.

CCLXVII^e MÉDITATION.

Parabole du mauvais serviteur qui ne veille pas.

DE LA MORT DU PÉCHEUR.

Mais si ce serviteur est méchant, et qu'il dise en lui-même : Mon maître ne doit pas venir si tôt; et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec des ivrognes, le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas; il le séparera, et lui donnera pour partage d'être avec les hypocrites. Là il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Quelle triste situation que celle du pécheur à la mort! 1° Le souvenir du passé le trouble; 2° la surprise de la mort le désespère; 3° l'hypocrisie couronne sa réprobation. *Matth.* XXIV, 48-51.

PREMIER POINT. — *Le souvenir du passé le trouble.*

I. Le souvenir de ses plaisirs, dont il ne peut plus goûter les charmes. Richesses, honneurs, autorité, puissance, joie, amusemens, cercles, théâtres, repas, délices, voluptés, tout est passé; à tout cela succèdent l'abattement, la tristesse, le dégoût, la foiblessse, l'insomnie, la douleur, les cris, des inquiétudes mortelles. Ah ! dit-il, qui suis-je, et qu'ai-je été? Où sont ceux qui m'adoroient, qui m'admiroient, qui me recherchoient? On me fuit, on m'évite, on ne s'embarrasse plus de moi, on ne pense plus à moi, et tout m'abandonne.

II. Le souvenir de ses péchés, dont il ne peut éviter la vue. On les oublioit à mesure qu'on les commettoit, on ne s'en faisoit aucun scrupule, on les regardoit comme des bagatelles, on s'en applaudissoit, on s'en glorifioit, on se les justifioit; mais maintenant tous ces monstres, comme endormis au fond de la conscience, se réveillent tous à la fois, se présentent tous ensemble avec tout ce qu'ils ont de bas, de honteux et d'infâme, de noir, d'injuste et d'inhumain, d'énorme, d'impie et de scandaleux, et forment le spectacle le plus hideux, le plus importun, le plus accablant qu'il soit possible d'imaginer. Voilà donc ce que je suis, et quel est l'état

de mon ame; voilà l'état dans lequel je meurs, dans lequel je paroîtrai au dernier jour, dans lequel je serai toute l'éternité.

III. Le souvenir d'un Dieu offensé, dont il ne peut éviter les coups. Il se moquoit de quiconque lui parloit de Dieu, de sa loi, de ses jugemens; il traitoit avec mépris ceux qui craignoient d'offenser Dieu, et il l'offensoit lui-même en homme qui ne craint rien, et qui n'a rien à craindre. Et où est maintenant ce ton de fierté et de mépris? Ah! s'écrie-t-il, je le reconnois maintenant qu'il y a un maître au-dessus de moi. C'est lui qui m'accable sous sa main toute-puissante, qui m'arrête au milieu de ma course, qui remplit mon ame d'amertume, qui brise mes os par la douleur, et tourmente mon corps par les supplices les plus cruels et les plus insupportables. Ah! s'il me traite ici-bas d'une manière si cruelle, sans que je puisse lui résister, que deviendrai-je dans l'autre monde, dans ce lieu si étranger pour moi où je suis sur le point d'entrer? Que vais-je devenir? Où vais-je tomber?

Second Point. — *La surprise de la mort le désespère.*

Le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ignore. Cette mort qui l'attaque d'une manière si subite, si imprévue, si peu attendue, lui découvre trois erreurs qui ont fait son malheur, et qui font son désespoir.

I. Première erreur, sur la durée de sa vie. Il ne croyoit pas mourir si tôt, il se flattoit d'une longue vie, et cette folle idée lui a fait faire la fausse démarche d'embrasser le parti du vice dont il espéroit goûter les douceurs pour long-temps, et d'abandonner le sentier de la vertu dont il ne croyoit pas pouvoir soutenir la rigueur pendant si long-temps. Mais ce long-temps étoit une chimère. La plus longue vie se trouve courte quand on est à la fin, et la mort par ses surprises a soin de l'abréger encore.

II. Seconde erreur, sur ses résolutions pour les derniers temps de sa vie. Il croyoit que, vers la fin de sa vie, il viendroit un temps où, dégoûté du monde et du péché, il trouveroit moins de difficulté à pratiquer la vertu : c'étoit ce temps qu'il réservoit à une sincère conversion et à une vie fervente, bien résolu de mettre, comme l'on dit, un intervalle entre la vie et la mort.

Souvent même il avoit marqué le temps précis : quand je serai dans tel état, dans une telle situation, à tel âge. L'état, la situation, l'âge est venu; mais son goût pour le plaisir s'est trouvé aussi fort, ou même plus fort qu'auparavant : il a remis à un autre temps, de celui-là à un autre, et enfin la mort avec qui il ne fait point de pacte, et qui n'avoit point souscrit à tous ces délais, a dérangé son projet; elle est venue, et il n'y a plus d'intervalle à espérer.

III. Troisième erreur, sur ses dispositions au temps de la mort. Il croyoit que du moins à la mort, ne lui restât-il qu'un instant, il lui seroit aisé de revenir à Dieu; que la nécessité de mourir et de tout quitter en seroit une pour lui de renoncer au péché, et de ne s'attacher plus qu'à Dieu : mais il éprouve tout le contraire. La manière violente dont on l'arrache à ses plaisirs lui fait sentir plus que jamais combien son cœur y est attaché. Veut-il s'élever à Dieu, il ne trouve dans son cœur que dureté, insensibilité, haine et aversion; il ne peut soutenir la vue du crucifix, il en détourne les yeux. Au lieu de ce bon *peccavi* du bon larron, qu'il avoit cru si facile à prononcer, son cœur est rempli de blasphèmes qui quelquefois lui échappent comme au mauvais larron. Si vous lui parlez de Dieu, il paroît sourd et muet, et intérieurement il vous déteste. Si vous lui parlez de confession, il répond qu'il n'en est pas là. Peut-être croit-il n'en être pas là pour la maladie, mais il sent bien qu'il n'en est pas là pour les sentimens et la volonté. Il est intérieurement déchiré par le désespoir le plus affreux. C'en est fait, se dit-il à lui-même, je suis damné; mon iniquité est trop grande et a été trop persévérante pour mériter aucun pardon. D'autres fois il implore tout haut les miséricordes du Seigneur, il redemande la vie et fait les plus belles promesses; mais ce sont là les derniers cris d'un désespoir expirant que Dieu réprouve, et qu'il va punir de l'enfer. Malheureux jouet des démons et de tes passions, c'est donc ainsi que tu termines ta carrière, pour n'avoir pas voulu écouter cet avis de ton Sauveur; *veillez, soyez prêts, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure.*

Troisième Point. — *L'hypocrisie consomme sa réprobation.*

Il le séparera, et lui donnera pour partage d'être avec les hypocrites. Le pécheur a été un hypocrite pendant sa vie, il le sera encore à sa mort.

I. Hypocrisie que les hommes ne connoissent pas. Le malade recommande au médecin et à ceux qui le servent, qu'on l'avertisse aussitôt qu'on le croira en danger; mais quand on se sent la conscience chargée, et qu'on a un désir sincère de retourner à Dieu, pourquoi attendre qu'on soit en danger? Pourquoi ne pas ordonner que dès à présent, et avant le danger, on avertisse le prêtre? Et combien de fois est-il arrivé que le médecin et les autres s'y sont trompés, et que la mort est venue avant qu'on se fût aperçu du danger! Mais enfin on avertit le malade; que répond-il? Qu'il n'en est pas là, qu'on se trompe, qu'il se connoît et se sent. A force d'importunité cependant, on obtient qu'il voie un confesseur; il se confesse, il communie, afin qu'on ne le regarde pas comme un impie. Les hommes sont satisfaits, c'est tout ce qu'il vouloit. Cependant Dieu le sépare de ces hommes à qui il a voulu plaire, il le sépare de ce monde, il sépare son ame d'avec son corps; il le juge et le réprouve.

II. Hypocrisie que l'Eglise n'examine pas. L'Eglise ne juge de l'intérieur que par ce qu'on lui découvre de l'extérieur. Elle vole au secours de ses enfans : quelque scandale qu'ils aient donné pendant leur vie, ils peuvent encore trouver grâce auprès d'un Dieu plein de miséricorde. S'ils disent qu'ils se repentent, elle les en croit, et leur administre ses sacremens. S'ils la trompent, leur hypocrisie n'est pas de son ressort, elle les suppose tels qu'ils doivent être, et leur donne tous les soulagemens dont ils sont capables. Eussent-ils par leur faute perdu l'occasion de recevoir les sacremens, cette tendre mère les excuse encore; elle leur suppose un bon moment avant que de mourir, et ne laisse pas de donner à leur corps la sépulture parmi les fidèles, et d'offrir pour leur ame le sacrifice de propitiation. Les fidèles, quoique en tremblant, y joignent leurs prières, écartent, autant qu'ils peuvent, toute idée déshonorante pour la mémoire du défunt, et ne parlent de sa mort qu'avec autant de circonspection et de charité, que de frayeur.

III. Hypocrisie que Dieu n'ignore pas. Celui qui sonde les cœurs ne sauroit s'y tromper. Le cœur hypocrite du mourant, fût-il couvert des apparences les plus spécieuses et caché sous les dehors les plus édifians, Dieu le voit, et rien ne peut échapper ni à ses regards, ni à sa justice. Dieu, ce Dieu juste et terrible, a déjà porté son jugement. L'Eglise dépose le corps de ce pécheur parmi les corps des fidèles, mais Dieu pour toujours a déjà séparé son ame de l'assemblée des saints. Tandis que l'Eglise offre encore pour lui ses prières, ce malheureux est déjà avec les hypocrites abîmé dans ces feux éternels, où il n'y a que pleurs et grincemens de dents.

Prière. O partage funeste! ô mort malheureuse! Qui ne tremblera, qui ne craindra pour soi-même? Ah! loin de moi, Seigneur, un sort si déplorable! Loin de moi, ô mon Dieu, de vivre plus long-temps dans l'oubli de votre loi, dans l'abandon de mes devoirs, sans penser à la mort et à votre jugement. Soutenez de votre grâce, ô Jésus, la résolution que je prends à ce moment de me préparer sans cesse à votre avènement. Ainsi soit-il.

CCLXVIII^e MÉDITATION.

Parabole du portier.

EXERCICE DE L'AMOUR DE DIEU.

1° En quoi consiste cet exercice; 2° à quel âge il faut pratiquer cet exercice; 3° à quelles personnes convient cet exercice. *Marc.* XIII, 33-47.

Premier Point. — *En quoi consiste cet exercice.*

Soyez *sur vos gardes, veillez et priez, puisque vous ne savez quand ce temps-là doit arriver. Il en sera comme d'un homme qui, étant parti pour un voyage, laisse sa maison sous la conduite de ses serviteurs, marque à chacun ce qu'il doit faire, et recommande au portier d'être vigilant.* On conçoit que N. S. monté au ciel est cet homme qui est parti, que l'Eglise est la maison qu'il

a laissée en garde à ses domestiques; que les fidèles sont ces domestiques qui doivent travailler, et les pasteurs ce portier qui doit veiller. Mais comme nous ne donnons pas ici aux pasteurs des leçons qu'ils sauront bien se donner à eux-mêmes, et que d'ailleurs l'obligation de veiller regarde tout le monde, nous nous appliquerons à nous-mêmes cette parabole. Nous sommes cette maison qui appartient au Seigneur; toutes nos puissances, toutes nos facultés sont comme ses domestiques qui doivent travailler pour lui. Mais il faut un portier qui ait soin de veiller sur la maison et sur les domestiques, qui ait soin de tenir toujours tout en ordre, et d'être prêt à ouvrir dès que le maître paroîtra. A qui pouvons-nous mieux confier cet important emploi qu'à l'amour divin? Donnons-lui cette fonction et l'y maintenons, et nous verrons que tout se fera avec une exactitude et une facilité admirables.

I. C'est à lui à garder toutes les portes. *Veillez*... Il doit prendre garde que rien n'entre, que rien ne sorte que pour le bien et le service du maître. S'il garde nos yeux, ils se fermeront sans peine aux objets séduisans, vains, dangereux, aux objets de pure curiosité, de dissipation, et ne s'ouvriront que sur les objets pieux ou nécessaires pour le travail, les œuvres de charité, les lectures pieuses, et pour verser des larmes de pénitence. Parcourons ainsi tous les autres sens extérieurs et intérieurs, notre esprit, notre imagination, notre cœur; mettons-y l'amour de Dieu en sentinelle, et tout sera bien gardé.

II. C'est à lui à examiner l'intérieur de la maison, et à voir tout ce qui s'y passe. *Soyez sur vos gardes*... Voyez, examinez, faites cet examen deux fois le jour, ou du moins tous les soirs. Si c'est l'amour qui le fait, rien n'échappera à ses recherches. Le désir de plaire craint et examine tout. Il examinera si tous les devoirs sont remplis, et comment ils l'ont été, s'il n'est rien entré ou sorti contre ses ordres, et qui ait trompé sa vigilance. Il parcourra tous les coins et recoins de la maison, tous les plis et replis du cœur. Il ne faut qu'une ordure, qu'une chose de trop, ou qui manque, ou qui ne soit pas à sa place, pour dégrader le plus beau logement; il pourvoira à tout. Une seule étincelle d'un feu impur, d'amour, de haine ou de colère, peut causer un embrasement auquel on ne pourra plus rien

opposer : il aura soin de l'éteindre. Une seule omission, une négligence, un péché véniel, un commencement de mauvaise habitude, de mauvais penchant, de mauvaise inclination, peut causer une ruine totale : il réparera tout. Eh! combien de magnifiques et solides édifices ont croulé, et sont tombés en ruine par de semblables inattentions! Combien de vertus ont été étouffées! Combien d'ames ferventes, après s'être négligées quelque temps, ont fait des chutes dont elles ne se croyoient pas capables! Prenons-y donc garde, n'omettons jamais cet examen, et faisons-le avec les yeux et l'inquiétude de l'amour.

III. C'est à lui à attendre la venue du maître. *Priez...* C'est l'amour qui sait prier et soupirer, attendre avec une sainte impatience, appeler par ses gémissemens, se nourrir d'espérance, et se consoler par ses larmes. Venez, ô maître chéri et attendu; me laisserez-vous toujours languir dans ce lieu d'exil et de misère? Il est vrai, je vous vois, je vous reçois sous les voiles de votre sacrement, c'est ma seule consolation et l'unique soutien de ma vie; mais quand sera-ce que je vous verrai à découvert, et que je vous posséderai sans crainte de vous perdre? Soutenez-moi jusqu'à ce jour, ne permettez pas que je l'oublie, et que je me néglige. Ce jour viendra, oui, il viendra, peut-être qu'il est proche, et que je touche au terme de mes désirs. Heureux jour, heureux moment, que votre surprise me sera agéable! Il me semble déjà qu'on me l'annonce, qu'on me dit, le voilà, il arrive, c'est lui. Ah! quelle seroit ma joie! Quel bonheur pour moi, quel triomphe! C'est ainsi que l'amour prie, veille et attend son maître, et lorsque le maître arrive, il lui ouvre avec des transports qui éclatent, et ne sauroient se cacher. Mais, direz-vous, il faut être bien saint et bien fervent pour avoir ces sentimens. Livrez-vous à l'amour, suivez-le, laissez-le maître de tout, et vous les aurez. Mais il en doit bien coûter à la nature pour n'écouter que le divin amour. Ah! vous ne le connoissez donc pas, et vous ignorez quelle est sa puissance. Oui, il domptera en vous la nature, mais il le fera avec une douceur qui vous rendra sa victoire pleine de charme et de délices. D'ailleurs le bonheur d'une sainte mort, et votre salut éternel, qui en sera la suite, ne suffisent-ils pas pour vous dédommager d'un peu de gêne qu'il vous en doit coûter

coûter d'abord? Aimez-vous mieux vous exposer aux inquiétudes d'une mort douteuse, ou aux regrets éternels d'une mort dans le péché?

SECOND POINT. — *A quel âge il faut pratiquer cet exercice.*

I. A tout âge, parce qu'à tout âge on peut mourir. *Veillez donc, car vous ne savez quand le maître de la maison doit venir, si ce sera le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin.* Notre vie, même la plus longue, n'est qu'une courte nuit, après laquelle vient le grand jour de l'éternité. C'est pendant cette nuit que le maître doit venir. Mais à quelle heure viendra-t-il? C'est ce que nous ignorons. On meurt, et nous en avons vu mourir à tout âge, dans l'enfance et la jeunesse, dans un âge plus mûr et plus avancé, dans l'âge viril, dans la vieillesse. Chaque âge a ses maladies particulières, et est sujet à des accidens communs. Si en commençant de vivre, nous savions ne devoir mourir que dans la vieillesse, nous pourrions nous négliger, quoique nous ne le dussions pas; mais nous ne savons à quel âge nous devons mourir, nous devons donc à tout âge veiller, et nous tenir prêts. A quelque âge que vous vous trouviez donc maintenant, commencez à mettre ordre à votre conscience, et à mener une vie sainte; car vous ne savez si vous irez plus loin, et jusqu'où vous irez. Vous auriez pu mourir plus tôt, vous en avez vu mourir de plus jeunes que vous; que seriez-vous devenu, si vous étiez mort à leur âge? dans quel état vous trouveriez-vous? Hélas! peut-être seriez-vous maintenant perdu sans ressource, peut-être quelques-uns d'entre eux le sont-ils. Quelle bonté de Dieu à votre égard! Les réprouvés en murmurent; pour vous, n'en abusez pas. Si Dieu vouloit leur rendre la vie, quel usage pensez-vous qu'ils en fissent? Mais ce que Dieu leur refuse, il vous l'accorde; quel usage convient-il que vous en fassiez?

II. A tout âge, parce qu'à tout âge le Seigneur est *le maître de la maison.* Il en est le maître, puisque c'est lui qui l'a créée, qui l'a formée, et qui la conserve. Il en est le maître, et il a droit que cette maison ne soit employée qu'à son service, que tout y soit soumis à ses lois, que tous les membres et tous les sens de votre corps, que toutes les facultés et les puissances de votre ame le reconnoissent, lui obéissent, et lui rendent

hommage. Il est le maître de la maison, et il a droit d'y venir quand il lui plaira, et il y viendra quand bon lui semblera, sans en demander votre avis, sans vous en avertir; et s'il trouve sa maison dégradée, souillée, profanée, il la condamnera au feu, il jettera dans les flammes votre corps et votre ame, sans que vous ayez à vous plaindre que de vous-même, qui avez cru être votre maître, et qui n'en avez pas voulu reconnoître d'autre.

III. A tout âge, parce qu'à tout âge on peut être surpris dans le péché. *Veillez, de peur que venant tout à coup, il ne vous trouve endormis.* Combien en a-t-il trouvé ainsi endormis du sommeil du péché! Le péché est de tous les âges; il faut donc veiller à tout âge, pour ne pas y tomber, pour ne pas y persévérer, pour ne pas s'y complaire, pour ne pas s'y endormir : car si une mort subite, un accident imprévu, ou une maladie précipitée vous saisit, et vous enlève, tandis que vous êtes en état de péché, et endormi de ce fatal sommeil, ni les passions violentes de la jeunesse, ni les affaires importantes de l'âge mûr, ni les infirmités accablantes de la vieillesse ne sauront vous excuser, parce qu'à tout âge étant enclin au péché, à tout âge il falloit veiller. Veillez donc, et si vous ne l'avez pas fait, commencez. Si vous êtes jeune, ce n'est pas trop tôt, et c'est là le temps; si vous êtes vieux, ce n'est pas trop tard, et il est encore temps. Des exemples de gens qui ont commencé à veiller à tout âge, vous en avez sur la terre et dans le ciel; des exemples de gens surpris dans le sommeil du péché, à tout âge, vous en avez et sur la terre et dans les enfers. Vous détermineriez-vous à suivre les derniers? Ah! plutôt imitez les premiers, vous le pouvez encore, bientôt vous ne le pourrez plus.

TROISIÈME POINT. — *A quelles personnes convient cet exercice.*

A toute sorte de personnes. *Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez.* Pourquoi à tous?

I. Parce que l'obligation d'éviter le péché et les dangers de le commettre sont communs à tous. Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Seigneur, qu'une loi et qu'un Évangile. Chacun dans son état doit observer les préceptes de la foi, de la religion, de la pureté, de la justice, de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, de

l'amour de son prochain comme de soi-même, et conserver son cœur exempt de tout péché; or, puisque tout cela ne peut se faire sans attention et vigilance, tous doivent veiller, autant le mondain que le religieux. Chacun dans son état éprouve des difficultés, et est exposé au danger de perdre la grâce. La chair, le démon, le monde, les passions au dedans et les objets au dehors, tout sollicite au péché, et personne n'est exempt de tentations. Tous donc doivent veiller, et se tenir sur leurs gardes, autant le religieux que le mondain.

II. Parce que la certitude de la mort et l'incertitude du temps de la mort sont égales pour tous. Il n'y a qu'un arrêt de mort porté contre les hommes, qui les comprend tous avec une égale certitude et une égale incertitude. S'il n'y avoit que les personnes religieuses ou dévotes qui dussent mourir, ou que des pécheurs et les mondains eussent le privilège d'être avertis du temps de leur mort, on excuseroit peut-être ceux-ci de leur sommeil et de leur négligence : mais puisque tous doivent mourir, que tous ignorent également le temps, la manière et les circonstances de leur mort; puisque la mort frappe et surprend également le mondain et le religieux, le grand et le petit, le riche et le pauvre, le tiède et le fervent, le libertin et le dévot, le pécheur et le juste, tous doivent donc veiller, tous doivent se tenir prêts, et malheur à celui, de quelque rang, de quelque condition qu'il soit, qui reste un moment en état de péché mortel!

III. Parce que l'importance des suites de la mort est la même pour tous. Il n'y a pour tous qu'une mort et qu'un jugement (le jugement particulier et le jugement général, quant à la décision, n'en faisant qu'un). Il n'y a qu'une éternité, qu'un paradis ou un enfer. Point d'égards, point de distinction pour l'homme du monde, l'homme de qualité, le riche, le puissant, le militaire, l'ecclésiastique ou religieux. Qui sera trouvé en état de grâce à la mort sera admis dans le séjour des bienheureux pour l'éternité; qui sera trouvé en état de péché à la mort sera condamné aux supplices de l'enfer pour l'éternité, sans adoucissemens, sans retour et sans espoir.

PRIÈRE. O Dieu, quelle suite terrible! D'un moment dépend une éternité, et ce moment, je l'ignore, il

m'est caché, et je ne tremble pas, je ne veille pas! Puis-je me croire en sûreté, ou exempt de veiller? Hélas! quelle est ma vie! Qui peut me rassurer? Je ne diffère donc plus, Seigneur, je vais me rendre plus que jamais attentif à tout ce qui regarde mon salut, afin de paroître devant vous avec confiance, à quelque heure que vous veniez à moi, ou que vous m'appeliez à vous. Ainsi soit-il.

CCLXIX^e MÉDITATION.

Parabole du filet.

PRATIQUE DE LA VIGILANCE.

1° De ce qu'il faut éviter pour n'être pas surpris; 2° des pensées dont il faut être habituellement occupé pour ne pas succomber au sommeil; 3° de ce qu'il faut faire pour se maintenir dans la vigilance. *Luc.* XXI, 34-38.

PREMIER POINT. — *De ce qu'il faut éviter pour n'être pas surpris.*

TENEZ-VOUS *donc sur vos gardes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, par les soins de cette vie, et que ce jour-là ne vienne tout à coup vous surprendre; car il enveloppera comme un filet tous les habitans de la terre.* Pour n'être pas surpris, trois choses sont à éviter....

I. Les plaisirs des sens qui abrutissent l'ame et lui ôtent l'intelligence. Celui qui met son bonheur dans les plaisirs des sens, les délices de la table et les voluptés de la chair, est cet homme animal, dont parle S. Paul, qui ne conçoit rien aux choses de Dieu. Une religion, une révélation, une autre vie lui paroissent des chimères; le soin de purifier sa conscience, d'éviter le péché, de se mortifier, de se priver de tout ce qui pourroit déplaire à Dieu, il le traite de folie et de superstition. Son ame est plongée dans les sens. Hélas! ne se trouve-t-il pas même des philosophes, grands raisonneurs, calculateurs profonds, qui, dans les merveilles de ce monde visible, n'aperçoivent ni la sa-

gesse, ni la puissance, ni la majesté du Créateur; qui n'y voient qu'une matière brute, aveugle, poussée par le hasard? Que faire à ces ames de boue? Si elles ne comprennent pas les vérités naturelles, dès qu'elles ont quelques rapports à Dieu, que peuvent-elles comprendre dans les vérités surnaturelles? *Tenez-vous donc sur vos gardes*, et pour ne pas tomber dans cet aveuglement, commencez par dompter vos sens; réduisez votre corps en servitude, et n'en ayez soin que comme d'un esclave de qui vous devez tirer du service, du travail, des œuvres de pénitence. Le corps n'est bon qu'à cela, et ne vous est donné que pour cela.

II. Les soins du siècle qui possèdent le cœur, et étouffent tous les bons désirs. La fortune et l'ambition forment ces soins du siècle auxquels on se livre. Lorsqu'un cœur se laisse aller au désir de faire fortune et de s'élever, il en est bientôt tellement possédé, qu'il étouffe en lui tout désir de se sanctifier, de se purifier, de croître en grâce et en mérite, de tenir son ame exempte du péché et toujours prête à paroître devant Dieu. On ne réussit bien en quelque chose qu'en s'y appliquant fortement, et on ne s'applique fortement qu'à ce que l'on désire ardemment. Le désir des choses de la terre et celui des choses du ciel sont aussi opposés que l'est leur objet. Qui désire ardemment le ciel, et vit sans cesse dans cette attente, ne sauroit avoir pour les biens de la terre un grand empressement, et qui désire ardemment les biens de la terre ne sauroit se maintenir dans l'attente continuelle des biens célestes. Dans quelque état que vous soyez, tenez-vous donc sur vos gardes, et pour les biens de la vie présente, vivez sans inquiétude comme sans désir. Contentez-vous de ce que vous avez, et tirez-en le meilleur parti que vous pourrez pour augmenter vos bonnes œuvres. Remplissez le poste où la Providence vous a placé avec tout le soin possible, et faites-le servir le plus que vous pourrez à votre salut. Mais ne vous intriguez point au-delà, et ne désirez rien de plus.

III. Les occupations trop continues qui dissipent l'esprit, et emportent tout le temps. Quelque innocentes que soient les occupations, telles que le travail ou l'étude; fussent-elles même saintes de leur nature, telles que les œuvres de charité et de zèle, on doit

prendre garde qu'elles ne soient continuées trop longtemps, qu'on ne s'y livre trop, qu'elles ne dissipent l'esprit, et ne laissent pas le temps de réfléchir aux vérités éternelles et de se tenir assez préparé pour ce jour, qui surprend quelquefois ceux-là mêmes qui ont exhorté les autres à ne pas s'y laisser surprendre. Ne vous livrez donc jamais à des occupations qui vous ôteroient le temps de vaquer à l'oraison, à la méditation, à la lecture spirituelle, à l'examen. Ce que la nécessité peut quelquefois vous faire omettre dans un temps, reprenez-le dans un autre. Mais combien seriez-vous plus coupable, si vous manquiez à ces saints exercices, sans en être détourné par autre chose que l'oisiveté !

Second Point. — *Des pensées dont il faut être habituellement occupé, pour ne pas succomber au sommeil.*

Veillez donc, et priez toujours, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de comparoître avec confiance devant le Fils de l'homme. Trois pensées doivent être habituellement présentes à notre esprit.

I. La pensée de la mort. *Il enveloppera comme un filet tous les habitans de la terre.* Les invisibles filets de la mort sont tendus de toutes parts, personne ne peut y échapper, et nous y sommes pris dans le temps, dans le lieu, dans l'occupation où nous nous croyions le plus en sûreté. *Veillez* donc, et regardez chaque jour comme le dernier de votre vie : employez-le comme vous voudriez l'avoir employé, si c'étoit le dernier ; peut-être l'est-il en effet. S'il n'est pas le dernier, c'est une grâce que Dieu vous fait. Continuez de regarder ainsi chaque jour, car il en viendra certainement un où vous ne vous tromperez pas, qui sera en effet le dernier.

II. La pensée de l'éternité. Le malheur des pécheurs et le bonheur des justes seront éternels. Le temps n'est rien, l'éternité est tout. Tout ce qui se passe dans le temps va s'abîmer dans l'éternité. Toutes nos actions portent sur l'éternité, sans qu'aucune puisse être bornée au temps. Dites donc dans tout ce que vous faites : Ce que je fais est pour l'éternité. En effet, si votre action est bonne et faite dans une sainte intention, c'est pour vous un mérite pour l'éternité ; si elle

est moins bonne et moins bien faite, c'est une diminution de mérite pour l'éternité; si elle est vaine et inutile, c'est une perte pour l'éternité; si elle est grièvement mauvaise et contre la loi de Dieu, c'est un démérite pour l'éternité; et si vous mourez sans l'avoir réparée par la pénitence, c'est un titre de réprobation pour l'éternité. O éternité, où tout doit aboutir, si nous ne te perdions point de vue, que cette pensée nous inspireroit de vigilance et de ferveur!

III. La pensée du jugement. Vous êtes partout sous les yeux de votre juge, mais vous ne le voyez pas, et sa présence invisible ne vous en impose pas; comment vous comporteriez-vous, si vous le voyiez? Un jour viendra où il faudra comparoître devant lui, c'est-à-dire, en être vu et le voir, et lui rendre compte de toute votre vie. Ah! Seigneur, qui pourra soutenir cette vue? qui osera paroître devant vos yeux? Malheureux, qu'ai-je fait jusqu'à présent pour m'en rendre digne?

TROISIÈME POINT. — *De ce qu'il faut faire pour se maintenir dans la vigilance.*

S. Marc et S. Luc terminent ici le discours particulier que N. S. fit aux quatre apôtres qui l'avoient interrogé sur le temps de la ruine du temple; mais S. Matthieu le continue plus loin, comme nous verrons dans les méditations suivantes. S. Luc observe ici comment N. S., après avoir enseigné tout le jour dans le temple, se retiroit vers le soir avec ses disciples sur le mont des Oliviers, soit pour s'entretenir en particulier avec eux, soit pour aller passer la nuit à Béthanie, situé sur le haut de la montagne, et comment le peuple se rendoit au temple dès le matin pour l'entendre, et profiter de ses instructions. *Or Jésus enseignoit pendant le jour dans le temple, et la nuit il sortoit et se retiroit sur la montagne appelée des Oliviers, et tout le peuple alloit dès le point du jour dans le temple pour l'écouter.* C'est ce qui étoit arrivé pendant les trois derniers jours qui s'étoient écoulés depuis le triomphe du dimanche jusqu'au soir du mardi. De là tirons un exemple de ce que nous devons faire chaque jour.

I. Le matin. A l'exemple de ce peuple, bannissons la paresse, allons avec empressement rendre à Dieu

nos premiers hommages dans la prière. Ecoutons les instructions de J. C. dans la méditation; allons au temple pour nous unir aux fidèles, et assister au saint sacrifice.

II. Pendant la journée. N'oublions pas ce que nous avons appris dans l'oraison, rappelons de temps en temps à notre esprit les vérités qui nous ont touchés dans la méditation, tenons-nous dans le recueillement, évitons l'empressement et la dissipation dans nos actions, souvenons-nous de nos résolutions.

III. Le soir. Retirons-nous avec Jésus, rendons-lui compte de notre conduite, demandons-lui pardon de nos fautes, écoutons les tendres reproches qu'il nous fera, et les salutaires avis qu'il nous donnera, et après l'avoir prié de nous donner sa bénédiction, allons prendre notre repos pour réparer nos forces, dans la ferme résolution de mieux passer la journée suivante, s'il nous l'accorde.

Prière. Est-ce là ce que je fais tous les jours? Quel besoin n'ai-je pas cependant de veiller sur moi-même, et d'implorer sans cesse votre secours, ô mon Dieu! Je vous le demande, Seigneur, ne me le refusez pas, afin que je marche toujours en votre présence, afin que je fasse toutes mes actions comme devant être présentées à votre tribunal, et que, dans tout ce que je ferai, je ne songe qu'à vous plaire comme à mon souverain juge, à mon roi, à mon Sauveur et à mon Dieu. Ainsi soit-il.

CCLXX[e] MÉDITATION.

Parabole des dix vierges.

1° La vie présente est le temps de la prudence; 2° la mort et le jugement ne sont pas le temps de la préparation; 3° la porte du ciel, une fois fermée à quelqu'un, ne se rouvre plus pour lui. *Matth.* xxv, 1-13.

Premier Point. — *La vie présente est le temps de la prudence.*

I. La destination de ces vierges. *Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges.* C'est-à-dire, il arrivera au dernier jour quelque chose de semblable à ce

qui arriva aux dix vierges qui vont faire le sujet de la présente parabole. Ces vierges étoient choisies et destinées à accompagner l'époux et l'épouse à la salle des noces, et à être du festin. On conçoit que cet époux est J. C., l'épouse son Eglise, la salle le ciel, le festin la possession de Dieu, et les dix vierges tous les chrétiens invités aux noces de l'agneau et de l'épouse, et au banquet éternel de cette divine union. Quoique dans un sens les chrétiens soient cette Eglise, et que nos ames soient les épouses de J. C., cependant, comme chacun en particulier peut n'être pas digne de cette alliance, et que les divines noces ne laisseront pas de se célébrer sans lui, nous devons, dans cette parabole, ne nous regarder que comme invités aux noces du divin époux. On peut s'imaginer quelle étoit dans ces occasions la satisfaction des dix vierges ainsi invitées à une pompe brillante, et choisies pour y tenir un rang distingué. C'est ainsi que nous devons nous estimer heureux d'être chrétiens, destinés pour le ciel, où nous jouirons de tous les biens dans les délices d'une fête éternelle. Mais, hélas! nous occupons-nous assez de ce bonheur auguste?

II. Leurs démarches communes. Ces dix vierges, *ayant pris leurs lampes, sortirent pour aller au-devant de l'époux et de l'épouse*. C'est-à-dire qu'elles se rendirent chez l'épouse pour attendre l'époux, et pour aller avec l'épouse au-devant de lui, aussitôt qu'il paroîtroit. C'étoit l'usage que le soir des noces, l'époux, accompagné de jeunes garçons, venoit chercher l'épouse, la conduisoit à la salle du festin, et que les jeunes filles compagnes de l'épouse, portant leurs lampes allumées, marchoient à la tête du cortège, et l'éclairoient. C'est sous cette riante image que J. C. peint son dernier avènement, qui sera si terrible pour ses ennemis, et si consolant pour son Eglise, lorsque, accompagné de ses anges, il reviendra sur la terre prendre son épouse, accompagnée de vierges, c'est-à-dire, de toutes les ames justes, et qu'il la conduira dans la maison de son Père, au séjour éternel de la félicité et de la gloire. C'est sous cette idée aussi que nous devons nous-mêmes nous représenter souvent ce dernier jour, afin d'exciter notre espérance, et de nous embraser de l'amour que mérite un si noble époux. Voyons maintenant ce que nous faisons pour être de ce nombre. Ces dix

vierges prennent leurs lampes allumées, se rendent chez l'épouse, y attendent l'époux ; jusque-là tout est dans l'ordre. Nous faisons comme elles : nous sommes chez l'épouse, dans la véritable Eglise ; notre foi est pure et sincère, c'est la lampe allumée, nous croyons tout ce que croit l'Eglise, et nous condamnons tout ce qu'elle condamne : peut-être même lui sommes-nous attachés d'une manière particulière, et singulièrement dévoués par notre séparation du monde, et par la profession d'une vie plus régulière. Voilà de grands avantages, voilà de solides fondemens, d'heureux commencemens, dont nous ne saurions trop remercier le Seigneur ; mais ce n'est pas tout. Comment nous conduisons-nous? Suivons la parabole, et instruisons-nous.

III. La folie des unes, et la prudence des autres. *Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient prudentes. Or les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les prudentes au contraire en prirent dans leurs vases avec leurs lampes.* La précaution étoit sage, la cérémonie pouvoit être longue, l'époux pouvoit se faire attendre long-temps, et des lampes doivent être entretenues pour durer toujours. Comment cinq de ces vierges ne firent-elles pas ces réflexions? Comment du moins, lorsqu'elles virent la précaution des autres, ne la prirent-elles pas elles-mêmes? Mais non, elles regardèrent cette précaution comme inutile et superflue, peut-être même se moquèrent-elles de celles qui la prenoient. Du moins c'est ainsi que nous voyons les pécheurs et les tièdes se moquer des justes et des fervens. Ceux-ci ne croient jamais en avoir fait assez, ni avoir pris assez de précautions pour se trouver prêts à l'arrivée de l'époux. Prières, méditations, examens, pénitences, fréquentation des sacremens, bonnes œuvres de toute espèce, modestie, recueillement, fuite des moindres occasions, désir d'avancer tous les jours dans la connoissance et l'amour de Dieu, voilà de quoi ils s'occupent sans cesse. Ah! disent les autres, tout cela n'est point nécessaire pour se sauver, et, voulant justifier leur imprudence, ils ajoutent mille autres propos insensés. Peut-être les avons-nous tenus nous-mêmes. Demandons-en pardon à Dieu, et désabusons-nous aujourd'hui par la suite de la parabole.

Second Point. — *La mort et le jugement ne sont pas le temps de la préparation.*

Comme l'époux tardoit à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent; mais sur le minuit on entendit crier : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes; mais les folles dirent aux prudentes : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les prudentes leur répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en. Mais pendant qu'elles allèrent en acheter, l'époux arriva, et celles qui étoient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. Quoiqu'on puisse faire d'heureuses applications de chacune de ces circonstances, cependant pour sentir toute la force de la parabole, et n'en pas trop restreindre la signification, il n'y faut envisager que l'objet principal, sans s'arrêter à des détails qui n'appartiennent qu'au corps de la parabole, et ne sont rapportés que pour concourir au sens général, et le rendre plus sensible, ainsi que nous l'avons dit en d'autres occasions semblables. Remarquons donc ici...

I. Le délai de l'époux. C'est ce qui fit le malheur des vierges folles, et ce qui fait celui de bien des pécheurs. S'il étoit venu au commencement de la nuit, lorsque leurs lampes étoient garnies, elles étoient alors en état de le recevoir. Si la mort étoit venue après cette confession faite avec tout le soin possible, après cette retraite, cette mission, ce jubilé, après cette consécration de soi-même au service de Dieu, elle eût trouvé une ame bien disposée, non-seulement en état de grâce, mais pleine de ferveur. La mort a trop tardé à venir, on s'est ennuyé d'attendre, la ferveur s'est ralentie, et au lieu de profiter de ce délai pour se fortifier dans la vertu, et faire une plus ample provision de mérites, on en a pris occasion de se relâcher jusqu'à retomber, et jusqu'à demeurer dans les péchés qu'on avoit détestés : voilà la folie.

II. La surprise de son arrivée. Surprise certaine. Si encore l'époux faisoit avertir, si on crioit : Préparez-vous, il viendra bientôt; mais non, on dit : Le voici, il arrive, allez. Surprise générale. Il vient quand personne ne l'attend, quand tout le monde dort, au mi-

lieu de la nuit. Surprise agréable pour les vierges sages qui se trouvent prêtes, surprise désespérante pour les vierges folles qui ne se sont pas préparées. Quel désespoir pour les pécheurs que la mort surprend dans le péché! Quelle sera leur confusion, lorsqu'au jour de la résurrection générale, ils ne pourront cacher l'état affreux dans lequel leur ame paroîtra! Et comment paroître devant l'époux? Que faire? Où aller? A qui s'adresser?... Les autres, pleins de mérites, se présentent avec joie. Communiquez-nous de vos mérites, leur dit-on; mais les mérites ne se communiquent point, chacun ici reçoit selon ses œuvres. Ah! continue-t-on, que n'ai-je fait comme vous, illustres saints! Il m'étoit si aisé! Hélas! où sont ces jours où je ne savois à quoi m'occuper, ces jours que j'ai perdus en vains amusemens, ou à satisfaire mes passions? Le temps n'est plus. O temps précieux! que ne puis-je le racheter!

III. La rapidité de son passage. Si encore il s'arrêtoit un peu, s'il s'entretenoit quelque temps avec son épouse. Mais non, l'époux se fait attendre, et il n'attend point; en arrivant, il prend son épouse, il l'emmène, et ceux qui sont prêts entrent avec lui. Courez, vierges imprudentes, allez faire de vains préparatifs. Pleurez, pécheurs insensés, que rien pendant la vie n'a pu toucher et rendre sages; criez maintenant, désespérez-vous, cherchez les moyens de réparer votre folie : mais tandis que vous cherchez, l'époux est passé, il est entré, et la porte est fermée; la vie est finie, il n'y a plus lieu aux regrets, à la pénitence, à la miséricorde. Je crois ces vérités, c'est J. C. lui-même qui me les apprend dans la touchante parabole qu'il me propose, et je perdrois encore en vains amusemens le temps qu'il me donne pour me préparer! Ah! il n'en sera pas ainsi, Seigneur, par votre divine grâce.

TROISIÈME POINT. — *La porte du ciel, une fois fermée à quelqu'un, ne se r'ouvre plus pour lui.*

I. Considérons ici la prière des vierges folles. *Enfin les autres vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Après que les vierges folles ont fait à la hâte leur nouvelle provision, elles reviennent enfin. Elles se présentent à la porte de la salle qu'elles trouvent fermée : elles heurtent, et personne ne leur ouvre; elles élèvent la voix, elles crient : *Seigneur, Sei-*

gneur, ouvrez-nous. Qui pourroit exprimer le désir ardent de ces vierges pour se joindre et participer à une fête à laquelle elles ont été invitées, qu'elles n'ont manqué que d'un instant, et dont la joie éclate au dehors et retentit à leurs oreilles? Ah! quel sera le désir éternel des chrétiens réprouvés, avec quelle ardeur se porteront-ils vers le ciel, où ils sauront qu'est le souverain bien, et qu'ils verront toujours fermé pour eux! Seigneur, Seigneur, diront-ils, ouvrez, vous êtes le maître; vous le pouvez, ouvrez ces portes de fer qui nous retiennent dans ces cachots brûlans. Ouvrez les portes célestes, et nous donnez entrée dans le séjour de votre gloire à laquelle vous nous avez invités; ou si nous nous en sommes rendus indignes par notre folie, ouvrez-nous du moins les portes de la vie où nous puissions nous conduire avec plus de sagesse, et mériter notre pardon. Désirs inutiles, qui cependant ne pourront jamais s'éteindre dans le cœur du réprouvé, et feront une partie de son éternel supplice. Ah! c'est maintenant qu'il faut crier : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous les portes de la grâce, de la miséricorde, de la pénitence, ou plutôt c'est maintenant qu'il nous faut lui ouvrir nous-mêmes la porte de notre cœur.

II. La réponse de l'époux. *Mais il leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connois point.* Je n'admets ici que ceux que je connois, retirez-vous, je ne sais qui vous êtes. Comment, Seigneur, pouvoient répondre les vierges, vous ne nous connoissez pas! C'est nous qui devions accompagner votre marche, et porter les lampes devant vous. Votre épouse nous connoît bien, c'est elle qui nous a invitées; nous nous sommes rendues chez elle, et elle nous y a reçues avec distinction. Les vierges que vous avez admises à votre banquet nous connoissent bien, nous étions leurs compagnes, nos lampes ont brûlé pour vous comme les leurs, et nous avons attendu votre arrivée avec elles. Un léger accident, un manque de précaution nous a empêchées de paroître devant vous; mais notre faute est réparée. *Seigneur, ouvrez-nous.* Faute irréparable, *je ne vous connois point.* O terribles paroles, quel désespoir porterez-vous au cœur d'un chrétien, d'un catholique, d'un prêtre, d'un religieux, d'une ame, en un mot, qui avoit si bien commencé, qui avoit eu de si bons momens, qui pendant un temps avoit été si fervente,

mais qui a eu le malheur de se démentir et de se laisser surprendre par la mort! Eh quoi! pour un moment de négligence, pour un péché qu'on a différé d'expier, tout sera-t-il perdu? O moment terrible! Qui ne craindra, qui ne se tiendra sur ses gardes?

III. Conclusion. *Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure* où le Fils de l'homme doit venir. 1° Louons la bonté de N. S. de nous avoir avertis de cette importante vérité. Voyons combien de fois il nous a répété cet avertissement, en combien de manières il nous l'a présenté, par combien de paraboles il nous l'a rendu sensible : preuve bien convaincante qu'il veut notre salut, et qu'il connoît l'importance de ce point d'où dépend tout le reste. Puissions-nous le comprendre nous-mêmes! 2° Frémissons de notre imprudence passée, de la témérité avec laquelle nous nous sommes exposés, et remercions Dieu de ne nous avoir pas pris dans ce fatal moment où tant d'autres ont été surpris. 3° Formons de fortes et sincères résolutions, et prenons nos mesures pour l'avenir. Quelle seroit notre folie, si, après tant d'avertissemens, nous avions le malheur d'être surpris!

Prière. Ne le permettez pas, ô mon Dieu. Ah! me restât-il encore cent ans de vie, je les passerois à votre service, ô mon divin Sauveur, je les emploierois à me préparer à bien mourir. Soutenez-moi de votre grâce, ô Jésus, afin que je remplisse fidèlement la résolution que vous-même m'inspirez à ce moment. Ainsi soit-il.

CCLXXI^e MÉDITATION.

Parabole des talens.

1° Du maître qui distribue les talens ; 2° des serviteurs qui font valoir leurs talens ; 3° du serviteur qui enfouit son talent. *Matth.* XXV, 14-30.

Premier Point. — *Du maître qui distribue les talens.*

I. Il distribue les talens avec bonté. *Il en sera encore comme d'un homme qui, devant faire un long voyage, appela ses serviteurs, et leur mit son bien entre les mains.* Quelle bonté dans ce maître, et quel bonheur pour ces

serviteurs! Ils n'avoient rien, et ce tendre maître leur confie son bien, et, en le leur confiant, il les met en état de travailler et de mériter leur récompense. Chacun de nous est un de ces serviteurs qui de son fonds n'a rien, et qui, dans l'ordre de la nature, a reçu de Dieu tout ce qu'il a. Mais dans l'ordre de la grâce nous devons concevoir que ce maître est J. C., qui, en montant au ciel, a laissé à son Eglise ses biens, ses grâces, ses mérites, ses paroles, ses vérités, ses sacremens. Tout ce que nous avons vient de lui. Ayons soin de l'en remercier et d'en bien user.

II. Il distribue les talens avec diversité. *Il donna cinq talens à l'un, deux à l'autre, et un à un autre.* Personne ne peut se plaindre qu'il a été oublié, le maître a donné à tous. Personne ne peut se plaindre de cette diversité, c'est le maître qui l'a faite. Celui qui a moins ne doit point porter envie à celui qui a plus, car celui-ci n'en a que plus à travailler, et un plus grand compte à rendre. Celui qui a plus ne doit point mépriser celui qui a moins; car celui-ci, dans le peu qu'il a, peut être plus soigneux et plus fidèle à son maître, et d'ailleurs il aura toujours un moindre compte à rendre. Nous devons donc tous remercier le maître, et l'aimer, nous appliquer chacun de notre mieux à profiter de ses bienfaits, à les employer à son service, et à nous tenir prêts à lui en rendre compte. Est-ce là ce que nous faisons?

III. Il distribue les talens avec sagesse. *Il donna à chacun selon sa capacité.* Cette diversité est un effet de la sagesse; c'est ainsi qu'en usent les hommes sages. Dieu ne trouve en nous aucune disposition naturelle qu'il n'y ait mise; dans la distribution de ses dons surnaturels, il a égard, non à des dispositions naturelles, mais à ce qui convient à la manifestation de sa gloire; il distribue ses dons selon sa sainte sagesse, et les différens desseins qu'il a sur chacun de nous. L'Eglise ne fait qu'un corps composé de différens membres : ces membres ont des fonctions différentes, et Dieu proportionne ses grâces aux fonctions qu'il exige de chacun de nous, et aux emplois auxquels il nous destine. Tous ne sont pas apôtres, prophètes, docteurs. Gardons-nous donc de troubler cette harmonie, qui est l'effet de la sagesse de Dieu. N'envions point le poste d'autrui, ne l'ambitionnons point, ne

critiquons point la manière dont un autre s'acquitte de son emploi, ne nous mêlons pas de faire ce qui n'est pas du nôtre. L'unique émulation qui nous soit permise, et qui nous soit même recommandée, c'est de faire valoir de notre mieux le talent que Dieu nous a confié, c'est de nous acquitter avec le plus d'exactitude qu'il nous est possible de l'emploi dont nous sommes chargés, et de nous mettre par là en état de remplir avec fruit tous ceux dont sa providence voudra nous charger. Voulons-nous encore suivre une voie plus excellente, c'est, en nous acquittant des devoirs de notre état, d'embrasser par une charité ardente toute l'Eglise, souhaitant de contribuer au bien général par notre travail particulier, comme chaque membre travaille pour tout le corps, en faisant ses fonctions particulières.

SECOND POINT. — *Des serviteurs qui font valoir leurs talens.*

I. Leur travail pendant l'absence du maître. *Et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres. De même celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres.* Travail promptement commencé. Le maître, ayant distribué les talens, partit aussitôt. Dès ce moment, le serviteur chargé de cinq talens s'en alla, et travailla à les faire valoir; le serviteur qui en avoit reçu deux en usa de même. Il n'y a point de temps à perdre. Dès la jeunesse, il faut se consacrer au Seigneur, et ne travailler que pour lui. Dès qu'on est pourvu d'un emploi, placé dans un poste, il faut en faire les fonctions, et en remplir les devoirs. Travail courageusement soutenu. *Long-temps après le maître de ces serviteurs revint.* Le maître fut long-temps à revenir; mais les serviteurs fidèles ne se démentirent point, et continuèrent de travailler avec fidélité, constance, assiduité et persévérance. C'est ce *long-temps* qui est l'écueil de notre vertu et de notre zèle. On commence bien, on se soutient quelque temps; mais combien ont trop vécu pour leur propre gloire, pour leur salut et les intérêts de l'Eglise! Enfin travail couronné d'un heureux succès. Tous les deux viennent à bout de doubler la somme qu'ils ont reçue. Examinons-nous sur ce modèle, réparons le passé, et tâchons de pourvoir à l'avenir.

II. Leur confiance à l'arrivée du maître. *Et il leur*

fit rendre compte. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'approchant, lui en présenta cinq autres, en lui disant : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq autres que j'ai gagnés. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Ces serviteurs fidèles se présentent sans différer. Il leur tardoit que le maître ne vînt. Ils volent vers lui dès qu'il les appelle, ils voient avec une joie ineffable la fin de leurs peines, et n'ont garde de regretter une vie qu'ils se félicitent d'avoir toute employée à son service. Ils approchent sans s'effrayer, et qui craindroient-ils? Un maître qu'ils ont toujours aimé, et pour qui seul ils ont travaillé? Ah! il n'en est pas ainsi de celui qui a oublié le maître et négligé ses intérêts. Quel saisissement, quel effroi, quand on vient lui annoncer qu'il faut aller rendre compte! Cependant, prêt ou non, c'est un compte que personne ne peut éviter... Ils présentent leurs comptes sans se troubler. Celui qui avoit reçu cinq talens en présenta cinq autres qu'il avoit gagnés, et celui qui en avoit reçu deux en présenta deux. Des ames sauvées de l'enfer, purifiées du péché, instruites, touchées, édifiées; des vices combattus et extirpés; la foi défendue et soutenue; l'autorité de l'Eglise respectée et maintenue; une multitude d'œuvres de piété, de pénitence, de charité, voilà ce que présenteront les serviteurs fidèles; mais hélas! pour moi, que présenterai-je? Enfin ils reconnoissent que tout appartient au maître. *Seigneur, disent-ils, vous m'avez donné cinq talens,* les voilà, ils sont à vous, et je vous les rends : *en voilà cinq autres que j'ai gagnés par-dessus,* ils sont aussi à vous, et je vous les remets pareillement. L'humilité est la base de la confiance, et le fondement de toute vertu. Qui ne reconnoît pas que tout ce qu'il a, et que tout ce qu'il fait de bien, vient de Dieu, et lui appartient, n'a pour toute vertu qu'un orgueil damnable, et sa confiance n'est qu'une folle présomption.

III. Leur récompense au jugement du maître. *Son maître lui dit : Courage, bon et fidèle serviteur! Parce que vous avez été fidèle dans peu de choses, je vous établirai sur beaucoup; entrez dans la joie de votre Seigneur.* 1° Les serviteurs fidèles reçoivent de leur maître des louanges. *Courage bon et fidèle serviteur!* Que cette ap-

probation et ces louanges du maître dédommageront bien le serviteur fidèle de celles que les hommes lui ont refusées, qu'il a rejetées, et même des railleries, des satires, des calomnies, des insultes que sa fidélité et son zèle auront pu lui attirer! 2° Les serviteurs fidèles reçoivent de leur maître des promesses. *Je vous établirai sur beaucoup.* Cette promesse regarde tout à la fois et la vie présente, où celui qui use bien des premières grâces en reçoit de plus grandes, où celui qui s'acquitte bien de ses premiers emplois en reçoit de plus importans, et la vie future, où chacun sera récompensé à proportion de son travail, et toujours de manière que la récompense sera infiniment au-dessus du travail. Enfin les serviteurs fidèles reçoivent de leur maître l'entrée du ciel. *Entrez dans la joie de votre Seigneur.* Oh! quel bonheur pour un foible mortel qui sort de cette vie! Entrer dans le ciel, voir Dieu intuitivement, jouir de lui, le posséder, l'aimer, entrer en participation de sa félicité éternelle et essentielle. Ah! si nous avions l'idée de ce bonheur infini présente à l'esprit, avec quel ardeur ne travaillerions-nous pas! Tout ce que nous faisons, tout ce que nous souffrons, le martyre même le plus long et le plus cruel, nous paroîtroit peu de chose.

TROISIÈME POINT. — *Du serviteur qui enfouit son talent.*

I. L'injustice de sa conduite. *Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un alla faire un trou dans la terre, et y cacha l'argent de son maître.* L'injustice de ce serviteur nous marque, 1° l'injustice de ceux qui, par paresse, ne font pas tout le bien qu'ils pourroient et qu'ils sont obligés de faire, selon leur talent et l'obligation de leur état; de ceux qui n'obéissent pas à leur vocation, et refusent d'entrer dans un état, ou d'accepter un poste dans lequel il y auroit à travailler, quoiqu'ils aient le talent pour cela, et qu'ils y soient appelés; de ceux qui ne cherchent qu'à se procurer du repos; de tous ceux enfin qui craignent les peines de la vertu et du zèle, et qui pour cela en abandonnent la pratique. C'est là cacher l'argent de son maître. 2° L'injustice de ceux qui, par des affections terrestres, au lieu de faire valoir leur talent au profit du maître qui le leur a donné, ne le font servir qu'à leur ambition, leur avarice et leurs plaisirs, qui ne sont occupés que d'objets terrestres, qui y consacrent leurs travaux et leurs

veilles, leur corps et leur esprit, leur rang et leur autorité, et jusqu'à leur vertu même. C'est là enfouir son talent dans la terre. 3° L'injustice de ceux qui, par débauche ou impiété, emploient le talent reçu de Dieu à séduire les ames, à corrompre les mœurs, à inspirer l'erreur, à attaquer l'Eglise, à combattre la religion.

II. L'absurdité de ses raisonnemens. *Celui qui n'avoit reçu qu'un talent s'approcha aussi, et dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme sévère, que vous moissonnez où vous n'avez pas semé, et que vous recueillez où vous n'avez rien mis. C'est pourquoi, comme je vous craignois, j'ai caché votre talent dans la terre, le voici, je vous rends ce qui est à vous. Son maître lui répondit : Serviteur méchant et paresseux, vous savez que je moissonne où je n'ai point semé et que je recueille où je n'ai rien mis, il falloit donc donner mon argent aux banquiers, afin qu'à mon retour je pusse retirer mon principal avec mon intérêt.* La mauvaise excuse de ce lâche serviteur étoit un titre de condamnation contre lui. Cependant c'est sur ce modèle que les pécheurs cherchent encore à se justifier, et la conclusion tourne toujours contre eux-mêmes. Le salut, disent-ils, est une affaire si difficile; *il falloit donc* s'y appliquer. Il y en a si peu qui se sauvent; *il falloit donc* suivre le petit nombre, et non la foule. J'ai des passions si vives; *il falloit donc* travailler à les dompter, et écarter tout ce qui pouvoit les irriter. Le monde est si corrompu et si séduisant; *il falloit donc* le fuir, n'y paroître que par nécessité et avec toute sorte de précautions. L'éternité, la mort, le jugement, l'enfer, ce sont des vérités si terribles; *il falloit donc* les méditer, et sans en échauffer votre imagination jusqu'à la troubler, il falloit en faire le contrepoids de vos passions, des vanités du monde, et éviter par là ce qu'elles ont de terrible, et non pas en écarter la pensée pour vous précipiter en aveugles et vous assurer un malheur éternel. Est-il possible qu'on raisonne si mal dans une affaire de cette conséquence, et que des raisonnemens si défectueux tranquillisent un grand nombre de personnes qui se croient sages?

III. La sévérité de son châtiment. *Qu'on lui ôte le talent qu'il a, et qu'on le donne à celui qui en a dix : car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance; mais pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même*

ce qu'il semble avoir. Qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Le premier supplice des pécheurs au jugement de Dieu, ce sera la honte de se voir convaincus par leurs propres raisonnemens; le second, le dépit de voir que les grâces qui leur avoient été accordées, dont ils ne profitoient pas, leur ont été ôtées et données à ceux qui en profitoient le mieux, et que ceux qu'ils méprisoient le plus se sont enrichis à leurs dépens et de leurs dépouilles; le troisième, le désespoir de se voir condamnés sans appel, et par leur faute, à subir dans des supplices éternels toute la rigueur de la justice de Dieu. Voilà les terribles vérités que J. C. notre divin maître nous a révélées, et qu'il n'a enveloppées de paraboles que pour nous les rendre plus sensibles et plus familières. Malheur à nous, si nous les oublions et n'en profitons pas! *Pleurs et grincemens de dents;* pesons bien ces expressions dont N. S. s'est si souvent servi pour exprimer les regrets des réprouvés.

Prière. Ah! Seigneur, si vous traitez ainsi dans votre justice le serviteur inutile qui n'a pas fait profiter son talent unique, que deviendrai-je, moi qui ai reçu beaucoup, à qui vous avez fait tant de grâces, et qui en ai fait un continuel abus; moi qui non-seulement ai dissipé tous vos dons, mais qui les ai même employés contre vous? Que n'aurez-vous pas à me reprocher! O Dieu de bonté, ayez pitié de moi avant ce jour terrible où vous entrerez en compte avec moi. Ne m'ôtez pas vos dons que je n'ai que trop mérité de perdre. J'en vais faire un meilleur usage avec votre divin secours, je vais travailler à mon salut avec courage, avec humilité, avec un progrès qui, secondé de votre grâce, me conduira à votre gloire. Ainsi soit-il.

CCLXXII^e MÉDITATION.

Du jugement dernier.

1° De l'appareil de ce jugement; 2° de la sentence qui sera prononcée en faveur des justes; 3° de celle qui sera prononcée contre les réprouvés. *Matth.* XXV, 31-45.

PREMIER POINT. — *De l'appareil de ce jugement.*

I. Du juge. Et d'abord l'éclat dans lequel il paroîtra. *Lorsque le Fils de l'homme viendra dans l'éclat de sa majesté...* Lorsque J. C. rayonnant de gloire, et tel qu'il est maintenant à la droite de son Père, descendra du ciel, il se montrera visiblement et en personne dans tout l'éclat de sa majesté. Et qui peut s'imaginer quelle sera cette majesté du souverain juge? Qui pourra en soutenir l'éclat? 2° Son cortège. *Et tous les anges avec lui...* Tous les anges du ciel l'accompagneront en qualité de ses sujets, de ministres de ses volontés, et d'exécuteurs de ses ordres. Quelle multitude d'esprits bienheureux, quel éclat, quelle force, quel zèle et quelle puissance! Gédéon se crut mort pour avoir vu un ange. A la vue d'un seul ange, les gardes du sépulcre de J. C. tombèrent comme morts. Quelle terreur n'inspirera donc pas cette multitude innombrable d'esprits célestes qui environneront leur roi! 3° Son trône. *Alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire...* Que pouvons-nous encore imaginer de la gloire de ce trône? Le nuage le plus brillant, et l'arc-en-ciel le plus magnifique qui ait jamais paru à nos yeux, ne sont rien sans doute en comparaison de ce que nous verrons alors. Si le moindre phénomène qui paroît dans les cieux jette maintenant l'épouvante dans tous les cœurs, que sera-ce de voir J. C. lui-même en personne, assis sur un trône étincelant, environné de ses anges, ayant à ses pieds toutes les nations, et se disposant à décider de leur sort éternel? Ah! si nous avions cette pensée présente à notre esprit, peut-être le servirions-nous avec plus de ferveur; et lorsque nous le voyons voilé sous les symboles eucharistiques et assis sur le trône de sa miséricorde, peut-être nous tiendrions-nous en sa présence avec plus de respect et de recueillement, et mé-

riterions-nous de le voir au dernier jour avec plus de confiance assis sur le trône de sa justice.

II. Des hommes qui doivent être jugés. 1° Leur présence. *Et toutes les nations se rassembleront devant lui....* C'est-à-dire, toutes les nations de tous les pays et de tous les temps, tous les hommes depuis le commencement du monde jusqu'à la fin. Ne nous arrêtons pas ici à chercher comment cela se pourra faire; celui qui a su créer tous les mortels et en régler la succession, suivant l'ordre des siècles, saura bien les rassembler. Songeons seulement qu'ils y seront tous; oui, qui que nous soyons, nous y serons tous avec ceux que nous avons connus, à qui nous avons appartenu, avec qui nous avons eu quelque rapport, sans que ni eux, ni nous, puissions nous dispenser d'y comparoître. 2° Leur manifestation. Ils seront tous connus, non-seulement du juge et de ses anges, mais encore de tous ceux qui seront présens pour être eux-mêmes jugés. N'espérons pas pouvoir nous cacher dans la foule. La lumière de Dieu, infinie en elle-même et ineffable dans ses opérations, mettra tout en évidence, et chacun sera connu, manifesté et remarqué de tous, comme s'il étoit le seul que Dieu voulût exposer aux regards de toutes les créatures. 3° Leur confusion. Ah! où irai-je, Seigneur, où me cacherai-je? Il ne me reste que la pénitence et votre miséricorde, ô mon Dieu, pour me soustraire à la honte de ce terrible jour.

III. De la séparation des bons et des méchans. *Il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.* Terrible préliminaire; cruelle, mais équitable séparation, qui ne sera fondée que sur le mérite, sur l'état de grâce et de péché. Mettra-t-on d'un côté les têtes couronnées, les grands, les nobles, les riches, les savans, et de l'autre, les roturiers, les pauvres et les ignorans? Non. Mettra-t-on d'un côté les ecclésiastiques et les religieux, et de l'autre, les gens du monde? Non. Tous ceux-là seront séparés, en cela seulement que d'un côté seront les brebis dociles à la voix du souverain pasteur, et ceux qui seront morts dans sa grâce, et de l'autre, les boucs immondes et ceux qui seront morts dans le péché, de quelque rang, de quelque état qu'ils aient été dans le monde. Séparation qui se fera sans résistance, avec la même

facilité qu'un berger sépare son troupeau. Eh! qui pourroit résister à la souveraine puissance? Qui oseroit lutter contre la souveraine sagesse? qui oseroit dire : Je suis brebis, et on me met à la gauche! L'évidence ne se montrera-t-elle pas? La différence d'un bouc à une brebis ne permet pas au berger de s'y méprendre; or la différence sera bien plus grande entre les corps des justes et les corps des réprouvés. Les anges de Dieu pourroient-ils s'y tromper? Non : chacun sera forcé de se rendre justice et de se ranger à la place qui lui convient. Enfin séparation qui ne sera que le prélude de la formidable et dernière séparation. Epoux et épouses, serez-vous séparés ou réunis à la droite? Frères, sœurs, parens, amis, vous qui habitez dans la même ville, qui vivez dans la même maison, serez-vous séparés? O saints et saintes, ames justes de tous les pays et de tous les siècles, vous serez réunis, mais à la droite. Pour moi, avec qui serai-je?

SECOND POINT. — *De la sentence en faveur des justes.*

I. Les termes de la sentence. *Alors le roi dira...* Il ne faut point demander quel roi, il n'y en a plus qu'un. Ce roi si peu craint aujourd'hui se fera entendre alors, et avec quelle attention, quelle agitation de cœur, quelle diversité de pensées l'écoutera-t-on! *Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.* O paroles bien consolantes pour ces brebis fidèles et accoutumées à suivre la voix de leur divin pasteur! On ne leur dira plus : Allez au milieu des loups, faites pénitence, vendez tout ce que vous avez et le donnez, renoncez-vous vous-mêmes, souffrez, portez votre croix; mais venez, possédez, jouissez en paix de la gloire, des richesses, des délices réunies dans *le royaume* qui vous a été préparé par celui qui a créé l'univers, par celui qui est votre Père, et dont vous êtes les enfans chéris. Que les réprouvés entendent ces tendres paroles, qu'ils sachent ce qu'ils ont perdu, qu'ils voient ceux qui en sont mis en possession, que cette vue commence leur enfer et leur désespoir, et que pour surcroît de peine, ils en sachent encore les motifs!

II. Les motifs de cette sentence. *Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez*

donné à boire; je ne savois où loger, et vous m'avez reçu chez vous; je manquois d'habit, et vous m'en avez donné; j'étois malade, et vous m'avez visité; j'étois en prison, et vous m'y êtes venu voir. Combien ces paroles ne doivent-elles pas nous animer à faire l'aumône aux pauvres, à visiter les malades et les prisonniers, et à encourager ceux qui sont dévoués aux services des uns et des autres! Mais on demande, les autres vertus resteront-elles donc sans éloge et sans récompense au jour du jugement? Non, sans doute, N. S. a voulu, dans cet endroit, nous recommander l'amour du prochain, sans exclure les autres vertus, comme lorsqu'il loue la foi, et qu'il dit que qui croira sera sauvé, il n'exclut pas les œuvres de la charité. Songeons seulement ici à bien graver dans nos cœurs l'obligation de pratiquer cette vertu. Si N. S. loue des œuvres si petites en elles-mêmes, si peu difficiles, si peu austères, que sera-ce des œuvres plus considérables! Que sera-ce d'avoir consacré son bien, sa personne, sa vie au service du prochain! Et si les œuvres corporelles de la charité sont d'un si grand prix, que sera-ce des œuvres spirituelles faites dans le même esprit de charité! N'en manquons aucune, cherchons-en l'occasion, et félicitons-nous de l'avoir trouvée.

III. L'étonnement des justes. *Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu ne savoir où loger, et que nous vous avons reçu, ou manquer d'habit, et que nous vous en avons donné? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous vous avons été voir? Et le roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, vous me les avez faites à moi-même.* Ceci nous apprend, 1° que les mérites des justes se trouveront beaucoup plus grands dans l'autre vie qu'eux-mêmes ne l'avoient cru dans celle-ci, et ce sera pour eux un sujet d'étonnement bien doux et bien consolant; 2° que l'excellence et la grandeur de ces mérites viennent de l'union que J. C. a contractée avec nous, par laquelle il est notre chef, et nous sommes ses membres, en sorte qu'il est en nous et dans tous les chrétiens d'une manière si intime, qu'elle surpasse notre intelligence.

intelligence. Ce grand roi ne dédaigne pas de nous appeler ses frères, et de regarder comme fait à lui-même ce que nous faisons aux autres, et ce que les autres nous font. Ce n'est pas là une exagération, c'est une vérité que lui-même nous assure avec serment. 3° Que pour avoir ce mérite, il n'est pas nécessaire d'avoir toujours cette idée présente et cette intention formelle. Il est mieux sans doute de l'avoir, et c'est pour cela que N. S. nous fait part ici de sa réponse; mais il nous représente les justes comme ne l'ayant pas eue, pour nous apprendre que les œuvres de charité faites pour l'amour de lui et sans autre réflexion, ne laissent pas d'avoir le mérite dont il nous parle. Que tout cela est grand, aimable, consolant, et doit faire une vive impression sur nos cœurs!

Troisième Point. — *De la sentence contre les réprouvés.*

I. Les termes de la sentence. *Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Allez, maudits, loin de moi, dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* Quel coup de foudre! Peut-on l'entendre sans frémir d'horreur? Les justes mêmes n'en seront-ils pas effrayés? que sera-ce des pécheurs? Se trouve-t-il là un seul mot qui ne porte au plus affreux désespoir? Etre chassé de la présence de son roi, de son Dieu, de son Sauveur; n'emporter avec soi que la malédiction de Dieu et de toutes les créatures; être condamné au feu, et à un feu éternel! Ah! il n'avoit pas été préparé pour ces hommes maudits, mais pour le démon et ses mauvais anges, dont ils ont mieux aimé suivre les abominables suggestions que d'obéir aux divines lois de leur Créateur.

II. Les motifs de cette sentence. *Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étois étranger, et vous ne m'avez pas logé; nu, et vous ne m'avez point revêtu; malade, prisonnier, et vous ne m'avez point visité.* La dureté envers les pauvres, l'insensibilité aux besoins du prochain, la négligence à le secourir et à le consoler est donc un grand crime. Eh! que sera-ce de l'avoir appauvri, de l'avoir trompé, de l'avoir dépouillé, de l'avoir affligé, de l'avoir calomnié, de l'avoir maltraité? Ah! que ces injustices atroces, ces coups de langue envenimés, ces joies malignes du cœur, ces fraudes,

ces complots, ces noirceurs, hélas! si communes parmi nous, causeront de désespoir au dernier jour, puisqu'on y punira jusqu'à l'omission des secours, des consolations, de la protection que la charité exigeoit!

III. L'étonnement des pécheurs. *Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, manquer de logement ou d'habit, être malade ou en prison, et que nous ne vous avons pas assisté? Alors il leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses à l'un de ces plus petits, vous avez manqué de me le faire à moi-même.* Ceci nous apprend, 1° qu'une des peines des réprouvés sera de voir parmi les élus ceux-là mêmes qu'ils auront méprisés, rebutés, et à qui ils auront refusé leur assistance . mais il n'en faut pas conclure que le défaut de charité ne sera punissable que lorsqu'il aura été commis à l'égard des élus, ou que la charité ne sera digne de récompense que lorsqu'elle aura été faite aux élus ; ce discernement ne nous convient pas, tous les chrétiens, tous les hommes appartiennent à J. C., et tandis qu'ils vivent sur la terre, ils peuvent être ou devenir membres et frères de J. C. et enfans de son Eglise ; 2° que la grièveté des péchés commis contre le prochain vient de l'union ineffable de J. C. avec les hommes ; 3° qu'il en est de même à proportion des autres péchés, non-seulement commis contre Dieu, la religion, les sacremens, mais encore contre nous-mêmes par l'intempérance, l'impureté et autres semblables. Les pécheurs en effet auront lieu d'être bien étonnés de voir que leurs péchés touchent de si près la personne même de leur roi et de leur juge. C'est ce qui a fait dire à S. Paul que s'abandonner à l'impureté, c'étoit prostituer un membre de J. C. et profaner le temple du Saint-Esprit. Comprenons et méditons bien cette vérité.

Prière. O divin Sauveur, qui séparerez un jour d'une manière visible vos élus d'avec les réprouvés, séparez-moi dès à présent, par votre grâce, de ceux qui ne méritent que votre colère. Embrasez mon cœur de votre divine charité. Faites que je craigne vos jugemens, afin que j'en évite la rigueur, et que je vous aime pour mériter d'être aimé de vous. Ainsi soit-il.

CCLXXIII^e MÉDITATION.

Exécution de la sentence du jugement dernier.

1° Cette exécution fixera le sort de toutes les créatures; 2° cette exécution justifiera la conduite de Dieu sur toutes ses créatures; 3° cette exécution a été et est suffisamment connue des créatures. *Matth.* xxv, 46.

Premier Point. — *Exécution qui fixera le sort de toutes les créatures.*

I. Le sort de tous les pécheurs. *Et ceux-ci iront dans le supplice éternel.* Dans le supplice.... ce mot dit tout. Il n'y a plus pour eux qu'un supplice éternel qui répond à la justice infinie du Dieu qui l'a décerné. Pour eux tout est supplice, le lieu, le feu, la compagnie, le présent, l'avenir, leur corps, leur ame, le ciel, les saints, Dieu lui-même. Supplice sans mélange, sans interruption, sans diminution, et ce qui y met le comble, sans fin. Qui peut penser à un état si terrible sans être saisi d'effroi? Supplice pour tous ceux qui auront refusé ou de croire à la parole de Dieu, ou d'obéir à ses commandemens dans toute la suite des siècles et des générations. Or quel sera le nombre affreux des pécheurs qui tomberont dans ce lieu de supplices? Ah! si on frémit en y pensant, que sera-ce de le voir, d'en être témoin, que sera-ce d'en être l'objet? Miséricorde, ô mon Dieu, ayez pitié de moi, sauvez-moi, je veux vous servir fidèlement.

II. Le sort des justes. *Et les justes iront dans la vie éternelle.* Dans la vie..... ce mot dit tout. Vie en Dieu, vie avec Dieu, vie de Dieu, vie d'amour, qui contient toutes les délices, toute la béatitude de l'être suprême, de l'être essentiel et infini. Il n'y a plus que vie pour eux, pour eux tout est amour et délices, le lieu, la compagnie, le présent, le passé, l'avenir, leur corps, leur ame, l'enfer même auquel ils ont échappé, et les réprouvés dont ils sont séparés, et par-dessus tout l'auteur de leur délivrance et de leur salut, leur Dieu et leur Sauveur. Vie pure, sans mélange, sans ombre de mal, d'ennui, de dégoût ou de crainte, sans la moindre interruption ou diminution de délices, avec

l'assurance qu'une si heureuse vie ne finira jamais. Vie pour tous les justes, pour tous ceux qui auront conservé la foi, et observé la loi dans toute la suite des siècles et des générations. Et quel sera le nombre de ces heureux qui iront dans la vie? Si on le compare au nombre des réprouvés, c'est le troupeau choisi, c'est le peuple d'élite, c'est la nation sainte, c'est le petit nombre; mais si on le considère en lui-même, c'est une multitude innombrable, ce sont ces vrais enfans d'Abraham, comparables par leur nombre aux sables de la mer et aux étoiles du firmament. Travaillons donc avec courage pour être de ce nombre, espérons d'en être, et que cette espérance nous anime à le mériter.

III. Le sort des uns et des autres pour l'éternité. Supplice éternel, vie éternelle; plus de changement, plus de vicissitude, plus de conversion, plus de chute. Tout est fixé et arrêté pour toujours. Pour toujours! O le grand mot! Etre malheureux pour toujours! Etre heureux pour toujours! Voilà ce qui doit soutenir notre ferveur, notre patience, et répondre à toutes les suggestions du démon. Eh quoi! nous dit-il, se faire toujours violence, combattre toujours, souffrir toujours! L'imposteur! il appelle toujours cette courte vie que nous passons sur la terre; et qu'est-ce que cette vie en comparaison de la durée du monde, et que sera-ce que toute la durée du monde, en comparaison de cette éternité ou de supplices ou de délices qui ne finira jamais? O Dieu éternel, à vous seul appartient l'éternité, à vous seul il convient de donner l'éternité, il n'y a que l'éternité qu'il vous convienne de donner. Une récompense qui ne seroit pas éternelle seroit indigne de vous, et ne rempliroit pas les desseins de votre amour infini; un châtiment qui ne seroit pas éternel seroit au-dessous de vous, et ne rempliroit pas l'idée de votre justice infinie. Vous nous avez faits, et vous avez fait notre cœur; une récompense qui devroit finir ne nous attireroit point, un châtiment qui devroit finir ne nous arrèteroit point. Mais vous avez dans votre éternité de quoi nous soumettre et nous dompter, de quoi vous faire redouter, adorer, servir et aimer : car qui n'aimera un Dieu si grand, si puissant, si juste, si magnifique; un Dieu si bon, qui ne nous manifeste la rigueur de ses châtimens que pour nous les faire

éviter, et mériter plus sûrement la grandeur de ses récompenses?

SECOND POINT. — *Exécution qui justifiera la conduite de Dieu sur toutes les créatures.*

Quand on considère ce qui se passe ici-bas, la terre entière ne présente qu'un scandale universel, que l'impie fait rejaillir jusque sur Dieu même. Mais le chrétien trouvera, dans la sentence du dernier jour et dans l'exécution de cette sentence, le remède à ce mal apparent, et la justification de la conduite de Dieu sur les créatures.

I. Scandale dans la foi et la religion. Chaque nation a eu ses dieux qu'elle a opposés au Dieu d'Israël, chaque peuple a encore aujourd'hui ses superstitions et ses fables qu'il oppose au christianisme. Dans le christianisme même, des royaumes, des Etats, des républiques, ont leurs différens dogmes, leurs différens systèmes, opposés à la foi de l'Eglise romaine. Tous disent qu'ils suivent la vérité, et ils en affectent le langage. Eh! comment débrouiller ce chaos? L'impie en triomphe, il ramasse les faits, montre les ressemblances, confond le vrai et le faux, grossit les objets et augmente le scandale. Il se croit le seul sage, parce qu'il rejette toute religion. Pour vous, Seigneur, vous vous taisez, vous abandonnez les hommes à leurs erreurs, et vous souffrez qu'ils insultent à la vérité. Mais le scandale ne durera pas toujours; vous parlerez un jour, vous démasquerez l'hypocrisie, vous manifesterez les passions et les crimes qui ont fait abandonner la foi, qui ont formé l'idolâtrie, les schismes, les hérésies et les superstitions. Vous ferez voir avec quelle mauvaise foi les auteurs et les sectateurs de l'erreur l'ont embrassée, et y ont persévéré contre les lumières de leur raison et les remords de leur conscience: *et ceux-là iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle.* Si les hommes avoient eu devant les yeux l'idée de cette terrible exécution du dernier jour, qu'ils auroient aisément distingué le vrai Dieu d'avec les idoles, et qu'ils distingueroient encore aisément la religion chrétienne d'avec les superstitions, et l'Eglise de J. C. d'avec celles qui s'en sont séparées! En un mot, toutes les disputes sur la religion seroient sur-le-champ apaisées, si chacun étoit bien pénétré de la

pensée du jugement dernier. C'est donc de la part des hommes que vient le scandale, de la part de ceux qui s'aveuglent volontairement; mais il n'y en a point pour le vrai fidèle, Dieu est justifié à ses yeux.

II. Scandale dans la loi et les mœurs. Les justes s'appliquent à observer ponctuellement la loi de Dieu; ils mortifient leur chair, ils domptent leurs passions, ils honorent Dieu, ils aiment leur prochain : que leur en revient-il? Les pécheurs, au contraire, cèdent à toutes leurs passions; les uns le font avec audace, ils se glorifient de leurs crimes, établissent pour règle de leur conduite le plaisir des sens et leur intérêt particulier; les autres le font avec réserve, ils sauvent les dehors, se couvrent du manteau de l'hypocrisie, et s'abandonnent en secret à toute la corruption de leur cœur. Le pécheur déclaré insulte au juste, le pécheur hypocrite partage sa gloire. Le pécheur prospère et est recherché, le juste souffre et est méprisé. Enfin le juste meurt comme le pécheur, et s'il y a entre eux quelque différence favorable, elle est souvent pour ce dernier. Quel affreux mélange, quel désordre, quel scandale! Les anciens philosophes en ont cherché la cause, et ils n'ont enfanté que des chimères. Les nouveaux philosophes en font une difficulté sérieuse contre Dieu, sa providence, sa bonté, sa sainteté. Ils paroissent embarrassés de l'objection, et font semblant d'y succomber. Mais pensez-vous que ce mélange durera toujours? Voulez-vous savoir la solution de ce problème, et voir la justification de Dieu dans ce désordre apparent? La voici en deux mots : *Ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle.*

III. Scandale dans l'usage de la puissance. Les pécheurs sont ordinairement dans ce monde plus puissans, plus riches, plus accrédités que les justes, et ils usent de leur puissance, de leurs richesses, de leur crédit pour opprimer les justes, les dépouiller, les décrier, les persécuter, quelquefois jusqu'à leur faire souffrir les tourmens les plus cruels et la mort la plus infâme. Est-ce donc là la récompense de la vertu? Est-il au ciel un Dieu qui voie ce qui se passe sur la terre et qui le souffre? Oui, sans doute, il y en a un. Pécheurs, ne vous félicitez pas; justes, ne vous scandalisez pas, et prenez patience; ce désordre ne durera qu'un temps, l'ordre sera rétabli et durera éternellement. *Ceux-ci*

iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle. Ce mot remédie à tout, change tout et justifie en tout la conduite de Dieu sur les créatures. Attendons avec patience, le désordre n'est que dans le temps, n'est que l'effet de la puissance humaine; l'ordre régnera dans l'éternité et sera l'effet de la puissance de Dieu. Ainsi ce désordre apparent est, d'un côté, l'effet de la malice des hommes, et de l'autre, un effet de la sagesse de Dieu, qui réserve au pécheur un supplice éternel, et au juste une récompense éternelle.

TROISIÈME POINT. — *Exécution qui a été et qui est suffisamment connue des créatures.*

Les impies, ne pouvant détruire cette vérité, tâchent de nous troubler dans notre foi.

I. Ils opposent contre ce dogme l'ignorance des infidèles; mais cette ignorance n'est point constatée. Nos philosophes ne peuvent savoir quelle est la mesure des lumières que Dieu donne aux infidèles, ni le degré de malice qui fait que ces peuples abusent de leurs lumières, qu'ils y ferment les yeux, qu'ils les changent, les modifient, et y mêlent leurs propres idées pour se rassurer dans le crime. Mais ce que nous savons, c'est qu'il y a en nous-mêmes et dans tous les hommes un sentiment gravé de la main de Dieu, qui nous fait connoître que quiconque viole la loi de Dieu, la loi naturelle, doit craindre dans l'autre vie les effets de la justice divine, et un châtiment proportionné à la grandeur du maître qu'il a offensé. Ce que nous savons, c'est qu'outre ce sentiment intérieur, qui suffiroit pour nous rendre inexcusables, il n'est pas douteux que l'éternité des peines et des récompenses n'ait été révélée aux anges et aux hommes. Si ceux-ci ont altéré cette vérité, l'ont déguisée, l'ont mêlée de fables, leurs propres fables témoignent contre eux, et sont pour nous une preuve qu'ils ont connu la vérité. Si la multiplicité et l'énormité de leurs crimes la leur ont fait entièrement perdre de vue; si, au lieu de la retrouver dans leur cœur, ils se sont efforcés de l'y effacer de plus en plus, sont-ils excusables? Dieu en est-il responsable? Et nous, devons-nous en être troublés? Ne devons-nous pas au contraire remercier Dieu de nous avoir tirés de nos ténèbres, pour nous communiquer une si vive lumière? Plaignons les infidèles, prions pour eux,

afin qu'ils soient éclairés de la lumière de l'Evangile. Louons, encourageons, aimons ceux qui la leur portent, mais ne nous faisons pas de leur malheur une raison de nous rendre plus malheureux et plus inexcusables qu'eux. Ceux qui sont instruits ne renoncent pas à leurs lumières, parce que d'autres ne les ont pas; l'homme éclairé ne se règle pas sur les erreurs de l'ignorant; c'est à l'ignorant de se régler sur les connoissances de l'homme éclairé.

II. Les impies opposent contre ce dogme le silence de la loi de Moïse. La loi de Moïse ne promet au peuple juif que des récompenses temporelles, s'il est fidèle à Dieu, ou des châtimens temporels, s'il lui est infidèle. Il n'y a rien là de surprenant pour quiconque connoît la nature de la loi de Moïse. Cette loi étoit une alliance particulière que Dieu faisoit avec ce peuple particulier, qu'il vouloit conserver et séparer de la corruption presque universelle de tous les autres peuples de la terre. Outre la loi de Dieu intimée à tous les hommes, outre le culte de Dieu connu de tous les hommes avant et après Noé, la loi de Moïse comprenoit encore une infinité de préceptes cérémoniaux, relatifs au Messie qui devoit venir sauver tous les hommes. Par cette alliance particulière, Dieu promet à ce peuple particulier, s'il observe les préceptes généraux qu'il lui renouvelle, et les préceptes particuliers qu'il lui impose; il lui promet qu'il lui donnera une récompense particulière, qu'il le rendra heureux, riche, puissant et vainqueur de tous ses ennemis. Les peines et les récompenses de l'autre vie étoient un dogme général et commun à tous les hommes; elles ne pouvoient entrer pour rien dans l'alliance particulière que Dieu contractoit avec son peuple, et la loi qui contenoit les articles de cette alliance n'avoit garde de faire mention des peines ou des récompenses communes à tous les peuples. Que devient donc le triomphe des impies sur le silence de la loi de Moïse? Fiez-vous après cela aux recherches, aux lumières, à la sagacité de ces esprits sublimes qui se disent forts par excellence, et qui sont si foibles en effet, qu'ils n'approfondissent rien, qu'ils ne pénètrent rien, qu'ils voient tout, et présentent tout dans un faux jour.

III. Le nombre des incrédules. Ce seroit une chose bien étrange que l'incrédulité des impies fût pour nous

un scandale et ébranlât la fermeté de notre foi. Elle doit bien plutôt la raffermir, et nous en faire sentir l'excellence. Quels hommes que ces incrédules, et quels ouvrages ils produisent! Des songes, des chimères, des absurdités, des sophismes, des doutes, des incertitudes, des contradictions, voilà pour l'esprit, mais pour les mœurs le renversement de tous les principes et de toutes les lois. La corruption se manifeste partout, aucun de leurs ouvrages qui ne soit marqué au coin de la licence et de l'obscénité. Et ce sont là les maîtres que je suivrois, dont l'autorité balanceroit dans mon esprit celle de l'Evangile, des saints apôtres, des docteurs de l'Eglise, et de tous les fidèles qui servent Dieu dans la sainteté et la pureté! Non, non, leur incrédulité, leur nombre, et ne me troublent point, et ne me surprennent pas; j'en vois la source infecte. Le christianisme a toujours été et sera toujours combattu par de semblables adversaires, et il en triomphera toujours. Eh quoi! pour croire une vérité démontrée, faut-il attendre que tout le monde la croie, et que personne ne s'y oppose? Ah! que les incrédules, malgré la lumière qu'on leur présente, et l'exemple de ceux que la foi sanctifie, que les incrédules suivent la corruption de leur cœur, s'aveuglent, pensent, disent et écrivent tout ce qu'il leur plaira dans ce monde; mais à la fin de ce monde il en sera autrement. *Ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle.*

Prière. Quelle alternative, ô mon Dieu! Faites que j'évite la sentence terrible que vous prononcerez contre les réprouvés, faites que je me rende digne de cette gloire que vous accorderez à vos élus. Puis-je craindre d'en trop faire pour éviter les feux éternels, pour mériter votre royaume?

CCLXXIVe MÉDITATION.

Réflexions sur les dispositions de cœur où se trouvoient les Juifs.

1° Réflexions sur les Juifs incrédules; 2° réflexions sur les Juifs timides; 3° discours de Jésus aux Juifs incrédules ou timides. *Jean.* XII, 37-50.

PREMIER POINT. — *Réflexions sur les Juifs incrédules.*

On nous objecte : si Jésus a fait tant de miracles, comment tous les Juifs n'ont-ils pas cru en lui? C'est quelque chose de bien surprenant en effet; mais ce qui doit détruire ce scandale,

I. C'est que les apôtres eux-mêmes ont fait et publié cette réflexion, et qu'ils ont été étonnés eux-mêmes d'un si grand aveuglement. *Mais*, dit S. Jean, *après tant de miracles qu'il avoit faits à leurs yeux, ils ne croyoient point en lui.*

II. C'est que cet aveuglement même a été prédit, et qu'il est l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, *afin que cette parole d'Isaïe s'accomplît : Seigneur, qui est-ce qui a ajouté foi à ce qu'on nous a ouï dire? Et de qui le bras du Seigneur a-t-il été reconnu?*

III. C'est que cet aveuglement est une punition de Dieu. C'est ce que les apôtres et les prophètes ont reconnu. Dans les funestes dispositions où s'étoient mis les Juifs, et dans lesquelles ils persistoient volontairement, rien n'étoit capable de les toucher et de les convaincre. C'est ce qu'avoit encore dit le même prophète, et ce que remarque l'évangéliste. *Aussi ne pouvoient-ils croire, suivant ce qu'a dit encore Isaïe : Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur, afin que ne voyant pas de leurs yeux, ne comprenant point de leur cœur, et ne se convertissant pas, je ne les guérisse point.* C'étoit le prophète lui-même qui avoit reçu l'ordre d'aveugler ce peuple, mais c'étoit toujours de Dieu qu'il avoit reçu cet ordre.

IV. C'est que le scandale de l'incrédulité des Juifs se tourne en preuve par la manière dont il a été prédit.

C'est ce que dit Isaïe, en voyant sa gloire, et parlant de lui. Le premier des textes que vient de citer l'évangéliste est pris du chapitre LIII, qui contient les humiliations, les souffrances et la mort du Sauveur pour le salut du monde, et le second texte est pris du chapitre VI, où le prophète rapporte comment il a vu la gloire de Dieu et entendu le cantique céleste, saint, saint, saint, chanté à la gloire de J. C. comme à celle du Père et du Saint-Esprit.

V. C'est que la possibilité de cet aveuglement n'est que trop prouvée par l'expérience et par ce que nous voyons de nos jours. Les preuves de la divinité du christianisme, de la vérité de l'Église catholique, ne sont-elles pas portées au plus haut point d'évidence que puisse désirer un cœur sincère? Et cependant l'impiété et l'erreur n'aveuglent-elles pas encore une infinité d'esprits, sur lesquels les traits de la plus vive lumière ne font plus d'impressions? Au lieu donc de nous troubler et de nous scandaliser d'un pareil aveuglement, reconnoissons-y la main de Dieu, gémissons afin de fléchir sa colère, ne cessons d'exhorter ces aveugles volontaires et de les édifier par nos bons exemples, remercions Dieu de ce qu'il nous a préservés d'un si funeste aveuglement, craignons d'y tomber, demandons sans cesse le secours de la lumière divine et la docilité nécessaire pour qu'un si grand malheur ne nous arrive jamais.

SECOND POINT. — *Réflexions sur les Juifs timides.*

Cependant il y en eut plusieurs, même d'entre les chefs de la nation, qui crurent en lui : mais à cause des Pharisiens, ils ne se déclaroient pas de peur d'être chassés de la synagogue, car ils aimoient mieux la gloire qui vient des hommes, que celle qui vient de Dieu. Il y en a encore beaucoup qui, s'ils l'osoient, se feroient chrétiens, reviendroient à l'Église catholique, se déclareroient pour la piété, observeroient la loi de Dieu, se consacreroient à la dévotion. Ce qui fait notre malheur comme celui des Juifs, c'est le respect humain. Ce que craignoient et ce qu'aimoient ces Juifs, c'est ce que nous craignons et ce que nous aimons.

I. Ils craignoient les Pharisiens au milieu de qui ils vivoient. Qu'avoient-ils à craindre d'eux? Des discours, des reproches, des railleries. Nous craignons de même les libertins, les impies, les mondains, les indévots,

avec qui nous vivons; et qu'avons-nous à craindre d'eux?

II. Ils craignoient d'être chassés de la synagogue, d'une synagogue qui, bien loin d'avoir la promesse de l'infaillibilité que J. C. a faite à son Eglise, portoit dans les livres des prophètes l'arrêt de sa future réprobation. Nous craignons de même d'être chassés, méprisés, rebutés d'un monde frappé d'anathèmes et de malédictions.

III. Ils aimèrent, et nous aimons comme eux la gloire, l'estime, l'approbation des hommes. Estime aveugle, fausse, suspecte, les hommes prenant aisément le mal pour le bien, le bien pour le mal, et ne jugeant le plus souvent que par cabale, prévention, caprice et passion. Estime inconstante et périssable, les hommes passant aisément de l'estime au mépris, et du mépris à l'estime; mais fussent-ils constans dans leur estime pour nous, eux, nous et leur estime, tout périra, et la mort détruira tout. Estime stérile, d'où il ne nous revient aucun avantage solide. On prend beaucoup de peine pour l'acquérir, il en faut encore plus pour la conserver, et très-peu réussissent à l'un et à l'autre. Et ensuite que leur en revient-il? Une vaine fumée dans ce monde, et rien dans l'autre.

IV. Ils n'aimoient point, et comme eux nous n'aimons point la gloire, l'estime, l'approbation de Dieu. Nous n'en faisons aucun cas, l'estime de Dieu ne fait sur nous aucune impression; cependant elle est vraie, fondée sur un jugement certain, et la gloire qui en revient est une vraie gloire. L'estime de Dieu est constante et éternelle; Dieu ne change point : ce qu'il estime une fois, il l'estime toujours, et la gloire qui en revient est éternelle. L'estime de Dieu nous comble de biens, Dieu récompense tout ce qu'il estime; le mérite auprès de lui n'est jamais sans récompense, et la gloire qui en revient est accompagnée dans ce monde de la paix du cœur, des consolations intérieures, et dans l'autre d'une félicité immense et éternelle.

V. Dans la concurrence de ces deux estimes, ils préférèrent, et nous préférons comme eux l'estime et l'approbation des hommes à l'estime et à l'approbation de Dieu. O aveugle et déplorable préférence, qui fait que nous perdons éternellement l'une et l'autre! Ah! viendra un jour qui réformera tous les jugemens, et

qui réunira tous les suffrages. Alors ce que Dieu aura estimé, approuvé, sera estimé et approuvé de toutes les créatures intelligentes, des anges, des saints, des démons mêmes et des réprouvés. O gloire de Dieu, vous serez l'unique gloire dans ce grand jour. O gloire des hommes, tu seras méprisée, détestée, abhorrée de l'univers entier dans ce grand jour, et pendant toute l'éternité. Choisissez, ô mon ame, mais faites un choix tel qu'il vous procure un jour une approbation universelle et éternelle, et non tel qu'il vous couvre un jour d'une confusion universelle et éternelle.

TROISIÈME POINT. — *Discours de Jésus aux Juifs incrédules ou timides.*

Or Jésus éleva la voix, pour se faire entendre à ces sourds volontaires, et pour donner du courage à ces ames timides qui n'osoient se déclarer pour lui. Faites entendre, ô mon Sauveur, votre divine voix à mon cœur, remplissez-le de foi pour bien vous connoître, de courage pour vous confesser hautement. Or Jésus leur parla...

I. Sur sa divinité. *Jésus éleva la voix, et dit : Qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en celui qui m'a envoyé; et qui me voit voit celui qui m'a envoyé.* Jésus est la seconde personne de la très-sainte Trinité, différente de la personne du Père qui l'a envoyé, et ces deux personnes avec la troisième, qui est le Saint-Esprit, ne font qu'un seul et même Dieu. Qui voit J. C. voit le Père, qui reçoit J. C. dans la sainte Eucharistie reçoit le Père, qui croit en J. C. croit tout cet adorable mystère. Humilions-nous, anéantissons-nous devant N. S., notre Sauveur et notre Dieu créateur.

II. Sur la fin pour laquelle il s'est incarné, et est venu au monde. *Je suis venu au monde pour en être la lumière, afin que quiconque croit en moi ne demeure point dans les ténèbres. Et si quelqu'un écoute mes paroles, et ne les met point en pratique, ce n'est pas moi qui le juge; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver.* Jésus est la lumière essentielle, incréée, éternelle; il est venu au monde pour nous retirer des ténèbres de l'ignorance et du péché, des œuvres de ténèbres et des puissances des ténèbres. Il n'est point venu au monde pour nous juger et nous condamner, mais au contraire pour nous sauver, en nous mon-

trant la voie et les moyens du salut, ce que nous avons à faire et à éviter, ce que nous avons à craindre et à espérer. Quelle reconnoissance ne devons-nous pas avoir pour un Dieu si charitable! Quel soin ne devons-nous pas prendre de méditer sa parole, de la pratiquer, et de profiter de toutes les diverses lumières qu'il nous a communiquées!

III. Sur le jugement dernier. *Celui qui me méprise, et qui ne reçoit pas mes paroles, a un juge qui le condamnera; la parole que j'ai annoncée le jugera au dernier jour.* Celui qui reçoit l'Evangile, et ne le pratique pas, celui qui le rejette, et refuse de le recevoir, seront également jugés et condamnés par ce même Evangile au dernier jour. O divine loi, quel jugement porterez-vous contre ceux qui vous auront violée, méprisée, rejetée, tournée en dérision; à quoi les condamnerez-vous? Nous le savons, vous nous l'apprenez, au feu éternel. Mais vous nous apprenez aussi que les plus grands pécheurs peuvent, avant ce grand jour, obtenir le pardon de leurs péchés, s'ils rentrent dans les voies de la justice, et vivent ensuite suivant ce que vous leur prescrivez. C'est, ô mon Dieu, ce que je suis résolu de faire de tout mon cœur.

IV. Sur la divinité de sa doctrine. *Car je n'ai point parlé de moi-même; mais mon Père qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que j'ai a dire, et de quoi je dois parler.* La doctrine évangélique n'est point une invention humaine, un système; elle nous vient de Dieu, elle est la parole de Dieu même, de celui qui a fait l'homme et l'univers. J. C., en nous l'annonçant, n'a fait qu'exécuter l'ordre de Dieu son père. Il ne nous a dit, il ne nous a enseigné, il ne nous a révélé que ce que Dieu son père lui a ordonné de nous dire, de nous enseigner, de nous révéler. Cette doctrine céleste exige donc de nous toute sorte de respects, d'attention, de reconnoissance et de fidélité. Heureux qui la pratique, qui en soutient les intérêts, en prend la défense, se déclare, souffre et meurt pour elle!

V. Sur le fruit de sa doctrine. *Et je sais que ce qu'il prescrit est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme mon Père me les a dites.* Ce grand mot d'une *vie éternelle* ne fera-t-il donc jamais impression sur nous? Une vie misérable, et d'un moment sur la terre, nous occupera-t-elle toujours jusqu'au point

de nous faire oublier une vie bienheureuse et éternelle dans le ciel? O aveuglement des hommes, jusqu'à quand m'y livrerai-je moi-même?

Prière. O divine lumière, ô Jésus, qui êtes venu dans le monde pour l'éclairer, dissipez les ténèbres épaisses qui m'environnent, échauffez la glace, amollissez la dureté de mon cœur, afin que, méprisant toutes les choses de la terre, je ne m'attache qu'à vous, je ne suive que vous, je ne soupire qu'après le bonheur de vous posséder dans la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

CCLXXVe MÉDITATION.

Jésus se rend à Béthanie le mardi au soir.

1° Jésus prédit sa passion à ses apôtres; 2° les chefs des Juifs tiennent conseil contre Jésus. *Matth.* XXVI, 1-5; *Marc.* XIV, 1, 2; *Luc.* XXII, 1, 2.

Premier Point. — *Jésus prédit sa passion à ses apôtres.*

I. Du côté de Jésus, cette prédiction est pleine de mystères. *Après que Jésus eut fini ce discours,* il se mit en chemin avec ses disciples pour aller à Béthanie, et dans la route, *il leur dit : Vous savez qu'on célébrera la pâque dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié.* C'étoit le mardi au soir que Jésus parloit de la sorte, et c'étoit le jeudi au soir qu'il devoit manger la pâque. Il n'y avoit donc plus que deux jours d'intervalle, le mercredi et le jeudi. Jésus avoit employé tout le jour du mardi à répondre à ses ennemis, à enseigner le peuple, et à instruire ses disciples. Il ne s'étoit donné aucun relâche depuis le matin jusqu'au soir, et c'est cette journée si laborieuse qu'il termine par annoncer sa mort sur la croix. J. C. en avoit fait souvent la prédiction : mais ce qu'il y a d'admirable dans celle-ci, c'est cette certitude avec laquelle il annonce le genre de sa mort, qui sera la croix ; le temps précis, qui sera dans deux jours, et la manière, qui sera la trahison. Ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est cette tranquillité d'ame avec laquelle il annonce un évènement si terrible et si prochain. Mais

ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est cette union de sa mort à la pâque, pour nous faire comprendre que c'est lui qui est la véritable pâque, que l'immolation de l'agneau pascal n'étoit que la figure de son sacrifice, et que la manducation du même agneau n'étoit que la figure du banquet où il devoit nous donner sa chair à manger, et son sang à boire. Ah! qui pénètre bien tous les mystères renfermés dans cette prédiction, pourra-t-il s'empêcher de reconnoître que l'histoire de sa passion, que nous allons méditer, n'est point un évènement purement naturel; que celui qui va souffrir n'est point un pur homme, mais le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu fait homme, et que sa mort est l'œuvre de Dieu par excellence, et le prix de la rédemption de tous les hommes? C'est avec ces sentimens de foi, de respect, d'adoration, d'amour et de reconnoissance que je vais vous suivre, ô Jésus-Christ mon divin maître, dans tout le cours de votre passion.

II. Du côté des apôtres, cette prédiction fut écoutée sans attention. Ils étoient accoutumés à entendre leur maître leur parler de sa mort, et en même temps de son règne et de sa puissance; ne comprenant pas l'accord de ces évènemens, ils nourrissoient leur espérance des seconds sans inquiétude sur le premier. D'ailleurs leur maître leur parloit de sa mort avec tant de tranquillité, qu'eux-mêmes n'en étoient point inquiets, et que cette mort prédite ne faisoit aucune impression sur eux. Mais lorsqu'ils eurent été les témoins de cette cruelle exécution, et qu'ils en eurent compris le mystère, ils n'en perdirent plus le souvenir, et ce souvenir les pénétroit au point qu'ils ne vivoient plus que pour J. C., qu'ils ne se plaisoient que dans les souffrances, et qu'ils ne désiroient que de mourir pour lui. Nous sommes dans ce second état, nous savons ce que N. S. a souffert, combien, comment, pourquoi et pour qui, et cependant nous n'imitons que trop l'insensibilité et l'inattention des apôtres avant qu'ils sussent tout cela. Ah! quelle devroit être notre sensibilité au moindre mot qui a trait à la passion et à la mort de notre Seigneur et maître! Ne devrions-nous pas brûler d'amour dès que quelque objet réveille en nous ce souvenir, et notre amour ne devroit-il pas nous le rappeler sans cesse?

III. Du côté de Judas, cette prédiction fut entendue sans remords. *Le Fils de l'homme sera livré.* Cela de-

voit arriver de deux façons. Les Juifs devoient le livrer aux Gentils pour obtenir du gouverneur romain une sentence solennelle telle qu'il falloit pour le supplice de la croix, et telle que les Juifs ne pouvoient pas la porter, du moins dans le temps pascal (1); et il devoit auparavant être livré aux Juifs par une trahison, être trahi par un de ses disciples. Judas n'étoit peut-être pas déterminé à commettre son attentat, mais du moins dès-lors des idées de trahison devoient occuper son esprit : ce mot du Sauveur auroit bien dû le troubler, et le faire rentrer en lui-même. Hélas! qu'on est bien près de commettre le crime, lorsque la pensée du crime n'inspire plus d'horreur! C'étoit à la fête de Pâque que Jésus devoit être trahi et livré pour être crucifié, et n'est-ce point surtout pendant cette sainte solennité que se renouvellent encore la trahison de Judas, la perfidie des Juifs, la profanation du corps de Jésus? Gémissons sur un si grand crime, et craignons de nous en rendre coupables.

SECOND POINT. — *Les chefs des Juifs tiennent conseil contre Jésus.*

I. Assemblée puissante dont les destructeurs sont déjà rassemblés. *La fête des azymes, appelée la Pâque, étoit proche, elle n'étoit éloignée que de deux jours, et les princes des prêtres, les anciens du peuple, avec les Scribes, s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre, nommé Caïphe.* Contemplons d'un côté cette assemblée puissante en nombre, en dignité, en autorité, en noblesse, en crédit, en richesse, en doctrine. Ce sont les deux souverains pontifes, les chefs des familles sacerdotales, les anciens du peuple, les sénateurs, les magistrats, les Scribes et docteurs de la loi, tous réunis au milieu de la capitale, dans le palais de Caïphe, souverain pontife en exercice, tous animés de fureur contre Jésus et ses disciples. Contemplons de l'autre côté, hors de la ville et sur le penchant d'une colline, Jésus assis à terre, accompagné de douze pêcheurs, ou à peu près de ce rang, gens sans autorité, sans crédit, sans lettres, sans force et sans courage, qui n'ont naturellement ni désir,

(1) Ainsi que nous aurons occasion de l'expliquer, en interprétant ces paroles de S. Jean, chap. XVIII, vers. 31 : *Il ne nous est pas permis de faire mourir personne.*

ni inquiétude, ni vues, ni projets, uniquement occupés à écouter tranquillement les instructions de leur maître. Qui le croiroit que cette seconde assemblée est la rivale de la première, et que, lorsque son chef aura été mis à mort, cette Eglise foible et tremblante détruira cette synagogue furieuse et puissante? Rassemblez-vous donc, prêtres et pontifes, magistrats et docteurs de la nation ; consultez tant qu'il vous plaira : douze ignorans qui vivent d'aumônes, et n'ont d'autre logement que celui que la charité leur fournit, vous combattront par la force de leur parole, vous vaincront, vous détruiront, et seront à votre place les maîtres et les docteurs, non-seulement des Juifs, mais de toutes les nations. Si cette Eglise naissante a pu croître, par la puissance de Jésus, au point où nous la voyons, que peuvent maintenant contre elle tous les efforts des méchans? Rassemblez-vous, incrédules, déistes, athées, hérétiques, novateurs, réfractaires; réunissez vos forces et vos talens, vos impiétés et vos erreurs, vos sophismes, vos calomnies, vos artifices, et l'Eglise en triomphera.

II. Résolution criminelle dont la punition est déjà prononcée. *Et ils tinrent conseil pour trouver les moyens de se saisir de Jésus par surprise, et de le mettre à mort.* On résolut dans cette assemblée de surprendre Jésus, de l'arrêter et de le faire mourir. Ce n'étoit pas la première fois qu'on avoit pris cette résolution et tenu conseil pour l'exécuter ; mais il s'agissoit de l'exécuter sans délai, et avant la fête de Pâque qui étoit proche, car après la fête Jésus pouvoit échapper et retourner en Galilée. Ne craignez rien, conseil impie et sanguinaire : Jésus vous échapperoit encore, s'il le vouloit ; mais l'heure est venue, cette heure marquée par son Père, qu'il a acceptée, et dans laquelle son amour doit le livrer à votre fureur. Vous réussirez, et en versant le sang d'un Dieu, vous commettrez le plus grand crime qui ait jamais pu être commis sur la terre ; mais ne vous applaudissez pas de vos succès : vous ne savez pas ce qui vient de se passer sous vos murs. Ce même Jésus que vous allez faire mourir, assis sur la montagne voisine comme sur un trône, à la vue de la ville et du temple, à la face du ciel et de la terre, vient de prononcer l'arrêt de votre condamnation, de votre proscription, de votre captivité, de votre dispersion, et de la ruine entière de toute votre nation. Ce n'est pas tout,

il vient de prononcer l'arrêt de votre réprobation éternelle, et apprendre à ses disciples les termes formels dans lesquels il vous l'intimera au dernier jour. Ah! si les pécheurs, au milieu de leurs projets criminels, de leurs cabales et de leurs complots, savoient ce qui se passe dans les conseils de Dieu; s'ils connoissoient les maux qui les attendent dans cette vie, et faisoient réflexion au dernier arrêt qui les condamnera au feu éternel, leur sang se glaceroit dans leurs veines, et ils abandonneroient promptement la route du crime pour entrer dans les voies de la pénitence. Ne perdons donc jamais de vue les voies de Dieu et la rigueur de ses châtimens.

III. Mesures incertaines dont les succès sont déjà prédits. *Mais ils craignoient le peuple, et ils disoient: Il ne faut pas que ce soit pendant la fête, de peur que cela ne cause quelque tumulte parmi le peuple.* La résolution de surprendre Jésus et de l'arrêter étoit aisée à prendre, mais il n'étoit pas si facile de l'exécuter. On ne pouvoit en remettre l'exécution après Pâque, sans courir risque de la manquer pour toujours. On ne pouvoit la tenter pendant la célébration de la fête, qui duroit huit jours, sans s'exposer à quelque sédition populaire dont on pouvoit être la victime. Depuis trois jours, Jésus venoit tous les matins au temple, d'où il ne sortoit que vers le soir. Il sembloit que c'étoit la seule occasion que l'on pût saisir; encore n'étoit-elle pas sans danger, à cause du peuple qui étoit affectionné à Jésus, et qui ne le quittoit point. Mais outre cet inconvénient, il y en avoit un plus grand que le conseil ignoroit; c'étoit que Jésus ne devoit plus retourner au temple, et en effet il n'y revint ni le mercredi ni le jeudi. Que les vues des hommes sont bornées! Que les projets des méchans sont vains, et que toute leur prudence est foible contre le Seigneur, et ceux qu'il protége! Ceux-ci réussiront cependant, parce que Dieu veut se servir de leur malice pour l'exécution de ses desseins et la manifestation de sa gloire. Ils réussiront par un évènement auquel ils ne pensent pas, et qu'ils ne peuvent prévoir, mais qui est déjà prédit et annoncé. Ils réussiront, non par leur sagesse qui n'est que folie, mais par la disposition prochaine de celui-là même qu'ils feront mourir, et qui a déjà prédit la trahison de Judas, réglé la manière, le jour et l'heure de sa mort. Malheur

à ceux qui ne contribuent à la gloire de Dieu que par leurs crimes, parce qu'ils y contribueront éternellement par leurs supplices! Les Juifs ne vouloient pas crucifier Jésus le jour de la fête, parce qu'ils craignoient le peuple; pour nous au contraire, n'est-ce point au jour de la fête que la crainte du peuple et le respect humain nous rendent coupables du corps et du sang de J. C. par des communions sacrilèges?

Prière. Ne permettez pas, Seigneur, que j'imite la malice, la folie et la fureur de ces Juifs, que vos bienfaits ne purent toucher, que vos miracles irritèrent, que vos leçons aigrirent, à qui vos vertus, votre présence, votre vue même, étoient devenues insupportables. Leurs artifices pour s'assurer de votre personne, ô mon Sauveur, eussent été sans effet, si vous n'eussiez voulu vous livrer entre leurs mains : mais vous aviez infiniment plus de désir de mourir pour nous qu'ils n'en avoient de vous ôter la vie. Vous allez donc, ô Jésus, consommer le grand ouvrage de notre rédemption, en mourant volontairement sur la croix. Mais ce grand ouvrage, consommé de votre part, ne sauroit l'être de mon côté, si je ne fais expirer en moi le vieil homme par la mortification de ma chair et de mes désirs déréglés, si je ne puis dire avec l'apôtre : *Je suis attaché à la croix avec J. C.* Ah! Seigneur, faites donc qu'il n'y ait plus aucun jour de ma vie où je ne m'offre à vous comme victime en union avec vous-même. Ainsi soit-il.

CCLXXVIe MÉDITATION.

Jésus soupe chez Simon le lépreux, à Béthanie.

1° Une femme répand du parfum sur la tête de Jésus; 2° les apôtres en murmurent; 3° Jésus prend la défense de cette femme. *Matth.* XXVI, 6-13; *Marc.* XXIV, 3-9.

Premier Point. — *Une femme répand du parfum sur la tête de Jésus.*

Or *comme Jésus étoit à Béthanie, chez Simon le lépreux, dans le temps qu'il étoit à table, une femme s'approcha de lui avec un vase d'albâtre plein d'un par-*

fum d'épis de nard, d'un très-grand prix, et elle le répandit sur sa tête en rompant le vase.

I. De l'action extérieure de cette femme. 1° Elle emploie à honorer Jésus ce qu'elle avoit de plus précieux, ce qu'elle avoit de plus cher, et ce que les autres font servir à la vanité, à la mollesse, à la séduction et au scandale. 2° Elle ne se réserve rien de ce parfum précieux. 3° Elle rompt le vase, afin qu'il n'y reste rien, et qu'elle-même en versant n'en puisse rien retenir. Voulons-nous plaire à Jésus et mériter ses faveurs, imitons un si bel exemple. Nous trouverons aisément dans nos biens, dans notre cœur, dans nos passions mêmes, de quoi lui sacrifier et lui témoigner notre amour. Brisons ce cœur pour en consacrer à Jésus toutes les affections, sacrifions-lui celles qui nous sont les plus chères, n'en épargnons aucune, et mettons-nous, s'il est possible, dans l'heureuse nécessité de ne pouvoir plus rétracter notre sacrifice.

II. Des sentimens intérieurs de cette femme. Nous pouvons aisément en juger par son action, et nous figurer avec quel amour, avec quel dévoûment et quelle effusion de cœur, avec quelle affection et quel désir de plaire à son divin maître, avec quelle estime, quel respect et quelle vénération elle la fit; avec quelle confiance il agréeroit sa démarche, qu'il liroit dans son cœur les sentimens dont elle étoit pénétrée, qu'il verroit sa bonne volonté et le désir où elle étoit de faire quelque chose de plus pour lui, s'il lui étoit possible. Oui sans doute, le divin maître voyoit toutes ses dispositions intérieures, et il lui préparoit une récompense digne de sa foi, de sa générosité et de son amour. Rappelons-nous ces sentimens, lorsque nous voyons Jésus, non assis à notre table, mais nous faisant nous-mêmes asseoir à sa table, et se donnant à nous en nourriture; rappelons-nous alors ces sentimens, et tâchons de les exprimer en nous. Dieu les verra, il verra nos efforts et nos désirs, et il les récompensera.

III. Du silence de cette femme. Une action si sainte ne laisse pas d'être blâmée. Sur quoi le monde n'étend-il pas sa critique, et n'est-ce pas ordinairement la vertu qui est l'objet de sa plus sévère censure? Cette femme fut blâmée sous un prétexte spécieux; le monde n'en manque point, il débite volontiers les plus belles maximes, il parle charité, bon ordre, piété et dévotion, dès

que ces discours tendent à la satire et peuvent servir à la rendre plus amère. Elle fut blâmée par les apôtres mêmes. C'est une grande épreuve, pour les ames pieuses, de se voir quelquefois blâmées par ceux-là mêmes qui devroient les défendre et les encourager. Qui que ce soit qui nous critique, et sous quelque prétexte que ce soit, imitons cette pieuse israélite; elle garde un profond silence, ne cherche à plaire qu'à son divin maître, et peu touchée de ce qu'on pensera ou dira, elle n'attend que de lui son jugement : s'il y a quelque chose à reprendre dans son action, elle sait qu'il connoît le motif qui l'a fait agir, et elle est sûre qu'il l'approuvera.

SECOND POINT. — *Les apôtres en murmurent.*

Ce que voyant les disciples, *quelques-uns en furent indignés, et dirent : Pourquoi faire cette perte? car on auroit pu vendre ce parfum plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres.* Le zèle de ces disciples murmurateurs étoit,

I. Un zèle précipité. Leur maître n'étoit-il pas là? ne savoit-il pas aussi bien qu'eux le prix de ce parfum, et l'usage qu'on eût pu en faire en faveur des pauvres? Cependant il laisse faire cette femme, il ne dit rien, et il semble par son silence approuver son action. Ne falloit-il pas respecter ce silence, et attendre que Jésus s'expliquât? Convenoit-il aux disciples de prévenir leur maître, de décider si hardiment en sa présence, et de parler avec tant d'aigreur? Tels sont la plupart de nos murmures; que nous en éviterions un grand nombre, si nous respections, comme nous le devons, nos maîtres et nos supérieurs! Reposons-nous sur eux, et les laissons faire. Ils voient ce que nous voyons, et plus que nous ne voyons. Au surplus, ce ne sont pas nos affaires; nos murmures, loin de corriger les abus, en sont un nouveau, peut-être plus fâcheux que ceux que nous voulons corriger.

II. Un zèle injuste. Un parfum employé pour J. C. étoit-il donc un parfum perdu? Et comment en osoit-on parler ainsi en sa présence? N'y avoit-il d'autre moyen de soulager les pauvres que la vente de ce parfum? Judas, chargé des aumônes, et le premier auteur de ces murmures, avoit-il tout donné? Celle qui avoit acheté ce parfum eût pu, sans exciter de mur-

mures, l'employer à la mondanité, et elle ne peut l'employer à la religion! Cette femme est-elle dure envers les pauvres? Après avoir satisfait sa charité envers eux, ne lui sera-t-il pas permis de témoigner son amour à J. C.? Que ces sortes de murmurateurs sont injustes! On en trouve quelquefois qui, à la vue de la richesse des temples et de la décoration des autels, loin d'être touchés de la piété des fidèles, disent comme Judas : Cela auroit été bien mieux employé au soulagement des pauvres. Croient-ils que ceux qui ont orné les temples n'ont rien donné aux pauvres? Eux-mêmes leur donnent-ils beaucoup? Ce qui véritablement seroit mieux employé au soulagement des pauvres, ou à parer les autels, n'est-ce pas ce qu'ils emploient eux-mêmes au luxe, à la mollesse, à la vanité; ne sont-ce pas ces bijoux, ces meubles précieux, cet or, cet argent qu'ils étalent tous les jours avec faste, et sans penser aux malheureux? Ils n'ont de zèle pour les pauvres qu'aux dépens des autels. Ah! n'est-ce pas que dans la vérité ils n'aiment ni les pauvres ni les autels? N'écoutons point de si injustes murmures, suivons le penchant de notre piété, contribuons tantôt au soulagement des pauvres, tantôt à l'ornement du tabernacle où Jésus repose en personne.

III. Un zèle trompé. Judas étoit le véritable auteur de ces murmures, les autres disciples n'étoient que ses échos. Le murmure est un mal contagieux qui se communique facilement, et contre lequel il faut être en garde. Judas, en murmurant, n'écoutoit que sa passion qui étoit l'avarice; le soulagement des pauvres n'étoit qu'un prétexte, et les disciples, trompés par cette apparence de charité, secondoient, sans le savoir, la passion de ce traître infâme. Prenons garde de n'être pas la dupe de ces murmurateurs perpétuels. Nous en entendrons gémir sans cesse sur les maux de l'Eglise; mais leurs gémissemens, bien différens de ceux de la colombe, ne sont que des satires amères contre les pasteurs, les ecclésiastiques, les religieux et tous les gens de bien. Défions-nous d'un zèle oisif qui ne sait qu'éclater en murmures. Les chefs des murmures sont des traîtres qui, sous prétexte de réforme, ne cherchent qu'à aigrir les cœurs, et à séduire les esprits. Ceux qui, trompés par leurs artifices, répètent leurs murmures ne sont pas si coupables qu'eux; mais

ils ne laissent pas de contribuer à la grandeur du mal, ils scandalisent les foibles, ils offensent les supérieurs, ils enhardissent les méchans, ils affligent les gens de bien. Si ceux-ci gardent le silence, ils n'en sentent pas moins les traits qu'on leur lance, et le Seigneur ne les vengera qu'avec plus d'éclat et de sévérité.

Troisième Point. — *Jésus prend sa défense.*

I. Observons avec quelle douceur il reprend ses disciples. *Mais Jésus, sachant ce qui se passoit, leur dit : Laissez cette femme. Pourquoi lui faites-vous de la peine? C'est une bonne action qu'elle vient de faire à mon égard.* Jésus savoit tout, il savoit, et ce que chacun pensoit, et ce que chacun disoit; cependant il ne parut ému, ni de la perfidie de Judas, ni de l'imprudence des disciples qui se laissoient tromper par son hypocrisie, ni de ce qu'il y avoit d'offensant pour lui dans leurs murmures; il ne fut sensible qu'à la peine que l'on fit à cette femme. C'est ainsi qu'il nous reprend nous-mêmes, et qu'il nous dit : Pourquoi faites-vous de la peine à cette ame pieuse? Pourquoi l'inquiétez-vous? On seroit bien en peine de dire pourquoi on parle tous les jours contre les dévots, contre des gens irréprochables dans leurs mœurs, attachés à l'Eglise, appliqués aux bonnes œuvres, et qui écoutent en silence tout ce que l'on dit contre eux. Hommes injustes, que ne les laissez-vous en repos? Quel mal vous ont-ils fait? Ils font du bien, et vous, vous n'en faites pas : voilà leur crime à vos yeux. Mais J. C. n'en juge pas de même, songez qu'il sera un jour leur juge, et le vôtre. C'est ainsi que nous devons nous-mêmes prendre la défense de la piété et des gens de bien, reprendre avec charité ceux qui en parlent mal, et les corriger avec douceur. J. C. nous entendra, et notre zèle ne sera pas sans récompense.

II. Observons avec quelle tranquillité Jésus parle de sa mort prochaine. *Vous aurez toujours des pauvres avec vous, et vous pourrez leur faire du bien; mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours. Lorsque cette femme a répandu ce parfum sur mon corps, elle a fait ce qui étoit en son pouvoir, elle a prévenu le temps d'embaumer mon corps pour la sépulture.* Jésus, au milieu d'un repas, ne perd point le souvenir du sacrifice qu'il est presque à la veille de consommer, et cette pensée ne l'empêche point

point d'assister à ce repas, ne trouble point sa tranquillité, n'altère point sa douceur. Elle ne lui sert qu'à relever le mérite de l'action de cette femme, et à en découvrir les mystérieux rapports. Cette action est aussi pour lui une occasion de renouveler la prédiction qu'il a déjà faite de sa mort prochaine. Il fait plus ici, il prédit sa sépulture; il fait plus encore, car il fait assez entendre que cette femme a bien fait de l'embaumer par avance, parce qu'elle ne le pourra plus après sa mort. C'est ainsi qu'il se montre maître des évènemens, et qu'il prévient lui-même le scandale de sa croix. Nous devrions, à son exemple, porter partout la pensée de notre mort prochaine, non pour nous en troubler, mais pour émousser la pointe des plaisirs, et détourner l'effet des secours que nous sommes obligés d'accorder à notre corps. Pensons que ce corps doit être bientôt enseveli, qu'il ne doit vivre et mourir que pour Dieu, et cette pensée sanctifiera les plaisirs innocens que la pénitence ne pourra supprimer.

III. Observons avec quelle assurance Jésus promet à cette femme les louanges de l'univers. *Je vous le dis en vérité, dans tout le monde et en quelque lieu que cet Evangile soit prêché, ce qu'elle a fait se publiera aussi en mémoire d'elle.* O libéralité, ô patience bien récompensée! Auquel de ses héros le monde a-t-il fait une pareille promesse? Lequel d'entre eux n'est pas ignoré dans la plus grande partie du monde et oublié dans l'autre, tandis que dans l'univers l'action de cette femme est louée, et sa gloire tous les ans célébrée sans interruption? Nous voyons depuis dix-sept siècles l'accomplissement de cette prédiction, et le passé nous assure de l'avenir. Mais quel est donc celui qui fait une semblable promesse dans le temps même qu'il annonce sa mort? Qui est celui qui joint tant de grandeur et de puissance à tant d'humilité et de douceur, si ce n'est le Fils de Dieu, le Messie, J. C., Dieu et homme tout ensemble?

PRIÈRE. Oui, je vous reconnois à ces traits divins, ô vrai Fils de Dieu, ô aimable Sauveur, que le Père m'a donné dans sa miséricorde pour me réconcilier avec lui; je vous y reconnois, ô Jésus, mon rédempteur et mon maître, le plus doux, le plus patient, le plus aimable des enfans des hommes, qui allez vous livrer à la mort pour me racheter, mais qui en mourant, jus-

que dans le sein et au-delà du tombeau, serez l'arbitre souverain de l'univers et de tous ceux qui l'habitent, le roi des temps et de l'éternité. Faites-moi la grâce de me rendre conforme à vous, ô mon divin modèle. Ah! peu m'importe, Seigneur, d'être jugé par les hommes, si vous approuvez mes actions. Faites que je m'élève jusqu'à vous par le mépris du monde, de ses vains murmures et de ses vains applaudissemens. Ainsi soit-il.

CCLXXVII^e MÉDITATION.

Judas traite avec les chefs des Juifs pour leur livrer Jésus.

IMAGE DE LA CHUTE DU PÉCHEUR.

1° Quelle fut en Judas la cause de sa trahison; 2° quelles furent les démarches de Judas pour conclure sa trahison; 3° quelles furent les dispositions où se trouva Judas après avoir conclu sa trahison. *Matth.* XXVI, 14-16; *Marc.* XIV, 10-11; *Luc.* XXII, 3-6.

PREMIER POINT. — *Quelle fut en Judas la cause de sa trahison.*

La cause de la trahison et de la chute de Judas fut, comme elle l'est dans tous les pécheurs, une passion immortifiée. La passion de Judas étoit l'amour de l'argent et le désir de s'enrichir.

I. Il entra dans l'apostolat avec cette passion. Il ne la connoissoit pas assez, il ne la craignoit pas. Avant que d'embrasser un état, d'accepter une charge, un emploi, il faut se connoître. Une passion que l'on trouve en soi n'est pas une raison de ne pas suivre sa vocation; mais c'en est une d'être attentif sur soi-même, et de travailler sans relâche à mortifier cette passion, et, s'il est possible, à la déraciner entièrement. Mais que doit-on attendre de celui qui ne prend un état que dans la vue de satisfaire sa passion?

II. Il vécut dans l'apostolat en fomentant cette passion. Judas, bien loin de travailler à détruire sa passion, fit tout ce qui étoit en lui pour l'entretenir et

la faire croître. Peut-être rechercha-t-il la commission de porter les aumônes et de les distribuer aux pauvres; il auroit dû la refuser. Le premier soin de quiconque veut dompter une passion, c'est d'éviter la plus légère occasion. Ce qui est indifférent pour un autre est d'une extrême conséquence pour un cœur obsédé par quelque mauvais penchant. Judas nourrit sa passion en se permettant d'abord quelques petits vols. Après le premier, il eût dû rentrer en lui-même, avouer sa faute à son maître, lui découvrir la plaie de son cœur, et remettre sa fonction entre ses mains, afin de s'éloigner de toute occasion. Mais un premier vol fait, il se le pardonna; il y prit goût, il en désira un second, il s'en permit plusieurs, se flattant toujours qu'il n'y avoit en tout cela rien que de léger, et qu'il n'étoit pas capable de porter les choses à un certain excès. Ah! combien cette persuasion en a-t-elle trompé et en a-t-elle conduit aux crimes les plus horribles et aux désordres les plus scandaleux! Cependant Judas étoit insensible à tout le reste. Il conversoit avec Jésus sans l'aimer, il voyoit ses miracles sans les admirer; il entendoit parler du royaume de Dieu, où un trône lui étoit destiné, sans le désirer; il écoutoit les anathèmes lancés contre l'amour de l'argent sans en être touché. Ah! que cette dureté de cœur, au milieu des exercices de la religion, est un funeste présage! Quiconque l'éprouve en soi doit être assuré qu'elle est l'effet de quelque passion vive qu'il nourrit dans son cœur, et qui le mène au précipice, s'il n'y remédie promptement.

III. Il déchut de l'apostolat en se livrant à sa passion. Un parfum répandu, une occasion de pécher qui lui est ravie, une douce instruction pour arrêter d'injustes murmures, en voilà assez pour l'outrer de dépit et pour le faire courir à la vengeance. C'en est fait, il ne garde plus de mesure, il ouvre son cœur au démon. *Or Satan entra dans le cœur de Judas, surnommé Iscariote, l'un des douze.* Satan s'en empara, d'un apôtre il en fit un apostat, et le premier instrument de la mort du Messie. Ah! quelle chute! Un rien en a été l'occasion, mais la source remonte plus haut, depuis longtemps son cœur étoit corrompu. *L'un des douze!* Un traître, un perfide parmi les douze! Qui ne craindra, qui ne tremblera, et dans quelque état que l'on soit, qui se croira en sûreté? *Judas, surnommé Iscariote!* O nom

exécrable à tous les siècles! Puissent les chrétiens autant craindre d'imiter Judas, qu'ils détestent son nom et sa mémoire!

SECOND POINT. — *Quelles furent les démarches de Judas pour conclure sa trahison.*

I. Il quitte Jésus pour aller trouver les ennemis de ce divin Sauveur. *Alors Judas alla trouver les princes des prêtres, pour leur livrer Jésus, et conféra avec les officiers du temple sur la manière de le leur livrer.* Il paroît que ce fut au conseil des Juifs assemblés pour perdre Jésus, que Judas se présenta. Aussitôt après le souper de Simon le lépreux, il aura profité de la nuit pour se rendre chez Caïphe, où le conseil étoit assemblé. Une ame dégoûtée de la vertu se dégoûte de la compagnie des gens vertueux, et recherche celle des pécheurs. Elle cache ses liaisons suspectes le plus adroitement et le plus long-temps qu'elle peut, et quand enfin elles sont découvertes, elle cherche mille prétextes pour les justifier. Mais on n'abandonne la compagnie des gens de bien, que parce qu'on a déjà abandonné Dieu; on ne se plaît à converser avec les pécheurs, avec les ennemis de Dieu, de l'Eglise et de la religion, que parce qu'on l'est déjà soi-même.

II. Il fait sa proposition aux prêtres et aux magistrats. *Et il leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* 1° De l'objet de cette proposition. Judas, c'est donc vous qui vous chargez de cet attentat! Avez-vous bien compris toute l'horreur de votre proposition? *Je vous le livrerai!* Qui? Jésus, le Messie, le fils de Dieu, le roi d'Israël, le Sauveur du monde, le plus doux et le plus aimable des hommes, celui dont tout le peuple respecte la sainteté, écoute les oracles et admire les prodiges. A qui? A ses ennemis, à des impies, à des scélérats qui le persécutent, et qui ne le haïssent que par impiété et par jalousie. A quelle fin? Afin qu'il soit à leur discrétion, qu'ils le traitent comme il leur plaira, qu'ils lui insultent, qu'ils l'accablent d'injures et de coups, et qu'ils le fassent mourir dans les supplices. Ah! quoi de plus atroce? Mais Judas, vous qui faites cette proposition, qui êtes-vous? Vous êtes *un des douze*, qu'il a choisis dans le grand nombre de ses disciples pour être plus près de sa personne, pour avoir plus de part à sa confidence et à ses fa-

veurs. Il ne vous a jamais fait de mal, il n'en a fait à qui que ce soit. Ah! plutôt que n'a-t-il pas fait spécialement pour vous! Il vous a élevé au rang d'apôtre, il vous a distingué dans ce haut degré par des traits d'une confiance particulière, il vous a admis à sa table, il vous a rendu le témoin de ses miracles, il vous a donné à vous-même le pouvoir d'en faire; en un mot, il vous a comblé de faveurs, et c'est vous qui vous présentez, c'est vous qui dites : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* Ah! vous êtes un monstre, un démon incarné. Satan possède votre cœur, conduit vos pas, et parle par votre bouche. Mais tout ce que je peux dire de Judas ne me convient-il pas à moi-même, et des circonstances à peu près semblables à sa perfidie ne se trouvent-elles pas dans mes péchés? *Que voulez-vous me donner?* C'est ainsi que souvent la langue s'exprime, et plus souvent encore c'est le langage du cœur, qui, pour un vil intérêt, pour une espérance ou d'honneur ou de fortune, est prêt à tout sacrifier. N'ai-je point eu moi-même cette lâcheté? Si ce n'est pas pour le gain, n'est-ce pas pour un plaisir encore plus honteux que j'ai trahi mon devoir et souillé ma conscience? 2° De la joie que causa cette proposition. *Ils l'écoutèrent avec joie.* O joie infernale, qui naît de l'occasion que l'on a trouvée de faire le mal, et de la chute de ceux qui consentent à y concourir et à en devenir complices! Telle est la joie des pécheurs, lorsqu'ils voient la vertu se démentir, se joindre à eux, parler comme eux, faire pacte avec eux. Ah! si nous leur avons causé cette joie, songeons que nous l'avons causée aussi au démon et à tout l'enfer, mais qu'en même temps nous avons contristé nos vrais amis, les saints, les anges, notre Sauveur, et l'Esprit saint que nous avons banni de notre cœur; mais si nous-mêmes nous avons eu cette joie de la ruine et de la perte des autres, songeons que nous la partagions avec le démon, et que nous ne pouvions, par aucun endroit, nous rendre plus semblables à lui.

III. Les conventions sont acceptées de part et d'autre. *De leur côté, ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent, et de son côté il s'engagea à le leur livrer.* Voilà donc l'indigne marché conclu. 1° Du côté des Juifs..... On promet et on s'engage de donner à Judas une somme d'argent : somme considérable, sans doute!

Non, trente pièces d'argent. Si ce sont des sicles, cela fait trente livres de notre monnoie, et c'étoit là le prix d'un esclave; si ce sont des deniers, comme le porte la tradition, et comme il est plus probable, cela ne fait que la moitié, qui est quinze livres. 2° Du côté de Judas... Il promet et s'engage à leur livrer Jésus, à conduire leurs soldats au lieu où il sera, à le leur montrer, et à prendre un temps et une occasion où cela pourra s'exécuter sans trouble, sans tumulte, et sans que le peuple en puisse rien savoir. Jésus vendu à vil prix; sa grâce, son esprit, son amour, échangés pour un objet de néant; des précautions prises pour que rien ne transpire au dehors, afin que le public ne s'aperçoive de rien, et que tout se fasse dans le secret et les ténèbres, voilà les complots des pécheurs, leurs pactes, et leurs confédérations. Ah! qu'ils sont méprisables, qu'ils sont haïssables et détestables! N'y ai-je point eu de part? N'ai-je point sacrifié mon Dieu pour un moindre avantage, ne songeant qu'à sauver au dehors les apparences? O Jésus, à quel prix on vous met! Heureux ceux qui ont avec vous quelque ressemblance, heureux ceux contre qui les ennemis de votre saint nom et de votre Eglise se liguent dans l'obscurité de la nuit! Comment ceux-ci soutiendront-ils vos regards, lorsque vous viendrez les démasquer et les juger?

TROISIÈME POINT. — *Quelles furent les dispositions où se trouva Judas après avoir conclu son marché.*

I. Judas, en présence de son maître, se comporte avec assurance. Judas, rempli du projet de consommer sa trahison, rejoignit Jésus dès le matin avec les autres apôtres. Il parut devant son maître sans craindre ni ses regards, ni cette connoissance surnaturelle qu'il avoit des cœurs, aussi tranquille que si la conscience ne lui reprochoit rien, aussi intrépide que s'il n'y avoit point de châtimens pour le crime. Ah! lorsqu'un pécheur en est venu là, lorsqu'au milieu de ses désordres, il vit tranquille comme s'il n'avoit rien à craindre, lorsqu'il vit sous les yeux de Dieu sans redouter sa vengeance, sans être touché ni de la pensée de la mort, ni de la crainte de l'enfer, quelle ressource lui reste-t-il, et que peut-on espérer de favorable? N'ai-je point été dans un état si funeste? et par quelle grâce d'une

miséricorde spéciale en ai-je été retiré? Quel malheur pour moi, si j'y retombois!

II. Judas, dans la compagnie de ses collègues, dissimule avec adresse. Après le traité qu'il vient de conclure, il vit, il converse avec eux comme s'il étoit encore un d'entre eux, comme s'il n'avoit d'autres pensées, d'autres intérêts, d'autres sentimens qu'eux. Comme eux, il suit Jésus, il écoute ses instructions, il exécute ses ordres avec autant de soin et d'affection apparente, sans qu'on aperçoive rien de gêné dans son air, dans ses manières, dans ses discours. O nuit des cœurs, que tu es profonde! C'est à la faveur de tes épaisses ténèbres que l'hypocrisie se confond avec la piété, et la perfidie avec l'innocence. Cette ame qui vient de s'abandonner au péché, et de se livrer aux fureurs d'une passion secrète, reparoît dans la compagnie des fidèles avec un air serein, et une dissimulation profonde qui, en cachant ses désordres, y met le comble, et ferme quelquefois pour toujours l'entrée au repentir. Dans le même temple, au même sacrifice, aux mêmes exercices de dévotion, quelquefois à la table sainte et au même autel, avec les mêmes dehors de piété se trouvent le juste et le pécheur, l'apôtre et le Judas, l'ami et le traître. Les hommes les confondent, le crime s'en applaudit; mais Dieu les distingue, et la vertu triomphera.

III. Judas, dans toutes ses actions, n'est intérieurement occupé que de sa passion. *Et depuis ce temps-là, il ne chercha plus que l'occasion de le livrer, et de le faire sans tumulte.* En suivant Jésus, en l'écoutant, en conversant avec les autres, à quoi songeoit Judas? A gagner la somme qu'on lui avoit promise, à s'acquitter de la promesse qu'il avoit faite, à trouver l'occasion favorable de livrer son maître sans bruit, sans tumulte, sans éclat, sans que le peuple en eût connoissance. A quoi songe une ame pécheresse et hypocrite, mêlée avec les ames saintes et ferventes? Elle songe à sa passion, aux moyens de la satisfaire et de la cacher. Elle y songe dans les chemins et dans le temple, dans le repos et dans le travail, dans la conversation et dans la prière. Elle n'est occupée que de cet objet, elle n'a de pensées dans son esprit, elle ne conçoit de désirs dans son cœur, elle ne forme de projets dans son imagination, elle ne rappelle le passé dans sa mémoire,

...

elle n'étend ses vues sur l'avenir, que relativement à la passion qui la possède.

Prière. O Jésus, comment pûtes-vous souffrir à vos côtés un traître, un perfide, dont vous connoissiez toutes les pensées et tous les desseins; un espion qui, vous ayant vendu à vos ennemis, ne demeuroit plus auprès de vous que pour observer toutes vos démarches, et saisir le moment de vous livrer, afin de recevoir le prix de sa trahison? Hélas! comment avez-vous pu me souffrir moi-même, lorsque je vous trahissois et que je vous offensois; comment pouvez-vous me souffrir actuellement, lorsque je me trouve en votre présence tout occupé, sinon de crime et du dessein de vous trahir (ah! puissé-je plutôt mourir mille fois pour vous!), mais tout occupé de mille objets indignes de vous, que me fournissent encore mes passions, et dont je serois exempt, si j'étois plus fidèle et plus fervent? O mon Dieu, ne me laissez pas à ma propre corruption. Délivrez-moi des passions qui me tyrannisent, et faites-moi combattre les plus légers dérèglemens, de peur qu'ils ne m'entraînent aux plus grands crimes. Ainsi soit-il.

CCLXXVIII[e] MÉDITATION.

Les disciples préparent la pâque.

1° De Jésus et de sa divine science; 2° des apôtres et de leur différente situation; 3° des autres évènemens de cette préparation. *Matth.* XXVI, 17-19; *Marc.* XIV, 12-16; *Luc.* XXII, 7-13.

PREMIER POINT. — *De Jésus et de sa divine science.*

I. JÉSUS connoît les siens, et le degré de leur bonne volonté à son égard. *Or le premier jour des Azymes, auquel on immoloit la pâque, les disciples vinrent trouver Jésus, et lui dirent : Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque? Alors il envoya deux de ses disciples, Pierre et Jean, et il leur dit : Allez nous apprêter ce qu'il faut pour manger la pâque. Ils lui dirent : Où voulez-vous que nous l'apprêtions?* Entendons d'abord les termes. *Le premier jour des Azymes*, ou des pains sans levain, c'est-à-dire le premier jour de Pâque, qui commençoit cette année-là le jeudi au soir, aux premières vêpres du vendredi *auquel on immoloit la pâque*, c'est-à-dire auquel on égorgeoit les agneaux dans le parvis du temple. Cette immolation commençoit à trois heures après midi; dès-lors il n'étoit plus permis d'avoir chez soi de pain levé, et on ne se nourrissoit que de pain azyme pendant les sept jours que duroit la solennité. Chaque famille devoit se fournir d'un agneau immolé au temple, afin de le manger le soir aux premières vêpres de Pâque. C'étoit donc le jeudi à trois heures après midi, et à Béthanie que les apôtres parloient ainsi. Jésus n'avoit point de logement à Jérusalem, mais il avoit dans cette ville, même parmi les grands, plusieurs disciples qui lui étoient dévoués. Il les connoissoit bien, et il savoit ce que chacun pouvoit, et étoit dans la disposition de faire pour l'amour de lui. Ah! qu'il est heureux de s'attacher à un maître qui connoît la bonne volonté, et qui la récompense!

II. Jésus connoît tous les évènemens futurs jusqu'aux plus petits et jusqu'aux rencontres les plus fortuites. Jésus nomma deux de ses apôtres, Pierre et

Jean, pour aller faire les préparatifs nécessaires; mais comme il s'agissoit de leur assigner une maison, Jésus leur dit : *Allez-vous-en à la ville; en y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera, et en quelque lieu qu'il entre, dites au maître de la maison : Le maître vous envoie dire, mon temps est proche, je viens faire la pâque avec mes disciples.* Que ce détail est ravissant! Que tout y est admirable, plein de grandeur et d'amour! Quel autre qu'un Dieu pouvoit voir tous ces petits évènemens et leur combinaison? Quel autre que le Sauveur du monde pouvoit appeler son temps, le jour où il alloit se donner à nous, souffrir et mourir pour nous? Quel autre que le roi d'Israël pouvoit faire dire à un homme inconnu, du moins en apparence, *je fais chez vous la Pâque, où en est le lieu?* Daignez venir chez moi, ô mon Sauveur et mon roi. Tout ce que j'ai n'est-il pas à vous, n'en êtes-vous pas le maître?

III. Jésus connoît l'usage libre qu'on fera de sa volonté. *Et il vous montrera un grand cénacle tout meublé,* c'est-à-dire une chambre haute, ou salle à manger avec les lits de table tout dressés. *Préparez-nous là tout ce qu'il faut.* N. S. ne connoissoit pas seulement les dispositions présentes du maître du logis, mais il savoit encore de quelle manière il recevroit la proposition qui lui seroit faite, avec quelle joie et quelle reconnoissance, avec quelle promptitude et quelle libéralité il céderoit au divin maître tout ce qu'il y avoit dans sa maison de plus propre et de plus commode. Hélas! Seigneur, que puis-je vous offrir? Je n'ai que mon cœur; c'est là votre tabernacle et la demeure que vous me demandez. Combien de fois vous l'ai-je refusé! Je vous l'offre maintenant, ô Jésus, mais hélas! qu'il est étroit et reserré! Dilatez-le par le feu de votre amour, par de saints désirs et les plus généreuses résolutions. Qu'il est vide et peu en ordre! Purifiez-le de ses souillures, ornez-le des dons de votre esprit, et aidez-moi de votre grâce pour y faire les préparatifs que vous exigez de moi, afin d'y faire la pâque avec vous.

SECOND POINT. — *Des apôtres et de leur différente situation.*

I. Des deux apôtres qui furent envoyés, et de leur obéissance. Ils obéirent avec humilité. Ils ne dirent

point : Pourquoi nous a-t-on chargés de cette œuvre? N'auroit-on pas pu en envoyer d'autres? Ils ne prirent point non plus une vaine complaisance dans le choix qu'on faisoit d'eux, ils ne songèrent qu'à bien s'acquitter de leur commission. Ils obéirent avec confiance. Ils ne dirent point : Où est-ce qu'on nous envoie? Il n'y a rien de prêt, on n'a songé à rien, on n'a prévenu personne : va-t-on parler ainsi à des gens que l'on ne connoît point? Ils obéirent avec ponctualité. *Ses disciples, s'en étant allés, vinrent à la ville, et trouvant tout ce qu'il leur avoit dit, ils préparèrent ce qu'il falloit pour la pâque, ainsi que Jésus leur avoit ordonné.* L'obéissance parfaite trouve tout ce qui lui est nécessaire et au-delà ; il ne s'agit ensuite que d'exécuter ponctuellement les ordres du maître. Le faisons-nous? Les disciples le firent ; ils achetèrent l'agneau, les laitues et les herbes amères avec lesquelles on devoit le manger. Comparons notre obéissance. Imitons les saints apôtres, Dieu sera content de nous, et tout nous réussira.

II. Des apôtres qui restèrent auprès de Jésus, et de leur tranquillité. La paix du cœur qu'ils conservèrent en cette occasion fit qu'ils ne murmurèrent point du choix que Jésus avoit fait des deux apôtres, ni de cette marque de distinction et de préférence qu'il leur avoit donnée : elle fit qu'ils ne s'ingérèrent point dans l'emploi d'autrui, et ne se mêlèrent point d'une affaire qu'on ne leur confioit pas. Si nous observions exactement ces deux points, nous nous conserverions aisément dans la paix, et cette paix seroit pour nous non-seulement un fonds de délices, mais encore une source de lumières. Cette paix en effet rendit les apôtres attentifs aux ordres que leur maître donnoit, et leur donna le loisir d'admirer tout ce qu'ils contenoient de divin. Sans cette paix du cœur, on n'est attentif à rien et on ne profite de rien.

III. De Judas, et de l'état du péché où il est. Cet état l'aveugle. Judas voit que Jésus sait à point nommé ce qui arrivera à tel instant, et loin de lui ; et cependant ce même Judas, à côté de Jésus, cherche à se persuader que ce qu'il a déjà fait, et que ce qu'il médite encore actuellement de faire contre Jésus lui est inconnu. Cet état le trouble. Judas voit la joie éclater sur le visage de tous ses collègues, par le plaisir qu'ils vont avoir de

célébrer la pâque avec leur maître, et pour lui, il ne sent que trouble, tristesse, inquiétudes, telles qu'on les ressent sur le point d'exécuter un grand crime : inquiétudes qui croissent encore par le soin qu'il faut prendre de les cacher. Cet état l'endurcit. Judas voit les autres uniquement occupés de la célébration de la plus grande et de la plus sainte solennité de la loi; pour lui, il ne s'occupe que des moyens que cette célébration pourra lui fournir d'exécuter son parricide. Quel état que celui du péché, quand on est déterminé à y persévérer! Ah! il en coûteroit bien moins pour en sortir, pour revenir sincèrement à Dieu, et participer à la sainte joie des fidèles. Mais on a des engagemens pris avec les pécheurs, et on ne les veut pas rompre. Judas en avoit, et, quoi qu'il pût en arriver, il voulut les remplir. Combien se trouvent dans le même cas aux saintes solennités que célèbre l'Eglise, et nommément à la plus grande de toutes, qui est celle de Pâque!

TROISIÈME POINT. — *Des autres évènemens de cette préparation.*

I. Admirons la providence de Dieu dans la rencontre de ces trois personnes dans une des rues de Jérusalem. Deux hommes qui entrent dans la ville en rencontrent un autre qui porte de l'eau dans une maison. Qu'y a-t-il en apparence de plus fortuit? Cependant quelle providence! quelles en sont les suites? Confirmons-nous bien dans cette pensée pratique, que les plus petits évènemens sont soumis à une providence adorable, dont nous ne pouvons connoître les ressorts, et dont nous devons suivre les voies avec fidélité. Point de superstitions en ce genre, mais aussi point d'irréligion. Il y a des rencontres indifférentes pour nous, passons-les sans réflexions : il y en a de fâcheuses, acceptons-les avec soumission; il y en a de dangereuses, soutenons-les ou fuyons-les avec discrétion; enfin il y en a d'heureuses, profitons-en avec attention. Prions tous les jours le Seigneur que toutes les rencontres que sa providence nous ménagera pendant la journée tournent à sa gloire et à notre salut.

II. L'effet de la grâce de Dieu dans le maître du logis. Quel étoit ce pieux Israélite? Faut-il que nous ignorions son nom? C'étoit sans doute un zélé disciple du Sauveur que la grâce avoit soumis, un homme

plein de foi au divin maître, et brûlant du désir de lui témoigner son attachement, s'il en trouvoit l'occasion. Pour qui avoit-il préparé ce cénacle où la table, les lits se trouvoient tout dressés avec tout ce qu'il falloit pour un repas de plusieurs personnes? Etoit-ce pour lui et sa famille? Avoit-il quelque pressentiment du bonheur qui lui arriva? Sachant que Jésus ne logeoit point dans la ville, n'avoit-il pas peut-être dessein de lui offrir cet appartement, et de l'inviter à y célébrer la pâque? Quoi qu'il en soit, on peut s'imaginer avec quelle agréable surprise il entendit les envoyés du Sauveur. Ce que nous savons du moins, c'est que, selon la parole du Sauveur, aussitôt qu'il les eut entendus, il leur montra la salle toute prête, et la leur céda toute entière. Quel bonheur pour lui, mais qu'il étoit encore bien éloigné d'en connoître tout le prix! Qelle perte et quel malheur, s'il eût négligé cette occasion! Le Seigneur savoit bien qu'il ne la négligeroit pas. Pour nous, notre malheur, c'est de refuser notre cœur à J. C. lorsqu'il nous le demande, ou de ne pas le lui donner aussitôt tout entier et pour toujours. Quel seroit notre bonheur, si nous le lui donnions ainsi!

III. Les desseins de Dieu sur ce cénacle. Qui l'eût jamais pensé que ce lieu alloit devenir le sanctuaire de la Divinité, la première église chrétienne, substituée dans sa simplicité à toute la grandeur et la magnificence du temple? C'est donc là que l'Homme-Dieu va prendre le dernier repas de sa vie mortelle, et instituer le banquet éternel qui doit nourrir tous les chrétiens jusqu'à la fin du monde. C'est là qu'il va célébrer la dernière pâque légale et figurative, et établir la pâque nouvelle, réelle et véritable, abolir le sacerdoce et les sacrifices de l'ancienne loi, consacrer les prêtres qui doivent offrir le divin et l'unique sacrifice de la loi nouvelle. C'est là que les apôtres rassemblés verront leur maître ressuscité; c'est là qu'ils recevront visiblement le Saint-Esprit, et qu'ils comprendront ce que c'est que le royaume de Dieu; c'est de là enfin qu'ils partiront pour répandre la lumière sur toute la terre. O profondeur des voies de Dieu! ô magnificence de ses desseins! Que nos églises nous doivent paroître respectables! Elles sont une continuation du cénacle, et contiennent les mêmes mystères : nos cœurs sont aussi de nouveaux cénacles, et c'est avec cette idée

pleine de respect que nous devons veiller à leur pureté, et les préserver de toute souillure.

Prière. O mon Dieu, que je n'approche de vous qu'avec un cœur purifié par la pénitence, embrasé de votre amour, et orné de toutes les vertus chrétiennes, afin que de votre banquet sacré, où vous m'invitez sur la terre, je passe à ce festin éternel, où je serai également nourri de vous-même, mais sans figures, sans voiles, et sans crainte de vous perdre jamais.

Ainsi soit-il.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MÉDITATIONS

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Méditations. *Pages.*

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.





